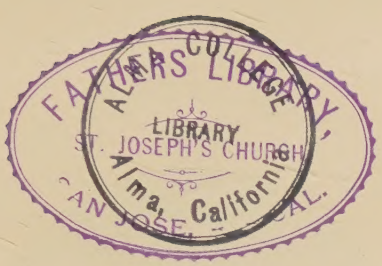
Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/marieetlacompagn0000adrv

8061



MARIE

ET LA

Compagnie de Jésus

Cum superiorum permissu.

IMPRIMATUR

V. CANTINEAU, can. cens. lib.

Die 25 martii 1904.

MARIE

REINE ET MÈRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

A. DRIVE

MARIE

ET LA

Compagnie de Jésus

FATHERS COLLEGE LIBRARY
ST. JOSEPH'S CHURCH
ALMA LIBRARY
SAN JOSE, CALIFORNIA
Alma, California

DEUXIÈME ÉDITION
REVUE, COMPLÉTÉE ET ILLUSTRÉE.

« No menos se puede decir Compania de Jesus que Congregacion de Maria. »
(NIEREMBERG, *Claros Varones*, t. I, c. 17).

ALMA COLLEGE
060-08
LIBRARY
D833
Alma, California

H. & L. CASTERMAN
ÉDITEURS PONTIFICAUX
Tournai (Belgique). — Paris, 66, rue Bonaparte.
1904

6770

L'auteur de ce livre déclare se soumettre d'esprit et de cœur à toutes les ordonnances de la sainte Église Romaine, soit sur les titres de saint et de bienheureux, soit sur le récit des vertus et des œuvres miraculeuses qui n'ont pas été sanctionnées par l'autorité souveraine du Vicaire de Jésus-Christ.

A

MARIE IMMACULÉE

LA

Compagnie de Jésus

HUMBLEMENT

DÉVOUÉE ET RECONNAISSANTE

Cliché Braun, Clément et Cie.

L'IMMACULÉE CONCEPTION

(MURILLO. — *Musée de Madrid.*)

Préface.

LES grâces que la très sainte Vierge a accordées à la Compagnie de Jésus sont admirables, disait saint Jean Berchmans : j'en ai fait un recueil et je voudrais bien qu'il parvînt à la connaissance de tous mes frères, afin qu'ils se montrassent reconnaissants envers Notre-Dame.

Ce recueil est malheureusement perdu; il nous eût édifiés et consolés, sortant de la plume ou plutôt du cœur d'un des enfants les plus chéris de la Reine du ciel.

Ce que ce jeune saint avait fait, d'autres écrivains l'ont tenté après lui.

Il y a presque trois siècles (1620), paraissait, avec l'approbation du P. Florent de Montmorency S. J., provincial de la province gallo-belge, un petit livre intitulé : *Societas Jesu Mariae Deiparae Virgini sacra, sive de patrocinio et cultu Deiparae Virginis ad homines ejusdem Societatis. Liber unus.* L'auteur, le P. Jean Bourghesius ou Bourgeois, dédiait son ouvrage au P. François de la Croix, recteur du noviciat de Tournai. Dans cette épître dédicatoire, nous aimons à signaler une phrase, qui montre qu'il est de tradition parmi les fils de saint Ignace de se proclamer redevables à Marie de la vocation

religieuse. « Il n'est presque aucun membre de la Compagnie, dit le P. Bourgeois, qui ne reconnaisse avoir reçu la grâce de sa vocation des mains de la bienheureuse Vierge, ou qui ne se soit senti aidé par elle à sortir de la terre d'Égypte[1]. »

Traitant dans un de ses opuscules de l'excellence de l'institut de la société, le vénéré P. Lancicius ne pouvait manquer de faire ressortir les bienfaits dont la Mère de Dieu a été prodigue envers sa Compagnie[2]. Ce n'est pas, en effet, l'un des moindres titres de gloire pour l'institut de saint Ignace, d'être né, d'avoir grandi et de s'être développé — nous le montrerons plus au long — sous le regard maternel de Marie.

Mais nul ne s'est exprimé à cet égard avec plus de tendresse filiale que le P. Nieremberg. Dans son célèbre ouvrage des *Hommes illustres de la Compagnie*, il n'y consacre pas moins de dix longs chapitres[3]. « L'ordre fondé par saint Ignace, dit-il, peut non moins justement s'appeler Société de Marie que Compagnie de Jésus[4]. » Tel est le sujet de la thèse qu'il développe avec bonheur, tel est le résumé de ces pages où respire le double amour qui fit battre si fortement le cœur de ce grand homme, l'amour de ses deux mères, la très sainte Vierge Marie et la Compagnie de Jésus.

Comme Nieremberg, Bartoli se plaît à signaler la place

(1) « *Nemo enim fere est qui non Beatissimae Virgini Matri acceptam suam ferre debeat vocationem, aut ejus opem praesentem in hoc egressu ab Ægypto non senserit.* »

(2) *De praestantia Instituti Soc. Jesu*, l. II, cap. 2.

(3) *Claros Varones, Vida de San Ignacio*, t. I, cap. 16 et ss.

(4) « *No menos se puede decir Compañia de Jesús que Congregación de María ó Esclavitud de la Madre de Dios.* » (*Ibid*, cap. 17.)

C'est aussi la pensée du dominicain Van Hettwigh dans sa *Panoplia Mariana* : « *Haec luculenta sunt testimonia ipsam illustrissimam Jesu Societatem, non Jesu tantum Societatem, verum et Mariae Sodalitatem esse et dici debere; ipsosque S. Ignatii filios non tam Ignatianos aut Jesuitas quam Marianos aut Marianitas.* »

qu'occupe l'ordre de saint Ignace dans le Cœur de Marie :

« On ferait facilement un livre entier, dit-il, des nombreuses marques de bonté dont nous a comblés notre Mère bénie. Je n'en veux citer qu'une seule et qui rentre immédiatement dans mon sujet : c'est celle d'Ignace lui-même. Il dut surtout à la sainte Vierge et sa conversion et cette pureté angélique qu'il paraît avoir léguée, comme un précieux héritage, à ses descendants. N'est-ce pas chose merveilleuse, en effet, que, mêlés, comme nous le sommes, à tous les rangs de la société et à tous les âges, jamais nos mœurs n'en aient souffert? Tantôt jetés sur de lointaines plages, au milieu d'une corruption barbare et d'une sauvage dégradation, on nous a vus triompher des pièges de la concupiscence; tantôt, dans nos brillantes cités européennes, où le luxe étale ses splendeurs, l'industrie ses merveilles, le monde ses charmes, personne n'a osé nous accuser, du moins avec vraisemblance, de céder à l'attrait des passions. A qui donc attribuer une faveur aussi extraordinaire, si ce n'est à cette Vierge immaculée, qui obtient toujours de son divin Fils des grâces d'autant plus précieuses, qu'on lui témoigne une confiance plus vive et un amour plus ardent?

» Marie a bercé de ses mains sacrées notre Compagnie naissante dans la chapelle des Martyrs; et, à Rome, c'est encore elle qui l'accueille dans son église de Notre-Dame de la Voie.

» Aussi, à la vue d'une bonté si admirable, la reconnaissance s'est montrée profonde. Dans toutes nos tribulations, c'est à Marie que nous avons recours, c'est Marie que nous implorons, et notre confiance n'est point déçue. De loin en loin, la voix de nos généraux se fait entendre pour nous y porter encore : « Aimez-la, disent-ils, comme votre Mère, servez-la comme votre Souveraine[1]. »

(1) Bartoli, *Histoire de saint Ignace*, l. II, ch. 6. — Il faudrait encore citer, comme ayant trait au sujet qui nous occupe, un chapitre du grand ouvrage du

« Dans toutes les tempêtes, dit à son tour le P. Binet, qui ont mille fois menacé la Compagnie, si souvent persécutée, n'est-ce pas à Marie qu'on a eu recours, et n'est-ce pas par elle qu'il a plu à la divine Providence de faire parvenir au port cette petite nacelle, battue de tous les vents du monde et de l'enfer? On peut dire, et avec vérité, que cette puissante Souveraine a répandu ses faveurs avec tant d'abondance sur la Compagnie, qu'elle peut être nommée, à bon droit, *Compagnie de Marie*, parce que cette tendre Mère a pris plaisir d'y verser si largement ses libéralités, qu'elle lui est entièrement obligée et acquise à perpétuité. [1] »

Fait caractéristique : Les ennemis de l'Église ont fait parfois à la Compagnie un crime de sa particulière dévotion à Marie. En 1867, Pie IX avait envoyé aux sectes dissidentes une invitation pressante à rentrer dans le bercail de Pierre. A cet appel, les théologiens protestants de Groeninghe répondirent par un

P. Pierre-Antoine Spinelli, *Maria Deipara, Thronus Dei* (1555-1615); le livre *De Societate Jesu Mariana* (1667), du P. François Maggio, clerc régulier théatin; les *Annales Mariani* du P. Nadasi (1658); *Le cinquième Ange de l'Apocalypse, Ignace de Loyola*, par le P. Jacques Coret S. J. (Namur, 1679). Section 1re (pag. 140) : « L'esprit d'Ignace est un esprit de tendresse envers la sainte Vierge »; sect. 2e (page 144) : « L'esprit des soldats d'Ignace est un esprit de tendresse envers la sainte Vierge »; sect. 3e (page 151) : « Cet esprit vient de la Vierge qui l'a inspiré elle-même à saint Ignace et à ses enfants. »

Mais l'écrivain qui semble avoir traité notre sujet de la manière la plus complète est le P. Alexandre de Gusman, portugais, dans son livre : *Rose de Nazareth dans les montagnes d'Hébron : la Vierge Notre-Dame dans la Compagnie de Jésus.* L'auteur avait d'ailleurs sur ses prédécesseurs l'avantage d'écrire longtemps après eux, alors que la Compagnie était dans son plein épanouissement. Cet ouvrage de date relativement récente, puisqu'il parut en 1715, est néanmoins devenu très rare. L'exemplaire que nous avons entre les mains, propriété du collège de Campolide, est l'unique qui se trouve actuellement dans les maisons de la Compagnie en Portugal.

(1) *Le chef-d'œuvre de Dieu.*

refus, appuyé sur ce motif que l'Église romaine avait laissé dégénérer le christianisme en marianisme. Or, de cette prétendue dégénérescence, les grands coupables n'étaient autres, d'après les docteurs hérétiques, que les fils de Loyola[1].

* * *

Est-il besoin de faire remarquer qu'en consignant dans les pages suivantes les principaux bienfaits de la très sainte Vierge envers la Compagnie de Jésus, nous n'avons prétendu établir de comparaison d'aucune sorte avec quelque ordre de réguliers que ce soit. Chaque famille religieuse a, Dieu merci, ses gloires et ses privilèges, et la munificence divine a fait à chacune la part assez belle, pour que soient à jamais taries les sources d'une jalousie qui serait aussi vaine que ridicule.

Traitant spécialement de « la coopération maternelle de la bienheureuse Vierge à la naissance des ordres religieux, » un savant auteur a même affirmé que, sans doute, « tous ou presque tous pourraient enregistrer des faits analogues » à ceux que nous allons rapporter nous-même sur les origines de la famille de saint Ignace. Puis, citant en preuve de sa thèse générale l'exemple de cette dernière société religieuse, il ajoute ces paroles, que nous faisons nôtres : « J'aime à le répéter, il ne s'agit pas de revendiquer pour la Compagnie de Jésus le monopole de la protection maternelle de Marie sur ses origines; il y aurait là comme un outrage à cette mère commune des familles religieuses[2]. » Or, ce que cet écrivain dit des origines de la Compagnie, nous n'avons pas de peine à l'étendre à toute la suite de son histoire.

Cet humble travail ne vise pas à l'inédit et n'a nullement

(1) *Collectio Lacensis* VII, Vatic., p. 112.

(2) J.-B. Terrien S. J. — *La mère de Dieu et la mère des hommes*, t. IV, l. 8, ch. 5. — Librairie Lethielleux, Paris.

la prétention d'être complet. Beaucoup de traits sont même très connus. Mais pour être connus, en sont-ils moins importants ou moins édifiants, et fallait-il les omettre?

Quant aux faits en eux-mêmes, nous les relatons tels que nous les avons trouvés consignés dans les histoires de l'ordre ou dans divers auteurs dignes de foi.

Puissions-nous ainsi contribuer à mettre en lumière les prédilections séculaires de la Reine du ciel pour sa petite Compagnie!

Consolantes prédilections! Peut-être comptent-elles parmi ces « choses admirables, » que sainte Thérèse connut par révélation au sujet de cette société, et dont elle parle dans le livre de *sa Vie* (chap. 38.) « Notre-Seigneur, écrit-elle, m'a révélé de grandes choses sur les religieux de l'ordre auquel appartient ce Père [le P. Gaspard de Salazar, recteur du collège des jésuites à Avila], je veux dire la Compagnie de Jésus et sur l'ordre lui-même tout entier. Plusieurs fois je les ai vus, dans le ciel, tenant en leurs mains des bannières blanches. Je le répète, j'ai vu, touchant ces religieux, d'autres choses extrêmement admirables. Aussi j'ai une grande vénération pour cet ordre; d'autant qu'ayant eu beaucoup de rapports avec ses membres, je reconnais que leur vie est conforme à ce que Notre-Seigneur m'a dit d'eux. »

Regina et Mater Societatis Jesu, ora pro nobis.

CHAPITRE PREMIER.

MARIE

ET LE

FONDATEUR DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

MARIE, REINE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

(BOTTONI.)

CHAPITRE PREMIER

MARIE

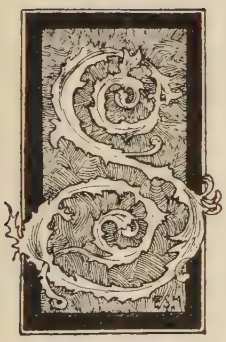
ET LE

FONDATEUR DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

El concilio de Tarragona attribuye al favor de la Virgen toda la santidad deste gran siervo suyo. (Nieremberg, *Clar. Var.*, t. I, cap. 16.)

Le concile de Tarragone attribue aux faveurs de la Vierge toute la sainteté de son grand serviteur Ignace.

I



ERAIT-IL téméraire de faire de Notre-Dame la fondatrice de la Compagnie de Jésus?

D'où est née la Compagnie? de trois éléments : du grand cœur de saint Ignace de Loyola et de sa sainteté personnelle, puis des Exercices, enfin des Constitutions. Or l'histoire nous montre la très sainte Vierge mêlée d'une manière très intime à cette triple origine de la société.

Que Notre-Dame ait pris une part très active à la conversion et à la sanctification de ce grand patriarche, et par conséquent l'ait puissamment aidé à correspondre aux sublimes desseins de la Providence, qui en voulait faire le fondateur de la Compagnie de Jésus, c'est un fait indubitable. Presque partout où s'agitent les intérêts spirituels d'Ignace, Marie est là pour l'instruire, le consoler, le défendre.

Aux premiers jours de sa conversion, c'est vers la Mère de Dieu que se tourne le chevalier pénitent. Une nuit, touché d'une ferveur extraordinaire, il se lève pour pleurer amèrement ses péchés, et, se prosternant devant une image de la Vierge, il se consacre, par son entremise, au service du divin Roi. Rien n'égale la haine que Satan porte aux dévots serviteurs de celle qui lui écrasa la tête : dans sa fureur, le monstre ébranla si violemment le château de Loyola, que les vitres de l'appartement d'Ignace volèrent en éclats et qu'une crevasse gigantesque s'ouvrit dans l'une des murailles.

Mais les ardeurs de la concupiscence brûlaient encore au cœur du guerrier converti : la Reine des Vierges se plut elle-même à les éteindre pour jamais. « Une nuit qu'il veillait, raconte Ribadeneira en son naïf langage, la glorieuse Reine des anges lui apparut, son très cher Fils entre les bras, l'éclairant de sa splendide lumière et le charmant de sa douce présence. La mystérieuse visite dura assez longtemps et lui inspira une telle horreur de sa vie passée et surtout des grossières satisfactions des sens, qu'il lui sembla qu'on arrachait de son cœur, comme avec la main, tout ce qui pouvait en ternir la pureté. »

Désormais c'est Marie qui sera la dame de ses pensées. Pour charmer les loisirs de sa convalescence, il se mit à en écrire la vie en beaux et brillants caractères. « Il avait fait relier élégamment un livre, continue notre ingénu chroniqueur, dans lequel il retraçait d'une belle écriture — car il était calligraphe habile — les faits les plus notables de la vie de Jésus-Christ Notre-Seigneur, de sa glorieuse Mère Notre-Dame, la Vierge Marie, et des autres saints. Il apportait à ce travail une telle dévotion qu'il écrivait ce qui avait trait à Notre-Seigneur en caractères d'or, en lettres bleues ce qui touchait sa sainte Mère, et le reste en diverses couleurs, suivant l'inspiration de sa piété. »

« En témoignage de la dévotion singulière qu'il eut dès lors envers Marie, les Bollandistes, après Bartoli, racontent que, dès sa conversion, Ignace porta sur sa poitrine une petite image de la Mère de Dieu, connue depuis sous le nom de Notre-Dame du Cœur. Il ne consentit à s'en priver que pour consoler son neveu, le P. Antoine Araoz, qui avait peine à le quitter. Le saint, qui était

plein d'affabilité, ne pouvant souffrir de le voir si chagrin, tira de son sein la dite image et la lui donna, comme s'il lui eût donné son cœur, lui recommandant de ne la céder à personne : car, dit-il, il l'avait portée sur lui, depuis qu'il avait changé de vie, et en avait reçu, en retour, d'infinis et très opportuns secours, en maintes nécessités de l'âme et en maints périls du corps[1]. »

Cette image représentait Notre-Dame des Douleurs assise au pied de la croix, et le cœur percé d'un glaive. Elle était peinte sur parchemin et encadrée de baguettes de bois doré[2].

Plus tard, saint Ignace conservait, à son chevet, une autre image de la Mère de Dieu; elle représentait, sur fond doré, Notre-Dame portant son divin Fils. On y lisait comme épigraphe : *Monstra te esse matrem*. Cette image se conserve à Rome, dit Nolarci[3].

Il faut rapporter à cette époque de la vie d'Ignace, peut-être même à ses premières années, la dévotion que, d'après une tradition locale, il conçut pour Notre-Dame de Olaz. Cette madone est vénérée dans un modeste ermitage que l'on rencontre sur le chemin d'Azpeitia à Loyola. A un certain endroit de la route, une

(1) *Vie de saint Ignace*, par Ribadeneira, traduction du P. Clair S. J., t. I, p. 26.

(2) Cette précieuse relique se trouvait, en ces derniers temps, au collège des jésuites de Saragosse; on l'avait ornée d'un cadre fort riche, incrusté de nacre et d'argent, et placée à l'autel de saint Ignace. En 1883, le cardinal Benavides, archevêque de Saragosse, en fit don à la maison de Veruela. Ce fut une occasion pour examiner de plus près cette relique : on trouva que l'image de Notre-Dame n'était qu'une mauvaise et récente peinture d'un dessin et de dimensions fort différents de l'image primitive. En soulevant la toile, on vit qu'on avait découpé la planchette de bois servant de fond, pour enlever l'ancienne image. Peut-être, à l'époque de leur exil, quelqu'un des religieux emporta-t-il cette relique. Personne ne sait ce qu'elle est devenue. (Cf. *Lettres d'Uclés*, 1889; Appendice, *Reliques de famille*.)

Le cardinal Odescalchi, vicaire-général de Rome, entré dans la Compagnie en 1838, avait pour Notre-Dame du Cœur une dévotion toute spéciale. Le jour, il déposait son image sur sa table de travail, afin de l'avoir continuellement sous les yeux, et, tous les soirs, avant de prendre son repos, il la plaçait au chevet de son lit; en voyage, il l'emportait avec lui.

(3) *Compendio della Vita di Sant' Ignatio*, cap. 22. — Venetia 1680. — Cf. *Annales Mariani*, n. 1379.

inscription, fixée à une colonnette de marbre, apprend au voyageur que c'est en ce lieu que le jeune seigneur de Loyola avait coutume de s'agenouiller pour saluer de loin la Vierge de Olaz. De nos jours encore, en souvenir et à l'exemple de leur saint compatriote, les passants se découvrent et récitent le *Salve Regina*[1].

II

Le moment était venu pour Ignace de quitter le château de ses pères; et sa première visite, au sortir de son antique manoir, fut pour la Vierge Marie, en son sanctuaire d'Aranzazu. Monté sur une mule, il prit le chemin de Najera, accompagné de son frère cadet, qui avait voulu le suivre jusqu'à Onate. Ignace l'engagea à passer la nuit en prière devant l'autel de la Madone; pour lui, comme il le raconta plus tard au P. Gonçalvès, « il demanda, dans son oraison, à la Vierge qui lui était apparue à Loyola les forces nécessaires pour continuer son voyage. » Le duc de Najera lui devait quelques ducats : il les réclama, en distribua une partie à ceux de ses gens auxquels il avait certaines obligations, et il donna le reste pour faire restaurer le sanctuaire de la Vierge.

Est-ce Notre-Dame d'Aranzazu qui inspira à Ignace de faire le vœu de chasteté perpétuelle? On peut le croire sur de sérieuses données; et ce fut probablement pendant cette nuit qu'il passa aux pieds de sa Souveraine. « Durant son voyage de Loyola à Najera, écrit Ribadeneira, Ignace fit vœu de chasteté[2]. » Or, plus tard, répondant à diverses lettres où on le priait de solliciter auprès du Souverain Pontife la concession d'un jubilé pour les évêchés de Pampelune et de Calahorra, en vue d'aider à la restauration de la chapelle d'Aranzazu, Ignace disait : « Pour moi, j'ai un motif particulier de demander cette faveur. Il me souvient que,

(1) Rafael Perez S. J. — *La santa Casa de Loyola; estudio histórico ilustrado*, p. 54.

(2) *Vida de San Ignacio*, l. I, c. 3. — « *In ipsa via, voto se castitatis obstrinxit, idque Deiparæ obtulit, amoris mutui pignus æternum.* » (*Imago primi sæculi*, l. V, p. 73.)

lorsque Dieu me fit la grâce de changer de vie, je reçus *une certaine faveur* dans cette église où je passai une nuit à veiller[1]. »

Désormais Ignace va se faire le pèlerin de Marie. Notre-Dame de *la Guia*, Notre-Dame de *la Seo*, Notre-Dame de Viladordis seront les sanctuaires les plus aimés de l'austère pénitent de Manrèse. Pour le moment, c'est vers Notre-Dame de Montserrat qu'il dirige ses pas.

On se rappelle l'histoire du Maure que, dans l'ardeur d'un zèle mal éclairé pour l'honneur de la Vierge, Ignace fut sur le point de pourfendre sans merci. Comme ils faisaient route ensemble, la conversation vint à tomber sur la virginité de Marie. Le digne fils de Mahomet niait insolemment que la Mère de Dieu fût restée vierge, après la naissance de son divin Fils. Ignace s'efforçait de le tirer de son erreur. Mais toute son éloquence venait échouer contre l'obstination du barbare, qui tournait en dérision les explications de son interlocuteur et accusait la religion chrétienne de puérile crédulité. « Cette grossièreté méprisante du Maure, non moins que son impiété, émut Ignace. Ne pouvait-il, ne devait-il pas venger, par la mort du Sarrasin, l'injure faite à Notre-Dame? Eh quoi! lui, voué au service du Christ, n'était-il pas tenu d'employer son épée à soutenir l'honneur de la Mère du Christ? D'autre part, le châtiment des coupables n'appartenait-il pas à la justice? Fâcheuse perplexité dont Ignace sortit par un trait caractéristique de son époque : il s'en remit au hasard, ou plutôt, dans sa pensée, à Dieu même. Arrivé en un point de bifurcation, il laissa aller sa monture, la bride sur le cou, résolu, si elle prenait le chemin que suivait le Maure, à faire rétracter au mécréant ses impiétés ou à l'en punir en lui ôtant la vie[2]. » Mais l'animal prit l'autre sentier, et le détracteur de la Vierge put ainsi échapper, la vie sauve.

De son costume de chevalier qu'il donna à un pauvre, Ignace ne garda que l'épée et la dague pour en faire présent à Marie. « Un jour, rapporte un témoin au procès de canonisation, vint au monastère de Notre-Dame un chevalier accompagné de deux ser-

(1) *Cartas de San Ignacio*, DXXXI.

(2) Bartoli, *Histoire de saint Ignace*, l. I, chap. 2.

viteurs, richement vêtu comme un gentilhomme. Après que le dit chevalier fut entré au monastère, le bruit se répandit dans le public que le seigneur chevalier avait offert l'épée et la dague qu'il portait à Notre-Dame Sainte-Marie, et qu'il avait donné tout ce qu'il avait aux indigents, pour l'amour de Dieu[1]. »

Il choisit la vigile de la fête de l'Annonciation pour faire sa veillée d'armes, jaloux de se voir armer chevalier de Marie et revêtir de la force de Dieu, dans la nuit même où l'humble Vierge de Nazareth revêtit Dieu d'une chair mortelle. « C'était en l'année 1522, dit Ribadeneira, la veille de ce bienheureux et glorieux jour, aurore de notre salut, où le Verbe éternel prit notre chair dans le sein de sa très sainte Mère. Quand il fut nuit, le plus secrètement possible, Ignace aborda un pauvre misérable tout en guenilles et lui donna ses habits. Puis, couvert d'un sac dont il s'était muni, il vint se placer avec grande dévotion devant l'autel de la Vierge. Ignace avait lu, dans ses romans héroïques, que les nouveaux chevaliers avaient coutume de faire la veillée d'armes; il veilla donc toute la nuit, tantôt debout, tantôt à genoux, devant l'image de Notre-Dame, se recommandant à elle, pleurant amèrement ses péchés, lui jurant de mieux vivre à l'avenir[2]. »

Un marbre, gravé par les soins d'un abbé de Montserrat, rappelle le souvenir de cette grande nuit. On y lit : « Dans ces lieux, Ignace de Loyola, mêlant ses larmes à ses prières, se consacra à Dieu et à la sainte Vierge. Ce fut ici qu'il veilla toute une nuit, revêtu d'un sac, comme de ses armes spirituelles; ce fut d'ici qu'il partit pour fonder la Compagnie de Jésus, en l'an de grâce 1522[3]. »

(1) L'épée est aujourd'hui la possession de l'église de Belen, à Barcelone. La dague a disparu de Montserrat, depuis le commencement de ce siècle.

(2) Ibid., chap. 4.

(3) « *La Virgen santisima, en aquel sagrado lugar de Monserrate, concibió al sagrado Ignacio, y habiéndole abrazado en su gremio, abrió y communicó en el las entrañas de su misericordia, de penitencia y de humildad, y de todas las otras virtudes, para que en Manresa, lugar tan vecino de Monserrate, pusiese los primeros fundamentos de aquel alto edificio de santidad, que despues habia de edificar; y de tal manera, estando aun como envuelto en el vientre, le favoreció, y con pasto del cielo le alimentó y llenó con su espiritu divino, que, siendo*

Plus tard, quand cette Compagnie fut en effet fondée, Ignace, par un souvenir touchant, n'oublia pas celle qui venait de l'engendrer en quelque sorte à la vie des saints.

Il y avait à Rome un temple élevé par la piété de la colonie espagnole à la gloire de Notre-Dame de Montserrat. Ce fut l'une des églises que le pape Paul III mit à la disposition d'Ignace et de ses premiers compagnons pour y annoncer la parole de Dieu; et tandis qu'il assignait Saint-Laurent *in Damaso* à François-Xavier, et à ses autres disciples d'autres sanctuaires, il eut à cœur, dans un sentiment de pieuse reconnaissance, de se réserver à lui-même le Montserrat romain[1].

III

Après trois lieues par Castellgali, au milieu des oliviers et des vignes d'une région fertile comme la Judée, notre nouveau chevalier arriva en vue de Manrèse. Son premier soin fut de rendre visite au sanctuaire de Notre-Dame de *la Guia*, situé sur la rive droite du Cardoner.

On était au soir de la fête de l'Annonciation, fête patronale du lieu. Les pèlerins de Montserrat et des villages environnants prenaient la Vierge pour guide de leur voyage : de là son nom de Notre-Dame de *la Guia*. Elle fut bien nommée pour Ignace. Depuis longtemps déjà il était prosterné devant la sainte image, quand Marie lui apparut soudain, l'exhorta à persévérer dans la voie de pénitence où il était entré, et lui montra en face, sur l'autre rive du Cardoner, au penchant de la montagne, la grotte où son bon plaisir et celui de son divin Fils étaient qu'il se retirât. Cependant la nuit tombait et la prière du saint se prolongeait toujours. Impa-

Ignacio aun niño, como cerrado en las entrañas de su madre, daba saltos de placer, y muchas veces estando fuera de si, y levantando sobre si, vió como en un espejo el inefable misterio de la Santisima Trinidad. » (Concile de Tarragone.)

Ce concile présenta au Souverain Pontife une requête, signée dans la dix-septième session, en vue d'obtenir la béatification d'Ignace; il s'ouvrit le 2 janvier 1602. (Fita, *la santa Cueva*, 1872, p. 71.)

(1) Gumppenberg S. J., *Atlas Marianus*, nº 135. (Voir plus loin, ch. X, des détails sur cet ouvrage.)

tienté, le sacristain agitait bruyamment ses clefs pour avertir l'étranger que l'heure était venue de sortir. On entendit alors, dans le silence du sanctuaire désert, une voix très douce murmurer aux oreilles du pauvre pélerin ces paroles : « Allez, Ignace, et accomplissez votre mission. »

Depuis lors, de quelque façon qu'on s'y prît, la statue de la Vierge se plaçait toujours de manière à faire face à la grotte, comme pour présider aux luttes héroïques dont cet antre sauvage allait être le théâtre. « En 1689, raconte Roig y Jalpi, le P. Manuel Pineiro, aujourd'hui recteur du collège de la Compagnie à Barcelone, vint à la chapelle de Notre-Dame de *la Guia*, accompagné d'un autre Père. Plusieurs fois les deux Pères placèrent la statue de manière à ce qu'elle regardât la porte; or, toujours, quand ils voulaient sortir de la chapelle, ils remarquaient que la statue avait repris son ancienne position, sans qu'il fût possible de savoir comment[1]. »

Le lendemain, Ignace visita Notre-Dame de *la Seo* et y demeura en prière, depuis dix heures du matin jusqu'à trois heures de l'après-midi, à genoux sur les marches du maître-autel, et pénétré de la plus grande dévotion.

Mais le sanctuaire de Marie le plus cher alors à Ignace fut, sans contredit, celui de Notre-Dame du Salut, à Viladordis, petite église à quatre kilomètres de Manrèse : lieu qu'il sanctifia maintes fois par ses prières et par ses larmes. Il y fut en retour favorisé de grandes lumières. On y conserve encore fidèlement son souvenir. Une statue, en bois sculpté, le représente à genoux près de Notre-Dame. A côté d'un portrait du saint pénitent, le peintre a tracé ces mots : « Saint Ignace de Loyola, fondateur de la Compagnie de Jésus, en l'année 1522, première de sa conversion, pendant son séjour à Manrèse, fréquentait cette église de Notre-Dame de Viladordis. Il y reçut des faveurs extraordinaires du ciel. »

Quand la chapelle était fermée, Ignace s'agenouillait à l'entrée sur une pierre; et, d'après une tradition digne de foi, la Vierge se montrait à lui au-dessus de la porte.

(1) *Epitome histórico de Manresa*, pages 317 et 318.

C'est aux pieds de Notre-Dame du Salut que l'athlète du Christ venait souvent retremper son courage. Un jour, tandis qu'il était dans sa grotte, le démon lui apparut sous les traits d'un gentilhomme : « Eh quoi! Ignace, lui dit-il, que faites-vous là? En quel misérable état vous a réduit votre ferveur indiscrète? Ne voyez-vous pas que mener une vie pareille, c'est tenter Dieu et vous rendre coupable de suicide? » Le saint, reconnaissant l'ennemi, courut en toute hâte au sanctuaire de Marie; et là, prosterné aux genoux de la Vierge des combats, lui renouvela ses engagements, et y passa plusieurs jours en prière dans un jeûne absolu[1].

En témoignage de son dévouement à sa reine et maîtresse, Ignace avait coutume, quand il se rendait à Viladordis, de se ceindre d'une espèce de corde, faite de trois tiges de glaïeul qu'il avait lui-même tressées. La tradition rapporte qu'il voulut en faire présent à Marie, comme étant l'unique bien qu'il possédât sur la terre : « Ma dame, dit-il, je vous ai offert mes armes à Montserrat; mes habits de gentilhomme, je les ai donnés à un indigent; il ne me reste plus que cette pauvre ceinture; » et, la quittant, il la présenta à la Mère de Dieu. Il la remit ensuite, en signe de gratitude, au propriétaire de l'ermitage de Viladordis, dont il avait bien souvent reçu l'aumône. Il lui prédit alors que, tant que sa famille continuerait à secourir les malheureux, elle ne manquerait jamais ni de descendants, ni d'une fortune convenable à son rang : prophétie qui s'est vérifiée jusqu'à nos jours[2]. »

Enfin, sur le point de quitter Manrèse, sa pensée se reporta une fois encore vers Notre-Dame de Viladordis, à qui il fit de loin ses derniers adieux et demanda une dernière bénédiction.

On connaît la belle légende de Notre-Dame de Grâce. Au-dessus de la porte d'entrée du couvent de Saint-Dominique, se trouvait

(1) *Album histórico, San Ignacio en Manresa*, n. 31.

(2) *Album histórico*, n. 32 et suiv. — Les descendants de cette famille vivent à Navarclés, depuis quelques années. Ils conservent précieusement la relique dont nous venons de parler, dans le socle d'une statuette de saint Ignace en argent, mesurant 30 centimètres. (Fita, *La santa Cueva*, 1872, p. 57.)

une statue de la Vierge. Debout, la divine Mère portait sur le bras son doux Fils Jésus; le gracieux Enfant tenait une colombe dans la main gauche, et, de la droite, semblait vouloir donner sa bénédiction. Or, un jour, les passants virent agenouillé devant la Madone un mendiant, revêtu d'un sac, le visage triste et abattu : c'était Ignace, pour lors en proie à de terribles tentations. Tandis qu'il levait vers la bonne Mère ses yeux baignés de larmes, en implorant son secours, la miséricordieuse Vierge lui adressa sensiblement ces paroles : « Entre, et l'on te dira ce que tu as à faire. » Ignace obéit, frappe à la porte du monastère, demande à voir le prieur et reçoit en effet aide et consolation. Ce miracle accrut singulièrement la dévotion des Manrésiens pour la Madone, qu'ils commencèrent depuis ce moment, semble-t-il, à désigner sous le vocable de Notre-Dame de Grâce[1].

N'est-ce pas encore pendant qu'il récitait avec grande piété l'office de la très sainte Vierge, dans l'église des dominicains, qu'il fut favorisé d'une de ses plus admirables visions de la très sainte Trinité?

Commencé un samedi, le fameux *rapt* du saint pénitent dura jusqu'au samedi suivant : attention délicate de la Vierge Marie, remarque Bourghesius, qui aura sans doute obtenu cette insigne faveur à son dévot serviteur. « Un samedi soir donc, écrit Ribadeneira, à l'heure de complies, Ignace tomba dans un évanouissement si profond que ses amis le crurent mort. Ils l'auraient enterré, si l'un deux n'avait eu l'idée de lui mettre la main sur le cœur qui battait encore, quoique bien faiblement. Ignace demeura ainsi hors de lui, en extase, jusqu'au samedi suivant, à la même heure. Alors, en présence de plusieurs personnes qui le veillaient, il ouvrit les yeux, comme un homme qui sort d'un doux et bienfaisant sommeil, et dit d'une voix suave et pénétrée : Ah! Jésus![2]. »

Ajoutons que le cardinal Ludovizio affirma devant le pape, au cours du procès de canonisation, que Notre-Dame apparut plus de

(1) *Album histórico*, n. 14.

(2) *Vida de San Ignacio*, l. I, c. 7.

Les briques, sur lesquelles le saint était étendu, existent encore. Une statue

trente fois à Ignace, pendant les huit derniers mois de son séjour à Manrèse[1].

IV

A Paris, comme à Manrèse, les sanctuaires de Marie eurent les préférences du saint. La petite chapelle de Notre-Dame des Champs, voisine de Montmartre, lui tenait lieu de sa chère église de Viladordis. Montmartre aussi avait pour son cœur de puissants attraits : n'y vénérait-on pas d'un culte tout spécial Marie, Mère de douleurs?

Mais voici venue l'heure solennelle où doit naître la Compagnie de Jésus, par l'émission des vœux de ses premiers membres. Quel est le lieu, quel est le jour choisi par Ignace pour cette auguste cérémonie, l'objet de tous ses désirs, le rêve de toute sa vie de prières et d'austérités? Un sanctuaire de Marie : Notre-Dame du Mont des Martyrs; une fête de Marie : l'Assomption de la bienheureuse Vierge. « De même qu'il avait choisi, à Montserrat, une église bénédictine consacrée à Notre-Dame, pour y jeter les fondements de sa sainteté; c'est dans la chapelle bénédictine de Notre-Dame de Montmartre qu'il plaça le berceau de la Compagnie[2]. »

en bois sculpté d'Ignace, revêtu d'un sac, et couché sur les dalles, reproduit la scène d'une façon saisissante. A côté, sur le mur, le marbre redit tout ce prodige; nous traduisons littéralement :

« Saint Ignace — en priant dans cette chapelle — fut ravi en extase — Il tomba le corps sur le sol — sur les mêmes dalles — qu'on voit et qu'on vénère aujourd'hui — Il monta en esprit au ciel — et vit la grande Religion — qu'il devait fonder — sous le nom de Jésus — son blason, sa fin, son institut — sa propagation dans les deux mondes — ses entreprises, ses conquêtes et ses victoires — ses succès dans les lettres, sa sainteté et ses martyres — La vision dura huit jours — Lieu mémorable — à cause du ravissement de saint Ignace — et à cause de la révélation — de la Compagnie — de Jésus. »

Saint Ignace, par humilité, ne parla jamais de cette vision. L'auteur de l'inscription précédente n'a donc fait que conjecturer ce qui dut s'y passer. (Cf. *Montserrat et Manrèse*, par le P. Mabille S. J. — *Lettres d'Uclés*, supplém., 1889.)

(1) Nieremberg, *Vida de San Ignacio*, c. 4.

(2) C. Clair S. J., *Vie de saint Ignace*, p. 167. — Une inscription lapidaire y

Les nouveaux frères statuèrent ensuite que tous les ans, à pareil jour et dans ce même lieu, ils renouvelleraient leurs engagements sous les auspices de la Vierge; ce qu'ils firent en effet, les années suivantes; et telle est l'origine de la rénovation des vœux, en usage dans la société, pour ceux qui n'ont pas encore fait profession.

Dès lors, Ignace célébrait chaque année cet anniversaire, comme le jour de naissance de son ordre. Aussi Bobadilla n'appelait-il l'Assomption que « la fête de la Compagnie de Jésus[1], » et « c'est principalement pour ce motif, ajoute Orlandini, qu'en écrivant l'histoire de la Compagnie je la fais commencer à ce jour. »

N'oublions pas le petit sanctuaire de Notre-Dame *della Storta*, resté célèbre dans les annales de l'ordre. Ignace y fut favorisé d'une de ses plus consolantes visions, que Lainez raconte en ces termes : « Ce qui porta notre Père à donner à la Compagnie le nom de Jésus, de préférence à tout autre, fut, ce me semble, le fait que je vais rapporter. Nous nous rendions à Rome par la route de Sienne, le Père Maître Ignace, le Père Maître Le Fèvre et moi. Le P. Ignace,

rappelait ce grand événement :

SISTE VIATOR,
ATQUE IN HOC MARTYRUM SEPULCRO PROBATI
ORDINIS CUNAS LEGE.
SOCIETAS JESU,
QUÆ
S. IGNATIUM LOYOLAM PATREM AGNOSCIT,
LUTETIAM MATREM,
ANNO SALUTIS M. D. XXXIV, AUGUSTI XV,
HIC NATA EST,
CUM IGNATIUS IPSE
ET SOCII,
VOTIS SUB SYNAXIM RELIGIOSE CONCEPTIS,
SE DEO
IN PERPETUUM CONSECRARUNT
AD MAJOREM DEI GLORIAM.

(1) « *Festejandole (el dia de la Asumpción) todos los años, como dia del nacimiento de su Religion, y por eso le llamaba Bobadilla la fiesta de la Compañia de Jesus.* » (Francisco GARCIA, *Vida de San Ignacio*, l. V, c. 8. — *Imago primi sæculi*, l. I, cap. V, pag. 78. — ORLAND., *Hist. Soc.*, l. I, n° 91.)

LES PREMIERS VŒUX DE S. IGNACE ET DE SES COMPAGNONS

en la fête de l'Assomption (15 Août 1534)

(Gagliardi).

ces jours-là, était rempli de l'abondance des dons célestes, surtout après avoir reçu Notre-Seigneur dans la communion. Le Fèvre et moi nous disions la messe; Ignace ne la disait point.

« Voici qu'arrivé à un certain endroit du chemin, il me dit que Dieu avait profondément imprimé en son cœur ces paroles : « *Ego vobis Romæ propitius ero*, à Rome, je vous serai propice. » Il n'en comprenait pourtant pas bien toute la signification; et dès lors, disait-il, je ne sais ce qu'il en sera de nous, à Rome. Peut-être, qui le sait? y serons-nous mis en croix. Peu après, il ajouta qu'il lui avait semblé voir Notre-Seigneur Jésus-Christ portant sur les épaules une lourde croix, et à ses côtés le Père éternel, lui disant : « Je voudrais, ô mon Fils, que tu acceptes celui-ci pour ton serviteur. » Et Jésus l'appelant aussitôt à lui et le serrant contre sa poitrine et contre la croix, lui disait : « Oui, je veux que tu sois mon serviteur[1]. »

Après dix-huit mois de préparation, Ignace se décida enfin à célébrer sa première messe; et cette mémorable action, il voulut l'accomplir dans un temple dédié à Marie, à Sainte-Marie-Majeure.

La Reine du ciel avait présidé aux premiers vœux d'Ignace et de ses compagnons : ce fut aussi sous sa royale protection, à un autel placé sous son vocable, dans la basilique de Saint-Paul-hors-les-Murs, qu'ils firent leur profession solennelle. La formule de leurs serments en faisait mention expresse; elle portait ces mots : *Ego N. promitto omnipotenti Deo, coram ejus Virgine Matre*, etc.

« Marie, dit Bartoli, avait béni la Compagnie naissante, à Paris, dans la chapelle des Martyrs; elle l'accueillit avec amour à Rome, dans l'église alors nommée Notre-Dame *della Strada* : comme si la Compagnie ne pouvait naître et se constituer régulièrement que dans les maisons de la très sainte Vierge[2]. » Ignace venait en effet

(1) Manuscrit d'une exhortation domestique faite aux Pères de Rome, par le P. Lainez, le 2 mai 1560. — (Cf. J. Boero, *Vie du P. Jacques Lainez*, l. I, ch. 3.)

(2) *Histoire de saint Ignace*, l. II, chap. 7. — L'*Imago primi sæculi* avait déjà fait ressortir cette douce coïncidence : « *Neque illud leve indicium est Virginei in Societatem animi quod, eo ipso anno quo confirmata est a Paulo III societas, tem-*

de fonder la maison professe de Rome, qui, selon l'heureuse expression de Ribadeneira, fut « la ruche de tous les essaims qui se répandirent ensuite dans le monde entier; » et le grand désir de son cœur était de la doter d'une église consacrée à la Mère de notre divin Sauveur.

Or, il y avait à Rome une Vierge, appelée Notre-Dame *della Strada*, que le peuple romain entourait d'une grande vénération. Dès le XII[e] siècle, Jules de Astallis lui avait construit un temple, au pied du Capitole. Dès son arrivée, Ignace s'éprit d'un amour singulier pour cette antique Madone; il la visitait souvent et n'avait pas de plus grand bonheur que d'offrir le saint sacrifice à son autel. Il pressa même le desservant de l'église, Pierre Codace, de lui faire présent de la statue vénérée, « lui réservant, ajoutait-il, une place d'honneur dans un temple plus vaste et plus riche qu'il élèverait à sa gloire. » Codace refusa. Mais Dieu, sans doute à la prière d'Ignace, lui changea merveilleusement le cœur; quelque temps après, Codace vint trouver Ignace, et mit à sa disposition non seulement son église, mais sa personne. Celui-ci accepta l'un et l'autre. Pierre Codace fut ainsi le premier italien admis dans la Compagnie[1].

plum istud impetratum sit, ut hanc protinus natam quasi ulnis et sinu suo Virgo Mater, et tecto carentem in domum suam recepisse videatur. »

(1) Aguilera raconte un fait analogue sur la vocation à la Compagnie du premier Palermitain (*Hist. Prov. Sicul.*, t. I, p. 67).

Au commencement du XVI[e] siècle vivait, à Palerme, un saint prêtre, nommé Dominique, qui, depuis de longues années avant la fondation de la Compagnie, avait la charge de l'église de Sainte-Marie de *la Crypte*. Sa vie se passait, pour ainsi dire, aux pieds de la Reine du ciel; la nuit même, il prenait son repos, tout habillé, sur les marches de son autel.

Une pensée pourtant le torturait : il craignait qu'après sa mort le soin du sanctuaire ne passât en des mains paresseuses ou indifférentes. Mais une voix céleste, comme on le croit, le rassura pleinement : bientôt, lui dit-elle, arriveront en cette ville des religieux d'un ordre qui n'est pas encore fondé. L'église leur sera confiée, et le culte de la Madone grandira, bien loin de s'éteindre.

Quand, en effet, les jésuites se présentèrent dans la cité, le bon prêtre n'eut pas de peine à reconnaître ceux qu'il attendait. Presque septuagénaire, il obtint, à force d'instances, du P. Lainez, d'être admis dans la Compagnie (1550). Mais

Quant à l'église de Notre-Dame *della Strada*, le pape Paul III en ratifia la cession à l'ordre naissant. Devenue trop étroite pour le concours toujours croissant des fidèles, saint François de Borgia, digne héritier de la dévotion d'Ignace pour Notre-Dame *della Strada*, conçut le projet de lui bâtir un temple plus digne d'elle; mais il ne put y donner suite. Cet honneur était réservé au cardinal Alexandre Farnèse[1]. »

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des manifestations extérieures du culte de saint Ignace pour la Vierge Marie. Si tel fut le rayonnement, quel dut être le foyer? Par malheur, l'humble serviteur de Dieu fit disparaître, avant sa mort, toutes les notes concernant sa vie intérieure; seul un petit journal, comprenant l'espace de quarante jours, échappa par oubli à la destruction. On y voit jaillir, en maints endroits, quelques étincelles de cette flamme d'amour pour Notre-Dame, qui embrasait son cœur. En voici quelques extraits :

« *Messe de Notre-Dame au Temple. — Siméon. 14. Vendredi.* — A l'oraison du matin, en invoquant le Père éternel, je sentais une douceur intérieure avec des larmes, qui augmenta vers le milieu et devint à la fin beaucoup plus vive, sans que ni les médiateurs (la Mère et le Fils), ni aucune des personnes divines se montrassent à moi.

» Commençant à prier, au moment de sortir pour dire la sainte messe, je me représentai Notre-Dame; j'eus un certain sentiment de sa présence, et d'avoir manqué, le jour précédent, au respect que je lui devais. J'éprouvai une impression intérieure avec des larmes, songeant que j'outrageais Notre-Dame, en répondant, par de si

celui-ci permit au pieux vieillard de ne point quitter ce sanctuaire, dont l'amour faisait toute la vie; et c'est là qu'il mourut saintement (1551).

Deux ans après, les droits de la chapellenie de Sainte-Marie de *la Crypte* étaient définitivement transférés au collège des jésuites de Palerme.

(1) Le culte de Notre-Dame *della Strada*, si cher jadis à saint Ignace, ne l'est pas moins de nos jours à ses enfants : il n'y a pas bien longtemps, à leur demande, le Souverain Pontife Léon XIII leur en concédait l'office et la messe.

nombreux manquements, aux prières que tant de fois elle avait adressées à Dieu pour moi. La Mère semblait se cacher à mon âme, et je ne ressentais plus de dévotion ni à son égard, ni à l'égard de Dieu. Tandis que je me demandais comment Notre-Dame se dérobait ainsi à ma vue, il me survint une vive impression avec des larmes et des sanglots; et j'eus comme une vue et un sentiment que le Père céleste se montrait propice, et avait pour agréable d'être prié par Notre-Dame.

» Pendant la préparation de l'autel, après m'être habillé, et durant la messe, je ne pouvais voir Notre-Dame; et je ressentis une forte impression intérieure, avec d'abondantes larmes et des sanglots, sans pouvoir à plusieurs reprises proférer aucune parole. Ensuite je sentis vivement et je vis que Notre-Dame m'était très favorable devant le Père, de sorte que, dans mes prières au Père et au Fils, ainsi qu'au moment de la consécration, je ne pouvais pas ne pas la sentir et la voir comme la cause ou le canal de la grâce et des sentiments très vifs que j'éprouvais en ce moment, à la pensée, impossible à exprimer, que sa chair était celle de son Fils.

» 29. *Mardi.* — Durant l'oraison du matin, dévotion intense, clarté lumineuse et chaleur intérieure. Dans la chapelle, à l'autel et ensuite, larmes, union à Notre-Dame, sans pourtant la voir; grande dévotion[1]. »

« Certes, il aimait tant cette aimable Mère, rapporte le P. Coret, qu'il a dit quelquefois qu'il voudrait être né en Judée, pour avoir ce rapport de naissance avec elle[2]. »

V

Sanctifié par Marie durant sa vie, par elle Ignace fut glorifié après sa mort.

Ce fut surtout à la Reine du ciel qu'Ignace dut son étonnant

(1) *Constitutiones Soc. Jes. latinæ et hispanicæ cum earum Declarationibus.* Append. XVIII, p. 349. Matriti, 1892.

(2) *Le cinquième ange de l'Apocalypse, Ignace de Loyola,* p. 143.

pouvoir sur les démons, comme ces malins esprits furent quelquefois contraints de l'avouer.

A Ostrog, en Pologne, vivait une dame de noble famille, devenue la proie des esprits infernaux. Divers exorcismes leur arrachèrent de singuliers aveux : « Les jésuites d'Ostrog, disaient-ils, sont nos plus odieux ennemis; nous nous efforçons surtout d'exciter la haine contre eux, pour empêcher le bien qu'ils pourraient faire. Une fois nous avons tenté de mettre le feu au collège, et déjà nous gagnions les cellules des Pères; mais on s'en aperçut assez à temps pour éteindre le feu. Nous avons essayé d'entrer dans les chambres des religieux, mais Marie et Ignace nous en ont toujours éloignés. »

On avait fixé au jour de la Purification l'exorcisme solennel. Lorsque la malheureuse possédée, fortement garrottée, fut conduite par plusieurs hommes, dans l'église de la Compagnie, devant les autels de la Vierge et de saint Ignace, elle se mit à rugir comme un lion; ce qui jeta l'épouvante parmi tous les assistants.

Le démon, adjuré par le recteur du collège, de déclarer comment il s'est emparé du corps de cette femme, répond qu'il n'a fait qu'obéir aux maléfices d'une magicienne. Puis on le somme de dire par qui, après Dieu, il pourrait être chassé : à cette injonction humiliante, la possédée pousse un grand cri, se tord les mains, grince des dents, et finit par dire avec dépit : « Par les noms de Marie et d'Ignace. »

Le recteur continue donc l'exorcisme, en invoquant ces deux noms si puissants, et l'esprit mauvais finit par abandonner sa victime, après l'avoir, en sortant, violemment jetée contre terre.

Du reste, Notre-Dame se plut à révéler elle-même la sainteté et la gloire du saint fondateur. Témoin la touchante histoire de Marie Nateri, dont nous empruntons le récit à Bartoli, en l'abrégeant.

Le lundi de la Pentecôte de l'an 1618, Marie Nateri partait de Loano pour Arassio, villages du territoire de Gênes, éloignés l'un de l'autre d'environ douze milles. Elle se rendait en pèlerinage à un sanctuaire de Notre-Dame du Mont-Carmel. Surprise par une pluie torrentielle, qui tomba sans discontinuer pendant un jour et

une nuit, elle se vit obligée d'y séjourner jusqu'au matin du mercredi. Au retour, il fallut côtoyer la mer, la route par l'intérieur des terres étant devenue impraticable. Précédant sa mère d'une vingtaine de pas, Marie s'avançait sur la grève; un torrent débordé barrait le passage, la jeune fille s'y engage inconsidérément. En vain sa mère lui crie d'éviter le danger : le bruit des vagues déferlant sur la plage couvre sa voix. Aussitôt renversée, et roulée par les eaux, la malheureuse enfant perd pied et le courant l'entraîne vers la mer.

Voyant sa fille sur le point de périr sous ses yeux, la mère infortunée se mit à invoquer ardemment Notre-Dame du Mont-Carmel. La pauvre naufragée en faisait autant, chaque fois qu'elle revenait pour un instant à la surface de l'eau. A peine eut-elle invoqué son assistance, qu'elle se trouva tout à coup doucement étendue sur l'onde, le visage tourné vers le ciel.

Cependant les flots la poussaient toujours plus loin dans la mer.

Avec Notre-Dame, elle appelait encore à son aide les saints dont les noms lui revenaient à la mémoire. La protection de saint Ignace surtout lui inspirait une grande confiance : n'avait-elle pas deux de ses frères dans la Compagnie? De plus, elle se souvint d'avoir rêvé, quelques jours auparavant, qu'étant tombée dans la mer, ce grand saint, en compagnie de la Vierge Marie, l'en avait retirée et l'avait déposée à terre.

« O bienheureux Ignace, s'écria-t-elle, sauvez-moi! Vous savez que deux de mes frères sont vos enfants. » Au moment où elle prononçait ces mots, elle était déjà à plus d'un mille du rivage. Soudain, tout disparut à ses yeux, la mer, la terre, le monde entier. Ravie en esprit, elle se vit au sein d'une nuée d'une blancheur éclatante, et si vaste qu'elle semblait atteindre le ciel.

Cette nuée formait comme un immense cercle, rempli d'anges plus beaux et plus resplendissants que le soleil. L'œil ne pouvait en soutenir l'éclat. L'un d'eux tenait à la main une robe de couleur brune; un autre, une robe blanche. L'enfant reconnut dans la première l'habit du Carmel, qu'elle portait par vœu depuis plusieurs années.

En élevant ses regards vers le point le plus lumineux, elle

aperçut une très belle dame, mais si loin qu'elle avait peine à la distinguer. De son cœur s'échappaient des flots d'une lumière resplendissante.

La jeune fille se mit alors à invoquer saint Ignace, dans l'espérance qu'il affermirait sa vue. Elle le vit aussitôt s'avancer au-dessus des anges, les bras ouverts, le regard arrêté sur elle ; en même temps, elle aperçut la très sainte Vierge qui semblait le lui désigner du doigt, comme étant celui qu'elle avait invoqué, et à qui elle devait maintenant s'adresser. Mais l'enfant, pressée par les remords de sa conscience pour une faute qu'elle croyait avoir commise, fit cette naïve prière : « O bienheureux Ignace, pardonnez-moi; car, je me souviens d'avoir révoqué en doute votre sainteté et blâmé mon frère Jean-Antoine d'être entré dans un ordre dont le fondateur n'était pas canonisé. » — « Tu peux voir maintenant, repartit Notre-Dame, s'il est saint en effet; il est venu à ton aide et tu lui devras ton salut. »

Cependant la mère, en proie aux plus poignantes angoisses, courait çà et là cherchant du secours. Elle rencontra enfin un brave homme des environs, excellent nageur, qui se mit en devoir de sauver l'enfant au péril de sa propre vie : car la mer était fort grosse. Il parvint à s'approcher d'elle et la saisit par le bras.

A ce contact, la vision s'évanouit. Revenue à elle, la naufragée se sentit transie de froid, comme si elle venait de tomber à la mer. Étreinte par son libérateur, elle se crut entraînée par les démons; d'autant qu'au premier moment ils enfoncèrent tous deux sous les eaux. Le sauveteur ayant lâché prise un instant, elle revint au-dessus des flots dans sa première position, et se mit à supplier Dieu, Notre-Dame et saint Ignace de la retirer des mains de son ennemi.

La voyant ainsi surnager à fleur d'eau, ce qui n'était pas naturellement possible, le brave nageur eut l'idée de la pousser vers le rivage, comme il eût fait d'une planche. Il y réussit si bien, qu'il ne put s'empêcher de reconnaître là une intervention surnaturelle. Sur ces entrefaites, nombre de gens s'étaient attroupés sur la plage, les uns prêts à porter secours, les autres attendant le dénouement. L'un des premiers arrivés avait vu briller au-dessus de la jeune

fille une grande lumière; il comprit, à ce signe, que Dieu voulait sauver celle qui aurait dû périr depuis longtemps.

Dès que Marie Nateri fut arrivée à terre, elle se mit à genoux, et pria tous les assistants de remercier avec elle Notre-Dame et saint Ignace. Le miracle fut bientôt divulgué, et les Pères du Carmel de Loano en firent dresser une information juridique[1].

Un dernier trait. En 1600, l'administrateur ecclésiastique d'Avignon se voyait réduit par la maladie à la dernière extrémité. Il avait été, dès sa jeunesse, très dévot à Marie et très attaché à la Compagnie; toutefois, sa vie n'était pas régulière, et les inspirations de la grâce l'avaient toujours trouvé rebelle.

Les médecins déclarèrent son état désespéré. A cette nouvelle, la dévotion du malheureux prêtre pour la Mère de Dieu se ranima. Il la conjura avec larmes de le prendre en pitié, lui qui, malgré ses fautes, n'avait jamais cessé de lui être dévoué; il joignait à ses supplications la promesse de changer de vie, si elle daignait lui en obtenir la prolongation.

Tandis qu'il priait ainsi, le malade vit soudain devant lui la Reine du ciel; son visage courroucé indiquait assez qu'elle était plutôt fatiguée de ses prières, que disposée à les exaucer. Elle lui reprocha sévèrement la dureté de son cœur, ajoutant qu'elle avait peu de foi en ses promesses, arrachées par la crainte de la mort, bien plus que par un vrai repentir. Quant à ses hommages prétendus, il ne devait en attendre aucune récompense : car elle n'agréait pas ceux d'un cœur corrompu. En parlant ainsi, Marie disparut.

Le moribond fut atterré. Voulant néanmoins se préparer à la mort, il fit appeler un Père de la Compagnie et commença une confession générale; mais un terrible accès de son mal l'obligea de l'interrompre. Tandis qu'il était seul et dévoré par la fièvre, il reçut une nouvelle visite de la Mère du Sauveur. Son visage était irrité comme la première fois, mais elle n'était pas seule : saint

(1) Bartoli, *Histoire de saint Ignace*, l. V, chap. 7.

Ignace était à ses genoux. De plus, Jésus se tenait à ses côtés; et Marie couvrait de la main la plaie du cœur de son Fils.

A cette vue, l'effroi du prêtre redoubla; par ce signe la sainte Vierge ne voulait-elle pas lui faire entendre qu'il n'y avait plus de miséricorde pour lui? Cependant saint Ignace continuait ses ardentes prières, et se portait caution pour l'infortuné pécheur, promettant qu'à l'avenir sa vie serait plus digne de sa sublime vocation.

Cédant enfin aux supplications d'Ignace, la bienheureuse Vierge se tourna d'un air plus doux vers le malade, et lui demanda quel usage il ferait désormais de la santé, si elle lui était rendue. Le prêtre, baigné de larmes, répondit qu'il tiendrait fidèlement les engagements que saint Ignace avait pris en son nom. Marie mit alors la main sur le côté de son divin Fils, l'en retira couverte de sang dont elle aspergea le pécheur repentant.

La vision disparut aussitôt; et le malade se trouva non seulement hors de danger, mais complètement guéri.

* * *

Ainsi, l'on n'en saurait douter, le fondateur de la Compagnie de Jésus doit compter parmi les plus grands serviteurs de la Reine des cieux; et vraiment, l'un de ses anciens historiens, le P. François Garcia, a pu écrire sans exagération :

« Ignace ne savait rien faire, rien dire, rien penser que par Marie, qu'avec Marie, que pour l'honneur de Marie. C'est à elle qu'il avait recours dans toutes ses nécessités, par elle qu'il espérait triompher des difficultés les plus invincibles, avec elle qu'il mettait ses desseins à exécution. Grandes ou petites entreprises, il ne voulait rien commencer, rien poursuivre, rien achever qu'en Marie[1]. »

Avant Garcia, le P. Jérôme Piatti ou *Platus* (1545-1591) avait écrit avec non moins de force, et plus de concision :

(1) Francisco Garcia S. J., *Vida, virtudes y milagros de san Ignacio de Loyola*, l. V, cap. 8; 1683.

« *S. P. Ignatius quantuscumque fuit, non est ambigendum quin Virginis opus fuerit;* il n'en faut pas douter, Ignace, pour grand qu'il ait été, fut tout entier l'œuvre de Marie[1]. »

(1) L. I, cap. 34. — Le même témoignage se trouve dans l'ouvrage du P. Pierre-Antoine Spinelli, *Maria Deipara, Thronus Dei,* edit. 1613, p. 265.

CHAPITRE II.

MARIE

ET

L'INSTITUT DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

MARIE, MÈRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

CHAPITRE II.

MARIE

ET

L'INSTITUT DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Consta ser la Madre de Dios muy principal causa de la fundación de la Compañía de Jesús, y mucho mas Autora de esta Religión que San Ignacio. (Nieremberg, *ibid.*. cap. 17.)

Il est constant que c'est à la Mère de Dieu, comme à sa principale cause, bien plus encore qu'à saint Ignace lui-même, qu'est due la fondation de la Compagnie de Jésus.

I

Si les *Exercices spirituels* ne font point partie intégrante de l'Institut de la Compagnie de Jésus, ils en sont l'âme[1]. L'esprit qui vivifie les *Constitutions* est l'esprit d'Ignace, et tout l'esprit d'Ignace se trouve dans ses *Exercices*, d'où il passe et circule ensuite dans le corps de la société.

On l'a dit, en effet, et justement, la Compagnie est sortie tout entière des *Exercices*, comme de la tige naît la fleur, et de la fleur le fruit. C'est par les *Exercices* que saint Ignace s'est d'abord formé lui-même; par eux qu'il conquit ses premiers compagnons, et que

(1) Cf. *De spiritu Societatis Jesu, auctore Julio* Costa Rossetti S. J., Append. : *Comparatio Instituti Societatis cum Exercitiis S. Ignatii.*

d'hommes d'élite il en fit des héros et des saints; par eux que leurs successeurs ont creusé un sillon si profond dans le champ de l'apostolat. « La Compagnie, dit le P. Vincent Caraffa, leur doit son origine; ils sont la pierre angulaire que la divine Sagesse a posée par les mains de son serviteur Ignace, afin de lui servir de base[1]. »

Peu de livres ont soulevé autant d'orages et de persécutions. On en compte jusqu'à treize : deux à Alcala, deux à Salamanque, trois à Tolède, une à Paris, une autre à Venise, puis à Rome, à Parme, à Plaisance et enfin en Portugal. Mais en retour, combien rares sont les ouvrages qui ont reçu d'aussi magnifiques éloges. Sans parler des nombreuses et solennelles approbations des Souverains Pontifes, les saints et les maîtres de la vie spirituelle l'ont exalté à l'envi. Qu'il nous suffise de nommer saint François de Sales, saint Vincent de Paul, saint Léonard de Port-Maurice, saint Alphonse de Liguori, Louis de Blois, Louis de Grenade et le bienheureux Jean d'Avila. Un jour que le duc de Modène montrait sa bibliothèque à saint Charles Borromée : « J'en ai une aussi, reprit l'archevêque de Milan, en lui montrant les *Exercices;* mais elle est petite ; la voici : ce volume m'a été plus utile que tous les livres du monde. »

Or, à qui la Compagnie doit-elle les *Exercices?* N'est-ce pas à celle que les fils d'Ignace aiment à nommer : *Fundatrix et Magistra Exercitiorum*[2]? C'est en effet une tradition constante parmi eux que le solitaire de Manrèse écrivit ce livre d'or, d'après les inspirations, et *comme* sous la dictée de la Reine du ciel. Un des généraux de l'ordre le déclarait naguère en ces termes : « Une pieuse tradition, tradition *bien digne de foi,* nous apprend que tous les enseignements de notre bienheureux Père lui furent inspirés par notre très bonne Mère, la Vierge immaculée[3]. »

(1) Lettre sur *les moyens de conserver l'esprit primitif.* 1646.

(2) On trouvera une sérieuse discussion de cette thèse dans l'excellent opuscule du P. Watrigant S. J., intitulé : *La très sainte Vierge a-t-elle aidé saint Ignace à composer le livre des Exercices spirituels?*

(3) « *Non pie solum, sed fidenter credimus S. Ignatium quæ docuit, quæque præcepit, suggerentem sibi habuisse optimam Matrem nostram, Virginem immacu-*

La pensée des Bollandistes n'est pas moins claire : « Est-il besoin de rappeler l'étroite communication de sentiments et de services, qui s'établit entre Marie et saint Ignace, dans la solitude de Manrèse, et pour la composition du livre des *Exercices*[1] ? »

Dans la chaîne ininterrompue des témoignages qui constatent la tradition à ce sujet, celui de Lainez en forme, semble-t-il, le premier anneau. « Les Pères Lainez et Polanco, qui vivaient dans l'intimité du saint, dit Nolarci, ont affirmé sans hésitation aucune, et de bouche et par écrit, « que saint Ignace n'avait eu d'autre enseignement que celui qui lui était donné par le ciel, et que, outre l'expérience, son principal maître était Dieu »; il dit principal maître, parce qu'il faut lui joindre la bienheureuse Vierge Marie : ainsi l'affirma le P. Lainez; telle est la tradition constante; telle est la révélation faite par l'archange Gabriel à une personne de vie parfaite[2]. » Nolarci renvoie aux *Apophthegmata* du P. Adrien Lyrée (Anvers, 1662). Garcia écrit à son tour : « La très sainte Vierge fut la maîtresse de l'auteur des *Exercices*, saint Ignace, ainsi que le P. Lainez l'a affirmé[3]. »

latam. » (Lettre encyclique du T. R. P. Anderledy, *De munere provehendi cultum S. Cordis Jesu*, 1888.)

(1) « *Arctissimam, in Manresano secessu et compositione libri Exercitiorum spiritualium, Mariam inter et sanctum Patrem officiorum voluntatumque communicationem, quid attinet commemorare?* » (*Acta Sanct.*, t. VII, jul.)

(2) Don Vigilio Nolarci, *Compendio della vita di S. Ignatio di Loiola*, Venetia, 1680.

(3) *Vida, virtudes y milagros de san Ignacio de Loyola*, Madrid, 1685, p. 61.

Dans la question qui nous occupe, il est évident que le témoignage de Lainez a une valeur exceptionnelle; de là l'intérêt qui s'attache aux documents concernant son authenticité.

Le texte de Nolarci présente quelque difficulté. Le voici d'abord dans sa teneur originale : « *Li PP. Lainez e Polanco, intimi del Santo, pienamente in voce attestarono e in iscritto : « Che altro insegnamento non hebbe in cio, salvo le visite del Paradiso; ne oltre l'esperienza, altro principal maestro che Dio.* »

Dissero principal maestro, atteso che v'hebbe la Beatissima Vergine ancora : cosi affermava il P. Lainez; cosi e la costante traditione; cosi l'arcangelo Gabriele disse a persona di vita perfetta. »

Or, l'on peut se demander si la phrase « *cosi affermava il P. Lainez,* » n'est

II

Mais l'histoire nous fournit d'autres autorités plus explicites. Un savant jésuite espagnol, le P. Fidèle Fita, a récemment produit, pour la première fois, le document suivant, tiré de l'histoire manuscrite du collège de Bethléem, à Barcelone (1606). Le P. Laurent de Saint-Jean, y est-il dit, « passant par Manrèse, apprit du seigneur Amigant que la Vierge avait dicté les *Exercices* à notre Père, après un ravissement qu'il avait eu devant l'image de l'Annonciation, vénérée dans cette maison, comme on l'apprit de la bouche même du saint, pendant qu'il était dans cette famille. »

Le seigneur Jean-Joseph Amigant et Vives, dont il est fait ici mention, était le fils de ceux que la malignité, plutôt que la piété populaire, avait surnommés Simon le lépreux et Marthe, parce qu'ils avaient donné l'hospitalité à Ignace malade. Quant au P. de Saint-Jean, c'était un orateur célèbre en son temps. Il prêcha avec grand

qu'une simple déduction, faite par Nolarci, de ce que saint Ignace, au rapport de Lainez, eut Dieu pour maître *principal;* ou bien, si elle indique un témoignage du P. Lainez distinct et positif?

Le texte de Garcia est, il est vrai, plus catégorique. Mais Garcia n'a-t-il fait que reproduire l'assertion de Nolarci, ou a-t-il eu sous les yeux quelque document spécial motivant son affirmation, nous l'ignorons.

Cependant, la construction de phrase, dans le texte de Nolarci, insinue assez clairement un témoignage distinct et précis de Lainez. Le sens paraît être celui-ci : Il dit principal maître, attendu qu'il faut y ajouter la bienheureuse Vierge; et en voici une triple preuve : l'affirmation du P. Lainez, — le fait de la tradition, — la révélation de l'archange Gabriel.

De plus, si l'expression « *affermava* » n'était qu'une simple déduction faite par Nolarci, le mot serait par trop impropre.

Toutefois, avant Lyrée, Nolarci et Garcia, nombre d'écrivains, comme Bourghesius (ouvr. cité, 1620), Lancicius (opusc. 18, 1622), Nieremberg (*Honor del gran Patriarcha....* c. 17, 1645) affirment sans doute, en termes formels, le magistère de la très sainte Vierge dans l'inspiration du livre des *Exercices,* mais aucun n'appuie son assertion sur l'autorité de Lainez, pourtant d'un si grand poids dans l'espèce. Cette abstention n'est pas sans inspirer quelque doute sérieux sur l'existence même du témoignage de Lainez. Cependant, s'ensuit-il que les trois premiers auteurs en question n'ont pas eu de graves données en faveur de ce témoignage? Jusqu'à preuve du contraire, la présomption reste en leur faveur.

éclat une station quadragésimale, en 1606, dans l'église de Saint-Michel, à Barcelone. Il se trouvait à Manrèse dans les dernières années du XVI[e] siècle, et au commencement du siècle suivant; il prit une part très active aux grandes fêtes religieuses qui s'y célébrèrent en l'honneur de saint Ignace. Son témoignage, ajoute le P. Fita, « n'est peut-être pas de moindre valeur » que la révélation de Marine de Escobar, rapportée par le vénérable P. Louis du Pont[1].

Quelques années plus tard (1640), le P. Pucci écrivait de Barcelone au P. Ignace Victor : « C'est une tradition tenue pour certaine à Manrèse et dans tout le pays, fidèlement transmise des parents aux enfants, qu'Ignace, dans sa solitude, écrivit son livre, instruit de Dieu par le moyen de sa très sainte Mère[2]. »

Le tableau qu'en 1625 le P. Mutius Vitelleschi, sixième général de l'ordre, envoya à Manrèse, pour être exposé dans la sainte grotte, confirme pleinement cette tradition. Le saint pénitent y est représenté dans l'état où on l'avait vu si souvent : les cheveux en désordre, le visage pâle et exténué, le corps revêtu d'un sac grossier, les pieds nus, les reins ceints d'une chaîne de fer. Il contemple à genoux une image de Notre-Dame portant le divin Enfant dans ses bras. La main droite repose sur une large pierre en saillie; et le voyant semble se disposer à écrire les *Exercices* d'après les indications de la céleste apparition.

C'est de ce tableau que le sculpteur Grau tira plus tard (1680) l'idée du rétable, en marbre blanc, que l'on admire aujourd'hui. Le saint, vêtu du sac, est à genoux dans la grotte; de la main gauche il soutient le livre des *Exercices* posé sur la pierre; la main droite tient la plume. Il tourne légèrement la tête pour écouter la Vierge qui apparaît dans une nuée[3].

(1) F. Fita, S. J., *La santa Cueva*, § I, n. 7, p. 47, 1872.

(2) « *Scripsisse peculiari e cœlo luce, sanctissimæ Matris ope a Deo edoctum, dum in Minoressana solitudine ageret, certissima in ea urbe, totaque regione a parentibus ad natos per manus traditio est.* » (Jo. Rho, *De S. Ignatii institutione et exercitiis*, cité par le P. Watrigant, *(ibid.)*

(3) C'est la même scène que Mignard, Seghers et d'autres peintres ont interprétée, avec des variantes de peu d'importance.

On connaît enfin les deux fameuses révélations faites à ce sujet : l'une à une grande servante de Dieu, Marine de Escobar, fille spirituelle du P. Louis du Pont[1]; l'autre au vénérable Jérôme de Palerme, dont la cause de béatification a été introduite.

Voici la première, telle que le vénérable P. du Pont la rapporte dans sa *Vie* du célèbre P. Balthasar Alvarez :

« Parmi les nombreuses âmes de haute oraison, avec lesquelles j'ai eu à traiter dans le cours de ma vie, l'une d'entre elles, que Notre-Seigneur et la sainte Vierge favorisaient de grâces extraordi-

(1) Cette âme privilégiée reçut de si grandes grâces, que le P. du Pont, qui la dirigea pendant trente ans, n'hésite pas à la placer à côté de sainte Thérèse et de sainte Catherine de Sienne.

Les visions de cette célèbre extatique étaient ordinairement des plus gracieuses. Tantôt elle se sentait devant Dieu comme un pèlerin délaissé, implorant une aumône, et choisissant, parmi les perles et les pierres précieuses mises sous sa main, non le don des miracles, mais celui d'une parfaite conformité à la volonté de Dieu; tantôt des grâces sans nombre se répandaient sur elle, comme une abondante rosée, tandis que les anges chantaient les louanges du Seigneur. D'autres fois, elle se voyait richement parée, le front ceint d'une couronne d'or; ou bien, Dieu lui apparaissait comme un soleil, aux rayons duquel se fondait, pour ainsi dire, son âme transfigurée. Parfois, elle se voyait revêtue d'une robe d'une blancheur éclatante; ou encore, le Christ se montrait à ses yeux ravis comme une brillante étoile, enveloppé de l'auréole de ses mérites infinis, et déversant sur la terre les flots de son précieux sang. Enfin son propre cœur lui fut, un jour, montré par Dieu, comme un rubis lumineux, au centre duquel étaient écrits en lettres d'or ces mots : « Ici demeure Jésus. »

Le P. du Pont écrivit la vie de sa sainte pénitente, d'après les *Mémoires* qu'elle avait laissés; le P. André Pinto Ramirez compléta cet ouvrage. Le P. François Cachupin, provincial de Castille, publia, après la mort de la voyante (1664), la partie de cette biographie rédigée par le P. du Pont.

Le P. Tanner a montré, dans une dissertation critique, avec quelle prudence procéda le P. du Pont dans l'examen et l'approbation des révélations de la vierge de Valladolid : *Prudentia eximii ascetæ venerabilis P. Ludovici de Ponte, e Societate Jesu, in examinandis ac approbandis venerabilis virginis Marinæ de Escobar divinis revelationibus relucens, et vindicata per R. P. Joannem Tanner, ejusdem Societatis theologum.* Pragæ, 1698.

Le *Messager du Cœur de Jésus*, (t. XXXI, p. 637) a publié une courte notice biographique sur la servante de Dieu.

naires, et dont la sincérité me donne toutes les garanties que l'on peut exiger en pareille matière, me dit, un jour, ce que je vais raconter.

» En l'année 1600, comme elle apprit que les membres de la Compagnie allaient faire, selon leur usage, les saints Exercices, elle voulut, elle aussi, se recueillir dans sa maison et les faire de son mieux.

» Elle commença donc sa retraite. Or, un matin qu'elle était unie à Dieu dans l'oraison, elle vit, des yeux de l'âme, s'approcher d'elle un ange d'une grande majesté. Ce prodige la jeta dans l'étonnement; elle ne savait qu'en penser. L'ange lui dit qu'il était Gabriel, envoyé par la très sainte Vierge Marie pour lui faire certaines communications. Comme cette personne était fort humble, ces paroles augmentèrent sa surprise. Elle se recueillit et demanda à l'ange, avant qu'il lui déclarât l'objet de son message, de lui permettre de traiter à loisir avec Dieu Notre-Seigneur d'une affaire aussi importante; ce qu'elle avait coutume de faire en semblables occurrences.

» L'ange, à qui l'humilité, la circonspection et le saint recueillement sont très agréables, lui répondit qu'il acquiesçait volontiers à sa demande. Alors la servante de Dieu, sans plus s'occuper de la présence de l'envoyé de Marie que s'il n'eût pas été là, s'approcha de Notre-Seigneur que la foi lui montrait présent; elle lui exposa avec un vif sentiment d'humilité sa misère et sa bassesse, implorant sa miséricorde, et le priant de daigner la préserver de tout ce qui ne serait pas conforme à sa très sainte volonté. Après avoir passé un temps considérable absorbée dans ces pensées, elle entendit en son âme la voix de Notre-Seigneur, qui lui ordonnait d'écouter ce que l'ange avait à lui dire. Rassurée par ces paroles, elle ne douta plus que tout ne fût l'œuvre de Dieu; elle reconnut l'action surnaturelle dont se sert la divine Majesté pour traiter avec ses serviteurs.

» Ainsi disposée, elle attendit, à genoux, dans l'attitude du plus profond respect, les paroles du messager céleste. L'ange Gabriel lui dit alors au nom de la Reine des cieux : Les *Exercices* que vous avez résolu de faire, à peu près suivant la méthode de la Compagnie de Jésus, en méditant et en réfléchissant sur la grandeur de Dieu,

et sur les biens infinis qu'il vous procure par Jésus-Christ, causent un singulier plaisir à notre Reine. Car elle veut que je vous le déclare : c'est elle qui fut en quelque sorte la fondatrice des *Exercices*, et elle en est la patronne; c'est elle qui en inspira à saint Ignace le dessein et qui l'aida à l'exécuter : à ce titre, c'est par elle que cette œuvre a pris commencement; bien plus, elle passa tout le temps de sa vie mortelle occupée de ces saints exercices[1]. »

Le P. Frazzetta S. J., dans la *Vie* du vénérable Jérôme de Palerme (chap. 8), nous fait connaître la seconde révélation. Jérôme assistait, un jour, un prêtre de grande vertu, nommé Pierre Plagia, sur le point de paraître devant Dieu. Le moribond semblait avoir déjà perdu complètement l'usage de ses sens, quand soudain se tournant vers son saint ami : « La très sainte Vierge, lui dit-il, vient de m'apparaître et m'a ordonné de vous remercier, en son nom, de votre zèle à donner chaque année à tant de personnes les *Exercices* de saint Ignace. Elle vous engage à continuer un ministère si utile aux âmes, et vous donne l'assurance qu'elle est l'auteur de cette méthode de méditation, qu'elle-même l'enseigna au saint, et que quiconque en fera usage lui rendra un honneur très agréable et très glorieux. » Le mourant achevait à peine de prononcer ces mots qu'il expirait doucement[2].

III

Il n'est donc pas étonnant que dans le livre des *Exercices*, d'une spiritualité pourtant si brève et si sobre, Marie occupe une si

(1) L. du Pont S. J., *Vie du P. Balthasar Alvarez*, ch. 43. — Le P. du Pont rapporte le même fait dans son livre : *Vida maravillosa de la venerable virgen Marina de Escobar*, (Lib. I, cap. 5, n° 2). Voici le passage important : « ... *Me hacia saber (aquella Soberana Señora) que ella era, y habia sido como patrona y fundadora de aquellos santos ejercicios de la Compagñia; y habia sido ayudadora y como maestra del P. Ignacio, para que así se hiciesen, y habia tenido en ella principio esta obra : y tambien porque ella misma ocupaba muy continuamente el tiempo y años de su vida en estos santos ejercicios.* »

(2) Gravina S. J., *Jesuita rite institutus*. t. I, p. 2. — Natalis, *De cœlesti conversatione*, p. II, c. 14, n. 1. — Watrigant, opusc. cité.

grande place. L'ancien seigneur de Loyola, devenu pénitent, ne l'appelle que sa Dame, *Domina nostra*. Aux heures décisives de la lutte spirituelle, c'est de son bras puissant que le retraitant doit attendre le triomphe. Voici venu le moment de rompre pour jamais avec ses passions mauvaises, ses habitudes perverses, sa nature corrompue : à Marie de fortifier son courage. « Je demanderai à Notre-Dame, dit saint Ignace, de m'obtenir de son divin Fils trois grâces : de découvrir et de détester profondément mes péchés; de sentir le désordre de ma vie, afin que, pénétré d'horreur, j'en entreprenne la réforme; de connaître enfin le monde et d'en abhorrer les vanités. »

Bientôt le retraitant voit se déployer deux étendards : celui de Satan abrite sous ses plis la richesse, l'honneur mondain et l'orgueil; celui de Jésus-Christ invite à la pauvreté, à l'humilité, à l'amour du mépris. Il faut choisir. Dans cet instant critique, où le pauvre cœur humain est tenté de défaillir, à Marie encore de donner la victoire. « Je demanderai à Notre-Dame, dit saint Ignace, de m'obtenir de son Fils, mon divin capitaine, la grâce d'être admis à servir sous ses drapeaux, dans une absolue pauvreté d'esprit, et même, si cela lui agrée davantage, effectivement dépouillé de tout; la grâce aussi de subir volontiers, pour son amour, l'épreuve des humiliations et de l'opprobre. »

Il y a dans l'armée de Jésus-Christ des volontaires : ce sont les braves, qui, dans la contemplation du Règne, se sont voués à la cause du Christ roi jusqu'à l'ignominie et à la mort. Mais pour rendre ses engagements plus sacrés, le nouveau chevalier doit les prendre en présence de la glorieuse Mère de Dieu, *in conspectu gloriosae Matris tuae.*

Dans les mystères de la vie et de la mort du Sauveur, Marie est loin de passer inaperçue. Elle est au premier plan dans les contemplations de l'Incarnation et de la Nativité. Rien n'est omis, depuis la petite maison de Nazareth et la chambre de Notre-Dame, *domum et cubicula Dominae nostrae*, jusqu'à son voyage à Bethléem, qu'elle fait, montée sur une ânesse conduite par une humble servante. A la Circoncision, elle est là, pour recevoir sur son cœur ce tendre Fils qu'on lui rend tout sanglant, *reddunt Puerum Matri*

suae, quae compatiebatur de sanguine qui de Filio suo exibat.

Le Sauveur va commencer sa vie publique; il faut qu'il quitte sa mère. Saint Ignace nous invite à assister à cette douloureuse séparation, à entendre les touchants adieux du plus aimant et du plus aimé des fils à sa Mère bénie, *vale dicto benedictae Matri suae.* Elle reparaît aux noces de Cana, pour obtenir, en faveur de la charité, le premier miracle de Jésus.

Arrivé à la méditation de la passion du Sauveur, il ne faut pas que le retraitant s'abîme tellement dans la contemplation des souffrances du Fils, qu'il oublie les douleurs de la Mère. La voici au pied de la croix; et c'est sous ses yeux maternels qu'est détaché et descendu de la croix le corps de Jésus, *in conspectu Matris suae dolorosae.* Puis saint Ignace conduit l'exercitant dans la maison écartée et silencieuse où Marie s'est retirée, et lui fait savourer l'amertume et la tristesse de la solitude de Notre-Dame; *ad domum in quam Domina nostra se recepit... considerando solitudinem Dominae nostrae cum tanto dolore et animi afflictione.* Comme aussi il l'engage à goûter, avec la Mère bénie de Notre-Seigneur *benedictae Matri suae,* les premières joies de la résurrection. Il est vrai, remarque saint Ignace, avec une vivacité qu'explique la tendresse de sa dévotion pour Marie, il est vrai, l'Écriture n'en parle pas. Mais pourquoi? parce que l'Écriture nous suppose doués de bon sens, *quia supponit nos habere intellectum;* et elle ne pense pas que nous puissions mériter le reproche du Sauveur : « Et vous aussi, êtes-vous jusqu'à ce point privés d'intelligence, *adhuc et vos sine intellectu estis*[1]? »

(1) On ne saurait donc admettre l'assertion suivante du célèbre Newman : « Dans un ouvrage si hautement sanctionné, si universellement reçu (les *Exercices*),... il n'y a qu'une mention très faible de la dévotion envers la bienheureuse Vierge, Mère de Dieu. » *(Développements de la doctrine chrétienne,* chap. 8.) Mais « Newman, remarque à propos le P. Watrigant, n'était pas encore catholique, lorsqu'il voyait si peu clair dans les *Exercices.* N'est-ce pas le cas de se rappeler les paroles de Joseph de Maistre : « Nous ne lisons pas les mêmes choses dans les mêmes livres. » (Opusc. cité, p. 44.)

SAINT IGNACE ÉCRIVANT LES EXERCICES

(FRANCISCO MORELL, S. J.)

IV

Après les *Exercices*, il ne restait plus à la Reine du ciel qu'à inspirer et à confirmer les *Constitutions* de l'ordre, pour nous donner le droit de l'appeler fondatrice de la Compagnie de Jésus. Cette miséricordieuse condescendance n'a pas manqué, et Nieremberg va jusqu'à écrire ces mémorables paroles : « Il est constant que c'est à la Mère de Dieu, comme à sa principale cause, bien plus encore qu'à saint Ignace lui-même, qu'est due la fondation de la Compagnie de Jésus; car, je n'en doute pas, ce fut par les prières de Marie qu'Ignace obtint de Dieu l'établissement de son ordre[1]. »

Si précieux qu'il soit, ce témoignage le cède encore à celui du P. Louis Gonçalvès, à qui, sur les instances de ses compagnons, Ignace dicta lui-même un résumé très succinct de sa vie[2].

« Notre Père, raconte donc le P. Gonçalvès, m'avoua que, durant le saint sacrifice de la messe, il avait souvent des visions, et particulièrement pendant qu'il rédigeait les *Constitutions*. Il me dit que, chaque jour, il notait tout ce qui se passait en lui et qu'il conservait ces notes; il m'en montra même un cahier assez considérable et il m'en lut quelques fragments. C'était, en grande partie, le récit des visions dont il avait été favorisé, et qui avaient pour but de le confirmer dans ses décisions. Parfois, c'était le Père qui lui apparaissait; quelquefois c'étaient les Personnes de la Trinité; d'autres fois, *c'était la très bienheureuse Marie qui se montrait à lui, tantôt intercédant en sa faveur, tantôt le confirmant dans ses résolutions*. Notre Père me parla surtout de deux points, auxquels il consacra quarante jours, disant tous les matins la sainte messe à cette intention, priant et répandant d'abondantes larmes. Il s'agissait de décider si les églises de la Compagnie seraient dotées, et si la société pourrait disposer de ces rentes. »

Ces dernières notes sont parvenues jusqu'à nous. On y voit que le doute en question fut résolu principalement d'après les lumières

(1) *Claros Varones*, t. VII, cap. 7.

(2) *Acta Sanctorum*, jul., t. VII, pp. 645-665.

accordées au saint par la Reine du ciel. Or, peut-on croire que, si Marie s'est montrée si attentive à la rédaction de ces deux statuts particuliers, elle se soit désintéressée des points plus importants, et de l'ensemble même de l'Institut[1].

Dans la chambre même où le saint fondateur écrivit ses *Constitutions*, et qui plus tard fut transformée en chapelle, se lisait cette inscription : *Hic S. P. Ignatius, societatis institutiones scribens, vidit Deiparam eas coelitus approbantem*, En ce lieu, saint Ignace, écrivant les *Constitutions* de la Compagnie, vit la Mère de Dieu qui, du ciel, les approuvait[2].

Mais écoutons saint Ignace :

« *Messe de Notre-Dame. — 1. Samedi.* Grande dévotion durant la messe, larmes, accroissement de confiance en Notre-Dame. En ce moment et tout le jour, je me suis senti davantage porté à n'admettre aucune dotation.

« *Notre-Dame. — 3. Lundi.* Mêmes dispositions, avec d'autres impressions. Inclination durant tout le jour à refuser toute sorte de dotation. Pendant la nuit, je me suis senti attiré par un vif sentiment de grande confiance envers Notre-Dame.

« *Notre-Dame. — 4. Mardi.* Avant, pendant et après la messe, grande dévotion, larmes et douleur d'yeux assez vive. Vue de la Mère et du Fils, disposés à intercéder près du Père. Inclination plus marquée à ne point accepter de rentes. En ce moment, toute la journée et le soir, j'ai senti et vu que Notre-Dame était disposée à intercéder pour moi.

« *Notre-Dame. — 5. Mercredi.* Avant et pendant la messe, dévotion avec larmes; toujours porté à n'admettre aucune dotation.

« *Messe du saint Nom de Jésus. — 7. Vendredi.* Je voulais ne point accepter de revenus et offrir cette décision à Dieu le Père,

(1) « *Constitutiones scribi jussit Julius Pontifex, et Ignatius diu atque meditato incubuit... quin et Christipara ad edocendum quoque magistra descendit.* » (Jac. Damianus S. J., *Synopsis primi saeculi* S. J., t. I, cap. 7.) — Lancicius, opusc. 18, cap. 4. — « *Nec minus Societatis Constitutiones ac leges opus sunt, ut humano majus, ita dignissimum diva Virgine magistra.* » (*Imago primi saeculi S. J.* liv. V, pag. 74.)

(2) *Rosa de Nazareth*, p. 9.

par l'intercession de la Mère et du Fils. Or, tandis que je priais la Mère de m'aider, avec son Fils, auprès du Père, et qu'ensuite je priais le Fils d'intercéder avec sa Mère, je me sentis porté devant le Père. Les cheveux se dressèrent sur ma tête, et je ressentis un ébranlement et une ardeur brûlante dans tout le corps.

« *15. Samedi.* Je ressentis une vive consolation, unie à des faveurs spirituelles, qui s'accrurent après que j'eus renouvelé mon offrande au Père, aux pieds de Notre-Dame des Anges. »

Le lecteur désirera peut-être connaître le texte de cet article des *Constitutions*, si profondément étudié à la lumière divine, et comme rédigé sous le regard de Marie. Le voici : « Les maisons et les églises, acceptées par la Compagnie dans le but de procurer le salut des âmes, ne peuvent posséder aucun revenu, pas même en vue de la sacristie ou de la fabrique, ni sous aucun autre prétexte; en sorte que la société ne puisse accorder aucune dispense à cet égard. » — « Que les maisons et les églises de la Compagnie ne possèdent point de revenus ou de propriétés d'aucune sorte, ni en particulier, ni en commun[1]. »

V

Les *Constitutions* écrites ne sont que de moitié dans l'organisme et le fonctionnement de la société. A côté d'elles, il y a l'institut vivant, représenté par les généraux et les congrégations générales. Or, dans leur pensée, le culte de Marie occupa toujours une place d'honneur.

Saint Ignace ne se contenta pas d'être personnellement tout dévoué à la Mère de notre Sauveur; en qualité de fondateur et de premier général, il voulut que son ordre la choisît pour Reine et

(1) « *In domibus vel ecclesiis, quae a Societate ad auxilium animarum admittentur, reditus nulli, ne sacristiae quidem aut fabricae applicati, haberi possint; sed neque ulla ratione, ita ut penes Societatem eorum sit ulla dispensatio.* » (*Const.* p. VI, c. 2, § 2.) — « *Non solum reditus, sed nec possessiones ullas habeant in particulari, nec in communi, domus vel ecclesiae Societatis.* » (Ibid. § 5. — Cf. *Exam. gen.*, c. I, § 3.)

pour Mère. C'est le beau témoignage que lui rend Benoît XIV, dans la bulle d'or *Gloriosae Dominae* [1].

« Le bienheureux confesseur Ignace de Loyola, dit ce pape, qui a mis au service de l'Église militante de nouvelles légions, enrôlées sous l'étendard du très saint Nom de Jésus, persuadé que, dans l'œuvre de leur propre salut et de l'apostolat, lui et ses soldats auraient de rudes combats à livrer, jugea très sagement qu'il ne pourrait trouver de secours plus assuré que dans la protection de la bienheureuse Vierge. Aussi, s'éloignant de la demeure de ses pères, l'âme déjà tout occupée de vastes projets, et résolu de faire l'apprentissage de la guerre des saints, il alla d'abord se jeter aux pieds de cette Vierge, et, sous ses auspices, entra dans le rude chemin de la perfection.

» Plus tard, après avoir choisi ses premiers compagnons d'armes, et déjà sur le point de les mener au combat, il ne voulut pas d'autre sanctuaire qu'une chapelle consacrée à la Vierge sur le Mont des Martyrs, à Paris, pour s'y lier avec eux par de sacrés et de solennels engagements ; *et c'est là, comme sur une pierre inébranlable, qu'il établit les premiers fondements de son institut.*

» *Et de même qu'il avait lui-même coutume de ne prendre aucune décision, de ne mettre la main à aucune entreprise de quelque importance, sans avoir invoqué le nom de Marie ; il voulut qu'à son exemple, dans tous les travaux et tous les ministères de leur profession, ses enfants missent, avant tout, leurs espérances dans son intercession auprès de Dieu ; et qu'en allant affronter tant de périls pour la foi, ils regardassent avec confiance, comme leur refuge et leur rempart devant la face des ennemis, cette tour inexpugnable à laquelle sont suspendus mille boucliers.*

» C'est pourquoi, portant à travers l'immensité des terres et des mers, devant les rois et les nations, le nom adorable de Jésus, ils n'ont point cessé de publier en même temps et partout le nom très doux de sa divine Mère ; et, avec la lumière de la foi et la sainteté des mœurs, *ils ont donné, dans toutes les contrées des deux mondes, au culte et à l'honneur de Marie un merveilleux développement.* »

(1) 27 sept. 1748.

Outre la sainte messe, saint Ignace avait prescrit de consacrer une heure, chaque jour, à divers exercices de piété. Il laissait à chacun le libre choix des prières vocales : il en est une pourtant qui lui tenait au cœur et qu'il imposa, le petit office de la sainte Vierge. Quant à ceux des frères coadjuteurs qui ne savaient pas lire, il leur assigna le chapelet, ajoutant qu'on devait leur apprendre la manière de méditer sur les mystères, afin qu'ils pussent le réciter avec plus d'attention et de dévotion[1].

L'élévation de Lainez et de saint François de Borgia au généralat eut lieu au beau jour de la Visitation; et ce fut la même fête, remarque Sacchini[2], que Lainez choisit pour inaugurer les *exhortations domestiques;* pratique qu'il légua à la Compagnie comme un moyen éminemment propre à maintenir la ferveur de la vie religieuse et l'esprit de famille.

Ce jour devint aussi particulièrement cher à saint François de Borgia. Il le divisait en vingt-quatre parties, pendant lesquelles il méditait un moment sur vingt-quatre vertus ou prérogatives de la Vierge.

On sait quelle heureuse industrie le saint duc de Gandie avait imaginée pour mettre en honneur le culte de Marie à la cour du roi de Portugal. Il inscrivait sur un certain nombre de feuillets une vertu de la Vierge avec une pratique d'imitation; d'autres billets portaient le nom des dames du palais. Feuillets et billets étaient déposés dans deux coffrets distincts, d'où on les tirait au sort : chaque personne devait s'appliquer pendant la semaine à pratiquer, à l'imitation de la Reine du ciel, la vertu qui lui était échue en partage.

Mais de tous les généraux de la Compagnie, nul peut-être, après saint Ignace, ne s'est fait autant remarquer que le P. Claude Acquaviva, par son zèle à promouvoir le culte de Marie.

Acquaviva fut vraiment l'enfant de prédilection de la Reine du ciel; et c'est elle qui le donna pour général à la société. Son élection

(1) *Const.*, p. IV, cap. 4.

(2) *Hist. Soc.*, anno 1559, n. 25.

fut, en effet, révélée d'avance à plusieurs religieux de l'ordre, hommes de grande vertu et de haute perfection.

Une nuit, raconte Nieremberg, que le P. Thomas le Blanc s'était levé pour faire oraison, suivant sa coutume, comme il priait avec grande ferveur pour l'heureuse issue de la congrégation générale, qui devait donner un successeur au P. Everard Mercurian, il vit en esprit la Mère de Dieu pénétrer dans la salle de l'élection. Prenant par la main le P. Claude, qui se trouvait être le plus jeune des électeurs, la Reine du ciel le fit avancer; et, le désignant à tous les Pères assemblés, leur dit : « Choisissez-le pour votre général. » Ceux-ci incontinent le lui promirent.

Quelques heures avant l'élection, le célèbre P. Claude Mathieu, alors provincial de France, fut favorisé d'une vision analogue. Il vit la Vierge Marie, accompagnée de saint Ignace et de saint Bernard, présenter elle-même à son divin Fils Claude Acquaviva pour être élu général de la Compagnie; et Jésus-Christ, agréant le désir de de sa Mère, donnait au P. Claude sa bénédiction[1].

D'autres encore, comme le P. Jules Mancinelli et le P. Thomas Darbyshire, connurent le même fait par révélation. Toutefois leurs historiens se taisent sur l'intervention de Notre-Dame.

« Le P. Mancinelli, raconte le P. Cellesi, vit en esprit toute la Compagnie réunie dans une vaste plaine. Claude Acquaviva occupait une chaire élevée, d'où il semblait vouloir exhorter l'assemblée, en qualité de supérieur. Les auditeurs se montraient animés de sentiments très divers : les plus rapprochés de l'estrade avaient le visage épanoui et rayonnant d'un éclat céleste; les autres, mornes et abattus, n'étaient éclairés que de la lumière diffuse émanée des premiers. Tout attristé de ce contraste, indice évident de la division des esprits, le serviteur de Dieu redoublait ses prières afin qu'il plût à Notre-Seigneur de rétablir la concorde, jusqu'à ce qu'enfin, l'éclat surnaturel gagnant de proche en proche, tous les assistants se trouvèrent plongés dans la lumière, symbole de l'union des cœurs[2]. »

(1) Nieremberg, *ouvr. cité*, chap. 18. — D'Oultreman, *Hommes illustres de la Compagnie.* — *Synopsis primi saeculi*, l. V, cap. 1.

(2) *Vita del Servo di Dio P. Giulio Mancinelli*, l. III, c. 14.

« L'histoire de la Compagnie, lisons-nous dans le *Ménologe* de la province de Germanie (6 avril), cite la révélation qui fut faite au P. Thomas Darbyshire, à Paris, après la mort du P. Everard Mercurian. Il demanda un jour au P. Jacques Tyrie s'il connaissait à Rome quelque Père du nom de Claude. Et comme celui-ci, après avoir répondu affirmativement, cherchait à savoir le motif de cette question : « C'est, reprit ingénument le P. Darbyshire, qu'en me levant cette nuit pour faire oraison et prier Notre-Seigneur de donner à la Compagnie un général selon son cœur, j'ai vu la très sainte Mère de Dieu prendre par la main un jeune Père de ce nom et le présenter elle-même aux électeurs, en les invitant à le nommer. »

Le P. Alexandre de Gusman cite en outre Mgr Sylvestre Blanconio, évêque de *Monte Murano*, ainsi qn'une personne de Florence, nommée Camille Cardinia, dont la voix publique proclamait les rares vertus. Cette pieuse femme avait annoncé longtemps à l'avance l'élection du P. Claude; et comme on lui demandait qui l'en avait instruite : « J'ai vu dans le ciel, répondit-elle, entre saint Augustin et saint Bernard, le P. Acquaviva que Notre-Seigneur, en présence de la Vierge Notre-Dame, donnait à la Compagnie pour la gouverner[1]. »

Une fois élu, le P. Acquaviva ne négligea rien pour augmenter au sein de sa grande famille religieuse la dévotion envers Notre-Dame.

« Comme le P. Claude, de bonne mémoire, — ainsi s'exprime la neuvième congrégation générale, — a recommandé d'ajouter aux litanies des saints, que nous avons la pieuse coutume de réciter tous les jours, l'*Ave Maris Stella* ou le *Salve Regina*, la congrégation loue et approuve cette récitation en usage parmi nous; et, pour établir l'uniformité, elle statue que partout l'on fasse suivre les litanies des saints de l'*Ave Maris Stella*, du *Sub tuum* et de l'oraison *Defende, quaesumus*[2]. »

(1) *Rosa de Nazareth*, p. 17.

(2) Décret 7e. — Dans la seconde congrégation générale de Polostk, qui élut le P. Gabriel Lenkiewicz comme vicaire général, en remplacement du P. Czerniewicz,

Mais c'était peu. Il voulut faire éclater au grand jour les sentiments de sa piété reconnaissante envers Marie; et, dans une lettre officielle, il traitait du culte singulier dont la Compagnie fait profession d'honorer la très sainte Vierge :

« Un autre moyen existe, dit-il, de nous fortifier dans notre vocation : si nous y avons recours, j'en ai la douce confiance, notre petite Compagnie, assistée de la grâce divine, deviendra de plus en plus florissante : je veux vous parler du culte spécial et du tendre amour que nous devons avoir pour la très sainte Vierge Marie. Comme Mère de celui qui a créé le ciel et la nature entière, dit saint Jean Damascène, les titres de Reine et Maîtresse de l'univers, avec tous les droits qu'ils comportent, sont justement attribués à Marie[1]. C'est dire assez combien je désire vous voir en tout et toujours, dans toutes les circonstances où le bien général de la Compagnie et les besoins de chacun se trouvent intéressés, recourir avec un respect filial, avec cette confiance qui n'a pas à craindre de refus, à celle qui est notre refuge dans nos travaux comme dans nos peines.

» Lorsque je me rappelle la tendre dévotion que bon nombre de saints eurent pour cette Reine du ciel, les fruits de sainteté qu'ils retirèrent du culte fervent et assidu qu'ils lui rendaient; lorsque j'évoque en ma mémoire les espérances que saint Ignace plaça en Marie, comme dans une tour inexpugnable, j'éprouve le besoin de vous exhorter tous à entourer cette aimable Mère d'une affection sans bornes, à vous consacrer à son service, la conjurant de vous obtenir elle-même que cette suave dévotion naisse en vos cœurs, comme un nard odoriférant[2]. »

Cette dévotion, Acquaviva sembla l'avoir léguée à son successeur Mutius Vitelleschi. Après une lutte de dix mois contre sa famille, le jeune Mutius s'enfuyait au noviciat, au beau et grand jour de

on produisit un *postulatum*, sur les développements à donner au culte du sacré Cœur de Jésus et du très saint Cœur de Marie. Après discussion, il fut décidé que, chaque samedi, on réciterait les litanies de Lorette avant celles des saints. Aujourd'hui, ces litanies se récitent tous les jours.

(1) *De fide orthod.*, l. XIV, c. 4.

(2) 19 mai 1586.

l'Assomption de la Reine des cieux. Plus tard, en actions de grâces de cette victoire et pour l'honneur de sa Libératrice, il ne manqua jamais, durant les trente années de son généralat (1615-1645), de recevoir un novice dans la Compagnie à pareil jour.

VI

Nieremberg a écrit un chapitre intéressant, où il montre comment Notre-Dame prend part au gouvernement de la société. « Elle visite nos collèges, dit-il, ainsi que le font les supérieurs. Un jour, l'un de nos Pères, grand serviteur de Dieu, vit la Vierge faire le tour des chambres, dans une de nos maisons d'étude, selon la coutume reçue parmi nous. Il y eut pourtant une cellule où la céleste Visiteuse s'abstint d'entrer. Comme le bon Père s'en étonnait, la raison lui en fut donnée : dans cette chambre se trouvait un ouvrage de poésies trop libres et peu séantes pour un religieux.

» Tandis que le P. Martin Guttierez était recteur, la Vierge fidèle venait lui découvrir ce qui se passait en secret dans la maison, ou les dangers que pouvait courir en ce moment tel ou tel de ses inférieurs. C'est ainsi qu'elle le prévint, une fois, du péril auquel se trouvait exposée la vertu d'un de ses religieux tenté par une femme de mauvaise vie[1]. »

Elle lui apprit encore quelles dispositions d'âme un supérieur doit apporter au gouvernement.

Il arrivait parfois au P. Guttierez de s'affliger outre mesure des fautes échappées à ses inférieurs, tellement vif était son désir d'en faire des saints. Notre-Dame lui montra donc, un jour, sur un plateau d'or, un petit cœur, contracté et comme étouffé entre deux gouttes de sang, et lui demanda s'il le reconnaissait. Sur sa réponse négative, « c'est le tien, reprit la Reine du ciel; il ne faut que deux gouttes de sang pour le submerger. » Et lui en mettant sous les yeux un autre, large, fort et qui se dilatait à l'aise : « Regarde, ajouta-t-elle; voici le cœur de Dieu que ne peuvent comprimer les flots de tous les péchés du monde; imite-le. »

(1) *Ouvr. cité*, ch. 18.

Une mère aime tous ses enfants. Marie voulut montrer que son cœur maternel veillait, non pas seulement sur certaines maisons, mais sur tous les fils de saint Ignace, faisant ainsi connaître combien leur institut lui était cher.

Qui ne connaît, en effet, la vision de ce même P. Guttierez, illustre victime de la fureur hérétique, que sainte Thérèse vit monter au ciel avec l'auréole des martyrs? La très sainte Vierge lui apparut, dans toute la splendeur de sa gloire, abritant sous les immenses plis de son manteau royal tous les enfants de la Compagnie, et s'en déclarant ainsi authentiquement la Reine et la Mère. « Un jour, raconte le P. d'Oultreman, elle se fit voir au P. Guttierez, comme une Royne, très richement esquipée, toute parsemée de pierres et brillants plus brillants que le soleil; et, sous une robe royale, laquelle elle estendait bien au large, elle embrassait tous les enfants de la Compagnie, pour leur donner à entendre qu'elle était leur Mère, et qu'elle les couvait tous dessous les ailes de sa protection, comme la poule faict ses poussins[1]. »

Près d'un siècle plus tard, le P. Thomas Polizi, palermitain, (1641-1671) fut favorisé d'une vision qui confirme bien la précédente.

Notre-Dame apparut au P. Polizi, la veille de sa mort, « couvrant de son immense manteau tous les membres de la Compagnie, comme étant ses fils[2] »; lui seul se trouvait en dehors. Dans son inexprimable douleur, le malheureux exclus se mit à supplier avec

(1) *Tableaux des signalés personnages...* Le P. Guttierez. — Sacchini, *Hist. Soc. Jesu*, p. IV, l. I, n. 8 et 9. — Jérôme Platus, *De bono statu Relig.*, l. I, c. 34.

On lit dans le P. Antoine Natal : « *Ipsa vero Maria singulari suae protectionis privilegio Societatem decoravit; nam saepius visa est cum Societate sub suo pallio congregata : ita martyri P. Martino Guttierez, sanctae Teresiae, illustri Remigiae Scamacca et Mariae Roccaforte.* » (*De coelesti convers.*, l. II, c. 13.) — Voir : Silvio Tornamira, *De centenis vocation...* — Aguilera (*Hist. Prov. Sicul.*, t. II, p. 778) dit : « *Huic* (Rem. Scamacca) *se Virgo Mater videndam praebuit, lectissimos Societatis homines pallio complectens, in quibus erat Bonicius.* » — Nous aurons plus loin l'occasion de parler du P. Bernardin Bonici.

(2) « *Adstitit Deipara, quae amplissima clamyde Societatis homines tanquam filios complectebatur.* » — (Aguilera, ouvr. cité, t. II p. 924.)

gémissements la très sainte Vierge de vouloir bien l'admettre, lui aussi, sous les plis du manteau maternel. « Retire-toi, lui répondit la Reine du ciel; je ne reçois pas sous ma protection et je ne regarde plus comme miens des fils lâches et dégénérés. » Malgré cette dure réprimande, le pauvre malade ne perd pas confiance; il redouble ses prières et supplie la Vierge Marie de daigner le prendre en pitié, de ne pas mépriser ses larmes et son repentir, de se souvenir qu'elle est la Mère de celui qui a promis la miséricorde au cœur contrit et humilié. Alors, touchée de compassion, la Vierge clémente étendit sur lui un pan de son manteau.

Dès cet instant, le mourant, que l'annonce de son prochain trépas avait jeté dans la consternation, laissa éclater sa joie. « Combattez vaillamment, répétait-il à tous ceux qui le visitaient, en gardant fidèlement la discipline en vigueur dans la Compagnie; ayez surtout une grande dévotion à la Vierge Marie. Là reposent les plus fermes assurances d'une sainte vie et d'une bonne mort. » Bientôt après, il s'endormit dans le Seigneur.

VII

Citons encore une autre révélation que Lancicius a jugée digne de nous être transmise.[1]

La personne favorisée de cette révélation est une vierge napolitaine, Jeanne de Alexandro, très connue par sa noblesse et sa haute vertu. Le P. Schinosi, dans son *Histoire de la province de Naples*, en parle avec éloge.

Un jour donc qu'elle priait dans l'église de la Compagnie, à Naples, elle vit tout à coup la chapelle, où elle se trouvait, s'illuminer d'un éclat extraordinaire.

Sur un trône magnifique apparut Jésus-Christ, entouré de sa Mère, de ses anges et d'Ignace de Loyola, qui n'avait pas encore été mis au rang des bienheureux. Se jetant aux genoux du Christ, le glorieux fondateur lui présentait toute sa Compagnie, en commen-

(1) *De praestantia Instituti S. J.*, II, 1.

çant par le général, qui était alors le P. Claude Acquaviva. Le Seigneur Jésus les recevait d'un visage joyeux et leur montrait à tous la plaie de son côté.

Puis, s'adressant à Jeanne qui priait en ce moment pour la Compagnie : « Sache, ma fille, lui dit-il, que ce que tu me demandes m'est souverainement agréable. Je désire que toute personne les aime et vienne chercher auprès d'eux des secours spirituels, parce que c'est ma société, que je tiens toujours au dedans de mon cœur; et je ne puis souffrir qu'il s'y rencontre de notables défauts; c'est pourquoi je veux que ceux qui s'en trouvent atteints sortent de ma société, ce que je permets pour le bien de ceux qui persévèrent. Sache aussi que ma volonté est que cette société soit appelée mienne tant que le monde durera; je veux qu'elle marche sur mes pas et que surtout l'obéissance aveugle soit en vigueur dans son sein. »

Et, se tournant vers sa Mère, le Seigneur lui donna tous les membres de la Compagnie pour enfants, afin qu'elle en prît un soin particulier.

Qu'il nous soit permis d'ajouter, avec le P. Joseph Petit S. J.[1], « pour la seule gloire de la Bonté divine, qu'il ressort de plusieurs révélations, d'une authenticité qui semble bien établie, et accordées soit à saint François de Borgia, à saint Alphonse Rodriguez et à d'autres bienheureux ou vénérables de la Compagnie de Jésus, soit à sainte Thérèse, à saint Philippe de Néri et à d'autres saints

(1) *Compte rendu du congrès Marial tenu à Lyon*, en 1900, t. II, p. 470.

Vie de sainte Thérèse, écrite par elle-même, trad. Bouix, c. 38. — Nierenberg, *Vida del S. Francisco de Borja*, l. V, c. 26. — Cienfuegos (depuis, cardinal), *Vida del grande san Franc. de Borja*, l. V, c. 10 (Madrid, 1702). — *Imago primi saeculi Societatis Jesu* (ouvrage dont la direction avait été confiée au P. Bollandus), l. V, c. 8. — *Vida del V. Hermano Alonso Rodriguez*, par le P. Colin (Madrid, 1652). — Lancicius, *De praestantia Instituti Soc. Jesu*, l. II, c. 1. — Boschet, *Vie du V. P. Julien Maunoir*, l'apôtre et le thaumaturge de la Bretagne, l. I, p. 27 (1697). — Ant. Ign. Descamps, *Vida del V. P. Francisco Suarez* (Perpignan, 1672), t. II, 6e p., c. 8 et 9. — *Lettre du* P. Orosz, missionnaire du Paraguay (30 déc. 1741). — Ch. de Backer, t. II, col. 1630. — Nadasi, *Pretiosae occupationes*, c. 16, n. 29.

personnages en dehors de notre ordre, que Notre-Seigneur, par l'intercession de sa Mère, a donné à la Compagnie, qu'il a honorée de son nom, un privilège vraiment admirable. C'est d'abord qu'elle gardera ce nom béni et durera jusqu'à la fin du monde; puis, que tous les enfants d'Ignace qui mourront fidèles à leur vocation iront sûrement au ciel, et même qu'ils verront leur âme, à sa sortie du corps, accueillie par le Sauveur et sa Mère immaculée. »

CHAPITRE III.

MARIE

ET

LA VOCATION A LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

APPEL DE SAINT STANISLAS A LA COMPAGNIE DE JÉSUS

(Sebastian Vallés, S. J.)

CHAPITRE III.

MARIE

ET

LA VOCATION A LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Sería menester hacer un grande volúmen, si hubiese de contar los favores y providencias milagrosas con que ha traido la Virgen á infinitos á esta Religion. (NIEREMBERG, *ibid.*, cap. 12.)

Ce serait tout un gros volume à écrire, s'il fallait raconter les grâces et les circonstances miraculeusement providentielles, ménagées par la Vierge pour conduire à la Compagnie un nombre infini de sujets.

I

A milice d'Ignace une fois lancée sur le champ de bataille, restait à lui recruter des soldats, et des soldats valeureux. Marie s'y est merveilleusement employée, et c'est à elle que la Compagnie de Jésus doit nombre de ses gloires les plus pures. La preuve en est aisée : nous n'avons qu'à réunir en faisceau quelques-uns des faits épars dans les diverses histoires de l'ordre.

Un trait rapporté dans la vie du grand apôtre des Indes semble représenter la très sainte Vierge comme chargée parfois de faire le discernement des candidats aptes à la Compagnie.

Un jeune homme, nommé Jean d'Eyro, s'était attaché à Xavier en qualité d'aspirant à la vie religieuse, en même temps que de compagnon de voyage. Un jour, un marchand lui ayant offert une

forte somme d'argent pour assurer la subsistance du P. François, d'Eyro l'accepta sans en parler. La chose néanmoins vint à la connaissance de Xavier. Ne vivant que d'aumônes recueillies au jour le jour, le saint jugea que l'acte de son compagnon portait une grave atteinte à la pauvreté évangélique et il lui en fit de sérieuses remontrances.

Il le relégua même, en punition de sa faute, dans un îlot abandonné, voisin de Malacca; le coupable devait y faire pénitence jusqu'à ce qu'il fût rappelé.

D'Eyro n'était pas mauvais, mais léger. Il obéit et observa ponctuellement dans sa solitude les pratiques que le saint lui avait imposées.

Or, une nuit, il eut une sorte de vision ou de songe mystérieux, comme il le rapporta plus tard dans les informations juridiques prises sur la vie et les vertus de Xavier. Il se vit tout à coup dans une très belle église où il aperçut un magnifique trône, resplendissant de pierreries; la Reine du ciel l'occupait; le visage de la Vierge était sévère; il voulut néanmoins s'approcher d'elle, mais il fut repoussé comme un homme indigne d'appartenir à la Compagnie de son Fils. Marie se leva même comme pour sortir de l'église; et soudain tout disparut.

Cependant notre pénitent, rappelé de son exil, crut prudent de garder sur cet événement un profond silence. Mais Xavier en avait été instruit par révélation; pour en convaincre d'Eyro, il lui raconta même la scène dans tous ses détails. Le malheureux jeune homme nia tout. Xavier le renvoya. Il lui prédit toutefois, pour le consoler, que Dieu lui changerait le cœur, qu'il prendrait l'habit de Saint-François et qu'il vivrait en bon religieux; prophétie qui s'accomplit de tous points.

Mais venons-en à des faits d'une signification plus précise.

L'illustre duc de Gandie, François de Borgia, a une place de choix parmi les glorieuses recrues de Notre-Dame. Son esprit flottait irrésolu entre plusieurs partis. Il avait fait vœu, il est vrai, de se consacrer à Dieu dans la vie religieuse; mais l'ordre où le ciel le voulait, il l'ignorait, malgré ses plus ardentes prières. La

famille séraphique attirait son cœur : ne devait-il pas la vie à l'intercession de saint François? Placé, dès avant sa naissance, sous la protection du patriarche d'Assise, n'en portait-il pas le nom? D'autre part les vertus et les travaux des premiers jésuites subjuguaient son admiration et captivaient sa grande âme.

Las enfin de ces perplexités, raconte Cienfuegos, il mande un jour son confesseur, le P. Jean de Texeda, franciscain, et le conduit dans son oratoire privé. Là, ils se mettent tous les deux à genoux; le duc le prie alors de lui parler à cœur ouvert et de lui dire son avis sur l'affaire de sa vocation. Texeda demande quatre jours pour réfléchir. Ce temps écoulé, il vient trouver le duc, et, le prenant par la main, il le mène dans le petit oratoire; puis, de ce ton assuré que donne une certitude venue d'en haut : « Dieu et sa très sainte Mère, lui dit-il, veulent votre seigneurie dans la Compagnie de Jésus. »

L'humble François reçut cette décision comme l'oracle même de l'Esprit-Saint; tous ses doutes s'évanouirent. Désireux cependant, pour la plus grande consolation de son âme, de savoir par quelle voie le P. Jean avait connu la volonté divine à son égard, il le pressa de lui découvrir son secret, ajoutant qu'à son tour il lui ferait part d'une faveur, dont il venait d'être favorisé le matin même.

J'étais prosterné, répondit alors le saint religieux, suppliant avec larmes la Reine du ciel de vouloir bien m'éclairer sur vos doutes, quand, levant les yeux, je vis devant moi la glorieuse Vierge. De l'air le plus aimable elle m'adressa ces mots : « Dis au duc d'entrer dans la Compagnie de Jésus : tel est mon bon plaisir, tel est aussi celui de mon divin Fils. Il doit illustrer et soutenir cette religion encore peu connue, et y rendre de grands services à l'Église de Dieu[1]. »

(1) « *Dile al Duque que se entre en la Compañía de mi Hijo, porque ese es mi gusto, y en lo que mas se agrada mi Hijo; que ha de ilustrar y levantar mucho esta Religion, ahora pobre y desconocida, y ser instrumento de grande servicio de Dios en la Iglesia.* » *Vida del grande San Francisco de Borja, l.* III, § 2. — V. Nolarci, *Compendio della vita di S. Ignatio,* cap. 15, p. 136. Venetia, 1680. — Lancicius, opusc. 17, l. 2, cap. 2. Il qualifie ainsi le P. de Texeda : « ... *per B. Joannem Texedam, Ordinis Minorum, virum vitae sanctimonia clarissimum.* »

François écoutait, confondu de tant de bonté de la part de Marie. Mais il devait à son tour tenir sa promesse. Il révéla donc à son confesseur que, se trouvant en prière devant une statue de Notre-Dame, il avait entendu sortir sensiblement de la bouche de la Vierge cette aimable invitation : « François, entre dans la Compagnie de Jésus[1]. »

La céleste prédiction ne fut pas vaine. Nombreux, en effet, furent les services rendus à l'Église et à la Compagnie par ce grand d'Espagne, devenu simple fils d'Ignace, auquel, après Lainez, il succéda dans le gouvernement général de la société. Mais le plus insigne, à coup sûr, fut l'exemple de ses héroïques vertus. C'était un saint que Marie donnait à la Compagnie.

Né à la vie religieuse sous le regard maternel de la Vierge, François voulut, pour ainsi dire, expirer entre ses bras. Ramené mourant de Ferrare à Rome, à travers les plaines brûlées de l'Ombrie, il ordonna de faire halte à Lorette, se fit porter à la *Santa Casa* et y demeura longtemps en prière. En entrant à Rome, il voulut qu'on déposât sa litière sous le porche de *Santa Maria del Popolo ;* il y resta une demi-heure, immobile, les mains jointes, la face tournée vers l'autel. Deux jours après, il expirait doucement.

II

La vocation de saint Louis de Gonzague ne fut pas moins admirable. On sait quelles furent ses premières hésitations : son attrait pour la pénitence l'inclina d'abord vers les franciscains déchaussés ; puis, le zèle pour la maison de Dieu le poussa vers un ordre où l'observance fût déchue de sa première ferveur ; il espérait, pensait-il, pouvoir en provoquer efficacement la réforme, et rendre ainsi un grand service à la sainte Église. Toutefois la solitude pénitente et absorbée en Dieu des ordres monastiques lui souriait fort : n'était-ce pas la vie dont il avait vécu jusque-là? Mais la passion de la gloire de Dieu, l'amour des âmes, l'imitation de la

(1) Ce fait, dit l'auteur que nous citons, se trouve raconté dans une lettre du P. Denis, saint et savant religieux de la Compagnie. On en conserve l'original aux archives du collège impérial. (*Ibid.*)

vie du Sauveur sur la terre l'entraînaient vers les ordres apostoliques. Enfin, après mûre délibération, il finit par se décider pour la Compagnie de Jésus.

« Son choix arrêté, raconte le P. Cépari, Louis chercha à s'assurer, autant que possible, que telle était bien la volonté de Dieu. Il résolut donc de communier à cette intention un jour consacré à la bienheureuse Vierge, et de demander avec ferveur, par l'intercession de la Reine du ciel, que Dieu voulût bien lui faire connaître ses desseins. »

Or, en ce temps-là, se trouvait à Madrid une Vierge miraculeuse, objet d'une dévotion universelle. C'était une Madone, revêtue d'une tunique blanche sous un manteau d'azur, et portant sur le bras son gracieux enfant.

« Cependant, continue Cépari, la fête de l'Assomption approchait (1583). Louis se disposa à la communion par de ferventes prières et par d'autres pratiques extraordinaires de piété. Or, tandis qu'il suppliait le Seigneur, par l'intercession de sa sainte Mère, de vouloir bien lui faire connaître son bon plaisir dans le choix d'un état de vie, il entendit une voix claire et distincte lui dire de se faire religieux de la Compagnie de Jésus et de s'en ouvrir au plus tôt à son confesseur. »

De retour à la maison, Louis se hâta de faire part à sa mère de l'heureuse nouvelle. Plus tard même il raconta le fait à ses frères en religion : le P. Cépari l'affirme[1]; nous regrettons qu'il n'ait pas rapporté en détail à quelle époque et dans quels termes le saint fit cette confidence.

Fidèle à la recommandation de la Vierge, l'heureux jeune homme fit connaître, le jour même, à son confesseur la céleste

(1) Cepari S. J.; *Vie de saint Louis de Gonzague*, l. I, ch. 9.

C'est du moins le sens le plus naturel de sa phrase, que voici : *Ecce tibi vox clara et manifesta allabitur, quae ipsum religiosum in Societate Jesu fieri, et (quod ipse postea matri aliisque in Religione narravit) id quamprimum suarum confessionum praesidi aperire juberet.* (*Boll.*, Junii, t. IV, p. 945.) Nous disons *le sens le plus naturel;* car on pourrait aussi interpréter le texte, en disant que Louis « fit ensuite part du prodige à sa mère et à d'autres religieux de la Compagnie, » *bien qu'ils ne fussent pas encore ses frères en religion.*

injonction. Celui-ci l'affirme expressément dans une lettre, dont voici le passage probant : « Relativement à la vocation de Louis, il arriva deux choses dignes d'attention. Je ne lui avais jamais parlé dans ce sens, bien que sa conduite fît présager l'événement. Un jour de l'Assomption de Notre-Dame, s'étant confessé et ayant communié (ce qu'il faisait fréquemment), *il vint*, après dîner, *me dire* que, pendant son action de grâces, suppliant Dieu, par l'intercession de la sainte Vierge, de lui manifester sa vocation, il avait entendu une voix claire et distincte l'avertissant de se faire religieux dans la Compagnie de Jésus[1] ... »

Le témoignage du P. Jean de Villafane n'est pas moins formel : « Un jour, dit-il, que le saint enfant priait dans la chapelle de cette Vierge bénie, en la fête de l'Assomption, après s'être confessé et avoir communié avec une grande ferveur, il entra en un profond ravissement, et entendit sortir de la bouche de Notre-Dame ces paroles : « Mon fils, entrez dans la Compagnie de Jésus[2]. » — De là vint à cette statue le vocable de Notre-Dame du Bon-Conseil.

« Depuis lors, ajoute le P. de Villafane, la tradition nous est un sûr garant de l'authenticité du fait : tradition constante, universelle et qui part de l'époque même du bienheureux trépas de Louis. »

Moins d'un siècle plus tard, le 25 mars 1640, Notre-Dame du Bon-Conseil appelait dans la Compagnie un autre de ses dévots serviteurs, le vénérable P. Jacques de Saint-Victor, le futur martyr des îles Mariannes. Jacques avait coutume de prier devant la pieuse statue; or, par trois fois, la Madone l'invita expressément à revêtir l'habit des fils de saint Ignace. Obéissant à cette voix,

(1) *Ibid.*, p. 946, A.

En souvenir de ce prodige, un tableau fut placé dans l'église de la Compagnie, à Madrid. Louis, en habit séculier, est à genoux devant la Mère de Dieu, qui tient l'Enfant-Jésus entre ses bras; au-dessus de la Vierge plane le divin Esprit; plusieurs anges l'entourent. Le tableau porte cette inscription : *Sancta Maria Boni Consilii, quae in Collegio imperiali Matritensi, B. Aloysio voce clara et manifesta suasit ut Societatem Jesu ingrederetur.* — Manzini, *Vita e miracoli di* B. L. G., Brescia, 1701; l. I, c. 7; l. III, c. 4.

(2) *Compendio histórico, en que se da noticia de las milagrosas y devotas imágenes de la Reina del cielo y tierra, Maria santísima*, p. 130. Madrid, 1740.

l'enfant se rendit au noviciat; il n'avait pas encore treize ans. Sa mère accourut tout en larmes pour le réclamer; mais elle vit tout à coup saint Ignace, qui tenait par la main son nouvel enfant, en costume de religieux de la Compagnie, et inondé de son propre sang. Ignace lui dit alors : « Laissez-le moi, ce sera un martyr. »

Dans la relation détaillée de cette vocation miraculeuse, conservée aux archives de la province de Tolède, on lit : « Ce fut la même statue de Notre-Dame du Bon-Conseil, qui, d'après une tradition constante, adressa la parole à saint Louis de Gonzague pour l'engager à entrer dans la Compagnie de Jésus[1]. »

III

Comme il fut suave l'appel de l'angélique Stanislas! Le saint enfant était étendu sur un lit de douleur, dans la maison du luthérien Kimberker, où son frère Paul le contraignait d'habiter. Après avoir été communié de la main des anges, il n'attendait que le moment de prendre son essor vers la patrie, quand Notre-Dame lui apparut soudain, portant entre ses bras son divin Fils. Se penchant sur la couche du moribond, cette Mère de bonté y déposa son précieux fardeau. Après quelque temps, « la divine Mère, dit Bartoli, reprit le doux Sauveur entre ses bras; et, regardant son client avec des yeux où se peignait la tendresse de son cœur, avant

(1) La statue miraculeuse de *Notre-Dame du Bon-Conseil* domine le magnifique autel qui lui est consacré dans l'ancienne église du collège impérial de Madrid, dirigé autrefois par les jésuites.

Voici le texte espagnol gravé sur cet autel : *Verdadero Retrato de Nuestra Señora del Buen Consejo, llamada asi por el que con voz sensible dió á san Luis Gonzaga. Se venera en su capilla del Colegio Imperial de la Compañía de IHS de esta corte. Son muchas las Indulgencias concedidas á esta imágen, y las que pueden ganarse por cada AVE MARIA rezada ante esta Estampa, y por sola la invocacion de su Santísimo Nombre.*

Inutile de faire remarquer qu'il ne faut pas confondre cette statue de Notre-Dame du Bon-Conseil avec l'image miraculeuse honorée, sous ce même vocable, à Genazzano. Cette dernière était vénérée en Italie plus d'un siècle avant celle de Madrid.

de se retirer, elle lui commanda expressément d'entrer dans la Compagnie de Jésus[1]. »

A qui la société doit-elle un autre des fleurons de sa couronne de saints, Jean Berchmans? « C'est Marie, lisons-nous dans ses notes spirituelles, c'est Marie qui m'a nourri et élevé; c'est elle qui m'a fait progresser dans les études, *elle qui m'a obtenu la vocation à la Compagnie de Jésus*[2]. »

L'Église a récemment placé sur les autels le bienheureux Bernardin Realino, l'apôtre de Lecce, homme admirable que le conseil des anciens et les magistrats de cette ville choisit officiellement, un an même avant sa mort, pour protecteur et perpétuel avocat auprès de Dieu. Mais n'est-ce point à Marie que les fils de saint Ignace sont redevables de cet illustre frère? Notre-Dame lui apparut, une première fois, au sein d'une nuée resplendissante et lui fit entendre ces paroles : « Viens, mon ami, viens! » (3 juillet 1561.)

Un second appel le fit entrer au noviciat, où il fut admis par Salmeron. Ce ne fut pas toutefois sans un profond déchirement de cœur. Le jeune Bernardin se sentait pressé d'embrasser la vie parfaite; une pensée pourtant le désolait : il serait obligé de laisser seul son vieux père, qu'il chérissait de toute la tendresse de son âme. Mais un jour qu'il récitait le rosaire avec une grande dévotion, il aperçut au milieu d'une éclatante splendeur la très aimable Vierge, tenant entre ses bras l'Enfant-Dieu; et, jetant sur

(1) Bartoli S. J.; *Vie de saint Stanislas*, l. II, ch. 1.

(2) Rien cependant dans la vie du jeune saint ne fait croire à un appel miraculeux.

Combien d'autres jésuites pourraient dire avec lui : « C'est elle qui m'a obtenu la vocation à la Compagnie de Jésus. » Un exemple, entre mille, parmi les hommes les plus recommandables de l'institut :

Le vénérable P. Jean de Alloza, péruvien, (1597-1666), écrit dans son *Mémorial* : « C'est par l'amour et le culte de Notre-Dame, comme avec un hameçon d'or et un très doux appât, que le Seigneur m'a retiré des eaux amères et périlleuses de la mer du monde. » *Vida admirable... del V. P. Juan de Alloza... (por)* el P. Fermin de Irrisarri S. J. — Madrid, 1715, pag. 28. Le procès de l'ordinaire sur le P. de Alloza a été approuvé par la S. Congrégation des Rites.

Bernardin un regard plein de bonté, elle l'invita à entrer dans la Compagnie de son Fils.

Realino y vécut en saint. De son côté, Marie ne cessa de le combler des plus rares faveurs.

Une nuit de Noël que le P. Bernardin, très légèrement vêtu par esprit de mortification, entendait les confessions à l'église, il fut saisi de frissons violents. Le supérieur, prévenu, lui fit dire de se retirer. Il obéit, et, dès qu'il fut rentré dans sa chambre, « la Mère de toute bonté lui apparut, dit un vieil auteur, et mit entre ses mains l'Enfant Jésus, pendant que les anges fredonnaient doucement les airs du paradis. » Quelque temps après, un frère, venant allumer un peu de feu dans la cellule du saint religieux, le trouva ravi en extase et répétant ces mots : « Encore un peu, ô ma Dame, encore un peu! »

Une autre fois, un frère coadjuteur entrant dans la chambre de Realino, remarque que son visage est baigné de larmes. « Pourquoi pleurez-vous, Père? » — « Ah! si vous aviez vu ce que j'ai vu! Notre-Dame s'est montrée à moi, et m'a remis entre les mains son divin Enfant. Elle était si belle et si majestueuse! »

Un jour encore que le saint religieux récitait avec la communauté les litanies des saints, il vit un des tableaux de la chapelle, œuvre de Mathieu de Sienne, s'animer soudain, et Notre-Dame, se détachant du cadre, s'avancer vers lui radieuse et souriante.

Enfin, sur le déclin de sa vie, le bienheureux jouissait de la présence habituelle de la Mère de Dieu, ainsi qu'il l'avoua au P. Antoine Spinelli, alors provincial de Naples. « Mais comment vous est-elle présente? demanda celui-ci. La voyez-vous des yeux du corps, ou simplement en esprit? » — « Des yeux du corps, répondit Bernardin avec la candeur des saints, non pas toujours, il est vrai, mais presque toujours. »

IV

Qui n'a entendu parler du vénérable Joseph Anchieta, l'un des plus étonnants thaumaturges de l'Église et que les brésiliens et les portugais avaient surnommé l'*Adam du nouveau monde*, à cause

de son empire sur les êtres de la création[1]? Marie lui ouvrit la voie à la Compagnie de Jésus. « Incertain des desseins de Dieu sur lui, il résolut d'implorer celle que l'Église invoque sous le titre de Mère du Bon-Conseil. Non content de passer de longues heures devant son autel, il voulut lui arracher en quelque sorte la grâce dont il avait besoin, et la piquer, pour ainsi dire, de générosité, en lui donnant ce qu'il avait de plus précieux. Il alla donc se jeter à ses pieds; après lui avoir exposé, au milieu des sanglots et des larmes, ses agitations et ses doutes, il lui consacra par un vœu perpétuel sa virginité, comme une victime d'holocauste en son honneur. Dans un instant toutes ses inquiétudes disparurent; il sentit dans son esprit un calme et un repos ineffables[2]; » et comme il désirait extrêmement travailler au salut des âmes dans les missions, l'ordre de saint Ignace attira naturellement ses regards.

Dès lors sa reconnaissance pour Marie ne connut ni ombre ni déclin. Plus tard, détenu comme otage parmi les barbares, au Brésil, il charma les loisirs de sa captivité, en composant un poème en latin, à la louange de la Vierge Marie[3].

En quelles douloureuses circonstances ce poème fut composé, il ne sera pas sans intérêt de le rappeler avec quelques détails.

Anchieta n'était pas encore prêtre. Laissé seul par le P. de No-

(1) Une supplique a été présentée au pape Léon XIII, le 5 juin 1897, pour que Sa Sainteté daignât faire poursuivre activement la cause du vénérable. Ce document est signé par les dix-sept archevêques et évêques du Brésil.

(2) Ch. Sainte-Foy, *Vie du V. J. Anchieta*, ch. I.

(3) Nous avertissons ici, une fois pour toutes, qu'un grand nombre des détails biographiques, cités dans cet ouvrage, sont empruntés, souvent même textuellement, aux *Ménologes* du P. Élesban de Guilhermy.

Nous n'avons pas à faire, en ce lieu, l'éloge de ce magnifique monument historique, élevé par la piété filiale à l'honneur de la Compagnie. « Il n'est pas besoin de rappeler, dit le récent éditeur de l'œuvre du P. de Guilhermy, avec quelle faveur cet ouvrage fut reçu parmi nous. Ce qu'on y admire, ce n'est pas seulement la science de l'auteur, pour qui l'histoire de la Compagnie semble n'avoir aucun secret; c'est surtout son talent à saisir et à dessiner la physionomie caractéristique de chacun de ses héros, à grouper dans un tableau, forcément restreint, les traits principaux de leur vie, sans rien omettre d'essentiel, à en dégager une instruction pratique. » (*Ménologe de l'Assistance de France*, XVI.)

brega, au milieu de tribus en guerre avec les portugais, il se vit exposé, sans secours humain, à tous les dangers. Sa vertu surtout courait les plus grands périls. Rien n'égalait, en effet, la corruption de ces barbares; d'autre part l'esprit mauvais ne se faisait pas faute de harceler l'angélique jeune homme. C'est alors que le nouveau Joseph s'engagea par vœu à écrire en vers la vie de la Vierge des Vierges, afin d'obtenir d'elle le salut du corps et de l'âme.

Mais Anchieta n'avait sous la main ni encre ni papier, ni moyen de fixer ses distiques[1]. Se rendant alors sur le rivage de la mer, il les traçait à fleur de sable, afin de se donner le temps de les graver profondément dans sa mémoire.

Son poème ne compte pas moins de 5,500 vers. Voici le passage où il proclame sa dette de reconnaissance envers sa glorieuse Protectrice :

En tibi, quae vovi, Virgo sanctissima, quondam
Carmina, cum saevo cingerer hoste latus;
Dum mea Tamuyas praesentia mitigat hostes,
Tractoque tranquillum pacis inermis opus.
Hic tua materno me gratia fovit amore :
Te, corpus tutum mensque, tegente, fuit.

[Voici, ô Vierge très sainte, le poème que je vous promis jadis, tandis qu'entouré de farouches ennemis, je tâchais d'adoucir par ma présence les tribus des Tamoyas et que, seul et désarmé, je traitais avec eux des conditions de la paix. Là votre amour maternel me combla de grâces, et je dus à votre protection le salut du corps et de l'âme.]

L'ouvrage du P. Anchieta n'est pas sans mérite littéraire : aussi a-t-il été favorablement jugé. Voici, par exemple, comment l'apprécie un critique de valeur, M. l'abbé Carel, docteur ès lettres :

« Si le plan laisse à désirer et n'a pas les libres allures du poème épique, la poésie est pure, correcte, élégante, semée de belles et ingénieuses pensées. L'ensemble révèle de riches facultés poétiques,

(1) Balthazar Telles S. J.; *Chronica da Comp...*, 1647; pag. 281.

une grande érudition de l'Écriture et des Pères. Qu'on songe que le poète n'était pas assis au milieu d'une riche bibliothèque, mais prisonnier chez les Tamoyas. Il n'avait que son doigt et le sable du rivage, avec son imagination et sa piété pour l'inspirer. C'était assez pour produire une œuvre remarquable.

« Voici en quels termes il exprime son désir du martyre et aborde l'exorde :

Saepius optavi, Domino inspirante, dolores
Duraque cum ipso funere vincla pati;
At sunt passa tamen meritam mea vota repulsam;
Scilicet heroas gloria tanta decet.
Eloquar, an sileam, sanctissima Mater Jesu?
Non sileam : laudes eloquar ante tuas.
Mens agitata piis stimulis hortatur amoris
Ut Dominae cantem carmina pauca meae;
Sed timet impura tua promere nomina lingua
Quae sordet multis contemerata malis.

[Souvent j'ai désiré, mu par l'inspiration du Seigneur, de souffrir, d'être cruellement enchaîné et d'endurer la mort même pour son amour. Mais, hélas! mes vœux ont été justement repoussés : si grande est la gloire réservée aux héros. Faut-il parler, faut-il me taire, ô très sainte Mère de Jésus? Non, je ne me tairai point, et je veux d'abord célébrer vos louanges. L'aiguillon du saint amour me presse de chanter quelques vers à ma Dame ; et cependant elle redoute de prononcer votre nom, ma langue impure qu'ont souillée tant d'iniquités.]

» Ces vers ne manquent ni de grâce ni de facilité.

» J'en trouve d'autres tout empreints de grandeur et de majesté, dans la belle prière que Marie adresse à son Fils nouveau-né.

O Deus omnipotens, vasti quem machina mundi
Auctorem ac Dominum praedicat esse suum,
Cujus inaccessam tenet ingens gloria lucem,
Cui velut innatus lumen amictus inest;

Quem nequit immenso comprendere corpore mundus
Conclusit ventris te brevis arca mei,
Egressusque meae tener e penetralibus alvi,
In vili recubas, lux mea, nate, solo.
Nonne tua ingentem manus inclyta condidit orbem?
Nonne polus Domino servit uterque tibi?
Cur tibi tam vilem nascenti deligis aedem,
Regia cur ortum non capit aula tuum?
Tu coelum stellis, variis animalia villis
Induis et viridi gramine pingis agros.

[O Dieu tout-puissant, toi dont ce vaste monde se dit l'œuvre et le domaine, toi dont la gloire réside au sein d'une lumière inaccessible et s'en enveloppe comme d'un manteau éternel; toi que ce monde ne peut contenir en son immensité, tu te fais captif dans mon sein, et tu ne t'arraches, tendre enfant, à ta prison obscure, que pour faire du sol ton berceau misérable, ô mon Fils et ma lumière! N'est-ce donc point l'œuvre de ta divine main que ce grand univers? D'un pôle à l'autre, est-il un point du globe dont tu ne sois le Seigneur? Pourquoi choisir un aussi humble réduit pour y venir au monde? La cour d'un roi ne convenait-elle pas mieux à ta naissance, ô toi qui donnes au ciel sa parure d'étoiles, aux animaux leur pelage varié, leur décor de printemps aux prairies?]

« Mais c'est surtout dans la dernière partie, la plus belle du poème, qu'Anchieta donne un libre essor à son enthousiasme religieux. Les souffrances du Sauveur, les douleurs de sa sainte Mère ont rempli son âme de mélancolie...

Mens mea, quid tanto torpes absorpta dolore?
Quid stertis somno desidiosa gravi?
Nec te cura movet lacrymabilis ulla parentis,
Funera quae Nati flet truculenta sui,
Viscera cui duro tabescunt aegra dolore,
Vulnera dum praesens quae tulit ille videt.

In quocumque oculos converteris, omnia Jesu
Occurrent oculis sanguine plena tuis.
Respice, ut aeterni prostrato ante ora Parentis
Sanguineus toto corpore sudor abit;
Respice, ut immanis captum quasi turba latronum
Proterit, et laqueis colla manusque ligat;
Respice, ut ante Annam suevus divina satelles
Duriter armata percutit ora manu.

[O mon âme, pourquoi t'engourdir dans cette sombre tristesse? Pourquoi t'abandonner à ce pesant sommeil? Resteras-tu impassible devant cette Mère désolée qui pleure le cruel trépas de son Fils? La douleur a desséché son âme à la vue des blessures de celui qu'elle a porté dans son sein. De quelque côté que se porte ton attention, tu n'apercevras rien qui ne soit teint du sang de Jésus. Regarde-le : prosterné en présence du Père éternel, de tout son corps ruisselle une sueur sanglante; regarde-le : captif d'une bande inhumaine de scélérats, on l'accable, on étreint son cou et ses mains de cruels liens; regarde-le devant Anne; vois le soldat barbare décharger un rude soufflet sur sa face adorable.]

« Le poème se terminait par des hymnes en l'honneur de la Vierge, pour les différéntes heures du jour[1]. »

Un tel acte de dévotion eut la récompense qu'il méritait : Anchieta vécut pur comme un ange parmi la tourbe des païens. Des prodiges vinrent même l'entourer d'un prestige céleste aux yeux de ces barbares, dont il s'était volontairement constitué l'otage, afin de les amener à conclure la paix.

C'est ainsi qu'au temps où il travaillait à son poème, un oiseau au riche plumage, inconnu dans la contrée, voletait autour de lui, se posant tantôt sur sa tête, tantôt sur ses épaules ou sur ses bras.

Souvent les sauvages menacèrent de mort le saint missionnaire : celui-ci leur répondait, en souriant, qu'ils n'en feraient rien. Et comme l'un d'entre eux lui demandait, un jour, d'où lui venait

(1) *Vieira*, p. 437.

tant d'assurance, « la bienheureuse Vierge me l'a dit, » répondit-il simplement[1].

V

Non moins chère à la province de Portugal est la mémoire du vénérable P. Jean Cardim, parvenu, malgré sa jeunesse, à la plus héroïque sainteté, comme le prouve avec éclat son procès de béatification. Dès l'âge de treize ans, Jean offrait à sa divine Mère le tribut quotidien du chapelet et du petit office. Sa chétive santé lui fit refuser, à quinze ans, l'entrée du noviciat; il entreprit alors, sur le conseil des supérieurs de la Compagnie, de parcourir en entier le cercle des hautes études : il y consacra dix ans et s'acquit la réputation méritée d'un habile canoniste. Cependant le bonheur de la vie religieuse séduisait son âme. Un jour qu'il priait avec ferveur devant la statue vénérée de Notre-Dame *da Luz*, suppliant Notre-Seigneur et sa sainte Mère de l'éclairer, il en reçut, comme Stanislas et Louis de Gonzague, l'invitation formelle de devenir membre de la famille de saint Ignace. Il y fut admis en effet, et en devint la gloire et l'ornement par l'éclat incomparable de ses vertus.

Un jour peut-être la Compagnie de Jésus verra-t-elle inscrire au catalogue des saints le vénérable P. Vincent Caraffa : cette nouvelle gloire sera l'œuvre de Marie.

Le jeune Vincent délibérait sur l'ordre religieux où il devait se consacrer à Dieu sans retour. L'amour du parfait dénûment et des austérités l'inclinait vers la famille de saint François; le genre de vie de la Compagnie n'attirait pas moins fortement son cœur ambitieux du salut des âmes. Pour sortir d'embarras, il résolut de se mettre lui-même à l'épreuve, et commença par pratiquer en secret ce qu'il put des observances franciscaines. Dieu lui fit sentir que là n'était point son bon plaisir. Un dégoût profond envahit son âme; les consolations, dont il était jadis inondé dans la prière, tarirent soudain, pour faire place à une sécheresse et à une aridité désolantes.

Force lui fut de tourner ses pensées vers l'ordre de saint Ignace.

(1) A. Franco S. J., *Annus gloriosus*, IX jun.

Mais, par un singulier revirement d'affection, l'institut de la Compagnie, qui jusque-là avait exercé sur lui tant d'attraits, ne lui causait plus qu'une invincible horreur.

Battu par de si violents orages, le pauvre enfant eut recours à la duchesse, sa mère, et lui fit part de ses angoisses. Celle-ci le consola, l'exhorta à persévérer dans son dessein de revêtir l'habit des enfants de saint Ignace, et lui conseilla même de s'y engager par vœu, en l'honneur de Notre-Dame d'Andrié. Vincent fit ce vœu, et « au même instant, suivant le mot pittoresque d'un vieil historien, comme si Dieu lui eût ouvert les yeux depuis le paradis, toutes ses ténèbres s'évanouirent; » l'aversion que le démon lui avait inspirée pour la Compagnie se changea en sentiments du plus filial attachement.

Dès lors Notre-Dame prodigua ses faveurs à ce fils bien-aimé. Nous en rapporterons plus loin un magnifique exemple[1]. Quant à lui, il ne semblait respirer que pour elle. Chaque jour, il récitait sept fois, à genoux, la prière *O Domina mea;* il jeûnait tous les samedis et la veille de ses fêtes, et aimait à servir les pauvres de ses propres mains. Esclave volontaire de la Vierge, il porta longtemps au pied un anneau de fer, comme marque sensible de son amoureuse servitude[2]. Un Frère, qui le servait, s'en étant aperçu, « et considérant, dit naïvement son ancien biographe, le grand froid qu'il avait coutume de sentir en ces parties-là, le reprit un peu, en lui disant : « Vous avez les jambes gelées et à moitié perdues de froid, et vous l'augmentez avec ce fer? » — « Hélas! repartit le saint homme, je suis bien plus fâché de la chaîne qui me manque;

(1) Chap. IX.

(2) Cette pratique de dévotion a eu pour principal propagateur le bienheureux Grignion de Montfort. (V. *Traité de la vraie dévotion à la sainte Vierge*, 2e p., IV). Il l'appuie en partie sur l'autorité et l'exemple du P. Caraffa : « Le P. Vincent Caraffe, dit-il, qui mourut en odeur de sainteté l'an 1643, portait, pour marque de sa servitude, un cercle de fer aux pieds, et disait que sa douleur était qu'il ne pouvait pas traîner publiquement sa chaîne. »

Il est intéressant de voir avec quelle sagesse le P. Mutius Vitelleschi, consulté sur cette dévotion, sut concilier les réserves de la prudence avec les aspirations de la piété. Voici sa réponse : « *Nostri non debent nomen dare, aut se subscribere*

parce que ceci est peu de chose, en comparaison de ce que mérite celle dont je suis esclave[1]. »

A l'exemple de saint Stanislas, il écrivait des lettres ou billets à sa bonne Mère, et celle-ci, une nuit de Noël, daigna déposer entre ses bras le divin Enfant. Enfin dans une vision céleste, une âme très favorisée de Dieu, entendit Notre-Seigneur, « des plaies duquel sortaient des ruisseaux de perles et de pierres précieuses, » recommander le P. Vincent à Notre-Dame en des termes d'une inexprimable tendresse.

VI

Célèbre entre toutes est la vocation du P. Nunès Barreto, le père des esclaves de Tétuan et le premier patriarche catholique d'Éthiopie. Retiré dans l'abbaye de Freiriz, Nunès, déjà prêtre, y

sodalitio sodalitatis mancipatus Mariani, nec etiam ejus curam suscipere tanquam praesides, praeterea quod uterque sexus in illud admitti soleat, et necdum erectum canonice censeatur. (Commune ad omnes, 24ª maii 1636). — Potest tamen unusquisque privatim pietatem suam erga B. Virginem exercere, se illi peculiari ratione mancipando, atque in hujus mancipii signum catenulam aliquam gestando. » (Ex cod. Responsor. PP. General. in curia P. gener. asserv.)

Prudente, en effet, fut cette décision : car de graves abus ne tardèrent pas à se glisser dans les insignes extérieurs portés par les *Confrères, esclaves de la Mère de Dieu,* et Clément X les proscrivit en termes sévères. (V. Maurel S. J., *Des Indulgences.*)

Grignion de Montfort a été béatifié il y a peu d'années. Que faut-il enfin penser de cette pratique de dévotion, préconisée par le bienheureux, et néanmoins condamnée plus tard par l'Église? Dans sa récente édition du traité du bienheureux de Montfort (1891), M. le chanoine Didiot, après avoir pleinement disculpé le bienheureux, et expliqué le vrai sens de sa théorie ascétique sur l'esclavage de Marie, ajoute : « Nous savons qu'on a dit que cette défense (portée par l'Église) ne concernait pas l'*Esclavage de Jésus en Marie,* formule adoptée par Montfort; ni les chaînettes portées à la ceinture ou aux pieds; ni l'exercice particulier et individuel de cette dévotion; ni sa pratique raisonnable et dégagée de tout abus; mais, en réalité, nous croyons uniquement conforme à l'esprit de la sainte Église et à l'esprit du bienheureux, si tendrement soumis envers elle, l'abstention de tout ce qui rappellerait cet usage. »

(1) Thomas le Blanc S. J.; *Vie du P. Vincent Caraffe,* septième général de la Compagnie de Jésus, 1652, *passim.*

menait une vie toute céleste; il n'avait d'entretien qu'avec Dieu et domptait sa chair par les austérités de la pénitence. Il suppliait surtout ardemment la Reine du ciel de lui faire connaître comment il pourrait plaire parfaitement à son divin Fils. Or, à deux reprises, Notre-Dame daigna lui apparaître, accompagnée du bienheureux Pierre Le Fèvre : la première fois durant son sommeil, la seconde à l'autel pendant qu'il célébrait le saint sacrifice; elle lui ordonna de se rendre à Coïmbre, d'y chercher Pierre, son serviteur, et de lui obéir fidèlement. Nunès partit. Il n'eut pas plus tôt aperçu Le Fèvre, qu'il le reconnut aussitôt pour le personnage mystérieux qui accompagnait la Vierge. Se jetant à ses pieds, il lui raconta simplement sa vision et sollicita son admission au noviciat; cette grâce lui fut aussitôt accordée. La vertu de Nunès ne cessa de grandir sous l'égide de Marie; et quand, malgré ses prières et ses larmes, il dut courber les épaules sous le poids de la dignité patriarcale : « Oh! s'écria-t-il, que j'aimerais bien mieux être paré des chaînes de mes pauvres esclaves de Tétuan que des insignes de patriarche! »

Plus heureux que le P. Barreto, le P. Sébastien Barradas fut, dans la première fleur de sa jeunesse, transplanté par Marie du monde dans la Compagnie. Voyant, un jour, un de ses frères en religion sur le point d'abandonner sa vocation, sa charité arracha ce touchant aveu à son humilité : « Mon frère, lui dit-il, sachez que la très sainte Vierge m'a commandé d'entrer dans cette Compagnie que vous voulez déserter; oui, la Mère de Dieu elle-même m'a donné cet ordre.[1] » Mais, ajoutait-il, avec grande insistance, « l'ordre qui nous a fait entrer dans la Compagnie doit nous y faire rester. Marie est vraiment pour nous un guide, l'étoile de la mer, la porte du ciel, la voie du salut, la Mère de la divine grâce et le gage de notre persévérance. » Et en vérité, Marie fut tout cela pour Barradas, qui mérita d'être surnommé par ses compatriotes *l'apôtre, le pro-*

(1) « On révère encore aujourd'hui à Lisbonne la fameuse image de Notre-Dame de l'Échelle, qui parla intelligiblement au P. Sébastien Barradius, et qui lui dit que, s'il voulait assurer son salut, il entrât en la Compagnie de son Fils. » (Jacques Coret S. J. — Ouvr. cité, p. 152.)

phète, le nouveau Paul. On sait que son illustre collègue dans l'enseignement, François Suarez, ne pouvait exprimer son admiration de voir réunies dans un seul homme tant de science et tant de sainteté. Barradas, en effet, enseigna longtemps l'Écriture sainte dans les deux grandes universités de Coïmbre et d'Évora; et ce fut alors qu'il composa son commentaire des saints évangiles, l'un des plus beaux livres que l'on ait écrits sur les mystères de Notre-Seigneur et de sa très sainte Mère.

Heureux ceux sur lesquels la Vierge a laissé reposer le regard de ses maternelles complaisances! Témoin le P. François Marquès. Las de le voir résister, depuis neuf jours entiers, à l'horrible tourment de la fosse, ses bourreaux coupèrent son corps en morceaux et les livrèrent aux flammes. Vers l'âge de seize ans, François avait demandé la grâce d'être reçu dans la Compagnie. « De vrai, dit le P. Alexandre de Rhodes, son maître et son confesseur, c'était une colombe; et il n'y avait rien de si candide, de si humble et de si dévot. » Aussi « dans cette cire si blanche et si pure », le Seigneur avait imprimé le sceau des plus belles vertus. Durant plus de trois ans, Dieu permit toutefois qu'il rencontrât sans cesse de nouveaux obstacles à ses desseins de vie religieuse. Ne sachant plus comment en triompher, il résolut d'aller, pendant neuf jours, réclamer avec une nouvelle ferveur le secours de la très miséricordieuse Reine du ciel, et de communier le neuvième jour, dans un de ses sanctuaires les plus vénérés, à quelque distance de Macao. Ce jour-là, le temps était affreux; François n'en sortit pas moins, à pied, et couvert des haillons d'un pauvre mendiant, « dévotion que la Mère de Dieu agréa tant qu'elle lui octroya ce qu'il désirait. »

VII

Parfois Notre-Dame s'est plu à manifester sous de gracieuses images ses desseins de miséricorde. La jeunesse du P. Albert Mencinski avait rappelé par plus d'un côté celle de son angélique compatriote Stanislas Kostka. Son amour pour Marie lui mérita des faveurs semblables. Le pieux jeune homme en avait dressé le consolant catalogue. Il y signalait en premier lieu la grâce de

sa vocation, que la Vierge bénie lui offrit sous le symbole d'une pomme d'or, et la promesse du martyre qui lui fut faite à Rome, à l'autel de Notre-Dame *della Strada*. Martyr, il le fut en effet : son combat fut l'un des plus longs et des plus glorieux de l'Église du Japon. Ramené jusqu'à cent-cinq fois au supplice de l'eau, il fut ensuite condamné à celui de la fosse; après avoir lutté six jours contre les horreurs de la mort, il rendit enfin à Notre-Seigneur son âme victorieuse.

Ce fut encore Marie qui engagea le F. Thomas Stillington à mettre son innocence à l'abri dans la Compagnie de Jésus. Elle lui apparut, un jour, au temps de ses premières études, accompagnée de saint Ignace et de saint François Xavier. Le prenant par la main, elle le conduisit, le long de sentiers détournés, jusqu'à un temple magnifique, sur le portique duquel brillait le nom de son divin Fils : « C'est ici, lui dit-elle, que vous devez entrer et fixer votre demeure à jamais[1]. » Puis s'adressant aux deux saints : « Je vous donne et je vous recommande cet enfant, ajouta-t-elle; prenez-en soin pour l'amour de moi. »

Quelle reconnaissance ne dut pas à la Reine de tous les élus le P. Jean Saller, assuré par elle de sa prédestination, attachée à sa persévérance dans la Compagnie! Il était encore fort jeune, lorsqu'il eut un songe mystérieux : il se vit tout à coup transporté devant le tribunal de Jésus-Christ, et placé à sa gauche dans la douloureuse attente de la sentence de condamnation. Mais à la prière de la Mère de miséricorde, de saint Jean-Baptiste son patron, et de trois religieux de la Compagnie qui intercédèrent en sa faveur, le bon Maître consentit à le laisser passer à sa droite. Il connut plus tard que ce n'avait point été là un vain rêve; un de ses frères en religion, défunt, lui apparut un jour, et lui dit : « Vous deviez être condamné pour l'éternité, si vous n'aviez pas répondu à la grâce de votre vocation. »

Cette précieuse grâce de la vocation à la Compagnie de Jésus, Notre-Dame sembla l'avoir accordée au P. Vincent Raymondi,

(1) « *Haec est Societas Jesu in qua tibi est permanendum.* » Aguilera S. J. — *Hist. Prov. Sic.*, pars II, cap. 2.

comme récompense de sa piété toute filiale. Raymondi exerça d'abord le saint ministère, avec une réputation de miséricorde et de zèle comparable à tout ce que l'on connaît des plus grands serviteurs de Dieu. Sa dévotion pour la très sainte Vierge était admirable : chaque mardi, en son honneur, il faisait asseoir à sa table douze pauvres; il voulait ainsi, disait-il, lui offrir une humble couronne de douze étoiles, en souvenir de celle qu'elle avait reçue des mains de son Fils. Menacé des honneurs de l'épiscopat, l'humble prêtre recourut aux conseils du célèbre directeur d'âmes, le P. Alphonse Gaetano. Celui-ci l'exhorta à faire les *Exercices* de saint Ignace. Raymondi s'y mit avec ardeur; comme il redoublait d'austérités et de prières pour connaître la volonté de Dieu, la Reine des saints *Exercices* lui apparut le septième jour : « Vincent, lui dit-elle avec bonté, tu ne saurais rien faire de plus agréable à mon divin Fils, que d'entrer dans la Compagnie qui porte son nom. Ne te laisse effrayer ni par le nombre ni par la grandeur des difficultés; je serai avec toi, et je te promets de les aplanir. » Informé de l'événement, le P. Gaetano ne put s'empêcher de manifester sa joie. « La très sainte Mère de Dieu, s'écria-t-il, veut donc nous consoler par un tel présent d'avoir perdu Bernard Colnago, qui vient de nous quitter pour aller recevoir sa récompense[1]. »

VIII

Les annales des provinces d'Espagne nous offrent le récit de trois autres vocations non moins admirables, dues à la bienheureuse Vierge.

Le P. Louis de Medina, *l'homme des merveilles*, comme l'avaient surnommé les habitants des îles Mariannes, fut, dès avant sa naissance, l'objet des prédilections de Marie. Avant de le mettre au monde, sa pieuse mère avait reçu un coup terrible; l'accident menaçait d'être fatal, sans une assistance toute spéciale de Notre-

(1) Aguilera S. J., *ibid.*, t. II, p. 346. — La Sacrée Congrégation des Rites a approuvé le procès de l'ordinaire pour la cause du vénérable P. Colnago S. J.

Dame; sans elle en effet, Louis aurait été du nombre des enfants morts sans baptême. Dès qu'il put apprécier la grandeur d'une telle grâce, il se sentit pénétré d'une immense reconnaissance pour son insigne bienfaitrice. Pendant ses études au collège de Malaga, il s'engagea, par un vœu signé de son sang, à ne laisser passer aucune de ses fêtes, sans s'approcher des sacrements de pénitence et d'eucharistie.

Il désirait vivement entrer dans la Compagnie; mais une maladie très grave lui en fermait les portes. Dans sa douleur, il recourut à la Reine des anges, et le jour de Notre-Dame des Neiges, comme il voulait absolument se lever pour accomplir son vœu, il se trouva subitement guéri. Il alla aussitôt se présenter au P. Franco, visiteur et vice-provincial d'Andalousie : or, les circonstances malheureuses de sa naissance l'ayant fait naître bègue et boiteux, tous les consulteurs furent d'avis de ne pas le recevoir. Seul le P. Franco fut d'un avis opposé : « Recevons-le, dit-il, afin de recevoir un saint. » La vie du P. Medina vérifia cette prédiction; nous verrons ailleurs que Marie n'oublia pas son client.

Le P. Rodrigue Alvarez n'était pas moins disgracié du côté de la nature, quand il apprit la volonté de Dieu de la bouche même de la très compatissante Mère des déshérités.

Né au Maroc et transporté en Andalousie presque aussitôt après sa naissance, la traversée fut si rude qu'elle lui occasionna la perte d'un œil. Malgré cette irrégularité, admis au sacerdoce à cause de ses rares vertus, l'archevêque de Séville lui confia le soin d'un des hospices de la ville. Ce fut là que, dans une visite céleste, le bon Maître lui dit, comme autrefois aux apôtres : « Rodrigue, suis-moi, *sequere me.* » Incertain du sens de cet appel, Rodrigue s'adressa à la très sainte Vierge, la suppliant de vouloir bien le lui faire connaître et celle-ci lui répondit avec bonté : « Mon Fils t'invite à le suivre, en entrant dans sa Compagnie. »

Il se présenta donc. En admettant ce pauvre prêtre, borgne, âgé de plus de quarante ans, de talents fort médiocres et d'un extérieur très disgracieux, le provincial déclara n'avoir pu résister à la volonté de l'Esprit-Saint. Et en vérité, il pouvait accepter

SAINT LOUIS DE GONZAGUE EST APPELÉ PAR LA TRÈS SAINTE VIERGE
à la Compagnie de Jésus
(Sebastian Vallés S. J.)

de confiance celui que lui envoyait la Mère de Dieu. Ses rares vertus lui méritèrent les faveurs les plus signalées. Tantôt on le voyait, à l'autel, couronné d'un diadème de lumière, ou bien assisté par deux anges, qui lui soutenaient les bras au moment de l'élévation de la sainte hostie; tantôt de sa personne s'exhalait un parfum céleste, dont tous les assistants étaient embaumés.

Il n'est point en Espagne de dévotion plus populaire que celle de Notre-Dame *del Pilar*. La Compagnie lui doit le P. Jean Fernandez, le plus illustre des aumôniers espagnols au XVI^e^ siècle, dans les Pays-Bas. Homme de prière non moins qu'homme d'action, sa conversation était véritablement dans le ciel. Les anges, les bienheureux, les saints patrons des armées chrétiennes, tels que saint Maurice et ses compagnons, les enfants de la Compagnie déjà dans la gloire, les saints apôtres, la Reine du ciel et le Sauveur du monde venaient souvent le visiter et s'entretenir avec lui. Le jeune Jean se destinait au sacerdoce, quand sa famille se proposa de lui faire embrasser une autre carrière. Cette déclaration attrista vivement le pieux adolescent; il courut se prosterner, dans une église, devant une image très vénérée de Notre-Dame *del Pilar*. Pendant qu'il prolongeait sa prière, il s'endormit; et, dans son sommeil, la bienheureuse Vierge daigna lui donner elle-même l'assurance que ses vœux étaient exaucés, et lui promettre son admission prochaine dans la Compagnie de son divin Fils.

Chose admirable! Notre-Dame n'a pas dédaigné quelquefois d'appeler de pauvres égarés. Né de la famille des Médicis, élevé dans l'intime familiarité des Barberini et des Borghèse, Antoine Castelli avait embrassé, après de brillantes études, l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Son ardente imagination s'était laissé séduire par les dehors de cette vie chevaleresque; il n'en voyait que l'éclat, la richesse et la liberté. Bientôt il donna libre carrière à l'impétuosité de ses désirs déréglés : les plaisirs de la table, une passion effrénée du jeu, les raffinements de la galanterie, une susceptibilité toujours prête à se venger par l'épée se partagèrent, durant vingt-sept ans, les jours et les nuits de ce voluptueux jeune homme. Un soir qu'il se disposait à satisfaire ses passions plus criminellement que de coutume, le saint nom de Marie l'arrêta

soudain. Il passa seul le reste de la nuit à prier et à pleurer. La Vierge Immaculée se montra sensible à cet hommage d'une dévotion depuis longtemps presque éteinte; elle apparut au jeune chevalier, l'exhorta à mener désormais une vie toute nouvelle, lui promit son secours et lui ordonna de quitter l'épée, pour se consacrer à son service dans la Compagnie de Jésus. Il y entra en effet, et mérita par ses héroïques vertus d'être favorisé de Dieu à l'égal des plus grands saints.

IX

Plus digne d'envie fut le sort du F. Nicolas Haguays, préservé par Marie, dès sa plus tendre jeunesse, d'innombrables périls de l'âme et du corps. Ce fut dans la sainte maison de Lorette qu'il sentit s'éveiller en son cœur les premiers désirs de vie parfaite. Devenu membre de la congrégation de la sainte Vierge, à Munich, il y fit vœu de chasteté perpétuelle. Il n'osait cependant solliciter la grâce d'être admis au nombre des enfants de la Compagnie, si haute était l'idée qu'il en avait conçue, « les estimant, disait-il, plus que des hommes, » lorsque, une nuit, Notre-Dame lui apparut. Après l'avoir recommandé à saint Ignace, elle ajouta qu'elle le prenait sous sa protection spéciale, et l'assisterait fidèlement pendant sa vie et à la mort. Quatre ans après, le F. Haguays mourut en grande réputation de sainteté, le jour même de la Purification, dans les sentiments d'une ineffable joie.

Obtenu du ciel à la suite d'un vœu fait à Notre-Dame de Chartres, le P. Jean Darde lui dut encore de naître à la vie religieuse. Un jour qu'il demandait avec larmes les deux grâces de la vocation et d'une pureté sans tache, il fut ravi en esprit; il vit alors la bienheureuse Vierge présenter sa double requête à son divin Fils, en le suppliant, par amour pour elle, de l'exaucer. Puis se tournant vers son fervent serviteur : « Courage, mon fils, lui dit-elle, vous serez admis dans la Compagnie de Jésus, et, pour peu que vous ayez de courage à résister au démon, je vous promets que vous ne perdrez jamais la fleur de votre innocence. »

Est-il nécessaire de dire que Notre-Dame n'a pas oublié dans

ses faveurs la « nouvelle » Compagnie? Quoi de plus touchant, par exemple, que la vocation du P. Pierre Perrin[1], l'un des plus grands et des plus saints restaurateurs de la mission des Indes? (1807-1858).

Le jour de la fête du Sacré Cœur, en 1825, on avait exposé dans l'église de Saint-Acheul deux tableaux de mérite représentant l'un le Cœur sacré de Jésus, l'autre le Cœur immaculé de Marie. Maîtres et élèves aimaient à venir, pendant les récréations, contempler longuement ces magnifiques toiles. Le jeune Perrin trouva trop belle l'occasion de se mortifier pour la laisser échapper. Il résolut donc de ne jamais jeter les yeux sur ces peintures, et il tint parole. Le sacrifice était méritoire; car il servit plus d'une fois la messe aux autels décorés des attrayants chefs-d'œuvre, et sa place à la chapelle leur faisait vis-à-vis.

Le moment de quitter le collège étant arrivé, Pierre fut pris d'un remords : pourquoi se défendre absolument de contempler l'image de ce qu'il aimait le plus au monde? Dans cette pensée il se dirige vers l'église, seul et à l'insu de tous.

« Là, raconte son biographe, les yeux baignés de larmes, il jette un regard d'abord sur le tableau qui représente le Cœur de sa Mère; puis, comme si Marie lui disait : « Allez à mon Fils et faites tout ce qu'il vous dira, » il se rend à l'autel du sacré Cœur de Jésus et en contemple avec bonheur l'emblème ravissant. A ce moment, ses compagnons de voyage, impatients de son retard, viennent l'interrompre brusquement. Il les suit; mais, à l'instant où il franchit la cour du collège, il sent que deux personnes invisibles le suivent et l'appellent par son nom. Il se retourne et voit, à n'en pas douter, Jésus et Marie. — « Mon fils, lui dit alors Jésus, je t'admets dans ma Compagnie, entends-le bien. » — « Eh quoi! Seigneur, répond le jeune homme, est-ce bien vous qui me parlez de la sorte? » — « Oui, moi Jésus, reprend le Sauveur, je te choisis et je t'admets dans ma Compagnie. » Alors Marie ajouta d'une voix ineffable : « Et je t'y ferai mon privi-

(1) Le P. Perrin était neveu de la célèbre Pauline-Marie Jaricot, fondatrice de l'œuvre de la Propagation de la foi.

légié. » — « Nous, continuèrent-ils, la Trinité de la terre, (et à cet instant l'heureux Pierre vit, à côté de Jésus et de Marie, saint Joseph, son aimable patron), nous te bénissons au nom du Père du Fils et du Saint-Esprit[1]. »

X

L'amour véritable n'est pas exclusif. Aussi tous les degrés de la Compagnie de Jésus ont eu part aux maternelles tendresses de Marie. L'humble Vierge de Nazareth s'est visiblement complu à favoriser, d'une manière singulière, le modeste degré des Frères coadjuteurs. Quelques traits en feront foi.

Régnier Stratz, reçu comme coadjuteur temporel dans la province du Bas-Rhin, se rendait à pied de Cologne au noviciat de Trèves. Il venait à peine de se mettre en marche qu'un mal subit et fort grave le mit dans l'impossibilité de continuer sa route. En proie à de cruelles souffrances dans une masure abandonnée, il passa la nuit à supplier la très sainte Vierge de ne pas le laisser mourir avant qu'il eût pu revêtir l'habit des enfants de la Compagnie. Tout à coup Notre-Dame se montra à ses regards, environnée d'une lumière céleste; et, lui rendant les forces nécessaires pour achever son voyage : « Mon fils, lui dit-elle, vous arriverez au terme de vos désirs; mais sachez que vous ne tarderez pas à me voir revenir avec les anges, pour chercher votre âme et la conduire en paradis. » Douze jours, en effet, après son entrée au noviciat, il expirait joyeusement au milieu de ses frères, en chantant l'*alleluia*.

L'histoire générale de la Compagnie a cru devoir conserver à la postérité les détails de la vocation du F. Jean-Thomas Lauretani[2].

Amurat Roberti — c'était le nom que portait le F. Jean dans le monde — appartenait à une noble famille de Modène. Dès sa première enfance, son cœur s'était épanoui sous le regard maternel de la Vierge. Devenu maître de sa personne, il résolut d'aller à

(1) Louis Saint-Cyr S. J., *Les nouveaux jésuites français dans l'Inde*, ch. I.

(2) Sacchini, *Hist. Soc.*, p. III, l. 6, n. 13.

Lorette se consacrer pour toujours au service de celle qu'il aimait uniquement en ce monde. Sa pieuse imagination lui représentait, groupées autour du vénéré sanctuaire, nombre de ferventes communautés religieuses, entre lesquelles il pourrait choisir à son gré. Quel ne fut pas son désappointement, en arrivant à la *santa Casa!* Il ne rencontrait rien de ce qu'il avait rêvé; et ce qu'il ne cherchait pas il le trouvait, c'est-à-dire la Compagnie de Jésus, contre laquelle il nourrissait une secrète aversion.

De dépit, notre pèlerin désenchanté pensait à regagner ses foyers sans se confesser, sans communier, sans même vouloir mettre le pied dans la sainte chapelle. Il se décida toutefois à faire part de sa peine à quelques personnes, avec lesquelles il avait lié connaissance. Celles-ci le conduisirent à un Père du collège des jésuites. Il en reçut un si cordial accueil, que, changeant tout à coup de dessein, il prit le parti de se fixer définitivement à Lorette. Il obtint même du gouvernement l'autorisation de se construire une cabane dans les environs, résolu d'y mener la vie érémitique.

Il faisait depuis peu de jours l'apprentissage de cette nouvelle existence, quand se réveillèrent au fond de son cœur ses premiers désirs de vie religieuse. Il se mit donc en devoir de répondre à l'appel de Dieu, tout en excluant dans ses délibérations l'ordre de saint Ignace, resté l'objet de ses plus vives répugnances. Un nouveau grief s'ajoutait même aux anciens : il redoutait que l'obéissance absolue, en vigueur dans la Compagnie, ne le contraignît de quitter la douce solitude qu'il s'était choisie.

Roberti en était là de ses réflexions et de ses projets, quand le jour de la fête de saint Thomas de Cantorbéry (29 déc. 1569), il entendit tout à coup une voix qui lui dit : « Pauvre enfant, tu ne peux rien de toi-même : regarde-moi et écoute. » Levant alors les yeux, il voit l'auguste Mère de Dieu sous les traits où on la vénère dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure. La Vierge clémente lui rappelle les faveurs dont elle l'a comblé, lui reproche de s'attacher à des murailles de pierre aux dépens de sa perfection, enfin lui commande d'entrer dans la Compagnie et de s'y montrer pleinement soumis, fallût-il quitter sa sainte demeure : « Va donc,

ajouta-t-elle; c'est moi qui t'ai conduit ici; je ne t'abandonnerai pas et je te protégerai jusqu'à la mort. » Roberti courut au collège où il fut admis. L'humilité lui fit demander le degré de coadjuteur temporel. Désireux de s'entendre sans cesse rappeler le jour où il reçut une telle faveur, jaloux aussi de témoigner sa reconnaissance à Notre-Dame et son amour à saint Jean, fils bien-aimé et fidèle gardien de Marie, Amurat Roberti changea son nom en celui de Jean-Thomas Lauretani.

Rien de plus touchant que la condescendance de cette Mère des petits et des humbles envers François Hernandez, dont « la vocation, dit Nieremberg, fut toute miraculeuse, la vie toute sainte, et la mort semblable à sa vocation et à sa vie. » Il était né, dans les montagnes du royaume de Murcie, d'une pauvre famille de Morisques. Un jour que, menant paître les troupeaux, il pensait avec l'amour des cœurs purs à la grandeur et à la bonté de Dieu, il vit soudain la Reine du ciel : « François, lui dit-elle, laisse désormais ton troupeau. Va-t-en à Murcie, tu y trouveras des prêtres qui mènent une vie nouvelle. Fais ce qu'ils te diront, de là dépend ton salut. » L'enfant obéit sans hésiter, trouva dans la personne des premiers jésuites ceux que lui avait désignés l'aimable Vierge et fut par eux envoyé au noviciat de Gandie, où il fut admis en qualité de Frère coadjuteur.

Il était pâtre aussi le F. Jean de Brionès, quand il entendit l'appel divin. Un jour qu'il conduisait ses brebis au pâturage, il vit une image de la Madone, devant laquelle il passait, incliner vers lui la tête comme pour l'engager à approcher. Ce prodige se renouvela plusieurs fois. Notre heureux berger acheta l'image, et, chaque matin, lorsque son troupeau s'était dispersé, il la plaçait au pied d'un arbre, l'ornait d'herbes et de fleurs, récitait pieusement son chapelet devant elle, et, s'accompagnant d'une guitare champêtre, dansait et chantait en son honneur, avec une joyeuse et charmante simplicité. Cette image fut le seul trésor qu'il apporta dans la Compagnie; les supérieurs lui permirent de la garder jusqu'à la mort.

Un si dévot serviteur de Marie ne pouvait qu'être souverainement odieux à l'enfer. Comme il se levait chaque nuit pour

prier et se flageller, le démon, dans le dessein de l'effrayer, ébranlait tout avec fracas autour de sa cellule. Mais le bon Frère ne faisait que rire de ses efforts impuissants : « Grogne, chien d'enfer, lui criait-il; nous t'en ferons voir bien d'autres! » et l'ennemi s'enfuyait plein de rage.

XI

Ce ne fut pas de la garde d'un troupeau, errant dans une paisible solitude, mais du milieu des camps et du tumulte des armes, que la Vierge puissante appela le F. Benoît Goès.

Il avait suivi jusqu'à vingt ans la carrière militaire, fort peu soucieux du salut de son âme; mais une grâce victorieuse l'attendait dans un village du royaume de Travancor. Venant à passer devant une image de Notre-Dame, il fut saisi tout à coup d'un extrême regret de la licence de sa vie passée. Il se mit aussitôt à conjurer la Mère des pécheurs d'intercéder en sa faveur, auprès du divin Enfant qu'elle portait dans ses bras; à l'instant même, il vit l'Enfant Jésus verser un torrent de larmes : merveille dont furent témoins les compagnons de Benoît. Ce spectacle pénétra le jeune soldat d'une si vive contrition, qu'il commença le jour même une confession générale. Se dépouillant de ses armes, il fit vœu d'embrasser la vie religieuse dans la Compagnie de Jésus, où il fut reçu comme coadjuteur temporel.

Après cinq ans d'un gigantesque et périlleux voyage entrepris pour la gloire de Dieu, presque au moment où il achevait d'explorer le chemin des Indes à la Chine, du côté de la Tartarie, le F. Goès était sur le point de rendre à Dieu son âme vaillante. Le Seigneur, dans son amour, lui réservait un dernier sacrifice : Goès allait mourir privé de la consolation d'être assisté par un prêtre à ce moment redoutable : « Mon cher Frère, dit-il alors à son compagnon, voilà cinq ans que je n'ai eu le bonheur de me confesser, et je meurs sans pouvoir l'obtenir. Cependant béni soit Notre-Seigneur! car, par sa grâce, je ne me rappelle aucune faute depuis mon départ qui puisse m'attrister en ce moment. »

Profondes donc et admirables sont les conversions opérées

par Marie. Nous en avons un autre bel exemple dans le F. Jean Tibaldo, redevable à la Reine du ciel et de son changement de vie et de sa vocation à la Compagnie. Il avait passé sa jeunesse à parcourir l'Italie et l'Espagne, s'abandonnant presque sans frein à toutes les passions de son âge. Toutefois il demeurait fidèle à quelques pratiques de piété en l'honneur de la Mère de Dieu. Souvent il lui semblait que les images de Notre-Dame jetaient sur lui un regard de compassion et lui reprochaient tacitement son libertinage. Il baissait alors les yeux, rentrait un instant en lui-même, mais n'avait pas le courage de briser ses chaînes. Or, un jour qu'emporté par la colère, il courait à sa perte, la Mère des miséricordes, lui apparaissant soudain, l'arrêta par ces mots : « Où vas-tu donc, ô mon fils? » Dès lors Jean Tibaldo devint un autre homme. A l'âge de trente-cinq ans, il entrait dans la Compagnie, où sa vie ne fut plus qu'un tissu d'actes des plus belles vertus et de grâces insignes. Il mourut à Rome, portier de la maison professe.

Mais l'un des plus illustres Frères coadjuteurs que Notre-Dame ait donnés à la Compagnie est sans nul doute le F. Pierre de Basto, l'Alphonse Rodriguez du Malabar, favorisé de Dieu à l'égal des plus grands saints. Vers l'âge de dix-sept ans, Pierre avait fait vœu de chasteté perpétuelle aux pieds de Notre-Dame de la Victoire, à Lisbonne. Cependant il ne songeait pas encore à quitter le monde. Il s'embarqua pour les Indes, et il y porta les armes pendant deux ans. Mais un jour, il allait périr dans un naufrage, où il fut cinq jours entiers le jouet des flots, quand il fut soutenu et sauvé par la Reine du ciel et son divin Fils. En reconnaissance de ce bienfait, Pierre leur promit de consacrer uniquement à leur service, dans l'état religieux, tout ce qui lui resterait de vie. De retour à Goa, n'ayant encore que dix-neuf ans, il alla donc s'offrir en qualité de coadjuteur temporel aux supérieurs de la Compagnie. Il descendait pourtant de l'illustre famille des Machado, unie par le sang à tout ce que la province d'Entre-Douro-et-Minho comptait alors de plus nobles races.

C'est à lui qu'arriva, durant les épreuves du noviciat, ce trait si célèbre dans les annales de l'ordre, si consolant pour tous les

enfants de saint Ignace, et qui confirme si bien le rôle de Fondatrice de la Compagnie attribuée à la très sainte Mère de Dieu.

Le maître des novices avait envoyé le F. de Basto en pèlerinage, avec deux jeunes compagnons, dans l'île de Salsette. Ordre leur était donné de n'accepter nulle part l'hospitalité chez les missionnaires, mais de mendier dans les villages leur pain de chaque jour, et un asile pour la nuit. Or, il advint que, fatigués un soir d'une longue course, ils rencontrèrent sur leur route une humble famille, composée d'un vieillard, d'une femme et d'un petit enfant. Ces voyageurs inconnus accueillirent nos pèlerins avec une charité incomparable, et s'empressèrent de leur servir un modeste repas. Au moment de se séparer, comme le F. de Basto, après leur avoir rendu mille actions de grâces, priait ses bienfaiteurs de lui dire leurs noms, voulant sans doute les recommander à Dieu : « Nous sommes, lui répondit la Mère, les trois fondateurs de la Compagnie de Jésus, » et ils disparurent à l'instant.

XII

Combien d'autres membres de la société, sans avoir été appelés explicitement par la très sainte Vierge, lui ont été redevables néanmoins de leur persévérance! Citons quelques faits à l'appui.

Abusant contre le F. François Fernandès de la sainte haine qu'il portait à son corps, le démon parvint à le jeter dans une dangereuse illusion : la vie commune de la Compagnie, pensait-il, ne lui permettrait pas de se crucifier selon toute l'étendue de ses désirs. Notre jeune novice — il n'avait que dix-sept ans — s'enfuit donc un jour en franchissant les murs, pour aller chercher un ordre plus austère. Désireux de se rendre Notre-Seigneur et sa sainte Mère propices, le fugitif entreprit d'abord le pèlerinage de Notre-Dame de Lapa; et, grâce à la candeur de sa bonne foi, il mérita de retrouver subitement la lumière de l'âme auprès de l'image miraculeuse, où tant de malades recouvraient chaque jour la santé du corps. L'illusion dissipée, François se leva comme l'enfant prodigue; or, à peine avait-il repris

le chemin du noviciat, que Notre-Dame voulut lui donner sans retard l'assurance de son pardon : elle lui envoya, comme consolateur visible et pour compagnon de route jusque sur la place publique de Coïmbre, son ange gardien.

Le célèbre P. Jacques Ledesma fut quelque temps cruellement torturé par la crainte d'être infidèle à sa vocation et à la chasteté qu'elle exige. Or, dit le P. d'Oultreman, « comme il recommandait ces deux points à la bienheureuse Marie en son oraison, la même Vierge s'apparut à lui plus claire et plus resplendissante que le soleil, ayant pour compagnes les saintes Marie-Magdeleine, Catherine, vierge et martyre, et Catherine de Sienne; et lors, elle ne lui promit pas seulement la chasteté et la persévérance en la religion, ains encore l'asseura de se faire voir derechef à lui sur la fin de sa vie. Cela dit, cette sainte et céleste troupe se retira, chantant un cantique très harmonieux à l'honneur de la chasteté. Le Père n'en retint que ce verset :

Divina res est castitas, — Divina sunt et praemia — Quae continenti dat Deus : Divine est la continence, — Divine est la récompense — Qu'aux chastes donne le Seigneur[1]. »

Celui-là ne saurait persévérer dans sa vocation, qui ne cherche pas à garder intacte, au fond de son âme, la sainte joie des enfants de Dieu. Cette allégresse de cœur, le P. François Coster la demandait un jour à Marie, la suppliant de lui enseigner le secret de conserver la joie, au milieu de toutes les douleurs du corps et de l'âme. Notre-Dame lui apparut alors et lui dit : « François, promets-moi d'être toujours obéissant et toujours humble, et sois sûr que tu pourras être toujours joyeux. » Cette bonne Mère l'assura de plus qu'il pourrait travailler à la gloire de Dieu jusqu'à sa mort, sans être jamais malade.

Parvenu à l'âge de quatre-vingt-six ans, le saint vieillard disait à un jeune novice, pour lui inspirer une confiance inébranlable en la protection de la très sainte Vierge : « Si vous entendez dire que le P. Coster est malade, soyez certain que

(1) *Recueil des hommes illustres de la Compagnie de Jésus.* — Sacchini, *Hist. Soc.*, p. II, l. I, n. 65.

c'est un mensonge : car les promesses de la Mère de Dieu ne trompent jamais; et, comme elle me l'a dit elle-même, être malade et mourir, ce sera tout un pour moi. » Aussi, quand enfin sonna l'heure de sa délivrance, ce grand homme, dernier survivant de la génération formée par saint Ignace, expira le sourire sur les lèvres.

Ce sont parfois de simples postulants que Marie exhorte à la persévérance : tel fut le cas du F. Jean-Baptiste, de la province d'Andalousie. Sa première probation durait déjà depuis près de cinquante jours; la peine de voir retarder si longtemps son admission au rang des novices ébranla sa première résolution. Il forma donc le dessein de revenir au plus tôt dans son village. Mais la miséricordieuse Vierge, touchée de compassion, daigna le visiter dans sa détresse. Accompagnée de saint Pierre et de sainte Barbe, pour lesquels il avait une dévotion particulière, Notre-Dame lui apparut, et le regardant avec bonté : « Jean, lui dit-elle, ne t'abandonne pas à la tristesse, mais suis courageusement la voie où tu viens d'entrer. Tu parviendras ainsi, je te le promets, à la vie éternelle. »

Marie fit plus encore pour le F. Antoine Moniz, surnommé par quelques-uns de ses biographes l'*enfant prodigue* de la Compagnie. A un sincère et très vif désir de la perfection le jeune novice alliait malheureusement un attachement dangereux à son propre jugement. Le démon ne tarda pas à en profiter : il lui suggéra que le genre de vie adopté par les compagnons d'Ignace n'était pas assez parfait, et que le frein de l'obéissance entraverait ses désirs de pénitence et de mortifications héroïques.

Enfin, sourd à toutes les remontrances du maître des novices, Simon Rodriguez, le jeune Moniz prit la fuite; et, jaloux de suivre les traces des saints pénitents, il partit à pied, en mendiant, pour Saint-Jacques de Compostelle. Bien loin de lui rendre la sérénité, ce premier pèlerinage ne fit qu'augmenter son trouble, sans toutefois lui dessiller les yeux. Il résolut donc de pousser plus loin, et prit la route de Notre-Dame de Montserrat. Là, dit un vieil historien, il se flattait sans doute de reconquérir la paix de l'âme, comme saint Ignace l'y avait rencontrée

quelques années auparavant; mais Ignace l'avait trouvée en fuyant le monde, et Moniz fuyait la maison de Dieu. — La Reine du ciel toutefois eut pitié de lui. Subitement éclairé en ce lieu de bénédictions, le pauvre fugitif, prosterné devant l'image miraculeuse, s'écria comme le prodigue de l'évangile : « Je me lèverai et j'irai à mon père. » Il partit en effet, et, après un voyage des plus pénibles, il revint se jeter dans les bras d'Ignace, qui l'accueillit avec une tendresse toute paternelle.

A côté de si beaux traits, le suivant, croyons-nous, ne sera pas déplacé. Nous l'empruntons à Nadasi. C'est le récit qu'un jeune homme, nommé Charles, fait de sa vocation au P. Alphonse de Ovalle, procureur de la mission du Chili, à Rome.

« Il y a cinq ans, lui écrivait-il, je faisais les *Exercices* spirituels dans le but d'étudier ma vocation. Un jour, je vis en esprit une nuée, au sein de laquelle se trouvaient les saints Dominique, Bernard et François, et au milieu d'eux Notre-Seigneur. En face de cette nuée en parut bientôt une autre, qui portait la très sainte Vierge. Or, voici que Notre-Dame, après avoir salué son divin Fils, lui offrit un cœur; Notre-Seigneur lui dit d'en disposer selon son bon plaisir. Je compris en ce moment qu'il s'agissait de mon propre cœur, et je vis ma très bonne Mère le remettre à saint Ignace qui venait de paraître à l'instant.

» Il semblait toutefois que je ne voulusse pas répondre à cette vocation, l'institut de la Compagnie étant trop doux à mon gré. La sainte Vierge me découvrit donc l'horizon; soudain, je me vis moi-même transporté dans un pays sauvage, enfoncé dans la boue jusqu'aux genoux, avançant à grand peine et le front ruisselant de sueur; à mes côtés se tenait un indien, armé d'un arc et de flèches. Me grondant alors doucement, la très sainte Vierge me demanda si ce genre de vie me paraissait trop doux. Je fis aussitôt le vœu d'entrer dans la Compagnie et de demander la mission des Indes; et la vision s'évanouit[1]. »

(1) *Annales Mariani*, n. 883.

XIII

Ils ne sont pas rares ceux que Marie a sauvés de la mort, pour leur permettre d'entrer dans la Compagnie. Nous n'en rapporterons que quelques exemples plus remarquables.

Encore tout enfant, Jules Fazio se récréait un jour aux bords de la mer; le pied venant à lui manquer sur un rocher glissant, il tomba dans une eau profonde, où il allait périr. Comme il se débattait au milieu des flots, et revenait pour la seconde fois à la surface, la cloche d'une église voisine tinta l'*Ave Maria ;* et le pieux enfant, près d'être une seconde fois submergé, commença en cet état la salutation angélique. A l'instant même, il se sentit porté à terre par une main invisible.

Reçu dans la Compagnie à l'âge de dix-huit ans par le vénérable P. André Oviedo[1], et formé par saint Ignace lui-même à la perfection religieuse, il fut nommé, à trente ans, maître des novices de Rome par saint François de Borgia; puis tour à tour visiteur ou provincial de la Corse, de la Sardaigne, de la Sicile, de Venise, de Naples; dans tous ces emplois, il se fit un devoir sacré d'inspirer à tous une tendresse de fils pour la Reine du ciel : tant ce premier bienfait avait laissé dans son cœur un impérissable souvenir.

Du reste, Dieu lui avait réservé la formation spirituelle d'âmes d'élite, capables de goûter ses enseignements. Il suffit de nommer saint Stanislas et le bienheureux Rodolphe Acquaviva. Ceux-ci, qui l'avaient précédé dans la gloire, n'oublièrent pas leur bien-aimé maître dans les voies de la perfection. C'était, en effet, la croyance commune qu'ils vinrent, à la tête d'une glorieuse phalange de ses anciens novices, consoler ses derniers moments et recevoir son âme pour la présenter devant le trône de Dieu (1596)[2].

Naples garda longtemps la mémoire du P. Vincent Maggio, son apôtre, et l'un des plus chers enfants de la Mère de Dieu. S'il

(1) La Sacrée Congrégation des Rites a approuvé le procès de l'ordinaire pour la cause de béatification du serviteur de Dieu.

(2) Aguilera S. J.; t. I, pag. 343 et suiv.

put, en effet, devenir enfant de saint Ignace, il le dut à la protection de Marie. Sa mère le portait, depuis environ sept mois, dans son sein, lorsqu'une flotte musulmane vint répandre la désolation et la mort autour du golfe de Sorrente. Mais son précieux fardeau la mettait dans l'impossibilité de fuir. La pauvre mère eut alors la pensée de confier sa détresse à Notre-Dame, et elle entendit, par deux fois et très distinctement, son fils lui intimer de la part de Dieu l'ordre de fuir. Elle l'accomplit aussitôt sans peine, et se hâta, en reconnaissance de cette faveur, de consacrer son fils à la très sainte Vierge. Vincent n'avait pas sept ans, quand il lui fut donné de voir le Sauveur entre les bras de Marie; et, quelques années plus tard, il entrait dans la Compagnie.

Moins de trente ans auparavant mourait, dans cette même ville de Naples, le P. Antoine Lisio, l'un des plus éminents religieux de sa province. Son père s'était formellement opposé à sa vocation. Désespérant de le fléchir, le jeune Antoine résolut de s'enfuir à Rome par mer, après avoir instamment imploré le secours de la Reine du ciel. Mais le secret de son prochain départ avait été trahi : profondément irritée, sa famille fit mettre en embuscade plusieurs barques armées, avec ordre de l'enlever de force, au moment où il passerait en vue de la petite ville de Fondi, sa patrie. Les matelots du bateau que montait le courageux adolescent, touchés de ses prières et de ses larmes, jurèrent de le dérober à toute recherche. La perquisition fut opiniâtre, mais vaine : la proie si convoitée se trouvait ensevelie, à fond de cale, sous une grande partie de la voilure. Par malheur, soit rudesse, soit précipitation, ces hommes de mer y mirent si peu de précaution que, sans un secours manifeste de sa puissante protectrice, Antoine y fût mort étouffé. Cette vie qu'il tenait de la bonté de Marie, le saint jeune homme la lui consacra tout entière dans la Compagnie de Jésus, et il mérita d'en être visiblement assisté sur son lit de mort.

XIV

Grâce à Marie, le F. Augustin Salumbrino échangea l'obscurité d'un cachot pour le paradis de la vie religieuse. Dans sa jeunesse,

il servait un gentilhomme en qualité de domestique. Celui-ci ayant été accusé de meurtre, Augustin fut impliqué dans l'affaire et, sur de fausses inculpations, condamné à la peine capitale. Cette triste aventure lui découvrit sans peine le néant des choses humaines; il promit donc, s'il échappait à la mort, de ne plus vivre que pour Dieu. Une espérance lui restait encore : l'intervention de la très sainte Vierge qu'il avait toujours aimée d'un amour de fils. Sa confiance ne fut pas vaine; car, tandis qu'il la priait avec ferveur, cette Mère de bonté daigna se montrer à ses regards, rayonnante et pleine d'affabilité, le consola et l'assura de sa prochaine délivrance. Le procès fut, en effet, revisé, la sentence cassée et le prisonnier rendu à la liberté.

Dès lors Salumbrino ne pensa plus qu'à tenir sa promesse. Il se sentit d'abord incliné vers l'ordre de saint François; toutefois cet attrait laissait son esprit perplexe et sa volonté irrésolue. Pour sortir de ses incertitudes, il consulta le recteur du collège romain qui lui conseilla simplement de faire une retraite d'après la méthode de saint Ignace. Or, pendant qu'il vaquait aux saints *Exercices*, la Mère de Dieu lui apparut de nouveau et lui ordonna d'entrer dans la Compagnie de son Fils Jésus.

La suite de sa vie religieuse fut digne d'un pareil début : son inaltérable dévouement dans la charge d'infirmier qu'il remplit pendant cinquante-deux ans, ses heures d'oraison dérobées chaque nuit au temps du repos, son abstinence continuelle, ses flagellations sanglantes, son admirable pureté de cœur, les assauts visibles des puissances infernales, les plus aimables apparitions de Notre-Dame, tout, en un mot, dans cette vie angélique, conciliait au F. Salumbrino la réputation méritée d'un homme de Dieu. Aussi, saint Charles Borromée aimait à causer avec l'humble Frère, « comme un saint avec un autre saint, » dit le P. de Andrade; et saint Louis de Gonzague, ayant eu l'occasion de le voir à Milan, fut si touché de ses entretiens qu'à son retour à Rome, il exprima le désir de l'avoir parmi ses compagnons de route.

Saluons encore en passant, dans cette série des privilégiés de la Vierge, l'aimable figure du P. Louis Puell. Il était issu d'une noble famille tyrolienne. L'amour de Marie et de son saint patron,

Louis de Gonzague, l'avait incliné, dès ses premières années, vers la famille de saint Ignace. Celle-ci se trouvait alors reléguée dans la Russie-Blanche, presque aux extrémités de l'Europe, et les médecins avaient déclaré au jeune homme, qu'entreprendre un si long voyage, c'était courir à une mort certaine. Louis était, en effet, d'une constitution si frêle et si maladive qu'il ne pouvait pas même supporter le mouvement d'une voiture sans éprouver de violents vomissements. Mais l'amour est plus fort que la mort, et rien ne put ébranler sa résolution. Il se traîna péniblement jusqu'à un sanctuaire de la Mère de Dieu, obtint sa guérison, et, fidèle à sa vocation, se mit en route pour le noviciat de Polotsk. Au bout de dix ans d'une vie exemplaire, Dieu le trouva mûr pour le ciel. Comme il allait expirer, ses yeux se remplirent de larmes. Le prêtre qui l'assistait lui demanda s'il n'éprouvait pas quelque crainte de la mort : « Non, non, répondit le mourant, je ne la crains pas; je pleure, parce que je me rappelle les bienfaits de la bonté divine à mon égard : j'ai vécu dix ans dans la Compagnie et je meurs dans la Compagnie! Dieu soit béni dans les siècles des siècles! » Et peu de temps après il expira.

XV

Ces faits pourraient suffire à prouver combien Notre-Dame s'est montrée attentive à recruter pour sa Compagnie d'excellents sujets; mais s'il fallait encore d'autres noms, les annales de la société n'en manquent pas.

C'est le P. Gaspar Cathasul que la très sainte Vierge daigna confirmer elle-même dans sa résolution d'entrer dans la Compagnie, pendant qu'il faisait pour la première fois les *Exercices* de saint Ignace.

C'est le P. Michel Montalto, appelé miraculeusement par la Reine du ciel, avant l'âge de quinze ans, à suivre Notre-Seigneur dans le même institut. Aussi sa dévotion pour sa céleste bienfaitrice semblait ne point connaître de bornes. Il se préparait à chacune de ses fêtes, par huit jours de prières et d'austérités; exercices qu'il continuait à pratiquer pendant huit autres jours

en action de grâces. La veille, il jeûnait au pain et à l'eau, et passait toute la nuit à méditer sur les vertus et les grandeurs de sa Mère du ciel[1].

C'est l'illustre P. Nieremberg, l'un des maîtres les plus excellents de la vie spirituelle, qui, à dix-neuf ans, quitte le monde pour embrasser l'ordre de saint Ignace, sur une invitation formelle de la Mère de Dieu.

C'est le P. Jean Garnier, dont les vingt-six ans d'enseignement théologique entourèrent d'un brillant reflet de science le célèbre collège Louis-le-Grand. Le lis de son innocence, qu'il avait gardé immaculé jusqu'à l'âge de seize ans, attira les regards de la Reine des vierges. Notre-Dame daigna lui apparaître et l'appeler à la Compagnie. En mémoire de cet inappréciable bienfait, le P. Garnier se rendait chaque année en pèlerinage, à pied et à jeun, même dans sa vieillesse, au sanctuaire de Notre-Dame des Vertus, dans les environs de Paris.

C'est le P. Jean de la Bretesche, qui, priant avec ferveur Notre-Dame de lui faire connaître sa vocation, la vit tout à coup devant lui, environnée d'une troupe d'anges; et, sur l'ordre de leur Reine, ces esprits célestes le revêtirent du manteau de la Compagnie.

C'est le P. Pierre de Anasco, l'un des plus admirables missionnaires du Paraguay. Atteint d'une maladie mortelle, vers l'âge de vingt-deux ans, il avait eu recours à la Reine du ciel. Cette aimable Mère, portant son Fils entre les bras, lui apparut comme à saint Stanislas, et, lui rendant la santé, l'engagea à en profiter pour se consacrer au salut des âmes dans la famille de saint Ignace.

C'est le P. Augustin Cardaveraz, dont le P. de Calatayud ne craignait pas de dire, après avoir parcouru l'histoire de sa vie : « J'estime en vérité que, même après avoir lu les écrits d'une sainte Gertrude ou de la séraphique sainte Thérèse, les plus doctes et les plus habiles directeurs d'âmes trouveront un grand sujet d'admiration et de louanges pour Notre-Seigneur dans cette vie, toute cachée en Dieu avec Jésus-Christ. » Le jeune Augustin

(1) Aguilera S. J.; ouv. cité, p. 354.

avait fait vœu de chasteté perpétuelle, à l'âge de treize ans, aux pieds de la bienheureuse Vierge; celle-ci l'en récompensa aussitôt, en lui conseillant elle-même de mettre sa vertu en sûreté dans la Compagnie.

C'est le P. Paul Boym, invité, lui aussi, par Marie à devenir enfant de saint Ignace, pour prix de sa filiale tendresse envers elle. Ce saint religieux mérita d'être visité à ses derniers moments par sa céleste bienfaitrice, accompagnée de son bienheureux Père Ignace, et du glorieux apôtre des Indes.

C'est le P. Corneille Vischaven, qui fut adressé par Notre-Dame au P. François Strada, afin de recevoir ses leçons et d'embrasser son genre de vie.

C'est le P. Nicolas Pimienta, mort en odeur de sainteté, après avoir connu par révélation le moment de son bienheureux passage. Encore enfant, il alla frapper à la porte d'un couvent pour demander l'habit religieux; or, au moment où il se disposait à agiter la clochette, il entendit une statue de la Vierge, placée au-dessus de la porte, lui adresser ces paroles : « Non, mon fils, ce n'est pas ici que tu dois être, mais dans la Compagnie de Jésus. »

C'est le P. Jean Nunez de Guzman, auquel apparut, durant son sommeil, la très sainte Mère de Dieu, accompagnée du P. Le Fèvre et du P. Strada. « Veux-tu, lui demanda-t-elle, servir mon Fils jusqu'à l'épuisement complet de tes forces? » Sur la réponse affirmative du jeune Nunez, « Eh bien! mets-toi à la suite de ceux-ci », ajouta-t-elle, en lui désignant les deux Pères qui étaient à ses côtés; et la Vierge disparut. Mais Nunez ne connaissait ni Le Fèvre ni Strada. Il pria donc Notre-Dame de vouloir bien lui ménager la rencontre de ceux auxquels il devait s'attacher; peu de temps après, en effet, ils s'offrirent à ses vœux impatients. Le Fèvre lui dit : « Voulez-vous servir Jésus-Christ jusqu'à l'épuisement complet de toutes vos forces? » A cette interrogation, la même que lui avait faite la très sainte Vierge, Nunez n'eut pas de peine à reconnaître ceux qu'il cherchait. Se jetant à leurs pieds, il sollicita son admission dans la Compagnie, grâce qui lui fut aussitôt accordée.

C'est le P. François de Petris, compagnon d'apostolat du P. Mathieu Ricci, qui pleura longtemps sa fin prématurée. « Car, écrivait-il au P. Claude Acquaviva, bien peu l'égaleront pour sa sainteté et ses mœurs angéliques. » Le jeune François étudiait au collège romain, quand il se sentit porté à embrasser le genre de vie de ses maîtres. Cependant il reculait toujours au moment de prendre un parti définitif. Un jour de l'Assomption, tandis que, seul dans sa chambre, il se trouvait en proie à ses perplexités ordinaires, il s'entendit interpeller distinctement. « N'hésite plus, lui dit cette voix, entre dans la Compagnie de mon Fils et demeure-s-y jusqu'à la fin. » François se retourna vivement, mais n'aperçut personne; il n'y avait derrière lui qu'une image de la Reine du ciel fixée à la muraille. L'heureux étudiant comprit d'où lui venait cette invitation; toutes ses incertitudes s'évanouirent; une grande paix se répandit dans son âme; signe non équivoque, remarque Jouvency, de l'action du bon esprit[1]. Bientôt après il entrait au noviciat de Saint-André.

Il faudrait encore citer les Pères Alphonse de Miranda, Joseph de Ariaga, François Falloux, Guillaume de Sommyèvre, Joseph de Clorivières et plusieurs autres[2].

Aussi le P. Nieremberg a-t-il pu dire justement, et nous terminerons ce chapitre par ces touchantes paroles : « C'est tout un volume qu'il faudrait écrire, si l'on voulait raconter les voies miraculeusement providentielles par où la Vierge Marie a conduit à la Compagnie un nombre infini de sujets. Ce que nous venons de dire suffira pour la consolation d'un grand nombre et pour la mienne en particulier; car grand est mon bonheur d'avoir été placé de sa main dans sa demeure. Qu'elle soit à jamais bénie

(1) Juvencius, *Hist. Soc.*, p. V, l. 19, n. 4, p. 518.

(2) V. Nolarci, ouvr. cité, chap. 15. — Gusman, *Rosa de Nazareth*, I p., ch. 3 et 4. — Les *Ménologes* de l'ordre, *passim*.

On lit dans une sorte de *Mémorial* tracé de la main même de l'illustre P. Vieira : « Le 11 avril 1623, je me décidai à être religieux, au moment où je passai à côté de l'église de Notre-Dame de Ajuda. » (*Barros* S. J.

pour la miséricorde dont elle a usé envers moi, non seulement en m'appelant à la Compagnie, mais en m'y conservant! Du reste, tous les membres de notre société peuvent lui rendre les mêmes actions de grâces : car, s'ils y goûtent grande joie et dévotion, c'est à elle qu'ils le doivent. »

CHAPITRE IV.

L'IMMACULÉE CONCEPTION

ET LA

COMPAGNIE DE JÉSUS.

L'IMMACULÉE CONCEPTION

(Murillo. — *Musée de Madrid.*)

CHAPITRE IV.

L'IMMACULÉE CONCEPTION

ET LA

COMPAGNIE DE JÉSUS.

Es gracia de la vocación sentir altamente de esta Señora. (NIEREMBERG, *ibid.*, cap. 31.)

C'est une grâce de notre vocation d'avoir de hautes pensées sur Notre-Dame.

I

On nous pardonnera cette hardiesse de langage qu'entre Marie et la Compagnie de Jésus il y a réciprocité de bienfaits. La Reine du ciel a reçu dans ses bras la Compagnie naissante, a guidé ses premiers pas, et n'a cessé dès lors de l'entourer de soins vigilants : la Compagnie, en retour, par la voix de ses prédicateurs, la plume de ses écrivains, le zèle de ses apôtres, s'est passionnément appliquée à glorifier sa Reine et sa Mère, à défendre ses prérogatives, à propager son culte.

Quand, de l'obscurité mystérieuse de la grotte de Massabielle, la Vierge de Lourdes laissa tomber ces paroles : « Je suis l'Immaculée Conception, » tous les enfants de la Compagnie sentirent battre leur cœur : elles y réveillaient un écho

puissant et aimé. Après l'oracle du Vatican, ces mots ne venaient-ils pas confirmer providentiellement une vérité que de génération en génération les jésuites s'étaient transmise avec amour comme un legs sacré?

Aussi bien, suivant la révélation faite à saint Alphonse Rodriguez, la Compagnie avait été voulue de Dieu en partie pour défendre cet incomparable privilège de sa Mère. C'est une page bien connue de son histoire; nous aimons à la reproduire ici.

Les dernières rumeurs d'une violente controverse sur le mystère de la grâce retentissaient encore. Paul V avait, il est vrai, calmé quelque peu l'ardeur des controversistes; on venait toutefois, à Palma, au couvent des franciscains et au collège des jésuites, de remettre sur le tapis la brûlante question : comment concilier la liberté humaine avec la prescience divine et l'économie de la grâce?

Les religieux d'un autre ordre voulurent, de leur côté, exposer en public leur théorie : c'était leur droit. Par malheur, parmi les thèses placardées sur les murs, s'en était glissée une défavorable à la Conception Immaculée de Marie. Quel ne fut pas l'étonnement des Majorquins en lisant la fatale proposition, alors précisément que la bienheureuse Vierge était vénérée sous le vocable de son Immaculée Conception, comme patronne principale de la cité!

Grand émoi dans la ville. Les autorités décident que, pour calmer l'irritation populaire, il ne faut rien moins que la célébration de fêtes magnifiques en l'honneur de Marie immaculée. Le conseil de la ville fait appel au concours du vice-roi Don Charles Coloma, qui mande le prieur et le maître en théologie du couvent; ordre leur est signifié d'avoir à faire disparaître la thèse incriminée. Le vice-roi les menace même de remettre en vigueur un ancien décret, portant peine de bannissement contre quiconque oserait attaquer la doctrine de la Conception immaculée de Marie. Les deux religieux crurent pouvoir résister à l'injonction royale.

Le lendemain, on voyait les placards oblitérés et marqués

d'une croix rouge, signe ordinaire des *auto-da-fé*. Bref, comme l'émotion publique grandissait toujours, l'alternative est officiellement intimée aux Pères ou de retirer leurs thèses ou de quitter la ville; et les thèses furent déchirées.

Les fêtes suivirent. Inaugurées la veille du 8 décembre, fête de l'Immaculée Conception, elles durèrent toute l'octave : défilé des autorités ecclésiastiques et civiles, offices solennels, déguisements allégoriques et religieux, joutes, musique, feu d'artifice, rien ne manqua de ce qui pouvait contribuer à l'honneur de Marie immaculée et à l'allégresse du peuple fidèle.

« La joie de saint Alphonse Rodriguez, dit le P. Goldie, son récent historien, à cette manifestation spontanée de la dévotion de tout un peuple, fut aussi grande qu'avait été vive sa douleur des incidents qui avaient occasionné ces protestations.

» Il se trouvait en récréation, après le repas, avec la communauté du collège, lorsqu'il entendit parler pour la première fois des fameuses propositions, et tous ceux qui étaient présents furent fort étonnés de l'animation que lui causa cette nouvelle.

» Malgré son silence et sa réserve habituels, en dépit de son âge et de ses infirmités, il se leva, étendit les bras, et s'écria en regardant le ciel : « Mais vous ne pouvez pas vous moquer impunément de la Mère de Dieu; car, toute bonne qu'elle est, puisqu'elle est la douceur et la bonté même, elle a un Fils très jaloux de l'honneur de sa Mère, et des légions d'anges prendraient le parti de leur Reine pour défendre sa pureté et son honneur. » Après plusieurs phrases prononcées de ce ton, il ajouta : « *Une des principales raisons pour lesquelles Dieu a suscité la Compagnie de Jésus a été de défendre cette vérité.* » Telle était son ardeur, son enthousiasme même, en prononçant ces paroles, qu'un Père lui dit : « Frère Rodriguez, comment savez-vous que Dieu a confié à la Compagnie de Jésus la mission de défendre l'Immaculée Conception de la sainte Vierge? » — « J'en suis certain, » repartit Alphonse; et, levant de nouveau les bras et les yeux vers le ciel, il ajouta : « C'est de là, c'est d'en haut que je l'ai appris; et si le Père

recteur me le permettait, j'irais le proclamer dans les rues de Palma. »

» Quelques mois plus tard, le saint vieillard tombait gravement malade. De peur qu'il ne mourût sans avoir eu l'occasion de s'expliquer davantage, le Père recteur, Michel Julien, retenu lui-même par la maladie dans sa chambre, envoya le P. François Colin, qu'il savait en grande intimité avec Frère Alphonse, pour lui demander, au nom des supérieurs, comment il savait ce qu'il avait affirmé quelques mois auparavant, en récréation, touchant les rapports entre la Compagnie et l'Immaculée Conception. — « Mon cher Père, répondit le bon Frère, je me rappelle bien ce qui se passa en cette circonstance; et il est exact que j'ai dit ce que vous me rapportez. Cependant, je n'ai eu ni vision ni révélation extérieure et précise d'aucune sorte; je sais seulement que j'ai obéi à une forte impulsion venue du ciel, j'en suis certain; et ce que j'ai dit était une vérité d'en haut. Maintenant encore je suis sûr de ce que j'avançai alors. »

» Ces paroles confirment les témoignages des PP. Colin et Marimon, tous deux témoins auriculaires, ainsi que d'autres religieux, théologiens de grande autorité, lorsque le saint fit sa première déclaration. Alphonse n'était pas homme à parler à la légère, surtout en matière aussi grave. Personne ne douta de sa parole, bien que, pour plus de sécurité, le P. Julien eût exigé des explications ultérieures. De plus, c'était au moment de comparaître devant le souverain juge que saint Alphonse tenait un pareil langage[1]. »

La nouvelle de cette espèce de révélation se propagea avec une étonnante rapidité, grâce à une circonstance providentielle. Le saint portier eut cette vue surnaturelle dans les dernières années de sa vie, et, lorsqu'il mourut, le P. Julien était encore recteur. Or, le jour même de cette bienheureuse mort, celui-ci écrivit une longue lettre, dans laquelle il relatait succinctement la vie et les vertus du défunt; quant au fait en question, il le signalait avec toute la force que permettait la brièveté d'une

(1) F. Goldie S. J., *Vie de saint Alphonse Rodriguez*, ch. 14, § 9.

simple lettre. Voici ce passage, d'après la version latine qui fut produite au procès de béatification :

« Le Frère Alphonse nous exhortait tous à nous adonner au culte de l'Immaculée Conception. Un jour que nous nous trouvions plusieurs du collège avec lui, il nous dit que l'un des motifs, pour lesquels Jésus-Christ Notre-Seigneur avait voulu fonder la Compagnie de Jésus, était de propager et de défendre la croyance à l'Immaculée Conception. Il s'exprima sur ce sujet avec grande vivacité, tellement que l'on n'avait jamais remarqué en lui pareille animation. Ce qu'il avançait, ajouta-t-il, il ne l'avait pas tiré de son fonds, mais il l'avait appris d'en haut [1]. »

Grâce à Dieu, les jésuites n'ont pas été infidèles à leur mission. Avant de raconter leurs efforts pour défendre au dehors la prérogative de la Vierge sans tache, et d'indiquer comment ils ont, pour leur humble part, contribué à la définition du dogme de l'Immaculée Conception, il est opportun de rappeler combien cette dévotion s'est merveilleusement épanouie parmi eux.

II

L'histoire a conservé de précieux détails sur le culte de leur saint fondateur pour la Conception immaculée de Marie.

Sur la place Sainte-Lucie, lisons-nous dans l'album historique *Saint Ignace à Manrèse*, en face de la rue du même nom, et au frontispice d'une maison dite *Casajoana*, exista, de temps immémorial jusqu'en 1859, un tableau représentant saint Ignace aux pieds d'une Immaculée Conception. En voici l'origine.

(1) « *Quum itaque ad eum (cultum Immaculatae Conceptionis) amplectendum omnes adhortaretur (Alphonsus), mihi quondam et aliis collegii sodalibus qui simul nobiscum erant, dixit unam ex causis ob quas nostram religionem, scilicet Societatem Jesu, Christus Dominus instituerat, hanc fuisse ut Immaculatam Conceptionem notam faceret atque propugnaret. Haec autem tanto fervore emisit, ut majorem nunquam aliquis in eo notaverit; et subjecit ea se non de suo protulisse sed accepisse divinitus.* » (*Vie admirable de saint Alphonse Rodriguez*, d'après ses *Mémoires*, Note c.)

Au temps d'Ignace, cette image de la Vierge était l'objet de la vénération publique. Le pénitent de Manrèse, soit en se rendant à l'hôpital Sainte-Lucie, soit au retour, ne manquait jamais de s'agenouiller devant la Madone. En mémoire de ces fréquentes stations du saint, on ajouta plus tard son portrait au tableau de la *Purisima*.

Dieu conduisit Ignace à Manrèse afin qu'il se confirmât dans la dévotion à l'Immaculée Conception. C'est la pensée du P. Nieremberg : « Ce ne fut pas, dit-il, sans une providence toute particulière de Dieu, et sans une faveur signalée de sa très sainte Mère, qu'Ignace vint à Manrèse s'exercer au genre de vie si extraordinaire qu'il y mena : il devait s'y affermir dans l'amour de Notre-Dame et spécialement dans le culte de sa Conception sans tache; alors que se conservait encore vivant dans toutes les mémoires le souvenir d'un événement fameux, arrivé jadis dans les murs de la ville, le 9 septembre 1428. »

Un chanoine, nommé François Mulet, avait corrigé, avec une rigueur peut-être excessive, un des élèves dont il était précepteur. Furieux de ces sévices vrais ou exagérés par la rumeur publique, un oncle de l'enfant maltraité se vengea du prêtre en le poignardant. On allait enterrer la malheureuse victime, quand soudain, à la stupeur générale, le défunt revint à la vie, et fit devant la foule épouvantée les révélations suivantes : il avait toujours eu, il est vrai, une grande dévotion à la très sainte Vierge; toutefois, il avait été partisan de l'opinion contraire à la pureté de sa Conception, l'ayant crue entachée de la souillure du péché originel; c'est pourquoi Dieu avait voulu qu'il ressuscitât, se dédît et confessât publiquement la vérité de la Conception immaculée de sa très sainte Mère. — Puis, le prêtre retomba dans le silence de la mort.

Ce fait prodigieux servit de sujet à une série de peintures, dont on décora le cloître de la cathédrale. Ignace les considéra plus d'une fois, car il visitait chaque jour cette église.

Quelques esprits peu crédules avaient émis l'avis de faire disparaître ces tableaux. Par deux fois le tribunal de l'Inquisition, à Barcelone, fut saisi de cette affaire; mais les procès n'aboutirent

SAINT IGNACE AUX PIEDS DE L'IMMACULÉE CONCEPTION

(Tableau historique, voir page 99.)

qu'à une éclatante déclaration de l'authenticité du miracle.

« Pour moi, ajoute le P. Nieremberg, je ne doute pas que Dieu ait voulu, par ce prodige, confirmer dans sa foi à l'Immaculée Conception celui qu'il destinait à être le capitaine d'une phalange toute dévouée à la défense de cette vérité[1]. »

Le bruit de l'événement que nous venons de raconter franchit bientôt les frontières de la Catalogne, se répandit dans plusieurs provinces d'Espagne, et parvint même jusqu'à la cour pontificale. Les Manrésiens y puisèrent une nouvelle ardeur à maintenir et à honorer le privilège de Marie. Un siècle après le départ d'Ignace, on célébrait à Manrèse de magnifiques fêtes, à l'occasion du décret de Paul V, défendant d'enseigner ou de défendre publiquement la doctrine défavorable à l'Immaculée Conception. C'est alors que fut rédigé le fameux serment, que les membres de l'officialité devaient prêter à leur entrée en charge et renouveler chaque année. Il était ainsi conçu : « Nous jurons et faisons vœu, sur la croix et les quatre saints évangiles, de croire, tant que l'Église, notre mère, n'en aura pas décidé autrement, à la pureté immaculée de votre Conception et de la défendre au prix même de nos biens et de notre vie. »

Ce vœu, Ignace l'avait fait quatre-vingts ans plus tôt, durant son séjour à Paris[2].

Telle était même sa persuasion en ce point qu'au rapport du P. André Pinto, il défendit au P. Ovalle d'insérer cet article dans les thèses publiques comme matière sujette à discussion, en même temps qu'il recommandait aux prédicateurs de l'enseigner aux fidèles du haut de la chaire de vérité[3].

(1) *Claros Varones*, t. I, c. 4.

(2) « *En Paris, hizó voto de defender la Inmaculada Concepción de María, como se lee, en Roma, en un libro escrito de su mano.* » (F. Garcia S. J., *Vida de San Ignacio*, l. V, c. 8. — Nolarci, ouv. cit.. p. 189.)

« On conserve dans la chapelle privée du duc de Grenade un bâton de saint Ignace. Vers un nœud de la poignée est un figurine de l'Immaculée Conception, dont le relief est tout usé. Notre Père devait la donner souvent à baiser. » (*Reliques de famille*, Lettres d'Uclés, 1889.)

(3) *Rosa de Nazareth*, p. 299.

Ajoutons, s'il faut en croire le P. Ferrusola, que la Vierge *Immaculée* avait présidé aux premiers pas d'Ignace dans la carrière de la sainteté, et qu'elle l'assista dans la composition des *Exercices*. Ce fut, en effet, devant une image de l'Immaculée Conception que le seigneur de Loyola s'offrit à Dieu pour toujours : acte odieux à l'enfer, qui, de rage, ébranla violemment l'antique manoir.

De plus, « s'il est vrai, ajoute Ferrusola, comme cela paraît très probable, qu'Ignace commença à écrire son livre dans les premiers jours de décembre, aux environs ou peut-être le jour même de l'Immaculée Conception, nous avons là une déclaration expresse du magistère de la sainte Vierge à l'égard d'Ignace. Ce fait nous indique en même temps quel mystère Marie a voulu choisir pour exercer les fonctions de son patronage : mystère qui était, du reste, l'objet de la première et de la plus tendre dévotion du saint envers la Mère de Dieu[1]. »

III

Les fils d'Ignace se montrèrent les fidèles imitateurs de sa dévotion pour la Conception immaculée de la Reine du ciel. Saint François Xavier l'honorait d'un culte tout particulier, et s'était engagé par vœu à la défendre selon toute t'étendue de son pouvoir : vœu que fit également saint François de Borgia. Dans ses missions, saint François de Hieronymo se servait de la représentation de ce glorieux privilège comme d'un palladium invincible. Il avait fait ouvrager une bannière de l'Immaculée Conception, où l'on voyait la Vierge des vierges perçant d'une lance le dragon infernal, qui se tordait sous son pied vainqueur; et il ne prêchait jamais sans avoir, d'un côté, dressé l'arbre de la croix, et, de l'autre, déployé cet étendard sacré[2]. L'apôtre des nègres, saint Pierre Claver, ne pouvait parler de cet apanage de la Mère de Dieu, sans que son visage rayonnât d'une joie

(1) *Histoire de saint Ignace*, œuvre inédite. (V. Watrigant S. J., opusc. cité, p. 24.)

(2) Rossignol de Vallouise, *La Vie du B. François de Girolamo*, l. V, p. 147.

céleste. Le bienheureux Realino saluait sans cesse Marie immaculée en récitant trois *Pater*, accompagné chacun de la prière suivante : Par votre sainte virginité et votre Conception Immaculée, ô Vierge très pure, purifiez mon cœur et ma chair[1].

Le vénérable Anchieta mit en vers saphiques le *Petit Office* de l'Immaculée Conception.

Le fait mémorable arrivé au vénérable P. du Pont[2], alors qu'il délibérait encore sur sa vocation, semble prouver, pour ainsi dire, que Notre-Seigneur ne pouvait souffrir dans sa Compagnie quelqu'un qui doutât de la pureté sans tache de sa Mère.

« Le jeune Louis, raconte un de ses historiens, avait toujours tenu pour certaine l'Immaculée Conception de la sainte Vierge. Un jour cependant, après avoir assisté à certaines disputes théologiques, il changea de sentiment. Mais à peine sorti de l'assemblée, il éprouva comme un bouleversement intérieur; il n'avait plus d'attrait spirituel et se trouvait privé de toute dévotion. Cela l'affligea beaucoup. Il se hâta de faire un retour sur lui-même et d'examiner sa conscience, recherchant s'il n'avait point commis quelque péché qui pût produire en lui un si mauvais effet. Ce fut en vain.

» Il résolut donc d'ouvrir son cœur à son directeur et, selon son avis, il se confessa et communia; mais le calme et la dévotion ne revenaient point. Après de longues réflexions, il lui vint à la pensée que ce pourrait bien être son changement d'opinion touchant l'Immaculée Conception qui lui causait ce trouble. A l'instant même, il fit vœu de suivre toujours sur ce point le sentiment le plus commun de l'Église; tout aussitôt son cœur recouvra la paix, et il se sentit, comme par le passé, attiré vers les choses de Dieu.

» Cependant, par ce vœu, Louis n'avait pas prétendu s'obliger à ne point soutenir sur cette matière l'opinion de ses maîtres,

(1) *Per sanctam virginitatem et immaculatam Conceptionem tuam, purissima Virgo, emunda cor et carnem meam.*

(2) La cause de béatification du serviteur de Dieu est très avancée; l'héroïcité des vertus a été déclarée; il ne manque plus que l'approbation des miracles.

mais seulement à croire en son particulier à l'Immaculée Conception; résolu même au besoin de ne point montrer sa manière de voir, pour ne pas désobliger ses professeurs.

» Or, il arriva qu'un jour on lui enseigna précisément l'opinion contraire à sa croyance; il reçut même l'ordre de la soutenir dans une séance publique. Il se prépara avec tout le soin dont il était capable. L'époque de la soutenance approchant, Louis voulut repasser dans son esprit l'ensemble de son travail; mais, malgré tous ses efforts, il lui fut impossible de se rappeler les arguments qui concluaient contre l'Immaculée Conception, ni même les termes dont le professeur s'était servi pour poser la question. Cet étrange oubli mit Louis fort en peine. Il conclut de là qu'il n'était pas agréable à la très sainte Vierge de lui voir défendre une doctrine, qui pourtant n'était pas la sienne; d'un autre côté, il craignait de mécontenter son maître et de scandaliser ses condisciples, s'il s'abstenait de traiter la question proposée.

» Dans cette perplexité, il se mit en prière devant un autel consacré à Marie, et lui renouvela le vœu qu'il avait fait précédemment; ajoutant qu'il défendrait désormais ouvertement la glorieuse prérogative de sa Conception immaculée, bien que, pour cette fois, il se vît obligé de soutenir l'opinion de son maître. A peine avait-il pris cet engagement que la mémoire lui revint comme par enchantement[1]. » Inutile d'ajouter qu'il accomplit fidèlement sa promesse toute sa vie. Il eut même la consolation d'amener à cette doctrine ses deux frères, Jean et André, tous deux membres de l'illustre famille de saint Dominique.

Mais entre tous les dévots à la Conception sans tache de la Mère de Dieu, brillent au premier rang saint Alphonse Rodriguez et saint Jean Berchmans.

IV

Peu de saints — on le sait — ont été favorisés de Marie à l'égal du saint portier de Majorque. Un jour qu'il laissait échapper,

(1) Cachupin S. J., *Vie du V. P. du Pont*, ch. 2. — Le P. François Cachupin (1617-1678) fut recteur de Logroño, Oviedo, Valladolid, Salamanque et provincial de Castille.

aux pieds d'une Madone, cette exclamation pleine d'une délicieuse candeur : « Oh! bonne Mère, combien je vous aime! Certainement vous n'avez pas autant d'amour pour moi que j'en ai pour vous. » — « Que dis-tu là, mon fils! répondit aussitôt Marie; je t'aime bien plus que tu ne pourras jamais le faire. » Et, certes, elle le lui prouva bien.

Elle lui donna, par exemple, d'assister à son triomphe dans le ciel, en la fête de l'Assomption 1563. Bien plus, le prenant aimablement par la main, cette Mère de bonté, accompagnée de l'ange gardien d'Alphonse et de saint François d'Assise, son saint de prédilection, le présenta au Père éternel qui daigna l'accueillir favorablement.

« Un autre jour de l'Assomption, écrit-il dans une relation du 8 novembre 1617, étant à Majorque dans la Compagnie, je fus ravi en esprit au ciel; et là, Notre-Seigneur Jésus-Christ me montra trois fêtes très grandes et très solennelles qui s'y célébraient : une de l'Assomption de la Vierge; une autre de son entrée au ciel; la troisième de son couronnement. Je vis aussi là les bienheureux, ... et, d'un seul regard je les reconnaissais tous[1]. »

Or, c'était un thème familier à ce favori de la Reine du ciel que celui de l'Immaculée Conception. On ne saurait, disait-il, causer à Notre-Seigneur de plaisir plus sensible que de professer cette croyance. « Impossible d'imaginer, ajoutait-il, quel bien

(1) Voici les principales *paroles* que la sainte Vierge adressa au saint Frère, en diverses circonstances, d'après les *Mémoires* qu'il écrivit de sa propre main par ordre de ses supérieurs. Ces *Mémoires* ont été recueillis et publiés sous le titre de *Vie admirable de saint Alphonse Rodriguez.*

« Va, mon fils, à l'examen et je t'instruirai » (d'une certaine faute que tu as commise), *Vie admirable*, n° 35. — « Pourquoi ne crois-tu pas mon Fils? » 54. — « Avec celle-ci, voilà trois fois que je t'ai dit qu'il (un novice ébranlé dans sa vocation) ne s'en ira pas. » 66. — « Là où je suis il n'y a pas lieu de craindre. » 88. — « Non pas; mais c'est moi qui t'aime le plus. » 102. — « Oh! mon fils, combien je t'aime! Quel tendre amour j'ai pour toi! » 120. — « Tiens-toi pour assuré, mon fils, que je ferai ce que tu me demandes. » 122. — « Oui, tu me verras (au ciel). » 147. — « Là où je suis il n'y a pas à craindre; j'ai soin de toi; fais ce qu'Il t'a dit. » 160, 163. — « Et tu ne veux pas que je t'aime, alors que tu m'aimes tant! » 161. — « Tu m'es fidèle et je ne te serais pas fidèle! » 205.

immense cette dévotion produit dans les âmes, quelles grâces elle obtient de Jésus-Christ, quelle protection elle assure de la part de la Reine des anges. » Rien ne remplissait le cœur d'Alphonse d'une joie plus douce, rien ne charmait plus agréablement ses oreilles que d'entendre traiter ce sujet du haut de la chaire sacrée ; et lui-même se faisait un bonheur de lire les traités sur cette matière.

Tous les biographes du saint ont signalé à l'envi les ardeurs de sa dévotion à ce sujet. Ne citons que deux autorités, toutes deux d'un grand poids.

Le P. Jacques Saura, fervent disciple d'Alphonse, raconte comment, dès avant son entrée dans la Compagnie, le saint Frère lui avait inspiré l'amour du grand privilège de Marie : « Un jour, écrit-il, j'allai voir le F. Rodriguez avec quelqu'un qui se disposait comme moi à demander son admission au noviciat, et il nous dit : Soyez extrêmement dévots à la très sainte Vierge, surtout à son Immaculée Conception; récitez chaque jour, en son honneur, douze *Ave Maria* et douze *Salve*, en la suppliant de demander à son Fils que, de même qu'elle fut préservée du péché originel, du péché actuel et de toute tache, ainsi elle vous garde exempts de toute faute et vous rende purs comme des anges. Dans toutes vos peines, recourez aussitôt à Notre-Dame; imitez le petit enfant, qui, lorsqu'on le chagrine, crie à sa mère : Mère, mère[1] ! »

« Par dessus tout, dit de son côté le P. Jean Marimon, qui vécut de longues années dans l'amitié du saint, brillait en lui la dévotion à la très pure et immaculée Conception de la Mère de Dieu. En son honneur, il récita, presque tous les jours de sa très sainte vie, les litanies de la Vierge, douze fois le *Salve Regina*, et douze fois la salutation angélique, Le nombre de ces dernières prières correspondait aux vingt-quatre heures du jour et de la nuit : elles lui servaient à honorer à toute heure la pureté sans tache de la Conception de Marie[2]. »

(1) Lettre écrite de México, en date du 2 février 1621.

(2) *Vie de saint Alphonse*, l. VII, § 49.

De plus, pendant quarante ans, saint Alphonse récita chaque jour le *Petit Office* de l'Immaculée Conception. Touchée de ce tribut d'hommage, Notre-Dame daigna lui apparaître, le remercia avec bonté, lui ordonna de faire des copies de cette prière, qu'il répandrait autour de lui, et d'accréditer ainsi cette dévotion par son exemple. Dans son humilité, Alphonse eût volontiers décliné cette honorable mission; mais la sainte Vierge lui manifesta de nouveau et très clairement sa volonté : l'humble Frère n'hésita plus à engager les scolastiques, les Frères coadjuteurs et même les étudiants du collège de Montésion à la récitation quotidienne du *Petit Office;* et pour en faciliter la diffusion, il se mit à en transcrire plusieurs exemplaires de sa propre main.

C'est là, sans doute, ce qui fit croire au F. Roca que saint Alphonse en était l'auteur, comme il l'affirma dans sa déposition au procès d'information fait à Majorque. Mais, outre que la composition de cet *Office* suppose des connaissances auxquelles le saint Frère était étranger, le P. André Costurer affirme expressément qu'Alphonse le copia dans un ancien exemplaire imprimé en Espagne. De son côté, le P. Colin confirme le fait de son existence avant l'époque où saint Alphonse l'aurait écrit. Enfin le P. Antoine Balinghen, qui publia le *Petit Office* en 1624, sept ans après la mort du saint, déclare dans son *Parnassus Marianus* l'avoir extrait d'*Heures* espagnoles; et tout porte à croire que l'auteur en est un religieux de saint François, probablement Bernardin de Busto, qui vivait à la fin du XV[e] siècle[1].

Il n'en reste pas moins vrai, cependant, que ce fut grâce à l'initiative de saint Alphonse que cet *Office* se répandit très rapidement, et que les éditions s'en multiplièrent dans tous les pays de l'Europe. Pie V l'approuva en 1615, et enrichit même d'une indulgence le verset et l'oraison de la fin. En 1875 (5 décembre), la Sacrée Congrégation des Rites lui donna une nouvelle et

(1) Beringer S. J., *Les indulgences*, t. I, p. 193. — Waterton, *Pietas Mariana Britannica* P. I. c. 3, § 3. — Debuchy S. J., *Recherches sur le Petit Office de l'Immaculée Conception.*

solennelle approbation, et Pie IX, par un bref du 31 mars 1876, attacha 300 jours d'indulgence à sa récitation.

Enfin, durant les six derniers mois de sa vie, Alphonse voulut avoir près de son lit de souffrance une image de l'Immaculée Conception. Dès qu'il portait sur elle ses regards, il se voyait en esprit transporté au ciel, en présence de la Vierge sans tache, qui l'encourageait de son miséricordieux sourire et lui donnait force et consolation dans les angoisses de la maladie.

V

Quant à l'angélique Berchmans, on sait que nul privilège de sa Mère du ciel ne lui tenait plus au cœur, que celui de sa pureté sans tache. « Si vous vivez longtemps, demandait un jour à Jean son ami Nicolas Ratkaï, n'écrirez-vous pas quelque livre en l'honneur de Notre-Dame, particulièrement sur son Immaculée Conception, à laquelle vous êtes si dévot? » — « J'ai fait vœu de l'écrire, répondit Berchmans, et j'ai dans l'esprit le plan de ce travail : j'exposerai d'abord toutes les figures de l'Immaculée Conception, puis viendront les arguments directs, et enfin les autorités et les miracles. »

« Jean, dit de son côté Guillaume Van Aelst, avait recueilli beaucoup d'arguments et d'exemples pour établir la vérité de l'insigne privilège de Marie, et je ne le vis jamais discuter avec plus de vivacité que lorsqu'il traitait cette question. »

La dernière année de sa vie, le saint scolastique offrait à Notre-Dame, en présence du très saint Sacrement, la protestation suivante : « Moi, Jean Berchmans, très indigne fils de la Compagnie de Jésus, je proteste devant vous et devant votre Fils, que je crois et confesse ici présent dans le très auguste sacrement de l'eucharistie, que partout et toujours, à moins qu'une décision de l'Église ne s'y oppose, j'affirmerai et je défendrai votre Immaculée Conception.

» En foi de quoi j'ai signé de mon propre sang, et tracé ci-dessous le chiffre de la Compagnie de Jésus. — L'an 1621. — Jean Berchmans. »

Après la mort du bienheureux, comme le P. Bisdomini faisait connaître ce vœu au cardinal Bellarmin : « Oh! s'écria avec transport l'illustre prélat, l'admirable invention de souscrire ainsi de son sang une chose qui, au reste, comme le disait le pieux jeune homme, est on ne peut plus certaine. Pour ma part, je crois que c'est la sainte Vierge elle-même qui lui a inspiré cet acte de dévotion. »

Berchmans offrait encore souvent à Dieu ses communions, pour obtenir de son infinie bonté qu'il daignât augmenter dans le cœur des hommes la dévotion à l'Immaculée Conception; « car, disait-il, il est convenable que nous, enfants d'une si auguste Mère, nous la défendions précisément par où ses ennemis l'attaquent avec plus de rage. »

Sa ferveur à promouvoir le culte de la Vierge immaculée parut augmenter, à mesure qu'approchait pour lui l'heureux moment de la contempler à découvert dans la patrie. Comme il allait bientôt rendre le dernier soupir, « je m'approchai ainsi que les autres, raconte le P. Copponeo, et je lui demandai ce qu'il désirait de moi. » — « Je veux, répondit le saint mourant, que nous défendions jusqu'à la mort l'Immaculée Conception de la bienheureuse Vierge, notre Mère. Pour moi, je m'y suis engagé par un vœu écrit, et j'ai signé le billet de mon sang. »

Le P. de Lugo préparait à cette époque un travail en faveur de l'Immaculée Conception; Berchmans le savait, et, sur son lit de mort, il pressa vivement le savant religieux de le poursuivre avec zèle. Plus tard, celui-ci remit au P. Cépari la précieuse attestation qui suit :

« Je n'éprouve aucune peine, disait le futur cardinal, à consigner par écrit ce que, dans un entretien particulier, j'ai dit à votre Révérence. Réfléchissant souvent au décret récemment publié par le Souverain Pontife, en l'honneur de la Conception Immaculée de la bienheureuse Vierge, décret qui me paraît grandement recommander la vérité de ce mystère et préparer la décision finale, je n'ai pu ne pas reconnaître que ce résultat était dû en grande partie aux prières de notre cher et excellent

F. Jean Berchmans[1]. La veille de sa mort, quand je dus lui faire mes derniers adieux, je lui demandai instamment de vouloir se faire, du haut du ciel, le promoteur et l'avocat du privilège de l'Immaculée Conception. Or, la cause était alors complètement abandonnée : à Madrid, après la mort de Philippe III qui la patronnait vivement, on n'en parlait plus; à Rome, le pape était si peu disposé à s'en occuper, qu'il ne cachait pas son déplaisir de voir les mandataires espagnols, chargés de traiter cette affaire, séjourner encore dans la ville éternelle.

» Le saint malade fit à ma demande le plus aimable accueil; il ajouta même qu'il ne pouvait pas ne pas s'intéresser de très près à cette cause, attendu qu'il avait lui-même pris et signé de son sang l'engagement de défendre et de faire triompher cette vérité.

» Sa promesse me fit concevoir de grandes espérances, et ces espérances ne furent point vaines.

» Bientôt les choses changèrent de face, alors qu'on s'y attendait le moins. Un membre de la famille royale d'Espagne tomba malade; il jouissait d'un grand crédit auprès du roi. Les dévots de l'Immaculée Conception lui promettent une guérison complète, s'il s'engage à promouvoir la cause de la Conception sans tache de la très sainte Vierge. Le malade s'y engage par vœu et recouvre instantanément la santé. Il s'emploie donc auprès du roi, et, par l'ambassadeur d'Espagne, auprès du Saint-Siège, il obtient, en faveur de la cause, sinon un succès complet, du moins plusieurs des faveurs qu'il sollicitait.

» Pour moi, quand je songe à la sincérité et à la piété de

(1) Le décret, dont il est ici question, est celui de Grégoire XV, du 24 mai 1622. Déjà Paul V, en 1616, avait défendu « *ne in publicis concionibus, lectionibus, conclusionibus et aliis quibuscumque actibus publicis, vitiatus originali labe Deiparae conceptus affirmaretur.* » Grégoire XV étend la prohibition « *etiam ad privata colloquia et scripta.* » Il défend, de plus, d'introduire dans l'*Office* du 8 décembre d'autres dénominations du mystère, que celle de Conception; par là fut exclu le terme de *sanctification* qui désignait la fête dans certains bréviaires et missels. Il y eut cependant dérogation à la première partie du décret, en certains cas déterminés.

Jean Berchmans, et au changement subit survenu dans ces affaires après sa promesse, je ne puis m'empêcher de remercier ce bien-aimé Frère d'avoir rempli ses engagements, et je le prie de vouloir conduire à bonne fin ce qu'il a si heureusement commencé.

» Rome, le 5 juin 1622. — Jean de Lugo. »

VI

Combien d'autres traits admirables de dévotion envers l'Immaculée Conception l'on rencontre dans les histoires de la compagnie de Jésus[1] !

Le cardinal Tolet se préparait par un jeûne de huit jours à cette grande fête, et allait à pied et de nuit visiter Sainte-Marie-Majeure.

Le F. Alphonse de Prato était si dévot à l'Immaculée Conception, qu'il ne manquait jamais d'en parler à la récréation du soir. Or, en 1559, le jour de cette fête si chère à son cœur, alors qu'on s'étonnait de ne pas l'avoir encore vu paraître en récréation, il arriva enfin le visage tout rayonnant; il sortait d'une longue visite au saint Sacrement; et, comme il s'apprêtait à célébrer selon sa coutume le mystère de ce grand jour, il expira doucement.

Non moins suave fut la mort du P. Gomez de Cervantès. Aux approches de la fête de l'Immaculée Conception, il conçut un vif désir d'aller la célébrer au ciel; souhait qui fut merveilleusement exaucé. La veille de ce beau jour en effet, tandis qu'il développait avec une ferveur toute séraphique, devant une communauté religieuse, ces paroles de l'Écriture : *Ecce sponsus venit, exite obviam ei,* il perdit tout à coup la parole, leva les

(1) « Non moins zélés que les franciscains pour le culte de l'Immaculée Conception, les jésuites publièrent dans un recueil composé chez eux l'an 1663, avec approbation de l'ordinaire, le récit de soixante-deux traits miraculeux, guérisons ou conversions obtenues en divers lieux par l'intercession de Marie conçue sans péché. » (DUBOSC DE PESQUIDOUX. *L'Immaculée Conception. Histoire d'un dogme.* — 1898. — t. II, p. 141.)

yeux au ciel comme ravi en extase, et, saisi d'une défaillance subite, remit bientôt son âme entre les mains de l'Immaculée Mère de Dieu.

Comme le P. Laurent Joreto venait de renouveler ses vœux, le jour de la Purification, il vit la très sainte Vierge venir déposer dans sa poitrine un cœur nouveau, et il l'entendit lui adresser ces paroles : « Garde bien ce cœur désormais, car il est à moi; » faveur à laquelle le saint religieux répondit à l'instant par un triple vœu en l'honneur de Notre-Dame; et l'un d'eux était de défendre et de propager en toute manière le culte de son Immaculée Conception[1].

C'était aussi un zélé serviteur de Marie que le P. Sébastien de Couto, l'un des auteurs de la *Philosophie de Coïmbre*, et dont Jean IV, roi de Portugal, aimait à répéter que nul religieux n'avait plus mérité que lui de la famille royale et de la patrie. Un jour qu'il exaltait en chaire le mystère de l'Immaculée Conception, une pieuse femme d'Évora, Éléonore Rodriguez, célèbre par l'éclat des dons surnaturels dont Notre-Seigneur la comblait, le vit, durant le sermon, assisté à droite et à gauche par saint Ignace et saint François Xavier.

Un autre fils du Portugal, plus illustre encore, Pierre de Basto, dont nous avons déjà parlé, reçut une révélation positive au sujet de la pureté sans ombre de la Vierge. Un jour qu'il entendait la sainte messe, il se sentit envahi d'une profonde tristesse à la pensée que certains esprits soutenaient la doctrine opposée. Il se mit alors à supplier la très sainte Vierge de daigner lui obtenir de son divin Fils allégement à sa douleur. Le prêtre en était à l'élévation. Le F. de Basto vit à ce moment se détacher sur le

(1) « Un jour, à Séville, un prédicateur osa énoncer quelque doute sur la croyance commune (à l'Immaculée Conception); à peine le P. Jean Pineda l'a-t-il appris, qu'il invite les habitants autour de sa chaire, et, dans une chaleureuse improvisation, il glorifie la Vierge avec tant d'éloquence que les applaudissements éclatent de toutes parts; quatre-vingt mille écus sont recueillis aussitôt pour élever à la gloire de Marie un trophée sur lequel on lisait cette inscription : *La B. Vierge a été conçue sans péché.* » (Delplace S. J., *Histoire des congrégations de la sainte Vierge.*

fond étincelant d'un ovale lumineux un personnage d'une grande majesté qui lui dit : « Sache que la Mère de Dieu a été conçue sans le péché originel, et que, durant toute sa vie, il n'y a pas eu en elle la moindre tache. » Puis il lui donna sur ce mystère quelques explications, telles qu'en peuvent fournir les habitants du ciel. Le bon Frère sortit de cet entretien céleste si embrasé des divines flammes, qu'il courut, la messe finie, chez son supérieur lui raconter, avec grande candeur, ce qui venait de se passer, et lui demander — nouveau Stanislas — la permission de rafraîchir sa poitrine brûlante en la baignant d'eau froide ou en allant l'exposer à l'air dans la campagne.

Dès sa jeunesse, le P. Charles Garnier s'était engagé par vœu à défendre le grand privilège de Marie jusqu'à la dernière goutte de son sang[1]. La Reine du ciel l'en récompensa doublement en lui obtenant, la veille de sa Conception sans tache, la palme du martyre. Le vaillant missionnaire tomba au milieu de ses chers néophytes, frappé par les Iroquois de deux balles au cœur, et la tête fendue à coups de hache (7 déc. 1649.)

Rappelons encore le souvenir d'un autre missionnaire du Canada, le P. Nicolas Adam. Depuis deux ans déjà il languissait sur un lit de douleur, quand, à l'approche de la fête de Noël, pressé du désir d'offrir ce jour-là, la sainte victime, il eut

(1) Louis-Antoine Muratori, au XVIII[e] siècle, se déchaîna contre ce genre de vœu, qu'il qualifie agréablement de *« vœu sanguinaire. »* Il y trouvait de la superstition. Le P. François Burgi S. J. fit bonne justice de ces rêveries théologiques. Du reste, « Muratori, esprit vaste, profond, mais parfois un peu téméraire, dit Mgr Malou, s'est complètement fourvoyé dans la question de l'Immaculée Conception. » (*Ouvr. cité*, t. II, ch. 13, art. 8.)

Bien d'autres membres de la Compagnie ont eu à cœur de prononcer un semblable serment. Tel, par exemple, le P. Ignace Garcia, dont les vertus extraordinaires lui firent donner une sépulture à part dans l'église de la Compagnie, à Santiago (Chili). On lit dans ses notes : *« Hago voto de defenderla (la Inmaculada Concepción) hasta derramar la sangre, y dar la vida por no negarla; mientras la Iglesia no defina lo contrario; asi mismo propongo y determino defender que ni aun contrajisteis debitum proximum peccati originalis.* » (Manuel Jose Alvarez S. J., *Compendio de la vida del... P. Ignacio Garcia*, 1765; publié seulement en 1865, à Santiago, Chili).

recours à Notre-Dame. Après l'avoir invoquée durant neuf jours, en l'honneur des neuf mois qui avaient suivi son Immaculée Conception, il monta, en effet, à l'autel le jour de la Nativité du Sauveur. Toutefois il ne s'y maintenait qu'à grand peine. Désireux de pouvoir plier le genou pour mieux adorer le Roi des anges, il eut de nouveau recours à l'intercession de ces bienheureux esprits et de leur Reine; et sa prière fut exaucée le jour de l'Annonciation. C'était du reste par Marie qu'il avait, dès son enfance, présenté à Dieu toutes ses demandes. Sa joie de s'entretenir avec elle était si filiale, que, dans les longues et cruelles douleurs qui consommèrent sur la croix sa sainte vie, le plus doux remède à ses maux était de réciter son chapelet avec une constance admirable. Il lui arrivait parfois de l'égrener jusqu'à trente fois le jour.

Rome conserva longtemps le souvenir du P. François-Marie Galuzzi dont le pape Clément XII louait hautement le zèle apostolique. Plus de mille de ses pénitents embrassèrent la vie parfaite, et — confirmation en quelque sorte officielle de cette riche moisson de vocations — quatorze instituts religieux lui offrirent des lettres de participation à leurs mérites et bonnes œuvres, en témoignage de gratitude pour les précieuses recrues qu'il leur avait envoyées. Or, quelle fut l'origine de sa vocation? « Le P. Galuzzi, dit un de ses biographes, était très dévot à l'Immaculée Conception; si bien que, dans sa jeunesse, il avait choisi la Compagnie de Jésus pour se consacrer à Dieu, précisément à cause du particulier attachement qu'elle professe pour ce mystère. Lui-même avait fait vœu de défendre cette vérité jusqu'à la dernière goutte de son sang; vœu qu'il renouvela avec joie et ferveur peu de temps avant de rendre le dernier soupir[1]. »

Le P. Denis Attiret allait mourir, après trente années d'apostolat dans la mission de Chine, où il avait rendu les plus grands services en qualité de peintre de l'empereur Kien-Long. On était

(1) J.-B. Memmi S. J.; traduction par le P. Bernard Pazuengos S. J., *Vida del Padre F. M. Galuzzi* S. J., México, 1761.

au 8 décembre; heureux de quitter ce monde le jour de l'Immaculée Conception, on l'entendit, quelques minutes avant d'expirer, prononcer ces touchantes paroles : « Oh! la belle dévotion! et qu'on l'enseigne bien dans les noviciats de la Compagnie! »

VII

Nous ne saurions omettre ici le P. Jacques Marquette (1631-1675), dont la statue, par décision de l'État de Wisconsin (23 mars 1887), a été placée au capitole de Washington, comme celle du plus grand peut-être des explorateurs de l'ouest américain et de son premier apôtre[1].

La dévotion préférée de ce vaillant missionnaire était l'Immaculée Conception. Ce fut ce jour là, remarque-t-il lui-même dans ses notes, que lui arriva de son supérieur la permission de se joindre à la troupe chargée de reconnaître le Mississipi; dont le cours était alors à peu près ignoré. Après de pénibles efforts, les hardis voyageurs finirent par atteindre le « grand fleuve », que le P. Marquette, dans un sentiment de reconnaissance filiale, nomma *le fleuve de l'Immaculée Conception.*

Il écrivait dans son *Journal :* « Le jour de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge (1672), que j'avais toujours invoquée, depuis mon arrivée dans ce pays des Ottawas, pour obtenir de Dieu de pouvoir visiter les nations du Mississipi, ce jour a été précisément celui où M. Joliet est arrivé avec ordre d'aller avec moi pour cette découverte... le 16 mai 1673. Par dessus tout, j'ai placé notre voyage sous la protection de la Vierge immaculée, et j'ai promis que, si nous obtenions la faveur de découvrir la grande rivière, je lui donnerais le nom de Conception. »

Le P. Marquette ne prévoyait guère le changement qui devait s'opérer en deux siècles : dans la large vallée de la rivière de l'Immaculée Conception, si laborieusement cherchée, et de l'est à l'ouest, d'océan à océan, devait naître et grandir avec une

(1) Saint Jean-Baptiste de la Salle était petit-cousin du P. Marquette. (V. *Lettres de Jersey,* n° du 2 août 1901, page 316.)

rapidité étonnante une Église pleine d'avenir, et ses prélats, dans leur premier concile plénier, devaient consacrer le pays entier à Marie conçue sans péché. (Ratifié par Pie IX, 24 janvier 1868[1].)

« Nous aurions bien des choses à dire des vertus de ce généreux missionnaire, lisons-nous dans la *Relation* de 1673-1678; de son zèle qui lui a fait porter la foi si loin et annoncer l'évangile à tant de peuples qui nous étaient inconnus; de sa douceur qui le rendait aimable à tout le monde, et qui le faisait tout à tous, Français avec les Français, Huron avec les Hurons, Algonquin avec les Algonquins; de sa candeur d'enfant pour se découvrir à ses supérieurs et même à toutes sortes de personnes avec une ingénuité qui gagnait tous les cœurs; de sa chasteté angélique, de son union continuelle avec Dieu. Mais celle qui a prédominé était une dévotion tout à fait rare et singulière à la sainte Vierge, et particulièrement envers le mystère de l'Immaculée Conception. Il y avait plaisir de l'entendre parler ou prêcher sur cette matière; toutes ses conversations et ses lettres avaient quelque chose de la « sainte Vierge immaculée »; c'est ainsi qu'il la nommait toujours. Il a jeûné, depuis l'âge de neuf ans, tous les samedis, et, dès sa plus tendre jeunesse, il a commencé à dire tous les jours le *Petit Office* de la Conception, inspirant cette dévotion à tout le monde. Quelques mois avant sa mort, il disait tous les jours, avec deux hommes, une petite couronne de l'Immaculée Conception qu'il avait inventée. Il n'a jamais manqué de dire la messe de la Conception, ou du moins l'oraison, quand il l'a pu. Il ne pensait presque à autre chose jour et nuit; et, pour nous laisser une marque éternelle de ses sentiments, il a voulu donner le nom de la Conception à la mission des Illinois. Une si tendre dévotion envers la Mère de Dieu méritait quelque grâce singulière; aussi lui a-t-elle accordé la faveur qu'il avait toujours demandée de mourir un samedi; et ses deux compagnons ne doutent point qu'elle se soit fait voir à lui à l'heure de la mort, lorsque, après avoir prononcé les noms de Jésus et Marie, il haussa tout à coup les yeux, attachés sur un objet qu'il remarquait

(1) *Lettres de Jersey*, mai 1897, page 62.

avec autant de plaisir et avec une joie qui paraissait sur son visage; et ils eurent alors cette impression qu'il avait rendu son âme entre les mains de sa bonne Mère. »

A l'âge de trente-huit ans, l'intrépide apôtre était épuisé. Déposé, presque agonisant, par ses Indiens sur un rivage désert, étendu sur un amas de branchages et loin de ses frères, ce nouveau Xavier expira en disant : « Mère de Dieu, souvenez-vous de moi[1]. »

Enfin, plus près de nous, rappelons que ce fut le P. Odescalchi, qui, étant cardinal-vicaire, accorda l'*imprimatur* au *Petit Office* de l'Immaculée Conception (5 décembre 1837), *Office* qui fut édité, l'année suivante par l'imprimerie de la Chambre apostolique. Il le récitait lui-même tous les jours, malgré ses absorbantes occupations. C'est lui aussi qui demanda et obtint, pour les églises de la ville de Rome, la faveur de pouvoir ajouter à la préface de la messe de la Conception de la sainte Vierge le mot « Immaculée; » *(et te in Conceptione Immaculata)*[2].

Combien de jésuites ont aimé à réciter chaque jour, comme ce pieux cardinal, le *Petit Office* de l'Immaculée Conception, et que de grâces leur a valu la constance dans cette pratique de piété!

Tel, par exemple, le P. Anne de Noüe, l'un des plus grands missionnaires du Canada. Malgré « sa rare et céleste beauté, dit un de ses historiens, qui l'avait fait surnommer le *beau page* », il passa, pur comme un ange, au milieu des cours. Dans sa reconnaissance pour cette grâce insigne dont il renvoyait tout l'honneur à la Vierge des vierges, il ne cessa jamais, jusqu'à sa mort, de lui offrir comme tribut d'hommage, avec le jeûne du samedi, la récitation quotidienne de l'*Office* de son Immaculée Conception. Notre-Dame accorda à son fidèle serviteur de couronner sa laborieuse vie par une mort digne de l'héroïsme de son apostolat. Comme il se rendait, en effet, au fort Richelieu pour y célébrer la fête de la Purification, il fut surpris dans la nuit

(1) *Katholische Missionen*, décembre 1895.

(2) *Mémoires* sur la vie du P. Charles Odescalchi. — Liège, H. Dessain, 1843.

du 31 janvier 1646, par une effroyable tempête de neige, et perdit sa route; après avoir erré au hasard deux jours entiers, sans nourriture, sentant à l'épuisement de ses forces que la mort approchait, il se mit à genoux pour rendre en adoration sa sainte âme à Dieu et fut retrouvé en cet état, les bras croisés sur la poitrine, les yeux ouverts et fixés au ciel.

Les premiers supérieurs de l'ordre ne pouvaient moins faire que de favoriser un culte si cher à tous les enfants de la Compagnie. Le P. Jean-Paul Oliva obtint de Clément IX l'office et la messe propre de l'Immaculée Conception[1]. Plus tard le pape Benoît XIV accorda l'*Office* votif de l'Immaculée Conception pour chaque samedi libre (11 mai 1754). Bien plus, malgré l'attachement traditionnel des théologiens de l'ordre pour saint Thomas, la cinquième congrégation générale ne craignit pas de s'en séparer sur ce point et prescrivit d'enseigner la doctrine favorable au privilège de la très sainte Mère de Dieu[2]. Nous avons enfin le texte très significatif d'un *Postulatum* adressé à Rome par la province de la Bétique. Cette requête, il est vrai, ne fut pas admise : plusieurs raisons de prudence pouvaient en motiver le rejet; elle montre du moins combien la prérogative de Marie était chère aux enfants de saint Ignace. En voici les termes : « On demande que les Nôtres, après les premiers vœux, prêtent serment de défendre l'Immaculée Conception. — Rejeté[3]. »

VIII

Quand le zèle est ardent, il faut qu'il éclate au dehors : c'est une flamme envahissante que rien n'arrête et qui va consumant tout sur son passage. Filialement dévoués à Marie, les membres de la Compagnie de Jésus devaient donc travailler, avec une énergie sans défaillance, à faire triompher dans le monde la

(1) Bulle *Augustissimae*, 17 septembre 1667.

(2) Décret XLI, § 1.

(3) « *Postulatum ut Nostri, post vota biennalia, emitterent juramentum de tuenda Immaculata Conceptione; sed rejectum.* » (P. Caraffa, 1646.)

croyance à son Immaculée Conception. Leurs ennemis même en ont parfois convenu, quoique avec mauvaise grâce. « La marée montante de la foi populaire, dit un écrivain de l'*Encyclopédie des sciences religieuses*[1], l'influence des jésuites systématiquement favorables à tout ce qui pouvait augmenter la Mariolâtrie, les dispositions de princes puissants, tels que les rois d'Espagne, Philippe III et Philippe IV, conspiraient en faveur du dogme franciscain. »

Nieremberg comptait, de son temps, soixante-dix auteurs jésuites qui avaient écrit en faveur du privilège de Marie; et Vasquez fait remarquer qu'il ne s'était rencontré aucun membre de l'ordre qui, par la parole ou par la plume, se fût inscrit en faux contre cette doctrine. Jusqu'à nos jours le nombre des ouvrages publiés par les fils d'Ignace, à l'honneur de la Conception immaculée de Notre-Dame, dépasse le chiffre de trois cent cinquante.

Canisius proclamait le grand apanage de la Mère de Dieu dans le second volume de sa *Réfutation des Centuries*, dont le cardinal Osius faisait ce bel éloge : « On ne peut désirer rien de mieux ni rien de plus. » Mais, avant lui, Lainez l'avait défendu avec plus de retentissement encore au concile de Trente[2].

(1) Art. *Conception immaculée.*

(2) Nous devons rectifier ici, dit le P. Boero, une erreur du P. Pierre Ribadeneira, premier biographe de Lainez : « A son second séjour à Trente, écrit-il, le P. Lainez se trouva tellement fatigué de la fièvre quarte qu'ayant à parler sur le péché originel et sur le privilège de la Vierge, il s'excusa sur son état de faiblesse et déclara qu'il ne dirait que quelques mots, son mal le réduisant à l'impuissance. Mais quand il fut entré en matière, il s'anima si fort et s'embrasa d'un tel zèle qu'il parla avec une vigueur toujours croissante pendant trois heures entières. » (L. III, cap. 17.)

Tel est le récit de Ribadeneira, reproduit de confiance par bon nombre d'historiens. Distinguons le vrai du faux. Il y a certainement dans ce récit une confusion de dates, comme il ressort du texte lui-même. Il est vrai que Lainez fut pris de la fièvre à son second séjour au concile, c'est-à-dire sous Jules III; il en souffrit plusieurs mois à partir d'août 1551. Il est vrai encore que, malgré son extrême faiblese, il parla trois heures; mais ce ne fut ni sur le péché originel, ni sur la Conception immaculée de la Vierge Marie, mais sur le sacrement de

Les docteurs de la Compagnie marchèrent sur les traces de ces glorieux devanciers.

Suarez développait cette thèse aimée dans ses cours de théologie[1]. A son sens, la vérité de la Conception sans tache de la Mère de Dieu pouvait être définie quand l'Église le jugerait bon : *Veritas de Virgine sine peccato originali concepta potest definiri ab Ecclesia, quando id expedire judicaverit.*

Bellarmin la professait hautement. « Paul V demanda à l'illustre cardinal quel était son sentiment sur cette question : La doctrine de la Conception immaculée de Marie peut-elle être définie? Après quelques jours consacrés à l'étude et à la prière, Bellarmin répondit : « Mon avis est qu'on peut définir que la doctrine d'après laquelle la très sainte Vierge a été conçue sans péché doit être acceptée par tous les fidèles comme pieuse et sainte, de sorte qu'il ne soit plus permis ni de soutenir ni d'adopter le sentiment contraire, sans témérité, sans scandale et sans être suspect d'hérésie. » Il le prouvait par la sainte Écriture et par les Pères, et répondait aux principales objections. Il exposa son opinion devant le pape Paul V et toute la Congrégation de la sainte Inquisition romaine, le 31 août 1617[2]. »

Il est juste d'ajouter que l'illustre cardinal n'avait pas attendu cette sorte de mise en demeure pour affirmer nettement sa pensée. Il suffit, pour s'en convaincre, d'ouvrir son *Catéchisme*, cette œuvre magistrale successivement approuvée et louée par les souverains pontifes Clément VIII (1598), Urbain VIII (1633), et Benoît XIV (1742).

l'eucharistie et sur celui de l'ordre. Les deux premières questions ne furent discutées que sous Paul III. C'est alors que Lainez eut à en traiter dans la congrégation des théologiens (25 mai). Lainez parla avec une grande force en faveur de l'Immaculée Conception, comme l'affirme Pallavicini; mais ce fut à son premier séjour à Trente, et quelques jours seulement après son arrivée au concile. Il est à présumer que Salmeron soutint également le privilège de la Vierge dans le discours par lequel il ouvrit cette assemblée des théologiens. (*Vie du P. Jacques Lainez*, append. rectif. 1.)

(1) *De myst. vitae Christi*, Disp. 3, sect. 6.

(2) *Purpura Mariana, auctore P. Hipp. Marraccio, Romae, 1654*, p. 397.

L'IMMACULÉE CONCEPTION

(Murillo. — *Musée du Louvre.*)

Or, à la question : « Que signifient les mots : *pleine de grâces?* » le *Catéchisme* répond : « Notre-Dame est pleine de grâces, car elle n'a été infectée de la tache d'aucun péché ni actuel ni originel, soit mortel, soit véniel[1]. »

Le P. Nicolas Lancicius avait fait vœu de défendre jusqu'à la mort le privilège de Marie. Il s'était formé un recueil des meilleurs arguments en faveur de cette thèse, arguments qu'il se faisait gloire d'avoir appris de ses maîtres en théologie le P. Mutius Vitelleschi et le P. Arrubal. « Ces arguments, dit le P. Balbinus, furent ensuite de grande utilité à nos professeurs de science sacrée, en particulier au P. Ignace de Rojo, et excitèrent une admiration générale dans les discussions scolastiques[2]. »

L'un des premiers parmi les théologiens jésuites, le vénérable P. Bernard Colnago soutint avec ardeur le glorieux apanage de la Mère de Dieu. Son zèle ne fut pas stérile : il détermina les principales villes de la Sicile, théâtre de son apostolat, à se choisir pour Patronne céleste la Reine du ciel sous son titre d' « immaculée. » — « De là vient sans doute, remarque un de ses historiens, que dans les images de la Vierge immaculée qui se sont répandues en ces temps-ci, les artistes représentent le plus souvent le serviteur de Dieu aux pieds de Marie[3]. »

IX

Il est cependant un nom célèbre sur lequel des rivalités jalouses ont essayé de faire planer un doute immérité. Dans son *Histoire de l'université de Paris,* Crevier affirme que le P. Maldonat a combattu l'Immaculée Conception. Ce n'est qu'une fausse inculpation dont on a vengé victorieusement le grand commentateur des saints évangiles.

S'appropriant les décisions du conciliabule de Bâle, la Faculté

(1) *Doctrina cristiana,* cap. 5. *Dichiarazione dell' Ave Maria.*

(2) Bohuslaus Balbinus S. J. — *Vita V. P. Nicolai Lancicii,* Pragae, 1689.

(3) Joannes Paulinus S. J. — *De vita et virtutibus R. P. Bernardi Colnagi S. J.;* Monachii, 1662.

de théologie de Paris prétendait imposer aux fidèles l'obligation d'admettre comme article de foi la croyance à l'Immaculée Conception. Or, Maldonat n'entendait nullement reconnaître à cette Faculté le droit de formuler des définitions dogmatiques. « Amené par l'ordre de ses leçons, dit un de ses historiens, à traiter du péché originel, il dut nécessairement parler de la Conception de la très sainte Vierge. Sur ce point, comme sur tous les autres, son devoir était d'éclairer ses auditeurs, de leur expliquer le vrai sentiment de l'Église et le caractère que ce sentiment avait alors. C'est pourquoi il exposa dans une leçon les cinq opinions qui s'étaient formées touchant la Conception de la Mère du Sauveur; ne dissimulant pas du reste qu'il était lui-même de l'opinion la plus commune, c'est-à-dire pour l'Immaculée Conception de Marie. »

C'est ainsi qu'après avoir rappelé les divers passages où saint Paul dit que tous les hommes sont pécheurs comme enfants d'Adam, il ajoute : « Cela n'empêche pas néanmoins que, par un bienfait de Dieu, quelqu'un ait pu être conçu sans péché : *ce que nous croyons s'être réalisé dans la bienheureuse Vierge*[1]. »

Il s'explique plus clairement encore dans son commentaire sur saint Mathieu. La Mère du Christ, dit-il sur le verset 13e du chapitre X, la bienheureuse Vierge Marie, la plus juste parmi les justes de la race humaine, *que nous croyons avoir été préservée du péché originel, etc.*[2] »

Maldonat, comme toute la Compagnie à laquelle il appartenait, croyait donc à l'Immaculée Conception de la très sainte Vierge; mais il ne voulait pas que des particuliers, que de simples écoles imposassent cette croyance comme un article de foi.

Écoutons maintenant Crevier : « On sait, dit-il, combien la

(1) *Hoc autem nihil impedit quominus, Dei beneficio, aliquis sine peccato conceptus sit : quod credimus de B. Virgine.*

(2) *Beata Virgo Maria, omnium justorum hominum justissima, quam a peccato originali praeservatam credimus*, etc.

On peut voir dans l'ouvrage intitulé *Militia Immaculatae Conceptionis Virginis Mariae*, par Ayala y Astorga, au mot *Maldonatus*, plusieurs autres passages où Maldonat se déclare pour la Conception immaculée de Marie.

société de Jésus est dévote à la sainte Vierge. L'opinion de la Conception Immaculée a toujours régné parmi eux; il y a même lieu de croire qu'ils en ont quelquefois abusé. Je ne conçois pas quel démérite pouvait avoir cette opinion auprès de Maldonat, si ce n'est d'être celle de l'université, qui, surtout depuis le concile de Bâle, l'a embrassée avec zèle. » Auprès de Maldonat, cette opinion avait le mérite d'être la plus commune dans l'Église, la plus conforme à la piété, celle de tout son ordre; c'est pourquoi il l'aurait embrassée avec amour, quand même elle aurait été aussi celle de l'université. Mais Crevier a tort d'ajouter : « Maldonat la combattait et il enseigna que la sainte Vierge avait été conçue en péché originel[1]. »

« Maldonat ne combattit que la prétention de la Faculté à faire de cette opinion un article de foi, avant que l'Église l'eût définie. Sa leçon était imprimée depuis plus de quatre-vingts ans, lorsque Crevier racontait ce fait; cet écrivain aurait pu, en la lisant, s'épargner une calomnie[2]. »

X

Si le P. Maldonat crut bon de garder une certaine réserve dans son enseignement, d'autres furent plus hardis. C'est ainsi que la défense de l'Immaculée Conception avait été imposée, sous la foi du serment, à tous les gradués de l'université Saint-François de Borgia, à Gandie[3]. Cette même doctrine fut publiquement défendue dans une des premières thèses soutenues au collège romain[4].

Mais peu d'hommes firent autant pour cette cause que le P. Jean Lorin. Il profita de sa grande influence, nous dit le P. Alegambe, pour propager en Italie, en France et en Espagne

(1) *Histoire de l'université de Paris*, t. VI, pp. 292 et suiv.

(2) J. M. Prat S. J., *Maldonat et l'université de Paris au XVI^e siècle*, l. III, ch. 3.

(3) Cienfuegos, *Vida de S. F. de Borja*, l. III, cap. 2.

(4) « *Immaculatam Conceptionem venerata est Societas, cum Romae primas theses theologicas, vivente adhuc Ignatio, proposuit; in quibus princeps quaestio Immaculatam Conceptionem asserebat.* » (*Imago primi saeculi*, l. I, cap. 5.)

la croyance et la dévotion à l'Immaculée Conception, et il mérita d'en être signalé comme l'un des plus zélés et des plus heureux défenseurs. Grâce à ses conseils, l'université de Dôle s'imposa la loi de n'admettre désormais aucun candidat au grade de docteur, à moins qu'il ne s'engageât par serment à défendre le glorieux privilège de la Mère de Dieu.

L'université de Coïmbre ne se distingua pas moins par son attachement à la même vérité. Parmi ses plus habiles docteurs, elle comptait, en 1671, le P. Jean Lopès, qui semblait avoir consacré sa vie et ses écrits à honorer la Reine du ciel, et en particulier la pureté sans tache de sa Conception. Il ne pouvait, selon l'expression de son biographe, parler de ce mystère si doux à son cœur, même dans ses entretiens les plus familiers, sans que soudain le feu de son visage et l'ardeur de sa voix parussent vouloir embraser ses auditeurs de l'amour qui le consumait. Aussi nul sujet ne revenait ni plus souvent ni avec autant de charmes dans ses discours. Ceux qui le visitaient dans sa cellule savaient ne pouvoir lui faire de plus vif plaisir que de vénérer une pieuse image de Marie conçue sans péché, placée sous ses yeux; et il passait dans une chapelle de l'Immaculée Conception la majeure partie du temps qu'il consacrait chaque jour à la prière.

Quelques années auparavant, s'était éteint un autre grand défenseur de la Vierge sans tache, le P. Antoine Leyte. Durant le cours de sa longue existence, ce vrai serviteur de Notre-Dame n'épargna rien pour la faire honorer. Il lui avait voué sa plume et sa voix, lui réservait toutes les heures libres de ses journées, souvent même une partie notable de ses nuits. Par ses soins fut gravé sur une magnifique table de marbre, placée dans une chapelle de l'université de Coïmbre, le serment solennel, prononcé par tous les docteurs de cette école célèbre, de défendre cette prérogative de la Reine des anges. Parvenu à plus de quatre-vingts ans, le P. Leyte se préparait, avec un redoublement de ferveur, à célébrer encore une fois la fête de Marie conçue sans péché, lorsqu'il sentit ses forces défaillantes lui annoncer sa mort prochaine. Il l'accueillit avec l'humble confiance des saints; et, deux jours après qu'il eut rendu le dernier soupir, il apparais-

sait rayonnant de gloire à l'un de ses plus chers amis, et le comblait de joie par ces consolantes paroles : « Mon cher Père, aujourd'hui, fête de Marie immaculée, j'entre en paradis. »

Ce que le P. Leyte avait accompli à Coïmbre, le P. Pierre Gil le renouvela à Barcelone, où il enseigna pendant vingt ans la théologie. Grâce à ses démarches, l'université de cette ville prononça le vœu de défendre à jamais la pureté sans tache de Marie dans sa Conception.

Les professeurs du collège de Salamanque prirent une résolution analogue, en 1559, à l'instigation du P. Ferdinand de Alcaraz, auquel était confiée la chaire de théologie.

L'université de Vienne, grâce à l'influence des jésuites, se vouait à son tour à la Vierge sans tache. Parmi les services rendus par le P. Trinkel à la Compagnie et à l'Église, lisons-nous dans la vie de ce grand religieux, l'un des plus signalés fut sans contredit le vœu solennel par lequel l'empereur Ferdinand III et toute l'université de Vienne s'engagèrent à promouvoir et à défendre le privilège de l'Immaculée Conception de la très sainte Mère de Dieu.

Cet acte de piété public forme l'une des plus belles pages de l'histoire religieuse de la maison d'Autriche; et ce ne fut pas sans une attention délicate de la Providence — nous aimons à le croire — qu'un concours de circonstances, en apparence fortuites, fit choisir l'église de la maison professe, à Vienne, pour l'auguste cérémonie. Le P. Jean Gans, confesseur de sa majesté, eut l'honneur de porter la parole devant l'immense multitude accourue de toutes parts. Ce fut encore lui qui, au moment fixé pour l'acte solennel, présenta à son royal pénitent le livre des saints évangiles sur lequel reposait la formule du vœu, dont voici en partie la teneur :

« Dieu tout-puissant et éternel, par qui règnent les rois, et qui tenez entre vos mains la puissance et les droits de tous les royaumes, moi, Ferdinand, humblement prosterné devant votre divine Majesté, en mon nom, au nom de mes successeurs et de cette illustre province d'Autriche, je choisis aujourd'hui pour Reine et pour Patronne spéciale de cet archiduché l'immaculée

Mère de votre Fils, Marie, toujours vierge. En outre, je m'engage par vœu à faire célébrer dans ce royaume, même avec l'indiction d'une vigile avec jeûne, la fête de l'Immaculée Conception, qui tombe le 8 décembre... Ce vœu, que votre clémence m'a inspiré, daignez l'entourer de votre bienveillante faveur. — Le 18 mai de l'an 1647, en l'église de la maison professe de la Compagnie de Jésus, au pied du maître-autel, et en présence du prince-évêque de Vienne, Mgr Philippe-Frédéric. »

L'influence des jésuites ne fut pas étrangère à un vœu analogue qu'émit solennellement l'université de Douai, le 2 juillet 1662.

« Dès l'année 1660, raconte un ancien manuscrit, plusieurs fameuses universités ayant fait un décret en faveur de l'Immaculée Conception, celle de Douai lui témoigna le même zèle.

» C'était déjà la pratique, en cette ville, de prononcer un discours latin, le 8 décembre, en son honneur, dans la salle du collège d'Anchin. Un jésuite, ancien professeur en philosophie, se chargea, l'an 1661, de s'acquitter de ce discours : il le fit avec tant de piété, que tous les corps de l'université achevèrent de se déterminer à faire un acte public, pour soutenir dans leurs écoles l'Immaculée Conception.

» Deux ecclésiastiques firent chercher le plus habile sculpteur, et lui ordonnèrent de faire une statue de pierre, de la hauteur de sept pieds, avec une couronne de lis sur la tête, un serpent sous les pieds, et un lis en la main droite. Cette image de la sainte Vierge devait être placée au-dessus de la porte du collège. »

Le chroniqueur relate ensuite en détail l'ordre de la procession. Avec les élèves du collège royal, on y voyait figurer « les écoliers des deux collèges des jésuites, superbement vêtus, les uns en anges, les autres à la romaine, ou en différentes manières; » ils tenaient la tête du cortège.

Quand le défilé eut atteint le portail du collège, où se trouvait élevée la monumentale statue en pierre de la Vierge, « on chanta en musique une hymne en l'honneur de la sainte Vierge; après quoi, le recteur, qui s'était mis en un lieu un peu élevé, fit la lecture du vœu de toute l'université, qui était qu'elle choisissait la divine Marie pour sa protectrice perpétuelle, et qu'elle serait

toujours prête, suivant les exhortations du pape et le sentiment universel des fidèles, à enseigner et à défendre ouvertement sa Conception immaculée[1]. »

XI

La première chapelle dédiée, en Belgique, à l'Immaculée Conception fut l'œuvre des jésuites de Malines[1].

Une autre entreprise des jésuites belges, remarquable assurément à plus d'un titre, fut la diffusion parmi les soldats du culte de Marie immaculée. Sous le titre *Le bréviaire militaire et l'Immaculée Conception*, la revue des *Précis historiques* (1859, p. 552) nous donne à ce sujet des détails intéressants.

« Les Pères de la Compagnie de Jésus, écrit l'auteur, jusqu'à l'époque de sa suppression, se sont toujours activement occupés des soldats. Il n'y a là rien d'étonnant, puisque, avant d'être fondateur d'un ordre religieux, Ignace de Loyola était chef d'un corps militaire, et que son esprit guerrier perce à chaque page de ses *Constitutions*. Dans le bruit des camps, comme dans les paisibles chaires des églises, comme dans leurs catéchismes, leurs collèges, leurs missions, leurs livres et leur vie, les enfants d'Ignace ont toujours fait profession d'une tendre confiance en la sainte Vierge et l'ont honorée particulièrement sous le titre d' « Immaculée Conception. »

» Il existe, sous ce rapport, un curieux document bibliographique. Le P. Jean Delvigne a composé pour les soldats, un livre de prière, en latin, intitulé : *Breviarium militare romano-catholicum, a P. Joanne Del Vigne S. J. concinnatum. Antuerpiae,... 1767.* Ce manuel est dédié à la sainte Trinité. Voici la dédicace, toute militaire, que nous traduisons littéralement :

» Au Dieu de Sabaoth, c'est-à-dire des armées, grand et terrible; à Jésus-Christ, glorieux vainqueur de la mort et de l'enfer;

(1) Manuscrit de la bibliothèque communale d'Arras.

(2) « *Mechliniae sacellum elegans Virgini sine macula conceptae, toto Belgio primum, annis abhinc aliquot Societas aedificavit.* » (*Imago primi saeculi*, l. VI, pag. 779.)

à Marie, immaculée Mère de Dieu et Vierge, puissante comme une armée rangée en bataille.

» A l'archange Michel, l'invincible défenseur de l'adoration du nom de Dieu;

« Et à tous les saints militaires des siècles passés, présents et futurs. »

Après divers détails sur ce *Bréviaire*, l'auteur que nous citons fait justement remarquer qu'il est assez piquant de voir la langue latine usitée jusque parmi des soldats, et ajoute : « Mais ce qui distingue surtout le *Breviarium*, c'est le grand nombre de pratiques variées de dévotion en l'honneur de l'Immaculée Conception de la très sainte Vierge Marie. » On y trouve, en particulier, l'anagramme en l'honneur de l'Immaculée Conception, composée des mots : *Ave, Maria, gratia plena, Dominus tecum*, et donnant l'expression du dogme : *Inventa sum Deipara, ergo immaculata*, J'ai été trouvée Mère de Dieu, donc immaculée.

XII

Mais aucune branche de l'ordre peut-être ne s'intéressa plus au triomphe de l'Immaculée Conception que celle des jésuites espagnols.

Entre toutes les nations catholiques, l'Espagne se fit toujours remarquer par son attachement à cette vérité, et par son zèle à en solliciter la définition dogmatique. Pendant plus de deux siècles, ses souverains mirent cette cause au rang des affaires d'État. La Compagnie ne fut pas étrangère à ce magnifique mouvement. La congrégation de prêtres, que les jésuites avaient érigée dans l'église de la maison professe à Séville, sous le titre de l'Immaculée Conception, l'entretenait de tout son pouvoir. L'un de ses membres les plus zélés, le chanoine Vasquez de Leca, muni de nombreuses requêtes de l'épiscopat espagnol, se présenta à Philippe III et le détermina à patronner auprès du souverain pontife la cause de la définition de l'Immaculée Conception (1616). Chargé des instructions royales, Leca se rendit à Rome pour y poursuivre en personne l'expédition de cette grande affaire.

Sur ces entrefaites, les habitants d'Astigis *(Ecija)* s'enflammèrent d'une noble et salutaire émulation. D'après le conseil des jésuites, ils s'engagèrent par vœu, à moins de décision contraire émanée de l'Église, à défendre jusqu'à l'effusion du sang le privilège de la Vierge sans tache. « Ils furent les premiers, remarque Cordara, qui prêtèrent ce genre de serment; exemple bientôt suivi par un grand nombre d'autres cités[1]. »

Ils voulurent en outre témoigner bien haut de leur croyance, en célébrant avec grande pompe une neuvaine en l'honneur de Marie immaculée. Les Pères de la Compagnie furent chargés, à peu près seuls, des prédications quotidiennes. Un événement extraordinaire montra combien elles étaient agréables à Marie. Tandis que tout le peuple fidèle y puisait à longs traits l'amour de la bienheureuse Vierge, un certain gentilhomme ne les trouva pas de son goût; il se permit même d'en plaisanter à son aise. Le châtiment ne se fit pas attendre. Le jour même, le plus jeune de ses enfants était broyé sous une roue de voiture. Une heure s'était à peine écoulée depuis ce terrible accident, qu'il apprenait la mort de son second fils qui venait de se noyer en traversant une rivière. Peu de jours après, l'aîné était emporté par la maladie, en même temps que le malheureux père apprenait par lettre que son frère avait péri dans un naufrage. Au bout de trois mois, il était frappé à son tour. On ne put s'empêcher de reconnaître dans tant de deuils accumulés la colère de Dieu, jaloux de l'honneur de sa Mère conçue immaculée[2].

L'année suivante (1617), la célèbre université d'Alcala professait son indéfectible dévouement à la cause de Marie dans une académie solennelle. Cette idée avait en partie germé sous l'influence de la Compagnie. Les Pères du collège assistèrent en grand nombre à la réunion, et l'un d'eux, le P. Jérôme Florentia, orateur de renom, rehaussa cette fête doctrinale par l'éclat de

(1) « *Qua in re primi, quod equidem sciam, dedere jurisjurandi exemplum, quod mox aliae passim civitates sibi imitandum proposuerunt.* » (*Hist. Soc.*, P. VI, l. I, n. 130.)

(2) Cordara, *ibid.*

sa brillante parole. Quelque temps auparavant, les jésuites avaient persuadé aux autorités de Villareal de n'admettre personne aux charges publiques qu'il n'eût auparavant prêté serment de défendre la prérogative de la glorieuse Vierge.

Philippe IV, durant l'espace de trente années, envoya jusqu'à douze ambassadeurs à la cour pontificale afin d'obtenir, sur la question, une décision doctrinale définitive. Alexandre VII parut vouloir répondre à tant de pressantes instances. Il commença par ordonner au maître du sacré palais de ne pas arrêter la publication des livres où la Conception de Marie serait appelée immaculée; et celui-ci approuva sans délai un ouvrage du P. Esparza, intitulé : *Immaculata Conceptio Virginis deducta ex origine peccati originalis.* Le même pape fit frapper une monnaie qui, avec l'image de la Vierge immaculée, portait cette inscription : *Virgo concipiet. — Roma.* Le P. Nieremberg s'empressa d'en expliquer le sens dans l'opuscule suivant : *De nova moneta SS. D. N. Alexandri VII pro gloria Immaculatae Conceptionis perpensa.*

Ces hommages publics, rendus par le souverain pontife à l'incomparable prérogative de la Mère de Dieu, donnèrent un nouvel essor aux espérances du monde catholique. Rappelons, par exemple, l'explosion de joie que l'acte pontifical causa dans l'université de Saint-Herménégilde, à Séville, dont la direction était confiée aux jésuites. Une grande procession fut organisée; sur un char triomphal, magnifiquement décoré, on admirait une statue de la Vierge immaculée; une foule immense formait cortège. L'un des étudiants en théologie portait au sommet d'une hampe, en guise de glorieux fanion, la formule du serment, que tous avaient prêté, de se faire les champions de la cause de la Mère de Dieu. Sur un étendard se lisaient ces mots qui donnaient le sens de la fête : *Pro Maria, concepta absque peccato originali, collegium et scholae Sancti-Hermenegildi, Societatis Jesu;* en l'honneur de Marie, conçue sans le péché originel, le collège et les classes de Saint-Herménégilde, de la Compagnie de Jésus.

Cependant, de toutes parts, arrivaient au vicaire de Jésus-Christ d'ardentes supplques destinées à hâter une déclaration solennelle.

« L'une des plus remarquables, dit Mgr Malou, fut celle du R. P. Eusèbe Nieremberg, de la Compagnie de Jésus, homme aussi pieux que savant, dont la renommée était universelle. Le savant religieux, suivant le goût du jour, offrit au Saint-Père une anagramme, en forme d'introduction à sa supplique. Il montrait que les mots :

Sanctissimus Pater et Dominus Alexander Papa septimus, qui erat antea Fabius Chisius,

par une simple transposition de lettres, reconstituent la phrase suivante :

Quartus e Senis Papa, Dei Matri carissimus, ipsi labem Adae non fuisse statuet; tunc pax :

Le très saint Père et Seigneur, Alexandre VII, quatrième pape natif de Sienne, très cher à la Mère de Dieu, décidera qu'elle n'a pas contracté la tache d'Adam; alors règnera la paix.

« L'ingénieux auteur, continue l'évêque de Bruges, fit remarquer que l'anagramme est non seulement pure, mais qu'elle est encore mystique dans sa forme. Elle est composée de soixante-douze lettres, nombre des disciples de Notre-Seigneur Jésus-Christ, nombre des cardinaux du sacré collège appelés à concourir avec le Saint-Père à la définition; nombre des années que la sainte Vierge a vécu.

» A la suite de cette anagramme, le pieux et savant religieux présenta un mémoire dans lequel il s'exprime en ces termes :

« Pour l'honneur du Fils de Dieu, pour la gloire de sa Mère, pour l'autorité du Saint-Siège apostolique, pour la joie des fidèles, pour faire cesser le scandale dans le peuple, pour la concorde et l'unité de l'Église, pour la paix de l'Europe, pour la défaite de l'hérésie, pour l'exaltation de la maison de Dieu, pour l'humiliation de l'infidélité, le peuple prie, les princes prient, le clergé prie, les évêques prient, les pieux fidèles prient, les savants prient, les membres de l'Église prient d'un commun accord votre Sainteté de daigner décider et déclarer sainte et sacrée la vérité de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge, et, à l'exemple de tant de saints pontifes qui ont trouvé, dans l'exaltation de la Mère de Dieu et dans l'extension donnée à son culte, un puissant

moyen de protéger l'Église et d'apaiser la colère du Seigneur, de ne permettre à personne de contester désormais son glorieux privilège. »

« Le P. Nieremberg montre ensuite l'Église catholique pressée de toutes parts par les ennemis de la foi. Les Turcs à l'orient, l'anglicanisme à l'occident, au midi les états barbaresques, au nord le schisme moscovite, au sein même de l'Europe, les querelles sanglantes de la France et de l'Espagne étaient des sources fécondes de dangers, de craintes et de larmes. Au milieu de ces maux et de ces périls, on ne pouvait espérer la paix et la sécurité que de la Reine du ciel, en la glorifiant dans l'Église tout entière et en la forçant ainsi à écraser de nouveau la tête du dragon infernal. « C'est là, disait le pieux auteur, l'objet du vœu le plus ardent de toutes les nations; l'hommage le plus agréable que l'Église puisse rendre aux ordres célestes; c'est la propitiation la plus opportune que l'on puisse offrir à Dieu dans les calamités présentes. »

» Peu de temps après, le P. Nieremberg écrivit une seconde lettre à Alexandre VII pour lui montrer que l'honneur de l'Église catholique réclamait impérieusement la définition. Le Saint-Siège, disait-il, est engagé par les nombreuses bulles, les décisions et les déclarations favorables que les adversaires de l'Immaculée Conception mettent en question et éludent de mille manières. Le fond de la cause n'offre aucune difficulté, puisque l'objet du culte de l'Église et de la vénération des fidèles est certainement saint. Si le souverain pontife laisse planer un doute sur l'objet du culte, s'il permet qu'on le croie seulement probable, il donne lieu à une objection contre l'infaillibilité de l'Église dans la canonisation des saints, dans l'approbation des ordres religieux et dans d'autres actes de la plus haute importance. L'Église doit appliquer aujourd'hui rigoureusement les règles que les saints Pères nous ont léguées. Saint Augustin, par exemple, dit que le consentement universel de l'Église suffit, sans le témoignage de l'Écriture, pour prouver une vérité de foi. Saint Célestin assure que la loi de la prière détermine la règle de la croyance : *legem credendi statuit lex supplicandi*. Saint Basile affirme que la coutume de l'Église

décide les questions douteuses. Si le Saint-Siège n'applique pas ces règles décisives au mystère de l'Immaculée Conception, les hérétiques les repousseront avec une apparence de raison, lorsqu'on les appliquera aux autres dogmes de foi. La tolérance de l'Église a duré assez longtemps; les adversaires du privilège de Marie abusent de la patience des souverains pontifes; ils prétendent suivre la doctrine des saints Pères et des anciens scolastiques, prétexte très injurieux au Saint-Siège, qui est censé dès lors opposé à la doctrine des anciens. Ils ne peuvent plus défendre leur opinion qu'en foulant aux pieds les décrets des souverains pontifes et les principes fondamentaux de la théologie; tandis que les défenseurs de la pieuse croyance suivent ces principes, et se fondent sur les décrétales et sur les décisions du concile de Trente.

» Le P. Nieremberg fait remarquer ensuite que les scandales dans le peuple et les querelles parmi les savants ne cesseront point avant que le souverain pontife n'aît défini l'Immaculée Conception. « Votre Sainteté, poursuit-il, comme Père universel de l'Église, est obligée de porter remède à ces maux, de mettre fin à ces désordres, de prévenir ces dangers; qu'elle prononce donc la définition tant désirée!

» Elle peut le faire : la tradition antique est manifeste; un concile général n'est pas nécessaire. Quand même on réunirait mille évêques, l'approbation de votre Sainteté serait encore indispensable. D'ailleurs le concile que nos adversaires réclament est célébré dans l'Église entière, et depuis des siècles, par les vœux de tout l'univers catholique, par les suppliques d'une multitude de saints et de savants évêques, par les solennités célébrées partout, par l'empressement du peuple chrétien à gagner les indulgences, par le consentement universel de tous les enfants de Dieu.

» Cette lettre aussi solide que pressante émut sans doute le souverain pontife[1]. » Cependant le Saint-Siège devait attendre deux siècles encore avant de se prononcer.

(1) J. B. Malou, évêque de Bruges. *L'Immaculée Conception de la bienheureuse*

XIII

Benoît XIV, marchant sur les traces de ses devanciers, prit à tâche de faire fleurir de plus en plus la dévotion à la Vierge immaculée. Le P. Budrioli rapporte que ce pape lui avait manifesté l'intention de publier une bulle sur ce sujet, et qu'il l'avait même chargé d'en rédiger le texte[1]. Il ne paraît pas que le projet pontifical ait été mis à exécution.

Il était réservé au siècle de Pie IX et de Lourdes de voir enfin se réaliser la longue espérance du monde chrétien. En cette occurrence la Compagnie de Jésus fut fidèle à ses traditions de dévouement absolu à cette cause.

« Le docte P. Jean Perrone, dit encore Mgr Malou, a eu l'honneur de défendre, un des premiers, la cause de la sainte Vierge dans le cours de ce siècle.

» Ce savant religieux avait résumé les preuves du mystère dans le but unique d'en démontrer la *définibilité*. Son travail fut lu avec la plus grande avidité et contribua sans aucun doute à accélérer le moment de la définition dogmatique.

» Le P. Antoine Ballerini tira de la poussière des bibliothèques et de l'obscurité des manuscrits une série de documents relatifs au mystère de l'Immaculée Conception. On lui doit, entre autres pièces utiles, plusieurs homélies grecques jusqu'ici inconnues, et le texte grec d'autres homélies dont H. Marracci n'avait publié que la traduction latine. Ce recueil, fruit d'un long et patient travail, a fourni aux défenseurs de l'Immaculée Conception des témoignages bien précieux; il mérite de figurer parmi les publications les plus utiles et les plus recommandables de notre époque.

Vierge Marie, t. II, ch. 12. — Nieremberg composa bien d'autres ouvrages sur cette question; on en trouvera la liste dans la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. V, col. 1756 et suiv.

(1) Le P. Budrioli a réuni en cinq gros volumes manuscrits quantité de documents relatifs à l'Immaculée Conception. Le P. Ballerini en a fait quelques extraits; il cite en particulier le projet de Constitution rédigé à la demande de Benoît XIV.

» Mais de tous les écrits qui ont paru avant la définition, il n'en est aucun qui, par son étendue, son importance et sa solidité, puisse être comparé au grand ouvrage du R. P. Passaglia.

» Par un travail vraiment herculéen, auquel le R. P. Schrader, professeur de théologie au collège romain, a pris une part active, le savant religieux a analysé presque tous les monuments de la tradition catholique; et il a eu l'excellente idée d'explorer avec un soin particulier un champ jusqu'ici trop peu connu en occident, je veux dire les livres liturgiques des Églises orientales. Le P. Nieremberg, ce pieux et savant défenseur de l'Immaculée Conception au XVII^e^ siècle, avait apposé les lèvres à cette source abondante, et en avait profité quelque peu dans ses dissertations épistolaires sur le sujet de l'Immaculée Conception.

» Mais le R. P. Passaglia a dépassé, et de loin, tous ses devanciers, en présentant successivement les citations les plus remarquables, non seulement des livres liturgiques grecs, mais aussi des livres liturgiques syriaques, coptes, arméniens et latins, complétées par des fragments bien choisis des homélies et des sermons des saints Pères.

» Quel que soit le jugement que l'on porte sur la forme de ce livre, jamais on ne contestera l'admirable érudition de l'auteur, la fécondité de son esprit, le tendre amour qu'il professe envers la sainte Vierge, ni le service immense qu'il a rendu à l'Église, en achevant ce prodigieux travail. Ce livre est un des plus beaux monuments qui aient été élevés à la gloire de la sainte Vierge immaculée[1]; il a fait faire un grand pas à la controverse, et il paraît destiné à faire époque dans l'histoire de la théologie[2]. »

XIV

Si l'Immaculée Conception est de toutes les grandeurs de Marie, après sa divine Maternité, celle que la Compagnie de Jésus a le plus exaltée, elle n'est pas la seule.

(1) La bulle de définition a été calquée sur cet ouvrage.

(2) J. B. Malou, ouvr. cité, t. I, préface, et t. II, ch. 12.

Lorsque la liturgie romaine fut corrigée sous le pontificat de saint Pie V, les principaux réviseurs proposèrent au souverain pontife de supprimer la fête de la Présentation de Notre-Dame comme étant d'origine trop récente. Seule, l'érudition du P. François de Torrès la sauva. C'était un homme de grand savoir, fréquemment consulté par les cardinaux Stanislas Hosius et Baronius, ses amis, et que Pie IV envoya au concile de Trente en qualité de théologien du Saint-Siège. De Torrès fouilla donc, avec l'ardeur que donne l'amour, toute l'antiquité chrétienne, et en fit jaillir de si fortes preuves en faveur de cette pieuse solennité, qu'elle fut définitivement conservée à la dévotion des fidèles; et, peu d'années après, la très reconnaissante Mère de Dieu choisit précisément la même fête pour présenter en ce jour, selon l'expression de la sainte Église, son fidèle serviteur dans le temple de la gloire éternelle.

Parmi les doctrines théologiques propres à rehausser la sainteté de la Mère de Dieu, nulle n'est aujourd'hui plus chère au peuple chrétien que celle de la suréminence de la grâce reçue par Marie. Le bienheureux Jean d'Avila, l'apôtre de l'Andalousie, avait, du haut de la chaire, développé avec éclat cette thèse, que le trésor des grâces de la très sainte Vierge l'emportait en richesse sur celui de tous les anges et de tous les saints réunis. Le P. Balthazar Alvarez et son ami le P. Martin Guttierez embrassèrent avec ardeur cette opinion. « Pour la populariser, raconte le vénérable P. Louis du Pont, ils prièrent le P. François Suarez, de passage alors à Salamanque, de composer une dissertation où il prouverait par des arguments théologiques que l'enseignement de Jean d'Avila était conforme à la doctrine des saints et à la droite raison, et par conséquent reposait sur de solides fondements. Très dévot lui-même à la Mère de Dieu, le grand théologien se mit à l'œuvre : son écrit plut beaucoup aux deux Pères. Il étendit ensuite ce premier travail, l'enrichit et l'inséra dans le second tome de ses œuvres sur la troisième partie de saint Thomas[1]. On peut dire que, dans ces pages immortelles, le génie et

(1) Disp. XVIII, sect. 4.

la piété conspirent à l'envi pour exposer, démontrer et exalter la grâce et les excellences de la Mère de Dieu[1]. »

Non seulement Suarez exposa son opinion par écrit, mais il avait eu à cœur de la soutenir en séance publique : « En 1571, dit le P. Pouget, l'université de Salamanque obtint le privilège de terminer les cours annuels par une dispute solennelle où l'on argumenterait sur les points principaux de la théologie. Le jeune Suarez fut choisi comme champion et défenseur des thèses assignées. Or, parmi elles, il se fit un bonheur d'introduire celle qui avait paru étrange dans la bouche de maître Avila (touchant la grâce conférée à la très sainte Vierge), et qu'il avait lui-même adoptée.

» Le coup paraît hardi au docteur chargé de la révision des thèses : il ne peut se persuader qu'un élève de théologie puisse défendre avec avantage, contre toutes sortes d'assaillants et au sein d'une des plus brillantes universités du monde catholique, une proposition, qui n'est, après tout, qu'une opinion, et qui doit soulever des contradictions de la part de tant de docteurs et de maîtres qui ont blanchi dans les études sacrées. Le censeur s'apprête donc à effacer cette proposition; Suarez ne veut pas en entendre parler; il triomphe de toutes ses résistances.

» Bientôt, dans la dispute, il se joue de toutes les difficultés qu'on lui oppose, répond à tout, met dans le plus beau jour sa thèse favorite et s'acquiert, dans cette célèbre journée, une gloire qui présage ce qu'il sera dans la suite, gloire qu'il renvoie tout entière à celle par qui lui sont venus, en si merveilleuse abondance, les dons d'intelligence et de sagesse[2]. »

Cette sainte audace fut loin de déplaire à la Reine du ciel. Elle apparut, en effet, au P. Guttierez et le remercia d'avoir conseillé au P. Suarez de se faire le propagateur de la doctrine dont nous venons de parler.

On aime à entendre le grand Suarez protester avec force contre l'inconséquence de certains docteurs qui, dans leur

(1) L. du Pont S. J., *Vie du P. Balthasar Alvarez*, ch. 26.

(2) Pouget S. J., *Sanctuaires de Marie*, t. III.

enseignement, reléguaient au troisième ou quatrième plan la théologie de la Vierge ou n'en parlaient même pas : « Pour moi, dit-il, après la connaissance de Dieu et de Jésus-Christ, j'estime qu'il n'en est pas de plus utile et de plus digne d'un vrai théologien que celle de la bienheureuse Vierge. Je ne saurais comprendre que, les docteurs mettant d'ordinaire tant de soin et de zèle à disputer sur la grâce des anges, sur leurs mérites, sur leur vie « voyagère », leur science, leurs ministères et leurs offices, on n'étudie point avec bien plus d'empressement les questions qui concernent la créature bénie qui est leur Reine : par exemple, sa dignité, ses mérites et sa félicité incomparables. D'autant que, non seulement cette théologie de la sainte Vierge est par elle-même plus relevée, offre plus d'attraits et sert mieux la piété que la théologie des anges, mais encore elle est plus lumineuse et plus certaine, attendu qu'elle a dans l'Écriture et dans la science sacrée de nombreux et solides fondements.

« Il y a plus : le traité de la sainte Vierge est le complément indispensable de celui de Jésus-Christ. Car, de même que la procession éternelle du Christ ne peut devenir l'objet de notre foi que si nous croyons d'abord au Père éternel qui l'engendre : de même, nous ne pouvons bien comprendre sa génération temporelle, dont Marie toute seule est la source créée, sans la connaissance préalable de cette Mère de Dieu[1]. »

(1) *Praef. in* 3^am^ *p. Sum. Th. divi Thomae.*

CHAPITRE V.

MARIE

ET LES

HOMMES DOCTES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

VISION DU B. CANISIUS DANS LA BASILIQUE VATICANE.

CHAPITRE V.

MARIE

ET LES

HOMMES DOCTES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Todas las letras de la Compañía se deben tambien á Nuestra Senora. (NIEREMBERG, *ibid.*, cap. 31.)

C'est encore à Notre-Dame que la Compagnie doit toutes ses œuvres dans l'ordre intellectuel.

I

L'ÉCLAT de la science n'a pas manqué à l'ordre des jésuites. La très sainte Vierge aurait pu se borner à lui donner des saints; elle n'a pas dédaigné de lui procurer des savants.

Rien n'est plus connu que l'histoire de François Suarez. Cet homme éminent en doctrine, *doctor eximius;* ce docteur hors de pair, comme l'appelle Paul V, et « en qui, dit Bossuet, se résume toute l'École; » celui qui, de tous les scolastiques, serre de plus près dans la lice théologique le docteur angélique, Suarez se vit tout d'abord fermer les portes du noviciat pour incapacité manifeste[1].

Le recteur de Salamanque et ses consulteurs refusent à l'una-

(1) « *Ut ineptus ad omnia Ordinis ministeria,* » dit Cordara. (*Hist. Soc.*, p. VI, l. II, n. 118.)

nimité d'admettre ce jeune homme, bon et pieux, il est vrai, mais sans portée. Rebuté, le pauvre postulant se rend à Valladolid, où résidait alors le provincial, le P. Jean Suarez. Celui-ci soumet la requête de François au jugement des consulteurs; mais, comme à Salamanque, la réponse est négative. Le provincial cependant est d'avis que l'on peut du moins mettre le candidat à l'épreuve. Il le reçoit donc en qualité d'*indifférent*[1], et l'envoie au noviciat de Medina del Campo, que dirigeait le célèbre P. Alphonse Rodriguez, auteur du *Traité de la perfection chrétienne*.

Au bout d'un an, le jeune novice reçoit l'ordre de revenir à Salamanque et de se livrer à l'étude de la philosophie. Hélas! malgré un travail acharné, l'insuccès est complet[2]. Notre humble étudiant, découragé, demande en grâce au P. Martin Guttierez, recteur du collège, de passer au degré des Frères coadjuteurs : sa constitution robuste, disait-il, lui permettrait sans doute de rendre quelques services à la religion dans les emplois domestiques. L'homme de Dieu, éclairé peut-être d'une lumière surnaturelle, refuse, relève son courage, et l'exhorte à mettre toute sa confiance en Celui qui sait, quand il le veut, rendre diserte la langue des petits enfants.

Le F. Suarez, en fils d'obéissance, de se tourner alors vers le ciel, de prier, de supplier avec de pressantes instances la très sainte Vierge, sa Mère, de faire luire en son intelligence un rayon de l'éternelle sagesse.

Et voici que l'écolier méprisé de la veille reparaît en classe doué d'une perspicacité merveilleuse. Le premier témoin de cette transformation inopinée est le répétiteur, chargé de mettre à la portée du F. Suarez les leçons du professeur; office qu'il remplissait souvent sans goût, parfois avec dépit, en raison de son inutilité. Quelle n'est pas sa surprise! Son disciple répète l'enseignement donné avec une facilité et une lucidité parfaites, pro-

(1) Le recteur exigea même que François s'engageât, *par écrit*, à accepter le degré d'*indifférent;* le jeune homme signa volontiers; cette signature se lit encore dans un vieux registre du collège de Salamanque.

(2) « *At, dictata praeceptoris dies noctesque evolvens, nihil proficiebat.* » *(Ibid.)*

pose ses objections et discute les réponses; le répétiteur n'en peut croire ses oreilles. Bientôt il n'est bruit dans le collège que de ce changement miraculeux; tout le monde est dans l'étonnement, et l'on put alors constater par expérience la vérité de cette parole du pape saint Léon : « *Quam cito discitur, ubi Deus magister est;* que l'on apprend vite, quand on a Dieu pour maître[1]! »

Du dernier rang il passe d'emblée au premier[2]. Le jeune Grégoire de Valentia, cet esprit aux grandes conceptions, et depuis si célèbre par ses commentaires sur saint Thomas, n'étant arrivé qu'à la fin de l'année au cours de philosophie, ce fut son condisciple François Suarez qui fut chargé de le mettre au courant des matières déjà vues.

Quelle ne fut pas dès lors la confiance du P. Suarez en sa céleste bienfaitrice? C'est à elle qu'il avait recours dans les mystérieux problèmes de la théologie; on le voyait souvent, tandis qu'il en cherchait les solutions, se mettre à genoux devant une de ses images chéries et la remercier des lumières dont elle illuminait son intelligence. Allumée au foyer de l'amour reconnaissant, sa dévotion pour cette Mère de bonté était des plus ardentes. Aux jours des fêtes de Marie, il se préparait à célébrer les saints mystères par deux heures d'oraison; il jeûnait en outre tous les samedis. Une image de Notre-Dame l'accompagnait partout; il l'emportait dans ses voyages, et, arrivé dans les hôtelleries, il la plaçait à l'endroit le plus convenable de sa chambre pour lui rendre ses hommages.

Tout en dictant ses cours à son secrétaire ou en les exposant devant ses élèves, il tenait en main son chapelet afin d'obtenir aide et lumière de celle que l'Église appelle « Siège de la sagesse, *Sedes sapientiae.* » Peut-être aussi, remarque un de ses biographes, voulait-il consacrer à la louange de la Mère de Dieu

(1) Serm. I. *de Pentec.*

(2) « *Veluti ex densa caligine in clarissimam eductus lucem, ille, nuper tardus atque hebes, jam aequales omnes ingenii celeritate et perspicacia superabat.* » (Cordara, *ibid.*)

les rapides moments de répit qui pouvaient se rencontrer durant les travaux de l'étude et les exercices scolaires. D'ailleurs il assurait que pour le mérite d'un *Ave Maria* il donnerait volontiers tout ce qu'il avait écrit.

II

A côté du nom de Suarez, peut figurer sans trop d'infériorité celui du P. Thomas Sanchez. Grâces soient rendues à jamais à Notre-Dame des Saints-Fonts, qui donna miraculeusement à la famille de saint Ignace cet illustre enfant! Thomas n'avait que seize ans quand il se présenta au noviciat. Mais, comme il était bègue, on refusa absolument de l'admettre. Sans se laisser décourager par cet échec, il alla plein de confiance se prosterner devant une image de la Reine des anges, en grande vénération à Cordoue, sous le nom de Notre-Dame des Saints-Fonts, et il lui déclara résolument qu'il ne quitterait point sa chapelle avant qu'il ne fût délivré de son infirmité. Après quelques heures de prières, sa sainte hardiesse fut récompensée par une parfaite guérison.

Aussi, dans la suite, le P. Sanchez ne revenait jamais à Cordoue, même à une heure avancée de la nuit[1], sans rendre d'abord visite à Notre-Dame des Saints-Fonts; et, chaque fois, il passait un jour entier, dans son sanctuaire, à la remercier des grâces dont elle ne cessait de le combler. Ces grâces en firent un saint. Son assiduité au travail n'était pas moins étonnante que l'austérité de sa vie. Il ne prenait de nourriture qu'une fois le jour, au coucher du soleil. Quatre jours par semaine, sans compter l'avent et le carême, tout son repas consistait en quelques légumes et des fruits secs. Quant aux vigiles des fêtes de Notre-Seigneur et de Notre-Dame, il jeûnait au pain et à l'eau. Après une laborieuse existence de soixante années, ce fils privilégié de la bienheureuse Vierge eut le bonheur de porter dans la patrie l'innocence de son baptême.

(1) « *Quamvis multa nocte ingrederetur.* » (J. Rho, *Variae virtutum historiae.* 1644, pag. 300.)

Un autre des meilleurs théologiens de la société semble avoir été gratifié par Marie d'une illumination spéciale. Bien qu'enveloppé de quelque obscurité, le fait mérite d'être connu.

« Ce qu'a été le P. Martin Bécan, dit le P. Gumppenberg, l'Allemagne ne l'ignore point; pour connaître sa valeur, il suffit de lire les ouvrages dont les doctes louent la profonde érudition et la clarté admirable. L'empereur Ferdinand II, juste appréciateur de ses vertus, le choisit pour confesseur, et, dans plus d'une circonstance, lui rendit les plus beaux témoignages. Or, cet homme d'un si grand mérite et d'un savoir si étendu, obtint, croit-on, l'un et l'autre de la Vierge Marie en son sanctuaire de Voort, dans le Brabant[1]. La vie du P. Bécan n'est pas pour contredire cette opinion. Il professait une dévotion très particulière envers la Mère de Dieu; dévotion qui remonte à sa toute première enfance; car la maison de son père faisait exactement vis-à-vis à la chapelle de Notre-Dame; et l'on peut croire sans invraisemblance que la mère et l'enfant y entraient chaque jour pour y rendre visite à la bonne Vierge. »

Sans Marie, le P. Vieira n'eût jamais été le premier orateur sacré du Portugal et, sous quelques rapports, l'heureux émule de Bossuet. « Malgré les efforts du jeune Vieira pour surpasser ses condisciples, raconte un de ses biographes, la lenteur de sa mémoire semblait paralyser son intelligence et la couvrir d'un nuage. Notre étudiant était grandement dévot à la Vierge. Or, un jour, qu'agenouillé devant son image, il épanchait les tristesses de son cœur et la suppliait de lui venir en aide, soudain il se fit en sa tête une espèce de déchirement, accompagné de mortelles douleurs. Depuis lors, il eut une mémoire étonnante, et, parmi ses condisciples, il ne rencontra plus que des admirateurs et non des rivaux[2]. »

« Dans l'ivresse de sa joie, ajoute un autre historien, le pieux

(1) *« Hic, inquam, vir omnia virtutis et scientiae suae decora a Deipara creditur in hoc exiguo sacello impetrasse. »* (*Atlas Marianus*, n° 871.)

(2) L'abbé E. Carel, docteur ès lettres. *Vieira, sa vie et ses œuvres*, 1879, p. 5. — André de Barros, S. J., *Vida do apostolico Padre Antonio Vieyra*, 1746, p. 8.

écolier n'oublia pas la sainte Vierge à laquelle il devait tout son bonheur. Cette intelligence qu'elle venait de développer en lui, il s'engagea aussitôt par vœu à la consacrer tout entière à la propagation de son culte et à celui de son divin Fils.

» Puis, il se hâta d'aller en classe; ne pouvant contenir sa surabondance de vie intellectuelle, il demanda à lutter, dans des discussions littéraires, contre qui que ce fût de ses condisciples. Malgré l'étrangeté d'un tel défi, peut-être même à cause d'elle, le professeur y consentit; et à l'instant même, contre le jeune provocateur entrent en lice les élèves les plus avancés; or, tous, les uns après les autres, durent s'avouer vaincus, mais vaincus d'une manière si éclatante et si merveilleuse qu'aucun d'eux n'eut de la peine à applaudir au triomphe du vainqueur.

» Pour nous, faisons la part de son enthousiasme naïf, respectons ces généreux transports qu'excitent en lui les premiers pétillements du feu sacré; assez tôt il saura ce que pèse le génie[1]. »

Peu d'hommes de son temps rendirent plus de services à l'Église et à la France que le P. Jean Gontery, « grand et admirable chasseur d'âmes », comme s'exprime l'auteur de son épitaphe[2]. Toutefois au début de sa vie religieuse, il était « d'un esprit fort lent et même grossier, » suivant l'expression d'un ancien auteur. Mais un spectacle douloureux l'attristait : il voyait

(1) *Histoire du P. Vieira.* Pélagaud, 1875, p. 5.

(2) Henri IV aimait à l'entendre annoncer la parole de Dieu et daignait l'admettre, avec le P. Coton, dans son intime familiarité. Cependant le P. Gontery prêchait au roi la loi divine avec une liberté tout apostolique, que nous avons peine à comprendre aujourd'hui. C'est ainsi que, voyant un jour, pendant son sermon, l'une des nombreuses dames du palais, la marquise de Verneuil, agacer le prince et chercher à le faire rire : « Sire, dit le P. Gontery en s'interrompant tout à coup, permettrez-vous plus longtemps à tout un sérail de venir entendre avec vous la parole divine, et de donner un si grand scandale dans le saint lieu! » Henri IV, loin de s'offenser d'un zèle si audacieux, eut le grand cœur de revenir, le lendemain même, au pied de sa chaire, mais après l'avoir prié, tout en le remerciant, de ne plus lui faire qu'en particulier de telles leçons.

l'hérésie ravager l'héritage du Seigneur et les âmes se perdre de toutes parts. Le zèle ne suffisait pas pour remédier à tant de malheurs; il fallait une science large et profonde. Conscient de son impuissance naturelle, le P. Gontery recourut à la Mère de la Sagesse incarnée et il la pria instamment de dissiper les obscurités de son intelligence, afin qu'il pût, par l'éclat de la vérité, confondre les mensonges audacieux de l'erreur. Marie accueillit sa demande; et les immenses travaux du P. Gontery, transformé par un rayon de la lumière divine, rendirent son nom redoutable aux ennemis de la foi. Sa méthode pour triompher des hérétiques parut même si efficace qu'on essaya, en Allemagne, de la réduire, pour ainsi dire, en art, dans un ouvrage intitulé *Methodus Gonteriana*.

III

N'est-ce pas encore à Marie que dut en partie sa science le P. Athanase Kircher, devenu si célèbre dans le monde savant? Après avoir enseigné la philosophie et les langues orientales à Wurtzbourg, Rome entendit avec admiration le docte religieux professer les hautes mathématiques. Son savoir embrassait presque toutes les connaissances de l'esprit humain : physique, histoire naturelle, mathématiques, philosophie, théologie, antiquités, histoire, musique, linguistique. L'un des premiers il s'adonna à l'étude de la langue copte et il tenta de déchiffrer les hiéroglyphes; en un mot, savant universel, « digne de l'immortalité, ajoute Leibnitz, et dont la gloire ne s'affaiblira jamais. »

Or, cette gloire, le P. Kircher s'en reconnaissait redevable à la Vierge, Reine des intelligences.

Il y avait à Paderborn une antique Madone, en grande vénération dans la contrée, quand les iconoclastes luthériens y pillèrent temples et autels. La statue, heureusement soustraite à leurs mains sacrilèges, fut cachée dans un recoin de l'église Saint-Jean-Baptiste, où elle demeura inconnue jusqu'à ce que cette église fût confiée aux jésuites. En 1614, le P. Simon Wipperman, ministre du collège, vint à la découvrir dans sa

cachette. Un vieillard, à qui elle fut montrée, la reconnut pour la Vierge, autrefois si célèbre et si honorée; et son dire fut confirmé par tous les anciens de la ville. A cette nouvelle, on comprend l'émotion et la joie des fidèles. La statue fut solennellement bénite par l'évêque et son culte restauré.

Le P. Mathias Frank, qui donnait ces détails au P. Gumppenberg alors en train d'écrire son *Atlas Marianus*, ajoutait, à la fin de sa relation, que cette Madone avait jadis accordé une faveur miraculeuse au P. Athanase Kircher. « J'en écrivis moi-même, dit le P. Gumppenberg, au P. Kircher, que je connaissais particulièrement, et voici sa réponse :

« Votre révérence désire apprendre de moi la nature de la guérison miraculeuse que la divine Bonté, par les mérites de la bienheureuse Vierge, a daigné opérer en ma faveur durant mon noviciat. On pourrait justement m'accuser de faire injure à Dieu et à sa Mère, si j'allais ou rougir de confesser ou passer sous silence un si grand bienfait. Sachez donc que, dans l'espace d'une seule nuit, j'ai été guéri de deux infirmités, incurables toutes les deux, et que, depuis ce moment, j'ai senti grandement s'augmenter en moi non seulement la vigueur du corps, *mais aussi les forces de l'esprit*. J'en ai dit assez pour la gloire de Dieu et de sa Mère. Quant à la manière dont tout cela s'est passé, ce n'est ni le lieu ni le temps de l'expliquer[1]. »

Heureusement pour notre édification, que le P. Kircher l'a expliquée ailleurs. Dans l'autobiographie qu'il écrivit par ordre de ses supérieurs, il nous raconte le fait avec une simplicité touchante.

Après avoir parlé d'une première maladie, interne et fort grave, contractée, avoue-t-il humblement, pour avoir voulu se donner la vaine satisfaction de vaincre en agilité ses jeunes camarades, il continue : « A cette infirmité vint bientôt s'ajouter une sorte de corruption des jambes qu'engendra la rigueur du froid, pendant les longues veillées d'hiver que je consacrais à l'étude; maladies d'autant plus lamentables qu'une seule des deux

(1) *Atlas Marianus*, n° 25.

suffisait à me fermer les portes de cette Compagnie à laquelle j'aspirais de tous mes vœux. Aussi, formé-je le projet de garder là-dessus un profond silence. En attendant, le mal prenait des proportions effrayantes, d'autant que je n'usais d'aucun remède. Et néanmoins, j'avais une confiance absolue que la bonté de ce Dieu, à qui seul étaient connues mes angoisses, me guérirait au moment voulu.

» Cependant je reçus l'ordre de me rendre au noviciat de Paderborn, où j'arrivai, en effet, le 2 octobre 1618. Ce que j'eus à souffrir pendant ce voyage, dans le triste état où j'étais réduit, Celui-là seul le sait qui pénètre le fond des cœurs.

» Le mal en était venu à un tel point, qu'il me fut impossible de le dissimuler même un seul jour. Je vacillais sur mes jambes. Les supérieurs s'en aperçurent : je dus tout leur avouer. Un chirurgien fut mandé. Le simple aspect des plaies le jeta dans l'épouvante; le mal lui parut incurable. La gangrène, en effet, s'était déclarée, à la suite des fatigues excessives de la route.

» Au sujet du mal interne je restai muet, à dessein. S'il venait à être jugé pareillement incurable, pensé-je; c'en était fait de moi.

» Les médecins commencèrent aussitôt à me traiter. Mais comme, en dépit de tous leurs efforts, la cure n'avançait pas, il fut décidé qu'on me renverrait, si, dans le délai d'un mois, aucune amélioration ne s'était produite.

» Je fus consterné. Il ne me restait qu'une planche de salut, le recours à la très sainte Vierge. Une nuit donc, je me rendis dans le chœur de l'église; là, prosterné devant une statue de Notre-Dame, je fondis en larmes et je suppliai cette bonne Mère de venir au secours du plus malheureux de ses fils. Et voici que, soudain, j'eus comme un pressentiment que j'étais exaucé. Inondé d'une joie extraordinaire et persuadé de ma prochaine guérison, je me levai pour aller prendre un peu de repos. Mon sommeil fut profond: le matin, au réveil, je constatai que mes jambes étaient parfaitement saines, et du mal interne, plus de trace. J'attendis, plein d'allégresse la visite médicale. Devant l'évidence du fait, le chirurgien ne put s'empêcher de constater

le miracle. Les supérieurs, avertis, durent à leur tour attester ma prodigieuse et subite guérison.

» En racontant tout cela, je n'ai eu qu'un but : rendre grâce à Dieu et contribuer à étendre de plus en plus le culte de la bienheureuse Vierge[1]. »

Là ne se bornèrent pas les bienfaits de Marie à l'égard de son serviteur.

Tout enfant, le P. Kircher avait été sauvé plus d'une fois d'une mort certaine par une providence spéciale de Notre-Seigneur et de sa divine Mère. Plus tard, devenu fils de saint Ignace, et obligé par les guerres qui désolaient alors l'Allemagne d'émigrer précipitamment de collège en collège, il eut à courir des dangers incroyables, dont il se vit toujours délivré par son auguste Protectrice.

Grâce à lui, nous le verrons plus loin, le pèlerinage de la *Mentorella*, en Italie, recouvra son antique splendeur. Il se consacra même à cette Vierge par une formule écrite de son sang, formule qu'en témoignage de perpétuelle reconnaissance il laissa suspendue jusqu'à sa mort à la sainte image. « Afin que la postérité le sache, dit-il en terminant, je déclare, ô Marie, que tout ce que j'ai pu acquérir jusqu'ici d'érudition et de savoir, tout ce que j'ai pu écrire qui mérite quelque louange, je le dois bien moins à mon travail et à mes efforts qu'à un bienfait spécial de votre maternelle bonté, à un rayon de la lumière et de la sagesse éternelles. En foi de quoi, j'ai signé cet écrit de mon sang, et j'ai suspendu ma plume, que je vous consacre en action de grâces... Moi, votre pauvre, misérable et indigne serviteur... *Athanase Kircher.* »

IV

On se rappelle peut-être comment la très sainte Vierge ménagea au P. Louis de Medina l'entrée dans l'institut de saint Ignace[2].

(1) Reiffenberg S. J., *Hist. Soc. Jesu ad Rhenum infer.*, l. XV, c. VI, n° 22.

(2) Voir plus haut, page 71.

Ses deux années de noviciat révolues, le jeune religieux fut envoyé à Cordoue pour commencer ses études de philosophie. Mais il était si borné que, malgré tous ses efforts, il parut incapable d'y rien comprendre. Il recourut alors à son refuge ordinaire, et, le 2 février, fête de la Purification, après une communion fervente, il vint trouver le préfet des études en lui disant que la sainte Vierge l'envoyait se mettre entre ses mains. De ce jour, le F. de Medina fut complètement changé. Ses progrès furent même si éclatants que l'embarras seul d'une langue hésitante l'empêcha de passer l'examen solennel, appelé le *grand acte*. Cette infirmité malheureuse semblait cependant lui fermer la carrière de l'apostolat, et cette perspective l'affligeait cruellement. Bien sûr d'être exaucé cette fois encore, il pria Notre-Dame de lui délier la langue afin qu'il pût travailler au salut des âmes: or, dès cette heure, toutes les fois que le serviteur de Dieu avait à annoncer la parole divine, son bégaiement habituel disparaissait entièrement.

Peu différente fut la grâce accordée par la Vierge toujours clémente au P. Antoine Blandi. C'était un religieux de haute vertu, qui, au jugement d'un des historiens de la province de Sicile, pouvait marcher de pair avec le P. François Sparacino, son contemporain, mort la même année que lui (1649).

Fréquemment témoin de la modestie des novices dans les rues de Palerme, cette vue le ravit d'admiration. Désireux de mener leur genre de vie, il alla frapper à la porte du noviciat. Ses études étant à peu près nulles, il fut refusé. De nouvelles démarches n'eurent pas plus de succès. A force d'instances, il finit cependant par obtenir son admission à titre d'*indifférent;* et, en attendant qu'on eût statué sur son sort, il fut envoyé à la cuisine. D'un tempérament frêle et incapable de soutenir l'intense chaleur du fourneau, il y contracta de violentes douleurs de tête qui ne devaient plus le quitter. Mais il portait sa croix d'un cœur ferme et le visage joyeux.

Aussi jugea-t-on qu'un homme de cette trempe de caractère pourrait devenir un excellent ouvrier apostolique. En conséquence, ses supérieurs l'envoyèrent à Messine reprendre ses

études à peine ébauchées. Ce fut une rude épreuve pour Antoine qui ne désirait rien tant que de vivre inconnu et méprisé. Mais son recteur, Pierre Lombard, le pressait fortement. Pour couper court à toutes tergiversations ultérieures, celui-ci se constitua lui-même son maître et se mit en devoir de lui apprendre les premiers éléments de la langue latine. Vaine tentative! Soit effet de ses terribles névralgies, soit engourdissement de ses facultés deshabituées de l'étude, le nouveau scolastique ne comprenait rien, ne retenait rien, « pas plus, disent les annales de l'ordre que s'il eût perdu la tête; ses efforts même semblaient le conduire à l'hébétement[1]. »

Réduit à cette impuissance absolue, le pauvre étudiant résolut de recourir à la Reine des intelligences. Il se rend donc à son autel, dépose à ses pieds ses cahiers de grammaire, et la supplie avec larmes de lui ouvrir l'esprit ou d'inspirer aux supérieurs la pensée de le replacer au rang des coadjuteurs temporels. Or, tandis qu'il priait, il se sentit intérieurement averti de reprendre ses livres, d'acquiescer aux dispositions de l'obéissance, devant tenir pour assuré que désormais son travail ne serait point stérile; et cela, malgré ses maux de tête, que Dieu voulait lui laisser comme instrument de sanctification.

Etait-ce illusion? Etait-ce réalité? le F. Blandi voulut s'en assurer sur le champ.

Il se relève, parcourt son livre et comprend toutes choses avec facilité, comme le ferait quelqu'un qui se remet simplement en mémoire des connaissances acquises depuis longtemps. Toutefois ses migraines ne lui laissèrent aucun moment de répit, ainsi qu'il en avait été averti. Comme il en faisait, un jour, la confidence à son professeur, celui-ci se permit de ne pas trop y croire : comment concilier un état si souffrant avec tant de facilité dans l'étude? Ce sentiment de méfiance déplut à Dieu. Il fut, en effet, saisi lui-même aussitôt de si intolérables douleurs de tête qu'il « crut en mourir. »

(1) « *Non secus ac si caput amisisset, et ad insaniam conatu ipso adigeretur.* » (Aguilera, t. II, p. 520.)

Celui que Marie avait ainsi gratifié du don d'intelligence devait, avant de mourir, donner l'exemple de la plus héroïque humilité. Victime d'une indigne calomnie, il fut solennellement déposé de sa charge de maître des novices, par ordre du général de la société. Trois ans durant, le P. Blandi resta sous le coup de cette sentence infamante, sans dire un seul mot pour sa justification. Cependant la vérité se fit jour. Profondément affligé de son erreur, le P. Vincent Caraffa ordonna que réparation publique et officielle fût faite au saint religieux. Mais celui-ci en fut instruit par révélation; et, jaloux de mourir dans son opprobre, à l'imitation du Sauveur, il obtint de Dieu la grâce de partir pour le ciel peu de temps avant cet acte de tardive justice.

V

Tous les serviteurs de Marie connaissent le nom du P. Zucchi, l'auteur de la pieuse prière : *O ma Souveraine, ô ma Mère.* Ce fut un grand prédicateur, mais par une assistance toute spéciale de la Mère de Dieu. Dès le début de sa vie religieuse, il fut appliqué au ministère de la parole évangélique, et, pendant de longues années, il lui arriva souvent de prêcher jusqu'à trente-quatre fois par semaine. Toutes les classes de la société se pressaient pour l'entendre; son éloquence était recherchée des religieux, des cardinaux, et même du souverain pontife Alexandre VII, qui le nomma prédicateur pontifical. Dieu qui exerce les siens, se plaisait à lui faire sentir intimement son impuissance naturelle, en le laissant des heures entières s'épuiser en vain à composer un simple plan d'instruction familière; et cependant, toujours prêt à monter en chaire sur le moindre désir de ses supérieurs, il maîtrisait tous les cœurs par la force de sa parole.

« Je prêche, disait-il lui-même, mais je ne suis pas plus prédicateur que ne serait léger un rocher que Dieu tiendrait suspendu dans les airs. » Surpris d'une facilité qui tenait du prodige, son supérieur finit par lui manifester son étonnement de le voir parler si éloquemment sans préparation : « Ah! mon Père, répondit le P. Zucchi en souriant, c'est que je possède

une recette dont l'effet est infaillible. » — « Et quelle est-elle? » — « Je la tiens de Notre-Seigneur lui-même et de sa sainte Mère. Un jour que j'étais en oraison, Notre-Seigneur daigna me faire entendre ces mots : « Mon fils, je vous promets que la parole ne vous manquera jamais en chaire, pourvu qu'avant d'y monter vous ayez soin de réciter pieusement un *Ave Maria* pour honorer ma glorieuse Mère; c'est là, continuait le bon Père, c'est là tout le secret de mon éloquence. »

L'ascétisme devait aussi avoir son écrivain inspiré par Marie. « En matière de théologie mystique, nul, dit Nieremberg, n'a écrit avec plus de compétence que le P. Jacques Alvarez de Paz. Or, c'était un grand serviteur de la Reine du ciel, qui opéra en sa faveur un insigne miracle, en le rendant soudainement capable de traiter le sujet qu'il a si magnifiquement développé[2]. »

VI

Dans cette galerie de grands hommes, que Marie rendit savants et éloquents pour l'honneur de sa petite Compagnie, brillent deux autres noms que nous ne saurions passer sous silence : Nicolas de Beauregard et André Hrynkiewicz.

« On peut dire du P. de Beauregard, lisons-nous dans le *Ménologe* de France, que la très sainte Vierge l'avait donné par miracle à la Compagnie, en renouvelant pour lui les mêmes merveilles que pour le grand théologien de Grenade, François Suarez, et le grand orateur portugais, Antoine Vieira, puisqu'il reçut comme eux, au pied de son autel et par une subite illumination, les dons que lui avait réfusés la nature, en le rendant incapable de toute étude. »

« Un jour, en effet, arrivait au collège un petit enfant ravissant de grâce naïve et d'angélique piété. « Aime bien la sainte Vierge », telle avait été la dernière recommandation de sa mère au départ. Le jeune écolier ne l'oublia pas. Nicolas de Beauregard se fit bientôt remarquer par son aimable candeur, sa régularité parfaite et surtout par une tendre dévotion à la Reine du ciel. De bonne

(1) *Ibid.*, ch. 31.

heure il demanda et obtint de faire partie de la congrégation : ce fut un grand bonheur pour lui.

» Mais une chose attristait ses jours. Malgré de constants efforts et une application extraordinaire, le pauvre enfant n'avançait pas dans ses études. Chaque composition ramenait pour lui une amère douleur. La fin de l'année arriva; et, à la rentrée, il fallut reprendre la classe de sixième, si douloureusement parcourue. Écolier, maîtres et parents étaient consternés. Au bout de quelques mois, le père résolut d'épargner à son cher enfant des labeurs et des humiliations sans résultat. Il le retira du collège. « Puisque Dieu le veut ainsi, dit-il à sa mère, qu'il soit béni! » C'était un fervent chrétien. La mère était résignée. Elle demanda deux semaines encore pour un dernier essai. Nicolas, humilié et silencieux, laissait faire; il se contentait de pleurer en secret et de prier avec ferveur.

» Un jour, une pensée et une espérance depuis longtemps vagues dans son âme se présentèrent avec une lumière et une force extraordinaires : « Ma mère, dit-il, adressons-nous à la très sainte Vierge. Je suis son congréganiste, elle m'exaucera. » — « Eh bien! mon enfant, reprit la mère, demain nous entendrons une messe à son autel; tu communieras et tu prieras de tout ton cœur. »

» L'enfant revint donc au collège. C'était un jour de composition. Il lui sembla, dès le commencement, qu'un brouillard, jusque-là répandu devant son esprit, venait de se dissiper. Tout lui paraissait clair et facile. Il comprit que Marie l'avait exaucé.

» La semaine parut longue. Le jour de la proclamation vint enfin. Qui pourrait dépeindre l'étonnement des écoliers, en entendant nommer premier celui dont le nom arrivait toujours le dernier. Quelques-uns crurent à une méprise, d'autres à une raillerie. Seul, le jeune de Beauregard ne paraissait pas surpris. A partir de ce jour, le pieux congréganiste fit des progrès étonnants et se maintint à la première place; à la fin de l'année, il moissonna tous les prix[1]. »

(1) E. Laborde S. J., *Marie, patronne des études*, p. 145.

Plus surprenant encore peut-être fut le changement opéré dans le jeune F. André Hrynkiewicz. C'était un ange de piété, embaumant tout le noviciat du parfum de ses vertus; mais à peine fut-il appliqué aux études, que l'on constata en lui une désolante incapacité; si bien qu'il « ne semblait guère au-dessus des soins de la basse-cour, dont on l'avait chargé six mois entiers durant son noviciat. » Une ressource restait à l'angélique André : l'intervention de sa miséricordieuse Mère, dont il portait toujours l'image sur son cœur. Il lui demanda donc de réveiller son esprit endormi, et Marie l'exauça magnifiquement. A quelque temps de là, il dut paraître dans la chaire du réfectoire : sa parole jeta dans la stupeur tous les Pères et les Frères du collège; ils croyaient, disaient-ils, entendre un Chrysostôme ou un Augustin. Ainsi le F. André devint, en un moment, l'un des hommes les plus éminents de la Pologne et de toute la Compagnie. Prédicateur des rois de Pologne pendant plus de vingt ans, il fut regardé par ses compatriotes comme le premier orateur sacré de son siècle, après l'incomparable Pierre Skarga[1]. Il mourut en odeur de sainteté à Varsovie, et l'on croit que la très sainte Vierge daigna lui annoncer elle-même le jour de son bienheureux passage à l'éternité.

VII

Enfin, dit Nieremberg, examinez quels ont été, dans la Compagnie, les hommes les plus remarquables par la science et par le talent; vous remarquerez qu'ils ont tous professé un

(1) Le P. Skarga passa la dernière année de sa vie au collège de Cracovie, se préparant à la mort par la prière et la mortification. « Il avait coutume, dit d'Oultreman, de se relâcher un petit chaque jour et travailler de ses mains, faisant quelques petits ouvrages qui servaient à orner l'autel. Peu devant son trépas, il avait fait un cierge de cire blanche, lequel il avait envoyé à Notre-Dame de Csestochow, afin qu'il brûlât devant l'image de la bienheureuse Vierge. Or, on remarqua que ce cierge s'éteignit et mourut avec le Père, et acheva de luire au même instant que le Père acheva de vivre. »

VISION DE LA BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE

2 Juillet 1688

(André Besquent, S. J. — Bas-relief).

culte très spécial pour Notre-Dame[1]; » et il cite à l'appui de sa thèse : pour la controverse, Canisius; pour la théologie morale, Sanchez; pour la théologie scolastique, Suarez; pour la théologie mystique, Alvarez de Paz; pour la sainte Écriture, Sébastien Barradas, Emmanuel de Sa, Jean Fernandez et Maldonat; enfin pour la linguistique et l'érudition ecclésiastique, François de Torrès.

Tous ces noms se sont déjà rencontrés sous notre plume, à l'exception de celui du P. Emmanuel de Sa, qui, lui aussi, mérite bien d'être mentionné dans ces pages.

Quand le jeune Emmanuel quitta le foyer domestique pour aller faire ses études à l'université de Coïmbre, sa pieuse mère lui dit cette belle parole : « Va, mon cher fils, et que je n'apprenne de toi rien de médiocre. Plaise à Dieu qu'il te rende digne d'être admis un jour parmi les apôtres (ainsi appelait-on alors les premiers jésuites)! » Ce double vœu devait pleinement se réaliser. Parmi ses condisciples, Emmanuel était regardé comme un ange; et telle fut la ferveur de son âme innocente que la Reine du ciel et le divin Enfant daignèrent se montrer à ses yeux.

A quinze ans, le jeune écolier avait terminé ses études avec un succès prodigieux. A dix-sept ans, après ses premiers vœux de religion, il enseignait la philosophie, à l'université naissante de Gandie, fondée par François de Borgia. A vingt-sept ans, par l'ordre et sous les yeux du P. Lainez, second général de la Compagnie, il expliquait à la fois les prophètes et la *Somme* de saint Thomas devant l'imposant auditoire du collège romain. Quand Pie V eut formé le projet de publier une édition plus correcte de la Vulgate, le savant jésuite fut choisi, avec plusieurs autres, pour ce travail important. Ses biographes ajoutent que sa vertu était à la hauteur d'un si beau talent. Sa dévotion envers Notre-Dame en particulier ne cessa de briller du plus vif éclat, et l'on croit que cette miséricordieuse Vierge lui

(1) « *Mirense cuales hayan sido los escritores mas insignes de nuestra Compañía en todos generos de doctrina, y los hallaremos especialísimos devotos desta Señora.* » (*Ibid.*)

apparut de nouveau, avant sa mort, avec son glorieux Père saint Ignace dont il avait été le très digne enfant.

C'est au P. de Sa que saint Stanislas fit une réponse restée célèbre dans la vie de l'angélique enfant de Marie. Le Père avait pris le jeune novice pour aller visiter Sainte-Marie-Majeure; chemin faisant, il fit tomber la conversation sur la sainte Vierge et demanda au pieux enfant s'il l'aimait. « Père, repartit Stanislas, avec une charmante candeur, que puis-je vous dire sinon qu'elle est ma Mère? »

La liste dressée plus haut par Nieremberg est évidemment incomplète. Pour ne pas l'allonger outre mesure, ne citons que quelques autres noms.

Le P. Salmeron, l'ami et l'émule de Lainez, ne cessa de propager de vive voix et par écrit le culte de Marie. Il est le premier qui ait établi, à Naples, des congrégations en son honneur, avant même que celle de l'Annonciation fut érigée au collège romain. Le premier aussi, il répandit l'usage de prêcher le samedi, jour consacré spécialement à Notre-Dame, et il en donna lui-même l'exemple pendant plusieurs années[2].

Tolet se préparait à célébrer dignement la fête de l'Assomption par un jeûne très rigoureux de quarante jours. Chaque semaine, il visitait quatre fois le sanctuaire de Sainte-Marie-Majeure et, aux jours des principales fêtes de la Vierge, il y portait quelque modeste offrande. Le pieux cardinal fit à Notre-Dame cette touchante prière, que, si jamais il lui avait été agréable par ses humbles services, elle voulût bien en retour l'enlever de ce monde avant l'ouverture du prochain conclave. Cette faveur lui fut accordée. Il naquit au ciel le jour anniversaire où la bienheureuse Vierge était née sur la terre; et, quelques jours après, il apparut à une sainte âme et lui apprit qu'il devait son salut à l'intercession de la très aimable Mère de Dieu.

Quant à Bellarmin, nous l'avons déjà vu se donnant, devant toute une congrégation romaine, comme défenseur déclaré de l'Immaculée Conception de Marie. Il lui offrait, en outre, comme

(2) Boero S. J., *Le P. Alphonse Salmeron*, l. II, ch. 11.

tribut de filial amour, le jeûne du samedi, le saint rosaire et la récitation fréquente du *Petit Office*. « Nous n'ajouterons qu'un trait, dit son plus récent biographe ; il est digne du grand polémiste.

« Luther avait osé prêcher, entre autres blasphèmes, que n'importe quel chrétien était aussi grand que la Mère de Jésus. Après avoir levé les yeux au ciel pour chercher la place de la très sainte Vierge, il avait déclaré au peuple qu'il ne pouvait la distinguer parmi les autres bienheureux.

» Ces impiétés avaient retenti le jour même de la Nativité de Notre-Dame. Bellarmin s'en souvint, et, en cette même fête, il résolut de venger l'honneur de Marie devant son auditoire de Louvain. Après avoir rappelé ce trait de folie du prédicateur hérésiarque, il s'écria frémissant, comme s'il venait d'entendre l'apostat :

» O langue digne d'être arrachée! O blasphème inouï! *Dignare me laudare te, Virgo sacrata ;* Vierge sainte, rendez-moi digne de célébrer vos louanges; fortifiez-moi pour que je terrasse vos ennemis, *Da mihi virtutem contra hostes tuos.*

» Tu es donc l'égal de la Vierge Marie, toi, Luther, toi qui, lié par le vœu de chasteté dans un ordre religieux, t'es sacrilègement uni à une religieuse sacrilège; toi qui, malgré ton vœu de pauvreté, as dépouillé les autels; toi qui, volontairement chargé d'abord du joug de l'obéissance, as brisé tes liens, t'es révolté contre tes supérieurs, contre les saints pontifes, contre l'Église ta mère, et contre Dieu lui-même; toi qui as privé, pour ainsi dire, le Seigneur de sa gloire, les saints de leur culte, les autels de leurs trésors, les sacrements de leur efficacité, les saintes images de la vénération qui leur est due, les saints Livres de leur autorité, les supérieurs de leur droit d'être obéis, plusieurs milliers de malheureux, trompés par tes mensonges, de la vie de la grâce et de la gloire! Quels sont donc ton aveuglement et ton infâme folie! Tu ne vois pas que tu te combats toi-même? Tu prononces l'éloge de celle dont tu te dis l'égal. »

» Il poursuit, écrasant le blasphémateur sous le poids d'invin-

cibles arguments, de témoignages de saints Pères, vengeant dignement celle qu'il admirait et qu'il aimait comme le chef-d'œuvre incomparable de la main du Tout-Puissant[1]. »

VIII

Bien qu'inférieur en doctrine à ces grands hommes, l'auteur de l'ouvrage *Maria Deipara thronus Dei*, le P. Pierre-Antoine Spinelli doit être mentionné avec honneur; d'autant que ce saint religieux marche de pair avec les plus illustres serviteurs de Marie.

Dès l'âge de sept ans, il lui avait consacré par vœu sa virginité; à huit ans, il se levait souvent la nuit, même au cœur de l'hiver, pour réciter le *Petit Office;* à dix ans, il se donnait à elle pour fils et la conjurait de lui tenir lieu de mère, puisque la mort venait de lui ravir celle qui lui avait donné le jour. Il commença même, vers cette époque, à ne plus laisser passer une heure sans réciter à genoux l'*Ave Maria*. De son côté, la Reine des anges lui détachait doucement le cœur de toutes les choses créées. L'adolescent quitta, en effet, le monde, à l'âge de 17 ans, pour entrer au noviciat de la Compagnie de Jésus où il fut admis par le P. Salmeron.

Quatre ans après, il fondait à Naples une florissante congrégation, sous le titre de l'Immaculée Conception, dont nous aurons l'occasion de reparler plus loin[2].

Depuis son élévation au sacerdoce, il s'était imposé la loi de ne plus laisser passer un seul jour sans lire ou écrire quelques lignes à la louange de la Mère de Dieu. Ainsi prépara-t-il peu à peu son admirable traité sur la très sainte Mère de Dieu. Dans sa prison de Ximabara, le bienheureux Paul Navarro demandait à Notre-Seigneur que son supplice fût différé quelque temps, assez pour lui permettre de traduire ce livre jusqu'à la dernière ligne en langue japonaise; grâce qui lui fut

(1) J.-B. Couderc S. J., *Le vénérable cardinal Bellarmin*, t. II, l. 6.

(2) Voir le chapitre IX : *Les congrégations de la sainte Vierge.*

accordée. Le bienheureux Realino disait, de son côté, n'avoir trouvé nulle part un livre mieux fait pour embraser les cœurs de l'amour de Marie.

C'est sans doute à l'occasion de cet ouvrage que le bienheureux adressait au P. Spinelli les gracieux distiques suivants :

Spina rosae juncta est, Spinelle; ô gratia quanta
E coelo Mariam cui celebrare datur!
Angelicos celebrare choros, quae gaudia terris!
Felix qui tanto dignus honore. Vale.

Ce beau travail écrit jour par jour, pour ainsi dire, aux pieds de la Reine du ciel, bien loin d'entraver le P. Spinelli dans ses autres occupations, ne faisait que lui inspirer une nouvelle ardeur. Aussi remplit-il, à la satisfaction générale, les principales charges de son ordre; il fut, en effet, recteur du collège de Naples, supérieur de la maison professe, recteur du collège romain, instructeur du troisième an, enfin provincial de Rome et de Naples.

Tandis que le P. Spinelli fournissait les dernières étapes de sa laborieuse et sainte carrière, le vénéré P. Lancicius commençait la sienne, marquée elle aussi au coin d'une dévotion sans bornes à la Vierge Marie. Dans ses nombreux voyages à travers la Pologne, il emportait toujours avec lui une statuette de Notre-Dame de Lorette, objet de ses plus chères affections. C'est devant elle qu'il priait, à elle qu'il recommandait ses intérêts et les besoins de ses fils spirituels. Sa confiance filiale en la bonne Vierge ne fut jamais trompée. En voici un trait charmant.

Il ordonna un jour aux novices d'aller en promenade. Mais voici que le ciel se couvre et la pluie commence à tomber. Tout contristé, le novice réglementaire va demander un contre-ordre. Le P. Lancicius se contente de lui dire avec une aimable simplicité : « Voici ma statuette, mettez-la dehors sous la pluie. Si elle ne veut pas se mouiller, qu'elle fasse cesser l'averse! » En vrai fils d'obéissance, le novice exécuta l'ordre

donné : la pluie cessa de tomber et l'on put faire une excellente promenade.

La modeste statue de Notre-Dame de Lorette préludait ainsi à ses fonctions de *Mater novitiorum*, vocable sous lequel elle est vénérée, depuis plus de deux siècles, par les novices de Pologne.

Ce n'est pas ici le lieu de raconter en détail son histoire — car elle a une histoire, et des plus intéressantes[1]. — Contentons-nous d'en rapporter un ou deux faits.

La statuette fut jadis ornée de croix d'honneur, de chaînes d'or et d'autres décorations qui disparurent lors de la suppression de la Compagnie de Jésus. D'autres, non moins précieuses, les ont remplacées. Signalons une croix d'honneur que le P. Joseph Holubowicz reçut pendant la guerre franco-prussienne de 1870, pour avoir soigné les prisonniers français; une médaille d'or donnée par Alexandre II, empereur de Russie, au P. Gromadzki en récompense de ses travaux astronomiques; une décoration obtenue par le F. Broer, pour des compositions musicales; surtout les nombreuses décorations de Mgr Raczynski, mort sous l'habit de saint Ignace.

Le jeune Raczynski était d'abord entré dans la Compagnie de Jésus, en 1766. Après la suppression de l'ordre, l'éminent religieux devint archevêque de Gnesen-Posen, et primat de Pologne. Ayant appris la résurrection de la Compagnie, il sollicita du souverain pontife la faveur de venir y reprendre les livrées de la pauvreté. Ses vœux furent exaucés en 1819; et, pénétré de reconnaissance envers Marie, il déposa, outre ses décorations, son anneau archiépiscopal au pied de l'humble statuette de « Notre-Dame des novices. »

Ajoutons que lorsque Mgr M. Ledochowski quitta la prison d'Ostrow, en 1876, et passa par Cracovie, le provincial des jésuites offrit à l'auguste prisonnier l'anneau du P. Raczynski, comme à son successeur sur le siège de Gnesen-Posen.

(1) V. *Lettres de Jersey*, décembre 1898, p. 409, Histoire de « Notre-Dame des novices. »

X

L'amour appelle l'amour. C'est de Marie que la Compagnie de Jésus tient les plus beaux fleurons de sa couronne de savants; c'est à Marie surtout que les écrivains de cette même Compagnie ont dédié leur plume reconnaissante. Ils ont exalté à l'envi ses vertus, ses privilèges, sa gloire[1], et, de ces ouvrages, l'on pourrait former toute une bibliothèque, dont un membre de l'ordre[2] a eu l'heureuse idée de dresser le catalogue dans sa *Bibliotheca Mariana*. Ce catalogue forme, à lui seul, un beau volume de plus de deux cents pages; encore l'auteur nous prévient-il qu'il n'a pas cru devoir y insérer les divers traités théologiques, les panégyriques et méditations qui se trouvent dans les cours de théologie et dans les recueils de piété. Il s'est borné à indiquer les ouvrages spécialement consacrés à établir ou à propager le culte de la sainte Vierge. Néanmoins son recensement s'élève au beau chiffre de deux mille deux cent sept ouvrages, savoir :

93 sur la vie de la très sainte Vierge;

206 sur les grandeurs et les privilèges de Marie;

98 sur la liturgie de Marie;

36 sur les mystères et les fêtes de Notre-Dame en général;

344 sur l'Immaculée Conception;

274 sur les autres fêtes;

280 sur la dévotion à Marie;

117 sur les dévotions particulières : mois de Marie, rosaire, scapulaire, etc.;

226 sur les congrégations et les confréries de la sainte Vierge;

451 sur les pèlerinages, reliques et miracles;

(1) Le dominicain Van Hettwigh le reconnaît en ces termes : « *Quod commendat Societatis Jesu erga B. V. Mariam devotionem est multitudo copiosa scriptorum qui egregie de honore cultuque Virginis Deiparae suas ediderunt elucubrationes : quorum adeo excessivus est numerus ut crediderim unam Jesu Societatem plures Parthenicos edidisse tractatus quam plures hactenus Regularium religiones praestiterunt.* » *(Panoplia Mariana.)*

(2) Carlos Sommervogel S. J.

82 enfin sur la musique et les beaux-arts au service de la Mère de Dieu.

Ces ouvrages sont écrits dans toutes les langues de l'Europe, on pourrait dire dans presque tous les idiômes de l'univers : latin, français, anglais, italien, espagnol, portugais, polonais, russe, grec, flamand, allemand, bohémien, illyrien, arabe.

Quelques-uns même sont écrits en langues tamoule, chinoise et tonkinoise.

Grâce à Dieu, l'ardeur des écrivains de la société au service de Marie ne se ralentit pas; et chaque année apporte de nouveaux joyaux aux trésors déjà amassés. Qu'il nous suffise de signaler, parmi les instruments les plus actifs de l'extension du culte de Marie, le *Messager du Cœur de Jésus,* aujourd'hui répandu par toute la terre, et le *Petit Messager du Cœur de Marie,* tous deux organes de l'œuvre de l'Apostolat de la Prière.

Dans un article sur *l'extension du culte de Marie par l'Apostolat de la Prière,* publié en mai 1884, l'auteur le remarquait en ces termes :

« Et d'abord, pour nous arrêter à la part qu'a prise [à la diffusion du culte de la Vierge] le *Messager du Cœur de Jésus,* nous n'apprendrons rien à nos lecteurs, en constatant que cet organe de notre œuvre s'en est fait, dès l'origine, l'ardent propagateur. Le R. P. Ramière aimait à rappeler que l'Apostolat de la Prière tient par ses racines aux fondements mêmes de l'antique sanctuaire de Notre-Dame du Puy, et qu'il est né en quelque sorte de la bénédiction de l'auguste Reine du Mont-Anis. Volontiers il revient dans ses articles sur ce doux souvenir.

» Ajoutons que le *Messager du Cœur de Jésus* n'a manqué aucune occasion de travailler à la propagation des pèlerinages en l'honneur de Marie, notamment de Notre-Dame de Lourdes, de Notre-Dame de la Salette, de Notre-Dame de Chartres, etc., et qu'il a très souvent non seulement recommandé, mais efficacement patronné les œuvres qui tiennent au culte de Notre-Dame du Sacré-Cœur, de Notre-Dame d'Afrique et de nombre d'œuvres analogues. »

Tous ces noms et une foule d'autres encore, si chers à la piété catholique, se retrouvent fréquemment dans les pages des

Messagers. De ces sanctuaires, anciens ou nouveaux, ils racontent l'histoire, décrivent les solennités, recommandent la construction ou la restauration, et ces appels, grâce à Marie, en bien des circonstances, ne sont pas restés infructueux.

Ce n'est là, du reste, qu'une dette de reconnaissance : n'est-ce point par l'entremise de Marie que la Compagnie de Jésus a reçu sa mission concernant le Sacré Cœur? Dans la diffusion de cette grande dévotion des derniers temps, qui distribue les rôles? La Vierge Marie. Écoutons le récit de cette révélation, l'une des dernières et des principales :

« Ayant eu le bonheur, écrit la bienheureuse Marguerite-Marie à la Mère de Saumaise, de passer tout le jour de la Visitation devant le très saint Sacrement, mon Souverain daigna bien gratifier sa chétive esclave de plusieurs grâces particulières.

» Il me fut, ce semble, représenté un lieu fort éminent, au centre duquel il y avait un trône de flammes, dans lequel était le Cœur de Jésus, avec sa plaie, laquelle jetait des rayons si ardents et lumineux que tout ce lieu en était éclairé et réchauffé. La très sainte Vierge était d'un côté, notre Père saint François de l'autre, avec le saint P. de la Colombière; et les Filles de la Visitation paraissaient dans ce lieu, leurs bons anges à leur côté... La sainte Vierge nous invitait par ces paroles maternelles : « Venez, mes Filles bien-aimées, approchez-vous, car je veux vous rendre dépositaires de ce précieux trésor que le divin Soleil a formé dans la terre vierge de mon cœur... » Et puis, *se tournant vers le bon P. de la Colombière, cette Mère de bonté lui dit :* « Et vous, fidèle serviteur de mon divin Fils, vous avez grande part à ce précieux trésor; car, s'il est donné aux Filles de la Visitation de le faire connaître, aimer et distribuer aux autres, *il est réservé aux Pères de la Compagnie d'en faire voir et connaître l'utilité et la valeur...;* et, à mesure qu'ils lui feront ce plaisir, ce divin Cœur, source féconde de bénédictions et de grâces, les versera si abondamment sur les fonctions de leur ministère, qu'ils produiront des fruits au delà de leurs travaux et de leurs espérances[1]. »

(1) *Vie et œuvres*, t. II, p. 167.

Si la glorification du Sacré Cœur dans le monde est une tâche honorable et redoutable à la fois pour les enfants de saint Ignace, il leur est infiniment doux d'en avoir été chargés authentiquement par Marie. C'est là, pour eux, un gage de sécurité profonde et de succès assuré. Une fois de plus Notre-Dame remplit ses fonctions providentielles dans l'économie du christianisme : *ad Jesum per Mariam*. Nous pouvons dire aujourd'hui, d'une manière plus précise encore : *ad Cor Jesu per Mariam*.

D'ailleurs, c'est bien ainsi que l'avait entendu le dernier général de l' « ancienne société, » le P. Laurent Ricci, cet homme éminent que l'un des généraux de l'ordre rétabli, le R. P. Roothaan, appelait « le grand martyr » de la Compagnie. A la veille du sacrifice suprême, craignant de voir ses enfants céder peut-être au découragement ou au murmure, il leur adressa, le 3 juin 1767, une lettre encyclique, animée des plus beaux sentiments de résignation et de confiance, qui portait prescription de certaines prières pour la fête prochaine du Sacré Cœur.

Mais par où trouver accès dans ce divin Cœur? Par l'entremise de la bienheureuse Vierge, répondait le Père général. Allez à Marie, disait-il, « afin qu'elle nous prépare à tous la voie vers le Cœur de son Fils, et que la Compagnie trouve, *par elle*, dans ce Cœur, un secours et un asile; elle ne se reposerait, en effet, nulle part ailleurs avec plus de sécurité[1] ».

Admirables paroles qui semblent n'être qu'un écho affaibli de ce passage des *Révélations* de sainte Mechtilde. « Un jour, la sainte aperçut la très sainte Vierge, cachant dans les plis de son manteau plusieurs de ses serviteurs, et les approchant, les uns après les autres, *du Cœur de son Fils :* « Dans cette fontaine, disait-elle, changez en douceur toute votre amertume, et triomphez de toutes vos tentations. » — Notre-Seigneur, ravi de ce témoignage de confiance et d'amour, fit alors cette promesse : « S'ils veulent rester attachés à mon Cœur, non, jamais je ne les abandonnerai[2]. »

(1) Nilles, *De rationibus...*, 4e éd., p. 186.

(2) *Revel.* I, 29.

CHAPITRE VI.

MARIE

ET LE

MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

LA VIERGE-MÈRE

(MURILLO).

CHAPITRE VI.

MARIE

ET LE

MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

« *Deiparae cultum et honorem in omnibus utriusque orbis regionibus* (*S. Ignatii filii*) *mirabiliter propagarunt.* » (Bened. XIV, *Gloriosae.*)

Quant au culte et à la glorification de Marie, les Fils de saint Ignace leur ont donné dans toutes les contrées des deux mondes un merveilleux développement.

I

LE culte de Marie, disait le bienheureux Canisius, est un des moyens les plus efficaces que doit employer tout homme destiné par sa profession à procurer la gloire du fils de Marie. » Procurer la gloire de Jésus par Marie : tout le jésuite est là. Aussi le trésor des missionnaires de la société, leur consolation, leur arme la plus redoutable à l'ennemi, c'est, après la croix du Sauveur, l'image de Marie. Le récit de leurs travaux apostoliques en fait foi. Mais le détail en serait infini; nous nous bornerons à quelques traits pris dans la vie des plus illustres d'entre eux.

Saint François Xavier avait choisi pour guide dans ses périlleux voyages celle que l'Église appelle l'Étoile de la mer, *Stella maris*. N'était-ce pas elle qui, dans son sanctuaire de Lorette, lui avait inspiré les premiers désirs d'aller aux Indes[1]? Aussi, en quittant Rome pour se rendre à Lisbonne, eut-il à cœur d'aller lui demander une dernière bénédiction. Il séjourna plus de huit jours dans ce lieu cher à son cœur, en compagnie du célèbre Don Pedro de Mascarenhas.

Arrivé à Goa, les sanctuaires de Marie attirèrent l'attention de sa piété. Malgré tant de soins et d'objets divers qui devaient captiver son âme d'apôtre, ce point ne put échapper à sa sollicitude. Il en écrit à saint Ignace : « Dans l'île même [de Goa], se trouvent plusieurs églises consacrées à la sainte Vierge, qui font honneur à la religion par leur richesse, leur magnificence, les ornements sacerdotaux et les vases sacrés... Aussi le gouverneur, considérant que ces églises célèbrent avec éclat, chacune en son temps, les fêtes de la sainte Vierge, désire, pour les rendre plus populaires et accroître la vraie dévotion envers la bienheureuse Marie, qu'en ces jours de solennité, les fidèles qui se seront confessés et auront communié dignement puissent obtenir une indulgence plénière[2]. »

Ce fut le jour de l'Assomption qu'il mit enfin le pied sur cette terre du Japon que son zèle avait depuis si longtemps convoitée. Quand, au milieu des Portugais parés d'étoffes étincelantes d'or et de pierreries, le grand apôtre fit son entrée triomphale à la cour du roi de Bungo, il voulut se faire précéder d'une image de la Vierge que l'on portait, en grande pompe, enveloppée dans une riche écharpe de damas violet. Prêchait-il, ses instructions se terminaient toujours par le *Salve, Regina;* passait-il les nuits en oraison, c'était ordinairement devant une image de la Reine du ciel. Ces saintes veilles avaient même le privilège d'exciter la fureur de l'enfer. Une nuit, par exemple, que le saint apôtre

(1) *« En la casa de Loreto recibió la primera inspiración y vocación al apostolado de la India. »* (Garcia, *Vida y milagros de S. Francisco Javier*, l. V, c. 12.)

(2) *Lettres*. Liv. II, let. 4e.

priait avec ferveur aux pieds de Marie, dans l'église de Saint-Thomas, à Méliapour, les démons l'attaquèrent en grand nombre et le frappèrent avec rage. Grâce à la Vierge qu'il appela à son secours, Xavier parvint à mettre en fuite les puissances infernales. Sorti vainqueur de la lutte, il n'en resta pas moins affreusement meurtri, au point qu'il fut obligé de garder le lit pendant plusieurs jours.

En s'embarquant pour le Japon, Xavier avait emporté le divin talisman qui devait assurer ses conquêtes : un petit tableau représentant Notre-Dame tenant l'Enfant Jésus sur ses genoux. A la vue du céleste visage de la Vierge, le roi de Cangoxima et sa cour se prosternèrent frappés d'admiration, et demandèrent avec instance une copie de la belle image. « Paul de Sainte-Foi, raconte le grand apôtre, avait avec lui l'image peinte sur bois et très artistement faite de la très sainte Vierge et de l'Enfant Jésus reposant sur le sein de sa Mère, image que nous avions apportée des Indes. Il la montra au prince; celui-ci la considéra et fut rempli d'étonnement. Se mettant ensuite à genoux, le roi la vénéra pieusement et commanda à tous ceux qui l'entouraient de faire de même. La mère du prince, ayant également vu ce tableau, y prit un plaisir infini, mêlé d'une profonde admiration. Elle en demanda même une copie, à quelque prix que ce fût. Mais les moyens de reproduction manquant, on ne put la satisfaire[1]. »

De Cangoxima, le saint se rendit à Méaco, capitale du Japon, résolu d'implanter la croix au centre même de l'idolâtrie et d'y élever un sanctuaire à la Mère de Dieu. Sur le point de se mettre en route, il adressa une lettre au gouverneur de Malacca : « J'espère vous écrire avant deux ans, lui disait-il, que nous avons une église à Méaco, dédiée à la sainte Vierge; ceux qui navigueront dans ces parages pourront désormais, au milieu des horribles tempêtes qui bouleversent cette vaste mer de la Chine, invoquer Notre-Dame de Méaco[2]. » La guerre civile qui éclata

(1) *Lettres.* Liv. VI, let. 1e.

(2) Lettre 89e.

dans cette ville l'empêcha d'exécuter son dessein. Bientôt après, Dieu le rappelait à lui.

Et voici que, de nos jours, en 1864, sous l'inspiration du grand apôtre, on reprenait le projet d'élever sur cette terre infidèle le sanctuaire de Notre-Dame de Méaco. « Certainement, écrivait le promoteur de l'œuvre, M. l'abbé Robin, curé de Digna, diocèse de Saint-Claude, il serait très avantageux pour le succès de la si importante et, en même temps, si difficile mission du Japon, de réaliser le vœu de l'illustre thaumaturge, sur une des montagnes qui entourent Méaco... Mais, comme aujourd'hui il est encore aussi impossible qu'il l'a été, pendant les deux derniers siècles, de bâtir ce sanctuaire, ne pourrait-on pas charger un néophyte indigène d'aller enfouir, près de Méaco, sur la montagne la plus convenable pour la future construction du dôme, une statue de la sainte Vierge en bronze, du poids de 20 à 25 livres, exécutée d'après le fac-simile du tableau emporté au Japon par saint François Xavier? »

Avant de mettre cette idée à exécution, on crut opportun de consulter le souverain pontife. Le pape approuva pleinement le projet. M. l'abbé Robin fit donc couler, à Rome, en 1864 et 1865, six élégantes statues en bronze, reproductions du tableau apporté par saint François Xavier des Indes au Japon. Pie IX les bénit, le 31 octobre, au *Gesu*, église des jésuites de Rome, sous le vocable de Notre-Dame de Méaco. L'une d'elle fut envoyée à Mgr Cousin, évêque de Nagasaki, qui en fit don à la première église bâtie à Kyoto (anciennement Méaco), en 1890. Cette statuette, qui n'a pas plus de 40 centimètres, représente la Vierge assise et contemplant l'Enfant Jésus qui repose sur ses genoux. Sur le socle, on lit cette inscription : *S. F. X. vovit, 1550; Pius P. IX benedixit, 1865*[1].

Saint François Xavier poursuivait ainsi, du haut du ciel, le plan qu'il avait jadis conçu sur la terre : convertir le Japon par Marie.

(1) *Messager du Cœur de Jésus*, t. VI, p. 143 et t. IX, p. 41. — *Compte rendu du Congrès Marial*, tenu à Lyon, les 5, 6, 7 et 8 septembre 1900 : « Le culte de la sainte Vierge au Japon, » t. I, p. 579.

Enfin, une invocation revenait sans cesse sur les lèvres du saint apôtre près d'expirer : *Monstra te esse Matrem ;* à cette heure suprême, ô Marie, montrez que vous êtes ma Mère.

II

A quels charmes eut recours le P. Gonsalve Silveira pour séduire et gagner le cœur du roi du Monomotapa? Aux attraits d'une image de Notre-Dame.

« Le P. Silveira, dit d'Oultreman, tourna sa route vers Monomotapa, bien résolu de réduire ce grand roi ou empereur des Cafres, l'un des plus puissants seigneurs d'Afrique. Il se prépara à cette expédition soigneusement : car, il se mit en un coin de la galère et demeura là l'espace de huit jours, pendant lesquels il ne prenait pour sa nourriture qu'une petite poignée de pois et ne buvait qu'un verre d'eau, et ce une fois le jour tant seulement. Il s'arrêta quelque temps à Séna et autres terres voisines; puis poursuivit son chemin à beaux pieds, chargé d'un gros paquet, où il avait serré tous ses ornements d'église, son calice, bréviaires et quelques autres livres, gravissant en cet estat les montaignes, traversant les torrents et brossant à travers les halliers et les broussailles.

» Il fut reçu du roi fort courtoisement, auquel il fit présent d'une belle et dévote image de la bienheureuse Vierge. Or, ceste Vierge s'apparut plusieurs fois au roi, et lui parla à l'oreille, mais en langage inconnu, à ce qu'il disait. Le Père prit sujet de là pour le prêcher, et lui fit savoir que sa Majesté entendrait fort bien ce langage, s'il lui plaisait recevoir le baptême : ce qu'il fit, après avoir été suffisamment instruit ès articles et mystères de notre religion. »

Les historiens portugais entrent, sur ce fait, en de plus amples détails qu'il est intéressant de connaître.

Le lendemain de son arrivée, le P. Silveira célébra dans sa case le saint sacrifice de la messe. Il avait eu soin de décorer son bien modeste autel d'un beau tableau de l'Immaculée Conception. La douce majesté de la Vierge frappa d'admiration les

pauvres païens, accourus en curieux. Plusieurs même se hâtèrent d'aller au palais avertir le roi que « le blanc tenait enfermée dans sa hutte une femme d'une beauté admirable. »

Il n'en fallait pas tant pour piquer au vif la curiosité du barbare. Il demande à la voir sur le champ.

Le P. Silveira, averti, enveloppe le tableau d'un voile de soie, et s'empresse de le porter au palais, en grande pompe. Resté seul avec le roi, l'apôtre lui dit : « Avant de vous montrer celle que vous avez souhaité de voir, laissez-moi vous apprendre quelle est sa dignité, et quelle vénération elle mérite. » Il lui explique alors, avec les principaux articles de la foi, la grandeur, la puissance et la bonté de la Reine du ciel. Puis, découvrant la toile merveilleuse, il se prosterne et la vénère profondément.

A la vue de la virginale et sereine beauté de la Mère de Dieu, le roi se sent ému, se met lui-même à genoux à côté du missionnaire et ne consent à se relever qu'après avoir reçu l'assurance formelle que cette ravissante peinture lui serait laissée.

Là ne s'arrêta pas l'action de la miséricordieuse Vierge : elle voulut achever en personne l'œuvre de conversion commencée par son image. Pendant trois nuits consécutives elle apparut au prince, accompagnée d'un cortège magnifique; elle lui adressa même la parole, mais en des termes qu'elle rendait, à dessein, incompréhensibles aux oreilles du barbare. Inquiet, celui-ci demanda l'explication de ses songes à sa mère, puis à son ministre Antonio Cayado. N'en obtenant pas d'explication satisfaisante, il finit par interroger Silveira. « La Mère de Dieu, répondit le Père, vous a parlé le langage du ciel; pour le comprendre il faut être chrétien; à vous de mériter cette faveur en recevant le baptême. »

Deux jours après, le roi mandait de nouveau auprès de lui le P. Silveira. « Instruisez-moi, lui dit-il; je veux être chrétien. » Le catéchumène ne se démentit pas; son exemple entraîna ses sujets, et, le 25 janvier 1561, l'apôtre eut la joie de régénérer dans l'eau baptismale le roi, la reine-mère et trois cents des principaux de la nation. La reine fut appelée Dona Maria, en signe

de gratitude envers la Reine du ciel. N'était-ce pas elle, en effet, qui avait conquis à la foi ces cœurs idolâtres?

III

A quelle source encore les quarante martyrs de Palma puisèrent-ils l'héroïsme de leur dernier combat? Dans les regards et la bénédiction de la Vierge, *dite* de Saint-Luc.

Cette célèbre image, dont les jésuites ont si puissamment contribué à répandre le culte, mérite d'attirer un instant notre attention.

« Pendant plusieurs siècles, dit une savante monographie sur cette Madone, un sentiment de respect et de vénération empêcha les souverains pontifes d'autoriser les peintres à en faire des copies. Saintement jaloux de ce trésor, ils ne voulaient pas plus le communiquer que les corps des apôtres et des premiers martyrs. Ils savaient d'ailleurs que sa puissance n'était pas renfermée avec elle, au fond de son sanctuaire de Sainte-Marie-Majeure.

» Mais cela ne pouvait suffire toujours à la ferveur et aux pieux désirs de ses clients. Il se trouva un saint pour être leur interprète et un pape pour les satisfaire.

» Le P. François de Borgia, second général de la Compagnie de Jésus, était lié avec le pape Pie V par une de ces amitiés que la sainteté établit entre les grandes âmes. Il lui demanda et obtint l'autorisation si longtemps désirée. Voici dans quelles circonstances. Le bienheureux Ignace de Azevedo se préparait à retourner à sa mission du Brésil, accompagné d'un certain nombre de ses confrères. Leur général voulut mettre cette mission sous la protection de la sainte Vierge, et donner aux Pères l'image de Marie comme un secours assuré contre tous les périls. Saint Pie V comprit ce sentiment et fit fléchir la coutume et les décrets de ses prédécesseurs qui jusqu'alors s'y étaient opposés[1]. » Il paraît aussi que saint Charles Borromée,

(1) *La Vierge de Saint-Luc*, à Sainte-Marie-Majeure, par l'abbé A. Milochau, chanoine honoraire de Rennes.

alors titulaire de Sainte-Marie-Majeure, unit ses instances à celles de François de Borgia, son intime ami.

François s'adressa donc au meilleur peintre de Rome et fit faire une copie de la sainte Madone. Il la plaça avec honneur dans la chapelle où il offrait chaque jour le saint sacrifice. Puis il en répandit à profusion des fac-simile. Il en adressa au roi d'Espagne Philippe II et à sa sœur l'impératrice Marie, au roi de Portugal, à l'infante Jeanne dont il dirigeait la conscience, ainsi qu'à la reine Catherine de Portugal; il en fit même parvenir à plusieurs princes d'Allemagne et à diverses cours catholiques du Nord. Quant aux maisons de la Compagnie, elles ne furent pas oubliées, comme il convenait.

Le saint voulut que le cliché de la pieuse image fût conservé au noviciat de Saint-André, à Rome. Les novices, pensait-il, tout en lui fournissant les milliers d'exemplaires nécessaires à la propagande, trouveraient dans cette occupation un aliment à leur piété et un exemple à imiter, au cours de leur apostolat futur.

Dieu réservait à cette sainte image la plus belle des consécrations : elle devait être empourprée du sang des martyrs.

Le P. de Azevedo en avait reçu deux : l'une, plus grande, destinée à orner une église qu'il se proposait de bâtir pour ses chers Indiens; l'autre, de moindres dimensions, qui devait l'accompagner dans ses courses apostoliques. En attendant, il faisait rendre à Marie un culte spécial sur le vaisseau Saint-Jacques qui le portait au Brésil. Avec ses compagnons d'apostolat, il récitait le rosaire et l'on chantait en chœur les litanies de Lorette. Les dimanches et les jours de fêtes, quand la mer n'était pas trop agitée, il célébrait la messe sur un autel que décorait le précieux tableau apporté de Rome.

Cependant, le 15 juillet 1570, au lever du jour, une vigie du Saint-Jacques signala plusieurs voiles à l'horizon. C'était Jacques Sourie, pirate fameux, calviniste acharné, et ennemi juré des jésuites, qui fondait à toutes voiles sur le vaisseau portugais.

Le P. de Avezedo comprend le sort qui l'attend lui et ses compagnons. Leur montrant l'image de la sainte Madone, il les exhorte à mourir vaillamment pour la foi et entonne les litanies

de la Vierge. De ses quarante compagnons, il en garde auprès de lui onze des plus aguerris pour secourir et panser les blessés. Pour lui, tenant en main l'image de Marie, il se place au pied du grand mât.

La lutte s'engage. Cernés par les corsaires, les Portugais sont décidés à vendre chèrement leur vie. Le farouche Sourie monte à l'abordage; en un instant le pont du navire ruisselle de sang et se couvre de cadavres. Le capitaine, après des prodiges de valeur, est renversé; sa petite troupe, écrasée par le nombre, est obligée de se rendre à merci et le massacre commence.

Ignace, l'image de Notre-Dame en main, exhorte ses frères : « Courage, leur dit-il, mourons pour l'amour de Dieu et en témoignage de la vraie foi. » A ces mots, un hérétique décharge sur la tête du saint confesseur un furieux coup de sabre qui lui fend le crâne. Bien qu'aveuglé par le sang qui s'échappe à flots de sa blessure, le martyr du Christ ne cesse de montrer la Madone et d'encourager les siens, jusqu'à ce qu'il tombe percé de coups. Les calvinistes se jettent avec rage sur cette image, où leur victime puise un si indomptable courage; mais Ignace l'étreint si fortement que les forcenés se voient contraints de la lui abandonner.

Le carnage achevé, « jetez-moi à la mer tous ces chiens de jésuites! » commande le sectaire, ivre de fureur et de sang. Le glorieux cadavre du P. de Azevedo, avec celui de ses frères, est précipité dans les flots.

Mais la sainte Vierge se ménage une nouvelle victoire. Le corps béni de son serviteur ne disparaît point dans l'abîme; il reste à la surface, élevant au dessus des flots sa triomphante Madone[1]. Pendant la nuit il flotte et s'approche du navire. Un Portugais, épargné par les corsaires, enlève au martyr cette image sacrée. Il la conserva en cachette, au péril de sa vie, jusqu'au jour où il lui fut donné de la remettre aux jésuites de Madère.

(1) V. *Imago primi saeculi,* cap. V, pag. 77. — L'auteur termine son récit par ces mots : « *Quae Divam vis evellere potuisset e viventis animo, e cujus morientis digitis ne imago quidem ab ipsa violentia potuit extorqueri?* »

Plus tard elle parvint sur cette terre du Brésil que de Azevedo et ses frères avaient conquise au prix du sacrifice de leur vie. Elle fut déposée dans l'église du collège que la Compagnie possédait à Bahia. On y voyait encore les traces du combat et comme la signature du martyr dans l'empreinte sanglante de ses doigts[1].

Un autre illustre missionnaire jésuite, le bienheureux Rodolphe d'Acquaviva demandait aussi à la Vierge de Sainte-Marie-Majeure de bénir ses travaux au fond de l'Indoustan. Arrivé à la cour du grand Mogol avec ses compagnons, « leur premier soin fut de dresser une petite chapelle et de l'orner de leur mieux. Au-dessus de l'autel, ils placèrent une copie de cette sainte Madone. Akbar, introduit dans cette chapelle, fut touché par la vue de la pieuse image; et, pour mieux l'honorer, il se prosterna devant elle à la mode persane, puis il s'agenouilla comme le font les chrétiens, et s'étendit ensuite à la façon des Indiens, disant qu'une telle majesté était digne d'être vénérée selon les rites de tous les peuples[2]. »

Du reste, Rodolphe était le missionnaire de Marie, qui lui avait fait miraculeusement annoncer et son apostolat et son martyre.

Tandis qu'il était au collège romain, se trouvait au service de la maison un jeune homme d'une piété exemplaire, nommé Bernardin Nursino. Dieu le destinait à être le premier compagnon de saint Camille de Lellis, fondateur des clercs réguliers serviteurs des malades. Telle était la haute réputation de sainteté dont jouissait Bernardin, que maîtres et élèves recouraient sans respect humain à ses prières. Rodolphe alla donc lui faire part de ses craintes et de ses espérances, et le prier de recommander à Dieu sa santé et ses désirs d'apostolat. Or, à quelques jours de là, comme Rodolphe se promenait dans le jardin du collège,

(1) *La glorieuse couronne*, XIII. — *Rosa de Nazareth*, p. 308.

(2) P. Suau S. J., *Les bienheureux martyrs de Salsette*, l. IV, ch. 2.

Bernardin vint à passer et, s'approchant de lui, l'embrassa tendrement et lui assura que non seulement il recouvrerait la santé, mais qu'il traverserait les mers et aurait l'honneur de verser son sang pour Jésus-Christ. « Comment le savez-vous? demanda Rodolphe. — « La sainte Vierge me l'a dit, » répondit simplement Nursino.

Peu de temps après, le fils du duc d'Atri quittait sa patrie, n'emportant avec lui d'autre trésor qu'une pauvre image de Notre-Dame que le Père général lui avait donnée en lui disant adieu. Il la garda depuis toujours sur son cœur; et il est probable que, quand sous le cimeterre des infidèles jaillit le sang du saint martyr, comme pour le bienheureux de Azevedo, cette image bénie en fut inondée.

IV

Il semblerait donc que la Madone de Saint-Luc ait eu un attrait particulier pour les martyrs de la Compagnie. Témoin encore la vision dont fut favorisé le grand martyr anglais, le bienheureux Edmond Campion.

La pieuse image ornait la chapelle du noviciat de Brünn, où Campion faisait les premiers pas dans la vie religieuse (1573). La future victime de la sanglante Elisabeth aimait à prier devant elle.

Un jour, se promenant seul, au jardin, il vit devant lui la très sainte Vierge au-dessus d'un vieux mûrier, sous les traits mêmes que l'artiste lui a donnés dans le tableau de Sainte-Marie-Majeure. « Elle lui fit part, comme le ferait une mère, des desseins de son divin Fils, et lui montra un linge taché de sang pour lui donner à entendre qu'un jour il répandrait le sien pour la foi[1]. »

Ce bienheureux jour arriva en effet, et Campion se souvint de celle qui le lui avait prédit, tandis que, lié sur une claie, il était traîné au supplice. « Une statue de la Vierge Marie, échap-

(1) Van Nieuwenhoff S. J. *Vie du bienheureux E. Campion*, ch. 3.

pée aux mains des iconoclastes, se trouvait dans une niche sous l'arceau de Newgate. Arrivé devant cette sainte image, Campion leva la tête autant qu'il le put, pour saluer une dernière fois sur la terre la Reine du ciel, qu'il espérait contempler bientôt dans la gloire[1]. »

C'est la Reine des apôtres qui soutint le courage du bienheureux Jean de Britto dans ses héroïques labeurs sous le ciel brûlant des Indes orientales. « Je vous demande en grâce, écrivait-il à un jésuite de Pondichéry, de m'envoyer l'image de Notre-Dame dont le P. supérieur m'a fait présent, et celle de saint François Xavier. Car je veux que ces images soient les compagnes de mes travaux. Elles sont tout mon bien après Jésus crucifié. » Par ses soins, les catéchistes étaient toujours munis d'images de la Mère de Dieu, qu'ils devaient répandre dans les castes nouvellement converties.

A qui, sinon à Marie, le grand apôtre de Naples, saint François de Hieronymo, demandait-il le succès de son apostolat? Durant ses missions, il ne prêchait jamais que sous le regard de la Mère des miséricordes, dont il exposait l'image devant les foules accourues pour l'entendre. A la maison professe de Naples, se trouvait une copie de la Vierge attribuée à saint Luc, présent de saint François de Borgia; le saint ne négligea rien pour en propager la dévotion; souvent même il ornait de ses propres mains la chapelle où elle était honorée sous le vocable de *Marie des Grandeurs*. Ce fidèle serviteur de la Reine des anges jeûnait au pain et à l'eau tous les samedis et les vigiles de ses fêtes; et, pendant vingt-deux ans, il prêcha chaque semaine dans une église dédiée à son culte.

A côté de saint François de Hiéronymo, est venu récemment prendre place sur les autels un autre apôtre, dont Marie rendit les travaux singulièrement féconds, le bienheureux Antoine Baldinucci. Dieu lui avait donné la puissance des miracles; toutefois ce n'est point par là qu'il opéra le plus de conversions. Son arme invincible fut une simple copie de l'image vénérée sous le titre

(1) *Ibid.*, ch. 13.

de Notre-Dame du Chêne, à Poggio Prato près de Montepulciano[1].

« Le Père l'avait fait exécuter, raconte un de ses biographes, par un peintre peu habile, mais très dévot à la Vierge Marie, et qui, par une sorte de prodige, la réussit à tel point qu'on ne pouvait la regarder sans être touché jusqu'au fond de l'âme. Les plus obstinés pécheurs fondaient en larmes dès qu'ils la voyaient. Ce fait, maintes fois constaté, ayant été rapporté à un esprit fort : « Pour moi, dit celui-ci, quand tout le monde pleurerait devant cette Madone, je resterais aussi insensible qu'un rocher. » Mais il n'eut pas plus tôt vu la sainte image que, pénétré du repentir de ses péchés, il versa un torrent de larmes.

« On ferait un vaste lac, disait naïvement le P. Baldinucci, si l'on réunissait toutes les larmes qui ont été répandues devant cette image; » et il ajoutait que, par elle, une quantité de pécheurs avaient été arrachés à l'abîme de l'enfer. C'est pour ce motif qu'il la vénérait et la faisait vénérer sous le vocable de *Refugium peccatorum*. De nos jours, on l'invoque également sous le titre de Madone du bienheureux P. Baldinucci.

» Cette Vierge formait l'unique trésor du saint missionnaire et il l'emportait partout avec lui. C'était sa plus douce consolation dans ses pénibles voyages, son refuge dans les dangers et les angoisses de sa vie apostolique. Il la faisait porter solennellement aux endroits où il devait donner la mission, et, quand elle paraissait, soutenue souvent par cinquante hommes et environnée d'une foule de peuple, il se produisait incontinent une grande commotion.

» Le Père se hâtait de l'exposer dans l'église du lieu, et aussitôt les fidèles d'accourir et de se grouper autour d'elle avec une dévotion touchante. Un grand nombre de personnes la contemplaient des heures entières, et plusieurs ne pouvaient s'en séparer, pour ainsi dire, ni jour ni nuit. Pour l'honorer, on lui apportait quantité de cierges, de bijoux et d'autres ex-voto de grand prix; si

(1) C'est une toile de 96 centimètres de haut sur 77 de large, qui se conserve aujourd'hui dans l'église de la Compagnie à Frascati, près de Rome.

bien que sa Vierge, disait le Père, qui avait paru d'abord toute pauvre, était devenue plus riche qu'une reine.

» A la fin de la mission, quand on voyait la Madone s'éloigner, c'étaient toujours des larmes et des cris de douleur. Souvent le missionnaire avait besoin de toute sa prudence et de toute son autorité pour décider qui aurait l'honneur de la porter, ou, quand le voyage se faisait par eau, de la conduire dans une des barques pavoisées qui lui faisaient cortège.

» Si, pour la transporter au lieu où devait se donner la mission suivante, il n'y avait point de chemin praticable, les habitants s'empressaient d'en faire un, fût-ce dans les pays de montagnes les plus abruptes, et dût-on, comme à Norma et à Bassiano, abattre de grands arbres, faire sauter les rochers avec la mine, et élever de distance en distance des murs de soutènement. « Quand vous porteriez votre Vierge à travers les airs, dit au Père le gouverneur de Sussino, vous ne pourriez faire passer une procession par un sentier si raide et si escarpé! » Et pourtant, peu de jours après, la procession défila par là avec la douce Madone; mais, dans l'intervalle, les habitants avaient fait des travaux gigantesques, que le plus riche prince aurait eu peine à faire exécuter.

» On a remarqué que jamais la pluie ne tomba sur la Vierge, quelque menaçant que fût le temps. Un jour que le bienheureux la portait lui-même en procession, l'eau vint à tomber; mais voyant que ni lui ni la Madone ne se mouillaient, il donna ordre aux nombreux fidèles qui l'accompagnaient de se grouper le plus près possible de la sainte image. Ils obéirent et constatèrent aussitôt que, tandis qu'il pleuvait tout autour d'eux, personne du cortège ne fut atteint.

» Tant d'honneurs rendus à sa Vierge par la terre et par le ciel ne suffisaient pas encore au zélé serviteur de Marie. Il convoitait pour la sainte image la gloire d'un couronnement solennel. Mais deux graves obstacles s'opposaient à ce projet. Le Saint-Siège ne couronne d'ordinaire que les images déjà anciennes et vénérées dans un sanctuaire déterminé. Or, la Vierge de notre bienheureux n'était-elle pas toute jeune, et ne devait-elle pas

paraître d'une humeur bien voyageuse aux graves chanoines du chapitre de Saint-Pierre et aux autres prélats que le pape consulta sur la question? Cependant, ce qui d'abord avait paru une impossibilité à tout le monde devint une réalité. Le 4 juillet 1717, le saint missionnaire eut l'ineffable consolation de voir les honneurs du couronnement décernés, au nom de Clément XI, à sa Vierge bien-aimée. Ce fut le neveu du pape, le cardinal Annibal Albani, évêque de Frascati, qui couronna la sainte image[1]. »

V

Le culte de Notre-Dame ne fut pas moins l'âme des missions du P. François Sparacino (1584-1649), le digne émule en sainteté du grand thaumaturge de la Sicile, Louis Lanuza, son intime ami[2]. Durant ses trente années d'apostolat, il ne monta jamais en chaire sans rappeler quelqu'un des bienfaits ou des privilèges de la Reine du ciel, et ce sujet le jetait dans d'inexprimables transports[3].

Comme la célèbre Anne-Marie Roccafortia, l'une des gloires de la famille bénédictine[4], demandait un jour à la Mère de

(1) A. Feyerstein S. J. — *Vie du bienheureux A. Baldinucci;* 1893.

(2) La cause de béatification du vénérable Louis Lanuza S. J. est très avancée. L'héroïcité des vertus a été déclarée par la Sacrée Congrégation; il ne manque plus que l'approbation des miracles.

(3) « *Idque non faceret, nisi divino quodam aestu incensus, et rubente facie, rutilantibus oculis inflammatus.* » (Aguilera, *loco cit.*)

(4) Cette humble vierge, « comparable, dit Aguilera, pour la sublimité de la vertu et pour l'éclat des dons surnaturels, aux âmes les plus pures et les plus favorisées de Dieu, » portait à l'institut de saint Ignace une profonde et touchante affection.

Elle gardait avec soin une liste de tous les jésuites défunts, et ne cessait de les recommander à la miséricorde du Seigneur.

Le P. Mutius Vitelleschi, sixième général de l'ordre, lui apparut, trois jours après sa mort, plein de joie et rayonnant de gloire. Après l'avoir remerciée, en son propre nom d'abord, pour avoir été exempté (*eximi*) par ses prières des flammes du purgatoire, il lui exprima, au nom de toute la Compagnie dont il avait été le chef, sa vive gratitude pour l'office de charité qu'elle voulait bien exercer envers tous ses frères, sortis comme lui de ce monde.

Dieu par quelle vertu surhumaine l'éloquence si véhémente et le visage ardent de Sparacino semblaient, pour ainsi dire, se diviniser, dès qu'il commençait à parler de ses grandeurs : « Sache, ma fille, lui répondit la bienheureuse Vierge, que, lorsque mon serviteur parle de moi, je me tiens à ses côtés et que c'est moi qui lui donne ces paroles, cet air et ces saintes flammes qui l'embrasent. » Dieu permit souvent aux esprits infernaux de se déchaîner contre lui. Après l'avoir souffleté, flagellé, foulé aux pieds et traîné dans sa pauvre cellule, ils le laissaient gisant sur le sol, le visage livide et le corps tout en sang. Mais, comme pour le saint portier de Majorque, Alphonse Rodriguez, Notre-Dame ne tardait pas à venir le consoler et le guérir.

L'esprit impur essaya même de ternir son innocence.

Tout jeune encore, le candide enfant allait être victime d'un piège infernal, quand, s'apercevant du danger, il poussa vers sa divine Mère un appel désespéré. A l'instant, le tentateur tomba à ses pieds, saisi d'un tremblement nerveux et comme paralysé, demanda grâce et se retira.

Devenu religieux, le P. Sparacino eut à soutenir un nouvel assaut de l'ennemi. Mais sa Protectrice céleste se hâta de venir à son secours, et de la manière la plus admirable. Elle lui députa un chœur d'esprits angéliques qui, pénétrant dans la cellule du saint missionnaire, ravirent de leurs plus doux cantiques, deux heures durant, ses oreilles et son cœur. Les louanges de la Vierge en étaient l'unique objet; et la mélodie en était cadencée par un refrain dont voici le sens : « Bien plus grande est la joie causée aux bienheureux par la vue de Marie que n'est celle que l'on peut goûter au sein des plaisirs terrestres. » En comparaison de ces harmonies de l'autre monde, dont l'écho ne cessa désormais de retentir délicieusement dans sa mémoire,

Anne-Marie se hâta de raconter cette apparition à son confesseur, le P. Sparacino. Celui-ci prit note du jour indiqué par sa pénitente. On apprit bientôt, en effet, que trois jours avant la révélation faite à la voyante, le P. Vitelleschi était mort, à Rome.

les plus agréables concerts de la terre ne lui parurent plus qu'une musique insipide et insupportable.

La Reine des Vierges veillait donc, avec un soin jaloux, sur son serviteur. Témoin cet autre fait.

Un jour, une femme perdue, s'approchant de Sparacino, le pria de vouloir bien lui donner le rosaire que, suivant l'usage, il portait à la ceinture. Ne soupçonnant rien des desseins pervers de cette malheureuse créature, le charitable apôtre s'empressa de le lui remettre. Marie lui découvrit bientôt l'embûche de l'ennemi; elle lui apparut, pendant la nuit, et lui rendit le chapelet dont il s'était imprudemment dessaisi. Le saint homme frémit, en apprenant le danger qu'il avait couru, et entoura dès lors ce rosaire d'un souverain respect.

Le P. Antoine Maréchal, mort nonagénaire, « et que j'ai connu dans ma jeunesse, ajoute Aguilera[1], aimait à raconter ce trait, pour l'avoir directement appris de la bouche du P. Sparacino. Celui-ci lui avait même fait don de la médaille de ce chapelet miraculeux, et le P. Maréchal ne pouvait assez déplorer que les infirmiers, en rendant les derniers devoirs au défunt, eussent égaré ou mis au rebut ce rosaire, sanctifié par le contact des mains mêmes de la Mère de Dieu. »

Bien que brisé par les travaux du saint ministère, le saint religieux aimait à visiter une image de sa Souveraine, exposée au palier de l'étage supérieur de la maison professe de Palerme. On l'y vit souvent transfiguré; et comme il accomplissait, plus d'une fois le jour, ce pénible pèlerinage, Notre-Dame, au rapport de Tornamira, ne dédaigna pas de lui envoyer deux anges pour soutenir ses pas chancelants.

Une grave maladie le conduisit aux portes du tombeau. Mais la très sainte Vierge, se montrant à ses yeux, le guérit et lui déclara que sa vie serait prolongée de sept ans, afin qu'il pût, en multipliant ses mérites, embellir sa couronne.

Ce laps de temps touchait à sa fin, quand le vénérable P. Lanuza lui fit entendre, dans une lettre, qu'il eût à se pré-

(1) *Loco supr. cit.*

parer au départ pour la patrie. Or, comme les expressions étaient ambiguës, le bon vieillard prit le change, et crut que son ami lui annonçait l'approche de sa propre fin. La Vierge fidèle fut encore là pour éclairer son dévot client. Elle lui apparut, lui fit remarquer que le délai des sept années allait expirer, et lui promit de revenir à l'heure de sa mort. Elle reparut en effet, s'entretint avec le mourant, et, comme on a tout lieu de le croire, l'emmena droit au ciel à sa suite[1].

Quand le P. Sparacino entrait dans la carrière (1619), il n'y avait que huit ans qu'avait passé à une meilleure vie l'un de ses plus illustres compatriotes et de ses plus beaux modèles dans l'apostolat, le vénérable Bernard Colnago (1611). Heureux les peuples qui méritent de voir de tels hommes se succéder pour les évangéliser!

Mais qui alluma au cœur de ce dernier cette flamme ardente qui fait les conquérants d'âmes? Lui-même nous l'a appris.

Il s'entretenait un jour sur les amabilités de la Mère de Dieu avec quelques-uns de ses frères. Homme d'une candeur angélique, il s'oublia; et, dans un moment d'entraînement et d'abandon; « mais, je l'ai vue, moi, Notre-Dame, dit-il; et sa conversation est d'une douceur ineffable. » — « Et que vous a-t-elle donc dit? » demanda aussitôt un de ses interlocuteurs. Le P. Bernard reprit : « Mettant sa main sur ma poitrine, Notre-Dame me recommanda de travailler sans relâche à la conversion des pécheurs, de lui gagner des âmes soit par la prédication soit dans les entretiens privés; ajoutant que je ne saurais rien faire de plus agréable à elle et à son divin Fils. »

Que le P. Colnago ait été fidèle à cette mission, reçue de la bouche même de Marie, l'histoire de la Compagnie de Jésus est là pour l'attester. Il parcourut en tout sens l'Italie, soulevant les masses et convertissant les âmes en grand nombre; apôtre infatigable, dont Paul V était sur le point de récompenser les mérites en lui conférant la pourpre cardinalice, s'il n'en eût été

(1) « *In cujus (Deiparae) colloquio Sparacinus conquievisse fertur, et cum ea ad Superos recta evolasse.* » (*Loco cit.*)

empêché par les supplications de ce vrai fils de saint Ignace.

VI

Qui dira ce que dut à Marie le P. Antoine-Marie Sambasile, qui expira, dans sa chère mission des îles Mariannes, la tête brisée à coups de bâton par un sauvage? La Reine du ciel daigna se faire non seulement la protectrice, mais, pour ainsi dire, la compagne et la coopératrice fidèle de ses travaux. Un pieux espagnol, rappelé des portes de la mort par la prière de cet homme apostolique, le vit un jour assisté, pendant son oraison, par la Vierge Marie, pleine d'une douce majesté et portant un flambeau, symbole des lumières divines dont elle favorisait son serviteur.

Jamais aussi cœur humain ne brûla de plus ardentes flammes pour la Reine du ciel que celui de ce grand missionnaire. Qu'il nous suffise de citer la lettre qu'il écrivit à Notre-Dame, après avoir ouvert sur son corps vingt-deux blessures, peut-être avec les pointes aiguës d'une croix qu'il portait sur la poitrine :

« A la très sainte Reine de la terre et du ciel, Marie, Mère de mon Dieu et ma Souveraine, moi, le dernier des pécheurs et des misérables, j'offre cette supplique pour obtenir une entière délivrance des désirs de ma volonté et de la tyrannie de mes sens, afin que je lui sois uni de cœur sans réserve, ainsi qu'à son divin Fils Jésus.

» Il est vrai, ô Reine sérénissime, que je suis le plus vil des hommes, l'esclave de mes passions, plein d'estime pour ma bassesse, pauvre de tous les biens que m'a fait perdre le démon par mes honteux péchés, fils de colère, voué aux châtiments éternels et digne de toutes les douleurs que souffrent, au fond de leurs abîmes, les âmes misérables et les anges damnés. Et cependant, réduit à cette extrémité par mes propres fautes, rebut de toutes les créatures qui me mettraient en pièces, si elles en recevaient la permission, je ne laisse pas néanmoins d'avoir confiance, et une confiance sans bornes en vous, ô mon unique refuge, car vous avez des entrailles de mère.

» Me prosternant donc à vos pieds, je vous supplie de recevoir favorablement cette lettre. Prêtez l'oreille à mon affliction et à mes désirs d'être agréable aux yeux de la divine et très miséricordieuse Trinité. Changez l'état de mon âme, si déplaisant à vos regards et à ceux de votre très saint Fils. Et puisque ma langue et ma bouche ne suffisent pas pour vous exprimer tout mon désir, voici que j'ai ouvert vingt-deux nouvelles bouches pour mieux vous dire mes nécessités, mes tribulations et le désir qui me consume de vivre selon votre cœur. Que si la moindre de mes paroles, de mes actions, de mes pensées, devait vous déplaire, faites qu'auparavant je meure, trop heureux de perdre cette vie pour l'amour de votre Fils et pour les âmes de mes pauvres insulaires.

» En témoignage de quoi, j'ai versé mon sang par ces vingt-deux plaies, comme par autant de bouches suppliantes; et je désire en répandre un jour jusqu'à la dernière goutte pour votre honneur et pour celui de votre très saint Fils. »

Ajoutons quelques noms à la pléiade de ces glorieux martyrs dont Notre-Dame ménagea en quelque sorte et bénit le triomphe.

Le P. Louis de Alavès, mexicain, massacré le 18 novembre 1616, dans la *Réduction* de Saint-Joseph de Zapé, apprit de la bouche même de la Reine des apôtres le glorieux sort qui lui était réservé, en même temps que les noms de ses compagnons de martyre.

L'un d'eux fut le P. Jean del Valle, que sa sérénité inaltérable avait fait surnommer par les Indiens le *Père de la paix*. Afin d'attirer sur ses travaux de plus abondantes bénédictions, il se mit sous la protection toute spéciale de la très sainte Vierge. Par un acte de donation écrit de son sang, il s'était déclaré l'esclave de Notre-Dame, et il ne trouvait rien, dans les plus durs travaux des esclaves, qu'il n'embrassât avec empressement pour son amour. Il lui offrait chaque jour le rosaire en entier qu'il récitait à genoux, jeûnait en son honneur tous les samedis ainsi que la veille de ses fêtes, et, pendant les octaves de ces mêmes solennités, récitait ses litanies jusqu'à sept fois par jour. Enfin il n'entreprenait rien sans avoir prié longuement devant une image

de la Mère de Dieu; il s'était même engagé par vœu à ne jamais rien refuser de ce qu'on lui demanderait en son nom.

Aussi, en récompense d'une telle fidélité, reçut-il, trois mois à l'avance, la bienheureuse promesse du martyre. Il le subit, en effet, dans un de ses postes où il se préparait à dédier solennellement un autel à la Vierge, heureux de consacrer par son sang le lieu destiné à l'immolation de la divine Victime (1616).

VII

Si Marie est mère, elle est aussi la Vierge terrible comme une armée rangée en bataille. A Marie, la royauté des camps! Telle fut, pour ainsi dire, la devise du P. Thomas Sailli, grand aumônier des armées catholiques en Belgique et fondateur de la mission militaire confiée aux jésuites, dans les premières années du XVII[e] siècle.

A sa demande, Alexandre Farnèse, duc de Parme et gouverneur des Flandres, choisit la Vierge invincible comme reine et protectrice de l'armée. Chaque matin, à l'aube du jour, toutes les trompettes sonnaient à trois reprises, pour saluer la céleste généralissime des troupes, et son image ornait tous les drapeaux.

Notre-Dame récompensa souvent l'intrépide missionnaire par des grâces de choix. Réduit une fois par la maladie à la dernière extrémité, on le vit entrer soudain dans une merveilleuse extase. Il aperçut la Mère du Sauveur, environnée d'une phalange de vierges, au pied du trône de Jésus. « Mon Fils, lui disait-elle, consentez, je vous prie, à ce que notre bon serviteur vive et travaille encore quelque temps. » A l'instant même, le P. Sailli se trouva guéri, plein d'une vigueur qu'il ne s'était jamais connue.

Grâce en partie aux missionnaires jésuites qui, dans les siècles derniers, sillonnèrent en tous sens le sol de la France, brilla d'un nouvel éclat la vérité de l'antique adage : *Regnum Galliae, regnum Mariae.*

L'Armorique reçut, pour ainsi dire, des mains de Marie son

plus illustre apôtre, le vénérable P. Julien Maunoir. Ne convenait-il pas que la Vierge eût un amour de prédilection pour cette terre où s'était enraciné, si vivace et si profond, le culte de sainte Anne, sa mère!

Le P. Maunoir se rendait, un jour, en pèlerinage à un sanctuaire de Marie, situé non loin de Quimper. Pendant qu'il cheminait tout absorbé en Dieu, une illumination subite lui représenta l'état déplorable des peuples de la Basse-Bretagne, et lui fit comprendre qu'il était l'instrument choisi de Dieu pour les régénérer.

« Tout occupé de cette vocation extraordinaire, raconte un de ses anciens biographes, il arriva à la chapelle, où, s'étant prosterné devant l'autel de Notre-Dame, il s'offrit à Notre-Seigneur, et le pria très instamment, puisqu'il le destinait à instruire ces peuples abandonnés, de lui apprendre à parler leur langue. Ensuite il s'adressa à la sainte Vierge, et lui dit avec toute la confiance qu'il avait en elle : « Ma bonne Maîtresse, si vous daigniez m'apprendre vous-même le bas-breton, je le saurais dans peu, et je serais bientôt en état de vous gagner des serviteurs. »

Une lettre de son provincial, le P. Barthélemy Jacquinot, l'autorisa à se livrer à l'étude de cet idiome absolument inconnu pour lui. Il se trouva qu'elle lui fut remise le jour même de la Pentecôte, jour où les apôtres avaient reçu le don des langues.

Or, ajoute le même narrateur, « si la facilité avec laquelle il apprit le bas-breton n'est pas quelque chose d'approchant de ce don du Saint-Esprit, c'est au moins une grâce singulière : puisque, après huit jours d'étude, il parlait l'une des plus difficiles langues du monde[1] assez bien pour faire le catéchisme à la campagne et que, en moins de deux mois il la sut si parfaitement qu'il prêchait en cette langue sans préparation; avantage qu'il eut toujours depuis, même après avoir été plusieurs années sans en faire aucun usage. »

(1) Le breton ou *breizad* appartient au groupe celtique de la famille des langues aryennes. Certains caractères de son système phonétique le rapprochent du sanscrit. (V. Le Gonidec, *Grammaire celto-bretonne*, in-8°, 1850.)

Le P. Maunoir prit dès lors la Reine du ciel pour « patronne générale » des quatre cents missions qu'il donna dans le cours de ses quarante-deux années d'apostolat. Marie ne trompa point l'attente de son serviteur. La tradition rapporte, par exemple, que dans la mission de Crozon, elle lui inspira elle-même plusieurs cantiques d'une piété toute céleste sur les mystères de la Passion.

Durant une autre mission, à Trèves, plus de dix mille pèlerins, accourus de tous les évêchés de la Bretagne, s'étaient rendus à un sanctuaire célèbre dans la contrée. « Comme on fut arrivé au terme, dit encore notre vieil historien, le ciel se couvrit; et, le Père commençant à prêcher, il tomba une grosse pluie qui, selon toutes les apparences, devait durer tout le jour. Le prédicateur et l'auditoire la reçurent tranquillement sur la tête nue pendant tout l'exorde, à la fin duquel le Père dit : « Prions la sainte Vierge d'obtenir que le Saint-Esprit descende sur nous, que la pluie cesse, afin que nous puissions continuer notre sermon. L'on n'avait pas encore achevé l'*Ave Maria* que la pluie cessa; et le ciel s'étant découvert, il fit beau tout le jour[1]. »

Notre-Dame avait du reste prévenu de ses faveurs ce saint apôtre, dès sa jeunesse.

« Le dernier jour de ma retraite, lisons-nous dans un de ses manuscrits du noviciat, pensant avec une suavité merveilleuse à toutes les vertus que la sainte Vierge exerçait dans le temple, je résolus de les imiter. Puis je rappelai en ma mémoire, avec beaucoup de reconnaissance, les plus signalées faveurs que j'avais reçues de cette Maîtresse si libérale; comment elle m'avait aimé lorsque j'étais encore écolier, quoique ma malice me rendît indigne de ses bontés; comment au noviciat, m'étant endormi dans une grande tristesse, causée par le souvenir de mes fautes passées, elle s'était apparue à moi durant le sommeil, avec tous les charmes de sa beauté, et j'avais senti à mon réveil une vive douleur de mes péchés et une paix profonde;

(1) Antoine Boschet S. J., *Vie du R. P. Julien Maunoir*, 1697, *passim*.

comment elle... » Ici l'humilité retint sans doute la main du fervent novice; puis il reprend :

« Considérant cette bonté et cette tendresse de la Reine du ciel et de la terre, je résolus de la servir toute ma vie et de la faire honorer de tout le monde. »

Dix ans après le P. Maunoir (1693), succombait, un samedi, à Vannes, l'un de ses plus glorieux émules dans les travaux de l'apostolat, le P. Vincent Huby. Il fit frapper un médaillon portant le saint Cœur de Marie uni à celui de Jésus, et le répandit à profusion, avec une courte méthode de dévotion à la portée des âmes les plus simples. Son zèle industrieux obtint que l'image de la Vierge fût exposée dans chaque maison et vénérée sous le titre de *Notre-Dame de Charité ;* par elle la paix et la concorde devaient régner au foyer domestique. Il aimait à placer sous le même vocable les congrégations de Marie. De plus, chaque année, dans toutes les familles et le même jour, montait au ciel, comme l'écho d'un harmonieux concert, la consécration solennelle des maîtres et des serviteurs à la Reine des cieux.

Dans l'œuvre des retraites, dont il fut le fondateur en Bretagne, l'apôtre de Marie comptait la fréquente récitation du rosaire parmi ses industries les plus fécondes; il savait du reste en adapter les mystères à l'esprit du jour, avec un art merveilleux. Le samedi était consacré à une grande cérémonie de dévotion en l'honneur de Notre-Dame de la Victoire ; patronage admirablement choisi pour les *Exercices,* dont le but est d'aider l'homme à se vaincre lui-même : *ut vincat se ipsum homo,* dit saint Ignace. Le P. Huby aurait pu ajouter *per Mariam.*

« Un jour, raconte son ancien biographe, que le P. Huby faisait l'exhortation dans la chapelle de la Retraite, la sainte Vierge parut à son côté avec une beauté charmante, lui donnant des marques de tendresse maternelle. Elle y demeura fort longtemps et le Père semblait pencher l'oreille comme pour écouter ce qu'elle lui disait. En effet, on a su qu'il la voyait sensiblement, et il s'aperçut bien aussi qu'un de ses auditeurs était

LA VIERGE-MÈRE

(Carlo Dolci.)

témoin de cette faveur. C'est de celui-ci en partie que nous l'avons appris. Il se nommait dom Pierre Maillard, prêtre de Carnac, esprit solide, et d'autant plus digne de foi qu'il n'était pas des plus crédules[1]. »

Dociles aux inspirations de leur apôtre, les fidèles Bretons élevaient de toutes parts des statues à la bonne Vierge; on en voyait aux portes des villes, dans les places publiques, près des fontaines, aux carrefours, sur les grands chemins, aux endroits les plus en vue et les plus honorables des hameaux. De nos jours encore, le passant peut vénérer la statue de Notre-Dame de Charité, qui domine l'une des portes de la ville de Saint-Malo. Là, chaque soir, les petits enfants d'abord, puis, peu à peu, la population presque entière prenait l'habitude de se réunir : on chantait en chœur les litanies de la Madone ou quelque autre cantique à sa louange. Tel fut le bien opéré par ce pieux usage que les évêques de Vannes, de Saint-Brieuc, de Saint-Malo et de Quimper l'autorisèrent par mandement et l'enrichirent même d'indulgences.

VIII

Quant aux jésuites qui furent spécialement aux prises avec l'hérésie, un mot peut résumer leur plan de campagne : sauver la foi par Marie.

Telle fut la tactique du P. Jean Pelletier, premier recteur du collège romain, que saint Ignace lui-même ne craignit pas d'appeler *le saint recteur*, et que tous les catholiques du midi de la France saluaient des titres glorieux de « restaurateur du culte de la sainte Eucharistie, colonne de la foi, fléau des hérétiques, réformateur du sacerdoce. » Par une inspiration surnaturelle, semblable à celle de saint Dominique, au temps des Albigeois, il comprit que le plus sûr moyen de terrasser l'hérésie serait de remettre en honneur le culte de la Reine du ciel, à peu près aboli; de relever partout ses autels détruits, ses statues renversées, ses confréries disparues, ses

(1) Champion S. J., *Vie du P. Vincent Huby*, ch. 7.

fêtes oubliées, ses lieux de pèlerinage devenus déserts. Et bientôt la dévotion à Marie refleurit avec tant d'éclat que tout le Languedoc, au témoignage des historiens de l'ordre, ne désigna plus le P. Pelletier que sous le beau nom de « docteur et d'apôtre de Notre-Dame. » Pour le récompenser, la Reine des martyrs lui fit part de son calice. Jeté d'abord en prison, puis délivré, il mourut enfin empoisonné par les sectaires, comme on eut tout lieu de le croire.

Dieu seul connaît le nombre d'âmes que, sous l'égide de Marie, arracha à l'enfer le fondateur des filles de Notre-Dame, le P. Jean de Bordes, « l'un des plus grands, des plus saints et des plus savants religieux du premier siècle de la Compagnie. » C'était pour son cœur d'apôtre une source d'incomparable tristesse de voir les ravages exercés par l'hérésie dans les rangs de la jeunesse, surtout parmi les jeunes filles de la noblesse du sud de la France. Il suppliait donc avec larmes le Sauveur et sa sainte Mère de lui inspirer le moyen de porter remède à un si grand mal. Or, le 23 septembre 1605, pendant qu'il offrait le saint sacrifice, son esprit fut ravi en Dieu. Il apprit par révélation que la Mère de Dieu, en qualité de « Reine des apôtres, » voulait avoir une Compagnie qui portât son nom, comme son divin Fils, roi des apôtres, en avait une honorée du nom de Jésus. Quelques jours après, comme il implorait de nouveau la lumière céleste, pour savoir quel serait l'instrument de cette grande œuvre, saint Pierre et saint Paul lui apparurent à l'autel; et le prince des apôtres lui désigna, comme coopératrice choisie de Dieu, la bienheureuse Jeanne de Lestonnac.

Dès lors, dans les litanies qui se récitent à la profession des filles de Notre-Dame, le nom de saint Ignace est invoqué après celui de Marie, et le P. de Bordes est reconnu et vénéré dans l'ordre comme fondateur. Il en rédigea, en effet, les *Constitutions*.

Enfin, comme dernier gage de sa dévotion à la Mère du Sauveur, il publia l'histoire de Notre-Dame de Sarrance, dont il avait relevé le pèlerinage, et ramena dans tout le Béarn le culte solennel de la Reine du ciel, depuis longtemps proscrit par la haine hérétique.

On peut dire de Marie corédemptrice, comme de Jésus, qu'elle ne manque jamais à l'Église de Dieu. Plus radical, sinon plus haineux que l'hérésie protestante, s'est dressé de nos jours le rationalisme athée. Pour réparer cette injure suprême lancée à la face de Dieu et de son Christ, Marie a suscité une légion d'âmes fidèles, toutes dévouées au culte de la réparation, sous les auspices de son Immaculée Conception. Or, Notre-Dame a voulu que sa nouvelle famille naquît à l'ombre et sous la protection de l'ordre de saint Ignace.

Saint Ignace fut, en effet, le saint de prédilection de la pieuse fondatrice de la société de Marie-Réparatrice, la baronne d'Hooghvorst, arrière-petite-fille de Sophie-Mastaï Ferreti. Son patronage lui inspirait une confiance qui ne fut jamais déçue. A Rome, elle aimait à entendre la messe et à faire la sainte communion dans la chambre du saint, transformée en chapelle; on la voyait, avec grande édification, passer de longues heures en prière dans l'église du *Gesu*. Tombée gravement malade dans son château de Warfusée, elle s'engagea à bâtir une église en l'honneur de saint Ignace, afin d'obtenir sa guérison. Elle guérit et tint plus tard grandement sa promesse. Quand la tempête souffla, menaçant de faire sombrer l'institut naissant, Marie de Jésus — c'était son nom de religion — cria encore vers Ignace et lui promit d'aller le remercier de ses bienfaits dans son sanctuaire de Loyola. Le calme s'étant rétabli, elle accomplit son pèlerinage. « Non jamais, disait-elle plus tard, jamais je ne pourrai rendre tout ce qui s'est passé en moi, durant le court séjour que je fis sur cette terre bénie. »

Un jour qu'elle priait avec ferveur dans la chapelle du saint, à Rome, Ignace lui avait fait entrevoir les desseins de Dieu sur elle : « Je le vis, dit-elle dans les *Mémoires* qu'elle écrivit par ordre de ses directeurs, je le vis des yeux de mon âme, portant la chasuble et tenant en main le livre des *Constitutions* qu'il me montrait, m'indiquant qu'un jour je suivrai ses règles. » Elle les suivit en effet. Après bien des vicissitudes et des douleurs, la société de Marie-Réparatrice était fondée; et, dans la première ébauche de ses *Constitutions*, la fondatrice disait :

« Cette congrégation n'aura d'autre règle que celle de saint Ignace, adaptée à une communauté de femmes et à une œuvre de réparation. »

Aux diverses étapes de sa carrière, la Providence mit sur son chemin des Pères jésuites destinés à la conduire et à l'aider : à Rome, le P. Janssens, qui la dirigea avec une mâle bonté; à Liège, le P. Bossaert, qui, pour la soutenir et la consoler dans l'épreuve, lui accorda la communion quotidienne; à Brugelette, le P. Petit, ministre, puis recteur du collège, qui, le premier, lui indiqua clairement la voie où Dieu l'appelait, et contribua pour une large part à la création du nouvel institut; à Paris, le P. Studer, provincial, qui fut « pour la fondatrice et pour la société naissante, un conseiller de haute sagesse et un appui de grande autorité » : ce fut lui qui rédigea le plan de l'œuvre, que le cardinal Patrizzi soumit, avec plein succès, à l'approbation du souverain pontife; à Paris encore, le P. Olivaint, futur martyr des fureurs révolutionnaires; à Rome enfin, le P. Pizzicaria, qui assista jusqu'à son dernier soupir la servante de Dieu, dont Sa Sainteté Léon XIII a loué la vertu en ces termes : « Nous pouvons bien dire qu'elle a toujours été une âme de Dieu et une âme d'élite[1]. »

Puisse Notre-Dame trouver toujours, parmi les fils de saint Ignace, des hommes selon son cœur, prêts à soutenir les œuvres que sa bonté inspire aux âmes fidèles pour le salut du monde et la plus grande gloire de Dieu!

IX

N'est-ce point à la douce et aimable figure de Marie que, de tout temps, ont eu recours les missionnaires de l'ordre pour adoucir les mœurs des peuplades les plus barbares? Un exemple entre mille; nous le tirons de l'histoire des missions huronnes.

« Cette mission s'augmentant toujours, dit la *Relation* que nous reproduisons en son naïf langage, nous avons été obligés

(1) Audience particulière, 10 mai 1883.

de retirer nos sauvages de Notre-Dame de Foi, où ils manquaient de terre et de bois, pour les placer une lieue et demie plus loin dans les forêts. Ils ont choisi pour la place de leur bourgade un grand plateau, autour duquel coule une petite rivière qui leur fournit bien des commodités.

» C'est au centre de cette grande place que nous avons pris dessein de dresser une chapelle qui portât le nom et qui eût tous les traits de la sainte maison de la Vierge à Nazareth, dite à présent Notre-Dame de Lorette. On sait assez en quelle vénération est par tout le monde cette sainte chapelle, qui a été la propre maison de la bienheureuse Vierge et dans laquelle s'est opéré le grand mystère de l'Incarnation.

» Cette vénération semble passer à toutes les chapelles qui sont faites sur le modèle de celle-là; et c'est ce qui nous a donné la pensée d'y bâtir une chapelle qui fût *la Lorette* du Canada, faite sur le modèle de celle d'Italie. Nous y avons observé très exactement toutes les mesures qui peuvent rendre notre chapelle parfaitement contretirée sur celle de Lorette.

» On y a pratiqué, derrière l'autel, ce qui s'appelle *el santo Camino :* c'est le petit appartement où couchait la sainte Vierge et où elle a élevé l'Enfant Jésus, le nourrissant et l'emmaillotant auprès du feu de cette sainte cheminée; et c'est ce qui a tellement consacré ce lieu qu'on n'y peut entrer sans y être très particulièrement touché de dévotion. Sur le manteau de cette cheminée est placée une image en bosse de Notre-Dame, qui nous a été envoyée d'Italie et qui est toute semblable à l'image merveilleuse que saint Luc a laissée en cette sainte maison, et qui se voit sur la cheminée de Lorette en Italie; et même, la nôtre l'a touchée, pour en recevoir une vertu secrète d'inspirer de la piété comme elle fait.

» Du côté de l'évangile sont les armoires de la bienheureuse Vierge, et, au lieu des saintes écuelles qui se gardent en Italie, nous en avons une toute semblable qui leur a été appliquée et qui en a tiré une vertu de donner de la piété aux pèlerins. L'on voit, au bas de la chapelle, la fenêtre par laquelle on tient que l'ange passa, lorsqu'il vint saluer la sainte Vierge; pareillement

le lieu où l'on croit qu'était la boutique de saint Joseph et où le petit Jésus a travaillé; comme aussi l'endroit où était la petite couche de la sainte Vierge.

» [La dite chapelle] fut achevée au commencement de novembre de l'année 1674. Le 4e jour de ce mois, on en fit l'ouverture avec cérémonie.

» Il fallut introduire la Vierge dans sa maison. Pour cet effet, on avait préparé dans le bois, à un quart de lieue du bourg, un oratoire en façon de reposoir bien orné, sur lequel était posée la susdite image. C'est où se rendirent processionnellement cinq de nos Pères, précédés de quelques enfants sauvages en soutane et en surplis. Un grand nombre de Français étaient accourus des environs, et, faisant un gros d'un côté, et tous les sauvages de l'autre, se trouvèrent tous ensemble pour accompagner l'image, qui fut portée par notre R. P. supérieur depuis cet oratoire jusques au bourg. Tous les sauvages marchaient modestement deux à deux et précédaient le clergé; et les Français le suivaient, chantant tous les litanies de Notre-Dame à deux chœurs, les sauvages en leur langue et les Français en latin, s'entre-répondant les uns aux autres, de sorte que toute la forêt retentissait agréablement de ces chants.

» La procession marchait fort doucement, et, étant arrivée dans le bourg, elle fit le tour du grand carré, afin que la sainte Vierge prît possession de toutes les cabanes, auprès desquelles elle passait avant que d'entrer dans sa maison. Elle y fut donc introduite et placée avec respect sur le manteau de la cheminée qui était parée de ce que nous avions de plus précieux. Ensuite on chanta la grand'messe en musique; la prédication s'y fit et tout le monde eut part aux largesses que la sainte Vierge fit d'une grâce toute extraordinaire qui tira des larmes de dévotion.

» Depuis ce temps-là, il serait difficile de dire combien nos sauvages ont redoublé leurs ferveurs. On en voit presque toujours dans la sainte chapelle. Au commencement ils y venaient dès deux heures après minuit, les uns pour ôter la neige d'alentour et pour faire les chemins, les autres pour faire leurs prières à la porte, en attendant qu'on l'ouvrît et à genoux sur

les neiges, exposés aux froids et aux frimas. Mais, depuis, on a fait défense d'y venir avant quatre heures du matin.

» Comme la principale dévotion est d'aller prier dans ce petit appartement où est la sainte cheminée, et où l'on n'est jamais admis qu'après avoir communié, nos sauvages cèdent la place aux Français les dimanches et prennent pour eux toute la semaine. Pour le faire par ordre, il y a, chaque jour, une famille qui se confesse et communie pour ce sujet, et lorsque le tour des cabanes est achevé, ils recommencent avec autant de ferveur qu'auparavant. Car on voit par expérience que ce petit sanctuaire inspire de plus en plus de la dévotion à ceux qui ont le bonheur d'y entrer[1]. »

X

L'initiative d'une si heureuse entreprise était due au P. Pierre Chaumonot, intrépide et saint missionnaire, dont le nom reviendra plus d'une fois sous notre plume dans la suite de ce livre.

« Depuis mon départ d'Europe, raconte-t-il dans l'*Autobiographie* qu'il écrivit sur l'ordre formel de son supérieur[2], et dont nous respecterons le style d'allure si franche et si naturelle, je conservais toujours le désir de procurer, en Canada, à la sainte Vierge, une maison bâtie sur le modèle de la vraie maison, transportée de Nazareth en Dalmatie et de Dalmatie en Italie.

» Je fis donc faire par mes Hurons un beau grand collier de porcelaine : la blanche en composait le fond, et la noire,

(1) *Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable aux missions des Pères de la Compagnie de Jésus, en la Nouvelle-France* (1673-1679), pag. 259.

(2) Le P. Claude Dablon, qui fut deux fois supérieur de la mission du Canada, et mourut à Québec en 1697. L'*Autobiographie*, où respire la plus profonde humilité, s'ouvre par cette déclaration : « Mon R. P. Supérieur, — Puisque votre révérence m'a ordonné, à la plus grande gloire de Dieu, de vous écrire, au moins en abrégé, toute ma vie, je commence par déclarer la bassesse et les misères dont mon Seigneur a eu la bonté de me tirer pour me mettre dans la sainte Compagnie de Jésus. Moins je méritais cette grâce et plus il en mérite de louanges et de reconnaissance. » — L'opuscule a été publié par le P. Carayon dans ses *Documents inédits*, et, séparément, par le P. F. Martin.

en lettres bien formées, exprimait ces divines paroles : *Ave, Maria, gratia plena,* etc.[1] Le Père jésuite, pénitencier des Français, auquel on l'avait adressé, le fit enchâsser dans un cadre doré, avec une inscription qui marquait que la nation huronne, nouvellement convertie à la foi, offrait ce présent à la Mère de Dieu. Messieurs les chanoines et les autres officiers de la sainte maison de Lorette le reçurent avec beaucoup de marques d'admiration et de reconnaissance, et je ne doute pas que la bienheureuse Vierge ne l'ait encore mieux reçu, puisque, peu d'années après, elle me fit naître l'occasion et les moyens de lui bâtir une Lorette dans les forêts de la Nouvelle-France, à trois lieues de Québec. Ah! Mère de grâce! Que ne suis-je capable de vous en rendre tous les jours des millions d'actions de grâces, surtout lorsque j'ai le bonheur d'y célébrer la sainte messe!

» Comme il faudrait composer un livre entier pour décrire toutes les faveurs extraordinaires [obtenues dans ce lieu], je n'en rapporterai que deux, ayant été témoin oculaire de l'une et propre sujet de l'autre.

» A mon avis donc, la plus miraculeuse guérison qui se soit peut-être jamais opérée, du moins dans ce nouveau monde, est celle d'une nommée Marie Ouendraca, huronne de nation et très fervente chrétienne. Son mari, capitaine des Hurons, et deux de ses enfants, dont un n'avait que cinq ans et l'autre était une fille nubile, étaient morts à Notre-Dame de Foi, tous trois en opinion de sainteté; même le père et la fille plus glorieusement que le garçon.

» Quelques années après que la mission huronne se fût établie à Lorette, la bonne Ouendraca fut réduite à l'extrémité par une violente fièvre, de telle sorte qu'elle ne pouvait plus remuer aucune partie de son corps. Nous n'attendions plus que le

(1) Le procès-verbal de la réception de ce collier à Lorette est daté du 17 juillet 1674. Il y est dit que l'inscription était : *Ecce Ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum.* Le P. Chaumonot, qui écrivait son *Autobiographie* quatorze ans plus tard, avait sans doute oublié la véritable inscription; peut-être aussi y a-t-il eu confusion dans sa mémoire avec l'inscription d'un second collier, envoyé à la congrégation des *Messieurs*, à Paris, et dont nous parlerons au chapitre IX.

moment qu'elle expirerait, après lui avoir administré les derniers sacrements de l'Église, lorsque j'appelai Jean et Thérèse, les deux enfants qui lui restaient. Je leur fis promettre que, s'il plaisait à la sainte Vierge de rendre la santé à leur mère, nous dirions, eux et moi, dans la chapelle, neuf fois le chapelet de la Sainte-Famille.

» Ensuite, je me sentis inspiré d'y aller prier pour ma pauvre malade. Il n'y avait tout au plus qu'un demi-quart d'heure que j'y étais en oraison, lorsque sa fille vint me dire que sa mère me demandait. J'y cours aussitôt, dans la pensée de faire pour la moribonde les prières de la recommandation de l'âme. J'entre dans la cabane, et voilà qu'à mon arrivée mon agonisante se lève tout debout et me fait la révérence à la française. Je jugeai d'abord que la nature jouait de son reste ou que la violence du mal lui faisait faire ses derniers efforts. Je la presse donc de se recoucher sur sa natte : elle me témoigne qu'elle sera aussi bien debout, ou assise, que couchée. Je lui fais de nouvelles instances; elle me répond qu'elle est guérie parfaitement; et, comme elle vit que je prenais ses paroles pour des rêveries, elle me fit éloigner sa fille et son fils pour me dire en secret comment la santé lui avait été rendue. Voici son discours :

« Mon Père, un peu après que vous avez été sorti de ma cabane, deux personnes ont paru sur ma natte. J'ai vu l'une à mes pieds, l'autre à mon chevet. Celle-ci, qui était une jeune femme, ou plutôt une grande fille, m'a dit : « Touchez seulement le bout de ma robe et vous serez guérie. »

» Je n'ai garde, disais-je en moi-même, d'avoir tant de présomption que de m'imaginer que des bienheureux du ciel soient envoyés pour me guérir; ce sont plutôt des démons qui voudraient me faire entrer en vanité. Pendant que cette pensée m'occupait l'esprit, la même passa le bas de ses vêtements par-dessus mon visage, qui en fut touché : « Ma mère, me dit-elle, vous voilà guérie! » et, au même instant, elle disparut avec le petit garçon qui s'était mis à mes pieds. Alors, je crus devoir m'assurer si ces deux personnes m'avaient rendu la santé.

Je commence par remuer les bras, ensuite je me lève et puis je marche; je sors même dehors, et tout cela avec autant de facilité que si je n'avais point été malade, quoique je fusse aussi immobile qu'une pierre, un moment auparavant.

» Mes enfants, même Thérèse, qui est une femme mariée, et Jean, qui est bien dans sa quatorzième année, ont été si étonnés de me voir revenue ainsi tout à coup qu'ils s'enfuyaient, comme si j'avais été un spectre. Je les rassure, et j'ordonne à ma fille de vous appeler, afin que vous jugiez vous-même d'un événement si extraordinaire. »

« Son récit achevé, je ne fis nul doute que ses deux enfants, morts en opinion de sainteté, n'eussent été envoyés du ciel par la sainte Vierge pour rendre la vie à celle qui la leur avait donnée, puisqu'ils l'honoraient du nom de mère, en lui disant : « Ma mère, vous voilà guérie! » Elle fut de mon avis, et sur ce que je lui dis qu'il fallait remercier la Mère de Dieu, sa bienfaitrice : « C'est bien mon dessein, me répondit-elle; je n'attendais que votre approbation pour le faire. »

» Là-dessus elle se lève, marche d'un pas ferme, me suit à la chapelle, y prie Dieu, y assiste même au salut qui dura près d'une demi-heure. Pendant tout ce temps-là, elle se tint à genoux, sans s'appuyer, comme si elle n'eût point été malade. Je l'en repris après, comme d'une indiscrétion en une personne qui ne faisait que revenir d'une maladie mortelle; mais elle me répondit : « Je m'étonne que vous ne vouliez pas me croire, que j'ai autant de forces que si je n'avais point été malade. »

» Non seulement tous nos sauvages de Lorette, mais même quelques Français qui y étaient, ont été témoins de ce miracle.

» Celui qui suit m'est arrivé à moi-même.

» Le jour de saint Luc, en 1687, un peu après minuit, je fus attaqué de furieuses douleurs, comme si on m'eût enfoncé de longues pointes d'alènes. Après bien du mal, il était déjà onze heures avant midi, lorsque je fis réflexion que c'était la fête de saint Luc. Aussitôt je m'adressai à la bienheureuse Vierge, en lui disant seulement de la pensée et du cœur : « O Mère de miséricorde, ayez pitié de moi! Ordonnez à votre fidèle secrétaire

et à votre dévot chapelain, saint Luc, qui était aussi médecin de profession, de faire ici un coup de son métier. »

» Il n'en fallut pas davantage. A l'instant, je sentis toutes mes douleurs s'évanouir; de telle sorte que je me levai, que j'allai à l'église, et que je dis la sainte messe qui fut en action de grâces de ma guérison. »

L'homme de Dieu devait bien autre chose à la protection de la Madone de Lorette : c'est elle qui le tira de l'abîme, durant le vagabondage de son adolescence. Aussi, quels accents de vive reconnaissance, unis aux aveux de la plus sincère humilité, dans le récit qu'il en a laissé! Après avoir roulé sur les grands chemins, en se rendant à Rome, il atteignit Ancône.

« Hélas, s'écrie-t-il douloureusement, qui pourrait exprimer le pitoyable état où j'étais réduit! Depuis la tête jusqu'aux pieds tout faisait horreur en moi...

» Après tout, je repris courage aux approches de la sainte maison de Lorette. Peut-être que la sainte Vierge, qui fait tant de miracles en ce lieu en faveur des misérables, y aura pitié de ma misère. Oh! que n'avais-je alors les connaissances, que j'ai eues depuis, des merveilles qu'elle opère, dans ce sanctuaire, en faveur des âmes et des corps! Elle me fit voir qu'elle se plaît à exercer envers nous les devoirs d'une charitable mère; et comme un de ses devoirs est de soigner ses enfants, vous me regardâtes en cette qualité, ô sainte Vierge! tout indigne que je fusse et que je sois encore d'être adopté de vous pour votre fils.

» Vous donnâtes à un jeune homme, que je n'ai jamais pu connaître, la volonté et le pouvoir de guérir ma tête. Vous savez mieux que moi comment la chose se fit. Je ne laisse pas, pour marque de reconnaissance, d'en rapporter ce que j'en sais.

» Au sortir de la sainte maison de Marie, une personne inconnue, qui paraissait un jeune homme et qui était peut-être un ange, me dit d'un air et d'un ton de compassion : « Mon cher enfant, que vous avez de mal à la tête! Venez, suivez-moi; je tâcherai d'y apporter quelque remède. » Je le suis; il me mène hors de l'église, derrière un gros pilier par où il ne passait

personne. Rendus que nous sommes dans ce lieu écarté, il me fait asseoir et me dit d'ôter mon chapeau. Je lui obéis; il me coupe tous les cheveux avec des ciseaux; il frotte d'un linge blanc ma pauvre tête, et sans que je sente aucune douleur; après quoi il me remet mon chapeau. Je le remercie de sa charité; il me quitte, et je suis encore à revoir un si bon médecin et à ressentir un si vilain mal.

» Si la moindre dame m'avait fait rendre ce service par le dernier de ses valets, n'aurais-je pas dû lui en rendre toutes les reconnaissances possibles? Et si, après une telle charité, elle s'était offerte à me servir toujours de mère, comment aurais-je dû l'honorer, lui obéir, l'aimer toute ma vie? Pardon, Reine des anges et des hommes! pardon de ce que, après avoir reçu de vous tant de marques, par lesquelles vous m'avez convaincu que vous m'avez adopté pour votre fils, j'ai eu l'ingratitude, pendant des années entières, de me comporter encore plutôt en esclave de Satan qu'en enfant d'une Mère Vierge.

» Oh! que vous êtes bonne et charitable! puisque, quelque obstacle que mes péchés aient pu mettre à vos grâces, vous n'avez jamais cessé de m'attirer au bien : *jusque-là, que vous m'avez fait admettre dans la sainte Compagnie de Jésus, votre Fils.* »

Là ne s'arrêtèrent point les bienfaits de Notre-Dame de Lorette envers celui qu'elle avait choisi pour implanter son culte dans les forêts du Nouveau-Monde. Elle voulut que son missionnaire fût un saint. Avant de le laisser partir pour le Canada, Notre-Dame le ramena à ses pieds émettre le vœu que les ascètes appellent *du plus parfait.*

Il avait été décidé que le P. Chaumonot se rendrait à sa mission en compagnie du P. Poncet. Celui-ci obtint du P. Vitelleschi, général de la Compagnie de Jésus, la faveur d'aller mettre leur futur apostolat sous la protection de la Vierge Lorétaine. Nos deux pèlerins firent la route à pied et en demandant l'aumône.

« Mais, avant que je parle de ce voyage, raconte le P. Chaumonot, je crois devoir dire ici ce qui regarde un vœu que la sainte Vierge m'avait inspiré de faire. Voici comment :

» Un jour que je me préparais à la communion, je priai la

divine Marie de m'inspirer ce que je pourrais faire d'agréable à son très cher Fils, que j'allais recevoir. Au même instant, il me sembla ouïr, au fond de mon cœur, cette aimable Reine qui me disait à l'âme : « Faites vœu de chercher, toujours et en toutes choses, la plus grande gloire de Dieu. » Je lui répondis de même intérieurement : « Je le veux bien, ô sainte Vierge, pourvu que vous soyez ma caution et que vous m'aidiez à garder une telle promesse. » J'écrivis comment tout ceci s'était passé; j'en communiquai avec notre R. P. général, et je lui demandai s'il agréerait que je suivisse ce mouvement. Il me demanda si je n'étais point scrupuleux; je lui répondis que non. « Dieu soit béni! répondit-il, vous pouvez faire ce vœu; mais attendez, à vous y engager, qu'il se rencontre quelque occasion favorable, comme d'un lieu de grande dévotion où Dieu vous aurait attiré. »

» Je jugeai donc, lorsque le P. Poncet m'eut fait la proposition du pèlerinage de Lorette, que c'était là que Notre-Seigneur et Notre-Dame souhaitaient que je m'engageasse par vœu à chercher en tout la plus grande gloire de Dieu. Ce qui me confirma dans ma pensée fut que, le propre jour où le P. Poncet m'interrogeait pour m'apprendre qu'il me voulait mener à Lorette, la nuit pendant mon sommeil, je vis en songe une personne que je pris pour ma mère; mais son visage noirâtre et basané m'étonna, ma vraie mère ne m'ayant jamais paru avoir le teint brun.

» Le matin, immédiatement après mon lever, avant que qui que ce soit fût entré dans ma chambre, je trouvai sur ma table un écrit où étaient ces mots : « Votre beau vœu est enregistré dans le ciel; il faut le présenter à Dieu sous les auspices de la Mère par excellence. » Alors, je me persuadai que la personne qui m'avait apparu durant mon sommeil, était la bienheureuse Vierge qui voulait me servir de mère, et qu'elle avait apparu sous la figure et avec la couleur qu'a son image à Lorette, afin que je connusse par là que sa sainte maison était le lieu où elle désirait que je me dévouasse à la plus grande gloire de Notre-Seigneur. C'est ce que je fis, en effet, dans ce divin sanctuaire à la faveur de Marie. »

Le temps ne fit qu'activer cette flamme d'amour dont brûlait le cœur du P. Chaumonot. Du fond de ses forêts au pays huron, le « chapelain de la sacrée Vierge » de Lorette, comme il se nomme lui-même, écrivit au vénérable P. Eudes, autre enfant chéri de Notre-Dame, deux lettres des plus touchantes sur leur commune Mère[1]. Citons-en quelques passages :

Mon révérend Père,

« J'ai été consolé d'entendre de M*** la sainte ambition que vous avez de surpasser qui que ce soit à aimer Notre-Dame. Plût à Dieu que vous puissiez communiquer cet esprit à tous les ambitieux de la terre!

» Oserais-je vous demander, pour l'amour de Marie, Mère Vierge, que vous aimez tant, de me procurer l'avantage d'être admis, comme le dernier de vos conserviteurs, au service de cette souveraine Maîtresse, ou, si vous aimez mieux, comme le plus petit de tous vos cadets, à l'adoption de cette Mère de miséricorde. Si vous mourez avant moi, auriez-vous la bonté de me résigner ou laisser en héritage, autant qu'il sera en votre pouvoir, une partie de la dévotion que vous avez pour elle, afin que vous continuiez, même après votre mort, de l'honorer sur terre en ma personne.

» M. X*** vous dira de bouche le déplaisir que j'ai de ce que tant de personnes reçoivent au saint sacrement Notre-Seigneur, sans en témoigner à celle qui nous l'a donné le moindre sentiment de reconnaissance. Or, pour suppléer à cette ingratitude, j'aurais un grand désir d'apprendre qu'il y eût une association de chapelains de Notre-Dame, je veux dire, qu'il y eût quantité de bons prêtres, qui fissent un compromis de ne dire jamais aucune messe, sans avoir, entre autres intentions, celle d'honorer la bienheureuse Vierge...

» Je vous prie, mon révérend Père, de consulter notre bonne Maîtresse là-dessus, et, si elle vous fait connaître que

(1) Québec, 14 octobre 1660, et 27 septembre 1661.

ce sera une chose agréable pour elle, mettez la main à l'œuvre. Commencez cette association, et faites-moi l'avantage de m'y admettre...

» L'amour que vous avez pour la sainte Vierge me servira d'excuse pour avoir pris la liberté de vous écrire si familièrement, moi qui ne suis qu'un pauvre homme qui vous est inconnu... »

Nous n'avons pas le bonheur de posséder la réponse du P. Eudes. Mais une lettre de remerciement, que lui adressa le P. Chaumonot, montre assez que le vénérable fondateur des Eudistes avait été sensible à ces épanchements fraternels.

« Quand le plus grand monarque, lui écrivait notre missionnaire, m'aurait adopté pour son fils, dans le but de lui succéder dans tous ses États, je n'aurais pas eu la millième partie de la joie que j'ai reçue de la promesse, que votre révérence me fait, de me résigner tout ce que le bon Jésus vous a donné de dévotion, de vénération et de zèle pour la gloire de sa très aimable et admirable Mère. *Unde hoc mihi, Lazaro mendicanti? Unde hoc mihi rustico et terrae filio?* sinon de l'immense bonté de cette Mère de miséricorde, qui se plaît à faire les plus grandes faveurs aux plus indignes...

» C'est à vous, mon cher Père et à vos semblables, que notre bon Maître fait cet honneur, de se servir de vos plumes et de vos écrits pour embraser le monde de son amour et de celui de sa sainte Mère. Continuez, mon vénérable Père, continuez ce saint exercice. Si le bon Dieu avait dessein de me donner quelques sentiments nouveaux, propres à procurer un surcroît d'honneur à notre bonne Reine et Mère, je le prie de bon cœur de vous en faire don à vous-même, sachant que vous en ferez un meilleur usage que moi... »

XI

De préférence, les missionnaires jésuites, à l'exemple du P. Chaumonot, plaçaient leurs nouvelles fondations sous le vocable de Marie ou d'un de ses mystères, tels que Sainte-Marie,

Lorette, l'Assomption, la Conception, Notre-Dame des Neiges, Notre-Dame de la Recouvrance, Notre-Dame des Anges, etc... Toutes les missions du Canada furent même solennellement consacrées à l'Immaculée Conception, le 8 décembre 1635[1].

La plupart des églises bâties par les anciens jésuites dans la mission du Maduré (Indes anglaises) ont pour titulaire la bienheureuse Vierge. Citons : Notre-Dame des Sept-Douleurs à Tanjaour (1757) et à Trichinopoly, Notre-Dame de la Santé à Velangam, Notre-Dame des Neiges à Maleiodipati et à Tuticorin, Notre-Dame de l'Assomption à Oriur, Notre-Dame de la Purification à Muttupatti; sans parler d'autres innombrables chapelles de moindre importance.

Vers 1740, le P. Rossi élevait, à l'honneur des Cœurs de Jésus et de Marie, l'église de Sarugani. On voit encore, sur le rétable du maître-autel, une sorte d'ostensoir en cuivre représentant les divins Cœurs. Cette église est probablement la première érigée, dans les Indes, à la gloire des Cœurs sacrés de Jésus et de Marie.

La mission entière du Maduré fut consacrée au Cœur immaculé de Marie, en 1843, par le P. Verdier, alors supérieur général[2].

La confiance des missionnaires en Marie fut plus d'une fois magnifiquement récompensée. Quelques faits.

Le F. Juchereau, infirmier de la résidence de Québec, allait tous les samedis, en l'honneur de la Vierge, à jeun et tête nue, même au fort de l'hiver, visiter et soigner les malades de Notre-Dame de Foi, à quatre milles de la ville. Le bon frère lui recommandait instamment leur guérison; or, cette Mère de bonté, qui venait souvent le consoler de sa douce présence, se montrait si prompte à exaucer ses désirs, qu'il finit par la prier un jour de se montrer moins condescendante, de peur qu'on ne vînt à lui attribuer le don des miracles.

(1) F. Rouvier S. J. *Au berceau de l'autre France*, 1e part., pag. 91.

(2) Héraudeau S. J. *Le culte de la sainte Vierge dans la mission du Maduré.* — Compte rendu du congrès de Fribourg, t. II, p. 125.

Que ne dut pas à Notre-Dame l'héroïque P. Gabriel Druillettes, le premier apôtre des Abnaquis, l'une des tribus canadiennes, et justement surnommé l'*homme de miracles!* La fumée des huttes sauvages lui avait fait perdre complètement la vue. Ses néophytes, craignant qu'il ne pût désormais les suivre dans leurs forêts, s'avisèrent pour le guérir de lui racler les yeux avec un morceau de fer; étrange remède qui lui causa d'atroces douleurs, sans l'ombre d'une amélioration. L'intrépide apôtre invita alors ses compagnons à demander tous ensemble au Grand-Esprit, qui lui avait donné les yeux, de les lui rendre, si tel était son bon plaisir. Il se mit donc à réciter à haute voix et de mémoire les prières de la messe de la très sainte Vierge : à l'instant même, il recouvra une vue si ferme et si nette, que ni l'éclat éblouissant de la neige ni l'âpre fumée des cases ne lui causèrent plus désormais aucune fatigue.

Le saint missionnaire éprouvait ainsi par sa propre expérience la vérité de cette parole de saint Bernard : « Si quelqu'un se souvient de vous avoir invoquée dans ses nécessités, ô Marie, sans que vous l'ayez secouru, qu'il ne soit plus question de vos miséricordes[1] ! »

L'honneur de Marie que d'autres missionnaires de son ordre exaltaient par la plume ou par la parole, le P. Laurent Passoke eut l'insigne honneur de le défendre en versant son sang. A la bataille de Leipzig (1642), pendant qu'au milieu de la déroute des catholiques, il était occupé à entendre les confessions des mourants, il fut sommé par un Suédois victorieux de blasphémer le nom de la très sainte Vierge, s'il voulait avoir la vie sauve. Pour toute réponse, le P. Passoke se mit aussitôt à bénir à haute voix la Reine du ciel, et, à l'instant même, il tomba expirant, frappé par les mécréants de deux coups d'épée et de pistolet, glorieux martyr de son zèle pour la gloire de Marie, Mère de Dieu.

(1) « *Sileat misericordia tua, si quis est qui invocatam te in suis necessitatibus meminerit defuisse.* »

XII

Terminons ce chapitre en montrant quelle haute estime les religieux de la Compagnie de Jésus ont de tout temps professée pour le saint rosaire. Au reste, pas n'est besoin d'élargir beaucoup notre cadre : combien de missionnaires jésuites, en effet, ont fait du chapelet, comme jadis saint Dominique, une arme de choix dans les combats de leur apostolat.

Que saint Ignace ait rangé cette dévotion parmi ses pratiques de piété les plus chères, on n'en saurait être surpris. Vers les derniers temps de son séjour à Manrèse, le saint pénitent, au rapport d'Ines Pascual, portait un long chapelet suspendu au cou[1]; plus tard, ses premiers compagnons imitèrent cet exemple, même en traversant des contrées hérétiques. A son réveil, raconte Garcia, Ignace commençait par réciter son chapelet avec grand recueillement; il le gardait à son chevet, afin de pouvoir tromper la longueur de ses insomnies, en l'égrenant doucement. Aux âmes qui s'adressaient à lui, il aimait à recommander cette dévotion catholique, en ayant appris par expérience la douceur et l'utilité[2]. Aussi, parmi les prières conseillées à ses enfants, en fait-il mention expresse dans ses *Constitutions*[3]. C'est à ces premiers temps que remonte sans doute la belle coutume, qui se répandit bientôt dans tout l'ordre, de porter ostensiblement à la ceinture la couronne de la Vierge; usage qui, de nos jours, s'est malheureusement perdu en beaucoup d'endroits. Une réponse officielle du P. Caraffa nous apprend avec quelle sollicitude les supérieurs veillaient jadis au maintien de cette publique profession de piété envers la Reine du ciel. En voici la teneur : « Qu'on ne laisse point tomber en

(1) Deux jours avant de quitter Manrèse, Ignace fut rencontré par cette pieuse femme non loin du *pont neuf*. Il s'avançait, a-t-elle raconté, en récitant les *Heures* de Notre-Dame, et un long rosaire lui pendait au cou, *venía rezando las Horas de Nuestra Señora, y le colgaba del cuello un grande rosario.* (*Album histórico*, n° 34.

(2) L. V, cap. 8, p. 451.

(3) *Const.*, VI, d. 40, § 4.

désuétude la pieuse coutume de porter à la ceinture la couronne ou rosaire de la bienheureuse Vierge; de peur qu'en ne l'ayant plus sous les yeux, on en vienne insensiblement à oublier de le réciter[1]. »

Malgré les travaux écrasants de son ministère, saint François Xavier disait chaque jour le rosaire en entier. Il portait ordinairement un chapelet suspendu au cou; et, pour concilier le respect et l'amour des chrétiens à cet objet de dévotion, d'apparence si simple, « il en usait le plus souvent pour opérer des miracles[2]. »

Durant son séjour sur la côte de la Pêcherie, comme il ne pouvait suffire à la visite des malades qui le faisaient appeler de tous côtés, Xavier leur députait souvent des enfants qu'il avait régénérés et faits chrétiens. Ces jeunes apôtres se munissaient, en partant, d'un objet de piété appartenant au P. François, parmi lesquels était souvent son chapelet. Ils se dispersaient alors dans les bourgs et les villages voisins; après avoir assemblé les gens auprès du malade, ils se mettaient à réciter le symbole, les commandements et tout leur petit répertoire de doctrine chrétienne; puis, s'approchant de l'infirme, ils lui demandaient s'il croyait fermement en Jésus-Christ et s'il désirait recevoir le baptême. Sur sa réponse affirmative, ils lui appliquaient le précieux chapelet, et plus d'une fois le malade se trouva guéri.

Un trafiquant de Méliapour, sur le point de s'embarquer, alla prendre congé de Xavier, le priant de lui laisser, avec sa bénédiction, quelque gage de leur commune amitié. Dans son dénuement absolu, le saint ne put lui offrir que le chapelet qu'il portait au cou : « Ce chapelet, lui dit-il, ne vous sera pas inutile, pourvu que vous ayez confiance en Marie. »

Le marchand partit. Bientôt une furieuse tempête assaillit le navire et le jeta contre des écueils. Matelots et passagers se noyèrent pour la plupart. Quelques-uns parvinrent toutefois

(1) « *Non permittatur abire in desuetudinem pius mos gestandi de cingulo coronam vel rosarium B. V., ne, dum id removemus ab oculis, etiam recitationem ejus ex memoria excedere patiamur.* » *(Ad prov. Germ., 10 april. 1649.)*

(2) Bouhours, L. VI.

à se sauver sur les rochers; notre marchand était du nombre. Condamnés à mourir de faim s'ils restaient là, ils ajustèrent de leur mieux quelques épaves, et, sur ce radeau improvisé, s'abandonnèrent au caprice des vagues.

Le précieux chapelet de Xavier à la main, le marchand avait confiance d'atterrir heureusement. Soudain, comme transporté en esprit, il se crut à Méliapour, en compagnie du P. François. Revenu à lui quelque temps après, quel ne fut pas son étonnement de se trouver sur une plage inconnue et sans aucun de ses compagnons d'infortune. Avisant alors des gens qui passaient, il leur demanda où il était. Sur la côte de Négapatam, lui répondit-on. Le pauvre naufragé comprit alors combien merveilleusement s'était vérifiée la parole du saint apôtre : « Ce chapelet ne vous sera pas inutile. »

XIII

Nieremberg nous apprend que le rosaire de Canisius opéra aussi d'étonnants prodiges après la mort du bienheureux; juste récompense de l'amour profond qu'il avait nourri, durant sa vie, pour cette pratique de dévotion[1]. A force de railleries calomnieuses, l'hérésie était parvenue à la jeter dans un discrédit douloureux aux cœurs catholiques. Le fidèle champion de la Vierge réagit avec cette vigueur que donne l'amour et la remit partout en honneur. Accablé par l'âge, le vieil athlète se consolait de son inaction forcée en tenant presque toujours son chapelet à la main. Quand le bon vieillard, appuyé sur son bâton, cheminait par les rues de Fribourg, il se voyait souvent accosté par des mères chrétiennes qui le priaient de bénir leurs enfants. « Bien volontiers, » répondait-il, et posant la main sur ces fronts innocents : « Je vous bénis, ajoutait-il, pourvu que vous me promettiez d'être dévots à la sainte Vierge et de réciter chaque jour une partie du rosaire. »

(1) « *Rezaba con gran ternura el rosario de nuestra Señora, repitiendole las mas veces que podia al dia : y asi, por su devocion, ha obrado su rosario, despues de muerto, muchos milagros.* » (*Clar. Var.*, t. I, cap. 31.)

Le souvenir de Canisius évoque celui de Stanislas Kostka, qu'il eut le bonheur de recevoir dans l'ordre. Un seul trait de la tendresse de l'angélique adolescent pour la couronne de la Vierge :

Stanislas était sur son lit de mort. Un Père entra pour le visiter. Apercevant un chapelet entre les mains défaillantes du mourant et sachant que rien ne pouvait lui être plus agréable que de l'entretenir de la bonne Vierge : « A quoi bon ce rosaire entre vos mains — lui demanda-t-il doucement — puisque vous ne pouvez le réciter? » — « Ce rosaire, répondit Stanislas, avec un aimable sourire, ce rosaire est à ma divine Mère; je pense à elle en le regardant; sa vue me fait du bien; et puis, quelquefois je l'embrasse; cela rend mon cœur si heureux! » Il ne voulut pas expirer sans lui. Voyant Notre-Dame descendre vers son humble couche, et pressé du désir de la suivre sans retard, il prit, d'une main, un cierge bénit, et, de l'autre, son bien-aimé chapelet et il rendit le dernier soupir[1].

La mort de saint Berchmans offrit un spectacle non moins touchant. Enlacé à son crucifix et à son livre de *Règles,* le chapelet reposait sur le cœur du saint agonisant : harmonieux faisceau d'armes invincibles avec lesquelles il mourait sans crainte, *cum his tribus libenter moriar.*

C'était là, du reste, la récompense de la dévotion de toute une vie; car, dès ses premières années, cette pratique fut chère à l'ange de Diest et de Malines. A 12 ans, Jean ne laissait passer aucun jour sans offrir à la très sainte Vierge une ou plusieurs dizaines du rosaire. Plus tard, devenu religieux, il

(1) Le saint novice avait encore honoré, d'un culte particulier, une image de Notre-Dame du rosaire, image que, dès son enfance, il avait vénérée dans sa famille et qu'il apporta, comme un précieux souvenir, à Vienne et à Rome. C'est peut-être cette pieuse image qu'il contemplait et baisait avec amour à ses derniers moments. Après sa mort, un ami de la famille Kostka, Bernard Maciejowski, évêque de Cracovie, et plus tard archevêque de Gnesen et cardinal, l'obtint des jésuites, lors d'un voyage à Rome. Il la fit bénir et indulgencier par Clément VIII. A son retour à Cracovie, il la donna à l'église des dominicains, où elle est, de nos jours encore, l'objet de la vénération publique.

le récitait avec un tel recueillement que, faute de s'en apercevoir, il laissait sans réponse le salut que lui donnaient ceux qui passaient à ses côtés; lui pourtant, si prompt d'ordinaire à rendre à ses frères cette marque de politesse, et même à les prévenir! Une de ses industries préférées, pour soutenir sa ferveur dans cet exercice de piété, était de s'exciter au désir actuel d'aimer Marie de plus en plus. Il écrivit aussi de belles considérations sur la salutation angélique. Chevalier de Notre-Dame, il ne s'endormait jamais sans avoir le chapelet passé au bras; vers la fin de sa vie, il le suspendait à son cou.

Au moment du dernier combat, il le tenait en main, ainsi que le chapelet des cinq plaies. Tout à coup ces saints objets semblèrent se transfigurer à ses yeux, et, dans une sorte de ravissement, il disait : « Ma couronne de Notre-Dame, comme elle brille! elle est d'or, ma couronne est une couronne d'or. O couronne de plaies, comme vous étincelez! O plaies! ô perles précieuses! » — Puis, arrêtant ses yeux sur la médaille de son chapelet où se trouvaient représentés, d'un côté, saint Charles Borromée, de l'autre, le mystère de l'Annonciation, Berchmans s'écriait : O saint Charles! O salutation angélique! Mon Dieu, mon Dieu, que ferai-je? Tout est resplendissant. Fixant enfin ses regards sur le chapelet de Notre-Dame, il le déploya comme pour jouir plus à l'aise de l'éclat surnaturel dont il brillait à ses yeux; puis, redisant : « Couronne d'or, couronne d'or! » il le passa au cou, et ne s'en dessaisit pas jusqu'à son dernier soupir.

XIV

Plus admirable encore peut-être fut la dévotion de saint Alphonse Rodriguez pour le saint rosaire. La salutation angélique était sa prière habituelle et comme la respiration de son âme. Affligé, à une certaine époque de sa vie, de se voir dans la nécessité d'en interrompre la récitation pendant son sommeil, il pria son ange gardien de l'éveiller à chaque heure de la nuit; grâce qui lui fut accordée. On rencontrait presque toujours le saint portier le chapelet entre les doigts. Après sa

mort, on s'aperçut qu'un calus s'était formé au pouce et à l'index de sa main droite, par suite du roulement continu des grains.

Notre-Dame daigna manifester, un jour, combien lui était agréable cette assiduité de son serviteur. Un des religieux de la maison, venant à passer devant la cellule du saint, s'arrêta un instant pour le considérer. Alphonse, à genoux, récitait le rosaire devant une image de la Vierge. On imagine le délicieux étonnement du Père, quand il vit se détacher des lèvres d'Alphonse, à chaque *Pater*, une rose rouge, et, à chaque *Ave*, une rose blanche, qui venait se tresser en couronne au front de la Reine du ciel.

Il récitait encore son chapelet, le bon Frère, quand il fut l'objet de la part de la Mère de Dieu d'une faveur bien touchante. Un jour il dut accompagner le P. Borosa, recteur du collège, mandé au château de Belver pour les devoirs de son ministère. Ce château, situé à trois quarts d'heure de Palma, couronne une colline d'un accès difficile. De plus la chaleur était accablante. Le Père, ayant pris les devants, récitait son bréviaire. Tout en sueur, le Frère Alphonse suivait péniblement en égrenant les *Ave* de son rosaire. Soudain Notre-Dame se présente à lui; elle l'encourage d'un sourire, s'approche, et, avec un tissu d'une grande finesse, se met à essuyer le front du bon vieillard. Alphonse sent à l'instant ses forces renaître, et il peut sans peine achever la rude montée. Arrivé au château, il tomba dans un profond ravissement, si bien que des colombes vinrent se poser sur sa tête et sur ses bras, sans qu'il parût s'en apercevoir.

Il n'est donc pas surprenant que le Frère Alphonse ait mis le chapelet au premier rang de ses dévotions envers Marie. « Un jour, écrit-il dans un de ses *Mémoires* (juin 1615), que cette personne (on sait que le saint ne parlait de lui que comme d'un tiers) rendait grâces à Dieu après le dîner, elle se trouva en présence de la sainte Vierge, avec laquelle elle était très familière, à table comme partout. Notre-Dame lui dit d'écrire, pour la gloire de Dieu, les dévotions qu'elle pratiquait à son

égard; et, comme elle hésitait, parce qu'elle craint toujours d'être trompée, la sainte Vierge lui répéta, afin de la rassurer, que ce serait pour la gloire de Dieu. Ces dévotions, qu'elle pratique depuis un grand nombre d'années, sont les suivantes : le chapelet de cette Souveraine bien-aimée, de la Mère de Dieu, qu'elle chérit tendrement, chapelet qu'elle récite avec d'abondantes consolations... » Suivent les autres pratiques de piété d'Alphonse.

On peut croire que l'exemple du saint portier de Majorque ne fut pas sans influence sur l'apostolat qu'exerça par le rosaire saint Pierre Claver, son disciple dans les voies spirituelles. Celui-ci répandait les chapelets à profusion. Sans compter ceux qu'il donnait dans les hôpitaux, dans les prisons ou au confessionnal, il en distribuait chaque année jusqu'à huit ou neuf mille aux nègres nouvellement débarqués. Pour suffire à pareilles largesses, il se procurait une espèce de petites baies, très dures, en abondance dans le pays, et passait le temps de ses récréations à en confectionner des chapelets, avec l'aide de ses interprètes. Pour lui, il récitait chaque jour son chapelet à genoux, humble attitude qu'il aimait à conseiller pour cette prière.

XV

Est-il besoin de dire que cette ferveur de dévotion pour le rosaire n'a pas été l'apanage exclusif des membres de l'ordre que l'Église a élevés sur les autels ?

C'est à bon droit, par exemple, que le P. Martin de Saint-Dominique peut être rangé parmi les plus ardents propagateurs du chapelet. Vingt années durant, il parcourut la Galice en apôtre; or, nulle autre industrie ne lui paraissait plus propre à assurer ses conquêtes que cette pratique de piété, solidement établie parmi les fidèles.

Nieremberg nous a retracé la marche que suivait, dans ses campagnes apostoliques, l'intrépide missionnaire. De cet admirable tableau, ne détachons que les traits relatifs à notre sujet : « Ce grand missionnaire, raconte le biographe espagnol, n'avait

rien plus à cœur que d'implanter bien avant dans les âmes la dévotion à la sainte Vierge Notre-Dame et à son rosaire. L'expérience lui avait, en effet, démontré que c'était là un moyen souverainement efficace pour extirper les vices. Aussi, avait-il soin de ne se présenter au lieu de la mission que pourvu — suivant son expression — « d'une abondante munition » de chapelets, que portaient plusieurs bêtes de somme[1]. Il les distribuait à ses pénitents, avec une image de la Vierge; chacun avait le sien, qu'il se passait au cou. Non content de leur apprendre lui-même à en méditer les mystères, il priait instamment les curés de relire fréquemment à leur peuple, du haut de la chaire, une méthode courte et facile qu'il avait rédigée à leur intention.

» De nombreux prodiges vinrent plus d'une fois attester combien la Reine du très saint rosaire agréait le zèle de son serviteur. Tantôt elle changeait en un moment le cœur des populations hostiles qui l'avaient d'abord chassé en l'accablant d'outrages; tantôt elle pourvoyait miraculeusement à sa nourriture, alors qu'il parcourait les régions stériles et montagneuses de ce royaume; souvent aussi, elle lui adressait soit par elle-même, soit par le ministère des anges, de pauvres pécheurs, vivant dans le plus complet oubli de leur salut.

» D'ailleurs, la dévotion du P. de Saint-Dominique pour le chapelet remontait à ses premières années. Tout jeune enfant, il le disait chaque jour; plus tard, il prit l'habitude de le réciter à genoux et d'y consacrer une heure entière; il prolongeait même ce temps la veille des fêtes de Notre-Dame.

» La divine Mère n'oublia pas ce fils de sa tendresse, à l'heure de la mort. Après avoir reçu le saint viatique, les yeux pleins de larmes, le malade pria qu'on le laissât s'entretenir longuement, seul à seul, avec son Dieu. Une heure après, un Père entra dans la chambre du mourant; il le trouva le visage

(1) *« Y para esto llevaba gran munición (que asi la llamaba) y gran número de rosarios, y muchas bestias cargadas desta mercaderia. »* (*Clar. Var.*, t. III, P. Martin de Santo Domingo.)

enflammé et resplendissant comme celui d'un ange[1], et il l'entendit répéter, à la vue des célestes visiteurs descendus du ciel pour le consoler : « Jésus-Christ Notre-Seigneur et la Vierge! Jésus-Christ Notre-Seigneur et la Vierge! » et il expira. C'était un samedi et le premier jour du mois de Marie (mai 1593)[2]. »

Nous trouvons un trait bien touchant dans la vie du P. Jean Sébastien del Campo, l'apôtre et le thaumaturge de la Sardaigne, pendant la seconde moitié du XVI[e] siècle. Ce fait se rattache à la douloureuse histoire de sa vocation.

Tandis qu'il se rendait par mer à Valence, dans l'espoir d'y être admis au noviciat, le navire qui le portait fut capturé par un pirate mahométan. Reconnu pour prêtre à ses vêtements, il fut roué de coups, jeté à fond de cale, dans un réduit si infect que plusieurs autres prisonniers y périrent en peu de jours; puis, débarqué à Alger, mis en vente comme une bête de somme, acheté par un renégat, et, trois ans durant, condamné aux plus durs travaux, dont une cruelle bastonnade était d'ordinaire l'unique salaire.

Toutefois, infiniment chère lui était sa captivité : il y trouvait l'occasion de reconquérir les âmes d'une multitude d'apostats. Or, comme il les exhortait fréquemment à mettre leur persévérance sous la protection de la très sainte Vierge, cette Mère de bonté daigna lui apparaître, confirma les promesses faites en son nom, et lui remit, de ses mains sacrées, pour chacun des captifs, un chapelet, comme gage de sa maternelle protection[3].

XVI

Non moins surprenante est la faveur que reçut le P. Jean de Montalvo, provincial de Tolède.

(1) « *Le halló hecho un fuego y su rostro resplandeciente como un angel.* » (*Ibid.*)

(2) *Ibid.*

(3) « *La cual visión contó despues en particular a uno dellos, añadiendo que la Virgen de su mano le había dado una gran candidad de rosarios para repartirlos entre todos.* » (*Var. ill.*, t. IV, p. 93.)

Ce saint homme, raconte le P. de Andrade[1], se trouvait en prière pendant la nuit, en la fête de l'Assomption, devant une image de Notre-Dame *del Popolo*, dans la chapelle du noviciat de Villarejo de Fuentés. Soudain la Vierge se montre à lui au-dessus de l'autel, le regarde avec des yeux pleins d'une ineffable tendresse, lui prend le chapelet qu'il tenait à la main, se le passe au cou « comme un collier de perles et de diamants », et, après l'avoir ainsi porté quelques instants, le rend à son serviteur, ravi d'une si aimable et si consolante familiarité. On comprend dès lors que le saint religieux ne consentît jamais à se dessaisir de ce chapelet, consacré par le contact des mains de la Mère de Dieu; il voulut l'emporter dans la tombe, gage précieux de sa bienheureuse prédestination[2].

Parmi les dévots du rosaire de Marie, citons encore :

Le P. André Manconi, comblé de rares faveurs par Notre-Dame. — Un soir, raconte Nieremberg, qu'il rentrait à la maison, exténué de fatigue, il se souvint qu'il n'avait pas encore récité son chapelet quotidien; mais, soit lassitude extrême soit tentation de l'ennemi, cet effort lui paraissait au-dessus de ses forces. Toutefois sa dévotion finit par triompher de la défaillance de la nature, et Notre-Dame, charmée de cette preuve d'amour, lui apparut au pied de la croix et le remercia avec bonté[3].

Le P. Antoine Martinez, mort au service des pestiférés à Logrono, en 1564. — La meilleure arme de son ministère apostolique était la dévotion à la très sainte Vierge. Comme il avait, au cours d'une de ses missions, amené tout un village à la salutaire pratique du saint rosaire, on vit une flamme miraculeuse brûler, durant plusieurs jours, dans l'église, devant l'image de la Reine du ciel; signe manifeste des divines complaisances[4].

Le P. Jean Faber, l'un des plus grands missionnaires de la Suisse catholique et des principales villes du Haut-Rhin, au

(1) *Var. ill.*, t. IV, pag. 641.

(2) « *Se hizó interrar con el.* »

(3) *Var. ill.*, t. IV, p. 776.

(4) *Ibid.*, t. II, p. 750.

commencement du XVII[e] siècle. — Cet homme de Dieu, « en qui, dit l'histoire de la Haute-Allemagne, on croyait voir revivre l'un des premiers Pères de la Compagnie », s'attachait de préférence, pour convertir et sanctifier les âmes, à leur faire comprendre et goûter le saint rosaire. Il propagea même cette dévotion, dans la plupart des cités hérétiques, avec tant d'éclat que le général des dominicains lui fit part de toutes les prières et œuvres méritoires de son ordre, comme gage de remerciement public et de profonde reconnaissance.

Nous ne pouvons nous dispenser de signaler encore les *Trente sermons* de Vieira sur le rosaire?

« Rendu à sa chère solitude du Lac, écrit l'abbé Carel, Vieira voulut payer à la Vierge la dette de gratitude qu'il avait contractée envers elle. Il se croyait redevable à sa protection, nous l'avons vu[1], d'une faveur signalée. Tresser d'une main reconnaissante une couronne à sa Mère du ciel, exalter ses grandeurs et les fruits merveilleux de sa dévotion, lui parut une occupation digne de remplir les derniers jours de son pèlerinage. Le *Rosaire* — c'est le titre de l'ouvrage — nous offre une belle galerie de sermons en l'honneur de la sainte Vierge... Peu d'ouvrages de Vieira m'ont causé un plaisir aussi vif, et beaucoup m'ont charmé.

» Dans les premiers discours, l'orateur relève les avantages de la prière vocale et mentale, et nous donne un beau commentaire du *Pater* et de l'*Ave*. Quant à la méditation, elle nous est facile et naturelle à tous, « car les vaniteux méditent leurs vanités; les vicieux, leurs vices; les fourbes, leurs fourberies; pourquoi le chrétien ne méditerait-il pas les mystères du Christianisme? »

» Soit qu'il compare le rosaire aux autres pratiques de piété soit qu'il le considère en lui-même, dans les prières dont il est composé, Vieira est toujours lumineux dans les principes... Dans la comparaison qu'il établit entre le rosaire et l'Incarnation, l'orateur nous fait entrer dans les profondeurs du dogme. Toutes

(1) Voir plus haut, p. 145.

les pratiques de dévotion, quand elles sont sérieuses, se prêtent un mutuel secours, et le rosaire aide à mieux goûter Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Ailleurs, dans le *Rosaire, marteau des hérésies — gage de la victoire — salut des naufragés*, il déroule à nos regards toute l'histoire des hérésies, ou bien nous fait des récits pittoresques de batailles et de tempêtes. Les pauvres, les malheureux et les esclaves trouvent, dans les prières du rosaire, espérance et consolation[1]. »

XVII

Terminons cette matière par l'épisode célèbre du chapelet du vénérable Jean Ogilvie, glorieux martyr de l'Écosse[2].

Au moment où le bourreau allait lui lier les mains, le confesseur de la foi lança son chapelet dans la foule pressée autour du gibet. Ce chapelet atteignit un jeune homme venu, en simple curieux, assister au spectacle. C'était un seigneur hongrois, calviniste, qui voyageait alors en Écosse, le baron Jean de Eckersdorff. Il devint plus tard gouverneur de Trèves et intime ami de l'archiduc Léopold, frère de Ferdinand III. Dans sa vieillesse, ce personnage fit au jésuite Boleslas Balbinus le récit suivant[3] :

« Je voyageais alors en Angleterre et en Écosse, comme le font habituellement les jeunes gens de la noblesse hongroise. J'étais tout jeune et je n'avais pas la foi.

» Je me trouvai à Glascow, le jour où le P. Ogilvie fut conduit au gibet, et je ne puis vous dire de quel air noble et fier il marcha à la mort. Comme dernier adieu aux catholiques qui l'entouraient, il leur jeta son chapelet du haut de l'estrade, juste avant de gravir l'échelle.

» Ce chapelet, lancé au hasard, me frappa en pleine poitrine,

(1) Ouvr. cité, p. 401.

(2) Né à Drum en Écosse, et exécuté à Glascow, le 10 mars 1615. De Rome a été envoyée, en 1629, l'autorisation de commencer le procès apostolique.

(3) Cité par le P. James Forbes, *Martyre de Jean Ogilvie*, p. 78. L'auteur indique les sources.

si bien que je n'aurais eu qu'à étendre la main pour m'en saisir. Mais les catholiques se précipitèrent dessus avec une telle impétuosité, que force me fut de l'abandonner, de peur de me faire écraser.

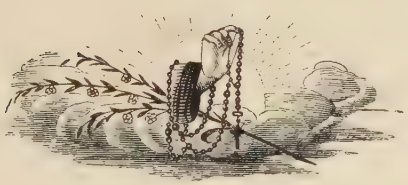
» Rien n'était alors plus loin de moi que la pensée de la religion, et cependant, dès ce moment, je n'eus plus un instant de repos. Ce chapelet m'avait laissé une blessure au cœur. J'avais beau changer de lieu, nulle part je ne trouvais la paix. Ma conscience était troublée et cette pensée se représentait sans cesse : Pourquoi le chapelet du martyr était-il tombé sur moi et non sur un autre? Durant plusieurs années, cette question se dressa devant moi et me suivit partout. Enfin la conscience triompha. J'abjurai le calvinisme et je devins catholique. Cette bienheureuse conversion, je l'attribue au chapelet du martyr, à ce chapelet que je ne donnerais pour rien au monde, si je le possédais, et que j'achèterais à n'importe quel prix, si on pouvait me le procurer. »

Ainsi s'exprime l'heureux converti. La vertu de ce chapelet — fait bien évident — n'était pas chose fortuite. Outre la consécration du martyre, il appartenait à un fils très cher de la Vierge Marie. Le P. Ogilvie, en effet, avait jadis dirigé, avec un zèle merveilleux, une congrégation à Olmutz. L'histoire de la province de Bohême a conservé le souvenir de la ferveur de ses jeunes congréganistes. Chaque dimanche, ils s'approchaient de la sainte table et s'y préparaient, le vendredi et le samedi, par des pénitences bien au-dessus de leur âge, et qu'il était nécessaire de modérer. Le vendredi saint, ces enfants, revêtus de tuniques blanches et chargés de lourdes croix, parcouraient publiquement la voie douloureuse, et terminaient l'exercice par une rude flagellation, spectacle qui arrachait des larmes et remuait profondément les cœurs des pécheurs et des indifférents.

Le rosaire est une des principales formes de la dévotion à la très sainte Vierge; mais il y en a beaucoup d'autres qui, pour minimes qu'elles puissent paraître, ne lui sont pas moins très agréables. Comme un de ses Frères en religion demandait à

saint Jean Berchmans, mourant, de lui indiquer lequel de tous les hommages à Marie serait le plus efficace pour obtenir de cette bonne Mère aide et protection, le saint répondit cette parole digne d'être méditée : « *Quidquid minimum, dummodo sit constans,* la moindre pratique, pourvu qu'elle soit constante. »

De là certains actes de piété familiers aux dévots de Marie. Saint Stanislas, étant novice à Rome, ne prenait jamais son repos de la nuit sans s'être incliné vers la Madone de Sainte-Marie-Majeure pour lui demander sa bénédiction. Saint Alphonse Rodriguez saluait Marie, à chaque heure du jour, par un *Ave Maria*. Saint Berchmans récitait également la salutation angélique avant de prendre ses repas. Le P. Salmeron se fit l'apôtre de la dévotion du samedi consacré à Marie; jour que beaucoup de jésuites ont toujours aimé à sanctifier de diverses manières, par exemple, par le jeûne, comme une multitude de religieux de l'ordre, ou même par la privation absolue de nourriture, comme le P. Joseph Arriaga, par l'oraison, la prédication, les œuvres de charité, bien persuadés que rien de ce que l'on fait pour Marie n'est perdu pour l'éternité.



CHAPITRE VII.

LE SAINT CŒUR DE MARIE

ET LA

COMPAGNIE DE JÉSUS.

LE SAINT CŒUR DE MARIE

(Antonin Lanes.)

CHAPITRE VII.

LE SAINT CŒUR DE MARIE

ET LA

COMPAGNIE DE JÉSUS.

Societas universa (*B. M. V. suavissimo Cordi se totam in sempiternum dedicat, sacrat, devovet. Cong. gen. XXIII.*)

Au Cœur très doux de la bienheureuse Vierge Marie la Compagnie de Jésus tout entière se donne, se consacre, se voue sans réserve et pour jamais.

I

LE témoignage rendu à la Compagnie de Jésus par un grand serviteur de Marie, le vénérable Jean Eudes, fera presque tout le fond de ce chapitre. Il est trop honorable pour être sorti de la plume d'un enfant de saint Ignace : *laus propria foetet*, disait énergiquement saint Jean Berchmans. Il est trop consolant pour être omis. En voici, dans leur langue naïve, les principaux passages :

« Entre tous les ordres religieux qui sont dans la sainte Église, il n'y en a point qui s'emploie avec plus de zèle et d'ardeur pour le service et l'honneur de la Reine du ciel que l'illustre

Compagnie de Jésus; c'est à quoi elle travaille continuellement par trois moyens principaux :

» Premièrement, par les congrégations de Notre-Dame, établies dans tous ses collèges, qui sont autant d'académies de vertu et de sainteté, et autant de célestes écoles dans lesquelles on enseigne la science du salut éternel.

» Secondement, par ses prédicateurs apostoliques, qui font retentir les grandeurs et les louanges de cette Mère admirable jusqu'aux extrémités de la terre.

» En troisième lieu, par la plume et par les livres d'un si grand nombre de ses enfants, que l'on compte plus de trois cents auteurs signalés de cette sainte Compagnie, qui ont consacré leurs plumes aux louanges de cette divine Mère.

» Parmi tous ces auteurs, continue ce grand serviteur de Marie[1], j'en trouve douze principaux qui nous prêchent les perfections admirables de ce Cœur incomparable. Voici leurs noms :

» Le premier est le très pieux et très docte François Suarez; le second, Osorius, l'un des premiers enfants de saint Ignace; le troisième, Canisius; le quatrième, Barradius; le cinquième, le R. P. Jean-Eusèbe Nieremberg; le sixième, le R. P. Saint-Jure; le septième, le R. P. Binet; le huitième, le R. P. Poiré; le neuvième, le R. P. Barry; le dixième, Christophe de Vega; le onzième, le R. P. Honorat Nicquet; le douzième, le R. P. Cornelius a Lapide.

(1) Jean Eudes fit ses études au collège des jésuites, à Caen. Admis dans la congrégation de la très sainte Vierge, il en devint bientôt le modèle et, dès l'âge de quatorze ans, il couronnait ses engagements de chevalier de Marie par le vœu de chasteté perpétuelle. C'est dans la congrégation qu'il puisa cet amour incomparable pour la Reine des anges qui fit l'âme de toute sa vie : « Je connais un serviteur de Dieu, (écrivait-il plus tard en parlant de lui-même), qui a reçu de sa divine bonté un nombre infini de grâces particulières par l'entremise de la très sainte Vierge; une source de son bonheur fut d'avoir fait ses études au collège des Pères jésuites et d'avoir été admis en la congrégation de Notre-Dame. » — Sa famille religieuse espère le voir un jour placé sur les autels. Sa cause est déjà introduite. (V. *Vie du R. P. Jean Eudes*, par le P. Julien Martine, 1880.)

Suarez

» Écoutons premièrement le très savant et très pieux Suarez.

» Je puis dire sans hyperbole que cet illustre théologien était un abîme de science et un prodige de piété.

» Or, que disait ce très pieux et très savant théologien, du très saint Cœur de la Mère du Sauveur? Il en disait trois choses très considérables :

» Premièrement, que l'amour dont ce divin Cœur était embrasé pour Dieu, dès le premier moment de sa vie, était plus ardent que celui qui brûlait dans le cœur du premier des séraphins, considéré même dans sa perfection.

» Secondement, cet illustre docteur écrit que toute la vie de la Reine du ciel a été un exercice continuel d'amour divin. Et parce qu'elle aimait toujours Dieu de toutes les puissances de son âme et de son cœur, et de toute l'étendue de sa grâce, et du divin mouvement de l'Esprit de Dieu, son amour doublait de moitié en chaque heure; de sorte que si, en la première heure de sa vie, elle avait dix degrés d'amour, en la seconde elle en avait vingt, en la troisième elle en avait quarante, et ainsi du reste.

» La troisième chose que ce saint théologien nous a laissée dans ses écrits est que la bienheureuse Vierge a plus aimé sa divine Majesté en chaque moment et par chaque acte d'amour que tous les saints ne l'ont aimée en toute leur vie[1].

Osorius[2]

» C'est ici un des premiers disciples de saint Ignace, qui nous fait voir trois sortes d'amour très ardent dans le Cœur maternel de la bienheureuse Vierge, au regard de son très aimable Fils.

(1) In 3 part., 37, a. 4, disp. 18, sect. 3.

(2) Le P. Jean Osorius, espagnol, entra en 1558 au noviciat de Salamanque, à l'âge de seize ans. Il enseigna la théologie morale, et s'appliqua particulièrement à la prédication. Il mourut à Medina l'an 1594.

» Le premier est l'amour naturel de mère. C'est un très grand amour que l'amour maternel, puisque Dieu le compare à l'amour infini qu'il a pour nous. Mais cet amour est beaucoup plus ardent dans le Cœur de la Mère de Jésus, au regard de son très cher Fils, qu'il n'a été et qu'il ne sera jamais dans tous les cœurs de toutes les mères qui ont été, qui sont et qui seront. Car c'est la mère d'un fils unique, et le fils le plus saint, le plus aimable de tous les enfants des hommes. C'est une mère qui n'a point à craindre d'excéder en l'amour qu'elle porte à son fils : car c'est son Dieu, son Créateur, son Rédempteur, son souverain Bien qu'elle ne peut jamais assez aimer.

» Le second amour de cette très digne Mère au regard de son très aimable Enfant est un amour surnaturel, qui procède de la grâce et de la charité que le Saint-Esprit a infusées dans son Cœur, et qui, étant conforme à sa dignité infinie de Mère de Dieu, est en quelque façon infini.

» Le troisième amour de la Mère de belle dilection au regard de son très cher Jésus, c'est un amour acquis par la demeure et la conversation familière qu'elle a eues avec lui, durant les trente-quatre ans de sa vie sur la terre. Car si la très douce présence du Rédempteur attirait tant de personnes à son amour; si le regard de sa face très bénigne et très aimable remplissait les cœurs de consolation; si les paroles de vie qui sortaient de sa divine bouche allumaient un si grand feu dans le cœur de sainte Madeleine et de ses bienheureux apôtres, quelles flammes d'amour embrasaient le Cœur maternel de sa très chère Mère, qui le suivait partout, qui ne le perdait jamais de vue, qui voyait toutes ses actions et qui recevait de lui continuellement de nouveaux témoignages de son amour?

» Notre excellent auteur, Osorius, dit encore plusieurs choses de l'amour inconcevable du très saint Cœur de la glorieuse Vierge au regard de son Fils bien-aimé[1]; mais il est temps de donner place à quelqu'autre de ses saints compagnons.

(1) *Serm. de Compass. B. M. V.*

Canisius

» Le docte et pieux Canisius nous a laissé des marques signalées de son zèle et de sa piété au regard de la très sacrée Mère de Dieu, par les beaux livres qu'il a écrits en son honneur, dans lesquels il dit plusieurs choses à la louange de son très aimable Cœur[1].

» S'il est question, dit-il, du Cœur virginal de Marie, je dirai que c'est un Cœur très pur et très saint, puisqu'elle est la première qui a fait le vœu de virginité; que c'est un Cœur très humble, car c'est par son humilité principalement qu'elle a mérité de concevoir notre adorable Emmanuel; que c'est un Cœur très fervent, étant tout embrasé d'un amour incroyable envers Dieu et envers le prochain; que c'est un Cœur très soigneux et très fidèle à conserver les choses merveilleuses qui se sont passées en la vie de notre très aimable Sauveur. *O praeclarum exemplum evangelici pectoris,* s'écrie cet illustre auteur, *divinas opes tam cupide recondentis!* O le beau modèle d'un cœur évangélique, qui cache dedans soi, avec tant de soin et d'affection, les trésors inestimables de la divine Bonté, et qui les conserve si fidèlement pour en faire largesse à tous les fidèles!

Barradius[2]

» Barradius, docteur et professeur en théologie, et l'un des premiers enfants de saint Ignace, nous annonce les divines

(1) *De Maria Virgine incomparabili et Dei Genitrice sacrosancta; Dilingae,* 1571.

(2) Le P. Sébastien Barradas (1543-1615), dont nous avons rappelé la vocation merveilleuse, fut longtemps professeur d'Écriture sainte dans les universités de Coïmbre et d'Evora. D'une mortification héroïque, il lui arrivait souvent de se flageller trois fois par nuit et de prendre son repos sur un lit semé d'orties ou d'épines. Sa parole ardente et toute pleine de Dieu remuait profondément les cœurs. Durant un carême, prêché à Coïmbre, jusqu'à soixante de ses auditeurs allèrent frapper à la porte du noviciat de saint François. Le gardien finit par se rendre auprès du recteur du collège pour lui dire : « Mon Père, que le P. Barradas cesse de m'envoyer des novices, ou qu'il me donne de quoi les nourrir. »

ardeurs et les flammes célestes de l'amour incomparable du Cœur merveilleux de la Mère de Dieu. Qui est-ce, dit-il, qui pourrait expliquer les splendeurs, les flammes et les ardeurs du Cœur et de la volonté de cette glorieuse Vierge?

» Nous entendons saint Jean qui nous dit que Dieu est tout charité et tout amour; mais nous pouvons dire aussi que la Mère de Dieu est tout amour et charité.

» La charité a ses flèches, dit saint Augustin; elle a aussi ses plaies, et ce sont des plaies qui ne donnent point la mort, mais la vie et une très douce vie; qui ne tuent point, mais qui ressuscitent les morts. *Vulnerata charitate ego sum*[1], je suis blessée d'amour : c'est la bienheureuse Vierge qui parle; dans le Cœur de laquelle le divin amour a tellement épuisé et décoché toutes ses flèches, qu'il n'a pas laissé la moindre parcelle dans cette poitrine virginale, dit saint Bernard, qui ne soit toute navrée de ses divines plaies.

» Telle est la vie d'un chacun, dit saint Augustin, quel est son amour : *talis est quisque, qualis ejus dilectio est.* Le divin amour, disait saint Denis l'Aréopagite, met les divins amants dans une extase continuelle, ne souffrant pas qu'ils demeurent en eux-mêmes, mais les transportant en leur Bien-Aimé, et les faisant vivre de sa vie, de sorte qu'ils peuvent dire avec saint Paul : « Je vis; non point moi, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » Si les vrais amants de Jésus ne sont pas à eux, ni en eux, ni vivants pour eux, mais sont vivants en Jésus, pour Jésus et de la vie de Jésus, que faut-il dire et que faut-il penser de la Mère de Jésus, dont le Cœur était plus embrasé de son amour que tous les cœurs des anges et des saints[2] ?

II

Jean-Eusèbe Nieremberg

» Ce cinquième apôtre du très aimable Cœur de notre très

(1) *Cantic.* V.

(2) *In comment. concord. Evang.*, l. VI, c. 5.

bonne Mère nous prêche encore, avec une ardeur non pareille, son amour inconcevable vers nous, dans son livre : *L'aimable Mère de Jésus.*

» Ce qui rend parmi nous, dit-il, un présent considérable, c'est l'affection de celui qui l'offre : or, quelle est la cause de tout le bien que nous fait la bienheureuse Vierge, sinon son Cœur maternel, tout brûlant d'amour pour nous? Votre bonté, ô Vierge très sacrée, et l'amour dont votre Cœur est rempli au regard de nous, vont d'un pas égal avec votre maternité; et l'on peut dire que le plus grand avantage que vous retirez d'être Mère de Dieu, est que vous ne mettez point de borne à la charité que vous avez pour les hommes, et que vous n'employez le crédit que vous avez auprès de votre Fils et le pouvoir qu'il vous a donné sur tous ses trésors que pour nous enrichir.

» De cette vérité, l'on peut tirer une conséquence : comme la bienheureuse Vierge est presque infiniment élevée par-dessus toutes les créatures, et qu'elle surpasse en sainteté tous les habitants du ciel, elle aime aussi les pécheurs avec plus d'ardeur et de tendresse que tous les anges et tous les bienheureux ensemble. O grâce incompréhensible! O faveur que l'on ne saurait trop estimer! Oh! qu'il est doux de penser que l'on est bien avant dans le Cœur sacré de la Mère de Jésus!

» [De plus], puisqu'elle aime uniquement son fils Jésus, et que tout ce qu'il a aimé lui est aussi extrêmement précieux, elle ne peut pas s'empêcher de nous aimer ardemment, lorsqu'elle nous voit dans le Cœur de ce bien-aimé Fils, et qu'elle considère qu'il a répandu son sang pour laver nos crimes. En un mot, elle nous aime autant qu'elle estime le sang et la vie de son Jésus.

» Une autre raison de cet amour de la bienheureuse Vierge envers les hommes, c'est qu'elle considère que nous sommes l'occasion de sa gloire et de son élévation; car notre disgrâce a été comme la source de son bonheur[1].

(1) *L'aimable Mère de Jésus*, ch. 14.

Le R. P. Jean-Baptiste Saint-Jure

» Ce très pieux et savant auteur, traitant de l'amour que la Mère du Sauveur avait pour son Fils bien-aimé, en parle en cette manière :

» Véritablement cette divine Mère ne pouvait qu'elle n'eût des amours ineffables pour son Fils, à cause des perfections admirables qu'elle remarquait en lui. Elle le voyait, non pas dans la passion d'une mère aveugle, mais dans les lumières de la très pure raison, le plus beau de tous les enfants des hommes, très doux, très gracieux, très sage, très discret, très respectueux, très obéissant et doué de toutes les qualités qui peuvent rendre un fils souverainement aimable. Elle savait de plus qu'il était le créateur du ciel et de la terre, le réparateur du genre humain et le Dieu vivant.

» Outre cela, ce qui embrasait l'amour du sacré Cœur de la glorieuse Vierge envers son Fils était la conversation continuelle qu'elle avait avec lui durant tout le cours de sa vie; la merveilleuse conformité de leurs humeurs et de leurs façons de faire; la complaisance mutuelle de leurs volontés; les divines paroles qui sortaient de la bouche adorable de ce Fils bien-aimé; la parfaite ressemblance qu'il avait avec sa très sainte Mère[1].

Le R. P. Étienne Binet[2]

» C'est ici le septième apôtre du très saint Cœur de la bienheureuse Vierge, qui a bien montré le grand zèle qu'il avait pour

(1) *De la connaissance et de l'amour de Jésus-Christ.*

(2) Le P. Étienne Binet (1569-1639) s'appliqua à reproduire la douceur et la bonté du divin Maître, dans les charges importantes qui lui furent confiées. Recteur du collège de Rouen, supérieur de la maison professe de Paris, il fut enfin provincial de Champagne, de Lyon et de Paris. Condisciple de saint François de Sales au collège de Clermont, il en fut et en resta l'ami fidèle. La divine mansuétude unissait ces deux cœurs, et sainte Chantal pouvait écrire plus tard : « Je n'ai jamais ouï un esprit plus conforme, en solide dévotion, à celui de Monseigneur... »

Un jour, un docteur en théologie, fameux par son hostilité contre l'ordre de

le service de la Mère de Dieu dans son excellent livre : *Les souveraines perfections de la sainte Vierge, Mère de Dieu.*

» Après avoir fait voir que son Cœur virginal est le livre de vie dans lequel sont écrits les noms des prédestinés, il ajoute : Le Cœur de Notre-Dame est un miroir sans tache et une glace toute de feu, et un miroir si ardent et si beau qu'il a tout le rapport au Cœur de Dieu qui se peut dire. A raison de quoi, il est vrai que l'on voit clairement dans le Cœur de la bienheureuse Vierge une grande partie des choses qu'on verra un jour dans le Cœur de Dieu, qui est le livre de vie en original, dont le Cœur sacré de la divine Marie est un abrégé et un extrait authentique. Oh! la grande consolation pour les vrais serviteurs de cette souveraine Maîtresse d'être écrits dans ce livre céleste, c'est-à-dire dans son très aimable Cœur[1]!

III

Le R. P. François Poiré[2]

» Si notre très adorable Sauveur a mis une précieuse couronne sur la tête de sainte Thérèse, pendant qu'elle était encore en ce

saint Ignace, lui dit brusquement en pleine rue : « Savez-vous que je suis le plus grand ennemi de votre Compagnie? » — « Eh bien! monsieur, repartit doucement le P. Binet, si nous avons le bonheur de nous sauver l'un et l'autre, nous serons bons amis dans le ciel. »

(1) Chap. XX.

(2) Le P. François Poiré (1584-1637) fut chargé du gouvernement de la maison professe de Nancy, du grand collège de Lyon et de celui de Dôle.

Parmi les plus heureux propagateurs du culte de Marie, le P. Poiré occupe à coup sûr une place d'honneur. « Aussi, quand nous avons vu, de nos jours, les fils de saint Benoît chercher, dans la tradition catholique, à remettre en lumière un des monuments les plus glorieux à la Vierge Mère de Dieu, par une préférence aussi honorable qu'affectueuse pour toute la famille de saint Ignace, ils choisirent le livre du P. Poiré, comme offrant, selon l'expression de Dom Guéranger, « un résumé substantiel de ce que les siècles ont produit de plus magnifique et de plus lumineux sur la Reine du ciel et de la terre », livre « tout imprégné de la piété antique, dont le style a vieilli sans doute, mais qui est demeuré tout rayonnant de la plus haute poésie. » (*Ménologe de France*, 25 nov.)

monde, pour le service notable qu'elle avait rendu à sa sainte Mère, l'on ne peut pas douter qu'il n'ait couronné glorieusement dans le ciel le R. P. François Poiré, de la sainte Compagnie de Jésus, pour le service très considérable qu'il a rendu à sa divine Mère, en mettant au jour le beau livre qu'il a fait à sa louange, intitulé : *La triple couronne de la bienheureuse Vierge;* dans lequel, entre les moyens qu'il enseigne pour l'honorer, l'aimer et la servir, il en propose un qui est très doux et très facile : c'est d'avoir une affection cordiale envers son sacré Cœur.

» Je ne trouve rien, dit-il, de plus saint ni de plus utile à une âme qui aime véritablement Notre-Seigneur et sa très sainte Mère que la belle et agréable leçon qu'il fit lui-même à sainte Mechtilde. Car il lui découvrit les trésors de douceur et de grâce qui sont cachés dans deux Cœurs, les plus saints qui aient jamais été; et ensemble il lui enseigna le moyen d'y avoir son recours. Le premier est le Cœur embrasé du grand roi Jésus, l'unique prince d'amour; le second est celui de la Mère d'amour, dont la clef lui fut un jour baillée et le pouvoir d'y entrer toutes et quantes fois qu'elle voudrait[1].

» Le célèbre auteur de la *Triple couronne* n'est pas le seul qui nous propose ce moyen. Le R. P. Suffren, jésuite, l'un des plus puissants prédicateurs de ce siècle, et qui a été un rare exemple de vertu et de sainteté en nos jours, parlant des devoirs qu'il faut rendre à la bienheureuse Vierge, met celui-ci en avant, qui est d'aimer et d'honorer son sacré Cœur, comme Notre-Seigneur l'enseigna à sainte Mechtilde.

Le R. P. Paul Barry[2]

« C'est ici le neuvième apôtre du très saint Cœur de la bienheureuse Vierge, qui [dans ses ouvrages] nous montre :

(1) Traité 4, chap. 4.

(2) Notre-Seigneur sembla avoir également choisi le P. Paul de Barry pour préparer les voies à la dévotion à son divin Cœur, en lui donnant de ramener à la foi catholique la petite ville de Paray. A son arrivée, on y comptait à peine douze familles demeurées fidèles. Mais bientôt on vit germer dans beaucoup

» Que c'est un Cœur royal, c'est-à-dire noble, libéral, magnifique et digne de la royauté de tous les cœurs.

» Que c'est un Cœur tout saint, et le plus saint Cœur de tous les saints cœurs.

» Que c'est le Cœur de la sainte Église; et que même son Fils l'appelle son Cœur, en ces paroles : *Ego dormio et cor meum vigilat;* et que Dieu est plus admirable dans le seul Cœur de Marie sa Mère qu'en tous les saints.

» Que c'est un Cœur très libéral et magnifique, toujours disposé à faire du bien à tous; qui donne même sans qu'on lui demande, ainsi qu'elle fit aux noces de Cana; sur quoi saint Bernard dit : *Si hoc fecit non invitata, quid faceret invocata?*

» Que c'est un Cœur très parfait, puisque c'est un Cœur selon le Cœur de Dieu.

» Que le Cœur de Marie a mérité d'être le lit de repos de la très sainte Trinité, comme parle saint Bonaventure : *Maria requies sanctissimae Trinitatis.*

» Que c'est un Cœur si plein de charité vers nous, qu'il est perpétuellement attentif à travailler pour notre salut éternel. Et il se trouve de bons auteurs qui disent que la bienheureuse Vierge a eu tant de bonté pour les hommes, qu'elle fit vœu à Dieu de faire toutes ses actions à sa plus grande gloire pour le salut de nos âmes. C'est pourquoi, c'est à bon droit que son très bon Cœur mérite cet éloge que saint Bonaventure lui donne : *Thesaurus bonitatis.*

» Que c'est le plus humble de tous les cœurs après le Cœur de Jésus, et que c'est par l'humilité de son Cœur qu'elle a attiré le Roi du ciel en la terre.

d'âmes le désir de la vie parfaite; et ce fut lui qui conseilla aux principaux personnages de la ville d'appeler les Filles de saint François de Sales.

Le divin Maître voulut montrer combien ce choix lui était agréable : le jour même de la dédicace du nouveau monastère, que la bienheureuse Marguerite-Marie devait bientôt embaumer de ses vertus, le P. de Barry, miné par la fièvre, fut subitement guéri pendant le sermon qu'il prononçait pour cette belle fête.

Ce saint religieux remplit les principales charges de sa province en homme véritablement rempli du zèle de la plus grande gloire de Dieu (1587-1661).

» Marie devait être la Mère du tout Aimable, c'est-à-dire de Jésus, qui est tout amour et tout aimable; il fallait donc une telle Mère à un tel Fils et que leurs Cœurs fussent semblables. Sur quoi, quelques-uns disent que l'éloge de Mère aimable, dans les litanies, signifie que Marie n'est pas seulement la Mère aimable, mais encore la Mère de l'Aimable : *Mater amabilis, quia Mater Amabilis;* c'est la Mère aimable parce que c'est la Mère de l'aimable Jésus.

IV

Christophe de Vega[1]

» Ce grand théologien nous a laissé de grandes preuves de son zèle très ardent pour l'honneur de la Reine du ciel dans son beau livre *Theologia Mariana*[2]. Là, il n'oublie pas son Cœur admirable, dont il dit plusieurs choses merveilleuses. [En voici] deux seulement :

« La première est que cette glorieuse Vierge n'a qu'un Cœur avec le Père éternel, parce qu'elle lui a ravi son Fils unique et bien-aimé qui est son Cœur, l'ayant tiré de son sein paternel dans son sein virginal : *Intima viscera misericordiae Patris intravit,* dit Albert-le-Grand, *et Filium unicum et unigenitum de corde extraxit.*

» La seconde est qu'elle a ravi le Cœur du Père saint par la force de trois vertus principales que son Cœur virginal possède en souverain degré : son humilité très profonde, marquée en ces paroles : *Ecce ancilla Domini. Humilitate concepit,* dit saint Bernard; sa foi très vive et très parfaite : *Beata quae credidisti;* son amour très pur et très ardent[3]. »

(1) Le P. Christophe de Vega, espagnol, enseigna les humanités, la philosophie, la théologie morale. Il passa les vingt-quatre dernières années de sa vie à Valence, se dévouant tout entier au salut du prochain. Il mourut en 1672.

(2) *Theologia Mariana, sive certamina litteraria de B. V. Dei Genitrice Maria, quae tam apud theologos scholasticos, quam apud sacrorum voluminum interpretes exagitari solent. Opus divini verbi praeconibus perutile.*

(3) Lib. I, cap. 5.

Le R. P. Honorat Nicquet[1]

« Ce très digne enfant de saint Ignace de Loyola mérite bien d'avoir place parmi les apôtres de l'aimable Cœur de la Mère de Dieu, ayant composé trois excellents livres à la louange de cette glorieuse Vierge. Le premier, *Nomenclator Marianus*, contient les principaux éloges que la sainte Église et les Pères lui attribuent. Le second, *Iconologia Mariana*, [traite] de l'honneur dû aux sacrées images de la Reine du ciel. Dans le troisième, *Le serviteur de la Vierge*, ce saint religieux prêche hautement la vénération du Cœur incomparable de la Mère du Sauveur, assurant :

« Qu'elle a été en singulière recommandation au bienheureux Herman, et à sainte Gertrude; et que même Notre-Seigneur l'a recommandée à sainte Mechtilde.

» Que ce Cœur n'a jamais eu d'autre usage que de penser à Dieu et de l'aimer.

» Que le sommeil du corps de cette même Vierge n'empêchait point les entretiens amoureux de son Cœur avec Dieu.

» Que c'est le plus haut trône de l'amour divin que la sainte Trinité se soit jamais dressé. »

» Toutes ces choses, prononcées de la bouche d'un véritable enfant de la Mère de Dieu, et duquel je puis dire qu'il a vécu et est décédé en réputation de sainteté, doivent allumer dans nos cœurs une ardeur singulière pour le sacré Cœur de notre très bonne Mère.

Cornelius a Lapide

» Voici le douzième apôtre du divin Cœur de la Mère de

(1) Le P. Honoré Nicquet (1585-1667), tour à tour professeur, écrivain, théologien du P. Mutius Vitelleschi, recteur des collèges de Caen, de Rouen et de Bourges, enfin instructeur des Pères du troisième an, fut regardé à bon droit par ses contemporains comme l'un des plus parfaits enfants de saint Ignace. Sa tendresse pour les membres souffrants de Jésus-Christ lui mérita le nom de *Père des pauvres*. Son agonie ne fut qu'un long acte d'amour de Dieu et comme un sommeil extatique; spectacle qui ravit de joie le cœur de ses frères, témoins de ses derniers moments.

Jésus. [Après avoir expliqué] ces paroles : *Fortis est ut mors dilectio, dura sicut infernus aemulatio,* il ajoute que cette force admirable du divin amour se doit attribuer à l'amour que possède le très saint Cœur de la Mère du Sauveur, beaucoup plus qu'à tous les cœurs du ciel et de la terre, parce que son Cœur est rempli d'une charité presque infiniment plus grande que celle qui anime tous les cœurs des hommes et des anges.

» Certainement cette force de l'amour divin est plus grande et plus merveilleuse dans le sacrifice douloureux que la bienheureuse Vierge fait de son Fils bien-aimé sur le calvaire, que dans tous les supplices des saints martyrs. Si la divine volonté lui avait donné le choix, ou de voir ce très cher Fils plongé dans un abîme de douleurs comme elle l'a vu, ou bien de souffrir elle-même tous les tourments de la terre et de l'enfer, qui peut douter qu'elle n'eût préféré cette dernière chose à la première? O charité incomparable! O amour plus fort que la mort! O charité plus puissante que l'enfer! Oh! quels honneurs et quelles louanges sont dus à ce très bon Cœur! Anathème, anathème à quiconque n'aime pas ce très aimable Cœur!

» Voilà les douze apôtres du très saint Cœur de la Mère de Dieu. Si vous me demandez où ils ont appris cette science si salutaire, et en quelle source ils ont puisé ces sentiments si extraordinaires de respect et de piété envers ce sacré Cœur, je vous répondrai que ç'a été dans le cœur très pieux et très zélé de leur glorieux Père saint Ignace. Il en était si rempli qu'il portait continuellement sur son cœur une image du divin Cœur de la Mère du Sauveur. Plaise à Dieu que l'exemple d'un si grand saint porte les cœurs de ceux qui liront ceci à imiter sa piété envers le très saint Cœur de la glorieuse Vierge[1]! »

V

Ainsi s'exprime le vénérable Eudes, apôtre insigne lui-même du Cœur de Marie. Tandis qu'il sollicitait en cour de Rome

(1) Jean Eudes, *Le Cœur admirable de la très sacrée Mère de Dieu,* t. II, l. I, ch. 3.

l'institution officielle d'une fête en l'honneur de ce très saint Cœur, un jésuite italien, le P. Jean-Pierre Pinamonti, compagnon assidu du célèbre P. Segneri dans ses missions, faisait d'actives démarches dans le même sens. Il publiait à Florence (1699) le *Sacré Cœur de Marie*, « délicieux ouvrage où tout ce qu'on peut dire à la gloire de ce Cœur est présenté avec la plus exquise délicatesse. » Il comprend sept chapitres, dont voici les titres :

Le Cœur de Marie, miroir sans tache.
Le Cœur de Marie, vraiment digne d'une Mère de Dieu.
Le Cœur de Marie, abime de grâces.
Le Cœur de Marie, fidèle image du sacré Cœur de Jésus.
Le Cœur de Marie, sphère embrasée des ardeurs du saint amour.
Le Cœur de Marie, submergé dans un abime de douleurs.
Le Cœur de Marie, délices du cœur de Dieu.

L'ouvrage de Pinamonti eut grand succès en Italie, et semblait présager une réponse favorable au *Postulatum* présenté à la Sacrée Congrégation des Rites. Le tribunal romain jugea que le moment n'était pas encore venu et répondit *négativement*, le 8 juin 1669[1].

C'était une cause ajournée, non perdue. Elle fut reprise avec ardeur par le P. de Galliffet, sous le pontificat de Benoît XIII. Cet infatigable champion de la dévotion au sacré Cœur de Jésus pensait à bon droit que le Cœur du Fils et celui de la Mère devaient être réunis dans le culte et l'amour du peuple chrétien. Il le démontra éloquemment dans une sorte de *Mémoire* en latin, qu'il présenta au souverain pontife et aux cardinaux.

(1) La sentence est appuyée sur deux motifs : le danger des nouveautés, la crainte d'exaspérer les jansénistes. « ... *S. R. Congregatio preces repudiavit, sive quod crederet novitates, ex legis praescripto, non esse introducendas absque necessitate, sive quod adversariis Jansenianis, adeo jam exasperatis, facta hac concessione, novam querelarum injuriarumque materiam dare nollet.* » (N. Nilles S. J., *De rationibus*, t. II.)

« Le culte du Sacré Cœur, disait-il, étant une fois officiellement établi dans toute l'Église, par un mouvement du Saint-Esprit, il en résulte que le culte du très saint Cœur est approuvé à son tour : tant Notre-Seigneur a voulu que sa Mère lui fût unie et semblable en toutes choses...

» Contemplons, en effet, l'union de Marie avec Jésus dans les décrets de la Providence, dont le premier et le principal ouvrage fut Jésus avec sa Mère. Elle est avec son Fils la cause finale, au moins secondaire, de toutes les choses créées; car l'Écriture sainte, interprétée par l'Église, nous apprend que tout a été fait pour Jésus et pour Marie. N'est-ce pas une chose merveilleuse que tous les oracles du Saint-Esprit qui regardent proprement le Verbe soient appliqués par l'Église à Marie, sa Mère? Mais l'admiration cesse, si l'on considère leur union dans toutes les œuvres et tous les mystères de la rédemption...

» Descendons du ciel sur la terre, et nous verrons cette union se soutenir depuis la création, dans tout l'Ancien Testament, dans les promesses faites aux patriarches, dans les oracles des prophètes, dans les symboles et les figures de l'ancienne loi.

» Si nous sortons des ombres et des figures pour entrer dans la réalité, cette union nous apparaît plus intime encore. Par l'incarnation, le Verbe se renferme tellement pendant neuf mois dans le sein de la Vierge, qu'il semble ne faire qu'une seule et même chose avec elle. Il passe toute son enfance entre ses bras, se réchauffant sur son Cœur, suspendu à ses mamelles; il vit trente ans avec elle, au même foyer, à la même table. Jésus a grandi; mais, comme il convient à un bon fils, Jésus reste soumis à sa Mère; il lui obéissait. La vie publique ne brise pas cette union : Marie se retrouve avec Jésus dans ses prédications, dans sa passion, dans sa résurrection. Le Fils a tellement communiqué à sa Mère ses douleurs, ses humiliations et ses joies, qu'il montre bien sa volonté constante de lui être uni en toutes choses.

» Mais élevons-nous davantage encore, et contemplons cette ressemblance dans les vertus et les perfections, les titres et les qualités, les prérogatives et les privilèges, la puissance et la gloire, enfin dans les honneurs décernés par l'Église...

» Parcourez par la pensée le monde entier : vous reconnaîtrez partout cette société de culte et de louange entre le Fils et la Mère. Ne semble-t-il pas que Jésus n'ait voulu être honoré et aimé, qu'autant que sa Mère aurait part à ces honneurs, à cet amour?... Le nom de Marie est inséparable du nom de Jésus sur les lèvres des fidèles. Tous les mystères de la vie du Christ, depuis l'incarnation jusqu'à l'ascension, sont dans l'Église l'objet d'une solennité : des honneurs semblables sont rendus à tous les mystères de Marie depuis sa conception jusqu'à son assomption. Aucune fête, aucune dévotion, aucune pratique nouvelle ne s'établit en l'honneur du Fils sans que des hommages pareils ne soient institués en l'honneur de Marie.

» Tel est l'ordre constant et invariable de la Providence sur l'Église : donc, que la dévotion au sacré Cœur de Jésus soit établie officiellement dans la société chrétienne, et la dévotion au très saint Cœur de Marie ne peut manquer d'y être instituée à son tour. Et la chose est en voie de s'accomplir.

» Que si l'on cherche maintenant les raisons qui persuadent la solidité, la suavité, l'utilité, la sainteté de la dévotion au très saint Cœur de Marie, nous dirons : au dessus du Cœur sacré de Jésus, qu'y a-t-il de plus saint, de plus doux, de plus noble, de plus élevé, de plus aimant que le Cœur de Marie?... Parmi les pures créatures, au ciel et sur la terre, il n'y a rien de plus parfait que ce Cœur immaculé, rien de plus précieux, de plus excellent, de plus agréable à Dieu et à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ajoutez qu'il n'en est pas qui nous aime davantage, et qui soit plus libéral, plus magnifique. Ce Cœur, c'est celui de notre Reine et notre Mère; il a été, par amour pour nous, transpercé d'un glaive de douleurs... Quiconque voudra peser tous ces titres, reconnaîtra que rien n'est digne de notre amour à l'égal du très saint Cœur de Marie... »

Tel est l'abrégé du *Mémorial* du P. de Galliffet[1]. Repris en sous-œuvre et développé, cet écrit devint l'un des plus beaux

(1) P. Letierce S. J., *Étude sur le Sacré Cœur*, t. II, append. — N. Nilles S. J. *De rationibus*, t. II.

chapitres de son ouvrage sur l'*Excellence de la dévotion au Cœur adorable de Jésus-Christ*[1].

L'auteur avait établi victorieusement que ces deux dévotions étaient unies par un lien indissoluble; la Sacrée Congrégation, fidèle à ses prudentes lenteurs, les embrassa toutes deux dans une sentence dilatoire. Le P. de Galliffet ne se déconcerta pas. Sachant que le meilleur moyen de triompher des sages résistances de la Congrégation était d'établir d'une manière incontestée le règne de cette dévotion dans le monde catholique, il publia lui-même un *Office* du saint Cœur de Marie.

VI

Tandis que le P. de Galliffet se dépensait ainsi sans réserve pour cette grande cause, le Cœur de l'aimable Vierge se dévoilait au P. Bernard de Hoyos, jésuite espagnol, dont on instruit en ce moment le procès de béatification.

« J'aperçus, raconte-t-il lui-même, le Cœur du Père éternel sous la forme d'un globe immense de feu, dont la grandeur infinie s'étendait sur la terre, dans le ciel et jusqu'au plus profond des abîmes. Ses splendeurs et ses flots de lumière se réunissaient dans le sacré Cœur de Jésus, que je me représentais comme un ciel dont les vastes proportions surpassaient celles de toutes les sphères célestes.

» Les rayons béatifiques qui sortaient de ce Cœur adorable venaient se concentrer avec toute leur intensité dans le très aimable Cœur de notre sainte Mère Marie. Je contemplais ce Cœur, aussi brillant qu'un soleil, qui me charmait par ses douces clartés; et ce soleil communiquait immédiatement aux hommes et à toute la terre les rayons innombrables et les torrents de lumière qu'il avait reçus.

» Ce mystérieux symbole me fit entendre comment le Cœur très aimant de Jésus communique aux hommes les dons et les bienfaits sans nombre qu'il reçut de son divin Père, par le

(1) 1re Partie, l. III, ch. 4. — Nous le donnons en appendice.

moyen du Cœur très saint de sa très sainte Mère, aqueduc et instrument par lesquels tout bien nous vient d'en-haut. La grandeur inégale de ces globes si charmants me disait l'inégalité qui va, dans une progression décroissante, du Cœur du Père à celui du Fils considéré dans son humanité sainte, et du Cœur du Fils à celui de sa très sainte Mère; et ce Cœur virginal, tout en étant inférieur aux deux autres, reste encore si vaste qu'on dirait ce soleil matériel qui éclaire le monde tout entier; avec cette différence toutefois que le Cœur de Marie rayonne en même temps sur tous les hémisphères et réjouit le ciel même.

» Les saints mettent leurs complaisances à contempler avec admiration dans le Cœur de Marie les excellences qui lui sont propres, et celles de son divin Fils qui se réfléchissent en elle comme en un pur cristal[1]. »

Il serait fastidieux de cataloguer tous les ouvrages en l'honneur du saint Cœur de Marie qu'ont publiés jusqu'à nos jours les enfants de saint Ignace. Le P. de Galliffet eut de dignes successeurs dans les PP. Barthélemy Baudrant, Louis Lanzi, Alphonse Muzzarelli et plusieurs autres.

Contentons-nous de signaler ici ce que fait de nos jours, pour l'extension de ce culte, l'œuvre de l'Apostolat de la Prière, avec sa double revue.

Cette vaste association, spécialement dédiée au divin Cœur de Jésus, se montre en même temps toute dévouée au culte de Marie et de son Cœur immaculé. Il n'en pouvait être différemment.

« Notre ligue, dit le *Manuel de l'Apostolat de la Prière*, est une ligue de prières en union avec le Cœur de Jésus. Or, le Cœur de la Mère et le Cœur du Fils ne sont-ils pas inséparables?

» Cette association est une société de zèle tout apostolique dans ses fins. Mais, après le Cœur de Jésus, quel est le cœur apostolique par excellence, sinon le très saint Cœur de Marie?

» Enfin l'Apostolat, pour arriver à son but, emploie la prière comme moyen principal. Mais où notre prière ira-t-elle chercher

(1) *Reinado del Corazón de Jesús en España*, p. 102.

le réservoir habituel et le nécessaire canal de toute grâce, sinon dans le Cœur très pur de Marie[1]? »

« Ainsi la ligue de prières en union avec le Cœur de Jésus constitue en même temps la ligue du Cœur de Marie, et c'est par le Cœur immaculé de cette Mère bien-aimée que tous nos associés font passer chaque jour leurs prières, leurs œuvres et leurs souffrances apostoliques; c'est au Cœur immaculé de cette Reine qu'ils offrent les riches couronnes de leurs dizaines quotidiennes d'*Ave Maria;* c'est enfin par son Cœur immaculé qu'ils présentent au Cœur de Jésus leurs innombrables communions réparatrices.

» Aussi, dès le début, le *Messager du Cœur de Jésus* n'a-t-il pas manqué à cette douce tâche, de faire régner partout le Cœur immaculé de Marie, et un peu plus tard, afin de mieux répondre à ce glorieux devoir, il consacra à cette fin un chapitre spécial intitulé : *Petit Messager du Cœur de Marie.* Ce chapitre détaché est devenu, dès 1875, un second bulletin de l'Apostolat de la Prière : à cette heure, ce bulletin se tire, pour l'édition française, à 46,000 exemplaires chaque mois[2]. »

(1) Ch. II, l'*Apostolat de la Prière et le Cœur immaculé de Marie.*

(2) *Histoire abrégée du « Messager du Cœur de Jésus » et de l'Apostolat de la Prière,* de 1861 à 1886, pp. 66 et 67.

Fondé, il y a quarante-quatre ans en France, par le célèbre P. Henry Ramière S. J., le *Messager du Cœur de Jésus* a puissamment contribué à propager la dévotion au Sacré Cœur. C'est le principal organe de l'*Apostolat de la Prière,* la grande œuvre qui compte actuellement plus de vingt millions d'associés, répandus à cette heure (Mars 1904), en plus de 60,000 paroisses, dans tous les pays du monde.

Les prêtres, les pieux fidèles, les éducateurs chrétiens et leurs élèves puisent dans cette lecture l'instruction, l'édification et l'amour des œuvres catholiques.

Chaque numéro contient l'exposé doctrinal d'une *Intention* spécialement recommandée, chaque mois, par le pape aux innombrables associés de l'Apostolat — une courte et intéressante *Biographie* — une *Méditation* sur le Sacré Cœur — la *Revue des événements du mois* au point de vue religieux — le compte rendu des progrès du *Règne du Cœur de Jésus* — un *Bulletin bibliographique* — enfin divers articles d'actualité, des renseignements sur les œuvres, des poésies d'une haute valeur littéraire.

Le *Messager du Cœur de Jésus* a actuellement trente-cinq éditions en langue

VII

Grâce en partie aux missionnaires jésuites, la dévotion au Cœur de Marie s'épanouit jusque sur les plages les plus lointaines.

« Le culte du Cœur immaculé de la Vierge, dit le P. Letierce, ne devait pas tarder à rejoindre en Chine et dans les colonies le culte du Sacré Cœur. Le P. Louis de Gad, qui partageait les travaux de nos Pères de Chine au milieu du XVIII[e] siècle, ne peut assez louer la dévotion des néophytes pour le culte virginal de la Mère de Dieu, et leur assiduité à honorer les sacrés Cœurs de Jésus et de Marie. Le P. Roy vint, quelques années plus tard, apporter son concours aux ouvriers de la mission chinoise; les ardeurs de sa piété pour les Sacrés Cœurs se trahissent à chaque instant dans les pages de sa correspondance.

» Lorsque les Pères de la nouvelle Compagnie reprirent en Chine les diocèses que la Providence restituait à leur zèle, ils y trouvèrent une dévotion qui avait survécu à toutes les vicissitudes, la dévotion aux très saints Cœurs de Jésus et de Marie.

» Ce qui s'est passé en Chine s'est renouvelé dans toutes les contrées où les jésuites ressuscités ont pu retrouver leurs Églises un moment abandonnées. Au Maduré et dans les autres provinces de l'Hindoustan, en Syrie comme au Canada, dans les jeunes républiques de l'Amérique du Sud et au Brésil, partout où il leur fut donné de reparaître, ils eurent à bénir Dieu qui avait conservé dans les âmes, avec la dévotion aux Cœurs de Jésus et

étrangère, dans les principaux pays de l'Ancien et du Nouveau Monde. Six éditions en langue anglaise paraissent en Angleterre, en Irlande, à New-York, à Melbourne, à Montréal et à Dublin.

Il y a des éditions en flamand, en hollandais, en espagnol, en allemand, en grec, en italien, en portugais, en polonais, et même en chinois et en diverses langues de l'Inde anglaise. Aucune œuvre, semble-t-il, ne possède un nombre aussi considérable d'organes.

Ce que le *Messager du Cœur de Jésus* fait pour le culte du divin Cœur, le *Petit Messager du Cœur de Marie* l'accomplit, bien que dans une sphère beaucoup plus restreinte, pour la dévotion à la bienheureuse Vierge.

de Marie, un feu sacré qui brûlait toujours et n'aspirait qu'à se répandre[1]. »

VIII

C'est dans le Cœur maternel de Marie que la Compagnie de Jésus s'est habituée à chercher un remède efficace aux maux de l'heure présente et un refuge assuré contre ses ennemis.

Vers la fin du XVIII[e] siècle, à qui s'adressait le P. de Clorivière pour tâcher de sauver la société agonisante dans les horreurs de la révolution? Au Cœur de Jésus et au Cœur de Marie, sous le patronage desquels il fonda deux congrégations bénies de Dieu.

« La société du Cœur de Marie, écrivait-il dans son projet de *Constitution*, a, entre autres fins, celle de dédommager la Reine des vierges des hommages qui lui sont ravis par la suppression de tant d'ordres qui se faisaient gloire de l'avoir pour Patronne et pour Mère.

» Comme le monde cherche à abolir le christianisme, et que tout nous annonce que le nombre et la malice des sectateurs de l'irréligion ne fera que croître avec le temps, ainsi que le Sauveur du monde l'a prédit dans son évangile, la société de Marie doit être une pépinière de vierges et de martyres, qui préféreront verser leur sang et souffrir toutes sortes d'affronts et de tourments, plutôt que de rien faire contre l'honneur de Jésus et de sa très sainte Mère[2]. »

Six ans après le rétablissement de leur ordre (1820), les jésuites recouraient à la dévotion aux saints Cœurs de Jésus et de Marie, comme au plus sûr moyen d'obtenir le secours d'en-haut. Rien de plus efficace, pensaient-ils, pour triompher des difficultés sans nombre qui les enveloppaient et s'assurer la protection divine, que la véritable piété envers ces saints Cœurs, le zèle ardent et infatigable pour propager leur culte parmi les chrétiens[3].

(1) *Étude sur le Sacré Cœur*, t. II, append.

(2) Jacques Terrien S. J., *Histoire du R. P. de Clorivière*, l. III, ch. 7.

(3) Lettres (autographiées) des PP. Gén. p. 1.

C'est au Cœur de Marie qu'en des jours mauvais le P. Roothaan, l'un des généraux les plus méritants de l'ordre, adressait, à son tour, sa famille religieuse persécutée :

« La Compagnie, écrivait-il, qui, dès le temps de saint Ignace, son fondateur, a toujours fait profession d'être entièrement dévouée à Marie, n'a jamais cessé de propager, avec le culte du sacré Cœur de Jésus, celui du Cœur immaculé de sa sainte Mère.

» [Rappelez-vous] l'heureuse expérience que nous avons faite nous-mêmes, à Rome, de la puissante protection que l'on trouve dans le Cœur maternel de Marie. Lorsqu'en 1837 un cruel fléau exerçait à Rome ses ravages, nous étions plus de trois cents dans cette ville, la plupart occupés, jour et nuit, au service des malades, sans cesse environnés de moribonds et même de cadavres infects; et cependant, grâce à un vœu fait en l'honneur du Cœur immaculé, non seulement nous n'eûmes à déplorer la perte d'aucun de nos frères, mais contre toute attente et contrairement à ce qui s'était passé ailleurs, nul d'entre eux ne fut atteint du fléau. Par une faveur non moins signalée, cette bonne Mère daigna nous donner à tous, particulièrement à ceux que le péril effrayait, le courage d'affronter la mort; et il n'y eut personne qui ne puisât dans son cœur assez de dévouement pour se livrer sans réserve au soulagement des malades atteints par l'épidémie. Ce fut tout à la fois un sujet d'édification et d'admiration pour la ville de Rome, qui nous donna publiquement des marques de sa reconnaissance. Le secours que cette clémente et pieuse Mère, invoquée sous le titre de son Cœur immaculé, nous a accordé dans ce péril, pourquoi ne l'attendrions-nous pas avec confiance dans les malheurs présents[1]? »

La Compagnie devait donner un dernier témoignage, plus solennel encore, de son absolu dévouement au très aimable Cœur de sa Reine. C'était un gage d'espérance réservé à nos jours : rayon de soleil dans un ciel chargé d'orages, lueur de joie et de sécurité au milieu des angoisses de la persécution. Dans l'avant-dernière congrégation générale, tous les Pères assemblés votèrent

(1) Lettre du 24 juin 1848.

par acclamation le décret suivant : « Il est statué que le 5 décembre de l'année prochaine (1884), jour anniversaire de l'érection de la congrégation de la sainte Vierge appelée *Prima-Primaria, la Compagnie tout entière se consacrera solennellement au très saint Cœur de Marie, qu'elle a toujours honorée et qu'elle honorera toujours comme sa très douce Mère.* »

A cette date en effet, de toutes les maisons de l'ordre s'éleva au ciel, comme un harmonieux concert, la consécration suivante :

« O Vierge très sainte, Mère de Jésus et notre Mère, nous voici humblement prosternés à vos pieds : du plus intime de nos âmes, unissant nos voix aux chœurs des saints anges et de tous les bienheureux qui chantent vos louanges dans le ciel, nous vous payons le juste tribut d'honneurs et de respect dû à votre grandeur.

» Dans les sentiments d'une reconnaissance sans borne et de l'amour le plus ardent, nous vous rendons nos plus ferventes actions de grâces pour tous vos bienfaits. C'est à vous que la Compagnie doit sa naissance, à vous qu'elle est redevable de son accroissement; tout ce que ses œuvres ont procuré de gloire à votre divin Fils, tout ce qu'elle a fait pour le salut des âmes, c'est par votre secours qu'elle a pu l'accomplir. Et nous-mêmes, que la plus heureuse des destinées a fait les fils de cette même Compagnie, c'est à vos libérales tendresses que nous devons cette inestimable faveur, nous le reconnaissons.

» Elle est donc vôtre, la Compagnie, ô très sainte Mère; tout entière et à tous les titres, elle vous appartient. C'est là pour elle l'objet d'une joie sans égale et un honneur dont elle se glorifie; et dans les fêtes solennelles de ce jour, beau entre tous les jours, elle se plaît à le proclamer hautement. Ainsi, elle en prend à témoin votre Fils, notre défenseur et notre chef; à témoin votre très saint époux Joseph, notre protecteur; à témoin notre Père saint Ignace et toute la cour céleste, la Compagnie tout entière se donne, se consacre, se voue sans réserve et pour toujours à votre auguste personne et à votre Cœur très doux[1].

(1) Cette protestation d'inviolable attachement n'est qu'un écho, répercuté

» O clémente Reine du ciel et de la terre, du trône de votre gloire, daignez abaisser sur votre Compagnie un regard de miséricorde, et dans votre bonté recevoir cet holocauste en odeur de suavité. De votre bras puissant, ô très douce Vierge, aidez cette petite Compagnie dans ses entreprises, fortifiez-la dans ses travaux, défendez-la contre ses ennemis, consolez-la dans ses afflictions; et faites que nous tous qui, malgré notre indignité, sommes ses enfants, après avoir vécu dans votre Cœur et dans celui de votre Fils Jésus, nous y mourions aussi pour passer de là dans la céleste patrie. »

d'âge en âge jusqu'à nous, depuis l'âge d'or de la Compagnie. Il y a plus de deux siècles et demi que l'*Imago primi saeculi S. J.* (1640) émettait en termes analogues sa profession de fidélité à la Reine du ciel :

« *Tibi igitur, Virgo mater, Societas tua, quia secundum Deum totam se tibi debet, tibi, inquam, sibique toto affectu gratulatur; et quia nihil se majus habet, totam se tibi aeternùm devovet. Patrocinio tuo, ut desint coetera, satis felix : tu beneficium tuum serva, auge, absolve et in jubilaea laetiora semper et laetiora per omnem posteritatem transmitte.* » (L. I, cap. 5.)

CHAPITRE VIII.

LE MOIS DE MARIE

ET LA

COMPAGNIE DE JÉSUS.

SAINT IGNACE ET SAINT FRANÇOIS DE BORGIA

en prière devant Notre-Dame della Strada

(Bottoni.)

CHAPITRE VIII.

LE MOIS DE MARIE

ET LA

COMPAGNIE DE JÉSUS.

« *B. Virginis nomen ubique annuntiare* (*Socii Jesu*) *non destiterunt.* » (Bened. XIV.)

Les compagnons de Jésus n'ont jamais cessé de prêcher partout le nom de la bienheureuse Vierge.

I

QUELLE époque remonte l'institution du « mois de Marie, » et quel en est l'auteur? Il est difficile, impossible même, croyons-nous, de répondre à cette question d'une manière péremptoire. Il en a été de cette pieuse dévotion comme de beaucoup d'autres. Commencée par l'initiative privée dans un milieu plus ou moins obscur et sans forme bien déterminée, elle a été se développant et gagnant peu à peu du terrain, jusqu'à ce qu'un homme, un livre ou une circonstance providentielle lui a donné une physionomie distincte et nettement accusée.

Cette obscurité des premiers jours a naturellement engendré une grande diversité d'opinions sur ses origines.

« En France, dit l'abbé Ricard, l'abbé de Sambucy a cru que l'auteur de cette belle pratique était saint Philippe de Néri.

» Où est la preuve de cette affirmation? L'abbé de Sambucy

ne la donne pas. Il n'explique ni le silence des Bollandistes[1], ni le silence plus étonnant encore du P. Bacci, disciple de saint Philippe. Son assertion paraît donc sans fondement[2].

» L'opinion du savant Kreuser qui fait remonter l'institution du mois de Marie au milieu du XVI[e] siècle n'est pas mieux fondée[3]. »

Une distinction nous permettrait sans doute d'être moins exclusif. S'il ne s'agit que d'un culte, indécis dans ses formes, rendu à la très sainte Vierge pendant le mois de mai, nous admettrions sans peine, avec le P. Angelo Manganotti S. J., que la pratique en remonte assez haut dans l'Église[4]. C'est ainsi que, vers la fin du XVI[e] siècle, à Paris, les fidèles avaient coutume de consacrer le premier jour de mai par une fête des plus solennelles en l'honneur de la très sainte Vierge. Le bienheureux Henri Suso avait choisi ce mois, où tout revit dans la nature, pour donner comme un renouveau à sa dévotion envers la Reine du ciel. C'est aussi une pieuse tradition que l'aimable saint Philippe de Néri se plaisait à réunir les petits enfants

(1) *Acta Sanctorum, t. VI, maii, p. 461.*

(2) L'abbé Maynard n'est point de cet avis : « L'origine de la dévotion du mois de mai, dit-il, remonte à la fin du XVI[e] siècle. Saint Philippe de Néri, fondateur de l'Oratoire, qui avait reçu de Dieu, avec le don d'une pureté angélique, le flair en quelque sorte de cette vertu, au point de sentir ou le parfum de sa présence dans les corps et dans les âmes, ou la fétidité de son absence, pleurait chaque année sur les périls et les chutes de l'adolescence au mois de mai. Marie lui apparut, et lui dit d'engager la jeunesse à sanctifier ce mois par un enchaînement de dévotions en son honneur. Philippe obéit, et traça aussitôt le règlement du mois, où entraient, pour chaque jour, le chant des cantiques et la récitation des litanies devant une de ses images, l'assiduité au saint sacrifice de la messe et la pratique de la vigilance chrétienne, et, pour sanctification générale et pour couronnement, la fréquentation des sacrements et la consécration à la Vierge immaculée.

» Deux siècles durant, la dévotion du mois de mai se renferma à peu près dans l'Oratoire. » (*La sainte Vierge*, III, part.)

(3) Ricard, *Petite année ecclésiastique*, t. II, 5.

(4) Angelo Manganotti S. J., *Il mese di maggio nel secolo decimottavo*, cap. 1. On peut consulter avec fruit cet excellent opuscule, que nous résumons, en le complétant.

autour d'un autel de Marie, et les exhortait à offrir à leur Mère, avec les premières fleurs de la saison, les fleurs non moins belles des vertus de leur âge.

Il était naturel, en effet, que, parmi les mois de l'année, la piété chrétienne choisît le mois de mai pour être spécialement consacré à la Vierge.

« Si les Romains, dit justement M. l'abbé Maynard dans son magnifique ouvrage sur *La sainte Vierge*[1], en l'honneur de quelque illustre personnage, avaient leurs mois de *Junius*, de *Julius*, d'*Augustus*, comment n'aurions-nous pas notre mois de Marie?

» C'est naturellement le mois de mai. Le *Cantique* semble nous l'indiquer lorsqu'il chante : « L'hiver est passé, les fleurs ont paru sur la terre : lève-toi, ô mon amie, et viens! »

« C'est donc le printemps de l'année et de la nature, et Marie est le printemps des siècles et de la grâce; c'est la saison des fleurs, et elle est la Fleur.

» C'est aussi le temps qui suit la résurrection de son Fils; le temps par conséquent, où se chantent toutes ses joies, et où la joie de ses enfants doit éclater avec la sienne, avec la joie de la nature et du monde : c'est un universel et unanime *Laetare* adressé à la Reine du ciel et de la terre.

» C'est enfin la saison du réveil de la mauvaise nature, qui ne peut être vaincue que par la Mère de toute pureté; la saison du serpent au cœur, comme du serpent dans l'herbe, et il y faut le talon vainqueur de celle qui seule écrase la tête de tout serpent. »

Des pratiques analogues à celles que saint Philippe de Néri avait mises en honneur eurent cours, dès le XVI[e] siècle, dans plusieurs collèges des jésuites. Les jeunes clients de Marie avaient coutume de jeter dans une urne exposée à cet effet de petits billets, portant les actes de vertu offerts à Notre-Dame. On les transcrivait dans de petits livrets qui constituaient le trésor de la Reine du ciel. Dans son *Theophilus Marianus*, imprimé à

(1) III[e] partie, 2.

Cologne en 1664, le P. Giovanni Nadasi faisait suivre ses réflexions chrétiennes, pour chaque jour du mois, d'un exemple ayant trait au culte de la Madone.

De ces divers éléments, il était facile, on le voit, de constituer cet exercice de dévotion précis et déterminé, que tout le peuple fidèle désigne aujourd'hui sous le nom de « mois de Marie. »

II

A qui revient l'honneur d'en avoir, le premier, consigné *par écrit* les pratiques et fixé l'esprit? Longtemps on l'a attribué au P. Lalomia, dont l'opuscule parut à Palerme en 1758, sous le titre de *Il mese di maggio consacrato alle glorie della gran Madre di Dio*[1]. C'est une erreur. Dans la préface de la première édition de son livre, le P. Lalomia nous dit, en effet, que cette dévotion était déjà pratiquée à Naples, en Sicile et à Malte, et qu'un ouvrage, imprimé à Rome, proposait divers exercices de piété pour chaque jour du mois de mai. De plus, le P. Termanini nous apprend, dans la *Vie* du P. Calvi, que ce dernier, alors qu'il était régent de grammaire dans un des collèges de l'ordre en Italie, de 1737 à 1740, faisait faire à ses élèves le mois de Marie pendant le dernier quart d'heure de la classe et qu'il leur distribua même un certain opuscule sur ce sujet. Cette dévotion, il l'introduisit plus tard à Malte (1752), où il était directeur de la maison de retraite fondée dans cette île.

Bien avant le petit livre du P. Lalomia, il existait donc plusieurs opuscules sur le mois de Marie. Et de fait, on en a retrouvé deux, qui sont les plus anciens *Mois de Marie* connus, tous deux œuvres de deux fils de saint Ignace.

Le premier, composé en latin par le P. François Xavier Jacolet, parut à Dillingen (Suisse) en 1724[2]. Le second, écrit

(1) Le P. François Lalomia ou La Lomia, né à Palerme le 15 février 1727, entra au noviciat des jésuites le 20 novembre 1741. Appliqué aux fonctions du saint ministère, il fut envoyé dans l'Archipel et mourut à Constantinople, le 10 juin 1789.

(2) *Le plus ancien mois de Marie*, par le R. P. Jacolet de la Compagnie de Jésus. Traduit du latin par le R. P. Blot S. J. — Palmé, 1863. — C'est la vie de la

en italien par le P. Annibal Dionisi, fut édité à Rome. Cet ouvrage, extrêmement rare, n'a été découvert qu'il y a peu d'années, en 1883, par le P. A. Manganotti S. J., qui le fit reproduire fidèlement par la typographie, à Modène, en 1892. Encore l'unique exemplaire que l'on en possède n'est-il qu'une réimpression faite en 1726, à Parme[1]. En quelle année fut publiée la première édition, on l'ignore. Si elle parut avant 1724, ce qui est vraisemblable, l'ouvrage du P. Dionisi aurait la priorité de temps sur celui de Dillingen, et serait ainsi le plus ancien *Mois de Marie* connu.

En voici l'introduction, pleine d'onction et de simplicité. On

sainte Vierge d'après les saints Pères, partagée en trente-et-un chapitres. Il faut remarquer que ce *Mois de Marie* ne vise aucun mois en particulier. La congrégation de Dillingen, fondée en 1574, était en relations étroites avec quarante-quatre autres congrégations d'Allemagne. Il est très vraisemblable que le *Mensis Marianus* du P. Jacolet, imprimé aux frais de la congrégation de Dillingen, fut envoyé à ses alliées. — Le P. Jacolet, né en 1681 à Porrentruy (Suisse), mourut à Dillingen en 1746.

(1) Le livre du P. Dionisi, traduit en français, a été édité, en mai 1900, par le R. P. Kieckens S. J. dans la *Petite Bibliothèque chrétienne.*

En voici le titre complet :

Le mois de Marie ou *Le mois de Mai consacré à Marie,* avec la pratique de plusieurs fleurs de vertus, proposé à ses vrais serviteurs, par le P. Annibal Dionisi, de la Compagnie de Jésus; à l'usage des maisons, des pères de famille, des couvents, des magasins, etc. — *Flores apparuerunt in terra nostra* (Cant. II, 12).

A la fin du volume, on lit :

Die 20 februarii 1726. Reimpr. A. Gratianus P. Vic.-Gen. — Die 20 februarii 1726. Reimpr. Fr. Domen. Maria Bellotti, vic. gen. S. Officii, Parmae.

Vidit Jo : Anton. Schizzati Pr. Cam.

Le P. Annibal Dionisi, des marquis de ce nom, né à Vérone (Italie) en 1679, se fit jésuite en 1696. Devenu prêtre, il enseigna la rhétorique au collège des Nobles à Parme. En l'année jubilaire 1725, il remplit les fonctions de pénitencier à Rome. Il est à croire que le P. Dionisi, si dévoué au culte de Marie, profita de ces circonstances pour implanter dans le cœur des étrangers, accourus à Rome, la dévotion du mois de Marie, par le moyen de son pieux opuscule. Il passa ensuite de longues années au collège Saint-Sébastien de Vérone, comme ministre de la maison. Il y mourut le 30 août 1754, âgé de 76 ans, plein de mérites et de vertus.

y verra que l'exercice du mois de Marie, tel qu'il se pratique de nos jours dans les réunions *privées*, s'écarte peu de la méthode proposée par le P. Dionisi.

« Comme les dévots serviteurs de Marie s'appliquent à l'honorer trois fois le jour, le matin, à midi et le soir, et luï consacrent chaque semaine un jour spécial, le samedi, il leur a paru bon aussi de lui dédier, tous les ans, l'espace d'un mois entier.

» Mais puisque, dans les offrandes, il convient de présenter ce qu'on a de meilleur, ils ont, parmi les mois, choisi le plus beau de l'année, le mois de mai, saison des fleurs, qui nous invite à tresser à Notre-Dame une riche couronne avec les fleurs des plus beaux actes de vertu. Pour que cet hommage unisse au charme de la piété celui d'une agréable variété, nous en indiquerons ici la pratique.

» Dans l'appartement de la maison où la famille a coutume de se réunir pour prier en commun, on ornera, la veille du mois, l'image de la très sainte Vierge; on lui dressera un petit autel que l'on décorera le mieux possible, chacun suivant ses moyens. On pourrait, par exemple, y disposer avec art des candélabres et des vases de fleurs. Il serait mieux de choisir à cet effet le local destiné à l'étude, au travail ou aux jeux et aux récréations, afin que ce lieu fût sanctifié et que notre conduite, ayant pour témoins les yeux très purs de Marie, y fût mieux ordonnée.

» La veille du premier jour de mai, la famille réunie devant le petit autel illuminé récitera dévotement le rosaire, ou seulement un chapelet, ou du moins les litanies de la sainte Vierge. Il sera loisible d'y ajouter d'autres prières, suivant les usages ou les diverses nécessités de la famille. Mais pour vouloir augmenter le nombre des prières, il faut prendre garde de diminuer la dévotion et de causer de l'ennui à ceux qui les récitent, surtout si ce sont des enfants ou des séculiers pressés par les affaires.

» Ces prières terminées, on tirera au sort une des fleurs spirituelles que nous indiquons dans ce livre; on la transcrira dans un billet avec les actes de vertus qui doivent être l'exercice

ordinaire de tout le mois. Alors, ou en un temps plus propice, on lira les trois considérations avec l'exemple, destinés à servir de sujet de méditation pour le lendemain.

» Qu'on n'oublie pas de tirer au sort une autre fleur spirituelle parmi celles que nous signalons plus bas, pour la mettre en pratique le jour suivant. La même méthode doit s'observer tous les jours, sauf ce qui concerne la fleur prise pour le mois entier.

» En outre, chaque semaine ou du moins tous les quinze jours, vous vous approcherez des sacrements de pénitence et d'eucharistie avec une ferveur toujours renouvelée.

» Les jours où vous sortirez de la maison, vous n'y rentrerez jamais sans avoir visité une église ou un autel consacré à Marie.

» Pendant ce mois, montrez-vous à tous les yeux parfait serviteur de Marie, et que rien dans vos actions ne puisse déplaire à ses yeux si purs. Enfin vous terminerez le mois par l'offrande de votre cœur à la très sainte Vierge. »

Douze actes de vertus à pratiquer pendant tout le mois de Marie;

à distribuer par le sort à chaque membre de la famille, la veille du mois de Marie.

I. Quand il est l'heure de vous lever, faites-le vite, pour ne pas commencer la journée par un acte de paresse; habillez-vous modestement et récitez la prière ordinaire.

II. Entendez chaque jour dévotement la sainte messe; vous pourrez y réciter l'*Office* de la sainte Vierge.

III. Lisez chaque jour, pendant un quart d'heure, quelque bon livre, comme la vie d'un saint, ou quelque chose sur les fins dernières. Abstenez-vous entièrement de la lecture de livres profanes.

IV. Privez-vous chaque jour de quelque chose qui vous plairait, bien que ce soit permis, comme de la collation, d'une curiosité, de flairer une fleur, d'entendre un morceau de musique, etc.

V. Soyez charitable envers les pauvres; chaque jour faites-

leur volontiers l'aumône de quelque chose, par exemple de votre goûter.

VI. Chaque jour, avant de commencer toute occupation importante de votre emploi, étude ou travail, invoquez le secours de Marie, en récitant à genoux l'*Ave Maria*.

VII. Chaque jour, en sortant de votre chambre et en y rentrant, baisez l'image de Marie, et récitez l'*Ave Maria*.

VIII. Obéissez ponctuellement à vos supérieurs, sans délai, avec joie, tant qu'on ne vous demande rien qui puisse offenser Dieu ou lui déplaire.

IX. Évitez de dire du mal d'autrui ou de le blâmer, même en de petites choses, pour ne pas prendre l'habitude de le faire dans de grandes.

X. Tâchez chaque jour d'engager, par votre exemple ou par vos paroles, quelques-unes de vos connaissances, peu zélées pour le bien, à visiter une église, à dire le chapelet, à se confesser, à communier, et autres choses semblables.

XI. Faites chaque jour quelque mortification de bouche, en laissant, tout à fait ou en partie, le plat qui vous plaît le plus, en ne buvant pas hors des repas, quoique vous ayez soif, etc.

XII. Gardez-vous, pendant ce mois, de commettre des péchés véniels avec pleine délibération.

Douze autres actes de vertus

à tirer au sort, chaque jour, par chaque membre de la famille en particulier.

I. Baisez pieusement dans les livres le nom de Marie.

II. Faites dire, ou du moins entendez une messe de plus pour l'âme du purgatoire, qui, en ce monde, a eu le plus de dévotion pour Marie.

III. Quand l'heure sonne, dites un *Ave Maria*.

IV. Dès que vous êtes habillé, et avant de vous déshabiller pour dormir, tourné vers une église ou vers une sainte image, demandez à Marie sa bénédiction.

V. Tâchez de faire quelque bien à quelqu'un pour lequel il vous semble avoir de l'aversion ou par qui vous avez été offensé.

VI. Gardez avec plus de soin vos sens.

VII. Récitez les cinq dizaines du chapelet, en place d'un agrément à prendre.

VIII. Récitez trois *De profundis* pour l'âme du purgatoire qui fut la plus dévote à la sainte Vierge.

IX. Entendez la sainte messe, ayant toujours les yeux baissés.

X. Pour plaire à Marie, ne transgressez aucune des observances de la maison ou de votre état; surtout de celles que vous avez l'habitude de violer le plus souvent.

XI. Ne donnez aucun déplaisir à personne; supportez bien ceux qu'on pourrait vous donner.

XII. Soyez ponctuel à l'étude, à la prière et à tous les autres devoirs qui vous sont prescrits.

D'autres actes de ce genre peuvent être choisis : des mortifications intérieures ou extérieures, des visites aux hôpitaux, aux prisons, aux malades; des aumônes, des pénitences, etc., selon le nombre et la qualité des personnes qui désirent les pratiquer.

Le plan suivi dans son ouvrage par le P. Dionisi rappelle celui des *Pensées chrétiennes pour tous les jours du mois*, par le P. Bouhours. A chaque jour est assignée une considération très courte, divisée en points de méditation. Deux ou trois exemples feront comprendre la méthode du P. Dionisi.

CINQUIÈME JOUR.

Considération.

Quelle n'est pas la nécessité de se donner à Dieu, puisqu'il a déterminé :

I. Le nombre des *années* qu'il veut vous attendre.

II. Le nombre des *péchés* qu'il veut vous pardonner.

III. Le nombre des *inspirations* qu'il veut vous donner.

EXEMPLE.

S'il y eut jamais un jeune enfant cher à Marie, ce fut certes le bienheureux Hermann, qui changea dans la suite son nom en celui de Joseph, en mémoire du saint époux de la miséricordieuse Vierge.

Dans ses rapports avec Marie, Hermann agissait comme un fils envers sa mère, jusqu'à se permettre de lui offrir des fruits et du pain. De son côté, la Vierge répondait familièrement à l'enfant; elle tendit même un jour sa main virginale pour accepter le petit cadeau qui lui était présenté. Tel était le désir d'Hermann de converser avec Marie, qu'il se privait, les jours de fête, des entretiens avec ses compagnons habituels, pour se rendre à l'église d'un monastère voisin, dédiée à la sainte Vierge.

Un jour entre autres qu'il y était entré pour faire son colloque accoutumé avec Marie, il la vit assise en chaire, ayant à ses côtés saint Jean l'évangéliste qui jouait amicalement avec l'Enfant Jésus. La Vierge appela Hermann, et l'aida même à monter. Il fut alors admis à de suaves entretiens. Qui nous dira les caresses que se prodiguèrent ces deux enfants? Seuls, les saints personnages qui en furent les heureux témoins seraient capables de nous les redire.

L'hommage que vous devez faire à la sainte Vierge, en ce jour, consistera à vous placer sous sa protection, avant de commencer la récréation, en récitant une fois le *Sub tuum praesidium*.

La prière jaculatoire à répéter fréquemment en ce jour, sera : *Ma souveraine, je vous recommande mon âme.*

DIXIÈME JOUR.

Considération

Sur la gloire du paradis où :

I. On possédera *tous les biens* et de l'âme et du corps.

II. On possédera *parfaitement*, sans limites, sans opposition.

III. On possédera *éternellement*, sans fin, sans ennui.

EXEMPLE.

En 1611, un prêtre de Louvain, fort dévoué au culte de Marie, étant tombé malade, fit appeler aussitôt sa sœur pour lui dire qu'il désirait recevoir le saint viatique[1]. Sa famille s'y opposa, lui disant qu'il n'était nullement en danger, bien que, suivant l'avis des médecins, le mal fût jugé assez sérieux. « Faites diligence, leur répondit le malade, car la mort, que vous croyez encore loin, me menace de près : il ne me reste à peine que deux heures à vivre. » Voyant qu'on ne voulait pas prendre son avis au sérieux et qu'on tergiversait encore : « Faites vite, reprit le malade, je mourrai comme je l'ai dit, car la Vierge Marie m'est apparue et m'a dit de me tenir prêt à partir pour le paradis dans deux heures et de recevoir la sainte communion. » A ces mots, sa sœur s'empressa d'obéir. On manda le curé; le malade reçut avec grande dévotion les derniers sacrements; puis, en toute liberté d'esprit, au moment prédit, il rendit le dernier soupir. Marie, dans sa bonté pour son serviteur, n'avait pas voulu qu'il mourût sans sacrements.

La pratique pour honorer particulièrement la sainte Vierge aujourd'hui consistera dans la récitation de trois *Ave Maria* devant son image, en ayant soin de dire lentement ces paroles : *Priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort.*

L'oraison jaculatoire à redire fréquemment durant ce jour sera : *Cause de notre joie, priez pour nous.*

(1) Nous apprenons par les *Lettres annuelles de la Compagnie de Jésus (année 1611)*, que ce prêtre était un savant théologien de Louvain et qu'il faisait partie de la congrégation des théologiens, dirigée par les Pères jésuites. Le fait n'arriva pas à Louvain même, mais dans le lieu natal du prêtre où les médecins lui avaient conseillé d'aller rétablir sa santé (Voir pag. 250-251 des *Annuae Litterae Soc. Jes. anni 1611. Dilingae*, circ. 1620). — Note de l'éditeur.

La congrégation de la sainte Vierge, de l'université de Louvain, qui date du XVI^e^ siècle, a eu l'honneur de compter parmi ses membres des personnages éminents, tels que Ferdinand III et Juste-Lipse. En 1885, elle a célébré avec éclat le 300^e^ anniversaire de sa fondation; actuellement les congréganistes sont au nombre de 562.

QUATORZIÈME JOUR.

Considération

Sur la mort, laquelle est :

I. *Certaine,* puisque chacun doit mourir.

II. *Incertaine,* quant au temps, au lieu, etc., qu'elle soit bonne ou mauvaise.

EXEMPLE.

En 1594, vivait à Vienne un jeune homme joignant à la dévotion pour Marie une pureté de vie admirable. D'ailleurs le vrai service de Marie ne saurait s'associer à l'esclavage du démon. Or, ce jeune serviteur de la Vierge, se trouvant en danger de mort, vit, comme il l'assura lui-même, la Mère de Dieu près de son lit pour l'assister et l'aider dans ce passage. A cette vue, il se mit à chanter doucement le *Salve, Regina,* pour saluer la Mère de miséricorde. Ensuite, il ajouta ces paroles : « Et d'où me vient donc la faveur que la Mère de mon Sauveur vienne jusqu'à moi? » Ainsi avait parlé sainte Élisabeth lorsqu'elle reçut pareille visite. (Luc, I. 43.) Et ce fut dans ces doux colloques avec sa bien-aimée Souveraine qu'il cessa de parler et de vivre.

L'hommage auquel vous devez vous appliquer particulièrement en ce jour, devant l'image de la Vierge, consistera à lui demander son assistance à l'heure de votre mort, et à réciter le *Stabat Mater.*

L'oraison jaculatoire à répéter souvent durant ce jour sera : *Marie, Mère de grâce, Mère de miséricorde, protégez-nous vous-même contre l'ennemi et accueillez-nous à l'heure de notre mort.*

Grand fut le succès de l'opuscule du P. Dionisi en Italie; il ne compta pas moins de dix-huit éditions.

Une singulière équivoque le fit attribuer au P. Joseph-Marie Mazzolari[1]. Sept ans après la réimpression de 1726, on en publiait

(1) Ce religieux fut un insigne serviteur de Marie. Il naquit à Pesaro (Italie), le 11 juillet 1712. Bien que de noble famille, il préféra substituer à son nom véritable

une traduction mexicaine à la Puebla (1733), et le traducteur, jésuite, avertit ses lecteurs que l'auteur du livret en question s'appelait *Marianus Parthenius.* Il est donc probable que le P. Dionisi avait publié la première ou une troisième édition sous ce pseudonyme. Le pseudonyme eut le malheur de faire oublier le vrai nom; et les éditions qui suivirent, à Bologne (1735), à Parme (1744), et, après la mort du P. Dionisi (1754), à Ferrare, Venise, Modène, Parme, Vérone, portèrent le nom de *Marianus Parthenius.*

Or, il se trouva que le P. Mazzolari, dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle, fit paraître plusieurs publications sous le pseudonyme à peu près identique de *Joseph Marianus Parthenius*[1]. Comme on ne connaissait alors ni la réimpression de Dionisi, en 1726, ni la traduction mexicaine de 1733, le public attribua au P. Mazzolari le *Mois de Marie* du P. Dionisi. Ajoutons qu'en 1733 le P. Mazzolari était tout jeune novice de la Compagnie[2].

III

Pour décisive que fût l'initiative du P. Dionisi, il y avait pourtant une grave lacune dans son œuvre : son *Mois de Marie*

celui de *Parthenius,* qui revient à l'expression : fils spirituel de la Vierge. Pendant 27 ans, il professa les belles lettres à Florence et à Rome avec grand succès. Il mourut avec la réputation d'un saint, le 14 septembre 1786. Pendant qu'il était professeur au collège romain, il publia, à l'usage de la congrégation qu'il dirigeait, un recueil de pratiques où il recommande à ses jeunes lecteurs la dévotion du mois de Marie (1763). En 1839, un anonyme, qui se nomme *Mariano secondo,* exhuma cet écrit de l'oubli, et le réédita à Bergame, après l'avoir notablement modifié.

Depuis lors, certains auteurs ont attribué au P. Mazzolari, sans aucun fondement, on le voit, l'origine du mois de Marie; tels Alciati, dans *L'altare maggiore nella chiesa del Gesù,* Roma, 1843 (page 5); le *Giornale di Roma* (1851); le *Catéchisme* de Guillois, etc.

(1) « *Josephus Maria Mazzolari, qui, pro sua in Virginem Deiparam singulari pietate Josephus Marianus Parthenius voluit appellari,...* » J. Boero S. J., *Josephi Mariani Parthenii commentarii et elogia,* Romae, 1855.

(2) Manganotti S. J., ouv. cité. — La *Bibliothèque de la Compagnie* explique ainsi cette confusion : « Le P. Mazzolari publia cet ouvrage (du P. Dionisi) en

ne parlait qu'assez peu de la bienheureuse Vierge. Le P. Lalomia eut l'heureuse idée de la combler, en substituant aux considérations générales de son devancier des réflexions sur les excellences de la Mère de Dieu. C'est peut-être ce mérite original qui fait dire à Moroni : « Le P. François Lalomia fut le premier qui écrivit sur ce pieux usage. Avant lui, on avait publié, à Rome, pour le mois de mai, des points de méditation, dont le sujet aurait pu convenir également à tout autre mois, consacré soit à saint Joseph, soit aux saints anges, soit aux âmes du purgatoire, soit au Sacré Cœur, soit à l'eucharistie. Lalomia, voulant faire quelque chose qui fût spécial à un mois de Marie, puisa uniquement ses sujets dans les vertus et les prérogatives de cette incomparable Vierge, et publia à Palerme, en 1758, *Le mois de mai consacré aux gloires de l'auguste Mère de Dieu, avec des exercices de différentes fleurs de vertus*[1]. »

Voici, par exemple, les considérations du P. Lalomia pour le troisième jour du mois; elles roulent sur l'Immaculée Conception.

Marie a été conçue sans péché, comme Mère du Verbe incarné, et par conséquent, avec une prérogative proportionnée à la grandeur : 1. De la dignité à laquelle elle devait parvenir; 2. des mérites qu'elle devait accumuler; 3. de l'honneur auquel elle était destinée.

1. *De la dignité à laquelle elle devait parvenir.* Marie était prédestinée à la divine maternité, c'est-à-dire à une dignité telle, qu'après Dieu, il n'en est point de plus grande; elle devait donc être ornée d'une pureté telle qu'il n'y en eût point de plus grande qu'en Dieu : or, s'en pouvait-il trouver une plus convenable que l'exemption du péché originel? Oh! combien cette divine Mère est pure et belle! Mais, combien, en comparaison, votre conscience est impure et souillée!

1761. Mais le P. Dionisi doit en avoir publié d'autres éditions sous le pseudonyme de *Mariano Partenio* qu'il porte dans celle du P. Mazzolari. C'est apparemment pour se distinguer du P. Dionisi que le P. Mazzolari a pris le pseudonyme de *Giuseppe Mariano Partenio.* » (Art. Dionisi).

(1) Moroni, *Dictionnaire d'érudition ecclésiastique*, t. 44.

2. *Des mérites qu'elle devait accumuler.* La Mère de Dieu, coopérant à la première grâce, en la multipliant même sans cesse, devait être enrichie d'un trésor de mérites qui surpassât celui de tous les saints ensemble. Et comment Dieu, qui devait l'élever si fort au-dessus de tous les autres, eût-il pu permettre qu'elle contractât avec eux la tache commune? Admirez avec un profond étonnement la pleine et inestimable grâce accordée à Marie, dès le premier instant de sa très pure conception; et, en comparaison de ses mérites si relevés, examinez un peu quels ont été jusqu'ici vos mérites propres; n'ont-ils pas été des mérites pour l'enfer?

3. *De l'honneur auquel elle était destinée.* Marie devait être élevée par son Fils au-dessus de tous les hommes, au-dessus de tous les chœurs des anges, établie reine du ciel et de la terre. Le Fils aurait-il pu souffrir qu'une Mère prédestinée à tant d'honneurs eût été néanmoins, quoique pour un instant, l'esclave d'un rebelle? Lucifer aurait pu se vanter d'avoir eu quelque temps sous son empire une créature élevée par la faveur de Dieu à tant de gloire et de grandeur : cela se peut-il penser? Mais si vous saviez combien il déplaît à Dieu que le démon puisse se vanter de ce que vous, de votre propre choix, vous vous êtes fait son vil esclave!

EXEMPLE.

L'an 1585, au commencement de décembre, près de cinq mille Espagnols de l'armée catholique, lors des guerres de Flandre, se trouvèrent cernés entre Bomel et Bois-le-Duc par une inondation que les troupes hollandaises avaient provoquée, en rompant les digues de la Meuse. Déjà, depuis cinq jours, les vivres commençaient à manquer; le froid redoublait; la crue des eaux augmentait et les mettait de plus en plus à l'étroit; l'ennemi, bien supérieur en nombre, les tenait investis avec plus de cent bateaux, et s'en croyait déjà maître. Enfin ils étaient absolument perdus sans ressource, si la sainte Vierge ne les eût secourus de la manière toute spéciale que voici : un soldat espagnol, creusant la terre pour faire un retranchement devant une église, trouva un

tableau de l'Immaculée Conception, qui semblait tout fraîchement peint. A cette nouvelle, tous ses compagnons accourent et conçoivent un heureux augure de cette découverte. Aussitôt ils s'empressent de porter solennellement le tableau à l'église, et font vœu de se consacrer spécialement à honorer l'Immaculée Conception, s'ils obtiennent leur délivrance. Ce ne fut pas en vain; car, dans ces circonstances où tout paraissait désespéré, au moment de tomber inévitablement au pouvoir de l'ennemi, la nuit même de la fête de la Conception, un vent violent dissipe une partie des eaux, et gèle si fortement le reste, que les Hollandais n'ont que le temps de gagner la Meuse à force de rames, pour n'être pas cernés eux-mêmes par la glace, avec leurs bateaux. Les Espagnols, ranimés par un événement si heureux, les chargent du haut de leurs retranchements; et, dès le lendemain, la glace, qui semblait ne s'être produite que pour leur délivrance, s'étant fondue, livre passage à un puissant secours de de l'armée catholique, qui arrive avec nombre de barques, pour les transporter en lieu sûr. Dès qu'ils y furent à l'abri, leur premier soin fut de former, à l'honneur de leur divine protectrice, l'association qu'ils avaient vouée. (*Guerres de Flandre*, par Strada.)

Le P. Lalomia proposait le « mois de Marie » comme une pratique à accomplir en commun; mais elle ne sort pas encore du domaine privé. Selon ses indications, en un lieu convenable de la maison, on décore une image de la Vierge; on y récite en commun les litanies de Lorette; le plus vénérable de la petite assemblée lit les points de méditation. Dans quelques communautés religieuses, on tirait au sort des actes d'une vertu particulière à exercer. Même recommandation est faite aux familles laïques. L'exercice se termine par une consécration au saint Cœur de Marie. Le reste du jour, on doit s'appliquer à accomplir plus exactement ses exercices de piété et à éviter le péché avec plus de vigilance.

Chose singulière! cet ouvrage, si heureusement conçu, ne fit pas fortune en Italie. Il ne sortit guère des collèges des jésuites de la province de Sicile, qui comprenait l'île de Malte. Il pénétra

cependant dans quelques maisons de la province de Naples. La suppression de la Compagnie arrêta complètement son essor. Il faut attendre jusqu'en 1836 pour le voir reparaître, à Palerme, par les soins du P. Narbone.

En revanche, il lui fut donné d'introduire et de propager le mois de Marie en France, en Allemagne, en Belgique[1], et plus tard en Amérique; il fut, en effet, traduit en anglais (1840) par M. Kenrick, devenu plus tard archevêque de Baltimore. Retiré en Sicile après l'extinction de son ordre, le P. Pierre Doré (1733-1816) le connut et le traduisit en français. De retour en France, il le publia à Nancy, en 1778, sous le titre : *Le Mois de Marie ou le Mois de Mai, consacré à la gloire de la Mère de Dieu; suite de méditations, de prières et d'exemples à l'honneur de la sainte Vierge, par M. François Lalomia, missionnaire d'Italie*[2]. Cette traduction fut dédiée à Madame Louise de France, fille de Louis XV, prieure des carmélites de Saint-Denis. Le succès fut considérable. « Aussitôt que la première édition parut en français, dit le P. Doré, dans l'*Avertissement* de la seconde édition, beaucoup de communautés ferventes, de familles chrétiennes, de personnes pieuses s'empressèrent d'adopter cette pratique de dévotion envers la sainte Vierge. Par là, cette édition fut épuisée presque au sortir des presses, et sembla en demander une seconde. »

Ce qu'était ce bon serviteur de Marie, L'*Ami de la religion* (1816) nous le fait connaître en des termes qui méritent d'être conservés :

« Le 22 mai dernier, mourut ici un homme bien respectable, Pierre Doré, jésuite, âgé de quatre-vingt-trois ans. Il était né en 1733, à Longwez, près Vouziers, dans le diocèse de Reims, et jouissait de l'estime générale qu'il s'était conciliée par sa piété

(1) L'édition publiée en 1840 par la maison Casterman, de Tournai, et qui contribua grandement à la propagation du Mois de Marie en Belgique, est une reproduction fidèle de la 2e édition du P. Doré. Dans l'*Avertissement*, on a seulement substitué aux mots « en France » ceux de « dans notre chère patrie. »

(2) V. *Précis historiques*, 1872, p. 419.

et sa douceur. Il était entré chez les jésuites à l'âge de vingt ans, et professait la rhétorique à Pont-à-Mousson lors de la suppression. Il quitta la Lorraine, à la mort de Stanislas[1], et se retira en Sicile, où il prononça ses derniers vœux. A son retour en France, il exerça les fonctions de directeur des religieuses de la congrégation de Notre-Dame, à Saint-Nicolas-du-Port. La révolution vint l'arracher à ce modeste asile, et il fut mis en prison à Nancy, où il s'était retiré. Après la Terreur, il se livra de nouveau au ministère. Il dirigeait la maison-mère de la doctrine chrétienne de Nancy, qui fournit des maîtresses d'école dans les campagnes. Sa douceur le faisait aimer, en même temps que la sagesse de ses conseils le rendait précieux à consulter. On lui doit la traduction des *Visites au saint Sacrement*, de M. de Liguori, et du *Mois de Marie*. Mais il ne parlait jamais de son travail, et ses amis même ignoraient qu'il fût l'auteur de ces traductions. On ne l'a su qu'après sa mort, en trouvant dans ses papiers la lettre de félicitation que lui écrivit M. de Liguori. Son convoi a été honoré de la présence d'un grand nombre de personnes, qui ont voulu témoigner par là leur respect pour la mémoire d'un saint prêtre. »

Quelques années après la publication du P. Lalomia, le P. Gaétan Buganza[2] crut bon de revenir à la méthode adoptée par le P. Dionisi en la perfectionnant. Les points de méditation indiqués par ce dernier étaient fort brefs et proposés sans beaucoup d'ordre; le P. Buganza leur substitua une série de considérations un peu plus développées et enchaînées d'après la marche des *Exercices* de saint Ignace. Souvent réimprimé, l'opuscule du P. Buganza contribua pour une large part à la diffusion du mois de mai consacré à Marie.

(1) 23 février 1766.

(2) Le P. Buganza, né à Mantoue le 2 octobre 1732, entra dans la Compagnie de Jésus, le 1er octobre 1750, enseigna la rhétorique dans divers collèges et la philosophie à Pérouse. En 1773, il revint dans sa patrie, où il s'employa avec succès au ministère de la prédication et de la confession pour le salut d'un grand nombre d'âmes, et mourut le 12 avril 1812.

IV

La Compagnie de Jésus n'existait plus quand ce pieux exercice, franchissant l'enceinte des cloîtres, des collèges et des domiciles privés, fit son apparition dans les églises paroissiales et devint cérémonie publique.

En 1884, il fut question de célébrer solennellement le centenaire de l'institution *publique* du mois de Marie. Les religieux ministres des infirmes revendiquèrent pour leur congrégation la gloire de cette institution. Le chapitre métropolitain de Ferrare la leur contesta. L'affaire fut portée en cour de Rome par le révérendissime P. Guardi, général de l'ordre, et la Sacrée Congrégation des Rites, sous la présidence du cardinal Parocchi, donna gain de cause aux religieux camilliens[1] (3 avril 1884).

Ce fut sans doute une grande consolation pour les anciens jésuites de voir cette dévotion, jadis née en quelque sorte parmi eux, maintenant accueillie et développée par les fils de saint Camille de Lellis, que tant de liens attachaient à l'ordre de saint Ignace. Saint Camille avait fréquenté les cours du collège romain, et la première maison de son ordre eut pour confesseur un jésuite, le P. Ottaviano Cappelli.

Si la Compagnie ne put, comme corps, favoriser cet essor de la dévotion publique, du moins ses anciens membres s'y employèrent tout entiers. Entre tous se signalèrent les PP. Giobbi et Muzzarelli.

Le premier mit le mois de Marie en grand honneur dans le diocèse de Vérone. L'évêque bénit même solennellement une

(1) On a publié à Rome, en 1884, « *Il mese di maggio consacrato a Maria, secondo la solenne e pubblica istituzione avvenuta in Ferrara nel 1784, ricavato da un manoscritto contemporaneo e pubblicato in occasione del primo centenario per cura del CC. RR. Ministri degl' Infermi.* » L'auteur de ce *Mois de Marie* terminait son petit livre manuscrit par cette note : « *Finisce il mese di Maria. — La di cui divozione ebbe principio nell' anno 1784, nella Chiesa della Visitazione di Maria dei RR. PP. di S. Camillo è stata promossa dall' instancabil zelo del R. P. Luigi Riccioli della stessa Religione.* »

magnifique statue de la Vierge, fruit des aumônes recueillies à la suite des prédications quotidiennes du P. Giobbi, pendant le mois de mai. Il n'en fallait pas tant pour allumer les fureurs jansénistes. Pas plus que la dévotion au divin Cœur, ce culte d'un mois entier rendu à la Reine du ciel ne put trouver grâce aux yeux des sectaires. Ils circonvinrent si bien le faible évêque de Vérone, qu'ils lui arrachèrent la sentence suivante :

« Nous regardons non seulement comme indigne de tout éloge, mais plutôt comme contraire au bon ordre et à la vraie piété, une certaine dévotion appelée *mois de mai,* qui, sous prétexte de rendre plus d'honneur à la Vierge Marie, commence à s'introduire dans quelques-unes de nos églises paroissiales. En conséquence, nous déclarons supprimée et interdite, dans toutes nos églises de la ville et du diocèse de Vérone, ladite dévotion, appelée *mois de mai.* »

Plus heureux que son confrère, le P. Alphonse Muzzarelli (1749-1813) la propagea un peu partout avec le plus grand succès. Il publia en 1787, à Ferrare, où il était bénéficier depuis l'extinction de la Compagnie, un *Mois de Marie* adapté aux réunions publiques. On y lisait comme préface un appel pressant à l'épiscopat italien.

« Très certainement, disait l'auteur, dès que Votre Grandeur aura donné dans son diocèse le signal de cette dévotion, elle ne manquera pas de voir tout aussitôt ses brebis altérées accourir à cette fontaine de salut; car, au seul nom de Marie, tous, justes et pécheurs, se sentent à l'instant émus et consolés. « Tel est l'appât délicieux, dit Jésus-Christ à sainte Brigitte, par lequel j'attire les âmes des pécheurs. » Et de fait, ne voyons-nous pas les cœurs, d'ailleurs les plus endurcis, conserver un reste d'affection pour la Vierge? Quel beau champ s'ouvre donc à Votre Grandeur pour témoigner sa gratitude, son respect et son amour envers une si aimable Mère, et pour consoler en même temps les âmes confiées à ses soins. »

Par la solidité de sa science et l'intrépidité de son zèle, Muzzarelli s'était rendu redoutable aux ennemis de l'Église. Pie VII voulut l'avoir à ses côtés. A peine arrivé, il se mit à répandre

dans Rome la dévotion du mois de Marie, si chère à son cœur; et l'année de sa mort (1813), jusqu'à vingt églises de la capitale du monde chrétien avaient, par ses soins, adopté cette pieuse et salutaire pratique.

V

Si donc il appartient à la famille religieuse de saint Camille de Lellis d'avoir, la première, inauguré à Ferrare, en 1784, le mois de mai comme institution publique et solennelle, il revient au P. Muzzarelli de l'avoir introduite et fortement implantée à Rome, en 1803[1]. Il « prêcha ce mois » à l'église du Gesù jusqu'en 1809. Il publia en outre un opuscule destiné à propager cette pratique hors de Rome.

Le P. Caballero, jésuite espagnol, qui, après la suppression de son ordre, se fixa à Rome et y recueillit, avec une filiale sollicitude, tout ce qu'il put apprendre, de source certaine, sur les travaux des ex-jésuites, en vue de la justification de la Compagnie éteinte, parle en deux de ses ouvrages, de l'origine du mois de Marie.

Au chapitre III de sa *Gloria posthuma Societatis Jesu*, il écrit : « Pour mettre fin à mon travail sur les institutions pieuses et utiles *inventées* par des jésuites, Muzzarelli fut l'*auteur* du mois de Marie. Chaque jour de ce mois, grâce aux prières et aux exhortations qui se font, le culte de Marie, Mère de Dieu, reçoit de grands accroissements. »

Dans le premier de ses *Suppléments à la bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, il s'exprime ainsi : « Muzzarelli mourut à Paris, le 25 mai 1813, c'est-à-dire durant le mois qu'il avait consacré au culte de la sainte Vierge, et qu'il avait appelé *Mois de Marie*. Pour que le peuple chrétien consacrât ce mois à honorer Marie, il avait déployé le plus grand zèle. Nous-même,

(1) Alciati, *L'Altare maggiore*, etc. (p. 5) : « *Nell' anno 1803 fu dal dotto e piissimo P. Alfonso Muzzarelli, già Gesuita, teologo quindi della Sagra Penitenziaria, la prima volta proposta a esercizio di pietà di tutti i fedeli, appunto nella chiesa del Gesù.* » — Voir *Précis historiques*, année 1871, pp. 206 et suiv.

nous sommes témoin de la grande piété avec laquelle ce mois se célèbre ici, à Rome. Aujourd'hui, c'est-à-dire en ladite année 1813, chaque jour, cette sainte cérémonie attire les fidèles en vingt églises et produit dans les âmes les fruits les plus abondants. »

D'après les détails qui précèdent on voit que ces témoignages, pour rester dans la vérité historique, doivent être entendus, non de la première inauguration, en général, du mois de Marie public et solennel, mais simplement de son instauration à Rome par le P. Muzzarelli.

Ce vaillant champion de la foi devait porter la peine de son dévouement au pontife romain. Enlevé de Rome en 1809 et traîné à Cività-Vecchia, il fut jeté, comme un malfaiteur, dans un souterrain humide où la vermine le dévorait. On ne le retira de ce tombeau que pour le déporter en France, au cœur de l'hiver et malgré son âge avancé. Retiré dans un pauvre logement près du couvent des religieuses de Saint-Michel, à Paris, il vit l'exercice du mois de Marie gagner peu à peu du terrain; et, dans la joie de son cœur, il écrivait à un de ses amis de Ferrare : « L'*Ave Maria* que l'on récite à Saint-Crispin pour la propagation de cette dévotion produit de merveilleux effets. Je me recommande aux prières de la confrérie; je ferai mon mois de Marie en union d'esprit avec elle. » Notre-Dame voulut qu'il le terminât au ciel. Quand il expira, le serviteur de Marie tenait à la main une image de la Vierge et ses lèvres murmuraient la prière *Mater mea, adjuva me.*

Citons enfin, parmi les plus ardents propagateurs de cette dévotion, le R. P. Louis Fortis, premier général de la Compagnie de Jésus après son rétablissement dans tout l'univers, qui, au témoignage du P. Beretta, ne prêcha pas moins de quatorze fois le mois de Marie.

Cet exercice de piété règne aujourd'hui sans conteste par tout le monde catholique, à la grande joie des enfants de Marie et pour le plus grand bien des fidèles[1]. On ne compte plus

(1) Rome l'a officiellement autorisée en l'enrichissant de précieuses indulgences :

désormais ceux qui lui ont consacré leur plume ou leur voix, et l'empressement du public religieux, soit à lire les *Mois de Marie*, soit à en suivre les exercices, montre combien cette pratique de dévotion est entrée profondément dans les mœurs du peuple chrétien.

300 jours, chaque jour du mois, pour les fidèles qui honoreront la très sainte Vierge, en public, ou en particulier par des hommages respectueux, de pieuses prières ou d'autres actes de vertu. — Indulgence plénière, une fois dans ce mois, au jour de leur choix, où vraiment repentants, confessés et communiés, ils prieront aux intentions du souverain pontife.

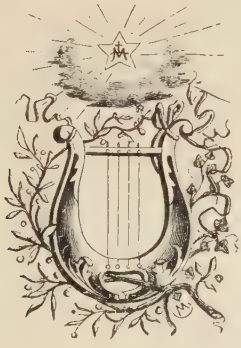
Pie VII avait accordé ces indulgences pour dix ans; puis il les confirma à perpétuité par rescrit de la Sacrée Congrégation des Indulgences (18 juin 1822). V. Beringer S. J., *Les Indulgences*, t. I, p. 2, s. 2.

Le congrès Marial, tenu à Lyon en septembre 1900, a émis les deux vœux suivants (VI et VII de la série générale des vœux) :

VI. — Considérant que le mois de Marie, aujourd'hui partout célébré, l'est, en France, peut-être avec une solennité spéciale; regrettant d'autre part qu'à cette solennité il manque un caractère proprement liturgique, le congrès émet le vœu qu'il soit pourvu à cette lacune, soit par l'institution d'une fête de clôture, soit même par le transfert au 31 mai de la fête de Notre-Dame-Auxiliatrice, ou de toute autre manière.

VII. — Le congrès émet le vœu que, dans chaque diocèse, l'on compose, comme cela s'est fait dans quelques-uns, à Aix et à Angers, par exemple, un *Mois de Marie* des madones, sanctuaires et pèlerinages du diocèse. L'intention de ce vœu est de procurer la vulgarisation de l'histoire locale de la piété envers Marie.

(*Compte rendu du congrès*, t. II, p. 725.)



CHAPITRE IX.

LES CONGRÉGATIONS DE LA SAINTE VIERGE

ET LA

COMPAGNIE DE JÉSUS.

NOTRE-DAME DES CONGRÉGANISTES

Sur cette image, deux groupes de saints et de bienheureux se pressent autour de la très sainte Vierge qui bénit sa famille de congréganistes.

D'une part, ceux qui ont fait partie des congrégations : saint François de Sales, saint Jean Berchmans, saint François Régis, saint Jean-Baptiste de Rossi et le bienheureux Grignion de Montfort.

Vis-à-vis, ceux qui à divers titres ont été directeurs de congrégations : saint François de Hieronymo; les bienheureux Pierre Canisius, Bernardin Realino et Antoine Baldinucci; enfin saint Alphonse Rodriguez, si zélé pour la congrégation de l'île de Majorque.

Devant l'autel se tient saint François de Borgia, que son titre de général des jésuites faisait directeur de toutes les congrégations alors fondées; c'est sous lui qu'elles prirent leur essor. Il est représenté tenant en main le portrait de la sainte Vierge attribué à saint Luc, parce qu'il est le premier qui le fit reproduire.

En avant, à gauche, sont groupés quelques congréganistes des siècles passés : le vénérable Eudes, fondateur des Eudistes; le vénérable Maunoir S. J., apôtre de la Bretagne; Rubens, Condé, Bossuet; Benoît XIV, tenant en main sa célèbre bulle d'or, écrite à la gloire des congrégations; enfin l'empereur d'Autriche, Ferdinand III, qui, dans un acte fameux, consacra ses sujets à la Reine du ciel.

Des congréganistes du XIX^e^ siècle leur font pendant : Pimodan, mourant à Castelfidardo; derrière lui un autre zouave pontifical, mort plus tard jésuite, Théodore Wibaux; l'abbé Dufriche Desgenettes, fondateur de l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires; le P. de Ravignan, le cardinal Mermillod, le docteur Récamier, le célèbre mathématicien Cauchy, enfin le docteur Laënnec, auprès duquel se tiennent deux élèves qui font leur consécration.

MARIE, REINE DES CONGRÉGANISTES

CHAPITRE IX.

LES CONGRÉGATIONS DE LA SAINTE VIERGE

ET LA

COMPAGNIE DE JÉSUS.

« *Frugiferas inter sodalitates, quae in Deiparae Virginis honorem sunt ubique terrarum institutae, principem procul dubio locum obtinet quae Prima-Primaria appellatur.* » (Léon XIII, 27 mai 1884.)

Entre toutes les associations fécondes en fruits de salut, établies dans le monde entier à l'honneur de la Vierge Marie, Mère de Dieu, la congrégation dite *Prima-Primaria* occupe sans contredit le premier rang.

I

PEU d'institutions, dans le sein pourtant si fécond de l'Église catholique, ont recueilli d'aussi beaux éloges que les congrégations de la très sainte Vierge. Grégoire XIII, Sixte V, Clément VIII et Grégoire XV s'étaient plu à les encourager; Benoît XIV mit le comble aux munificences spirituelles de ses prédécesseurs dans sa fameuse « bulle d'or, » *Gloriosae Dominae.*

Après avoir rappelé en termes magnifiques la pensée de saint Ignace dans la création de sa phalange religieuse, il ajoute : « Par une pensée pleine de sagesse, déjà réalisée en mille lieux, entre toutes les saintes

industries de leur institut, les jésuites ont pris à cœur d'enrôler la jeunesse chrétienne dans de pieuses confréries ou congrégations de la très sainte Vierge, Mère de Dieu; et, lui persuadant de se consacrer à l'honneur et au service de celle que l'Esprit-Saint appelle la Mère du bel amour, de la crainte de Dieu et de la vraie science, ils l'aident à s'élever vers les sommets de la perfection chrétienne et la conduisent au port de l'éternel salut. On ne saurait croire quelle salutaire influence ces associations ont exercée dans tous les rangs de la société.

» Les uns, marchant dès leurs plus tendres années dans la voie de l'innocence et de la piété, sous la protection de la bienheureuse Vierge Marie, ont conservé jusqu'à la fin une conduite irréprochable et mérité de couronner leur vie exemplaire par la persévérance finale.

» D'autres, s'arrachant aux séductions des vices qui les enchaînaient misérablement, et de la voie d'iniquité où ils s'étaient engagés, ramenés au droit chemin par le secours de la très clémente Mère de Dieu, entreprirent dans la suite une vie de tempérance, de justice et de piété.

» Plusieurs enfin, grâce à la tendre dévotion qu'ils avaient conçue de bonne heure envers la Mère de Dieu, gravissant les plus hauts degrés de la divine charité, et abandonnant d'un cœur généreux les faux biens et les plaisirs périssables de ce monde, sont allés chercher dans la vie religieuse un état plus saint et moins exposé, et cloués, pour ainsi dire, à la croix avec Jésus-Christ par les vœux de religion, se sont adonnés tout entiers au travail de leur perfection propre et à l'œuvre du salut des âmes.

» Nous-même, qui, dans notre jeunesse, avons été membre de la congrégation de l'Assomption, établie dans la maison professe des jésuites à Rome, nous aimons à nous rappeler que nous prenions part aux pieux exercices de la congrégation pour le grand bien et la consolation spirituelle de notre âme. Aussi regardons-nous comme un devoir de notre charge pastorale de prendre sous notre protection apostolique et d'entourer de nos faveurs ces sortes de pépinières où croissent de solides vertus,

et qui servent si puissamment à la formation de la jeunesse chrétienne et au salut des âmes[1]. »

Lors du troisième centenaire de l'érection canonique de la *Prima-Primaria* (1884), Sa Sainteté le pape Léon XIII, jadis congréganiste au collège romain, témoignait aussi sa bienveillance pour les congrégations :

« Entre toutes les associations fécondes en fruits de salut, dit-il, qui ont été établies dans le monde entier en l'honneur de la Vierge Marie, Mère de Dieu, celle qui occupe sans contredit le premier rang est la congrégation dite *Prima-Primaria*... Cette congrégation, remarquable de tout temps par le nombre de ses associés, prit un tel développement qu'elle ne tarda pas à s'étendre jusqu'aux extrémités du monde; en sorte que, de nos jours encore, elle compte ses affiliations dans tous les pays, même dans les contrées les plus distantes par l'étendue des continents et des mers[2]. »

II

Puisque nous venons de mentionner le troisième centenaire de la fondation de la *Prima-Primaria*, qu'il nous soit permis de rappeler en passant avec quel éclat il fut célébré à Rome. A la pompe déployée en cette circonstance, on pourra mieux juger de l'importance de cette institution des congrégations, dont nous allons retracer l'histoire à grands traits.

« Au lendemain de l'Immaculée Conception, écrivait un témoin oculaire, s'est ouvert ici le jubilé du troisième centenaire de la *Prima-Primaria*. La veille de la fête, plus de 18.000 personnes se pressaient dans la vaste nef du *Gesù*. La belle église de Saint-Ignace était parée, pour l'ouverture du centenaire, comme aux plus beaux jours. Les décorateurs romains ont voulu se surpasser. Les congréganistes ont offert, pour les frais de la solennité, la respectable obole de 8,000 francs; 200 lustres, avec leurs 2,000 cierges, transforment la voûte en un firmament

(1) Bulle *Gloriosae Dominae*, 27 sept. 1748.

(2) Bref *Frugiferas inter*, 27 mai 1884.

radieux. Un tableau de 17 mètres de hauteur, reproduisant l'image de Marie, vénérée dans la chapelle de la *Prima-Primaria*, se détache sur une immense tapisserie de pourpre, au-dessus du maître-autel. Dans le chœur sont rangés les fauteuils destinés aux dignitaires et aux représentants des différentes congrégations de Rome. Le général des jésuites a une place réservée dans le sanctuaire.

» Le premier jour, les élèves du collège germanique sont chargés des cérémonies; le second est réservé aux élèves du collège américain du sud; et le troisième, on choisira des représentants de toutes les nations. Les plus grands artistes des basiliques de Rome se sont donné rendez-vous pour exécuter, en l'honneur de Marie, les plus beaux morceaux de leur répertoire. Les offices durent facilement trois ou quatre heures. Personne ne trouve qu'ils soient longs. La musique, la lumière, la piété des assistants, tout vous fait oublier que les heures s'écoulent. Au ciel, on ne s'ennuiera jamais Ces fêtes ont bien quelque chose du ciel. »

Ces détails se trouvent complétés comme il suit par le correspondant du journal belge *Le Bien public*, de Gand :

« Ici, à Rome, on solennisait ces jours derniers le troisième centenaire des congrégations de la sainte Vierge. Aujourd'hui encore, bien des noms illustres sont inscrits sur les listes des congrégations. Ajoutez à cela la faveur avec laquelle le souverain pontife, jadis [en 1829] membre lui-même de la *Primaria*, accueille tout ce qui se fait pour unir la jeunesse dans les associations de prière et de charité; la magnificence que l'on a déployée dans cette grande et belle église de Saint-Ignace, où les fresques célèbres du P. Pozzi et les marbres précieux brillaient d'un nouvel éclat à la lumière de 200 lustres; la présence de plusieurs membres éminents de l'épiscopat et de la cour romaine aux cérémonies du jubilé, et vous ne vous étonnerez pas de l'immense foule accourue aux fêtes centenaires de la congrégation. Le dimanche 14, dernier jour du *Triduum*, Mgr Schiaffino célébra la messe pontificale et prononça un superbe discours, dont nous espérons vivement la publication. Un résumé ne pourrait qu'en donner une pâle idée : la foi, l'amour pour la sainte Vierge, l'affection du noble

prélat pour la Compagnie de Jésus donnèrent à sa parole éloquente des accents magnifiques.

» Le souverain pontife, auprès duquel ses laborieuses journées rendent l'accès bien difficile, a daigné accorder une audience spéciale au R. P. Sanguinetti, directeur de la congrégation primaire de Rome, ainsi qu'au marquis Serpuli, au commandeur Saint-Michel et au chevalier Centamori, ses premiers dignitaires. Le Saint-Père leur rappela la joie et la consolation des années qu'il passa au collège romain : il se souvenait entre autres d'un discours latin qu'il avait prononcé en l'honneur de saint Louis de Gonzague et des thèses qu'il avait soutenues dans cette université; il avait eu le plaisir de les retrouver dans la bibliothèque vaticane. Il parla de la congrégation (que pouvait-il dire de plus encourageant que ce qu'il a consigné dans le dernier bref du jubilé?); il s'étendit longuement sur les études théologiques et philosophiques du collège romain. « Je suis vraiment content, dit-il, de l'université grégorienne; elle ne peut mieux marcher qu'elle ne marche en nos temps. — « Très Saint Père, » répondit le P. Sanguinetti, ce sera un très précieux encouragement pour les professeurs du collège, si je puis leur faire part » de ces bienveillantes paroles de Votre Sainteté. — Je vous » permets, reprit le Pape, de leur dire, en mon nom, que je suis » pleinement satisfait des professeurs, pleinement satisfait des » résultats qu'obtient leur enseignement, très satisfait du nombre » de leurs élèves; car j'ai appris avec grand plaisir que les classes » sont remplies. On y donne un enseignement solide et approfondi. » Il ajouta encore d'autres éloges, et laissa le directeur et les premiers dignitaires de la *Primaria* sous le charme de son auguste bienveillance. »

III

Les saints, à leur tour, n'ont pas tari d'éloges sur les avantages de ces congrégations. Le témoignage que leur rend saint Alphonse de Liguori est célèbre[1] : il nous tiendra lieu de tous les autres.

(1) *Les gloires de Marie*, IIe partie, 7.

« Certaines gens, dit le saint docteur, désapprouvent les congrégations, sous prétexte qu'elles engendrent quelquefois des querelles, et que plusieurs y entrent par des vues humaines. Mais, si l'on ne peut condamner les églises ou les sacrements à cause des abus, on ne doit pas non plus condamner les congrégations. Les souverains pontifes, au contraire, les ont approuvées avec les plus grands éloges, et les ont enrichies d'indulgences. Saint François de Sales, dans l'*Introduction à la vie dévote* (IIe p. chap. 15), exhorte instamment les séculiers à y entrer. Que ne fit pas saint Charles Borromée pour les établir et les multiplier? Dans ses synodes, il dit positivement : « Le confesseur engagera, autant que possible, ses pénitents à s'affilier à une congrégation : *Confessor pro viribus suadebit ut alicui societati poenitentes adscribantur* » (Act. Mediol. 14). C'est avec raison; car les congrégations, surtout celles de la sainte Vierge, sont comme autant d'arches de Noé, dans lesquelles ces pauvres séculiers trouvent un refuge contre le déluge de péchés et de tentations dont le monde est inondé. Par la pratique des missions, nous avons pu en constater nous-même la grande utilité; généralement parlant, on trouve plus de péchés dans un seul homme qui ne va point à la congrégation que dans vingt qui la fréquentent. On peut la comparer à cette tour de David où l'on trouve mille boucliers et des armes de toute espèce : *Turris David; mille clypei pendent ex ea, omnis armatura fortium* (Cant. IV). Il est facile d'expliquer le grand bien produit par les congrégations : on y trouve un grand nombre de moyens de défense contre l'enfer, on y pratique les moyens de conserver la grâce; ce qui est extrêmement difficile aux séculiers hors des congrégations.

» 1° — Un des moyens pour se sauver, c'est de penser aux vérités éternelles : *Memorare novissima tua, et in aeternum non peccabis* (Eccli. VII). Beaucoup d'âmes se perdent parce qu'elles n'y pensent point : *Desolatione desolata est omnis terra quia nullus est qui recogitet corde* (Jer. XII). Mais ceux qui vont à la congrégation y trouvent le recueillement pour penser aux grandes vérités, dans les méditations, les lectures et les sermons qu'ils y enten-

dent. Mes brebis entendent ma voix, dit le bon Pasteur : *Oves meae vocem meam audiunt* (Jo. x).

» 2° — Pour se sauver il est nécessaire de se recommander à Dieu : *Petite et accipietis* (Jo. xvi). Or, c'est l'exercice habituel dans une congrégation. Dieu nous y exauce avec plus de complaisance, car il a dit lui-même qu'il accorde volontiers ses grâces aux prières faites en commun : *Si duo ex vobis consenserint super terram, de omni re quamcumque petierint, fiet illis a Patre meo* (Matth. xviii). Sur quoi saint Ambroise fait cette réflexion : « Beaucoup d'hommes faibles, réunis ensemble, deviennent puissants; et il est impossible que les prières d'une nombreuse réunion ne soient pas exaucées; *Multi minimi, dum congregantur unanimes, fiunt magni; at multorum preces impossibile est ut non impetrent.* »

» 3° — Dans la congrégation, la fréquentation des sacrements devient plus facile, soit par les règlements, soit par l'exemple des confrères. La persévérance dans la grâce est aussi plus facile, car le saint concile de Trente a déclaré que la communion est « comme un antidote qui nous délivre des fautes journalières et nous préserve des péchés graves : *Tanquam antidotum quo liberemur a culpis quotidianis et a peccatis mortalibus praeservemur.* » (Sess. xiii).

» 4° — Dans la congrégation, on exerce souvent la mortification, l'humilité, la charité envers les confrères malades et envers les pauvres. Il serait bon que dans toute congrégation s'introduisît le saint usage d'assister les pauvres malades de l'endroit.

» Ce serait très bien aussi d'établir, en l'honneur de la Mère de Dieu, la congrégation secrète des confrères les plus fervents. Voici les exercices plus habituels dans les congrégations secrètes : 1° On y fait une demi-heure de lecture; 2° on récite vêpres et complies du Saint-Esprit; 3° on dit les litanies de la sainte Vierge; et les confrères désignés font alors quelque acte de mortification, comme de tenir la croix sur les épaules, et autres choses semblables; 4° on fait un quart d'heure de méditation sur la passion de Jésus-Christ; 5° chacun s'accuse des fautes contre les règles, et en reçoit la pénitence du directeur; 6° un

confrère désigné lit la liste des mortifications pratiquées pendant la semaine; on annonce ensuite les neuvaines qui se présentent, etc.; 7° enfin, on prend la discipline durant un *Miserere* et un *Salve, Regina,* et chacun baise les pieds du crucifix placé au pied de l'autel.

» Voici en outre un aperçu du règlement : 1° chaque jour, l'oraison mentale; 2° la visite au saint Sacrement et à la sainte Vierge; 3° l'examen de conscience, le soir; 4° la lecture spirituelle; 5° éviter les jeux et les divertissements du monde; 6° la communion fréquente et la pratique de quelque mortification, comme la chaîne, la discipline, etc.; 7° recommander chaque jour à Dieu les âmes du purgatoire et les pécheurs; 8° si un confrère tombe malade, tous les autres seront tenus de le visiter. — Mais poursuivons notre sujet.

» 5° — Nous avons dit combien est utile pour le salut la dévotion envers la Mère de Dieu, et les confrères font-ils autre chose que la servir dans la congrégation? Là, combien de louanges et de prières lui sont adressées! On commence par se consacrer à son service, en la choisissant d'une manière toute spéciale pour mère et patronne; on s'inscrit au nombre des enfants de Marie; comme serviteur et enfant choisi de la Vierge, on est secouru et protégé d'une manière toute spéciale pendant la vie et à la mort. Ainsi, tout confrère peut dire qu'il trouve tous les biens, quand il entre dans la congrégation : *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa* (Sap. VII).

» Tout confrère doit donc se proposer deux choses : la première est la bonne intention d'aller à la congrégation uniquement pour servir Dieu et sa sainte Mère, et pour sauver son âme; la seconde est la fidélité à s'y rendre au jour fixe, sans y manquer pour des affaires profanes, car on y va pour traiter l'affaire la plus importante de la vie, l'affaire du salut éternel. On attirera aussi à la congrégation tous ceux que l'on pourra; et surtout, on tâchera de ramener les confrères inconstants.

» Oh! de quels terribles châtiments le Seigneur punit ceux qui abandonnent la congrégation de la sainte Vierge! A Naples, un confrère l'avait quittée; comme on l'exhortait à y rentrer,

il répondit : « J'y rentrerai, quand on m'aura rompu les jambes et coupé la tête. » Ces paroles furent une prophétie : peu de temps après, ses ennemis lui rompirent effectivement les jambes et lui coupèrent la tête (Sarnelli. Congr. p. 1).

» Au contraire, les confrères fidèles sont, grâce à Marie, enrichis de tous les biens temporels et spirituels : *Omnes domestici ejus vestiti sunt duplicibus* (Prov. xxxi). On peut lire dans le P. Auriemma (Aff. p. II, c. 4), les faveurs spéciales que Marie leur accorde pendant la vie et à l'heure de la mort, mais surtout à la mort. Le P. Crasset raconte (Ver. dév. p. II) qu'en 1586 un jeune homme se trouvant sur le point de mourir, et s'étant endormi, se réveilla tout à coup et dit à son confesseur : « O mon Père! j'ai couru le danger de la damnation, mais la sainte Vierge ma délivré. Les démons m'accusaient devant le tribunal du Seigneur; déjà ils allaient m'entraîner dans les enfers, mais la Vierge s'est présentée et leur a dit : « Où menez-vous ce jeune homme? quel droit avez-vous sur une âme qui m'a servie si longtemps dans ma congrégation? » A ces mots, les démons ont pris la fuite; c'est ainsi que j'ai été sauvé de leurs mains. Le même auteur rapporte qu'un autre congréganiste eut aussi à soutenir, à l'heure de la mort, un grand combat contre l'enfer. Mais, après la victoire, il s'écria, transporté de joie : « Oh! qu'il est bon de servir la bienheureuse Mère dans sa congrégation! » Et il mourut pleinement consolé. »

Après de telles paroles d'encouragement, on ne trouvera pas surprenant que les généraux de la Compagnie de Jésus aient vivement recommandé les congrégations. « C'est un levain, disait le P. Mutius Vitelleschi, un levain pur et fort, que la Reine du ciel a déposé parmi la jeunesse;... son ferment se fait sentir et agit sur tous; » il en attendait « des grâces abondantes et des bénédictions infinies; » et il conjurait tous les supérieurs « de ne pas négliger ce puissant soutien des collèges, sous peine de les voir dégénérer et marcher à leur ruine; mais de promouvoir ces associations avec le plus de sollicitude possible, et d'y consacrer les meilleures forces de l'ordre, dût-on pour cela laisser de côté d'autres œuvres : car il ne se peut rien faire d'aussi

grand pour la gloire de Dieu que ce que fait la congrégation pour la jeunesse[1]. »

Il n'y a pas bien longtemps, le R. P. Anderledy, avant dernier général de l'ordre, commentant l'encyclique de Sa Sainteté Léon XIII *Humanum genus*, réchauffait le zèle de tous ses religieux à ce sujet. Après un résumé très succinct de l'histoire des congrégations, il concluait en ces termes : « Rappelons-nous tout ce qu'a jadis obtenu notre Compagnie par le moyen des congrégations de la sainte Vierge Marie; appliquons à propager ces pieuses associations tout ce que nous pouvons avoir d'influence et d'activité, et ne doutons pas que les mêmes efforts ne produisent encore les mêmes résultats[2]. »

IV

Comme la plupart des grandes œuvres, la congrégation de Marie eut les débuts les plus modestes. Le grain de sénevé devait devenir un grand arbre.

On attribue généralement la première idée des congrégations de la sainte Vierge au P. Jean Leonius ou Léon, jésuite liégeois[3]. Mais, d'après le P. Emmanuel Aguilera, cet honneur reviendrait au P. Sébastien Cabarrasi, de la province de Sicile[4]. La con-

(1) Lettre encyclique de 1631 : *De proba juventutis institutione.*

(2) 8 juin 1884.

(3) « *Joannes Leonius, Belga natione, prima hujus operis lineamenta duxit.* » (*Imago primi saeculi*, pag. 359.)

(4) Le témoignage d'Aguilera demande à être cité en entier : « *Primus (P. Sebastianus Cabarrasius) excogitasse fertur Marianas sodalitates, et Syracusis exprompsisse ante annum 1563, quo Joannes Leonius, Belga, a Cabarrasio inventas, eique traditas, in Romanum collegium intulit. Idque et primoeva monumenta Provinciae et Jacobus Riela et Annuae hujus anni litterae apertissime contestantur, quarum ea sunt verba :*

« *Nec minoris est ponderis illud ejus Patris (Sebastiani Cabarrasii) egregium pietatis facinus, memoria sane dignum, quod ipse primus in Societate suscepit : nempe cogendarum sub beatissimae Virginis tutelam concionum aliquot, quibus in eum modum verba factitabat de mortalis generis Patrona Deipara, ejusque in nos benignitate, ut eas, quas nunc congregationes nuncupamus, instituerit*

grégation fondée à Rome par Leonius ne date que de 1563; or, avant cette époque, « le germe de la congrégation avait bourgeonné à Syracuse. » Le P. Cabarrasi était alors régent de grammaire au collège de cette ville. C'était un jeune religieux de haute vertu, dont les PP. Jean Rho, Jacob Riela, Sacchini et Jouvency ont loué l'éminente sainteté. Dieu le favorisa souvent de grâces signalées. Or, le samedi, après la classe du soir, il avait coutume de réunir aux pieds de Marie l'élite de ses écoliers, les faisait prier en commun, et leur parlait, comme les saints savent le faire, des grandeurs et des miséricordes de la Reine du ciel.

Cet exemple fut suivi par plusieurs de ses collègues; les résultats furent surprenants : dans l'espace d'un mois, par exemple, ces congrégations naissantes donnèrent quarante-huit novices à différents ordres religieux[1].

En 1560, le P. Leonius lui succéda dans sa charge, et « travaillant d'abord sur le même personnel, » il n'eut qu'à perfectionner l'entreprise de son prédécesseur.

Trois ans après, Leonius était nommé professeur de grammaire au collège romain. Il y introduisit la congrégation[2] et la

Parthenias. Ejus deinde consilium ac sententiam reipsa omnis secuta est nostra Societas, tanta cum approbatione felicique eventu, ut potius divinum quam humanum inventum luce clarius videatur. »

« *Quare Joannem Leonium, Belgam, eum ipsum fuisse arbitror, quem ad annum 1563, (vide superius,* pag. 176) *eam Religionem Syracusis reperisse diximus et Romam invexisse. Forte enim a Cabarrasio ibi repertam, ibidem exsuscitavit, aut ampliorem fecit : et exinde ejus repertae gloriam sit consecutus; quam tamen Cabarrasio adjudicare nefas est.* » (t. II, pag. 480). — Voir aussi Hattler S. J., *Vie du P. Jacques Rhem* S. J., 1881.

(1) Alberti, *Istor. della Provinc. di Sicil.;* pag. 229 et suiv.

(2) Les membres de la grande congrégation du collège romain, rhétoriciens, philosophes et théologiens, formèrent, en 1569, la première académie littéraire dont il soit fait mention dans l'histoire des collèges de la Compagnie de Jésus. Ce genre de réunion, si favorable aux belles-lettres et si propre à piquer l'émulation des élèves, doit ainsi son origine à la congrégation de Notre-Dame. C'est ce qui explique pourquoi le *Ratio Studiorum* exigeait qu'en règle générale les académiciens fussent déja congréganistes. (*Reg. acad. 2.*

petite église de l'*Annunziata* fut son berceau (1564)[1]. Dieu lui avait réservé la mission d'implanter la pieuse association dans la ville éternelle, d'où elle devait, comme un astre bienfaisant, rayonner par toute la terre.

Après plusieurs années de séjour à Rome, il fut envoyé à Paris où il propagea avec le même succès le culte de Marie. En 1569, il fut désigné par ses supérieurs pour porter secours aux soldats catholiques, alors cruellement éprouvés par les guerres de religion, dans la région Lyonnaise, et enfin mourut pieusement à Turin[2].

C'est donc en 1564, que de jeunes étudiants, au nombre de 70, l'élite du collège romain, se placèrent sous la protection spéciale de Marie, et que furent rédigés les premiers règlements de leur association. En voici la substance[3].

« Les congréganistes se proposaient comme but le progrès dans la piété et les belles-lettres; toutes les semaines ils s'approchaient du tribunal de la pénitence, afin de purifier leur cœur des moindres souillures et de se rendre ainsi agréables à leur Patronne immaculée; tous les mois au moins, ils recevaient la sainte eucharistie; tous les jours, ils assistaient à la messe et disaient ou le chapelet ou certaines prières du *Manuel* de la congrégation; à la fin des classes, avant de quitter le collège, ils méditaient pendant un quart d'heure quelques pensées pieuses,

(1) Cette petite église fut bâtie par les soins d'une nièce de Paul IV, Donna Vittoria Tolfa Orsini, qui en fit don au collège romain (1562). Le cardinal d'Augsbourg, Othon Truchsès, en posa solennellement la première pierre. C'est ce sanctuaire de Marie que saint Louis de Gonzague visita plusieurs fois le jour pendant quatre ans; c'est là qu'il versa tant de larmes de dévotion pendant le saint sacrifice de la messe, là qu'il aima à s'absorber si souvent dans ses sublimes oraisons. Chapelle préférée du saint, durant son séjour au collège romain, elle garda ses précieuses reliques depuis le 15 juin 1620 jusqu'au 5 août 1649. — Au-dessus de la nef centrale est la chapelle de la *Prima-Primaria*, c'est-à-dire de la congrégation mère de toutes les congrégations de la sainte Vierge. En 1870, cette église, si pleine de souvenirs, fut sacrilègement enlevée aux jésuites par les Piémontais.

(2) Barthélemy Fisen S. J.; *Flores Ecclesiae Leodiensis* (1647).

(3) D'après le P. Delplace S. J., *Histoire des congrégations de la sainte Vierge.* — Lille, Société Saint-Augustin, 1884.

et, pendant un second quart d'heure, ils s'entretenaient de leurs bonnes résolutions.

» Le dimanche, après le chant des vêpres et une courte exhortation que leur faisait le Père directeur, ils se rendaient soit aux hôpitaux pour y consoler les malades, soit à d'autres œuvres de charité. Un préfet et 12 autres dignitaires se partageaient le soin d'aider de leurs conseils leurs jeunes condisciples : un Père jésuite présidait tous leurs exercices. Telles sont, d'après Sacchini, les règles qui dirigèrent dans ses commencements la pieuse assemblée; à peu de détails près, ajoutait-il en 1630, elles s'observent encore aujourd'hui. Le grand avantage de ces réunions, comme le remarque le même auteur, était que, unis entre eux par les liens de la piété et du zèle, les élèves évitaient les compagnies dangereuses et échappaient ainsi à l'une des plus périlleuses tentations de la jeunesse. L'expérience devait montrer que c'était une œuvre inspirée par la grâce, pour le progrès des études aussi bien que pour l'avancement dans la vertu. »

V

Grâce en effet au zèle des jésuites, l'idée de la congrégation fit traînée de poudre dans la plus grande partie de l'Europe. Au premier rang brillent comme fondateurs ou zélateurs insignes : le P. François Coster, en Belgique et en Allemagne; le P. Edmond Auger, en France; le vénérable P. Jacques Rem, en Bavière; en Italie, le P. Antoine Spinelli qui, en moins de quarante ans, comptait plus de cinq cents anciens membres de sa congrégation de l'Immaculée Conception dans différents ordres religieux, et le P. Pierre Villafrate qui eut la joie de voir jusqu'à sept cents des membres de sa congrégation, dite de *la Ferveur*, entrer dans les divers noviciats de la Sicile; exemple qu'après la mort du pieux fondateur suivirent plusieurs milliers d'autres congréganistes. Le bienheureux Canisius l'introduit à Fribourg, le bienheureux Campion à Prague, le célèbre Maldonat à Pont-à-Mousson. Plus tard le P. Édouard Scarisbrick, prédicateur à la cour de la reine

Marie, et dans la suite chapelain de Jacques II, parvint à la glisser en Angleterre.

Nous venons de signaler le grand nombre de congréganistes qui, en Italie, passaient du monde dans le cloître. Ce phénomène se reproduisit partout; et l'on a justement surnommé les congrégations de Marie *pépinières de vocations*. Donnons quelques chiffres à l'appui.

En 1581, le collège de Douai fournit à la Compagnie de Jésus 30 novices; en 1594, il en donne 11; en 1596, 12; en 1611, jusqu'à quatre-vingt-dix élèves sollicitent leur admission dans divers ordres religieux, et sur ce nombre 24 entrent dans la famille de saint Ignace. Nous trouvons à Naples, en 1582, 30 vocations religieuses et 21 en 1584. En une seule année, le collège de Rouen donne 20 novices à la Compagnie et 10 à d'autres ordres; et celui d'Amiens, sous la direction du P. Jacques Bordier, plus de 40. En 1611, Louvain comptait 800 congréganistes; 60 revêtent l'habit religieux; la même année, Avignon envoyait 45 de ses étudiants dans différentes communautés; Anvers en donnait 36 en 1612, et 60 en 1628. Or, tous ces candidats à la vie religieuse, à très peu d'exceptions près, étaient congréganistes. En poursuivant cette statistique, on constaterait sans peine que la proportion était presque aussi forte dans tous les grands collèges des jésuites : à Paris, à Pont-à-Mousson, à Toulouse, à Lyon, à Rome, à Palerme, sur les bords du Rhin, en Allemagne aussi bien qu'en Pologne.

« Cette multitude de vocations n'a rien qui étonne, remarque justement le P. Letierce; le germe divin tombé du ciel trouvait des âmes préparées à l'accueillir. Bientôt il se développait en bons désirs, en généreuses aspirations; une culture intelligente l'aidant à se fortifier, il ne tardait pas à porter son fruit. De là cette riche moisson de vocations, où tous les ordres religieux venaient cueillir leur gerbe[1]. »

Bientôt il n'y eut pas un seul des collèges de la Compagnie — et, vers 1600, elle en comptait plus de deux cents — qui n'eût

(1) *Manuel de la congrégation des enfants de Marie*, p. 62.

sa congrégation de la sainte Vierge. Aujourd'hui elles couvrent d'un réseau le monde entier. « Depuis sa fondation canonique jusqu'en 1824, la *Prima-Primaria* de Rome a agrégé 2,476 congrégations; en 1864, leur nombre s'élevait à 9,516, et, dans les dix dernières années, il y a eu 1,880 agrégations. Il y a donc maintenant près de 12,000 congrégations affiliées[1]. »

Franchissant l'enceinte des collèges, les congrégations se répandirent rapidement au dehors, dès que Sixte V en eut ouvert les portes à tous les rangs de la société[2]. On vit s'y presser des hommes de toute fortune et de toute condition : prêtres et nobles, employés et patrons, magistrats, soldats, artistes, marchands, apprentis, paysans. « Quelles merveilles, dit Sacchini, ne plut-il pas à Dieu d'opérer par ce moyen : réconciliation des ennemis, soulagement des misères physiques, défense des opprimés, rétablissement de l'ordre et de l'harmonie dans les familles! Des succès absolument inespérés engageaient à les multiplier. Ces congréganistes étant à un âge où le caractère a plus de fermeté et de consistance, les résultats obtenus dépassaient ceux que produisent les congrégations d'écoliers... [De plus] la maison entière bénéficiait de l'amélioration du chef de famille, aussi bien que l'État du reste : car la société entière profite du perfectionnement des individus[3]. »

VI

Partout les catholiques rivalisèrent d'ardeur. De florissantes congrégations firent revivre en Italie la foi des premiers âges. Rome et Milan en avaient plusieurs, et, dès 1613, Naples en comptait jusqu'à 18, dont 12 se réunissaient au collège, 5 à la maison professe et 1 au noviciat.

Au collège, signalons celles des philosophes, des étudiants, des médecins et des jurisconsultes. Celle des clercs, fondée par le P. François Pavone, en 1611, compta bientôt plus de 400 mem-

(1) Beringer, *Les Indulgences*, t. II, p. II, s. 4.

(2) Bulle du 5 janvier 1587.

(3) Sacchini S. J., *Hist. S. J.*, p. V, l. 7, n. 1.

bres, parmi lesquels on voyait des chanoines de la cathédrale de Naples, des curés, des abbés et des supérieurs de plusieurs monastères avec un grand nombre de religieux, enfin le nonce du pape et le cardinal archevêque, dont l'exemple fut suivi, dans l'espace de quelques années, par plus de 120 évêques; ces prélats se faisaient un devoir d'assister aux réunions, autant que le leur permettaient les obligations de leur charge. Plusieurs généraux d'ordre et 16 cardinaux sortirent dans la suite de cette congrégation. Avant la mort de son fondateur, elle avait essaimé, dans le seul royaume de Naples, en 90 succursales. Ce fervent serviteur de Marie avait encore fondé des congrégations de jardiniers, de portefaix et de maîtres d'écoles. Ses funérailles, célébrées au milieu d'un concours inouï de fidèles, furent présidées par le cardinal archevêque de Naples, entouré de nombreux prélats (1637).

A la maison professe s'assemblaient les nobles et les magistrats, qui distribuaient chaque année aux pauvres honteux la somme de 2,000 pièces d'or. Un local séparé recevait en même temps les domestiques de ces messieurs, en association distincte. Au noviciat, se tenaient les réunions des matelots et et des pêcheurs de profession; ces braves gens, au nombre de deux cents, en 1613, faisaient l'admiration de la ville par la pureté de leurs mœurs.

En 1631, cette même ville de Naples eut à s'applaudir du dévouement des congréganistes dans une circonstance critique. Une éruption du Vésuve avait jeté l'épouvante dans toutes les contrées environnantes; jusqu'à dix mille fugitifs envahirent la cité napolitaine, implorant de la charité publique un abri et du pain. L'administration civile était aux abois. Les congrégations de Marie vinrent à son secours; et, entre toutes, se distingua celle de l'Immaculée Conception : à elle seule, elle logea et entretint à ses frais, dans le *Nosocomium* de Saint-Janvier, hors les murs, plus de seize cents nécessiteux.

Dans un moment de crise analogue, la congrégation des *Mortifiés*, que dirigeait à Syracuse le P. Antoine Filipazzi, accomplit des prodiges de charité.

Vers les derniers jours d'août 1619, la flotte sicilienne, fortement maltraitée dans un combat naval, dut se réfugier dans le port de Syracuse. Les navires étaient encombrés de malades et de blessés, et rien ne se trouvait prêt pour les recevoir. Dans cette extrémité, le P. Filipazzi s'offrit, avec sa congrégation, à secourir ces infortunés. Sous sa direction, on élève aussitôt trois vastes hôpitaux en planches, où sont débarqués les malades. Les congréganistes vont ensuite quêter par la ville matelas, linge, couvertures, aliments et remèdes de toutes sortes; soignent ces malheureux avec tendresse et leur rendent tous les devoirs de la plus humble charité. Peu succombèrent à leurs blessures, entourés, du reste, de tous les secours de la religion. Les autres ne se lassaient pas de proclamer bien haut qu'ils devaient leur salut, en grande partie, au charitable jésuite et à ses congréganistes[1].

Par le moyen des congrégations, il était facile de tenir toute une ville comme dans la main, au plus grand profit de la religion et de l'État. Voici, par exemple, comment les différentes classes de la société, à Messine, se trouvaient réparties en quinze congrégations :

« La première, celle des *rhétoriciens* et des *humanistes*, comptait près de mille membres; la deuxième, instituée en 1582, était celle des *nobles*, sous le vocable de l'Annonciation; elle s'occupait de secourir les pauvres pour dettes; les *maîtres* ouvriers formaient la troisième, dite de la Purification; la quatrième, celle de la Nativité de Notre-Dame, comprenait les *ouvriers* déjà habiles dans leur état, et la cinquième, sous le même nom, recevait les *apprentis*. Celle de la Visitation, la sixième, se composait des *écoliers* de grammaire. Les *philosophes*, les *étudiants en droit* et les *élèves de théologie* formaient la septième sous le vocable de l'Immaculée Conception; les *marchands*, dans la huitième, honoraient Marie sous le même titre d'Immaculée; la neuvième était celle des *prêtres*, avec la Visitation pour fête patronale; la dixième était *secrète :* les 33 membres qui la composaient s'environnaient

(1) Aguilera, t. II, p. 79.

de mystère; leur patronne était Notre-Dame de la Piété. Les *mendiants* s'enrôlaient dans la onzième : ils prélevaient une dîme sur les aumônes qui leur étaient faites pour subvenir aux frais de leurs assemblées; la congrégation de l'Assomption, la douzième, ne recevait que les *gens de robe;* dans la treizième se pressaient les *petits enfants :* Marie au temple était leur patronne. La quatorzième s'occupait de la *communion générale;* on l'appelait aussi de la Nativité. Enfin la quinzième, dite de la sainte conversation de Marie avec Jésus, se recrutait dans tous les rangs et dans *tous les états*[1]. »

VII

Sous l'impulsion du vénérable P. Vincent Caraffa, la congrégation des nobles offrit à la grande cité napolitaine le spectacle de vertus souvent héroïques, inexplicables même sans une assistance spéciale de la Reine du ciel.

Quelque temps après en avoir pris la direction, le P. Caraffa tomba très gravement malade et se vit bientôt abandonné des médecins.

« En cet état, raconte en son style ingénu un de ses historiens, sur les cinq heures du soir, un Frère, qui lui était fort familier, entra dans sa chambre. Si tôt que le Père le vit, il éclata en grands soupirs et lui montra sur son visage un extrême déplaisir. Celui-ci, étonné d'une chose si extraordinaire, lui demanda avec une grande affection qu'est-ce qu'il avait, et d'où lui venaient ces larmes et cette douleur? Mais le Père ne lui répondit qu'à moitié, disant avec un grand sentiment : « Que Dieu vous pardonne! allez-vous-en et me laissez seul. »

» L'autre, se doutant qu'il y avait quelque chose de remarquable, eut plus de désir de savoir ce qui se passait, et se mit à le prier de lui dire en toute confiance pourquoi il pleurait; et il le pressa tant que le Père, pour se défaire de lui, promit de le lui dire, mais en un autre temps, le priant de se retirer promptement pour lors.

(1) E. Letierce S. J., ouv. cité, p. 91. — Gumppenberg S. J., *Atlas Marianus*, n. 1081, d'après l'*Iconologia Messinensi* du P. Placidus Samperius.

» Ce Frère, s'en étant allé, ne manqua pas de retourner au bout de deux heures. Mais, avec toutes ses prières et quelques instances qu'il fît, il n'en put tirer une seule parole.

» Le matin suivant il revint, sollicite le Père de lui tenir promesse, le presse puissamment, et lui proteste qu'il ne cesserait jamais de le molester, et ne s'en irait point de là qu'auparavant il ne lui eût donné cette satisfaction. Enfin son importunité le gagne, et, sous l'assurance d'un secret inviolable, il lui dit : « Quand vous entrâtes en ma chambre, la Reine des cieux y était venue m'offrir ou la vie ou la mort, selon ma volonté, et me disait que je choisisse l'une ou l'autre. Pour moi, je remis en ses mains et le vivre et le mourir, lui déclarant que je n'avais rien d'agréable que ce qui lui plairait; que la mort ne me serait désagréable, sinon parce que je ne laissais pas la congrégation remise encore en ce bon état que je désirais pour son honneur. Que si cela tournait à sa gloire, je ne refusais pas de vivre. Pendant que je disais cela, vous survintes. »

» Le Frère, pour savoir mieux le tout, lui demanda si alors vraiment il veillait, ou si c'était seulement une vision en dormant. « Je veillais sans aucun doute, » répondit-il; et il ajouta « qu'il avait eu autrefois de semblables consolations[1]. »

Dès ce moment, le zèle du saint directeur ne connut plus de bornes. Dieu et ma congrégation! répétait-il sans cesse; car en ce monde il ne connaissait point d'autre affaire. Son compagnon d'apostolat venait-il le trouver, il ne manquait pas de l'accueillir par ces paroles : « Qu'y a-t-il de nouveau dans la congrégation? Mon Père, ces messieurs deviennent-ils des saints? »

Tous les mardis, les congréganistes se rendaient à l'hôpital des incurables. C'était un spectacle émouvant de voir ces gentilshommes empressés à rendre à ces malheureux les plus humbles services. Panser leurs plaies, faire leur lit, aider les infirmes, consoler les moribonds, ensevelir les morts, tout cela ne paraissait qu'un jeu à ces fervents chrétiens, à voir leur visage serein et joyeux. En certains jours solennels, ils offraient à leurs chers

(1) Thomas LE BLANC. *Vie du P. V. Caraffe*, l. II, ch. 12.

incurables un banquet opulent. L'hôpital se transformait en palais : les grandes murailles nues étaient tendues de tapisseries et d'étoffes de soie brodées d'or; nappes et serviettes fines, eaux de senteur pour les mains, vaisselle en argent, concert pendant le festin, morceaux choisis et desserts de toutes sortes, rien ne manquait pour fêter dignement la royale pauvreté de Jésus dans ses membres souffrants.

Les galériens avaient part aussi aux bienfaits de la congrégation. Le passage d'une bande était-il signalé, le P. Caraffa et ses nobles congréganistes allaient à leur rencontre, la croix en tête, en chantant les litanies. On les conduisait dans une grande salle, où, après leur avoir lavé les pieds, les gentilshommes leur servaient un somptueux repas. Le Père leur adressait ensuite une chaleureuse exhortation; une quête, toujours très fructueuse, terminait la cérémonie, et servait à délivrer immédiatement les prisonniers pour dettes.

Le zélé directeur tenait beaucoup à la splendeur du culte divin; aussi, ses congréganistes lui donnaient-ils d'une main libérale. L'un d'eux lui offrit un jour quinze cents ducats. Une autre fois, comme il avait besoin d'une certaine somme pour parer l'autel, il en parla à un des dignitaires de la congrégation. Celui-ci répondit qu'il serait peut-être malaisé de la trouver. « Comment! reprit le Père, la *Grande Mère* [c'est ainsi qu'il avait coutume d'appeler Notre-Dame] ne pourra-t-elle donc pas nous la procurer? » Le jour même, on lui remettait une aumône de trois cents écus.

Quant à la vie intérieure, le P. Caraffa ne négligeait rien pour la maintenir intense et généreuse au cœur de ses congréganistes.

Les communions générales, l'adoration du très saint Sacrement pendant les folies criminelles du carnaval et aux sept principales fêtes de la sainte Vierge, surtout les *Exercices* de saint Ignace qu'il leur donnait chaque année pendant huit jours, nous livrent le secret de ces prodiges de vertus, dignes des plus beaux âges du christianisme.

Mais l'industrie la plus étonnante peut-être de son zèle fut

ce qu'il appelait la congrégation *secrète*[1]. Elle se réunissait tous les vendredis, à la tombée de la nuit. On y honorait par la prière et par la pénitence la mémoire de la passion du Sauveur. Ce jour-là, le saint homme gardait un silence absolu, l'esprit tout occupé de sa réunion du soir. Quelqu'un venait-il lui parler affaires : « Ne savez-vous pas, répondait-il simplement, qu'aujourd'hui il y a congrégation secrète? » Le moment venu, il s'enfermait dans une petite chambre et méditait pendant deux heures, dans l'obscurité. Il sortait de là plein de l'esprit de Dieu, pour communiquer à l'élite de ses congréganistes les flammes du divin amour.

La salle était tendue d'étoffes de deuil; sur une petite estrade, recouverte d'un drap noir, était couchée une statue du divin Maître; tout autour étaient disposées des couronnes d'épines. On commençait par lire un passage de saint Jean Climaque sur les austérités pratiquées jadis dans les cloîtres. Chacun des assistants ceignait alors une couronne d'épines et allait tirer d'une urne un petit billet, assignant soit une mortification à faire, soit une sentence à méditer. Puis on chantait l'*Office* des plaies de Notre-Seigneur; après quoi, ceux qui le voulaient pouvaient s'accuser de quelque faute et demander une pénitence. Le P. Caraffa parlait ensuite une demi-heure sur les souffrances du Rédempteur, avec cette éloquence que donne l'amour passionné. Une longue et rude discipline terminait les pieux exercices.

Admirable humilité des saints! Tandis que le bon Père sanctifiait ainsi la populeuse ville de Naples, il se croyait bien au-dessous de sa tâche et en gémissait devant Dieu. Comme

(1) Voir plus haut, page 287.

Il existait d'autres congrégations du même genre dans plusieurs villes d'Italie. En dehors de l'esprit de ferveur qui leur était commun, chacune avait ses exercices propres et ses statuts particuliers.

Celle de Messine, par exemple, n'admettait jamais plus de 45 membres, dont 12 ecclésiastiques et 33 laïques, appartenant à tous les rangs de la société, en mémoire, peut-être, des 12 apôtres et des 33 années de la vie de Notre-Seigneur sur la terre. (Aguilera, t. II, p. 53).

un de ses frères en religion l'engageait à se modérer un peu dans son ardeur pour les pratiques de la congrégation, sous peine de succomber bientôt : « Oh! mon Père, répondit-il, mais c'est cela même que je souhaite par-dessus tout. Puisque je ne puis déposer cette charge de directeur de la congrégation qu'en mourant, il me serait avantageux de mourir et de ne pas occuper plus longtemps une place qu'un autre remplirait mieux que moi. »

La congrégation de la maison professe à Rome pouvait, à elle seule, se glorifier d'avoir vu, après un siècle, plus de 80 de ses membres élevés à la dignité cardinalice, et en 1690, elle se trouvait « composée de 28 cardinaux, de 39 archevêques et évêques qui servaient d'exemple à un nombre considérable de princes et d'autres personnages illustres qui s'y assemblaient régulièrement à la grande édification de tous les fidèles[1]. »

Cette congrégation, nommée *congrégation des nobles*, avait été fondée par le vénérable P. Mastrilli S. J., plus tard glorieux confesseur de la foi au Japon. Elle s'était donné pour mission spéciale d'apaiser les haines et de bannir les inimitiés, si vivaces et si profondes dans les contrées méridionales[2]. A cet effet, elle s'était divisé les seize quartiers de la ville. Un dissentiment venait-il à éclater quelque part, les congréganistes, d'accord avec le clergé paroissial, s'employaient aussitôt à ramener la concorde. Un secrétaire consignait sur un registre, livre d'or de la charité, les réconciliations opérées au nom de la Vierge, Reine de la paix.

Les historiens de la Compagnie ont conservé la mémoire d'une sorte de procession de charité dont une autre *congrégation des nobles*, dirigée par le P. François Raiato, donna à la ville de Palerme l'émouvant spectacle. Dans nos cités à moitié païennes, semblable démonstration paraitrait aujourd'hui folie ou scène carnavalesque. Alors, elle parut — ce qu'elle était en réalité — le triomphe de la charité chrétienne.

(1) Crasset S. J., *Histoire abrégée des congrégations.*

(2) Jouvency, *Hist. S. J.*, p. V, l. XVI, n. 32.

Les congréganistes, tous gens de qualité, quelques-uns même de la première noblesse, avaient résolu de visiter, en corps, les détenus et de leur offrir un repas de fête. Ils se réunirent donc à cet effet, le 16 août 1618, à la maison professe.

De là, ils se rendirent à la prison processionnellement et par le plus long chemin. Ils s'avançaient deux à deux, tenant chacun par une anse une corbeille ornée de fleurs et remplie d'aliments de choix. Les prêtres congréganistes ouvraient la marche; après eux, venait le préfet de la congrégation, Pierre Leyva, auquel ses hauts faits d'armes avaient conquis le prestige de la gloire militaire; suivaient les dignitaires, parmi lesquels on remarquait le duc de Montalto; comme ses infirmités lui rendaient la marche impossible, il se faisait porter en chaise, mais en chaise découverte, afin qu'on pût le voir chargé comme les autres des présents de la charité. Puis défilait le reste du cortège, que fermait le P. Raiato portant lui aussi sa corbeille.

Ils allaient silencieux, les yeux baissés, excitant sur leur passage une curiosité mêlée de vénération. C'était, en effet, la première fois que les habitants de Palerme étaient témoins d'une pareille défaite du respect humain.

Arrivés à la prison, ils tinrent à honneur de servir eux-mêmes les prisonniers. Telle était l'opulence du festin que les restes n'en furent épuisés qu'au bout de trois jours[1].

VIII

La page de l'histoire des congrégations en France n'est pas moins belle.

Établie d'abord au collège de Clermont à Paris, probablement par le P. Leonius lui-même (1569), la congrégation donna un merveilleux essor à la piété des élèves qui s'y pressaient en foule. Tandis qu'elle s'attirait les récriminations jalouses du docteur Pelletier et de l'université, elle recevait dans ses rangs

(1) Aguilera, t. II, p. 71.

un enfant de treize ans qui devait l'illustrer à jamais, le jeune François de Sales. Membre de la congrégation pendant six ans, il en remplit à plusieurs reprises les premières charges. On sait que ce fut durant son séjour au collège de Clermont que, tenté de désespoir par l'ennemi, le saint congréganiste dut la victoire à la protection de la Reine du ciel.

Voici, en effet, ce que François Favre, son domestique, déclara dans son premier interrogatoire canonique pour la béatification de son vénéré maître :

« Je sais que, vers l'an 1680, envoyant à Paris le serviteur de Dieu pour continuer ses études, son père voulut le placer au collège de Navarre, où accourait la fleur de la noblesse; mais, craignant d'y perdre son innocence, il alla se jeter aux pieds de sa mère pour la conjurer d'obtenir de son père qu'il fût plutôt envoyé au collège des Pères jésuites, sachant que c'était le véritable séminaire de toutes les vertus, ajoutant ces belles paroles : « Que ce serait un plus grand contentement pour ses parents de le voir revenir dévot disciple de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que docte et élégant courtisan. » Je sais que chez les Pères jésuites, à Paris, il se confessait tous les huit jours. Il demanda à entrer dans la congrégation, où il donna de si bons exemples, qu'il fut plusieurs fois élu préfet et assistant, et qu'il fit d'admirables discours aux postulants.

» Quand il n'était ni au logis ni au collège, il fallait le chercher dans quelque église ou monastère.

» Je sais que, deux ans après, il fut assailli par une cruelle tentation de désespoir; il se croyait au nombre des réprouvés, ce qui lui occasionna une affreuse jaunisse couvrant tout son corps; les médecins désespéraient de sa guérison, comme lui désespérait de son salut.

» Il entra dans l'église de Saint-Étienne-des-Grès, où il allait souvent faire ses prières devant une image de la Vierge. Ayant aperçu, affichée à la muraille, la prière de saint Bernard : *Memorare*, Souvenez-vous, ô très pieuse Vierge Marie, il la récite en fondant en larmes; il fait vœu de virginité perpétuelle, et, aussitôt, l'espérance rentre dans son âme et la santé dans son

corps. Pour témoigner sa reconnaissance à la Mère de Dieu, il s'obligea à réciter le chapelet tous les jours de sa vie; j'ai appris qu'il n'y a jamais manqué[1]. »

« Quant est des maisons religieuses plus réformées, dit un vieil auteur, comme sont celles des chartreux, capucins et minimes, il se peut dire avec vérité que le collège de Paris a esté comme leur commun séminaire... A quoi la congrégation de Notre-Dame, erigée au dict collège, a grandement servy : en laquelle, outre un très grand nombre de jeunes escholiers, se sont veus plusieurs prélats, docteurs, conseillers, advocats, marchands. Les exhortations s'y fesoient d'ordinaire par quelques grands théologiens : les méditations, pénitences, confessions et communions y estoient fort fréquentées. Ces dévotions y estoient facilement entretenues par le moien des grandes messes et vespres qui s'y chantaient en musique et avec un grand appareil tous les dimanches et festes; les roys Charles neufiesme et Henri troisième, les roynes, princes, princesses, évesques et seigneurs de la cour de Parlement ne dédaignant pas la petite chappelle de ce grand collège[2]. »

Une autre congrégation, établie au noviciat des jésuites, du faubourg Saint-Germain, comptait parmi ses membres les princes Ferdinand et Charles de Lorraine; mais, comme les riches et les puissants du siècle, les gens de service avaient leurs réunions, « afin que, dit un vieux document, venant accompagner leurs maîtres, au lieu de les attendre inutilement pendant les deux heures que durait l'assemblée, ils eussent également l'occasion de faire les mêmes exercices en l'honneur de la Vierge Marie. »

De tout temps, Paris a vu affluer dans ses murs des bandes de ces pauvres enfants qui viennent, du fond des provinces, chercher dans la capitale du travail et du pain, et n'y rencontrent le plus souvent que la plus extrême misère. Dès l'ori-

(1) *Traits inédits de la vie de saint François de Sales, d'après les dépositions de son domestique*, 1878.

(2) Carayon, *Documents inédits concernant la Compagnie de Jésus*, vol. I.

gine, les congrégations s'occupèrent de secourir leur détresse.

Vers la fin du XVI[e] siècle, un congréganiste de Reims, Étienne Joly, se trouvait à Paris pour y terminer ses études. A la vue de ces petits vagabonds que la faim et le désœuvrement jetaient en pâture à tous les vices, son cœur s'émut; il les réunit, les nourrit, les instruisit et pourvut à leurs plus pressantes nécessités. A sa mort, cet héritage de charité passa aux mains d'un autre enfant de Marie, M. Hélyot. Tandis qu'il ramassait sur le pavé de la grande ville cette jeunesse abandonnée, sa femme, digne émule de ses vertus, recueillait de son côté les petites filles sans asile. Après eux, un saint prêtre, François du Breuil de Pontbriand, se constitua jusqu'à son dernier soupir le père de cette intéressante famille. Enfin le vénérable Jean-Baptiste de Salignac-Fénelon lui succéda dans la direction de cette belle œuvre, jusqu'à son martyre, en 1793.

La seule ville de Lyon comptait, il y a deux siècles, jusqu'à 11 congrégations, dont 4 d'artisans. Le 28 mai 1679, le recteur du collège des jésuites pouvait dire aux échevins de la ville : « Nous avons une complaisance particulière d'être employés à éclairer, tous les dimanches, des artisans grands et petits, des gagne-deniers..., et avec tant de foule que notre collège, surnommé le grand par excellence, est trop petit pour les recevoir. » Dix ans plus tard, il ajoutait : « Dans ce collège, près de 2,000 de vos enfants sont élevés aux belles-lettres; près de 4,000 congréganistes sont instruits à la piété. »

Avignon possédait également un grand nombre de congrégations[1]. Au XVIII[e] siècle, elles comprenaient un total de 2,000 membres, répartis entre 9 centres.

IX

A Rouen florissait une congrégation, digne à plus d'un titre d'arrêter notre attention.

(1) Marcel Chossat S. J. — *Les jésuites et leurs œuvres à Avignon* (1553-1768), chap. 7 et 19.

Le 22 février 1762, lisons-nous dans la *Semaine religieuse* de Rouen (année 1884), on vit périr, en cette ville, une œuvre de plus d'un siècle et demi d'existence, et qui avait été pour ses membres, et pour bien des malheureux qu'elle soulageait, une source de bénédictions.

Le parlement de Normandie, infecté de jansénisme et d'esprit philosophique, venait de porter un arrêt de proscription contre tous les établissements des jésuites de son ressort. Cet acte atteignait du même coup toutes les œuvres fondées par eux dans l'intérêt de la religion, et qu'ils s'appliquaient à faire fleurir. Parmi les principales se trouvait la congrégation de la très sainte Vierge, érigée dans le collège, pour les messieurs de la ville, sous le vocable de l'Assomption. Sa dernière réunion eut lieu le 2 février 1762.

Il y avait au collège de Rouen trois congrégations de la très sainte Vierge, adaptées aux besoins spirituels de diverses classes de la société.

La première, celle des écoliers, était exclusivement composée d'un certain nombre d'élèves du collège.

La deuxième, établie pour les ouvriers, réunissait une élite d'hommes de métiers, qui voulaient honorer d'une manière spéciale la très sainte Vierge et mériter sa protection.

Enfin la troisième était réservée aux messieurs de la ville. Elle recevait la noblesse, les magistrats, la haute bourgeoisie et ceux des élèves, sortis du collège, qui avaient appartenu à la congrégation des écoliers.

Chaque congrégation avait, dans le collège, sa chapelle, ses réunions privées, son organisation à part, ses œuvres, ses pratiques et son directeur.

Dans la liste des éminents religieux qui dirigèrent, à Rouen, la congrégation des messieurs, nous remarquons le professeur du grand Corneille, le P. Claude de Lidelle. Ce dernier avait employé ses dernières années à terminer divers ouvrages, parmi lesquels le plus important était la *Théologie des saints* en deux volumes in-4°. Avant de le livrer à l'impression, le vieux professeur, qui, malgré les glaces de l'âge, avait toujours conservé

pour son ancien élève le cœur d'un père et d'un ami, voulut lui communiquer son travail. Corneille, chez qui l'éclat d'une gloire encore sans rivale n'avait point tari l'estime et la reconnaissance pour le maître de son enfance, voulut lui en donner un témoignage impérissable. Il lui adressa une gracieuse épître, qui fut publiée, en 1668, en tête de l'ouvrage. Elle se termine par ces deux strophes touchantes :

J'en connais par toi l'efficace[1],
Savant et pieux écrivain,
Qui jadis de ta propre main
M'as élevé sur le Parnasse.
C'était trop peu pour ta bonté
Que ma jeunesse eût profité
Des leçons que tu m'as données :
Tu portes plus loin ton amour,
Et tu veux qu'aujourd'hui mes dernières années[2]
De tes instructions profitent à leur tour.

Je fus ton disciple, et peut-être
Que l'heureux éclat de mes vers
Éblouit assez l'univers
Pour faire peu de honte au maître.
Par une plus sainte leçon
Tu m'apprends de quelle façon
Au vice on doit faire la guerre.
Puissé-je en user encor mieux!
Et comme je te dois ma gloire sur la terre,
Puissé-je te devoir un jour celle des cieux!

Par son très obligé disciple,

Pierre de Corneille.

(1) L'efficacité de la grâce.

(2) Corneille avait 62 ans.

Le poète ajoutait avec modestie cette réminiscence d'Horace :

Quod scribo et placeo, si placeo, tuum est.

Parmi les œuvres admirables qu'accomplissait la congrégation des messieurs, citons seulement les œuvres extérieures de charité.

Une commission exécutive, composée des principaux congréganistes, était chargée de la répartition des aumônes. Elle se réunissait tous les dimanches sous la présidence du Père directeur. Pour que ces secours fussent donnés aux vrais nécessiteux et ne devinssent pas un encouragement à la paresse, on avait établi une liste des pauvres, qui mentionnait leur âge, leur demeure, leur métier, le nombre de leurs enfants, etc.

Une distribution se faisait à la congrégation même, une fois par semaine, à jour fixe. Les autres secours, surtout pour les pauvres honteux, étaient portés à domicile par quelques congréganistes, qui s'efforçaient toujours, en soulageant les misères corporelles, de pourvoir aussi aux besoins des âmes par des avis charitables et quelques paroles de consolation. Ce genre d'aumône secrète s'élevait annuellement à 300 ou 400 livres; mais il prit des proportions inattendues à la veille de la suppression de la congrégation (1761), où il s'éleva à la somme de 705 livres. C'était comme une protestation contre l'iniquité de la mesure qui allait la frapper.

La troisième classe d'infortunés soulagés par les congréganistes était celle des prisonniers. Les portes de la conciergerie leur étaient ouvertes, et quelques-uns y allaient chaque semaine, bien moins pour subvenir aux besoins impérieux de la vie que pour inspirer à ces malheureux, que la justice avait flétris et que la société rejetait de son sein, des sentiments de résignation et de repentir. Ces criminels, en voyant descendre dans leur cachot des hommes souvent d'un rang élevé, qui venaient, par le motif de la charité la plus pure, compatir à leur situation et les traiter en frères, leur prêtaient volontiers l'oreille et revenaient sincèrement à Dieu.

X

La France catholique se glorifie à bon droit de l'admirable institution du séminaire des *Missions étrangères*. Or, n'est-ce pas à la congrégation qu'elle doit ses premiers membres ?

« Le P. Alexandre de Rhodes, après avoir travaillé quelque temps à Goa, se rendit en Conchinchine et au Tonkin, théâtre de ses immenses travaux pendant près de trente années. Se sentant vieillir, il se décida à revenir en Europe demander des ouvriers assez nombreux pour achever la conquête spirituelle de ces royaumes. Chargé par Innocent X et par ses supérieurs de prêcher en France une croisade, il fut accueilli avec bienveillance par toutes les classes de la société. Le vénérable missionnaire, par sa présence et par ses discours, anima de son zèle un grand nombre de prêtres. Parmi ces nouveaux apôtres, trois furent pris dans la congrégation de la sainte Vierge, que dirigeait le P. Bagot[1], jésuite, pour être sacrés évêques d'Héliopolis, de Bérithe et de Métellopolis : cette congrégation devait être le germe des Missions étrangères[2]. »

(1) Le P. Jean Bagot, né à Rennes en 1590, mourut à Paris, en 1664, après 55 ans de vie religieuse. Telle fut sa réputation de science et de sainteté, que Louis XIII le choisit pour confesseur. Mais l'homme de Dieu, dont la maxime favorite était : *Ama nesciri, et pro nihilo reputari*, obtint du roi, à force d'instances, la faveur de rentrer dans l'obscurité de la vie commune. Dès lors, il s'occupa jusqu'à la mort des congrégations de la sainte Vierge, où se formèrent, sous sa direction, tant d'âmes d'une vertu éminente, hommes du monde, prêtres, religieux, prélats et missionnaires.

(2) Mgr Fèvre, *Histoire de l'Église*, t. XXXVIII, ch. 3.

« Le P. de Rhodes, dit Adrien Launay, vint en Europe demander au souverain pontife des évêques pour le Tonkin et la Cochinchine... Innocent X voulut sacrer le P. de Rhodes. Fidèle à l'esprit de sa vocation, l'humble religieux refusa cet honneur... Le pape n'insista pas, et lui donna l'ordre de chercher des sujets qu'il pût nommer évêques et envoyer dans l'Extrême-Asie.

» En 1653, le P. de Rhodes, après avoir inutilement parcouru l'Italie, e Piémont, la Suisse catholique, vint à Paris, cherchant toujours des évêques, selon l'ordre qu'il en avait reçu du souverain pontife. Pendant son séjour dans cette ville, le

Les membres, en effet, qui composaient la jeune société au moment où elle fut définitivement fondée et officiellement reconnue (1663), étaient d'anciens élèves des jésuites et tous appartenaient à l'association des *Bons amis*. Ces *Bons amis* étaient tous de la congrégation de la sainte Vierge, établie parmi les externes du collège de Clermont. Unis étroitement, ils formaient une sorte de congrégation dans la congrégation, une élite dans l'élite.

Au nombre de ces fervents congréganistes, on comptait François de Montmorency, premier évêque de Québec; de Meurs, premier supérieur des Missions étrangères, à Paris; Jogues, martyr au Canada; le célèbre archidiacre d'Évreux, Henri Boudon, et cet autre supérieur des Missions étrangères, Fermanel, que les prières et les exemples de Henri Boudon avaient gagné à la cause de l'apostolat. « Cette réunion de jeunes gens, écrivait Boudon, a été comme une petite source qui est devenue un grand fleuve par le nombre des évêques et vicaires apostoliques que l'on a choisis parmi eux pour l'orient

P. Bagot le conduisit au siège d'une petite association dont il était le directeur... placée, d'une façon spéciale, sous la protection de la sainte Vierge.

» Le P. de Rhodes leur exposa les besoins des missions de l'Extrême-Orient et les désirs du souverain pontife.

» Vivement émus des paroles du vénérable religieux, quelques-uns se demandèrent si Dieu ne les appelait pas à être les instruments du Saint-Siège... Après plusieurs jours de réflexion, ils résolurent de se consacrer aux missions. » (*Histoire générale de la société des Missions étrangères*, t. I, ch. 1.)

Sans vouloir revendiquer, d'une manière absolue, pour le P. de Rhodes, l'honneur d'avoir été « le fondateur ou un des fondateurs de la société des Missions étrangères — comme le lui refuse l'auteur que nous citons — le vénérable missionnaire [n'ayant] jamais eu l'intention de fonder une congrégation apostolique ou religieuse, venu qu'il était en Europe afin d'obtenir des évêques pour l'Annam, et [contraint de] repartir avec le regret d'avoir échoué; » (*Ibid.*, p. 21); nous pensons toutefois que le rôle du P. de Rhodes est par trop amoindri dans la note qui se lit au bas de la même page : « *Tout ce que l'on peut dire*, c'est que les fondateurs et les premiers vicaires apostoliques de la société des Missions étrangères *connurent* par le P. de Rhodes les besoins des missions d'Extrême-Orient. »

Sur l'origine de la société des Missions étrangères, voir l'appendice.

et pour l'occident. C'est de ce nombre que l'on a pris des évêques pour Siam, pour la Chine et pour le Canada, pour en être les pères. C'est ce qui a donné l'origine au séminaire des Missions étrangères à Paris, qui répand l'odeur de la doctrine de l'évangile et qui est la bonne odeur de Jésus-Christ. »

Parmi ces âmes d'élite que dirigeait le P. Bagot, Boudon méritait une place d'honneur. Simple congréganiste au collège de Rouen, il avait groupé les plus fervents de ses condisciples en une sorte de cour de Marie. Une ferveur merveilleuse régnait dans ce nouveau cénacle, où les jeunes initiés rivalisaient de saintes pratiques en l'honneur de la Reine des anges.

« Ils demeuraient ensemble, raconte-t-il lui-même, dans une maison où ils étaient pensionnaires. Là, ils s'étaient réservé un petit oratoire, où ils s'assemblaient tous les jours pour y rendre leurs hommages à leur aimable Souveraine, employant le peu d'argent qu'ils recevaient de leurs parents à orner ses images, à y mettre des fleurs, à y faire brûler de l'encens et des cierges. Ils disputaient souvent à qui lui donnerait les noms les plus magnifiques ; c'était tout leur entretien pendant leurs repas, tout le charme de leurs récréations ; ils y employaient même une partie de la nuit et se faisaient un saint défi à qui lui rendrait plus d'honneurs. Les jours de congé, ils mettaient leurs plus chères délices à visiter les églises consacrées à Marie ; on les vit même accomplir nu-pieds ces pieux pèlerinages. Ils se préparaient aux fêtes de Notre-Dame par de longs jeûnes, et quelquefois passaient la nuit entière dans la méditation de ses excellences incomparables. C'était plaisir de voir avec quel empressement ils accouraient à la porte du collège pour se rendre de là à la chapelle de la congrégation ; dès trois ou quatre heures du matin, ils étaient à leur poste, et attendaient dans la prière qu'on vînt leur ouvrir.

« Mais comment énumerer seulement toutes les inventions de leur amour? Ils avaient un cahier en parchemin, où ils écrivaient, et plusieurs même avec leur sang, qu'ils étaient les esclaves de Notre-Dame, et qu'ils lui avaient donné toutes leurs actions. Quelques-uns avaient signé qu'ils défendraient jusqu'à

la mort l'Immaculée Conception; chaque jour, ils en récitaient l'*Office*[1]. »

XI

En un mot, ce fut à ses congrégations, selon le cardinal de Bausset, que la France dut le maintien du niveau catholique chez elle, et qu'il faut attribuer son apostolat et ses missions dans l'Extrême-Orient, en Chine, en Égypte, en Grèce, aussi bien que chez les peuples sauvages et les tribus les plus reculées de l'Afrique et du Nouveau Monde.

« On se ressouvient encore, ajoute-t-il, dans les principales villes de commerce, que jamais il n'y eut plus d'ordre et de tranquillité, plus de probité dans les transactions, moins de faillites et moins de dépravation, que lorsque les congrégations y existaient : les jésuites avaient eu l'habileté de les lier à toutes les professions et à toutes les institutions sociales; elles servaient à maintenir dans tous les états cette régularité de mœurs, cet esprit de subordination, cette sage économie qui conservent la paix et l'harmonie dans les familles et assurent la prospérité des empires[2]. »

Ajoutons qu'entre les congrégations et la société de Saint-Vincent-de-Paul il existe des affinités qui n'échappent à personne. La plupart des œuvres de charité, en honneur parmi les membres des conférences, furent de tout temps à l'ordre du jour dans la famille de Marie. Par exemple, la congrégation fondée à Saint-Acheul par le P. Louis de Bussy, en 1821, semble avoir tracé, dans ses grandes lignes, le programme que, dix ans après, les fondateurs des conférences adoptaient pour leur œuvre naissante.

« L'objet de la section de charité était de procurer aux pauvres à domicile, aux malades de l'Hôtel-Dieu et aux prisonniers, des secours spirituels et temporels. Elle avait un président, un vice-président, un secrétaire, un trésorier et plusieurs chefs

(1) *Dieu seul ou le saint esclavage de la Mère de Dieu*, t. I, ch. 10.

(2) Bausset, *Histoire de Fénelon*, l. I.

de bande. Elle était spécialement consacrée aux saints Cœurs de Jésus et de Marie, et avait pour patrons particuliers saint François Xavier et *saint Vincent de Paul.* Le mercredi était consacré à la visite de l'Hôtel-Dieu, le samedi à celle des prisons et des pauvres familles. Tous les membres de la section, groupés selon l'ordre des semaines, recueillaient chaque jour avec soin les restes de desserts, fruits, papiers épars, copies inutiles, vieux cahiers;... c'était un appoint aux ressources de la générosité. Les seuls congréganistes étaient candidats, et ces candidats d'élite devaient avoir fait leurs preuves. Rassembler les restes du réfectoire, accompagner les sectionnaires à l'Hôtel-Dieu, s'essayer à consoler les malades, à les instruire de leurs devoirs, à les ramener à Dieu, telle était leur initiation[1]. »

XII

Les détails qui précèdent peuvent suffire à donner une idée des congrégations de la sainte Vierge en France; ce n'est point leur histoire. Cette histoire est à faire; elle serait fort intéressante et de plus très actuelle. On y verrait la bonne manière d' « aller au peuple » et les moyens efficaces d'intéresser les riches au sort des « travailleurs. » On y apprendrait l'action sociale, éminemment pratique et salutaire, que les jésuites du XVII[e] et du XVIII[e] siècle exerçaient partout en faveur des classes laborieuses, par les congrégations de messieurs, de marchands et d'artisans qu'ils avaient coutume d'établir dans les lieux de leur résidence.

Ce que serait cette histoire complète, une simple monographie, publiée naguère par le P. Henri Fouqueray S. J., dans les *Études*[2], le laisse aisément supposer. En voici la pièce maîtresse, qui va directement à notre sujet : le rôle de la Compagnie de Jésus dans les congrégations de la sainte Vierge.

Il s'agit de la *congrégation des messieurs* dirigée par les

(1) L. de Chazournes S. J., *Vie du P. Joseph Barelle*, t. I, p. 88.

(2) N° du 5 janvier 1903. *Une œuvre sociale au XVIII[e] siècle.*

jésuites de Caen au commencement du XVIII[e] siècle. La lettre qui suit, conservée dans un manuscrit de la bibliothèque municipale, est écrite par un Père de cette ville, — sans doute le directeur de la congrégation, — en réponse à l'un de ses confrères, qui lui avait demandé des renseignements sur les œuvres charitables en usage parmi les congréganistes :

« Mon révérend Père,

» ... Je vous dirai que nous n'avons point à la congrégation de règlement dans les formes pour l'exercice des œuvres de miséricorde, mais seulement quelques pratiques qu'on observe avec édification et que voici :

» Premièrement, ces messieurs ont fait entre eux une bourse commune pour prêter sans intérêt à de pauvres artisans, marchands et autres, et les aider par ce moyen à se maintenir dans leur profession, pour la reprendre s'ils ont été obligés par leur pauvreté de l'abandonner. Pour n'être pas trompé, on a la précaution de prendre d'eux de bons gages et de s'assurer par des informations, qu'on fait avec prudence et charité, qu'ils sont dans le besoin, qu'il y a lieu d'espérer que, par leur industrie et leur travail, ils profiteront des secours qu'on leur procure et se mettront en état de rendre peu à peu ce qu'ils ont reçu tout à la fois; on observe même, autant qu'on le peut, de ne leur point donner l'argent en espèces, parce qu'il arriverait quelquefois qu'ils le dépenseraient inutilement, mais de s'employer de concert avec eux à leur acheter les choses qui leur sont nécessaires pour leur vacation, comme outils, laines, bois, cuir, fil, chevaux, bestiaux, etc., etc... Ils présentent à M. le secrétaire une espèce de requête adressée à MM. de la congrégation. Le Père nomme trois commissaires pour l'examen; on écrit leurs noms au bas de la requête; ces trois commissaires, qui sont pour l'ordinaire un ecclésiastique, un homme marié et un jeune homme, tantôt les uns, tantôt les autres, font les informations avec une grande exactitude et un grand secret,

afin de ne point faire de peine à ceux qu'on veut soulager; après quoi ils écrivent au bas de la requête leur avis et le signent, et ensuite le Père, vu cet avis, après avoir lui-même examiné la chose avec soin, dit au secrétaire ce qu'il faut qu'il fasse; et, si la requête est consentie, le secrétaire fait faire par le suppliant une obligation qu'on ne lui rend avec ses gages que lorsqu'il a achevé de payer toute la somme qu'on lui a prêtée. Voilà, mon révérend Père, la première pratique des messieurs de la congrégation.

» La seconde consiste à visiter toutes les semaines, depuis la Toussaint jusqu'aux premiers jours de mai, tous les pauvres des six paroisses des six faubourgs, où il n'y a pas assez de personnes riches pour les assister. M. le curé envoie au Père le rôle de tous ses pauvres avec le lieu de leur demeure. Le Père fait la division de ce rôle en plusieurs billets, tantôt plus tantôt moins, suivant le nombre des pauvres de la paroisse; les billets se distribuent au commencement de chaque mois à messieurs de la congrégation qui s'unissent trois à trois : un ecclésiastique, un homme marié et un jeune homme, et prennent jour pour aller ensemble faire la première visite de leurs pauvres; et le dimanche suivant, après vêpres, ils font en présence de l'assemblée le rapport de la misère des pauvres qu'ils ont visités. Après quoi on arrête ce qu'il faut donner à chacun d'eux pour les aider à subsister; et si les congréganistes chargés de ce billet peuvent faire eux-mêmes cette dépense, ils la font avec plaisir; s'ils ne peuvent pas, ce n'est pas une singularité, c'est même l'usage de prendre dans la bourse commune de la congrégation ce qui est nécessaire pour l'exécution des billets. Vous me demanderez ce qu'on donne aux pauvres dans ces visites? Du pain, du linge, des couches pour séparer les personnes d'une même famille et prévenir par ce moyen de grands désordres. Mais le principal avantage regarde le spirituel; on console les pauvres, on les exhorte à la patience et à la fréquentation des sacrements; on instruit les enfants en présence de leurs parents; on découvre quelquefois des désordres secrets ou scandaleux auxquels on

remédie de concert avec MM. les pasteurs; on accommode les différends, etc...

» La troisième pratique consiste à faire apprendre des métiers, suivant leur inclination et leurs talents, à des garçons pauvres, mais industrieux, qu'on a connus en faisant la visite de leurs familles. Or, cela en trois manières : ou au concours, en préférant ceux qui sont le mieux instruits de la doctrine chrétienne (ce qui ne laisse pas de contribuer à engager tous ceux qui y prétendent à s'appliquer à l'instruction); — ou, dans l'égalité, on tire au sort; — ou enfin, quand une famille est fort chargée d'enfants, on prend celui qui paraît le plus propre à réussir. Lorsque le choix est fait en quelqu'une de ces trois manières, le Père nomme trois messieurs de la congrégation pour faire le marché avec un maître et suivre cette affaire jusqu'à la fin de l'apprentissage; après quoi la charité engage les trois messieurs à donner leur protection à leur élève et à l'aider à s'établir.

» Quatrièmement, nous éprouvons en général que la meilleure manière d'assister les pauvres qui se portent bien, c'est de les faire travailler, en faisant pour cela les avances nécessaires, qu'ils ne peuvent faire eux-mêmes. On les paye bien pour leurs peines; on les tire de l'oisiveté; on leur épargne la honte de la mendicité; et leurs ouvrages, dans le débit qu'en font par charité des personnes vertueuses et entendues, produisent quelquefois un profit considérable, qui retourne encore au bénéfice des pauvres et met en état de continuer et perpétuer les bonnes œuvres, quand il plaît au Seigneur d'y donner sa bénédiction.

» La cinquième pratique est par rapport aux pauvres malades des six paroisses des faubourgs. On leur prête, pendant tout le cours de leurs maladies, des draps, des chemises et autres linges nécessaires, et on leur procure la nourriture et les remèdes qui peuvent contribuer à leur guérison. Cela se fait avec ordre. On entretient dans chaque paroisse un magasin de linges entre les mains de quelques personnes dévotes qui se chargent de le garder, de l'envoyer aux pauvres malades et de le retirer

après la maladie; et, afin d'entretenir ces magasins particuliers, on en a un général dans la ville, qui est aussi entre les mains de quelque personne vertueuse, qui se prête volontiers pour une si bonne œuvre. Sept messieurs sont nommés pour visiter de temps en temps les sept magasins et en rendre compte à la congrégation; et quand ce linge qui a servi aux malades est usé, on le donne aux pauvres mères pour emmailloter et tenir proprement leurs petits enfants, ou bien on en fait du charpi pour panser les pauvres qui ont des ulcères, à quoi se sont appliqués, depuis plusieurs années, quelques-uns de nos messieurs, distingués par leur naissance et par leur mérite.

» Une sixième pratique de la congrégation produit un bien spirituel d'autant plus solide qu'il dure dans plusieurs pauvres jusques à la mort. C'est une retraite spirituelle qu'on fait faire tous les ans, aux fêtes de Noël, à vingt-cinq pauvres filles ou femmes, nommées par messieurs de la congrégation, qui ont démêlé dans leurs visites celles qui en avaient le plus besoin. Ils en choisissent quatre ou cinq dans chacune des six paroisses, et, afin d'étendre ce bien à plus de personnes, ils ne nomment les mêmes qu'au bout de neuf ans. On a même, dans le choix qu'on fait, une attention qui n'est pas différente; c'est de procurer ce bien principalement à deux sortes de personnes : à celles qui sont âgées afin de les préparer à la mort par une bonne confession générale, et à celles à qui, dans un âge moins avancé, le caractère de leur esprit et leur conduite passée rendent ce secours plus nécessaire.

» Septièmement, les pauvres de la prison n'ont point échappé à la charité de la congrégation. Elle entretient en leur faveur un magasin particulier de linge, tant pour les valides que pour les malades, de manière que les valides ont, tous les huit jours ou tous les quinze jours, selon les saisons, des chemises à changer, qu'on a soin de faire blanchir sans qu'il leur en coûte. Et quand ils sont malades, ils ont en outre toute sorte d'autre linge, comme les pauvres malades des faubourgs, et on leur procure, comme à eux, le secours des médecins et les remèdes et bouillons néces-

saires. Plusieurs personnes qui ne sont pas de la congrégation se sont unies à ceux qui en sont pour envoyer tous les jours de la soupe aux pauvres des prisons. Ils ne manquent point aussi de trouver parmi nos messieurs des avocats charitables. Il y a quelques années que la congrégation leur fit présent de la *Vie des saints*, avec le sceau de la congrégation, afin de les engager à conserver ce livre plus soigneusement. Chaque jour, après la prière commune, ils lisent la vie du saint du jour, et cette lecture leur est fort profitable.

» Le zèle de la congrégation s'étend encore jusques aux missions, tant au dehors qu'au dedans du royaume. On a contribué aux unes et aux autres selon ses moyens.

» Je souhaite, mon révérend Père, que le détail que vous avez voulu que je vous fisse contribue, suivant vos intentions, à la gloire Dieu.

» J'ai l'honneur d'être, avec respect, dans l'union de ses saints sacrifices,

» Mon révérend Père, de votre révérence le très humble et très obéissant serviteur en Notre-Seigneur.

» A Caen, 15 août 1720[1]. »

(Sans signature.)

Ainsi, au commencement du XVIII[e] siècle, sous la direction et par l'initiative évidente des jésuites de Caen, dans une de leurs congrégations on voyait fonctionner :

1° Le prêt sur gages, entendu de la manière la plus parfaite;

2° L'œuvre des apprentis;

3° L'assistance par le travail, grosse question du XIX[e] et du XX[e] siècle;

4° L'œuvre des dispensaires : aliments, remèdes et consultations médicales gratuites;

5° L'œuvre des prisons;

6° La visite régulière des pauvres, leur soulagement par des

(1) Recueil manuscrit, in-folio 131, p. 46 sqq. — Ce document est évidemment une copie.

aumônes en argent et en linge; et cela avec une perfection dont n'approchent peut-être pas, si fécondes qu'elles soient, les conférences de Saint-Vincent-de-Paul : nous ne leur connaissons pas, en effet, ces magasins de linge installés dans les paroisses indigentes.

XIII

Les prodiges de zèle et de charité que les congrégations accomplirent en France, elles les réalisèrent dans tous les pays où elles purent s'implanter.

« En Allemagne la congrégation fut vraiment le rempart de la foi. Trèves, Wurzbourg ont triomphé par elle. La Bavière de toutes parts s'est levée sous son étendard; plus de trente mille hommes lui donnèrent leur nom et sauvèrent la foi du pays. L'Alsace, Fribourg en Suisse, devinrent par leurs congrégations des boulevards inexpugnables du catholicisme au milieu des nations protestantes[1]. »

C'est en 1581, le jour de la Toussaint, qu'eut lieu l'érection canonique de la congrégation de Fribourg. Rivalisant de ferveur avec les associations pieuses les plus florissantes, cette congrégation avait cela de particulièrement édifiant qu'elle professait une sorte de culte d'amour et de reconnaissance pour son fondateur le bienheureux Canisius. C'est le privilège des saints d'exercer cette puissance d'attraction et de s'enchaîner les âmes par l'attrait de la vertu.

Il était d'usage de noter sur un registre d'honneur les bonnes œuvres accomplies, chaque mois, par les congréganistes. Voici un spécimen de ce trésor spirituel, d'après un manuscrit latin conservé à la bibliothèque cantonale de Fribourg :

« Pendant ce mois, novembre 1594, les congréganistes ont dit environ 200 chapelets. Ils ont récité 121 fois les psaumes de la pénitence, 79 fois les litanies des saints, 53 fois les litanies de la sainte Vierge, 28 fois celles du saint Nom de Jésus, 12 fois

(1) Doyotte S. J., *La congrégation de la très sainte Vierge.*

l'*Office* de la sainte Vierge, 11 fois celui du Saint-Esprit, 6 fois celui du saint Sacrement.

L'un d'entre eux a récité 14 fois les psaumes de la pénitence pour le P. Canisius, et s'est donné trois fois la discipline. Un autre a récité le chapelet pour le P. Canisius. Un autre a récité l'*Office* de la sainte Vierge pour le P. Canisius. Un autre, toutes les fois qu'il est allé prier à l'église de Saint-Nicolas, a récité l'*Ave, Maris stella* ou le *Veni Creator,* ainsi que les litanies du saint Nom de Jésus pour le P. Canisius. Un autre a dit trois chapelets pour le P. Canisius. Un autre a fait un pèlerinage à Givisiez, y a récité les psaumes de la pénitence, les litanies du saint Nom de Jésus, celles de la sainte Vierge et celles de tous les saints, trois chapelets, et 5 *Pater* et *Ave* les bras étendus, pour le P. Canisius. Le même a entendu 7 messes pour la conversion de l'Inde. Un autre, pendant quinze jours, a récité chaque soir, à genoux, les litanies de la sainte Vierge et 3 *Pater* et *Ave* pour ses propres péchés; le même a dit deux fois les psaumes de la pénitence pour le P. Canisius. Un autre a récité deux fois son chapelet les bras étendus et les litanies du saint Nom de Jésus pour le P. Canisius, 5 *Pater* et *Ave* en l'honneur des cinq allégresses de la sainte Vierge. Le même a appris à quelqu'un à réciter son chapelet. Un autre a dit tout le rosaire pour le P. Canisius, une fois les psaumes de la pénitence et les litanies de la sainte Vierge pour le même Père. Un autre est allé en pèlerinage à Bourguillon, y a dit trois chapelets et d'autres prières pour le P. Canisius. Un autre a récité plusieurs *Pater* et *Ave* pour le roi d'Espagne. Un autre a jeûné deux fois, a médité plusieurs fois, a fait l'aumône, a récité les litanies du saint Sacrement. Un autre a jeûné 5 fois, a récité chaque jour 5 *Pater* et *Ave* pour ses péchés et pour le Valais, etc... »

Il faut dire que le saint religieux avait pour cette congrégation une affection toute spéciale. Un jour, il en donna une preuve assez originale qui mérite d'être rapportée.

En 1591, raconte un ancien *Manuel,* la congrégation offrit au public Fribourgeois un drame religieux, emprunté à la vie de la sainte Vierge. L'affluence fut énorme. Mais, dans cette

foule accourue pour applaudir les acteurs, un homme attira tout d'abord l'attention; c'était le P. Canisius; jamais il n'avait franchi le seuil d'un théâtre; toutefois, il tint à donner à ses chers congréganistes ce témoignage de paternelle sympathie et à faire fléchir une fois, en leur faveur, l'austérité de ses principes. Le fait fut jugé digne par les congréganistes d'être inséré dans leurs annales.

« La Hongrie, le Tyrol, l'Autriche, la Pologne eurent recours aux mêmes armes des congrégations et triomphèrent sous la même bannière.

» Dans vingt villes de la Haute-Allemagne, dans lesquelles les congrégations ont conservé leurs archives, plus de 60,000 hommes étaient inscrits : 36,000 de la classe élevée, 18,000 de la bourgeoisie, 6,000 ouvriers et 4,000 étudiants. La congrégation comptait dans toute la province 100,000 hommes; 400,000 dans les trois provinces allemandes (le Haut-Rhin, le Bas-Rhin et la Haute-Allemagne), et dans toute l'Allemagne et les pays allemands de l'Autriche, environ 1,000,000[1]. » De nos jours encore, on voyait la congrégation d'Aix-la-Chapelle grouper, en assemblée ordinaire, plus de 1,500 hommes autour de la chaire d'un de ses vénérés directeurs, le P. Rothenflue.

Cologne mérite une mention à part : 5 congrégations soutenaient l'esprit de travail et de piété parmi le millier d'élèves du collège des *trois Couronnes* que dirigeaient les jésuites. Pour animer ses fervents congréganistes, le P. Coster leur offrit un petit *Manuel* rédigé de sa main, le premier livre qui ait été publié pour les congrégations de la sainte Vierge (1576)[2]. Quant à la vieille cité elle-même, 8 congrégations s'en partageaient les hommes : celle du clergé, *ecclesiastica;* celle des classes élevées pour l'aristocratie du sang, du capital et de la science,

(1) Doyotte, ouvr. cité.

(2) Dans le diplôme de confirmation accordé à la congrégation de Cologne, Grégoire XIII concédait vingt années d'indulgence à quiconque enseignerait un des points de doctrine renfermés dans ce *Manuel*, tels que méthode d'examen de conscience et de confession, manière d'entendre la messe, sens des cérémonies de l'Église, etc.

major Annuntiatae B. V. M.; la troisième, des élèves des universités, *minor Annuntiatae B. V. M.;* la quatrième, des pères de famille de la bourgeoisie, *civica B. V. M. et trium regum;* la cinquième, des ouvriers non mariés, dites des *Compagnons;* la sixième des apprentis, *tironum opificum;* la septième des soldats, *militum;* enfin, la huitième, des orfèvres de la ville.

La congrégation d'Ingolstad, fondée par le P. Jacques Rhem, offrait un spectacle digne des yeux même de Dieu. Le vénérable religieux la dirigea pendant trente-trois ans. Un de ses pieux artifices, pour exciter la ferveur de ses congréganistes, fut d'en réunir l'élite sous le nom de *Collocutorium Marianum.* Il ne trouva d'abord que six jeunes écoliers, capables d'entrer dans ses vues et de répondre à son attente. Mais, à ses yeux, l'influence inhérente à la sainteté comptait plus que le nombre.

Pour faire partie du *Colloque de Marie,* il fallait s'obliger à vivre toujours en état de grâce. D'après les statuts, on ne pouvait participer qu'à ce prix aux faveurs spirituelles dont le pape Paul V avait enrichi l'association. Seul, le repentir efficace pouvait réintégrer les coupables dans tous leurs droits.

Le saint directeur avait ardemment désiré connaître quel était, de tous les titres d'honneur donnés à Marie, le plus agréable à cette glorieuse Vierge. Or, un samedi, tandis que les congréganistes chantaient les litanies de Lorette, au moment où l'on entonnait l'invocation *Mater admirabilis,* Notre-Dame lui apparut soudain dans tout l'éclat de sa gloire, et, souriante, daigna incliner la tête en signe d'assentiment. Radieux, le serviteur de Marie se relève, et du coin où il priait à genoux, s'élance vers les chantres et leur fait répéter par trois fois ce beau titre. Dès lors, à toutes les réunions, il devint d'usage de saluer la Reine du ciel, à trois reprises, sous ce vocable si cher à son cœur. De son côté, cette divine Mère ne cessa jamais, durant deux siècles, de se montrer admirable dans ses enfants.

Les grâces de guérison, de vocation et de sainteté dues à l'image miraculeuse de cette Mère « trois fois admirable, » comme l'appellent les historiens de l'ordre, rendirent son nom célèbre dans toute la chrétienté. L'on vit même des fils de familles

princières et régnantes venir de bien loin étudier à l'université d'Ingolstad, dans le dessein de faire partie de l'illustre et sainte congrégation[1]. Vers le milieu du XVIII[e] siècle, elle comprenait encore 600 membres.

En 1653, la Bohême comptait 67 congrégations qui se recrutaient dans les rangs du clergé et de la noblesse, parmi les étudiants et les bourgeois[2].

XIV

En Pologne, la congrégation de Marie joua un rôle religieux important dans ces derniers siècles. « Elle existait, dit Maryan de Bartynowski, dans les écoles et les collèges de la Compagnie de Jésus, où elle se maintint jusqu'à la suppression de la société en 1773. Comme les élèves de ces écoles étaient pour la plupart de familles nobles, les congréganistes étaient si répandus partout, qu'aux XVII[e] et XVIII[e] siècles, le nom de *sodalis Marianus* était tout à fait inséparable de l'idée qu'on se faisait d'un gentilhomme polonais. Toutefois cette congrégation n'était pas le monopole de la noblesse; la bourgeoisie avait aussi la sienne. On estimait si fort la qualité de congréganiste, que le serment : *Ut sum sodalis Marianus*, était alors le plus sûr garant de la vérité. Une foi vive et pleine d'ardeur, jointe à une vaillance sans peur et sans reproche, la loyauté et la noblesse du caractère, surtout une véritable dévotion à la sainte Vierge, telles étaient les qualités distinctives du *sodalis Marianus*[3]. »

Un rapport, présenté au congrès Marial international de Fribourg (août 1902), nous fournit des détails fort intéressants sur l'histoire des congrégations polonaises et sur le rôle qu'y ont joué les jésuites. Ces quelques pages, d'un style peut-être un peu lourd,

(1) Cordara, *Hist. Soc.*, p. VI, l. II, n. 30. — Damianus S. J., *Synopsis primi saec.*, l. VI, cap. 4. — D'Oultreman, *Les hommes illustres de la Compagnie.*

(2) *Litterae annuae*, 1653.

(3) *Compte rendu du congrès Marial*, tenu à Lyon les 5, 6, 7 et 8 septembre 1900 : « Le culte de Notre-Dame en Pologne, » t. I, p. 574.

sont trop sérieusement documentées pour ne pas trouver place dans un chapitre sur les congrégations de Marie.

« C'est à l'apogée de la prospérité de la Pologne, dit le rapporteur, que fut fondée la première congrégation des « serviteurs de Marie » (*sodalis Marianus*), à Ptock, en 1585, un an seulement après que cette congrégation eut été approuvée par Grégoire XIII. A partir de ce moment, la congrégation se développe en Pologne, non seulement comme la manifestation de la piété des fidèles, mais aussi comme une institution à portée religieuse et sociale. Le pape Grégoire XIII, en promulguant la bulle d'érection de la congrégation, mit à sa tête les généraux successifs de l'ordre des jésuites; c'est pourquoi, en Pologne comme dans toute la chrétienté, les congrégations de Marie se développèrent toujours là où se trouvaient les fils de saint Ignace, qui peuvent ainsi en être considérés comme les propagateurs et les bienfaiteurs.

» En 1600, la Pologne comptait déjà plusieurs congrégations : à Ptock, à Kaliez, à Lublin et à Jaroslar. En 1601, il s'en forme une à Cracovie pour les étudiants de l'université, sous le vocable de l'Assomption de la sainte Vierge. En font partie, en 1618, le roi Sigismond III, la reine, le dauphin, Ladislas-Sigismond et beaucoup de personnes marquantes et de dignitaires de la cour, tant laïques qu'ecclésiastiques. Au commencement du XVII^e^ siècle, la plus illustre congrégation est celle dite *Congregatio nobilis*, ayant son siège auprès de l'église de Saint-Pierre à Cracovie, plus tard transféré à Sainte-Barbe.

» En 1619 commence celle des bourgeois et des artisans sous le vocable de la Visitation de Notre-Dame, toujours dirigée par les Pères jésuites. A Varsovie, on fonde, en 1642, celle de l'Immaculée Conception, et un des premiers à s'y faire inscrire et à en prononcer les engagements est le roi Ladislas IV. Des documents très précis font foi qu'à la moitié du XVIII^e^ siècle plus de 20,000 Polonais se glorifiaient de porter le titre de serviteurs de Marie. Et ce n'était pas un vain nom : tous travaillaient à leur propre sanctification et à acquérir les vertus qui devaient faire d'eux des hommes forts, pleins d'activité et de

dévouement; des hommes de convictions profondes, qui trouvaient dans la foi la source et le mobile de leur vie.

» L'année 1772 fut marquée dans les annales de la congrégation des serviteurs de Marie par un événement des plus fâcheux; son existence elle-même fut menacée et son développement arrêté par la suppression de l'ordre des jésuites. Elles ne disparurent pourtant pas entièrement, mais perdirent de leur éclat et le nombre de leurs adhérents diminua beaucoup. Les ex-jésuites la soutinrent, puis les Pères des écoles pies (*Patres scholarum piarum, Pijazy*), qui étaient à la tête d'écoles florissantes et à même, par là, de recruter parmi leurs élèves de nouveaux serviteurs et chevaliers de Marie. Ce n'étaient pourtant plus les congrégations d'autrefois.

» A partir de l'année 1814, c'est-à-dire du moment heureux pour l'Église catholique où le saint pape Pie VII publia la bulle qui rendait l'existence à la Compagnie de Jésus, les congrégations de Marie reprennent leur rôle, se multiplient et se développent. Elles renaissent dans toute l'Europe, comme aussi en Amérique, en Australie et même en Chine.

» La Pologne ne se laisse pas dépasser, et, si le chiffre des congrégations et des congréganistes ne s'élève pas à celui qui avait été atteint au XVIII[e] siècle, il faut prendre en considération le démembrement de la Pologne qui, partagée en trois parties, est entravée, alors comme aujourd'hui même, dans deux de ses provinces (sous les gouvernements russe et allemand) dans sa liberté de conscience. Ses habitants ne sont pas libres d'apprendre leur religion dans leur propre langue ni d'invoquer, sans s'exposer à de sérieuses peines et persécutions, la sainte Vierge sous le titre de *Regina regni Poloniae*. Les jésuites, revenus en Galicie en 1822, rétablissent les congrégations pour les étudiants à Léopol, puis en 1848 à Sæz, et à Tarnopol en 1872. Cette dernière est transférée en 1886 à Chyror, au grand collège des jésuites; elle y est en pleine prospérité. Mais c'est surtout depuis une vingtaine d'années que se marque la recrudescence de ferveur des congrégations en Galicie.

» Cracovie, justement surnommée la Rome polonaise, se dis-

tingue au premier rang et possède dans l'enceinte de ses vieilles murailles jusqu'à 7 congrégations de Marie, entre autres celle des nobles, des marchands, des ecclésiastiques du diocèse et des élèves des écoles moyennes. La plus ancienne de toutes est celle des marchands, scindée plus tard en celle des nobles et des marchands, et qui a fondé et patronné celle des jeunes apprentis de commerce. De nos jours, la plus active et la plus digne de tout éloge est la congrégation des étudiants, fondée par le P. Morawski, professeur de théologie dogmatique à l'université de Cracovie et de théologie au collège des Pères jésuites, si connu par sa rare intelligence et par sa sainteté. Ces jeunes gens exercent la meilleure influence à l'université, encouragent au bien par leurs exemples, entraînent leurs condisciples à la pratique de la religion et au travail social. C'est de leurs rangs que sortent les conférenciers qui s'adressent aux sociétés d'artisans et d'ouvriers si nombreuses aujourd'hui. Ils dirigent aussi une œuvre qui fournit gratuitement la nourriture aux plus pauvres des lycéens.

» La congrégation des marchands, tout comme celle des nobles, qui, sortie de son sein, se développe indépendamment, a pour but, outre le perfectionnement de ses membres par des offices et des communions générales quatre fois par an, d'exercer son action au dehors : 1° En soutenant les tendances catholiques parmi ses jeunes membres et en généralisant la sanctification du dimanche; 2° En amassant d'abondantes aumônes pour venir en aide aux bonnes œuvres. — Les membres de ces trois congrégations sont de zélés coopérateurs de la société de Saint-Vincent-de-Paul et beaucoup d'entre eux appartiennent au cercle catholique de Cracovie. Ils envoient, presque tous les ans, à Rome le denier de Saint-Pierre recueilli parmi eux. La revue trimestrielle *Sodalis Marianus*, consacrée aux intérêts de la congrégation, est éditée par leurs soins.

» Six des congrégations citées plus haut, c'est-à-dire toutes celles de Cracovie, à l'exception de celle des prêtres du diocèse, sont dirigées par le P. Étienne Bratkowski S. J., dont le grand cœur, le travail assidu et intelligent, autant qu'une éloquence

exceptionnelle, inspirent à tous une profonde reconnaissance. Tous ces congréganistes travaillent énergiquement, depuis quelque temps, à amener à une solution chrétienne la question du duel et font une propagande active en dehors du cercle de leurs propres membres. Inutile d'ajouter qu'ils font tous leur retraite annuelle.

» La congrégation fondée à Léopol, en 1888, s'est vite développée, et le nombre de ses membres s'est accru au point que son directeur s'est vu forcé de la diviser en congrégation des nobles et des étudiants. Leur but et leur action sont identiques à celle de Cracovie, et leur influence se fait sentir d'une manière bienfaisante dans la capitale de la Galicie. Leur champ de travail, outre les réunions, les offices et les communions générales, sont surtout les conférences de Saint-Vincent-de-Paul, la société littéraire catholique, cercle très nombreux, dont les membres ont une valeur sérieuse et exercent une véritable influence sociale et catholique. Léopol possède encore une congrégation de « serviteurs de Marie, » composée des séminaristes du grand séminaire latin.

» Encore un mot des congrégations nouvellement fondées dans les villes de province, en Galicie. Leur mission est plus vaste; car elles se composent surtout de propriétaires ruraux dont l'influence, exercée sur de nombreux domestiques, tant au château qu'à la ferme, s'étend parfois à des milliers d'ouvriers agricoles et de paysans propriétaires, que le courant d'irréligion commence déjà à atteindre. Telles sont les congrégations de Marie fondées par les jésuites au Sauselles, à Sambor, à Rreszs'w.

» Une des congrégations les plus actives de la Galicie est celle de Sambor; elle réunit les propriétaires des districts de Sambor et de Vrzemysl, travaillant à moraliser la société et surtout le peuple. La propagande se fait surtout par l'exemple personnel, celui des domestiques et la fondation de cabinets de lecture dans les villages. »

XV

Comme la Pologne, l'Espagne accueillit à son tour la congrégation avec la plus grande faveur.

La première fondée par les jésuites espagnols fut celle du collège de Montesion, à Majorque, maison si longtemps sanctifiée par la présence de saint Alphonse Rodriguez.

Dans la péninsule, ce fut Barcelone qui, la première des cités ibériques, lui ouvrit ses portes (1577), exemple suivi, l'année suivante, par Valence et Saragosse. Elle eut pour berceau l'université barcelonaise, et débuta avec 16 étudiants en théologie et autant en philosophie. Au mois de mai 1585, Philippe II, visitant l'université, assista à une séance solennelle, artistique et théologique, donnée par les congréganistes, alors au nombre de 120.

En 1599, fut créée une section pour les séculiers mariés, dont le but propre était la visite des prisonniers et l'assistance des malades. Chaque dimanche, six ou huit d'entre eux se rendaient à l'hôpital général pour soigner les infirmes et leur faire la toilette; « et après leur avoir lavé les mains, dit un document de l'époque, ils les parfumaient d'eau de rose, ainsi que le visage, afin que les pauvres malades trouvassent dans cette senteur agréable quelque soulagement. »

L'année 1611 vit se fonder, par l'initiative du recteur des jésuites de l'université, une congrégation de prêtres, sous le vocable de l'Immaculée Conception, qui compta bientôt un grand nombre d'ecclésiastiques éminents.

Avec les jésuites, ses directeurs, la congrégation de Barcelone disparut lors de la tempête qui emporta la Compagnie de Jésus, au XVIII[e] siècle; et il faut attendre jusqu'en 1878 pour la voir renaître de ses cendres, sous l'inspiration du P. Antoine Rota S. J. Elle est aujourd'hui en pleine prospérité. Avec le P. Louis Fiter S. J., comme directeur[1], elle est devenue l'une des œuvres apostoliques les plus fécondes de la capitale de la Catalogne; ses annuaires en font foi. Ainsi, dans celui de 1902, parmi les personnages éminents affiliés à cette congrégation, nous remarquons

(1) *El P. Luis I.* Fiter S. J., *director de la congregación Mariana de Barcelona, por el P. R. Ruiz Amado de* Contreras *de la Compañía de Jesús. — Subirana hermanos, Barcelona, 1903.*

Son Ém. le cardinal Cretoni, qui fut nonce apostolique à la cour de Madrid; Mgr Raphaël Gonzalez, archevêque de Quito (Équateur); les évêques de Lerida, de Teruel, de Jaén, de Palencia, de Tulancingo (Mexique), de la Serena, de la Conception, de San Carlos de Ancud, [ces trois derniers évêques au Chili], de Trincomalie (Ceylan).

La congrégation compte actuellement 1,500 membres, répartis en douze sections, auxquelles sont attribuées respectivement douze œuvres spéciales de piété ou de charité, à savoir : la messe quotidienne, la messe sur semaine, la communion hebdomadaire, la *Laus perennis* ou le culte perpétuel de la Vierge immaculée, de saint Joseph et de saint Louis de Gonzague; les œuvres d'ouvriers; l'œuvre des catéchismes; la visite aux hôpitaux de Sainte-Croix, de Saint-Lazare, de Notre-Dame du Sacré-Cœur; l'apostolat de la presse; la visite à l'asile municipal des pauvres; l'adoration nocturne.

En outre, la culture intellectuelle des congréganistes est entretenue par des académies, au nombre de dix : Droit et sociologie, philosophie et controverse, littérature et critique historique, littérature et histoire catalanes, médecine, sciences, industrie et mécanique, musique, beaux-arts, langue allemande.

Pendant que nous écrivons ces pages (février 1904), nous apprenons que cette congrégation vient de concevoir un projet grandiose, en l'honneur de Marie, et qui restera comme l'un des plus glorieux souvenirs des fêtes jubilaires de son Immaculée Conception. Il s'agit d'un congrès hispano-américain de toutes les congrégations affiliées à la *Prima-Primaria* de Rome. La commission cardinalice, qui préside le mouvement général des solennités religieuses de ce jubilé, s'est empressée de bénir et d'encourager vivement cette assemblée mariale, ajoutant qu'elle en espérait une préparation efficace pour le congrès international qui doit se tenir à Rome, le 8 décembre 1904.

De son côté, le cardinal de Barcelone, Mgr Salvador Casanas, a chaudement approuvé ce projet, dans la lettre suivante, en date du 27 décembre 1903 :

« C'est avec un plaisir véritable et une vraie consolation

spirituelle que nous avons appris de la congrégation de l'immaculée Vierge Marie et de saint Louis, que nous aimons tant en Notre-Seigneur, l'exposé du plan magnifique, conçu par par vous, et que la commission cardinalice de Rome a ratifié et béni, de célébrer votre divine Patronne, à l'occasion du cinquantième anniversaire de la définition dogmatique de son Immaculée Conception, par la convocation, dans cette ville de Barcelone, d'un congrès hispano-américain des congrégations de la sainte Vierge agrégées à la *Prima-Primaria* de Rome.

» Il appartient à votre congrégation, si dévouée au culte de Marie immaculée, et qui l'honore les jours de fête par la récitation du *Petit Office*, il lui appartient, disons-nous, et il lui est très honorable de célébrer avec enthousiasme cette fête si mémorable pour l'Église entière, et nous ne doutons pas que votre céleste Patronne n'accueille vos efforts, ne les bénisse avec amour, et ne vous prépare des grâces très abondantes, afin que la fête soit splendide, digne et de la grandeur de son objet et de l'importance de votre congrégation.

» Nous sommes heureux et nous nous félicitons que ce soit une congrégation de notre cher diocèse qui ait pris l'initiative de cette grande démonstration d'amour de la part des congrégations de la sainte Vierge; et, pour ce qui nous concerne, nous bénissons votre projet, et, avec une véritable satisfaction, nous le prenons sous notre protection et nous acceptons la direction du congrès hispano-américain, à l'époque où il se tiendra en cette cité.

» Aussi, nous est-il agréable de bénir votre congrégation, demandant au Seigneur de la combler de ses grâces et de ses bénédictions. »

Mais revenons aux anciennes congrégations de la péninsule ibérique.

A Grenade, trois cents congréganistes s'occupaient à visiter les hôpitaux, à établir les jeunes filles pauvres et à secourir les indigents. A Cordoue, ils s'intéressaient spécialement aux prisonniers que le manque de ressources laissait languir dans les prisons. Chaque semaine, deux membres de la congrégation, l'un

prêtre, l'autre jurisconsulte, se rendaient auprès d'eux et poursuivaient activement l'expédition des causes en souffrance. D'autres, parcourant la ville à certains jours, ramassaient par les rues jusqu'à quatre et cinq cents vagabonds ou mendiants, qu'ils conduisaient à l'église de la Compagnie de Jésus, pour les préparer à la réception des sacrements de pénitence et d'eucharistie.

Séville vit s'établir une congrégation exclusivement composée de gens de robe; son but était de se charger gratuitement des causes des pauvres et des étrangers, de régler les différends à l'amiable, et d'éviter ainsi des procédures dispendieuses et funestes à la paix des familles. Dans la même ville, la congrégation des prêtres, dite de l'Immaculée Conception, avait pour fin de rehausser l'éclat du culte divin, surtout à l'époque des quarante heures; aussi, le peuple venait-il en foule à l'église, désertant les dangereux spectacles du carnaval.

Avec Jean IV, la congrégation florissait en Portugal. Ce prince l'avait établie dans son propre palais pour ses pages et pour les grands de sa cour[1]. Lui-même en était le préfet, et, parfois même, le prédicateur.

De toutes les villes du royaume, Lisbonne et Évora se disputent l'honneur d'avoir, les premières, accueilli les pieuses associations de Marie : leurs dates de fondation appartiennent en effet à la même année, 1583.

Dans les Pays-Bas, Bruges, Ypres, Mons et nombre d'autres villes lui ouvrirent leurs portes. Ainsi Bruxelles comptait 8 con-

(1) Ce pieux roi consacra sa personne et son royaume à Marie, sous son titre d'immaculée; et il voulut, que pour en perpétuer à jamais le souvenir, on plaçât aux portes des villes et places fortes du royaume, une inscription commémorative, dont voici le texte : *Æternit. Sacr. — Immaculatissimae — Conceptioni Mariae — Joan. IV, Portugalliae rex, — Una cum general. Comitiis, — Se et regna sua — Sub annuo censu tributaria — Publice vovit, — Atque Deiparam, in imperii Tutelarem — Electam, — A labe originali praeservatam perpetuo — Defensurum — Juramento firmavit. — Viveret ut pietas Lusitan. — Hoc vivo lapide Memoriale perenne — Exarari jussit — Ann. Christi M. DC. LVI — Imperii sui XVI.*

grégations, et Louvain 7, avec un total de 1,600 congréganistes. En 1885, l'université catholique de cette dernière ville a célébré avec solennité le 300e centenaire de la fondation de sa congrégation d'étudiants, aujourd'hui au nombre de 800. Douai n'eut d'abord, en 1594, que 2 congrégations, composées de 400 membres; plus tard, le collège d'Anchin en renferma 8, et il put envoyer à Notre-Dame du Saint-Cordon à Valenciennes, et au crucifix miraculeux d'Arras, jusqu'à 800 pèlerins, tous de la congrégation. Anvers surtout, avec ses 9 congrégations de la Vierge, se distingua par son zèle.

Un des traits caractéristiques de la Réforme fut le blasphème envers l'auguste Marie. Les sectaires avaient indignement profané ses images; les congréganistes du P. Coster eurent à cœur de provoquer une réparation solennelle. Ils obtinrent, en effet, qu'une statue de la Vierge immaculée, achetée de leurs deniers, décorât le frontispice de l'hôtel de ville, et qu'elle reçut, en présence du premier magistrat et de la foule accourue de toutes parts, le sceptre et la couronne, insignes de sa royauté sur cette capitale du commerce.

Après moins d'un siècle d'existence en Belgique, les jésuites de la Province franco-belge dirigeaient 90 congrégations, presque exclusivement composées d'hommes.

XVI

Il n'est pas jusqu'aux pays infidèles où l'arbre vigoureux de la congrégation n'ait jeté de puissantes racines. « En 1664, quatre-vingt-sept ans après que la Chine eut ouvert ses portes à la prédication de l'évangile, la religion chrétienne et, avec elle, le culte de Marie avaient pénétré dans dix provinces.

» Plus de 400 congrégations y avaient été établies, soit en l'honneur de la sainte Vierge, soit en l'honneur de la passion de son divin Fils; or, elles comptaient souvent plus de 100 membres, choisis parmi les néophytes les plus fervents; on y formait des catéchistes zélés, et, sans doute, ils prirent une grande part à l'œuvre des conversions, dont le nombre s'élevait,

vers cette époque, à cinq et même six mille par an[1]. La congrégation de la Mère de miséricorde à Pékin subvenait aux besoins des chrétiens indigents.

» Les nombreuses réductions qui se formèrent dans les missions du Paraguay, sous les noms de l'Assomption, de Lorette, de la Conception et sous d'autres titres semblables, virent se former dans leur sein des réunions d'élite, sous la protection de Marie. La piété chrétienne ne s'étonnera donc pas de cette parole d'un évêque de Buenos-Ayres, Dom Pedro Fajardo : « Je ne crois pas que, dans les réductions, il se commette annuellement un péché mortel[2]. »

Le Canada est justement fier aujourd'hui de ses magnifiques congrégations d'hommes. Or, lisons-nous dans un rapport présenté au congrès Marial de Lyon (septembre 1900) : « Dès l'origine de la colonie en 1657, les Pères de la Compagnie de Jésus organisèrent à Québec la première congrégation d'hommes à l'honneur de la sainte Vierge. Le gouverneur de Québec et tous les premiers citoyens de la ville se firent une gloire d'en faire partie. Cette congrégation subsiste toujours; de nouveaux centres se sont formés. Actuellement les cinq congrégations d'hommes de la ville de Québec comptent plus de 4,000 associés, sur une population catholique de 50,000 âmes.

» Montréal suivit l'exemple de Québec. Une congrégation d'hommes y fut fondée par les Pères jésuites, qui la dirigèrent jusqu'à la suppression de la Compagnie et la mort du dernier jésuite à Montréal, à la fin du siècle dernier[3]. »

La congrégation de Québec fut la première, en Amérique, de ces associations fondées à l'honneur et sous le patronage de Marie. A ce titre elle mérite d'être mise en relief[4].

(1) Rougemont, *Historia tartaro-sinica*, p. 193.

(2) L. Delplace S. J., *Histoire des congrégations de la sainte Vierge*, l. II, ch. 4.

(3) *Compte rendu du congrès Marial*, tenu à Lyon : « Le culte de la sainte Vierge dans la Nouvelle-France, » t. I, p. 536.

(4) *Histoire de la congrégation de Notre-Dame de Québec*, dans le *Messager canadien du Sacré-Cœur de Jésus*, livraisons de décembre 1902 et de janvier 1903.

Le P. Poncet en jeta les fondements, sous l'administration du P. de Quen, supérieur des missions du Canada. C'était un homme de grande vertu, qui avait failli mourir martyr de la foi. Enlevé par les Iroquois, près de Sillery, en 1653, il subit deux mois d'une terrible captivité. Meurtri par les bastonnades, épuisé par le supplice de la faim et de la soif, il eut les doigts en partie brûlés et l'index de la main gauche mutilé. Il s'attendait de jour en jour à être mis à mort, quand il fut relâché par les sauvages en vue du rétablissement de la paix.

Le P. Poncet fit choix de douze des principaux citoyens de Québec, qui devaient servir d'assises au nouvel édifice. Le premier préfet fut Charles de Lauzon, sieur de Charny, fils du gouverneur du Canada.

De grands personnages tinrent à honneur de faire partie de la congrégation : tel le marquis de Tracy, lieutenant-général du roi pour toute l'Amérique. Il choisit la fête de l'Assomption pour faire sa consécration solennelle à Marie (15 août 1666), et, désireux de sanctifier ce grand jour par la charité et l'humilité, il offrit un repas aux pauvres de l'hôpital et les servit lui-même, voyant en eux les membres souffrants de Jésus-Christ.

L'exemple d'ailleurs n'était pas nouveau. On avait vu Mgr de Laval, le 15 août 1659, jour où il avait été invité à dire la messe à la congrégation, reconnaître cet honneur en servant, ce jour-là, les malheureux du même hôpital.

La *Chronique* de l'hôpital général a conservé le souvenir d'un congréganiste, originaire de Charlesbourg, nommé Pierre Gosselet. Homme très pieux, il passait de longues heures devant le saint Sacrement et édifiait tout le monde par son inaltérable patience. Tant qu'il fut capable de marcher, il ne manquait pas de se rendre à Québec pour assister aux réunions des congréganistes. Un jour qu'il était parti de grand matin, ayant d'ailleurs la vue très affaiblie, il s'égara. Fatigué et craignant de manquer l'assemblée, il s'écria avec sa foi naïve : « Hé! ma bonne Mère, je ne sais où je suis; ayez pitié de moi! » A l'instant une belle dame se trouva « à son abord », dit la *Chronique*; et le prenant par la main : « Venez, mon ami, lui dit-elle; je vais vous remettre

sur le chemin. » Elle le conduisit en effet, puis ajouta : « Allez maintenant, vous y voilà. » Pierre remercia, avança un peu, et, se retournant pour voir si sa charitable conductrice le suivait, il n'aperçut plus personne.

Durant tout le XVII[e] siècle, les congréganistes se firent remarquer par leur ferveur. Pendant longtemps ils jouirent de l'honneur exclusif de porter le dais à la Fête-Dieu; depuis 1661, ils faisaient en corps la visite des monuments, le jeudi saint. Un de leurs directeurs, le P. Guesnier, introduisit même l'usage de la méditation en commun, le samedi matin.

Cette congrégation subsiste toujours. Les jésuites en reprirent la direction en 1848, avec l'approbation de Mgr Turgeon, et elle continue son œuvre de salut, après bien des heures de crise qu'elle eut à traverser durant le cours de sa longue existence.

XVII

Les merveilles opérées par la congrégation parmi les conquérants du Canada se renouvelèrent chez les Hurons chrétiens, qui, chassés de leur pays, étaient venus, en 1650, mettre leur foi et leur vie sous la protection des Français de Québec. Ils se fixèrent dans l'île d'Orléans, à deux lieues de la ville, où ils formèrent une chrétienté très florissante sous la conduite du P. Chaumonot.

Ce grand missionnaire établit parmi eux une congrégation. Rien n'est plus édifiant que les détails qu'il nous en donne dans une relation datée de 1653.

« Ce qui a le plus aidé à mettre l'esprit de ferveur dans cette colonie huronne, écrit-il, c'est la dévotion qu'ils ont prise, l'année dernière, pour honorer la sainte Vierge. Afin de les y exciter davantage, on établit parmi eux une congrégation où on n'admettait que ceux et celles qui étaient d'une vie exemplaire et qui s'en rendaient dignes par leur vertu. Elle ne fut d'abord composée que de dix à douze membres, qui redoublèrent de ferveur quand ils se virent choisis de préférence aux autres. Ils voulaient remplir la dignité de ce beau nom de *serviteurs de Marie*. Un grand nombre de ceux qui n'avaient pas été choisis s'efforcèrent

de s'en rendre dignes. Ils allaient humblement demander au missionnaire ce qu'on trouvait à reprendre en eux, parce qu'ils voulaient s'en corriger et devenir des enfants de Marie. On disait à chacun d'eux ses défauts : à l'un, qu'il était négligent pour les prières publiques; à l'autre, qu'il ne prenait pas assez soin de mettre l'esprit de Dieu dans sa famille; à une femme, qu'elle s'emportait trop facilement; à une autre, qu'elle était médisante, et que, par ses rapports, elle mettait la division dans les familles, etc.

» On vit bientôt la plupart changer tellement de conduite que, tous les mois, il fallait en recevoir un bon nombre qui s'en étaient montrés dignes. Leur réception les remplissait de joie, dans la pensée qu'être digne enfant de Marie, c'est être assuré de son salut.

» Le dimanche et les fêtes ils se réunissent de grand matin. Au lieu de l'*Office* de la sainte Vierge qu'ils ne peuvent pas réciter, ils disent le chapelet à deux chœurs, les hommes d'un côté et les femmes de l'autre. Elles sont les plus nombreuses, et je puis dire avec vérité que chez les sauvages, comme dans le reste du monde, c'est toujours le sexe dévot.

» Leur assemblée dure près d'une heure; car après chaque dizaine ils s'arrêtent, et le missionnaire leur dit un petit mot d'édification. En son absence, c'est le préfet de la congrégation qui parle. Les congréganistes l'ont choisi eux-mêmes, et bien choisi; car il est d'une rare vertu et rempli d'un zèle ardent.

» Après la première dizaine, il les exhorte à prier Dieu avec attention et à se rappeler que la sainte Vierge les voit. Après la deuxième, il leur dit que la vraie dévotion envers la sainte Vierge, c'est d'avoir le péché en horreur, et que ce doit être là un des caractères auquel on reconnaisse les enfants de Marie. Une autre fois, il leur dit que ce qui plaît à la sainte Vierge, c'est quand elle voit qu'après être sortis de la chapelle, ils ne l'oublient pas, et qu'ils aiment à répéter du fond du cœur : Sainte Vierge, je veux vous servir. Ou bien il dira encore : Mes frères, quand nous sommes tentés, c'est alors que la sainte Vierge reconnaît ceux qui ont vraiment du respect et de l'amour pour elle. Nous

lui dirons : Sainte Vierge, j'aime votre fils Jésus plus que ce plaisir qui me tente. Si la tentation continue, nous continuerons la même prière. Quiconque aime Jésus n'aime pas le péché.

» La messe vient ensuite, pendant laquelle les sauvages chantent en langue huronne, sur le chant de l'Église, le *Gloria*, le *Credo*, le *Pater*. Il y en a toujours un certain nombre à communier, avec une dévotion qui nous fait voir que Jésus est le Dieu des sauvages aussi bien que le nôtre.

» Vers midi, ils se rassemblent pour le sermon et le chapelet, qui se dit comme le matin, mais en mêlant à chaque dizaine le chant des hymnes de l'Église, qui ne manquent pas d'exciter toujours leur dévotion.

» Le soir, ils ont une troisième réunion pour le salut, où se chantent les litanies du saint nom de Jésus ou de la sainte Vierge, ou quelques motets hurons en l'honneur du saint Sacrement.

» La grande ambition des congréganistes, c'est d'être irréprochables dans leurs mœurs, et c'est ce en quoi Dieu les bénit. Une femme ou une fille est à peu près à l'abri de la tentation quand elle a pu obtenir d'être de la congrégation. Un débauché n'oserait pas la tenter. C'était, en effet, une chose ravissante de voir la délicatesse et la pureté de leur conscience, quand on pense à la liberté de tout faire dont ils avaient joui si longtemps dans leur vie sauvage. La crainte de Dieu a été plus forte dans leur cœur que tous les entraînements des passions les plus invétérées.

» Une femme donna ce bel exemple du pardon des injures, un des caractères de l'amour de Dieu. Elle voit son fils couvert de sang, par suite des graves blessures qu'une autre femme lui avait faites, en s'emportant contre lui. Elle est profondément émue et va aussitôt en pleurant trouver le missionnaire : « Je te prie, » lui dit-elle, viens avec moi dans la chapelle de la sainte Vierge. » Mon cœur voudrait être méchant, mais tu nous apprends que la » sainte Vierge n'aime que la douceur, et qu'elle a vu sacrifier son » Fils, qu'elle a même pleuré, et, en même temps, que ses larmes » parlaient à Dieu aussi bien que son cœur, et qu'elle pardonnait » à ses ennemis. Je pleure aussi l'injure faite à mon fils, mais

» je veux que mes larmes soient comme celles de la sainte Vierge, » et je pardonne de tout mon cœur à celle qui m'a offensée. »

» Au moment où ils sortaient de la chapelle, ils rencontrent une tante de l'enfant blessé, qui, à la nouvelle de ce qui était arrivé, accourait avec du secours pour se venger sur la coupable. « Eh quoi ! ma sœur, lui dit une autre femme, tu oublies donc » que tu es enfant de la sainte Vierge et que la vengeance d'une » bonne chrétienne, c'est de pardonner les injures ? Va trouver » le Père, et qu'il te guérisse l'esprit. » Le remède fut appliqué sans peine et obtint son effet.

» Une autre mère voyait mourir son enfant qu'elle aimait tendrement. Elle disait dans sa prière : « Sainte Vierge, j'étais » inconsolable autrefois quand quelqu'un de mes proches mou- » rait, mais depuis que je suis votre fille et que je sais que, » pour vous plaire, il faut vouloir ce que Dieu veut, je n'ai plus » besoin d'autre consolation si ce n'est de penser que vous êtes » ma mère, et que je serai votre fille, pourvu que je dise à Jésus » que je trouve bon tout ce qu'il a fait. »

XVIII

» La grâce que demandent surtout nos bons congréganistes sauvages, c'est celle que la sainte Vierge a donnée à plusieurs cette année.

» Citons l'exemple d'une femme d'environ 30 ans. Aussitôt qu'elle se sent attaquée par la maladie, elle va dans la chapelle de la sainte Vierge, se confesse, entend la messe à genoux et communie. En sortant, elle disait : « Je n'en puis plus; mais » puisqu'il faut mourir, je veux mourir en honorant la sainte » Vierge et en récitant mon chapelet; cette prière me paraît plus » douce et plus aimable que toutes les autres. » Quand le mission- naire l'interrogeait sur son mal, elle lui disait : « Mon Père, ne te » mets pas en peine de ce corps languissant qui va bientôt pourrir; » mais parle-moi de Dieu, il n'y a que cela qui me console. »

» Sa mère était malade en même temps qu'elle et près d'elle. Elle encourageait sa mère à supporter avec amour les douleurs

de la maladie et à attendre avec joie le moment de la mort. Celle-ci rendit témoignage que, nuit et jour, sa fille ne cessait de prier, et qu'un jour, l'ayant entendue répéter bien des fois : « Jésus, ayez pitié de moi, menez-moi dans votre paradis, » elle s'écria tout à coup : « Voilà Jésus qui vient; il a eu pitié de moi. » Oh! que vous êtes beau, mon bon Jésus! menez-moi donc dans » votre paradis. » C'est dans ces sentiments qu'elle rendit le dernier soupir.

» Une autre mort d'un jeune homme de 36 ans, nommé Armand, ne fut pas moins édifiante. Depuis 17 ans qu'il avait été baptisé, il avait montré une grande fidélité aux promesses de son baptême; mais, depuis l'établissement de la congrégation, il avait redoublé de ferveur. Tous les jours il entendait deux messes, même au milieu de l'hiver, quelque rigoureux que fût le froid. Il les entendait les mains jointes, les genoux mis en terre, avec une touchante dévotion. Après ses prières, il allait travailler dans son champ, et quand il prenait un moment de repos, c'était pour dire son chapelet, souvent 5 ou 6 fois en un jour. Étant tombé malade, il demanda à être porté à l'hôpital pour être soigné par les « saintes filles; » c'est ainsi que les Hurons appelaient les religieuses. Sa maladie paraissait d'abord peu de chose, mais le quatrième jour, ayant senti un violent mal de tête, il fit appeler le missionnaire huron. « Il faut, mon Frère, lui dit-il, que tu me » disposes à mourir. Confesse-moi, car je sens bien que le moment » approche. Oui, j'ai la foi, et Jésus qui voit mon cœur voit bien » que je suis fâché de ne l'avoir pas servi plus fidèlement. Il m'a » fait bien des grâces, mais celle-ci est la plus grande : c'est de » me voir mourir chrétien. Je ne regrette pas la vie et ne crains » pas la mort, parce que Jésus aura pitié de moi. » Au moment où il finit de parler, la violence du mal lui fit perdre connaissance; mais, dans son délire, il ne me parlait que de Dieu, et continua ainsi jusqu'à sa mort, qui était prochaine.

» Une circonstance mémorable pour cette petite mission donna occasion à quelques bons congréganistes de faire éclater leur vertu. C'était en 1656. Le 20 mai, les Iroquois, toujours ennemis mortels des Hurons, vinrent les attaquer jusque dans la retraite

qu'ils avaient trouvée au milieu de la colonie française. Ils les surprirent au moment où ils travaillaient dans leurs champs, et, après en avoir massacré plusieurs, ils firent 71 prisonniers. Parmi eux, on comptait 11 congréganistes; le préfet lui-même était du nombre. Il se nommait Jacques Pachonk et se faisait remarquer comme le plus fervent. Il fut loin de se démentir dans la captivité et au milieu des tortures. Au lieu de chanter ses prouesses de guerre selon la coutume, il prit pour sujet de ses chants ce qu'il avait le plus dans le cœur : « Ne me plaignez pas, disait-il, ne me » croyez pas malheureux, je serai heureux dans le ciel. Je ne » crains pas les flammes que mon sang est capable d'éteindre. Je » crains le feu de l'enfer qui ne s'éteindra jamais. Cette vie ne » m'est rien, toutes mes pensées me portent au ciel. » Il consolait les autres captifs et les encourageait dans leurs souffrances. Pour lui, brûlé par ses bourreaux dans toutes les parties du corps avec des haches toutes rouges de feu et des tisons ardents, il ne jetait aucun cri et ne faisait entendre aucune plainte. Il priait Dieu au milieu des flammes, et disait hautement qu'un regard vers le ciel avec cette parole : « Jésus, ayez pitié de moi, » le soulageait dans ses douleurs et lui obtenait un surcroît de force et de courage.

» En marche avec leurs prisonniers pour retourner dans leur pays, les Iroquois s'arrêtèrent quelque temps à une demi-lieue de Trois-Rivières, à trente lieues de Québec. Comme ils n'étaient pas en ce moment-là en guerre avec les Français, ils laissèrent les missionnaires de ce poste visiter les prisonniers. Un d'eux écrivit après cette visite : « Vraiment, Dieu a bien fait toutes choses. » Ses jugements sont étonnants. J'ai vu la fleur de la congré- » gation huronne emmenée captive par des infidèles, avec quantité » d'autres, dont la dévotion passerait même dans les cloîtres pour » extraordinaire. Qu'il en soit béni à jamais, puisqu'il a bien fait » toutes choses. Jugez comme cela m'a été sensible, par la grande » affection que j'ai pour cette pauvre nation. J'ai eu le bonheur » de les visiter trois fois dans le camp iroquois. Je les ai confessés » tous, après les avoir fait prier Dieu. Certes, la foi règne dans » leurs cœurs. Jamais ils n'ont donné de plus grands sentiments » de dévotion, ni avec plus de hardiesse, qu'ils ne l'ont fait dans

» cette circonstance, en présence de tous les Iroquois, qui ne » laissèrent paraître aucune aversion pour la prière. Ayant même » pris occasion plusieurs fois de dire devant eux un petit mot sur » le paradis et l'enfer, ils m'écoutèrent toujours avec un très » grand respect. J'ai trouvé parmi ces captifs une jeune femme » de dix-huit ans, baptisée autrefois par le P. de Brébeuf. En » vérité, je n'ai jamais rien vu de plus innocent. Une personne » enfermée dans un cloître ne se serait pas mieux conservée dans » la piété. »

» Une relation de 1657 donne de nouveaux détails sur cette congrégation des Hurons. Elle comptait alors cinquante membres, qui rivalisaient de zèle et de ferveur. On le vit surtout pendant une maladie qui envahit le village. Les congréganistes s'empressèrent de les visiter et de les soigner, et, plusieurs d'entre eux ayant été atteints, ils montrèrent dans leurs souffrances la piété qu'ils avaient tant recommandée aux autres. »

XIX

A Smyrne, dans l'Asie Mineure, la congrégation opéra des merveilles parmi les marchands français du Levant. Qu'on en juge par les quelques traits suivants, que son directeur, le P. Charles Boislève, rapportait au P. Nicolas de Sainte-Geneviève, supérieur général des missions des jésuites en Grèce (24 avril 1657).

« Notre congrégation [de l'Immaculée Conception] est une des plus florissantes que nous ayons au Levant; tous nos marchands français, à la réserve de quatre ou cinq, tiennent à gloire et à honneur d'en faire partie.

» C'est un proverbe ordinaire à Smyrne, parmi les Français, quand quelqu'un vient à faillir : « Quoi! vous êtes de la congrégation de Notre-Dame et vous faites cela! » Un jour, un de ces marchands me disait qu'il aimerait mieux avoir trente coups de poignard au cœur qu'un péché mortel à l'âme; aussi sa vie ne dément point ses paroles; il jeûne trois fois toutes les semaines et donne aux pauvres un pour cent du gain qu'il fait.

» Deux de ces messieurs ont conçu de si grandes résolutions

de se vaincre, qu'un d'eux, retombant au péché, donnait aux pauvres un quart d'écu pour chaque rechute; l'autre fit vœu de donner aux pauvres autant d'écus et de jeûner autant de fois qu'il retomberait dans le péché; je l'ai vu, dans la pratique de cette résolution, pour un coup donner cinq écus aux pauvres.

» Un autre congréganiste ayant appris qu'on avait apporté de Livourne un tableau fort indécent, s'enquit combien il se vendait, et son confesseur lui répliqua qu'on pouvait l'avoir pour dix écus; incontinent il les lui donna, disant : « Allez, mon Père, faites acheter ce vilain tableau, et faites-en un sacrifice à la Mère de toute pureté. » Ce qui s'exécuta; car il fut brûlé, quoiqu'un marchand anglais en offrit cinquante écus.

» Il ne se passe presque aucune semaine que quelque pauvre esclave ne ressente les effets de la libéralité de ces bons serviteurs de la sainte Vierge. On leur vient dire souvent qu'un infidèle ne tient plus qu'à trente écus, qu'un autre n'a plus besoin que de vingt écus pour obtenir sa liberté..., cela touche ces cœurs bien faits, et tous veulent avoir part à leur délivrance. On ramassa de ces messieurs deux cents écus, pour délivrer une jeune demoiselle Candiotte du danger où elle était de perdre, avec son honneur et sa liberté, le don précieux de la foi.

» Mais leur charité éclate particulièrement quand il s'agit, non de l'esclavage du corps, mais de l'âme. Il me souvient d'avoir entendu dire à ces bons marchands qu'ils aimaient mieux avoir manqué à gagner six mille écus, que d'avoir manqué à faire une bonne œuvre de cette nature, quand Dieu leur en donne l'occasion et les moyens[1]. »

Dans les nouvelles missions de Chine, les jésuites ont eu recours, comme leurs devanciers, aux congrégations de la Vierge pour féconder leur apostolat. Lors du troisième centenaire de la fondation de l'*Annunziata* (1884), célébré avec tant d'éclat dans le monde chrétien, les membres de la congrégation de l'Immaculée Conception érigée à Tong-Kia-Tou, faubourg méridional de

(1) Carayon, *Documents inédits*, Doc. K.

Shang-hai, adressèrent aux congréganistes de la *Prima-Primaria*, à Rome, une épître de congratulation, marque touchante de l'union qui règne dans la grande famille de Marie, et fort intéressante pour ce motif.

Elle était écrite en chinois sur soie blanche. Les deux plis extrêmes, qui formaient enveloppe, étaient richement brodés avec des soies aux couleurs éblouissantes. Voici la traduction littérale de ce document original :

« Au préfet et à tous les membres de la première congrégation de la bienheureuse Vierge Marie, salut.

» Nous, considérant que tout arbre a une racine, toute rivière une source, toutes choses leur origine d'où elles sont sorties, si nous nous demandons d'où vient notre petite congrégation, déjà âgée de plus de vingt ans, nous trouvons que c'est votre noble congrégation qui est l'origine de la nôtre.

» Ayant appris que le jour anniversaire de votre fondation approche, et que le souverain pontife vous a accordé des faveurs spéciales, nous, les derniers de vos frères, qui vous sommes unis de cœur, comme les membres le sont au corps (et ils le sont réellement); nous qui vous sommes unis au moins comme la main et le pied sont attachés au corps; nous qui sommes aussi bien que vous les enfants de notre bonne Mère Marie, en ce jour où votre congrégation goûte un si grand bonheur, nous avons cru devoir vous écrire cette petite épître.

» Nous prierons pour que Marie vous fasse de grandes grâces. Nous espérons que vous prierez pour nous, afin que nous restions fermes dans la foi et que nous jouissions de votre présence au ciel.

» Nous vous saluons et nous vous souhaitons une grande paix. Le reste, votre cœur le devinera, nous n'en disons rien.

» Donné à Tong-Kia-Tou, ville de Shang-hai, en Chine, la dixième année de l'empereur Kouang-Siü, de la lune 10^{e} le 13^{e} jour, (30 novembre 1884).

» Signé : *Aloisius Sicca* S. J., directeur; *Stanislas Thang*, préfet; *Mathieu Sin*, secrétaire. »

XX

Il est juste d'ajouter que ces relations fraternelles entre congrégations de pays divers ont existé de tout temps. Rien n'est touchant, par exemple, comme l'échange de sympathiques procédés qui avaient lieu entre la congrégation des messieurs, établie dans la maison professe des jésuites, à Paris, et la congrégation du P. Chaumonot que nous avons mentionnée plus haut.

Touchés de la vertu et du zèle des congréganistes hurons, les messieurs leur avaient fait parvenir quelques aumônes. Les bons néophytes eurent à cœur de remercier leurs bienfaiteurs et de leur en donner une marque qui témoignât en même temps de leur dévotion envers la très sainte Vierge. Ils leur envoyèrent donc, en 1664, un collier de porcelaine pour être offert à Notre-Dame dans leur chapelle. Il portait cette inscription en lettres noires sur fond blanc : *Ave Maria, gratia plena.*

Une petite prière en langue du pays accompagnait leur modeste cadeau. Elle disait : « Recevez, ô Dame du ciel, ce présent que vous offre l'élite de vos serviteurs hurons. C'est un collier plein de mystères : il est composé de nos plus fines perles. Il est animé et enrichi du salut que l'ange Gabriel vous a fait autrefois. Nous n'avons rien de plus précieux dans nos mains, ni rien de plus saint dans notre cœur pour vous être présenté, et pour obtenir le ciel par votre moyen. »

Ils dictèrent aussi au P. Chaumonot une lettre d'une naïveté charmante pour messieurs les congréganistes de Paris. Elle était écrite sur une écorce de bouleau. Le saint missionnaire y joignit la traduction que voici :

« Mes frères, nous vous honorons sans feintise. Ce n'est que depuis un an que notre esprit s'est ouvert et que nous avons pris les pensées d'honorer Marie, la Mère de Jésus. Ce fut lorsqu'on nous dit qu'il y avait, dans tous les lieux du monde, des assemblées qui se formaient pour lui dire du fond de l'âme : Oui, Mère de Jésus, tu vois mon cœur et tu vois qu'il ne ment pas, quand il te dit : Marie, je te veux honorer.

» On nous a dit qu'à Paris, où vous êtes honorés des hommes, il y a plaisir de vous voir; que vous mettez tout votre honneur à honorer la Vierge. Vous nous avez devancés et nous voulons vous suivre.

» La Mère de Jésus, qui regarde les pauvres, vous a poussés à ne les pas mépriser. Depuis plusieurs années, vous nous avez envoyé de riches présents. Nous nous sommes assemblés et nous avons dit : Qu'enverrons-nous à ces grands serviteurs de la Vierge? Nous avons dit : Ils n'ont en rien besoin de nous; car ils sont riches; mais ils aiment la Mère de Jésus : envoyons-leur un collier de notre porcelaine où est écrit le salut qu'un ange du ciel apporta à la Vierge. Nous avons dit autant de chapelets, en l'espace de deux lunes, qu'il y a de grains dans le collier : un grain de porcelaine noire en vaut deux de blanche. Présentez-lui ce collier, et dites-lui que nous la voulons honorer autant que vous; mais nous n'avons pas tant d'esprit que vous pour servir Dieu.

» Un laboureur est content quand il voit tous les épis de son champ bien mûrs. Cela l'attriste s'il en voit quelques-uns qui ne soient pas mûrs, quand il faut les cueillir. Vous autres, qui honorez la Vierge de tout votre cœur, elle vous regarde comme des épis de son champ mûrs pour le ciel. Nous autres qui n'avons pas encore d'esprit et qui ne faisons que commencer à servir la Vierge, elle nous regarde comme les épis qui ne sont pas encore mûrs. Cela l'attriste. Puisque vous l'aimez, demandez à Jésus que tout le champ de la Vierge soit mûr comme il faut pour le ciel, afin qu'elle soit contente.

» Priez pour nous quand vous direz vos chapelets. Nous prierons pour vous, disant les nôtres. Nous sommes frères, puisque la Mère de Jésus est notre mère aussi bien que la vôtre. Elle nous aime et nous voulons l'aimer.

» Voilà ce que nous avons prié *Héchon*[1] de vous écrire; car, nous savons parler, mais nous ne savons pas écrire.

(1) Nom sauvage du P. Chaumonot, qu'il hérita du P. de Brébeuf.

» Mes frères,
» Jacques Oachon, *préfet*.
» Louis Taieron,
» Joseph Sondouskon, } *les deux assistants*,

vous honorent et vous saluent sans feintise. »

On lisait sur l'adresse : « A messieurs de la congrégation de Notre-Dame, en la maison professe de la Compagnie de Jésus, à Paris.

» De la part des chrétiens hurons de la congrégation de Sainte-Marie. »

XXI

Dieu qui destinait les congrégations de sa Mère à la régénération d'un grand nombre d'âmes voulut les entourer du prestige de l'éclat extérieur. L'exemple est d'autant plus entraînant qu'il part de plus haut.

« A Naples, dit le P. Doyotte[1], la congrégation commença par le nonce du pape, suivi de trois évêques, de deux princes du sang, de l'amiral du royaume, de deux ducs et de beaucoup de noblesse.

« Noubliez pas, disait le duc de Popoli à son fils, avant de rendre le dernier soupir, que c'est à la congrégation que je dois le peu de bien que j'ai fait dans ma vie, et qu'elle est le plus précieux héritage que je puisse vous léguer en mourant. Je m'estime plus heureux d'avoir été congréganiste que duc de Popoli. »

» A Milan, le cardinal Frédéric Borromée, successeur de saint Charles, fut le modèle des congréganistes. Il fonda lui-même plusieurs congrégations. Il nommait celle des hommes *sa* congrégation, et il voulut en être le chef et le directeur.

» Tout le conseil de Castille s'était constitué en congrégation. Les parlements de Savoie et de Franche-Comté avaient fait de même, et ceux de Rennes, de Rouen, d'Aix, de Metz, de Bordeaux, de Grenoble et de Dijon avaient presque la même gloire.

(1) Ouvr. cité.

» Le prince de Vaudemont, fils du duc de Lorraine, était préfet de la congrégation de Nancy. Il y reçut lui-même le prince de Joinville et beaucoup d'autres gentilshommes de la chevalerie. François II, duc de Lorraine, avait voulu être inscrit parmi les premiers membres de cette congrégation. Charles IV et Léopold suivirent son noble exemple. Le prince Charles, évêque de Verdun, fut l'un des plus fervents congréganistes de sa ville, avant d'entrer dans la Compagnie, où il mourut en odeur de sainteté. »

Il attribuait même la grâce de sa vocation religieuse au bonheur qu'il avait eu d'appartenir à la congrégation. C'est en termes touchants qu'il en rendit témoignage, peu de temps avant sa dernière maladie.

« On souhaita avec passion, dit un de ses anciens biographes, de l'entendre le jour de l'Annonciation de la sainte Vierge, qui était celui de la fête de la congrégation de Toulouse, composée des personnes les plus qualifiées de la ville et surtout des principaux membres du parlement. Son auditoire fut charmé... Comme on en témoignait une extraordinaire satisfaction, ce Père, si humble d'ailleurs, avoua que de pareils discours, bons ou mauvais, lui coûtaient peu, tant Dieu lui avait donné de facilité à louer sa sainte Mère.

» Je voudrais, poursuivit-il, que ceux qui font profession d'être ses bons serviteurs dans les congrégations s'estimassent bien honorés de cette qualité et qu'ils ne la quittassent qu'avec la vie. O l'aimable protectrice! Moi-même qui l'ai si peu servie, j'attribue la grâce de ma vocation en la Compagnie de son Fils au bonheur que j'ai eu de faire inscrire mon nom parmi ceux de ses chers enfants les congréganistes[1]. »

« Sigismond III, roi de Pologne et de Suède, continue le P. Doyotte, n'étant encore que prince héritier, avait instamment prié les congréganistes de Braunsberg de l'admettre parmi eux[2].

(1) De Laubrussel S. J., *La vie du T. R. Père Charles de Lorraine*, 1733.

(2) Il est à propos de remarquer que, par un privilège très spécial, les souverains pontifes ont accordé et étendu les faveurs et indulgences des congrégations à tous les rois, princes, ducs et comtes exerçant le souverain pouvoir, et à leurs parents

Ladislas IV joignait à son titre de roi celui de congréganiste de Notre-Dame. Il fonda lui-même une congrégation à Varsovie. Son frère prenait le titre de protecteur de la congrégation : ils en étaient préfets tour à tour.

» Emmanuel, duc de Savoie, vint à Turin avec tous ses enfants, pour se consacrer au service de la Reine du ciel.

» En France, Henri de Bourbon entra dans la congrégation à Paris; Antoine de Bourbon en fut préfet; les princes du sang, Louis de Condé et Armand de Conti, douze autres princes, des maréchaux, des ministres, se faisaient un honneur de porter, avec leurs couronnes et les marques de leur dignité, les pieux insignes de congréganistes.

» Il faudrait citer tous les rois de la catholique Espagne.

» La Bavière vit ses ducs et ses princes entrer, les uns après les autres, avec leurs familles, dans la congrégation. Un jour, Guillaume III, s'étant soudainement présenté avec toute sa suite devant la pieuse assemblée, tomba à genoux au pied de l'image de la Mère de Dieu, et demanda sur-le-champ et obtint, au milieu de l'émotion générale, de faire sa consécration[1]. En 1715, la congrégation fut témoin d'un spectacle plus émouvant encore. Le duc Joseph Clément, prince archevêque de Cologne, venait d'être nommé préfet de la congrégation, et il célébrait la messe devant tous les congréganistes réunis, lorsqu'on vit s'avancer à l'autel ses cinq neveux qui firent leur consécration entre ses mains. »

Les comtes palatins de Neubourg rivalisaient avec les ducs de Bavière pour la dévotion à Marie. « Je préfère, disait l'un d'eux, mon titre de congréganiste à celui de prince du saint empire. »

A la cour du duc Guillaume, à Munich, vivaient trois marquis de la maison de Bade, protestants. Or, le 7 avril 1585, ils deman-

et alliés du premier et du second degré seulement, qui demanderont à être inscrits dans les congrégations érigées ou à ériger en quelque lieu que ce soit, ou dans la congrégation « primaire, » quand même ils seraient absents, pourvu néanmoins qu'ils fassent les œuvres de piété requises pour les gagner. Par le seul fait de leur inscription, ces hauts personnages deviennent congréganistes.

(1) Devenu lui-même préfet de la congrégation, il admit ses fils au rang des congréganistes.

dèrent par écrit à devenir membres de la congrégation, et, après avoir fait leur abjuration, ils furent admis, le 1er mai suivant, par Maximilien de Bavière, en même temps que son frère Ferdinand.

Dans le sanctuaire de Altotting, en Bavière, reposent le corps du célèbre Tilly, qui fut congréganiste, et le cœur de son illustre prince, Maximilien. Sur la cadette funéraire qui recouvre ce cœur se lit cette inscription : « Ici est déposé le cœur de Maximilien Ier : vivant, il battit pour les plus nobles causes et pour l'amour de la Mère de Dieu. Sache, passant, que, même après sa mort, Maximilien aime Marie de tout son cœur. »

« Mais c'est peut-être la maison d'Autriche, d'ailleurs si fière de son amour envers le saint Sacrement, qui se fit le plus remarquer par sa dévotion pour la Vierge et son dévouement à la congrégation. Presque tous les archiducs lui ont donné leur nom.

» L'empereur Ferdinand II, « le nouveau Constantin du dernier siècle, plus grand par ses vertus que par sa dignité[1], » pour multiplier le témoignage de sa dévotion envers Marie et les preuves de son zèle pour les congrégations, voulut que son nom fût inscrit dans toutes les congrégations de l'Autriche. Il avait proclamé Marie Généralissime de ses armées. »

Mais ce n'était point assez pour ce fervent serviteur de Marie de faire partie des congrégations de ses propres États. Désirant être membre de celle de Douai, alors très célèbre, il fit écrire dans le registre : « *Ferdinandus secundus, Virgineus cliens;* Ferdinand II, client de la Vierge. » N'étant encore que roi de Hongrie, il s'était inscrit lui-même dans le registre de la congrégation, avec cette formule : « En l'année 1618, le 7 novembre, Ferdinand, roi de Hongrie et de Bohême, duc d'Autriche, et congréganiste de la très sainte Mère de Dieu, à la constante protection de laquelle il se recommande. »

« Son fils, l'héritier de sa piété et de ses vertus, semble l'avoir encore dépassé dans son dévouement pour les congrégations. Il voulut écrire lui-même son nom sur le livre de la congrégation

(1) Crasset, liv. cit.

de Louvain, non pas simplement comme font les autres, mais avec un petit discours latin plein de dévotion et de ferveur, dont voici la traduction :

« Très auguste Marie, je me déclare de bon cœur et à juste titre l'un de cette compagnie assemblée sous l'invocation de votre nom. Je remets absolument entre vos mains ma personne, celle de l'impératrice et de mes enfants, l'Empire romain dont Dieu m'a fait le maître, les royaumes que j'ai reçus de mes ancêtres. Je me mets sous votre protection avec tous mes peuples et mes soldats, qui combattent pour votre gloire et celle de votre divin Fils. Recevez-moi pour être entièrement à vous, puisque je vis, je règne et je combats uniquement pour l'honneur de votre Fils et pour le vôtre.

» Je serai donc uniquement à vous, ô Marie! Tous ceux qui seront mes sujets seront aussi les vôtres. Vous serez la maîtresse de mes États, de mon royaume, de mon empire; vous le serez de mes peuples et de mes armées. Protégez-les, rendez-les victorieux, régnez sur eux, soyez leur Impératrice : c'est ce que je désire ardemment, moi qui suis à vous par devoir de piété et de justice. L'an 1640. — FERDINAND[1]. »

« En un mot, on vit affluer dans la congrégation tout ce qu'il y eut de plus illustre dans la guerre et dans les arts, dans la piété et dans la science, parmi les princes de l'Église et jusque dans les rangs des papes : les Tasse, les Lambertini, Fénelon

(1) Le texte est disposé en forme d'inscription lapidaire :

Illius ego coetus sub invocatione tua congregati, — Augustissima MARIA *— Me libens et merito unum profiteor : — Tibi ego me, meosque, conjugem ac liberos, — Tibi romanum imperium, cui Deus me praefecit, — Tibi regna a majoribus accepta, — Tibi tutelaeque tuae populum et exercitus meos — Tibi tuoque Filio militantes, — Committo. — Tu me in tuum admitte, — Qui Filio tuo, qui Tibi, qui utriusque honori — Vivo, regno, pugno. — Tuus igitur ego ero, —* MARIA ; *— Tui erunt quicumque mei, — Tua erunt ditiones et regna mea et imperium, — Tui populi et exercitus : — Tu eos protege, Tu eis vince, — Tu in eis regna et impera. — Ita voveo. — MDCXL. — Tuus pietate et justitia. —* FERDINANDUS.

et Bossuet, Lipse et Rubens, les Visconti et les Farnèse, Tilly et Turenne, Léopold et Jean d'Autriche, Emmanuel de Savoie et Sigismond de Suède, des rois, des empereurs, des nonces, des cardinaux, des papes depuis Urbain VIII, Alexandre VII, Clément IX, Clément X, Innocent XI et Innocent XII, jusqu'à Benoît XIV, Pie IX et Léon XIII[1]. »

XXII

Croirait-on qu'une telle institution pût avoir des détracteurs? Elle en eut cependant, elle devait en avoir : aux yeux des libertins, la congrégation était la citadelle de la vertu; pour les parlements et les jansénistes, elle eut le tort impardonnable d'être fille de la Compagnie de Jésus, et fille chérie.

De cette guerre d'intrigues ourdies par les plus vilaines passions, nous ne rapporterons qu'un épisode.

On était aux premiers jours de ce triste XVIII[e] siècle, qui, commencé dans la boue, devait finir dans le sang. Les jésuites étaient parvenus à établir des congrégations de soldats au sein des villes de garnison. Leurs adversaires les accusèrent de vouloir s'emparer de l'armée. L'inculpation n'était qu'absurde. Mais que ne fait-on pas sous l'empire de la peur ou des louches

(1) A ces noms illustres on pourrait en ajouter bien d'autres : Segneri, Descartes, Corneille, Bourdaloue, Fléchier, de Vallenstein, Don Juan, Grammont, d'Estrée, Boufflers, Créqui, Séguier, Gretser, Jean Bollandus, Lope de Vega, Calderon...; et dans notre siècle, le marquis de Clermont-Tonnerre, de Luynes, Olivier de la Rochefoucauld, Mathieu et Eugène de Montmorency, Émery, Genoude, Laurentie, Récamier, lord Clifford, Jacques Cathelineau, Éliçagaray, etc. Parmi les prélats et dans les rangs du clergé de France, citons : Dubourg, Cheverus, Mathieu, Dupuch, d'Astros, Sibour; les cardinaux de Croy, de Bausset, de Clermont, Weld; les nonces du Saint-Siège Macchi, Lambruschini, et l'ablégat Falconieri; l'abbé Desgenettes, Lenglois, supérieur des Missions étrangères, etc...

Jeune encore, le célèbre peintre Van Dyck, laissa, comme souvenir, à la congrégation des jeunes gens d'Anvers, dont il avait fait sans doute partie, un tableau qui fut réputé pour un de ses meilleurs. L'archiduc Léopold, ayant vu cette toile, la jugea d'une si grande valeur qu'il offrit, au cas où on aurait voulu la vendre, de la recouvrir entièrement de ducats d'or. (*Annales Antuerpienses*, t. III.)

condescendances? Craignant d'aigrir les sectaires, le régent feignit de prendre au sérieux la dénonciation et renvoya l'affaire au conseil. Celui-ci rendit un arrêt (19 juillet 1716), interdisant toute réunion de militaires présidée par un jésuite. L'ordre fut exécuté sur-le-champ, et ces congrégations, fruits de tant de peines et si pleines d'espérances, furent dissoutes.

Les jansénistes avaient de quoi, semble-t-il, se féliciter de leur triomphe. Il n'en fut rien. Ils crièrent à l'hypocrisie; cette prompte soumission, répétaient-ils, n'était qu'une périlleuse supercherie, qu'un jeu habile dans le but d'éluder les décisions du pouvoir.

Heureusement se trouvait dans le conseil un ancien élève des jésuites, enrôlé lui-même sous la bannière de la congrégation, illustre capitaine, et pour lors ministre de la guerre : c'était Villars. « J'ai entre les mains, dit-il, les réponses des officiers généraux et des gouverneurs de place; tous attestent que les volontés du roi ont été strictement remplies... Pour moi, messieurs, ajouta-t-il, tant que j'ai été à la tête des armées, je n'ai jamais vu de soldats plus prompts à exécuter mes ordres, plus intrépides que ceux qui appartenaient aux congrégations tant décriées aujourd'hui. » Ce simple mot du héros de Friedlingen et de Denain porta coup et le régent se déclara satisfait de ses explications.

Notons en passant que les essais de congrégations de soldats remontent aux premières années de l'institut de saint Ignace.

C'est ainsi qu'en 1592, année de troubles et de guerres, nous voyons les jésuites de Louvain organiser la jeunesse en congrégation militaire, dite de la Sainte-Eucharistie. La ville allait être assiégée; grand nombre de citoyens avaient fui; les jésuites restèrent pour aider à la défense commune. Par leurs soins, les jeunes gens, âgés d'au moins dix-huit ans, s'unirent en association dans le but de soutenir plus efficacement le siège. Après avoir fait profession publique de la foi romaine, ils s'engageaient par serment à la défendre jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Si l'on venait à porter le saint Sacrement par les rues de la ville, un article de leurs statuts les obligeait à l'escorter en armes.

Instruit du bel exemple donné par cette vaillante jeunesse, le pape Clément VIII fut heureux d'ouvrir libéralement en sa faveur le trésor des indulgences.

Il n'y avait point de meilleurs soldats que ces congréganistes militaires. Dès que les sentinelles, du haut des donjons, faisaient les signaux d'alarme, la légion courait aux remparts qu'elle défendait victorieusement[1].

Et cependant — fait digne de remarque — les congrégations de soldats semblent avoir eu le privilège de porter ombrage au pouvoir. Au début de ce siècle, où les hommes de foi essayaient de suppléer à tant de grandes choses anéanties, le P. Roger, aidé du capitaine Bertaud du Coin, eut l'heureuse idée de fonder à Paris, en 1821, une congrégation militaire sous le titre de *Notre-Dame des Victoires*.

En tête du règlement, on lisait : « Des officiers français et chrétiens, voulant, dans les jours d'irréligion, faire revivre les nobles sentiments de tant de chevaliers qui se faisaient gloire de servir leur Dieu et leur roi, ont résolu de former sous les auspices de Marie, patronne de la France, une association militaire et chrétienne, pour se fortifier dans les principes de la foi et dans l'amour de leurs devoirs; pour s'animer et s'encourager les uns les autres; pour faire aimer et respecter la religion, et montrer au monde qu'on peut-être et militaire et chrétien.

» La religion catholique qu'ils professent a moins besoin de preuves que de bons exemples. Puisque les méchants se réunissent et s'accordent pour attaquer cette religion divine et ravir, avec elle, à la société, sa paix, son bonheur et ses espérances, pourquoi les bons ne se réuniraient-ils pas pour défendre cette religion qui fait leur gloire, contribuant par là à l'affermissement du trône et à la prospérité de la patrie? Ainsi, pleins de confiance en la bonté de Dieu, qui a manifesté et manifeste encore tous les jours ses grandes miséricordes sur la France, appuyés sur la puissante protection de Marie, qu'ils prennent dès ce moment pour leur mère et leur patronne spéciale, ils se constituent en congrégation. »

(1) *Imago primi saeculi*, p. 774.

Ces chevaleresques acccents n'avaient certes rien de menaçant pour la paix et la prospérité de la France. Déjà nombre d'officiers de la garde royale et de diverses armes s'étaient fait inscrire. Les hauts grades même étaient brillamment représentés, avec Jacques de Gombaud-Rasac, colonel, gouverneur des pages de Monsieur; le comte de Modène, colonel d'état-major; O'Mahony, lieutenant-colonel de cavalerie; Durey de Noinville, colonel d'état-major; Amédée de Clermont-Tonnerre, lieutenant-colonel, commandant en second l'école d'état-major; de la Brousse, lieutenant-colonel, etc. L'association fonctionnait à merveille pour le plus grand bien de l'armée. Mais la presse irréligieuse ne tarda pas à pousser les hauts cris; elle semait adroitement les mots, toujours formidables pour les masses, de complot, de mystères, de trames occultes; les grands personnages crurent prudent de paraître s'émouvoir; les insinuations malveillantes arrivèrent enfin jusqu'au Dauphin; et celui-ci, sans plus amples informations, déclara publiquement qu'il ne recevrait jamais chez lui un officier convaincu d'être congréganiste.

Il s'ensuivit des antagonismes que les passions irritées auraient bientôt fait dégénérer en conflits sanglants. Les officiers congréganistes jugèrent opportun de cesser leurs paisibles réunions.

Quant aux railleurs intéressés qui demandaient ironiquement : « Eh! quel miracle fait-on dans les congrégations? » le P. Binet leur répondit éloquemment dans son beau livre *Le grand chef-d'œuvre de Dieu :*

« Le premier est que l'on supporte avec patience votre zèle indiscret et vos injures pleines de fiel, et qu'au lieu d'en tirer vengeance, on prie Dieu pour vous de bon cœur.

» Le second est qu'on rend la vue aux aveugles; car plusieurs personnes qui n'avaient jamais vu l'état de leur conscience... sont devenues des hommes pleins de dévotion et de mille bonnes volontés.

» Le troisième est qu'un grand nombre de paralytiques ont retrouvé l'usage de leurs membres. Combien de personnes qui n'avaient ni pieds pour aller dans les hôpitaux, ni mains pour

donner l'aumône, ni langue pour prier Dieu comme il faut, ni cœur pour aimer leurs ennemis... ont été guéries par Notre-Dame, et volent maintenant partout où il y a quelque bonne œuvre à faire.

» Le quatrième est de voir tant de jeunes hommes, à la fleur de l'âge, vivre avec tant de chasteté, qu'ils semblent des anges dans la fournaise de Babylone, et cela dans un siècle aussi gâté que le nôtre.

» Pour dernier miracle, je vous donne ma parole que plusieurs morts y sont ressuscités; car, des millions d'hommes peut-être... ont retrouvé, dans la congrégation de la Vierge immaculée, la grâce de leur Dieu, l'innocence de leur vie et la paix de la bonne conscience. Le démon frémit, parce qu'il voit sortir de ces congrégations une quantité innombrable de grands serviteurs de Dieu[1]. »

XXIII

Mais la gloire la plus pure des congrégations est, à coup sûr, la phalange des serviteurs de Dieu qui y puisèrent le principe

(1) Edit. du P. Jennesseaux, p. 522 et suiv. Les fruits de salut portés par les congrégations ressortent assez de l'aperçu général sur leur histoire que renferme ce chapitre. Nous n'insisterons pas. Pour plus de détails, on peut consulter l'*Imago primi saeculi*, l. III, cap. 7, et *oratio* 3ª. Apportons cependant un témoignage — entre mille autres — qu'on ne lira sans doute pas sans intérêt.

« Juste Lipse (illustre par sa doctrine et encore plus par sa piété) se trouvait tous les dimanches, et ordinairement le premier, à la chapelle de la congrégation de Louvain; et à sa mort, il assura le P. Léonard, jésuite, qu'il n'y avait rien qui lui donnât plus de consolation, que d'avoir été de la congrégation, et qu'il n'eût jamais pensé que la mort eût été si douce de la manière qu'il l'expérimentait.

» Je me crois obligé dans ma petitesse, ou, pour parler plus correctement, dans mon rien, chétif néant que je suis, et encore moins que rien par le péché, de témoigner que notre bon Sauveur m'ayant fait l'honneur et la grâce d'être de ces congrégations, j'y ai reçu des bénédictions qu'il me serait difficile d'expliquer; et ce m'a été une source de toutes sortes de secours plus grands que je ne puis dire. O mon Seigneur et mon Dieu, vous le savez, que tous vos anges et vos saints en bénissent à jamais votre divine Providence! »

(*La dévotion à l'immaculée Vierge Marie*, par feu M. Henry-Marie Boudon, 1770; p. 361).

ou l'accroissement de leur sainteté. Pour nous borner à ceux dont l'Église a authentiquement reconnu l'éminente vertu, ou que l'opinion commune regarde comme prédestinés aux honneurs des autels, citons :

L'illustre archevêque de Milan, saint Charles Borromée;

Saint François de Sales et saint Alphonse de Liguori, évêques et docteurs. Le lecteur se rappelle les beaux témoignages qu'ils ont rendus aux congrégations;

Saint Stanislas, saint Louis de Gonzague et saint Berchmans, aimables patrons de la jeunesse, fleurs écloses dans le parterre des congrégations qu'ils embaumèrent de leurs angéliques vertus. Jalouse d'en orner au plus tôt les jardins éternels, la Vierge les cueillit tous trois au printemps de leur vie;

Saint Camille de Lellis, le héros de la charité envers les infirmes; saint François Solano, de la famille franciscaine, intrépide missionnaire au Pérou; saint François de Hieronymo, qui de ses congréganistes sut faire de puissants coopérateurs à ses œuvres d'apostolat; avec eux, il parcourait souvent les rues de Naples, et soutenu de leurs prières et de leurs chants, il prêchait, convertissait les plus obstinés pécheurs, préparait à la communion générale de chaque mois les foules qui se pressaient pour l'entendre; avec eux encore, il pénétrait jusque sur les galères, pour y porter les joies de l'espérance et du pardon;

Saint Léonard de Port-Maurice, que la Reine des apôtres dota merveilleusement d'une éloquence sans rivale, d'une santé à l'épreuve des plus dures fatigues, et d'une portée de voix incomparable : des auditoires de quinze à vingt mille personnes l'entendaient commodément, il lui arriva même de parler à cent mille hommes, et les derniers rangs pouvaient encore suivre son discours. Ce célèbre fils de saint François disait humblement que, s'il avait fait quelque bien et surtout évité le mal dans sa jeunesse, il le devait à la grâce d'avoir fait partie de la congrégation du P. Gravita à Rome;

Saint Jean-Baptiste de Rossi, le *Vincent de Paul* de la ville éternelle, d'abord membre de la *Prima-Primaria*, puis l'âme de l'oratoire de *Caravita;*

Saint Fidèle de Sigmaringen, congréganiste de Fribourg en Brisgau, assassiné par les hérétiques en haine de la foi;

Saint Pierre Claver, auquel près de 300,000 nègres durent la grâce du saint baptême, et son maître dans la vie spirituelle, saint Alphonse Rodriguez, le grand serviteur de la Vierge immaculée.

Elle est longue aussi la liste des bienheureux qui firent partie des congrégations. On y lit les noms : de Jean de Britto, qui scella sa foi de son sang au Maduré; d'André Bobola, le *ravisseur des âmes,* dont le martyre est un des plus héroïques dont il soit fait mention dans les annales de l'Église; de Pierre Fourier, fondateur de la congrégation des religieuses de Notre-Dame, à laquelle il voulut donner comme base principale la dévotion à Marie. « Elles sont, disait le *bon Père,* de Notre-Dame; c'est Notre-Dame qui a conçu, élevé, nourri leur congrégation. Notre-Dame les appelle, les soutient, les relève, les protège, les aide à persévérer; » de Charles Spinola et de Camille Constanzo, victimes de l'idolâtrie japonaise; d'Edmond Campion, inébranlable champion de la suprématie pontificale; de Grignion de Montfort, fondateur des missionnaires du Saint-Esprit et des Filles de la Sagesse; d'Antoine Baldinucci et de Bernardin Realino que Sa Sainteté Léon XIII éleva naguère sur les autels.

Ne fermons pas cette liste sans nommer quelques autres serviteurs de Dieu, dont plusieurs ont été déjà honorés du titre de *vénérable :*

Le P. Eudes, fondateur de la congrégation de Jésus et de Marie, dite des Eudistes; le cardinal de la Rochefoucault, réformateur de la congrégation de Sainte-Geneviève; le cardinal de Bérulle, instituteur de l'Oratoire de France; Jacques Olier, fondateur de la société des prêtres de Saint-Sulpice; Charles Caraffe, instituteur de la congrégation dite des pieux ouvriers; Bénigne Joly, fondateur des religieuses hospitalières de Notre-Dame de la charité, à Dijon; Julien Maunoir, l'apôtre de la Bretagne; Pierre-Jean Cayron, le disciple et l'émule de saint François Régis; le cardinal Bellarmin, l'une des plus éclatantes lumières de l'Église dans les temps modernes; Louis la Nuzza, que la Sicile, théâtre

de ses travaux et de ses miracles, avait surnommé l'ange, le saint et l'apôtre; Claude de la Colombière, que Notre-Seigneur lui-même chargea de diriger la bienheureuse Marguerite-Marie; Jacques Salez, mis à mort par les calvinistes à Aubenas (1576); Thomas Holland, préfet de la congrégation du collège anglais de Saint-Omer, qui donna sa vie pour la cause de la foi; François Mastrilli, martyrisé au Japon; Isaac Jogues et Charles Garnier, héros du Canada; Marie-Joseph Pignatelli, l'anneau brillant entre l'ancienne et la nouvelle Compagnie, et tant d'autres enfin, qui, portés au catalogue des congréganistes de la très sainte Vierge, sont, nous n'en doutons pas, inscrits aussi au *Livre de vie*.

XXIV

La suppression de la Compagnie de Jésus porta un coup fatal aux congrégations.

Avec elles, disparurent en beaucoup d'âmes non seulement la ferveur de la vie chrétienne, mais encore la simple pratique des devoirs religieux, et par là se trouva emportée une des digues qui auraient pu contenir le torrent révolutionnaire. C'est ce que ne craignait pas de constater ouvertement l'abbé de La Mennais, quarante ans plus tard, quand il se mit en devoir de relever de ses ruines une partie de l'ancien édifice religieux, si lamentablement abattu. « Lorsque, en 1762, écrivait-il, les congrégations furent détruites pour la plupart, avec les jésuites, qui les avaient formées et les dirigeaient avec tant de sagesse, en moins de dix-huit ans, il y eut dans la capitale [de la France] une diminution de moitié dans le nombre de personnes qui remplissaient le devoir pascal. Vers le même temps, et par la même cause, on vit peu à peu tomber en désuétude les pratiques pieuses, la visite quotidienne des églises, la prière commune dans les familles, présage trop certain de l'anéantissement de la foi[1]. »

Deux prêtres zélés, Antoine Vittène et Settinio Costanzi, par-

(1) *Réflexions sur l'état de l'église en France*, 1808.

vinrent à sauver celle de l'*Annunziata*, à Rome. La chapelle, siège de la *Prima-Primaria*, demeura même intacte, quand on vint retirer du collège romain les objets consacrés au culte. Ailleurs, à part de rares exceptions, après avoir langui quelque temps, elles finirent par s'éteindre.

Le premier qui, en France, au commencement du XIX^e^ siècle, tenta de les ramener à la vie fut un ancien jésuite, le P. Jean-Baptiste Delpuits. Six jeunes gens, étudiants en droit ou en médecine, échappés à la contagion générale, en formèrent le noyau; c'étaient Régis Buisson, François Regnier, Louis Gondret, Joseph Perdreau, Auguste Périod et Charles Frain de la Villegontier[1].

Dans son salon, transformé en chapelle pour la circonstance, le P. Delpuits célébra la sainte messe, pendant laquelle ces jeunes gens, prémices de la nouvelle congrégation, prononcèrent leur acte de consécration à Marie (2 février 1801). On se servit de l'antique formule, telle qu'elle se trouve imprimée en tête du *Libellus sodalitatis beatae Mariae Virginis*, publié en 1576 par le P. François Coster; et l'usage s'établit peu à peu que les congréganistes récitassent cette prière tous les jours, avec 15 *Ave* et 15 *Gloria Patri*. C'est encore la formule employée de nos jours :

« Sainte Marie, Mère de Dieu et toujours vierge, moi,..... je vous choisis aujourd'hui pour ma Souveraine, ma Patronne et mon Avocate; je prends la ferme et invariable résolution de ne jamais vous abandonner, de ne jamais rien dire ni faire qui vous déplaise, et de ne jamais permettre que ceux qui dépendront de moi blessent en rien l'honneur qui vous est dû. Je vous en conjure donc, recevez-moi pour toujours à votre service, assistez-moi dans toutes mes actions et ne m'abandonnez pas à l'heure de la mort. Ainsi soit-il. »

Pie VII étant venu à Paris sacrer Napoléon, le P. Delpuits jugea le moment opportun d'obtenir pour l'œuvre naissante

(1) G. de Grandmaison, *La congrégation* (1801-1830).

l'approbation et les bénédictions du saint Père. Il lui fit donc présenter une supplique, dont voici la teneur :

« Très saint Père,

» Jean Bourdier Delpuits, âgé de plus de soixante ans, prêtre, ancien religieux de la société de Jésus en France, maintenant chanoine honoraire de l'église métropolitaine de Paris, approuvé par S. Ém. Mgr le cardinal archevêque, pour exercer dans son diocèse le saint ministère, prosterné de cœur et d'esprit aux pieds de Votre Sainteté, la supplie humblement, pour la plus grande gloire de Dieu, de vouloir bien confirmer et approuver par son autorité et sa bénédiction la congrégation de la bienheureuse Vierge Marie, instituée à Paris depuis près de cinq ans, ainsi que les autres congrégations conformes à celle de Paris, reconnue par elles comme leur mère, qui se sont établies depuis deux ans et n'ont cessé d'édifier par leur piété soutenue. — Que Votre Sainteté daigne aussi m'accorder, et à mes successeurs légitimes, l'autorisation nécessaire pour pouvoir admettre les congrégations à s'unir à celle de Paris et à participer aux grâces données par le Saint-Siège, dans toute l'intégrité de celles dont l'autorité apostolique a comblé les congrégations établies dans les maisons de la Compagnie de Jésus, depuis si longtemps, et dont les exemples partout édifiants ont contribué aux progrès de la piété publique dans tous les États. Les pieux jeunes gens de Paris ont eu le bonheur et la consolation de baiser les pieds de Votre Sainteté il y a quelques jours, et vous daignâtes, très saint Père, entendre avec bonté le discours de l'orateur choisi pour exprimer les vœux de ses confrères. Nous n'oublierons jamais l'affabilité paternelle de Votre Sainteté; ce souvenir précieux à leur cœur soutiendra la ferveur de leurs prières afin que Dieu conserve longtemps à son Église Votre Sainteté, pour sa gloire et le salut du monde. »

Le saint pontife se montra plein d'intérêt pour la jeune

confrérie et lui accorda les grâces et les privilèges des anciennes congrégations.

XXV

On aura remarqué dans la supplique du P. Delpuits l'allusion à une cérémonie où il fut donné à ses chers congréganistes d'approcher de la personne du pape. Comme Pie VII, en effet, visitait l'église Saint-Sulpice (18 décembre 1804), ce fut l'un d'entre eux, Maximilien Séguier, descendant de l'illustre famille du chancelier de ce nom, qui eut l'honneur d'adresser au souverain pontife un compliment de bienvenue, en latin. En voici la traduction :

« Très saint Père,

» Parmi un aussi grand concours de fidèles, lorsque l'Église de France fait éclater de toutes parts la vive allégresse dont votre présence la transporte, permettez à des jeunes gens de conditions différentes, mais que leur religion réunit aujourd'hui aux pieds de Votre Sainteté, de vous exprimer les sentiments de respect et de vénération dont ils sont pénétrés. Nous dirons à nos fils : Nous avons vu ce vénérable pontife abandonner le siège de Pierre, pour venir rétablir dans notre France des cérémonies augustes consacrées par la foi de nos pères, et que l'impiété avait si longtemps abolies. Qu'elle ne vienne plus désormais se parer du beau nom de philosophie qu'elle a si indignement profané! L'iniquité s'est mentie à elle-même, elle a rejeté loin d'elle le manteau dont elle se couvrait. Sur une terre arrosée du sang de nos martyrs, nous voyons aujourd'hui l'encens brûler sur les autels du Seigneur, pour réparer les outrages sans nombre qu'a reçus la religion dans la personne de ses ministres. Secondons les vœux d'un pontife digne de toute vénération par une soumission parfaite : relevons l'étendard sacré de la croix, embrassons le signe auguste de notre salut. — Pour vous, très saint Père, daigne la bonté divine récompenser la charité paternelle qui vous anime, en vous accordant la douce

satisfaction de terminer heureusement vous-même ce grand ouvrage que vous avez si bien commencé. »

Le pape se montra particulièrement touché de cette allocution, et y répondit en latin, à peu près en ces termes, dit la *Gazette de France :* « Rien ne m'a été plus agréable que ces sentiments de religion exprimés par des jeunes gens. Je prie Dieu qu'il les conserve dans vos cœurs, qu'il vous y fasse trouver votre félicité dès cette vie et qu'il vous en récompense par la couronne d'immortalité. »

Un document contemporain ajoute : « que les congréganistes, par leur maintien respectueux et leur grand nombre, attirèrent sur eux les premiers regards du saint Père. »

Ce ne fut pas d'ailleurs la seule circonstance où cette jeunesse, vouée à Marie, sut captiver les regards par son attitude à la fois digne et recueillie. Lors de la translation de la sainte couronne d'épines à l'église Notre-Dame (26 octobre 1804), une place avait été réservée aux congréganistes pour les solennités du jour. Or, la plupart d'entre eux s'approchèrent de la sainte table, à la grande édification des assistants qui ne pouvaient revenir de leur étonnement. On raconte même qu'un bon chanoine, tout ému de ce spectacle, alors si nouveau, se penchant à l'oreille de son voisin, répétait avec insistance : « D'où viennent-ils donc? mais d'où viennent-ils donc? » A quoi l'interlocuteur, tout aussi surpris, répondit : « Ma foi, monsieur, je ne saurais vous le dire. »

XXVI

Au rayonnement de la piété, plusieurs des congréganistes du P. Delpuits unirent le prestige de la science; tels Augustin Cauchy et Laënnec.

Ce fut assurément l'un des hommes les plus remarquables du XIX^{e} siècle que Cauchy, et son prestige rejaillit sur les congrégations de Marie, dont il se fit toujours gloire d'avoir été l'un des membres les plus fidèles. On est saisi d'étonnement, en le voyant, à peine âgé de 16 ans, forcer les portes de l'école poly-

technique; entrer premier à l'école des ponts et chaussées et en sortir également avec le premier numéro; illustre à 25 ans par ses découvertes scientifiques, devenir membre de l'académie des sciences; professeur éminent à l'école polytechnique, à la Sorbonne et au collège de France, « à l'âge où tant d'hommes achèvent à peine leurs études; » publier des mémoires admirés du monde savant, et dont le nombre, dans l'ensemble de sa carrière, s'éleva à plus de 500; enfin accueilli avec un empressement flatteur au sein de 18 académies, qui se tinrent pour honorées en le recevant.

Mais cet illustre mathématicien ambitionnait bien d'autres titres de gloire. « Non content de satisfaire aux préceptes, il s'efforçait de mettre en pratique les conseils, et comme il avait abrité les convictions de sa jeunesse dans les rangs de la congrégation, il voulut, dans son âge viril, faire une large part aux œuvres chrétiennes de son temps. Défenseur courageux des jésuites attaqués par la mauvaise foi, il ne fut étranger à aucune tentative suscitée depuis cinquante ans par le génie de la charité catholique : l'œuvre de Saint-François-Régis, la société de Saint-Vincent-de-Paul, le comptèrent parmi leurs membres les plus assidus; le repos du dimanche et la réforme du régime pénitentiaire trouvèrent en lui un infatigable apôtre; il prodiguait ses soins aux petits savoyards jetés sans ressources sur le pavé de Paris et qu'il avait souvent instruits, étant congréganiste; l'un des fondateurs de l'œuvre des écoles d'Orient, il n'oubliait pas les besoins de la jeune génération élevée auprès de lui; sa dernière pensée fut pour ces admirables Frères de la doctrine chrétienne qu'il voulait appeler à Sceaux, la petite ville où il demeurait et où il mourut le 22 mai 1857, assisté des Pères de la Compagnie de Jésus, ses maîtres, ses amis, ses reconnaissants admirateurs[1]. »

Quand il apprit sa mort, le P. de Ravignan ne craignit pas de dire : « Tout le monde est convaincu que ce saint homme est allé droit au paradis. Ce bon M. Cauchy! il sera entré au ciel

(1) Grandmaison, ouvr. cité, p. 73.

comme il entrait dans nos chambres, sans frapper à la porte. »

Cet heureux trépas du fervent congréganiste de Marie n'était que le digne couronnement d'une vie éminemment chrétienne.

Dès l'époque de sa première communion, le jeune Cauchy s'était tracé une sorte de règlement où on ne lit pas sans admiration des lignes comme celles qui suivent, témoignage d'une précoce et profonde humilité : « Je ne me vanterai jamais du peu de science que j'ai acquis par les soins de mon père, me représentant d'abord, que si je sais quelque chose, c'est uniquement à cause des soins que mon père a pris de moi, et ensuite que les sciences humaines ne sont rien auprès de celle du salut, et qu'il ne me servirait de rien de les connaître toutes, si je n'avais cette dernière. »

A l'école polytechnique, il récitait ses prières du matin et du soir, agenouillé au pied de son lit; et, à Cherbourg, où il collaborait en qualité d'ingénieur aux travaux de port, il suivait avec une régularité exemplaire les offices de sa paroisse.

A sa mère, inquiète sur les dangers du milieu sceptique où il se trouvait, il écrivait : « On dit que la dévotion me fera tourner la tête : quelles sont les personnes qui disent cela? Ce ne sont pas celles qui ont beaucoup de religion; celles-ci ne m'en ont parlé que pour m'encourager dans ma ligne de conduite, et tout ce qu'on m'a rapporté à ce sujet ne prouve pas qu'elles me blâment... »

Plus tard, s'adressant aux incrédules, il leur faisait cette déclaration topique : « Je me suis enfoncé dans l'étude des sciences humaines, particulièrement dans celles qu'on nomme les sciences exactes, et j'ai de plus en plus reconnu la vérité de ces paroles de Bacon, que, si un peu de philosophie nous rend incrédules, beaucoup de philosophie nous ramène à être chrétiens. J'ai vu que toutes les attaques dirigées contre la révélation ont abouti à en fournir de nouvelles preuves. » Et à ses collègues dans l'enseignement, plus ou moins entachés d'athéïsme, il aurait pu dédier certains de ses vers — car il était poète à ses heures — tels que ceux-ci, où il proclame bien haut la gloire du Créateur :

Tandis qu'avec fureur d'autres se font la guerre,
Et, pour un vain caprice, ensanglantent la terre
Qui va, dans un moment, disparaître à leurs yeux,
Plus heureux, l'astronome a regardé les cieux...
Là se lisent la gloire et la magnificence
Du Dieu dont l'univers atteste la puissance;
Là se peignent encore et le calme et la paix;
Là règne sans partage et triomphe à jamais
Celui qui des soleils a tracé la carrière,
De la nuit du chaos fait jaillir la lumière,
Allumé le flambeau du jour,
Transformé la vile poussière
En cet homme, le fruit, l'objet de tant d'amour!

. . . . . .

Mais à des spectacles pareils,
Mon esprit se confond; je me tais, et j'adore
Celui dont le nom glorieux
Se lit, en traits si doux, sur les feux de l'aurore,
Et sur le pavillon des cieux.

Quand Augustin Cauchy se fit inscrire par le P. Delpuits dans la congrégation (3 avril 1808), il y avait déjà cinq ans qu'un autre illustre congréganiste, Laënnec, en faisait partie. Originaire de la catholique Bretagne, il eut à cœur d'y revenir pour y dormir son dernier sommeil, laissant à la postérité le souvenir d'un des hommes les plus doctes dans les sciences médicales et à ses contemporains l'exemple d'un catholique toujours fidèle.

XXVII

A côté de ces illustres serviteurs de Marie, combien d'autres, moins connus, firent cependant l'honneur de la congrégation et la consolation de son pieux directeur! L'écrivain délicat qu'est Mgr Baunard, recteur de l'université catholique de Lille, en a récemment dessiné quelques silhouettes, dont nous ne

résistons pas au plaisir de retracer les principaux traits [1].

Régis Buisson, un Lyonnais, premier préfet de la petite compagnie, était associé aux travaux de son célèbre cousin, le docteur Bichat, dont il publia les écrits. Savant lui-même, déjà membre adjoint de la société de médecine, il devait bientôt après, exténué de travail, expirer à vingt-huit ans, sous la bénédiction de son père qui lui disait :

« — Adieu, cher enfant; que Dieu te bénisse, comme je te bénis. Au revoir! »

Charles Frain de la Villegontier, un Vendômois, s'était fait, par dévouement, médecin volontaire des hôpitaux de blessés et des prisons, que remplissaient les proconsuls de la république, jusqu'à ce que, à vingt-quatre ans, il tomba à son tour, terrassé par le mal contracté à leur chevet.

Louis Fizeau, énergique Breton, hier artilleur dans l'armée Vendéenne, était aujourd'hui le guérisseur généreux de toutes les infirmités physiques et morales, à Paris.

Charles Savary des Brulons était un chrétien tout d'une pièce. On racontait de lui qu'appelé un jour à la table du ministre Quinette, en sa qualité de premier prix au concours de médecine de 1800, il n'avait pas voulu toucher un seul plat gras du dîner officiel, dont il était le héros. Quatre ans après, ce brave expirait en soignant les blessés du Val-de-Grâce.

Après l'école de médecine, l'école polytechnique envoie au P. Delpuits son contingent de braves.

C'est Paul-Émile Tesseyre, un Dauphinois, futur apôtre dans le clergé, déjà apôtre dans l'école, « où, écrit-il, il a découvert et enrôlé vingt élèves qui pensent comme lui. »

C'est Jean Duplessis, un échappé des massacres de la Terreur, prêt à tout bien. C'est Nicolas Émery, qui retrouve dans la congrégation le Dieu que, hélas! il avait oublié, depuis sa première communion faite dans un grenier. C'est Veillet et Bailleul qui, dans leurs compositions d'histoire à l'école, démolissent les vieilles thèses voltairiennes de leurs tristes maîtres contre les

(1) *Un siècle de l'Église de France.* — Librairie Poussielgue, Paris.

papes et l'Église. Bailleul meurt jeune; Veillet, ingénieur en chef des ponts, fonda un jour, à Paris, l'*Œuvre des jeunes détenus*. Un autre, Charles de Breteuil, auditeur au conseil d'État, s'en ira ramasser un à un les blessés sur le champ de bataille de Wagram. Un autre, Auguste d'Haranguiers de Quincerot, un avocat, s'est dévoué à la tâche de défendre les jeunes paysans et ouvriers contre les exigences tyranniques de la conscription impériale.

Tels étaient les jeunes hommes d'intelligence et de cœur qui préparaient à la France une race nouvelle de chrétiens, capable de faire honneur à ce grand nom, comme les en félicitait le bon P. Delpuits, disant avec une familière fierté :

« Par nous-mêmes, mes chers fils, nous ne sommes rien, voyez-vous! Mais il ne faut pas qu'on puisse dire que les chrétiens sont plus bêtes que les autres. »

XXVIII

L'aristocratie était venue, elle aussi, de bonne heure à la congrégation. Elle y était venue dès l'Empire, alors que certes ce n'était pas un titre aux faveurs officielles; et il est juste de dire qu'elle y avait apporté des mérites supérieurs à la grandeur du rang. On peut nommer à sa tête le duc de Montmorency-Laval, un soldat de l'Indépendance américaine, à qui notre démocratie, j'espère, ne fera pas un crime de cette fameuse séance de la nuit du 4 août dans laquelle on le vit, lui, le premier gentilhomme de France, venir déposer l'offrande opime de ses titres nobiliaires sur l'autel de la patrie.

Un autre, Charles-Auguste de Forbin-Janson, le futur évêque de Nancy, venait à cette époque d'être fait auditeur du conseil d'État par Napoléon. Mais de plus nobles ambitions sollicitaient son cœur : « Déjà, raconte Lacordaire, déjà Janson ne se contenait plus dans Paris. Il jetait des yeux avides sur des contrées lointaines où le christianisme opprimé réclame à toute heure la parole et le sang apostoliques; il errait en esprit de l'Amérique à la Chine, de la Chine aux bords du Gange et de l'Euphrate.

La main de Dieu l'avait saisi et le promenait, d'aspiration en aspiration, à travers tous les lieux désolés de la terre, pour choisir un poste où son dévouement ne fût pas à l'étroit. »

Mais les congréganistes ne se contentaient pas d'édifier par leur piété et de consoler par leur charité ; ils savaient, à l'occasion, rendre à l'Église de périlleux services. Quand Napoléon fut frappé d'excommunication par une bulle pontificale, ce furent six congréganistes qui, au risque de déchaîner contre eux les fureurs impériales, l'introduisirent clandestinement à Paris. Le document, d'abord reçu secrètement à Lyon par l'un d'entre eux, y fut traduit, et la copie en fut apportée à Paris par le marquis Eugène de Montmorency qui, pour déjouer la police, l'avait cachée dans ses bottes. Mais, la semaine suivante, trois de ces courageux jeunes gens, dont Alexis de Noailles, furent arrêtés ; et peu de temps après, un décret impérial supprima « tous les établissements connus sous le nom de congrégations de la sainte Vierge. »

Ce devait être, dans la pensée du despote, la mort de l'œuvre du P. Delpuits ; ce ne fut qu'un sommeil. Elle se réveilla en 1812, sous la direction de l'abbé Legris-Duval, qui recueillit alors la mission du vénéré religieux.

L'année précédente, en effet, le jour de l'octave de l'Immaculée Conception (15 décembre 1811), le restaurateur des congrégations de la sainte Vierge en France avait rendu paisiblement le dernier soupir. La pierre tumulaire qui recouvrait ses restes portait ces deux inscriptions significatives :

R. P. J.-B. Delpuits, sac. Soc. Jesu presbyter,
Deo devotos ac Deiparae Virgini
Innumeros verbo et exemplo alumnos
Informavit[1].

(1) Le R. P. J.-B. Delpuits, prêtre de la Compagnie de Jésus, a, par ses paroles et ses exemples, formé d'innombrables serviteurs dévoués de Dieu et de la Vierge, Mère de Dieu.

Et au-dessous :

Audite ergo, filii mei, patrem vestrum : servite Domino in veritate et inquirite ut faciatis quae placita sunt illi[1].

Le souvenir de cet homme de Dieu resta vivant parmi les premières générations du XIX^e^ siècle ; et trente ans après sa mort, Lacordaire se plaisait à évoquer son souvenir sous les voûtes de Notre-Dame. « J'ai plaisir à le nommer, disait-il dans un de ses discours; d'autres ont acquis plus de gloire dans leurs rapports avec la jeunesse de France : aucun ne l'a méritée davantage. » Car, suivant l'éloge que faisait de lui l'abbé de Retz, ancien congréganiste, mort à Rome auditeur de Rote : « Le P. Delpuits faisait de ses jeunes gens des saints. »

L'abbé Legris-Duval garda le précieux héritage du P. Delpuits jusqu'à 1814, époque où il le transmit au P. Ronsin.

Celui-ci le conserva pendant quinze ans, avec un dévouement qui lui valut la reconnaissance des vrais catholiques, et un succès qui lui attira les colères jalouses du clan libéral. Les recrues arrivaient, en effet, à la congrégation nombreuses et importantes. De 1820 à 1826, les registres de l'association portent les noms de 36 archevêques ou évêques, d'un ablégat apostolique, Mgr Falconieri, et de 2 nonces : Mgr Macchi et Mgr Lambruschini. D'autres congréganistes, alors simplement séminaristes ou étudiants, devinrent plus tard célèbres, tels NN. SS. de Rohan, Mathieu, de Mazenod, Gerbet, Sibour, Dumoulin-Borie, etc... Les laïques étaient aussi représentés dignement par les Mac-Carthy, les la Bouillerie, les Clermont-Tonnerre, les Récamier, etc...

La congrégation parisienne était la plus en vue : elle ne fut pas la seule. D'anciens jésuites, rentrés en France après la Terreur, créèrent des réunions semblables dans plusieurs villes. Celle de Lyon, due à l'initiative d'un homme apostolique, le P. Roger[2], comprenait trois sections : jeunes gens, hommes

(1) Mes enfants, écoutez donc votre père : servez le Seigneur dans la vérité et faites en sorte d'accomplir ce qui lui est agréable.

(2) P. Guidée. *Notices historiques sur les Pères du Sacré-Cœur*, t. I, p. 51.

mariés de la classe aisée, artisans. Cette œuvre accomplissait trop de bien pour que les pouvoirs publics d'alors n'en prissent pas ombrage. Son fondateur dut se retirer (1808). Il ne revint que trente ans après en reprendre la direction, et lui consacrer les restes d'une vie déjà épuisée par l'âge et par les travaux.

XXIX

Ce fut en 1824 que Léon XII réintégra la Compagnie de Jésus dans tous ses anciens droits sur les congrégations. L'œuvre allait entrer dans une phase nouvelle. Jusqu'alors les congrégations n'avaient été établies que dans les maisons de l'ordre ou dans des oratoires annexés; de plus, elles ne comprenaient que des hommes, à l'exclusion presque complète des femmes.

Durant les deux premiers siècles de l'existence des congrégations, on cite, il est vrai, quelques congrégations de femmes, érigées à Syracuse, à Quito, à Fribourg, à Trèves, dans plusieurs villes de France et à Rome. Ce ne furent jamais que des exceptions. « *Multae,* dit Sacchini, *haud semel, nec una in civitate, contenderunt matronae ut ipsis quoque liceret in hujus generis convenire coetus : sed res nullo modo probata est* (P. V, l. 7, n. 6). Quelques personnes de la plus haute noblesse y furent admises par privilège; signalons, entre autres, l'impératrice d'Autriche, en 1581; sa fille, la reine de France, femme de Charles IX; plus tard, la princesse Éléonore, impératrice en 1690[1].

Ces congrégations de femmes, d'ailleurs, ne le cédaient en rien pour la ferveur à celles des hommes. Qu'on en juge, entre autres exemples, par quelques extraits du règlement de la congrégation des mères chrétiennes sous le vocable de la Purification, fondée en 1705, par le P. Jean Croiset S. J., l'insigne apôtre du Sacré Cœur, alors supérieur de la maison de Sainte-Croix à Marseille.

1. *Pratiques de piété.* — Chaque jour, une demi-heure de méditation, l'assistance à la sainte messe, la récitation de l'*Office*

(1) « *Aliaeque principes feminae quam plurimae,* » dit l'*Imago primi saeculi,* pag. 363.

de l'Immaculée Conception ou du *Petit Office* de la sainte Vierge, du chapelet, la visite au saint Sacrement faite le soir, avec une autre demi-heure de méditation, un quart d'heure de lecture spirituelle et la pratique de l'examen particulier : voilà les pratiques quotidiennes qui unissaient l'âme à Dieu.

La retraite du mois, la dévotion au saint patron, reçu de la présidente à la fin de l'exercice du dernier samedi de chaque mois, la réception des sacrements de pénitence et d'eucharistie à toutes les fêtes de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge, la participation à la communion générale du premier samedi du mois ou d'une fête de la Mère de Dieu, la retraite annuelle, placée sous le patronage de saint Joseph, de l'ascension au samedi avant la pentecôte, avec exposition du saint Sacrement durant les quatre exercices de chaque jour et une amende honorable à la très sainte Vierge le jour de sa Présentation au temple, sont autant d'exercices bien capables de maintenir les âmes dans la piété et la ferveur au service de Dieu.

2. *Devoirs recommandés aux congréganistes.* — Les spectacles, les bals, les académies de jeux et tous les divertissements peu chrétiens sont absolument interdits à toute dame de la congrégation. On reprochait aux premiers chrétiens de ne jamais assister aux spectacles et aux assemblées profanes. Il faut qu'on puisse faire à toutes les congréganistes, sans exception, le même reproche, qui sera leur plus beau titre de gloire.

On leur recommande l'amour de leur foyer, la suppression des visites inutiles, la simplicité dans les vêtements, la soumission à la volonté divine dans les épreuves, le respect, la douceur et la patience à l'égard de leurs maris, l'éducation chrétienne de leurs enfants, surtout de leurs jeunes filles, auxquelles elles doivent inspirer le mépris du monde, la modestie et la pratique de la vertu; en outre, le soin de l'âme de leurs domestiques et l'apostolat du bon exemple.

Elles doivent aimer toutes les congréganistes, respecter les dignitaires, qui jouiront seules du privilège de la préséance, visiter les congréganistes malades, prier pour les défuntes, en offrant une fois la communion, en faisant célébrer une messe pour

chaque congréganiste décédée et en assistant, tous les lundis de l'année, à la messe dite à la même intention, dans la chapelle de la congrégation.

3. *Œuvres de miséricorde.* — Chaque samedi, quatre dames sont désignées pour accompagner le saint Sacrement porté aux malades; huit dames pour visiter les pauvres dans les quatre hôpitaux de la ville, et deux pour visiter les pauvres malades dans chaque paroisse. On nommera de six mois en six mois, à la toussaint et à pâques, quatre dames qui visiteront au moins une fois la semaine les pauvres femmes détenues dans les prisons. Toutes ces visites de charité doivent être faites pour honorer Jésus-Christ dans la personne des pauvres, et pour réparer le temps perdu et les visites inutiles.

XXX

Mais l'expansion de la congrégation *Prima-Primaria* devint merveilleuse, lorsqu'un rescrit pontifical, en date du 7 mars 1825, en ouvrit les portes à tous les fidèles et donna au général de la Compagnie plein pouvoir d'agréger à la congrégation romaine, comme à une archiconfrérie centrale, toutes les autres congrégations d'hommes, de femmes, de jeunes gens et de jeunes filles, celles même qui ne seraient pas dirigées par des religieux de la Compagnie[1].

Sous l'inspiration de l'abbé Legris-Duval, la congrégation de Paris donna naissance à la société *des bonnes œuvres* (hôpitaux, petits savoyards, prisons). C'est aussi dans le sein de la congrégation que naquit la pensée de la société *des bonnes études;* son but était de maintenir la jeunesse dans les principes de la foi et de la prémunir contre les séductions du cœur non moins que contre les erreurs de l'esprit. Après lui, le P. Ronsin donna comme un nouvel élan à la jeunesse catholique; et l'un des plus beaux fruits de la congrégation fut l'*œuvre de Saint-Régis,*

(1) Bref du 17 mai 1824, et rescrit du 7 mars 1825.

due à l'initiative de M. Jules Gossin, conseiller à la cour royale de Paris.

Il faut encore mentionner comme nées sous l'influence de la congrégation de Marie : l'*association de Saint-Joseph,* un des premiers essais d'une œuvre ouvrière au XIX^e^ siècle; la *société catholique des bons livres,* qui, à la fin de 1826, avait jeté dans la circulation 800,000 volumes; la *maison de refuge pour les jeunes condamnés,* dont M. de Bonald écrivait :

« Quand on est trop aigri par tout ce qu'on voit, ce qu'on entend; quand on est prêt à désespérer de la France, il faut, pour rasséréner son âme, aller voir les différentes œuvres entreprises par les jeunes gens, dont mon ami et parent, M. de Roussy, que je vous ai recommandé, était un des plus fervents instruments. Ce sont, ici, les petits savoyards qu'on catéchise, dont on soigne et la conduite et l'existence; là, ce sont de petits malheureux, condamnés à plusieurs années de prison, presque avant l'âge de raison, en qui la malice a devancé l'âge, et qui, dans les prisons, confondus avec de grands scélérats, sans travail, sans instruction, livrés à la corruption la plus profonde, et à de détestables et trop certaines leçons de crime, sous des hommes qui, *à la lettre,* le professaient; des malheureux, dis-je, recueillis à l'expiration de leur peine dans une maison gouvernée par les bons Frères de la doctrine chrétienne et toujours par les soins et sous la surveillance de la société des jeunes gens, instruits des devoirs de la religion avant d'être rendus à la société et même élevés dans une profession quelconque, pour leur donner les moyens de gagner leur vie. »

XXXI

Les congrégations faisaient trop de bien pour ne pas ameuter contre elles toutes les passions et toutes les sectes antireligieuses. Hanté par le spectre de la « congrégation », M. de Montlosier en donnait cette définition aussi obscure qu'odieuse : « C'est tout à la fois une assemblée pieuse d'anges, un sénat de sages, un foyer d'intrigues de démons; » et il ajoutait : « Cette puissance

mystérieuse qui, sous le nom de « congrégation », figure sur la scène du monde, me paraît aussi confuse dans sa composition que dans son objet, dans son objet que dans son origine. » Renchérissant sur ce radotage burlesque, Michelet déclarait plus tard solennellement que les congrégations avaient « livré aux jésuites la société tout entière : comme médecins, le secret des familles; comme notaires, celui des fortunes; comme parquet, l'impunité. » A quoi Charles Lacretelle, dans son *Histoire de France depuis la Restauration* (t. III, pp. 136, 137) a cru spirituel d'ajouter les billevesées que voici : « Il existait depuis plus de » dix ans une vaste et puissante société qui attendait les jésuites » pour chefs spirituels et surtout pour chefs politiques... La con- » grégation recueillit l'héritage des sociétés secrètes royalistes, » sanctifiant leurs pensées turbulentes (?). Son trésor était accru » par les largesses de la piété opulente et par les dons plus abon- » dants encore que suggère un esprit de parti vivement allumé. » Le P. Ronsin fut nommé supérieur de la congrégation; tout » fut placé sous l'invocation de saint Ignace de Loyola. Le club » dévot eut ses sociétés affiliées, ses correspondances; on eût » dit le club des Jacobins. »

Enfin, M. de Vaulabelle, dans son ouvrage sur les *Deux Restaurations*, lève le voile sur la manière dont se tiennent les séances de la congrégation : les congréganistes ont le regard obstinément fixé sur une bannière (?); les servants de messe remplissent des « fonctions très enviées, prélude habituel de hautes faveurs politiques et administratives. » Après la messe, la chapelle se transforme en salon, chacun échange des serrements... de main. Enfin, dernier détail caractéristique : le P. Ronsin porte une bague en or, et les congréganistes, une bague en argent!

« De semblables puérilités, ajoute M. de Grandmaison, auquel nous empruntons ces détails, ne méritent pas d'être discutées; nous les relevons comme la preuve des niaiseries que peut faire écrire l'esprit de parti. »

Mais le mot d'ordre était donné par la faction sectaire : « Sus aux jésuites et à la congrégation! » A en croire les libéraux, la congrégation n'était autre chose qu'une officine gouvernemen-

tale. Leurs pacifiques réunions furent transformées, dans l'opinion, en clubs politiques; le P. Ronsin passa pour être mêlé aux intrigues du pouvoir, et se vit, à son grand étonnement, érigé en souverain dispensateur des faveurs de l'autorité. Un poème satirique *la Ronsiade* fut lancé contre lui; et le modeste religieux fut presque dénoncé comme un ennemi public.

Ces attaques n'allaient pas sans exalter les cerveaux faibles. Un jour, un jeune homme, élégamment vêtu, se présente au parloir de la rue de Sèvres et demande à parler au P. Ronsin. Celui-ci arrive, et le visiteur de lui demander à brûle-pourpoint si « c'est bien lui qu'on nommait Ronsin; » après quoi, il l'accable d'injures. Le religieux l'écoute impassible. A bout d'invectives, « pourquoi donc ne me répondez-vous pas? » demande le jeune insulteur. — « Mais, répond le P. Ronsin, de l'air le plus calme du monde, vous m'avez fait appeler pour vous entendre : j'écoute. » Le pauvre écervelé rougit, se calma et finit l'entretien en se confessant.

Cependant un compromis s'imposait : le P. Ronsin fut sacrifié; il quitta Paris, en 1828, laissant 900 noms inscrits sur le registre de la congrégation. Les abbés de Rohan et Mathieu, qui devaient se succéder sur le siège de Besançon et l'honorer de la pourpre cardinalice, recueillirent son périlleux héritage. Enfin la révolution de 1830 éclata, et les congrégations sombrèrent avec la monarchie.

Pendant près de vingt ans, elles durent sommeiller çà et là dans quelques petits séminaires. Le nom seul de congréganiste était devenu une injure. Toutefois un rameau tout nouveau ne tarda pas à germer de leur tronc séculaire. C'est en 1832 que fut érigée en France par la Mère Lhuillier, religieuse du Sacré Cœur, la première congrégation exclusivement réservée aux jeunes filles. La vénérable Mère Barat bénit cette œuvre naissante, et, avec l'aide du P. Druillet S. J., la propagea dans tous les pensionnats de son ordre[1].

Mais comme l'Église, sur laquelle les congrégations sont

(1) *Compte-rendu* du congrès de Fribourg, t. I, pag. 534.

entées, se redresse toujours quand la tempête a passé, les associations de la Vierge reparurent avec les premières lueurs de la liberté. Depuis 1848 jusqu'à nos jours, leur histoire est écrite dans toutes les mémoires; elle présente des pages qui ne le cèdent en rien à ce que les annales de leur glorieux passé nous offrent de plus beau et de plus consolant.

***

A ce chapitre d'histoire donnons une conclusion pratique; nous en empruntons l'idée et les termes même au P. Sommervogel S. J., l'auteur bien connu de la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus.*

« On a célébré, il y a quelques années, écrit-il[1], le troisième centenaire de l'institution des congrégations de la sainte Vierge, et ce ne fut pas sans solennité, ni sans un renouvellement de dévotion bien consolant...

» Toutes ces pieuses associations ont, sans doute, un lien dans l'unité de leur esprit et de leurs règles; mais, à part cela, elles vivent isolées les unes des autres. N'y aurait-il pas cependant quelque avantage à leur faire sentir qu'elles ne sont que les branches d'un même arbre, que les membres d'une même famille? Ne serait-ce pas un moyen de développer en chacune d'elles un zèle plus intense pour atteindre le but que s'est proposé leur fondateur, et de les animer d'une généreuse émulation pour faire pousser au tronc commun de nouveaux rejetons? C'est à cette pensée que nous devons la *Sodalen-Correspondenz für Marianische Congregationen,* revue mensuelle dont le premier numéro a paru à Vienne en Autriche, le 25 mars 1895, jour de l'Annonciation de la sainte Vierge.

» Dans un article-programme, le R. P. Henri Abel S. J. indique brièvement ce que contiendra cet organe des congrégations : 1° les brefs, privilèges, décisions, émanés des souverains pontifes ou des supérieurs ecclésiastiques, ainsi que tout ce qui

(1) *Études,* avril 1895.

concerne l'existence et l'organisation des congrégations; 2° l'histoire générale ou locale des congrégations; 3° des communications sur leur situation actuelle, leurs fêtes, les œuvres de piété ou de zèle auxquelles elles se livrent spécialement; 4° des notices nécrologiques sur les associés ou associées défunts; 5° en guise de feuilleton, des nouvelles intéressant la dévotion à la sainte Vierge, soit dans le présent, soit dans le passé; 6° des questions appelant des réponses sur des points spéciaux; 7° enfin, des annonces de livres à recommander aux congréganistes.

» Le premier numéro de la *Correspondenz* réalise ce plan en presque tous ces points; après l'article-programme du P. Abel : « Was wollen wir? » (Que voulons-nous), le P. Bernard Duhr entretient le lecteur de l'apostolat laïque dans la congrégation de la sainte Vierge; puis, le P. Charles Ludewig donne le commencement d'un travail sur les membres de la famille des Habsbourg qui appartinrent à la congrégation. Dans la troisième partie, un correspondant de Rome parle de la chapelle de la congrégation *Prima-Primaria;* un autre, de la congrégation, sous le vocable de l'Immaculée Conception, des dames de Vienne, fondée en 1854 par le P. Schmude; un autre, de l'érection de celle de Linz; un autre, de celle de Salzbourg; suivent des félicitations et encouragements venus de Graz et d'Innsbruck. Quelques petites nouvelles, un article nécrologique, des demandes et des réponses; enfin, des livres recommandés. J'allais oublier de dire que, à l'occasion donnée, la revue sera illustrée, ce qui est facile avec son format in-4°. Ainsi, dans ce numéro, nous avons, en phototypie, le tableau qui orne la chapelle de la *Prima-Primaria* à Rome et un beau portrait de l'archiduc Charles II, le premier des Habsbourg congréganistes.

» Cette *Sodalen-Correspondenz*, rédigée en allemand, ce qui est tout naturel, ne s'adresse donc qu'à ceux qui comprennent cette langue. Aussi ne me serais-je pas si longuement étendu sur son compte, si je n'avais pas eu l'intention de la proposer à l'imitation des congréganistes des autres pays. Qui empêcherait la publication de correspondances des congrégations en anglais, en espagnol, en italien, en flamand, en français, etc.? Ce ne serait

pas la matière qui manquerait pour les alimenter. Si l'on mettait partout un peu de zèle et de persévérance à poursuivre cette idée, on finirait par réunir les matériaux nécessaires pour écrire l'histoire des congrégations; car c'est là, disons-le en finissant, le but final que se propose la revue austro-allemande. Pour sa part, le travail sera plus facile que pour d'autres : l'Allemagne, l'Autriche, la Hongrie, la Bohême ont, pendant le XVII[e] et le XVIII[e] siècle, donné naissance à un nombre considérable d'ouvrages sur ou pour les congrégations, ne serait-ce que ces *Xenia* ou Étrennes distribuées chaque année aux associés, qui forment une précieuse et intéressante collection.

» Nous souhaitons bon succès à la *Sodalen-Correspondenz* et aussi des imitateurs. »

CHAPITRE X.

LES PÈLERINAGES DE MARIE

ET LA

COMPAGNIE DE JÉSUS.

NUESTRA SEÑORA DE GRACIA

COLEGIATA DE LA SEO

LA CAPILLA DEL RAPTO

LAS MAMSETAS

LA SANTA CUEVA

NUESTRA SEÑORA DE LA GUIA

NUESTRA SEÑORA DE VILADORDIS

CHAPITRE X.

LES PÈLERINAGES DE MARIE

ET LA

COMPAGNIE DE JÉSUS.

« *Laudare peregrinationes pias;*
« Il faut louer les pieux pèlerinages. » (S. IGNAT. *Reg. 6. ad sent. cum Eccles.*)

I

LES pèlerinages sont essentiellement dans l'esprit catholique, et tout ce qui est catholique allait droit au cœur du fondateur de la Compagnie de Jésus. Dans ses règles d'orthodoxie, il recommande de les tenir en grande estime : *Laudare peregrinationes pias.* Quel cas il en faisait lui-même, Aranzazu, Montserrat, Viladordis, Montmartre, la Terre-Sainte le disent assez.

Entre tous les pèlerinages chers aux serviteurs de Marie, Lorette occupe le premier rang. Où trouver de plus précieux, de plus magnifiques et de plus touchants souvenirs de la Mère immaculée du Verbe fait chair? Aussi ce lieu trois fois saint

par les faits qu'il évoque dans la mémoire a-t-il exercé une sorte d'attraction irrésistible sur les fils de saint Ignace. Jusqu'à trente-trois auteurs jésuites ont traité ce sujet dans leurs ouvrages[1].

Le lien qui rattache la famille de saint Ignace à ce célèbre pèlerinage remonte aux premières années de l'ordre. En 1554, à la prière du cardinal de Carpi, Rodolphe Pie, protecteur attitré du sanctuaire, saint Ignace y envoya plusieurs Pères pour desservir la pénitencerie. Ce fut l'origine du collège de Lorette, que le P. Olivier Manare gouverna en qualité de recteur.

« Or, dès l'arrivée des enfants d'Ignace dans cette demeure, rapporte Nieremberg, le ciel voulut fêter leur prise de possession par de grandes lumières et des flammes qui apparurent au sommet du temple. On aperçut de plus comme de brillantes étoiles qui sortaient du saint édifice et y rentraient ensuite. Ce phénomène, qui se renouvela plusieurs nuits, restait visible pendant de longues heures. Le bruit s'en répandit bientôt; et l'on venait de villages éloignés pour être témoin du prodige.

» Mais la Vierge voulut montrer d'une manière plus expresse combien elle agréait les ministères que la Compagnie remplissait dans son sanctuaire. Un jour que l'un des religieux prêchait, on vit descendre du ciel une grande lumière qui, après avoir brillé un instant sur la sainte chapelle, se dirigea vers le prédicateur, fit ensuite le tour de l'auditoire, et remonta vers la voûte. Le P. Raphael Rieira, grand serviteur de Marie, se trouvait parmi les assistants.

» Notre-Dame se plut à renouveler ce gage de sa protection avec encore plus d'éclat. Tandis qu'un des Pères occupait la chaire, plusieurs autres entendaient les confessions. Soudain, à la vue de toute l'assemblée, une radieuse flamme se détacha du faîte de l'église, s'arrêta quelque temps sur la chapelle de la Vierge, prit sa direction vers l'orateur, puis, décrivant un mouvement circulaire, alla se poser successivement sur la tête des

(1) Ce sont des travaux originaux ou de simples traductions; il y règne la plus grande diversité de langues : latin, français, italien, espagnol, anglais, allemand, bohémien, polonais, grec moderne, tagale.

confesseurs et des pénitents, et finalement se retira vers un crucifix.

» Depuis que la Compagnie s'occupe de ce pèlerinage, c'est un fait notoire que le nombre des pieux visiteurs s'est beaucoup augmenté. Aussi les souverains pontifes se sont-ils vus obligés d'y accroître le nombre des ouvriers apostoliques.

» Les fils d'Ignace étaient trop favorisés de la Vierge Notre-Dame pour que l'enfer n'essayât point de tous les moyens afin de les chasser de Lorette. Les démons leur déclarèrent, en effet, une guerre acharnée. Ils leur apparaissaient, comme jadis au grand saint Antoine, sous les formes les plus diverses, tantôt d'hommes ou d'animaux, tantôt de saints et d'apôtres, comme saint Paul. Parfois ils les attaquaient violemment et avec grand fracas.

» Impuissants contre les anciens religieux, ils s'en prirent aux plus jeunes. Un jour, un novice des plus mortifiés se trouvait en oraison. Le tentateur lui apparut sous les traits d'un Éthiopien, et se mit à l'engager avec force rhétorique à se ménager un peu, à jouir des plaisirs de la vie; en même temps, il lui représentait sous les plus vives couleurs et les délices de sa vie passée et les amertumes qui l'attendaient en religion. Le bon jeune homme ne fit que rire de ces beaux raisonnements. Furieux, l'ange mauvais lui dit : « Puisque tu fais si peu de cas de mes conseils, vois si mon haleine te sera plus agréable; » et ce disant, il lui souffla au visage un air si pestilentiel, qu'il persista jusqu'au lendemain, et chassa tous les voisins de leur cellule.

» La nuit n'amenait pas de relâche. Pour troubler le sommeil des religieux, des esprits pervers leur arrachaient leurs couvertures. Fallait-il se mettre à genoux pour l'oraison, ils les faisaient rouler à terre.

» Mais nul n'eut plus à souffrir que le P. Manare[1]. »

Enfin, conclut Nieremberg, « il semblait que la Vierge, qui avait d'abord comblé ses dévots clients de tant de faveurs, eût

(1) On peut voir dans l'*Histoire de saint Ignace*, par Bartoli (t. II, l. V, ch. 7), un récit plus détaillé de cette persécution infernale.

fini par les abandonner. Il n'en était rien : elle voulait seulement manifester le degré de sainteté d'Ignace, son fidèle serviteur[1]. » Manare écrivit, en effet, à celui-ci pour lui faire connaître la crise terrible que traversait sa communauté. La réponse du saint fut lue en public; et telle fut la puissance de son nom et de ses prières, que l'enfer n'osa plus troubler la maison de Dieu.

D'autres traits montrèrent bien qu'une providence spéciale veillait sur les serviteurs de Notre-Dame de Lorette. Un jour, à l'heure du repas, on vient avertir le supérieur qu'il n'y a plus que cinq petits pains pour toute la communauté. « Donnez quand même le signal », répond l'homme de Dieu. En entrant au réfectoire,on trouva les tables garnies d'une soixantaine de pains.

Une autre fois, le P. Manare ordonne au linger d'aller acheter du drap pour vêtements. « Je n'ai plus d'argent, dit le Frère, et personne ne veut prêter. » Incontinent un étranger se présente, offrant d'avancer la somme nécessaire; peu de jours après, une aumône inattendue de trois cents écus permit de la rembourser.

Mais voici des bienfaits d'un ordre plus relevé.

Saint François de Borgia, alors général de la Compagnie, était depuis huit mois dévoré par la fièvre. Durant ses longues heures de souffrance, sa pensée se reportait fréquemment vers Notre-Dame de Lorette, objet pour lui d'une tendre dévotion. Un jour, tandis qu'il faisait en esprit ce doux pèlerinage, il tomba en extase. Il lui fut révélé que la santé lui serait rendue à l'ombre de ce sanctuaire; qu'il pouvait, en conséquence, se mettre en route sans crainte, bien que les règles de la prudence humaine parussent condamner une telle entreprise.

Revenu à lui, le P. François se met en devoir de faire ses préparatifs de voyage. A cette vue, on s'étonne fort autour de lui, on réclame, on proteste; médecins, Pères de la maison, cardinaux mêmes de ses amis, déclarent ce déplacement souverainement périlleux dans l'état de prostration du malade. Résolu de mettre à couvert son humilité en taisant la faveur du ciel, le saint général s'engage secrètement par vœu à faire son pèle-

(1) *Clar. Var.*, t. I, cap. 35.

rinage. Dès lors, aux instances de ceux qui l'entourent, il répond simplement que sa détermination est un cas de force majeure, qu'il faut bien lui permettre d'accomplir un vœu.

Toute résistance devenait inutile. On lui procura donc une litière, et ses frères l'y portèrent dans leurs bras. Les accidents de la route semblèrent justifier l'alarme générale : le mal s'aggrava et les accès de fièvre redoublèrent.

Cependant on arriva en vue de Lorette. Le P. François mit alors, avec grand effort, la tête à la portière « pour saluer, dit naïvement Cienfuegos, à qui nous empruntons ce trait, le nid de la félicité humaine. » Or, à mesure qu'on approchait, la fièvre diminuait par degrés, et en touchant le seuil de la chapelle, le saint se trouva, non seulement guéri, mais comme doué d'une nouvelle jeunesse. Descendant à l'instant de la litière, il se prosterna et baisa ce sol sanctifié par les prières et les larmes de tant de pèlerins, avec grande joie et grande reconnaissance[1].

Sans une insigne protection de Notre-Dame de Lorette, saint Louis de Gonzague n'eût jamais fait l'ornement et la gloire de la Compagnie. L'état de la marquise de Châtillon était désespéré : la mère et l'enfant qu'elle portait dans son sein devaient infailliblement périr. Donna Marta fit vœu d'aller en pèlerinage à Lorette et d'y porter l'enfant, s'ils échappaient à la mort : et la mère et le fils furent sauvés.

Ce fut aux pieds de la Vierge de Lorette, où il passa plusieurs jours, presque constamment en prières, que le vénéré P. Balthasar Alvarez reçut une faveur signalée. Ce saint religieux se trouvait gravement malade à Valladolid. Un Père qui l'assistait lui présenta une image de Notre-Dame et de saint Joseph, en l'engageant à se recommander au glorieux patriarche. « Vous avez raison, répondit le P. Alvarez; c'est là précisément ce que m'a dit cette divine Mère dans une certaine circonstance. »

(1) Cienfuegos S. J., *Vida del grande S. F. de Borja*, l. V, cap. 9.

Intrigué par ces paroles, le Père s'empressa de s'informer auprès de l'infirmier s'il savait quelque chose de la dévotion du malade pour saint Joseph. Or, il se trouvait justement que l'infirmier avait autrefois servi de compagnon au P. Balthasar dans son voyage de Lorette. « Je me rappelle seulement, répondit-il, qu'en sortant de la sainte maison de Lorette, le Père me dit qu'il venait de concevoir une grande dévotion pour saint Joseph. »

« Ces mots, ajoute le vénérable P. du Pont, rapprochés de la réponse du P. Balthasar, indiquent assez clairement que la Reine du ciel le favorisa de quelque grâce de choix et qu'elle lui recommanda en particulier le culte de son saint époux[1]. »

Parmi les lettres ingénues que, dans sa tendresse filiale, le vénérable P. Colnago avait coutume d'adresser à la Mère des miséricordes pour en obtenir aide et consolation, les historiens nous ont conservé la suivante, adressée à la Vierge Lorettaine :

« O très glorieuse Vierge, Mère très douce de Dieu et de mon Seigneur Jésus-Christ, souvenez-vous de votre serviteur Bernard Colnago. Malgré la grandeur de ses péchés, il espère, avec la grâce de votre très doux Fils et par votre intercession, ô Vierge bénie, d'être puissamment secouru pour le bien de son âme, etc...

. . . . . .

» De Rome : au ciel, par la maison de Lorette, votre demeure, ô Vierge très sainte, et demeure de votre Fils mon Seigneur Jésus-Christ. — Le douzième jour de mars 1600. »

II

Non contente d'entourer ce pèlerinage de toute sa tendresse, la Compagnie de Jésus s'est plu à en instituer d'autres à l'instar de celui-ci. Le lecteur se rappelle le sanctuaire de Lorette que les missionnaires jésuites élevèrent parmi les tribus sauvages du Canada[2].

(1) *Vie du P. Alvarez*, ch. 26.

(2) Chapitre VI, page 197.

Il ne fut pas le seul.

Dans l'église du collège royal des jésuites à Lima, capitale du Pérou, on admirait une chapelle de Lorette, construite exactement d'après les dimensions de celle d'Italie, « où le jeune François de Castillo, dit son biographe, reçut du P. Jacques de Torres l'accolade fraternelle par laquelle il l'admettait dans la Compagnie de Jésus[1]. » C'était un saint religieux, que la Vierge de Lorette allait former pour la famille de saint Ignace. Le vénérable François de Castillo a déjà franchi les premiers échelons de la glorification solennelle[2]; plaise au ciel qu'il en atteigne un jour les glorieux sommets!

En butte à la rage de Satan qui, dans le fervent novice, devinait le futur saint, le Frère François aimait à visiter cette chapelle de Lorette, pour y chercher force et lumière. Un jour, Notre-Dame lui apparut tenant entre ses bras le divin Enfant. « Tu as bien combattu, » lui dit Jésus. « Si tu veux plaire parfaitement à mon Fils, ajouta Marie, attache-toi à faire en tout sa très sainte volonté. »

Ce que furent dès lors les rapports qui s'établirent entre la Reine du ciel et son fidèle serviteur, on peut le conjecturer sans peine. N'en citons qu'un trait.

Le P. de Castillo, en résidence à Lima, ne manquait jamais, en sortant de la maison et en y rentrant, d'aller se prosterner devant la Vierge pour lui demander sa bénédiction. Or, il arrivait souvent que, par une condescendance admirable, cette Mère de bonté allait recevoir en personne le saint homme à la porte de la chapelle, quand celui-ci était de retour. Un témoin oculaire en rendit témoignage sous la foi du serment, au cours des informations juridiques préparatoires au procès de béatification. « Me trouvant un matin, vers 8 heures, raconte-t-il, agenouillé dans la chapelle, à côté de la porte, et complètement seul, je vis tout à coup paraître la très sainte Vierge, portant l'enfant

(1) Joseph de Buendia S. J. — *Vida admirable del venerable y apostólico P. Francisco del Castillo S. J.;* Madrid, 1693.

(2) Le procès de l'ordinaire et le procès apostolique ont été faits.

Jésus dans ses bras; elle se dirigeait vers la porte. Je me souvins alors de ce que j'avais entendu dire, que la Vierge avait coutume de venir à la rencontre du P. François quand il rentrait à la maison. J'avançai donc la tête avec précaution, en dehors de la porte, et j'aperçus, en effet, le serviteur de Dieu qui approchait. Arrivé aux pieds de Marie, il se mit à genoux, se releva ; puis, ils entrèrent tous deux à la sacristie, la Vierge marchant la première. »

Les historiens de la Compagnie mentionnent encore la fondation d'un autre sanctuaire de Lorette, à Fribourg (1647).

Ce fut l'œuvre du P. Guillaume Gumppenberg, grand zélateur de la gloire de Marie[1]. Prédicateur ordinaire de Saint-Nicolas

(1) Le P. Gumppenberg a publié un *Atlas Marianus*, vaste collection de notices sur les images et les sanctuaires célèbres de Marie. (Cf. *Summa aurea de laudibus B. V. Mariae.* — Migne, t. XI et XII.) — C'était un homme de grand savoir. Après avoir enseigné les humanités, la philosophie et la théologie, il fut pendant quatre ans pénitencier au Vatican. Pendant trente-trois ans, il remplit l'Allemagne de ses prédications, et mourut à Innsbruck, dans le mois consacré à celle qu'il avait tant aimée (8 mai 1675).

Dans la préface de son livre, le pieux auteur nous en apprend la genèse et nous fait connaître les garanties d'exactitude historique qu'il présente. Quelques détails méritent d'être connus.

Le jour de la fête de l'Immaculée Conception (1652), le P. Gumppenberg adressa à tous les provinciaux de l'ordre en Europe une requête dans laquelle il exposait son plan et les priait de vouloir bien, chacun dans sa province respective, charger un religieux de recueillir et de lui envoyer les notices que l'on pourrait se procurer sur les pèlerinages les plus célèbres dans les diverses contrées. Un peu plus tard, il écrivit dans le même sens à la plupart des recteurs des maisons de l'institut.

Le supérieur général, Goswin Nikel, encourageait fréquemment par lettres l'auteur à poursuivre et à mener à terme sa laborieuse entreprise; mais ce ne fut que le P. Jean-Paul Oliva qui pût donner à l'œuvre l'approbation définitive.

Quant à la créance à donner à ses récits, l'auteur avertit qu'il a l'habitude de « n'écrire qu'avec la plus grande circonspection, *me cautissime scribere.* Il ne se trouve rien dans son livre, ajoute-t-il, qui ne soit appuyé sur un témoignage digne de foi. »

L'ouvrage est dédié à Notre-Dame de Lorette. Il ne renferme pas moins de douze cents notices; et l'intrépide compilateur conclut modestement son travail en disant à Marie, à laquelle il consacre le fruit de ses travaux : « *Feci quod potui;*

pendant trois ans, il eut occasion de parler sur la fête de l'Annonciation. Par un heureux à-propos, il entretint ses auditeurs de l'humble maison qui rappelait l'accomplissement du mystère du jour : ne serait-ce pas une véritable sauvegarde, un honneur et une consolation pour les Fribourgeois d'avoir une chapelle qui en fût la fidèle image? L'appel fut entendu; on y répondit avec une merveilleuse générosité.

Telle fut l'affluence des dons que toute quête devint inutile. Pour Marie beaucoup livrèrent de ces pièces d'or de grande valeur, que l'on se transmettait d'âge en âge comme un héritage consacré par l'antiquité et par les souvenirs de famille.

Toutefois le nouveau sanctuaire ne s'éleva pas sans peine. On se figurerait difficilement ce qu'il a fallu d'art, de travail acharné et de dépenses pour suspendre cet édifice aux flancs de la montagne. Les fondements de la chapelle ont plus de vingt pieds de profondeur, ceux de l'enceinte en mesurent quarante. On a bâti sur un roc qui se dresse à pic et qui soutient la double construction sur le bord d'un affreux précipice. Mais rien ne résiste à l'élan que donne la foi; et l'on ne voyait pas sans admiration toutes les classes de la société, prêtres, religieux, magistrats eux-mêmes, aider à charrier les matériaux entassés au pied de la colline. Il n'est pas jusqu'aux petits enfants, portés dans les bras de leur mère pour être offerts à la Vierge, qui, par dévotion, ne tinssent dans leurs mains leur modeste charge. La dédicace du sanctuaire fut célébrée au milieu des démonstrations les plus touchantes et les plus enthousiastes de la joie publique, et, pendant deux siècles, jusqu'à la révolution de 1848, la catholique cité de Fribourg en a célébré le glorieux anniversaire.

Quant à l'intérieur du monument, la pensée dominante fut

potui quod, Virgo, dedisti; j'ai fait ce que j'ai pu; ce que j'ai pu, ô Vierge, je vous le dois. »

Et, en vérité, cet ouvrage respire partout la tendre et ardente dévotion de son auteur pour la Vierge Marie; on y entend comme un écho de cette parole que ce bon serviteur de Notre-Dame avait sans cesse sur les lèvres : *Vivo ego, jam non ego; vivit vero in me Maria.*

de reproduire aussi exactement que possible la forme, les dimensions, l'aspect de la *Santa Casa* italienne.

Le P. Gumppenberg put remercier Marie du regard de complaisance qu'elle daigna abaisser sur sa nouvelle chapelle. Dans le cours des dix premières années (1647-1657), on compta 221 processions venues des villages voisins. Les registres du sanctuaire accusent en outre, pour le même laps de temps, la célébration de 307 messes solennelles, et de 9,480 messes votives.

Naturellement ce pèlerinage avait sa place marquée dans l'*Atlas Marianus* qu'écrivit le serviteur de Marie; aussi la notice qu'il lui consacre se termine-t-elle par ces mots significatifs : *« Haec omnia ex oculato teste et omni exceptione majore. »*

Le P. Gumppenberg eut des émules dans ce genre d'apostolat si glorieux à la Mère de Dieu : le récit sommaire de la fondation du pèlerinage de Notre-Dame de Lorette à Elvang, dans la Haute-Allemagne, va nous le montrer.

Le P. Thomas Anreitter vivait, en qualité de confesseur, à la cour du seigneur d'Elvang, prince du saint empire romain. L'obéissance lui avait donné pour compagnon le P. Jean Hefelin. Ces deux religieux, que rapprochait déjà la communauté de vie, se trouvaient encore providentiellement unis dans une ardente dévotion à la très sainte Vierge. Un projet leur tenait au cœur, celui d'élever quelque part un sanctuaire consacré à la Vierge de Lorette; pieux dessein que le ciel devait favoriser au delà même de leurs espérances.

On était au mois d'août (1638); les deux religieux étaient sortis pour la promenade, en compagnie du secrétaire du prince, quand la pensée leur vint de confier à ce gentilhomme leurs secrets désirs. Tout en devisant, on atteignit le sommet d'une colline voisine que la beauté des lieux et l'agrément du paysage avaient fait surnommer *Mons venustus*. Ce site enchanteur parut à souhait pour devenir rendez-vous de pèlerinage. Dès le lendemain, 13 août, on en prit possession : un pin fut coupé; une branche mise en travers en fit une croix qui fut immédiatement plantée; vers l'intersection des bras de la croix, on pratiqua dans l'épaisseur du bois une petite niche qui reçut une statuette de la Vierge;

au-dessous on plaça l'inscription : « A Notre-Dame de Lorette. » Puis, au moyen de pieux et de branchage, on forma une sorte de palissade figurant le contour d'une chapelle. Après quoi on se retira, en se demandant, non sans quelque anxiété, ce qu'il allait advenir.

Le fait fut bientôt ébruité; les visiteurs arrivèrent, d'abord en curieux, puis en pèlerins; quelques-uns, comprenant sans peine l'invitation muette de cette enceinte palissadée, déposaient de la menue monnaie, au pied de la statue. Pendant l'hiver, le mouvement alla en s'accentuant, si bien qu'au jour de la fête de saint Mathias, de nombreux villages étaient venus en procession. On laissait même des aumônes, en reconnaissance des grâces que la miséricordieuse Vierge commençait à répandre en ce lieu.

Le prince jugea alors le moment venu de céder le terrain, et les Pères y firent élever un édicule. L'ouvrage était bien modeste : il fut achevé en trois jours. Mais, qui l'ignore? souvent les grandes œuvres ont des origines fort humbles. Le 25 mars 1639, on y chanta, pour la première fois, les litanies de Lorette, et, le 26 avril de la même année, avec l'autorisation de l'ordinaire, le saint sacrifice y fut célébré sur un autel portatif.

Dès ce jour, l'affluence des pèlerins devint très considérable; les deux religieux devaient passer de longues heures au confessionnal. Le premier simulacre de chapelle ne pouvait suffire; il fallut songer à bâtir un véritable sanctuaire. La pose de la première pierre eut lieu le 24 juin, en la fête de saint Jean-Baptiste, au milieu d'un grand concours de peuple, et le 8 septembre, la chapelle étant terminée grâce aux offrandes abondantes venues de tous côtés, l'évêque en fit la dédicace solennelle. La cérémonie fut splendide; des grâces insignes vinrent récompenser l'ardente foi et la confiance de ce bon peuple en l'aimable Mère du Sauveur.

En 1662, de nombreux miracles furent soumis à un examen sérieux et soixante-quatre des plus remarquables furent publiés.

Le pèlerinage définitivement fondé, il ne restait plus qu'à le desservir. Le prince Jean-Rodolphe obtint l'établissement d'une

petite résidence contiguë à la chapelle; quatre jésuites s'y consacrèrent exclusivement aux travaux du saint ministère.

C'est là que travailla, pendant de longues années, l'illustre P. Philippe Jeningen, l'apôtre et le thaumaturge de la Souabe, dont l'auteur des *Ménologes* de l'ordre, résume ainsi la carrière : « Son union continuelle avec Dieu, ses immenses travaux, sa joie dans les souffrances, ses étonnantes austérités, les faveurs surnaturelles dont toute sa vie n'est qu'un perpétuel enchaînement, et la vénération persévérante des peuples depuis plus d'un siècle et demi, le placent sans contredit à côté des saints les plus illustres des derniers temps[1]. »

Grâce à lui, le sanctuaire primitif dont nous venons de parler fut transformé en un temple somptueux, que le P. Joseph Pergmayr S. J. ne craint pas d'appeler « une œuvre vraiment magnifique, digne par sa majesté et son ornementation d'être visitée, et que l'on peut à juste titre ranger parmi les principales basiliques de Germanie[2]. » Le projet en fut formé dans des circonstances mémorables.

Le prince se trouvait un jour, en compagnie du jésuite, à l'une des fenêtres de la citadelle, d'où la vue embrassait toute la cité. Un orage qui menaçait finit par éclater, et la foudre tomba sur la demeure d'un homme tristement connu pour ses blasphèmes et pour son impiété. Comme le vent soufflait avec impétuosité, il était à craindre que la ville entière ne devînt la proie des flammes. Le prince était consterné; le Père releva son courage en lui disant que la Vierge n'abandonnerait pas sa ville et il l'engagea à faire le vœu de construire une vaste église

(1) Mgr l'évêque de Rottembourg, à la date du 21 octobre 1902, adressait à son clergé et à ses fidèles une note, les avertissant que, par ordre de la S. Congrégation des Rites, « tous les écrits du serviteur de Dieu, le P. Philippe Jeningen, de la Compagnie de Jésus, missionnaire de Riess, devraient être recueillis, et que tous ceux qui en auraient en leur possession devraient, dans l'espace de vingt jours, communiquer les textes originaux, ou des copies autorisées, aux supérieurs ecclésiastiques, » en vue de sa béatification.

(2) « *Et praecipuis Germaniae basilicis merito adnumerandum.* » (*Vita venerabilis servi Dei P. Philippi Jeningen S. J.*; Ingolstadt, 1763, p. 17.)

au sommet du *Mons venustus*. Aussitôt le prince se mit à genoux et, de grand cœur, en fit la promesse. A l'instant l'incendie s'arrêta, après avoir consumé la maison maudite qui avait attiré du ciel le feu vengeur.

Les travaux, commencés immédiatement, furent pressés avec la plus grande activité (1682); au bout de trois ans l'édifice était terminé. Au cours des douze premiers mois qui en suivirent l'achèvement, on ne compta pas moins de deux mille messes célébrées et de dix mille communions. L'ébranlement religieux produit dans la contrée ne fit que s'accentuer les années suivantes pour le bien corporel et spirituel d'un nombre presque infini de pèlerins; et ce fut, après la grâce divine, l'œuvre du P. Jeningen, qui mit au service de la Reine du *Mons venustus*, avec les ressources de ses rares qualités naturelles, tout le dévouement que peut inspirer la tendresse d'un fils pour sa mère.

Mère, et Mère incomparablement aimable, Marie l'était, en vérité, pour son fidèle serviteur. Un seul trait, entre vingt autres semblables.

Un jour que le saint homme s'était mis en oraison, il se sentit incapable de rester à genoux, à cause du complet épuisement de ses forces. Comme il s'en plaignait doucement à Dieu, Notre-Dame lui apparut, et, lui ordonnant de se tenir debout, ajouta avec bonté : « Je prierai moi-même à ta place. » — La Reine des élus mit le comble à ses faveurs en annonçant longtemps à l'avance au P. Jeningen l'heure de sa bienheureuse mort.

III

Vers la même époque où se fondait le sanctuaire d'Elvang, Ratisbonne voyait s'élever une autre chapelle de Lorette; et ce fut un jésuite qui en prit l'initiative dans un discours d'une heureuse originalité. Il prêchait le jubilé à la cathédrale de cette grande ville (1643). Ayant pris pour thème d'un de ses sermons la parabole de la femme à la recherche de sa drachme perdue, « cette femme, dit en substance le prédicateur, n'est autre que la Vierge Marie qui cherche son temple disparu depuis cent

ans. Elle demande aussi des hommes de bonne volonté qui l'aident à retrouver sa drachme perdue. — Quant à la forme du temple, ajoutait-il, vous ne sauriez choisir de meilleur modèle que le sanctuaire de Lorette. »

L'idée fit fortune. Le jour même un riche personnage céda un terrain. Les aumônes arrivèrent spontanées et abondantes; si bien que l'heureux initiateur dut, peu de temps après, avertir les fidèles qu'on était en possession d'une somme suffisante pour la construction projetée. La générosité fut admirable : il n'était pas rare de voir de pauvres ouvriers offrir à la bonne Vierge le salaire intégral de leurs durs travaux de la semaine. D'autres sacrifiaient sans hésiter toutes leurs économies. La chapelle s'éleva rapidement. Mgr Albert, prince évêque de Ratisbonne, en fit la dédicace le 6 septembre 1643. Depuis cette date jusqu'au 4 juillet 1670, furent célébrées, rien qu'au maître-autel, dix-huit mille trois cent cinquante-trois messes; et qui dira les grâces dont la Vierge Lorettaine se plut, en retour, à combler les innombrables pèlerins de son nouveau sanctuaire!

Mais, se demandera-t-on peut-être, d'où est venue cette sorte de floraison de sanctuaires de Lorette, qui s'est rapidement épanouie en maints endroits du monde catholique? Le voici, d'après le P. Gumppenberg, témoin bien informé, dont il importe de citer textuellement les paroles : « Il y avait à Lorette, comme pénitencier pontifical de la sainte maison pour les pèlerins de nationalité allemande, le P. Christophe Bachamer, que je connais intimement. Tout plein du désir d'étendre le culte de Marie, il roulait dans sa pensée un projet qui — à ma connaissance — n'était encore venu à l'esprit de personne. Avec les autorisations voulues, il passa plusieurs nuits dans la sainte chapelle, occupé non à prier, mais à un travail en quelque sorte plus saintement laborieux. Émule de l'ange d'Ézéchiel, il allait et venait, une mesure en main, notant avec soin toutes les dimensions de l'édifice. Ses plans d'une minutieuse exactitude une fois achevés, il en fit par la calcographie de nombreuses reproductions qu'il répandit au loin dans toutes les contrées de l'Allemagne, sachant bien qu'il s'y rencontrerait de nombreux et

SAINT IGNACE AUX PIEDS DE LA VIERGE DE MONTSERRAT

(GAGLIARDI.)

ardents propagateurs de la gloire de Marie capables de comprendre sa pensée.

» Allez maintenant, et comptez les temples construits sur le modèle de Lorette qui couvrent à cette heure le sol de la Germanie. Tel fut l'élan, imprimé par le mouvement initial, que personne aujourd'hui ne saurait dire quel fut le premier de ces sanctuaires. Après l'Allemagne, ce fut le tour de la Basse-Autriche, ensuite de la Bohême, de la Moravie, puis de la Pologne et de la Lithuanie[1]. » Genre d'apostolat bien obscur sans doute, mais vraiment fécond pour la gloire de la bienheureuse Vierge, dont le P. Bachamer put seulement au ciel, où il règne, nous l'espérons, non loin du trône de Marie, apprécier complètement la portée salutaire dans la suite des générations!

IV

Mais remontons au berceau de la Compagnie.

Saint François Xavier releva par la vertu des miracles le pèlerinage de Notre-Dame du Mont, aux portes de Malacca.

Un jeune homme était devenu la proie du démon. Durant une grave maladie, ses parents avaient essayé d'obtenir sa guérison par des sortilèges. Averti, Xavier accourt et, par ses prières, calme les transports du pauvre possédé. « Dès que votre fils sera en état de marcher, ajouta-t-il, en s'adressant à la mère, vous le conduirez neuf jours consécutifs à l'église de Notre-Dame du Mont, où demain je dirai la messe pour lui. » Or, pendant que le saint célébrait le divin sacrifice, le malade se leva tout à coup et recouvra une parfaite santé.

Quand les barbares Achémois menaçaient de saccager Malacca, Xavier recourut encore à la Vierge du Mont. La situation des Portugais était désespérée; mais l'apôtre de Marie priait : un triomphe éclatant couronna sa confiance. On peut en lire dans les historiens les émouvantes péripéties[2].

(1) *Atlas Marianus*, n° 168.

(2) Bouhours S. J., *Vie de saint François Xavier*, t. I, l. 4.

Notre-Dame du Mont, que le saint avait glorifiée durant sa vie, reçut et garda ses restes vénérés. Ils ne furent transportés à Goa que plus tard.

Notre-Dame d'Oetting, en Bavière, dut beaucoup au zèle du bienheureux Canisius. Par son entremise, Rome enrichit ce sanctuaire de nouvelles et précieuses indulgences. C'est là qu'au nom de Marie, nom si formidable aux puissances infernales, le bienheureux délivra une fameuse possédée. Comme saint Ignace, Canisius aimait beaucoup les lieux de pèlerinage. Pendant son séjour à Fribourg, il ne manquait pas d'aller, presque chaque année, visiter le célèbre sanctuaire de Notre-Dame des Ermites à Einsiedeln. « Ses plus doux délassements étaient de reposer son âme dans une de ces oasis ménagées à la piété chrétienne[1]. »

V

Parmi les pèlerinages de Marie fondés par les jésuites, trois méritent encore notre attention : Notre-Dame de Tirou-Kâvel-Oûr, dans les Indes, Notre-Dame d'Ajuda au Brésil, et Notre-Dame consolatrice des affligés, dans le duché de Luxembourg.

« Le premier a cela de particulier, dit Mgr Hugues Bottero, des Missions étrangères, évêque de Kumbakonam, qu'il a été fondé pour être comme un rempart contre l'invasion du protestantisme, et qu'il est, plus qu'aucun autre, fréquenté par les protestants eux-mêmes.

» Yella Kousitchy est un gros bourg païen, perdu dans la brousse, au delà du fleuve Koléron. Les *Lettres édifiantes* rapportent que, vers l'an 1697, un missionnaire, le R. P. Simon Carvalho S. J., y avait construit une chapelle, fort modestement couverte de joncs, dans un lieu appelé — *habent sua fata locorum nomina* — « Tirou-Kâvel-Oûr, village de la sainte Gardienne. »

» Quelque vingt-cinq ans plus tard, il advint que le très illustre P. Beschi[2], de la même Compagnie, vint y séjourner

(1) Séguin S. J., *Vie du B. Canisius.*

(2) Le P. Joseph Constant Beschi, né à Castiglione (Venise), le 8 novembre

quelques mois, dans l'intention de profiter de la solitude pour travailler à son fameux poème, le *Tembavani*, œuvre vraiment gigantesque, composée de 3,615 strophes de 4 vers chacune, écrite en l'honneur de Marie et de Joseph, et regardée jusqu'à ce jour comme un chef-d'œuvre de littérature classique en langue tamoule.

» La légende rapporte que, durant son séjour à Tirou-Kâvel-Oûr, il fit reconstruire la chapelle et y ajouta un dôme. Lorsqu'il voulut quitter ce lieu béni, il trouva bien étrange qu'aucun de ses porteurs n'eût assez de force pour soulever une de ses valises. Cette valise ne contenait qu'un peu de linge, quelques livres et une statue de la Vierge Marie qui l'accompagnait dans tous ses voyages. Jusqu'à ce jour, jamais aucun porteur n'avait trouvé que le fardeau fût trop lourd. Le révérend Père crut voir dans cet incident un signe que la très sainte Mère de Dieu désirait que son image restât à Tirou-Kâvel-Oûr, et il plaça cette image sur l'autel du sanctuaire. Depuis lors, on y célèbre une fête annuelle, précédée d'une neuvaine qui attire non seulement les catholiques de Tanjore, mais aussi, comme je l'ai dit, un grand nombre de protestants.

» Yella Kousitchy dépendait, dans les temps dont j'ai parlé,

1680, entra dans l'ordre le 21 octobre 1698. Il fit ses études théologiques au collège romain et, après avoir été élevé au sacerdoce, il obtint la mission des Indes. Il s'y appliqua à l'étude du *tamoul* avec une extrême ardeur. Après cinq ans d'un travail opiniâtre, il possédait tout ce qu'un Indien même peut savoir, soit en grammaire soit en poésie tamoule. Puis il consacra vingt années consécutives à l'étude approfondie des principaux écrivains en cette langue. Nommé recteur de Manapar en 1744, il mourut deux ans après.

Dans son poème du *Tembavani*, il expose en somme tout l'évangile, sous une forme imagée, adaptée au génie des Indiens. Toutefois, comme il y avait peu d'indigènes à la hauteur de ses vers, et surtout des sublimes vérités qu'ils exprimaient, le P. Beschi en écrivit un commentaire, également versifié. Mais ces vers, quoique plus faciles à comprendre, dépassant encore bien des esprits, il en rédigea un second commentaire, celui-là en prose.

Le P. Beschi a de plus composé, en tamoul, trois poèmes tout spécialement consacrés à la très sainte Vierge. — (Cf. C. Sommervogel S. J. — *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, au mot : Beschi.)

du prince ou « Naënar » d'Arielour. Sur la demande du P. Beschi, il aurait enrichi la chapelle de Tirou-Kâvel-Oûr de terrains affranchis de tout impôt, dont nous ne possédons plus qu'une minime partie. Comme curiosité épigraphique, je vous donne ici la traduction fidèle de l'inscription gravée sur la stèle de pierre qui mentionne la donation :

« En l'année dite Râkchada, le 1643e de l'ère Sâlivâhana, appelée aussi Sâkâ, et le 24e jour du mois d'Adhy [c'est-à-dire le 19 août 1721], moi, Rangappa-Malava-Râyer, prince régnant d'Arielour, ai donné à l'église de Dieu, créateur tout-puissant, libres de tout impôt, les terres sises à Tirou-Kâvel-Oûr, etc... J'ordonne que l'acte de cette donation soit gravé sur la pierre, que les propriétaires vivent heureux et qu'ils jouissent de ma largesse aussi longtemps que le soleil et la lune donneront leur lumière, que les eaux du fleuve Kâveri couleront, que l'herbe poussera dans les champs, et que la terre subsistera. Si quelqu'un a l'audace de les molester, son crime, qu'il le sache, égale celui de tuer une vache noire sur les rives du Gange, et les cinq grands péchés reconnus par les Hindous : le meurtre, le vol, l'ivresse volontaire, la luxure et le mensonge[1]. »

VI

Le pèlerinage de Notre-Dame d'Ajuda dut son existence au zèle du P. François Pirès, l'un des premiers apôtres du Brésil. Ce ne fut qu'au prix d'excessives fatigues et de privations sans nombre que le P. Pirès et ses compagnons parvinrent à creuser les fondements du nouveau sanctuaire et à en élever les murailles sur un des sommets qui dominent Porto Seguro. « L'amour de la très sainte Mère de Dieu, dit un historien, pouvait seul rendre leurs labeurs à peine tolérables. »

Obligés d'aller puiser l'eau au fond de la vallée, à plus d'un mille de distance, ils devaient la transporter à force de bras

(1) *Le culte de la sainte Vierge dans les Indes orientales.* — Compte rendu du congrès Marial de Lyon, en 1900, t. I, p. 578.

jusqu'à la cime de la montagne : travail écrasant et sans cesse renouvelé. De plus, à chaque tour de ce pénible voyage, un colon ne manquait pas de les couvrir d'avanies, prétendant que leur folle entreprise finirait par nuire à ses plantations. Dans cette extrémité, les intrépides bâtisseurs recoururent à la toute-puissance de la Mère de Dieu. Marie entendit leurs confiantes supplications. Tandis que le P. Michel de Nobréga, alors provincial, célébrait le saint sacrifice, un vieux tronc d'arbre, voisin de l'autel, que la hache avait encore par hasard respecté, se fendit soudain, laissant jaillir une eau abondante. C'était le miracle renouvelé de la source de Moïse ou de saint Clément. Depuis ce jour, rapporte le vénérable P. Joseph Anchieta, ces ondes miraculeuses devinrent le remède le plus assuré contre tous les genres de maladie[1].

VII

Des prodiges non moins nombreux devaient consacrer le pèlerinage de *Notre-Dame consolatrice.*

« Depuis lontemps, raconte le P. Firmin Pouget dans son *Histoire des principaux sanctuaires de la Mère de Dieu*[2], le peuple religieux du Luxembourg désirait voir s'élever, dans le voisinage de la ville, un sanctuaire spécialement consacré à Marie.

» Les Pères de la Compagnie de Jésus, en particulier, regardaient cet établissement comme un moyen très efficace pour inspirer non seulement à leurs écoliers, mais encore à toute la contrée, une tendre dévotion à Marie. L'un d'eux, le P. Jacques Brocquardt, s'étant offert pour commencer la bonne œuvre, ses supérieurs accueillent avec joie sa proposition. Le Père choisit un des plus beaux sites qui soient aux environs de la ville, à un quart de lieue des remparts; les propriétaires en font volontiers cession, et l'on en prend possession en y éri-

(1) Simon de Vasconcellos S. J., *Chronica da Companhia de Jesu, do Estado do Brasil,* p. 223.

(2) T. III, p. 169.

geant une grande croix, le jour de la Présentation de la sainte Vierge, l'an 1624. La même année, le jour de la Conception, les écoliers du collège de la Compagnie y portent en procession une image de Notre-Dame qui, attachée à la croix, devient aussitôt l'objet de la dévotion publique.

» L'année suivante, on pose avec les solennités religieuses ordinaires les fondements de la chapelle, et l'on en presse ardemment la construction. Tout à coup un fléau terrible qui répand ses ravages dans toute la province, une peste meurtrière, fait suspendre l'ouvrage. Pour comble de malheur, le P. Brocquardt, que son zèle rendait l'âme de l'entreprise, est lui-même atteint de la contagion et se voit en peu de jours réduit à l'extrémité. Il avait reçu les derniers sacrements et l'on avait perdu toute espérance, lorsque, ranimant ses forces, et sa confiance, il invoque Marie, la conjurant de vouloir bien lui permettre d'achever ce qu'il a si heureusement commencé. Il fait ensuite vœu d'aller pieds nus de la ville à la chapelle s'il obtient de sa bonté la grâce de la voir terminée, et d'y faire la première offrande en y portant un cierge, gage de sa reconnaissance. Marie exauce sa prière. Le mal se dissipe si heureusement que le Père se trouve guéri aussitôt et en état d'agir.

» Grande fut la joie de toute la ville, grand son étonnement. On vit dans cette faveur éclatante le présage de celles que la Mère de miséricorde se préparait à accorder aux fidèles qui auraient recours à sa puissante protection dans le nouveau sanctuaire; et dès lors on décida qu'elle y serait invoquée sous le titre de *Consolatrice des affligés*.

» La reconnaissance donne un nouvel élan à l'activité du P. Brocquardt : il pousse les travaux avec une telle assiduité et un tel succès, qu'il voit enfin la chapelle achevée le 5 août 1627. »

Notre-Dame ne tarda pas à y donner des marques de sa miséricordieuse puissance. La fille du procureur général au conseil du roi, à Luxembourg, muette depuis neuf ans et paralysée de la moitié du corps, y fut guérie presque subitement.

Ce miracle, examiné et approuvé par l'évêque, contribua d'une manière merveilleuse à répandre la dévotion à la *Vierge consolatrice*. Le concours des pèlerins fut tel qu'on en compta, en quatre ou cinq mois, plus de soixante mille.

Il fallut alors agrandir la chapelle (1640). Des lumières extraordinaires y apparurent de nuit, à différentes reprises, gages d'une protection toute spéciale de la part de Marie. Cette même année, il s'y opéra un grand nombre de miracles que l'autorité ecclésiastique examina et revêtit du sceau de son approbation.

« Le zèle du P. Brocquardt n'avait, ce semble, plus rien à désirer sur la terre : il avait vu le culte de la Mère de Dieu prendre dans toute la contrée de si rapides accroissements, et le ciel le favoriser par des témoignages manifestes de bienveillance. Cependant le fervent religieux n'était point encore satisfait; il savait combien le cœur humain est inconstant et mobile : il voulait donc rendre durable la dévotion que la Providence avait établie par son moyen, et en perpétuer les fruits dans les âges suivants. Nulle voie ne lui parut plus propre à obtenir cet heureux résultat que l'érection d'une confrérie. Les hommes passent, les sociétés restent; il y a d'ailleurs dans toute association une force qui permet d'entreprendre et d'exécuter ce qui effraierait les individus isolés. Il dresse donc le plan et les statuts de la nouvelle congrégation sous le nom de *Confrérie de la Mère de Jésus, consolatrice des affligés*, et les envoie à Rome, sollicitant leur examen et leur approbation du vicaire de Jésus-Christ. Innocent X, qui occupait alors la chaire de saint Pierre, lui accorda la grâce qu'il désirait. Il lui fit expédier un bref, daté du 27 janvier 1652, dans lequel après avoir loué la piété, le zèle et la religion des peuples du Luxembourg, il confirmait la confrérie et l'enrichissait d'un grand nombre d'indulgences. »

Non seulement les gens du peuple, mais les personnes du plus haut rang demandèrent avec instance à être reçus parmi les confrères.

La dévotion à Notre-Dame consolatrice s'étendit bientôt au loin : dans les villes, dans les provinces de Flandre, on se

procurait avec un saint empressement des images de la Vierge de Luxembourg; et partout elles opéraient des prodiges.

A Mons, en Belgique, par exemple, la Vierge consolatrice guérit subitement le Frère coadjuteur Jean Daniel. Le pauvre infirme souffrait, depuis quatre ans, d'une rupture qui ne lui permettait ni de marcher, ni même de s'asseoir. S'étant adressé à Notre-Dame pour obtenir du moins la patience, il fut pris soudain d'un vif remords; il crut avoir manqué de confiance, en ne demandant pas une entière guérison. Étant venu à s'endormir, il lui sembla entendre la bonne Vierge lui demander s'il ne désirait pas recouvrer la santé. Cette proposition répondait trop bien à ses désirs pour qu'elle ne fût point accueillie avec empressement. Toutefois il ne put, à son réveil, constater aucun indice de guérison. Trois jours après, il se sentit assailli de cruelles douleurs; c'était le dernier effort de son mal, avant de lâcher prise, sous la main toute puissante de Marie. Cette recrudescence passagère fut, en effet, suivie d'une guérison complète. Plusieurs chirurgiens qui, après avoir traité le malade, avaient désespéré du cas, déclarèrent « qu'une telle guérison ne pouvait avoir été faite que par vertu divine, principalement en un homme qui avait près de soixante ans[1]. »

Cependant les armées de Louis XIV venaient d'envahir les Pays-bas; les villes frontières de la province de Luxembourg tombèrent en son pouvoir; seule la capitale, par un merveilleux concours de circonstances, fut respectée. Le peuple fit honneur de ce miracle de préservation à Notre-Dame consolatrice, qui, au milieu d'un pays ravagé par l'ennemi, avait écarté de ses foyers les horreurs de la guerre.

Aussi le conseil royal de Luxembourg choisit-il, par un décret perpétuel (27 septembre 1666), Notre-Dame de Consolation pour patronne de la ville. Dans une procession magnifique, la

(1) L. Kuntgen S. J. — *Histoire de Notre-Dame de Luxembourg*, ch. 8, p. 144. — Voir aussi, dans le *Compte rendu* du congrès marial de Fribourg, t. II, p. 107 : *La dévotion à Marie dans le diocèse de Luxembourg.*

Vierge fut solennellement traînée à travers les rues de la cité sur un char de triomphe. On la voyait assise en un trône magnifique, le sceptre à la main, la couronne sur la tête, et revêtue d'un manteau chargé de broderies d'or. A ses côtés se tenaient deux anges, portant chacun un étendard, orné d'une inscription en lettres d'or. Au pied du trône se trouvait la ville de Luxembourg, couronnée de tours à l'antique, couverte d'un manteau ducal, chargée de ses armoiries, et en attitude de suppliante devant la Mère de Dieu. A sa droite, un génie montrait à Notre-Dame l'écusson de la ville; un autre, du côté gauche, lui présentait les clefs de la cité dans un bassin d'or. Mars, enchaîné derrière le trône de la triomphatrice, était assis sur un trophée d'armes; deux victoires décoraient le devant du char. On fit aux jésuites l'honneur de porter le dais qui abritait la statue miraculeuse; les magistrats les entouraient, flambeaux en main[1].

Sur la demande de l'évêque, du clergé et des magistrats, la Sacrée Congrégation des Rites ratifia le choix de Notre-Dame consolatrice pour patronne spéciale de la ville de Luxembourg. (24 novembre 1668.)

« Toutes les villes du duché de Luxembourg et du comté de Chiny, rivalisant d'une sainte émulation, voulurent, quelques années plus tard (1677), imiter la capitale et choisir, chacune en particulier, la même patronne. La requête, appuyée par l'archevêque de Trèves et le prince de Liège, fut favorablement accueillie à Rome. Le pape Innocent XI accorda, le 26 mai 1679, une indulgence plénière pour l'octave des fêtes qu'on allait célébrer à la promulgation du décret, et pour la mémoire anniversaire qu'on en ferait dans la suite. »

Au rapport des historiens de cette sainte chapelle, d'innombrables miracles attestèrent la tendresse maternelle de la Vierge pour ses nouveaux clients. Nous n'en citerons qu'un, rigoureusement examiné par ordre de Mgr d'Azat, et publié avec son autorisation.

(1) On peut lire le détail des magnifiques fêtes célébrées à cette occasion, dans l'*Histoire de Notre-Dame de Luxembourg*, pp. 163 et suiv.

Une jeune fille de Boudrésie, en Lorraine, âgée de trente-et-un ans, avait été frappée d'une dangereuse attaque. Il s'ensuivit la paralysie de la moitié du corps et une affreuse contorsion du pied. L'infortunée se trouvait réduite à ce triste état depuis dix-huit mois, incapable de marcher sans le secours de béquilles ou d'un bras étranger.

Les médecins avaient déclaré inutiles tous les secours de l'art. N'attendant plus sa guérison que du ciel, la malade fit vœu d'accomplir le pèlerinage de Notre-Dame consolatrice.

Dans les premiers jours de mai (1719), elle se met en route, assise ou plutôt couchée sur un cheval; quatre personnes l'accompagnent, sans cesse occupées à la soutenir. Sa foi en l'intercession de la Vierge était admirable. « Je m'en vais à cheval, disait-elle gaiement; j'espère bien revenir à pied. » Le lendemain, samedi dans l'octave de la très grande solennité de Notre-Dame consolatrice, elle arrive, vers les six heures du matin, à l'église des jésuites, où, selon la coutume, la statue miraculeuse était exposée à la vénération publique. Après avoir fait la sainte communion et entendu cinq messes, elle se retire appuyée sur ses béquilles : aucun changement ne s'est produit, mais sa confiance n'en est pas ébranlée. Vers les trois heures, elle se traîne de nouveau vers le lieu saint et y prolonge sa prière jusqu'au soir.

Mais voici que, pendant les litanies qui précèdent la bénédiction du saint Sacrement, elle est saisie de frissons, et une sueur abondante inonde son corps. Bientôt elle sent la chaleur vitale renaître dans les membres paralysés, et le pied revenir à son état normal : la guérison était complète.

Dans le transport de sa joie, elle court à la balustrade qui entoure et protège la statue de la Vierge, et rend mille actions de grâces à sa céleste bienfaitrice. Laissant ensuite les béquilles à côté de l'autel, témoignage éloquent de la faveur reçue, elle sort de l'église pleine de vigueur et de santé, escortée d'un peuple ravi qui crie au miracle. Le lendemain, jour de l'octave, où l'on rapportait avec grande solennité la Vierge miraculeuse de l'église de la Compagnie à sa chapelle, on pouvait voir la

miraculée suivre, un cierge à la main, le triomphe de sa bienfaitrice. Elle reprit enfin le chemin de Boudrésie, et fit pieds nus, comme elle s'y était engagé par vœu, le trajet qui est de sept à huit lieues.

VIII

Ajoutons un dernier trait, tiré des annales domestiques de la famille de saint Ignace.

C'est à Notre-Dame de Luxembourg que le chef de bataillon Dieudonné Potot, devenu plus tard jésuite, obtint une guérison mise comme condition indispensable à son entrée dans la carrière ecclésiastique.

Blessé d'un coup de feu à Mannheim, en 1796, et emporté mourant du champ de bataille sur les fusils de ses grenadiers, il avait pu se rétablir suffisamment pour marcher avec des béquilles. En 1809, il se fit transporter à Notre-Dame de Luxembourg pour y demander sa guérison complète.

« Aux approches de la cité, à la vue des tours de l'église où se conserve l'image miraculeuse[1], le pèlerin éprouve une

(1) L'ancien édifice avait été complètement détruit par le vandalisme révolutionnaire. Après avoir pillé les trésors du lieu saint, et transformé en boucherie la pieuse chapelle, les ignobles jacobins finirent par la renverser de fond en comble. Les fidèles n'ont même plus la consolation d'en visiter les ruines; les décombres sont tombés entre les mains des plus offrants.

En 1804, Mgr de Neunheuser tenta plusieurs démarches pour la reconstruction de la chapelle; le malheur des temps les rendit infructueuses.

« La Révolution française, écrivait dernièrement un correspondant du journal la *Croix* de Paris, a détruit le vénérable sanctuaire national de l'ancien pays et duché de Luxembourg, la magnifique chapelle où l'on honorait la célèbre image de la Patronne du pays, Notre-Dame consolatrice des affligés. Depuis cette époque, l'image vénérée a été transportée dans l'ancienne église des Pères jésuites transformée en cathédrale. Le pèlerinage de Notre-Dame est la grande fête nationale du pays; on peut hardiment affirmer que près de la moitié des Luxembourgeois adultes y prennent part tous les ans; il vient, en outre, un assez grand nombre de pèlerins des cantons de Belgique et de Lorraine qui, autrefois, ont fait partie du duché de Luxembourg. Depuis quelques années, le pèlerinage a pris une telle extension, que, malgré l'ordre et la discipline qui y sont strictement

sensation inconnue, un irrésistible désir de marcher sans appui. Il obéit à cette voix intime, et marche aussitôt et sans peine.

» Plus tard il entreprit un second pèlerinage au même sanctuaire, y portant un cœur en vermeil pour remercier la Vierge sainte des grâces qu'il avait obtenues par sa médiation. Promu au sacerdoce, chanoine de Metz, et enfin religieux de la Compagnie de Jésus, il fut l'âme d'un grand nombre de bonnes œuvres, et s'endormit dans le Seigneur le 2 mai 1837, joyeux d'avoir vu commencer le beau mois de Marie, dont il avait de son lit de mort aidé à régler les exercices[1]. »

Ce que le P. Brocquardt avait fondé par son zèle, un de ses frères en religion le soutint par la parole. L'extension du culte de Notre-Dame consolatrice coïncide, en effet, avec les premières missions du P. Philippe de Scouville, dont le nom est resté en bénédiction dans tout le Luxembourg. Nul doute que l'homme, qui, par ses continuelles prédications, contribua si puissamment au renouvellement de la foi dans cette contrée, ne prît une part active à ce magnifique élan d'un peuple se consacrant tout entier à la Reine de ciel.

Il fut délégué par l'archevêché de Trèves pour fixer, de concert avec les curés, le jour où serait célébrée la fête du Patronage de la Vierge dans les diverses paroisses. Les anciens registres signalent aussi un riche présent offert par le saint missionnaire

observés par les pèlerins, la cathédrale est devenue absolument insuffisante. Il arrive que de braves gens qui ont fait un voyage de 12, 15 lieues, ne parviennent pas à pénétrer à l'intérieur de l'église.

» C'est pour cette raison que l'autorité religieuse a voulu profiter du jubilé séculaire pour décréter la construction d'une nouvelle cathédrale, laquelle sera construite à proximité de l'emplacement de l'ancien sanctuaire national dédié au Sacré Cœur. Ainsi que M. le député Prun l'a déclaré l'année dernière à la tribune nationale, le monument projeté devra être digne du pays, « il rendra témoignage de notre foi au Christ Rédempteur et de notre gratitude envers la divine Providence qui, au cours du XIX^e^ siècle, a permis au peuple luxembourgeois de recouvrer son indépendance sous une dynastie nationale et de jouir d'une période de paix, de bonheur et de prospérité, presque sans exemple dans les annales de l'histoire. »

(1) *Vie du R. P. Potot;* Paris, Poussielgue, 1847.

au sanctuaire vénéré de Luxembourg. C'était une double chaîne d'or, à laquelle était suspendu un reliquaire, portant sur une des faces une effigie en miniature de Notre-Dame de Montaigu, en Brabant[1].

En un mot, écrit l'un des derniers historiens de Notre-Dame de Luxembourg : « Que n'ont pas fait les jésuites pour la gloire de la *Consolatrice des affligés*, patronne de la ville et de la province? C'est leur zèle qui a élevé la chapelle, leur parole qui a inspiré la confiance aux cœurs des pèlerins, leur plume qui a publié les merveilles de l'image miraculeuse, leur esprit qui a organisé ces fêtes magnifiques; enfin, c'est leur ardeur infatigable qui a fondé et entretenu cette dévotion... Oui, cette dévotion universelle, vraiment filiale, impérissable, qui est répandue par tout le pays, parmi toutes les classes, depuis le premier magistrat jusqu'au dernier serviteur, c'est, avec le secours de Dieu, l'œuvre des jésuites[2]. »

Enfin l'Église elle-même, dans sa liturgie, a, pour ainsi dire, consacré les souvenirs qui rattachent si étroitement l'ordre de saint Ignace à cette terre bénie de la Vierge Marie. On lit, en effet, dans le *Propre* de la solennité de la bienheureuse Vierge Marie consolatrice des affligés, ces paroles : « Ce fut sur la fin du XVI[e] siècle, dont le commencement avait été marqué par la funeste défection qui ravit à la foi catholique une grande partie de l'Europe, que la Compagnie de Jésus, placée comme un mur devant la maison d'Israël pour s'opposer au torrent pernicieux, fonda un collège à Luxembourg, afin que la foi antique, la piété, la probité s'affermissent plus solidement sur cette terre exempte des souillures de l'hérésie. »

IX

Tandis que ces merveilles de piété envers Marie s'accomplissaient dans le Luxembourg, le P. Luc Perger, mort en 1624,

(1) A. Pruvost S. J., *Vie du R. P. Philippe de Scouville*, 3. p., ch. 4.

(2) A. Amherd, de la congrégation du Saint-Rédempteur; 1855.

les renouvelait, bien qu'avec moins d'éclat, à Krumlow, en Bohême. Un ancien pèlerinage de la Vierge, établi non loin de la ville, lui dut en grande partie les foules qui s'y pressaient chaque samedi du mois d'octobre : la dévotion reconnaissante des fidèles ne les appelait que les *samedis d'or* de Notre-Dame.

Plus célèbre est la restauration du sanctuaire de la *Mentorella*, dans la Sabine, en Italie. Ce fut l'œuvre du P. Athanase Kircher, que nos lecteurs connaissent déjà[1]. Le savant jésuite avait voué à cette Madone une tendre affection; pour elle il écrivit son *Historia Eustachio-Mariana*, histoire complète du pèlerinage, et en mourant il lui légua son cœur.

Comment le dévot serviteur de Marie fut amené à entreprendre le relèvement ou plutôt la résurrection du culte de la *Mentorella*, lui-même va nous l'apprendre.

Après avoir longtemps attiré les foules, ce pèlerinage, par suite du malheur des temps, connut les jours de l'oubli et du plus complet abandon. On était en 1661. Le jésuite archéologue avait formé le projet d'un grand ouvrage sur l'ancien Latium. Il résolut, à cet effet, d'explorer le pays jusque dans ses derniers recoins. Cette année-là il devait fouiller les monts de Pola et de Préneste.

« Ce ne fut pas sans fatigue, raconte-t-il (*Praefatio ad lectorem*), que je pénétrai dans cette sombre solitude, cernée par d'immenses rochers en forme de couronne. Lieu vraiment plein d'horreur : les sommets rocheux semblaient atteindre le ciel, tandis que leurs flancs, à pic, se perdaient dans des abîmes, images de l'enfer. M'étant un peu avancé sur ce théâtre de désolation, j'aperçois, entre roches et branchages, les débris d'une toiture à demi effondrée. J'approche, et je vois une église ouverte à tous les vents et tombant de vétusté. Quelle n'est pas ma stupéfaction! Comment une église pouvait-elle se trouver dans un site aussi sauvage! Après un moment d'hésitation, j'entre. Ici des peintures noircies, là des sculptures rongées par les éléments.

(1) Voir chap. V, p. 147.

» Tout cependant témoignait de la dévotion d'autrefois. Au milieu du sanctuaire apparaissait un autel entouré d'un grillage de fer, surmonté d'une statue en bois de la Mère de Dieu tenant son divin Fils entre ses bras. Malgré les ravages du temps, en dépit de son voile de poussière et de toiles d'araignées, cette statue inspirait merveilleusement la piété. On eût dit que la pauvre Madone se plaignait d'être, dans ce désert, si seule, si négligée, si délaissée; elle semblait, des yeux et de la main, demander secours au visiteur.

» A cette vue, je me sentis si vivement touché de dévotion, que, depuis lors, je résolus de mettre tout en œuvre dans la mesure de ma pauvreté, pour procurer à ce sanctuaire désolé de la Mère de Dieu, avec un pèlerinage annuel, tout ce qui pourrait remédier à son état d'abandon. »

« Le P. Kircher fit plus encore, remarque le P. A. Vermeersch S. J. : il fit servir sa science à sa piété. Les princes catholiques avec lesquels il était en relation, et surtout l'empereur Léopold, le duc de Brunswick et le prince électeur de Bavière, entendirent l'appel du savant. Grâce à leur munificence, il parvint à restaurer le temple de la *Mentorella*. Le pape Alexandre VII accorda des indulgences et des faveurs spirituelles. Le jour dédié à l'archange saint Michel fut choisi pour être celui de la rénovation du pèlerinage. Une mission la prépara, et l'on rapporte qu'à l'aide de puissants porte-voix, le P. Kircher fit retentir les échos des montagnes voisines de cet appel : « Si vous voulez faire pénitence, montez au sanctuaire de la *Mentorella*. » Ce cri se répercuta de village en village. On le reçut comme un avis du ciel, comme une invitation pressante de la Vierge non encore tout à fait oubliée.

» Le 29 septembre 1664, dans l'église richement ornée, on fit la première promulgation des indulgences, devant cinq mille pèlerins accourus pour les gagner. Les années suivantes, des résultats semblables furent obtenus. Une mission à donner par les Pères de la Compagnie fut fondée à perpétuité; et, dans un saint élan d'enthousiasme, le P. Kircher put enfin, du haut du rocher de Saint-Eustache, dans un chant improvisé par

l'amour et la reconnaissance, annoncer l'ère nouvelle qui s'ouvrait pour Notre-Dame de la *Mentorella*[1].

» Pendant deux siècles, les frères en religion du P. Kircher continuèrent son œuvre. Quand ils ne furent plus, un bon prêtre des environs les suppléa de son mieux. La fête annuelle du 29 septembre triompha ainsi de la tourmente révolutionnaire qui, au siècle dernier, dévasta et pilla le sanctuaire. Après son rétablissement par Pie VII, la Compagnie de Jésus, sans avoir de résidence fixe sur la montagne, reprit avec bonheur la tâche de donner la mission, chaque année, à de nombreux pèlerins[2]. »

Il n'entre pas dans notre cadre de décrire ce sanctuaire. Disons seulement que, devant la grille du chœur, deux inscriptions, gravées sur les dalles, nous apprennent qu'elles recouvrent le cœur du P. Kircher et celui du P. Parthenius[3], qui, à un siècle d'intervalle, fut l'émule de sa dévotion à Notre-Dame de la *Mentorella*[4].

A l'exemple des deux jésuites, le pape Innocent XIII voulut que son cœur fût transporté à la *Mentorella* et placé près de l'antique statue de la Vierge.

(1) Ce chant fut ensuite ajouté, par l'auteur, en appendice à l'*Histoire* mentionnée plus haut. Il est intitulé : *Poema votivum, in locum sancti Eustachii et ecclesiae in honorem Deiparae ibidem fundatae, a paupere et humili Magnae Matris servo quodam, simplici et extemporaneo stylo, de rupe decantatum.*

(2) *Précis Historiques*, 1891, p. 112.

(3) Ce P. Parthenius n'est autre que le P. Joseph Mazzolari. (Voir plus haut, à ce sujet, p. 266).

(4) Voici ces inscriptions :

Athanasius Kirker, Sac. Soc. Jesu, templi hujus instaurator, et sacrae, quae heic quotannis celebratur, expeditionis auctor, cor suum ad arae Mariae D. N. pedes condi voluit. Obiit Romae A. MCCLXXX. — Athanase Kircher, prêtre de la Compagnie de Jésus, restaurateur de ce temple, et fondateur de la mission qui se donne ici chaque année, a voulu que son cœur reposât devant l'autel de Marie, notre Souveraine. Il mourut à Rome, l'an 1680.

P. Josephus Marianus Parthenius S. J., S. V. Mariae indignissimus famulus, hic ad pedes ejus cor suum abjici jussit. Obiit Romae XIV sept. MDCCLXXXVI, aetatis anno LXXV. — Le P. Joseph Marianus Parthenius S. J., très indigne serviteur de la sainte Vierge, a ordonné qu'on déposât ici son cœur aux pieds de Marie. Il mourut à Rome le 14 septembre 1786, à l'âge de 75 ans.

X

Mais c'est jusque sur les plages les plus lointaines que les jésuites eurent à cœur d'élever des sanctuaires à la Reine du ciel, alors que des temples sans nombre s'y dressaient en l'honneur de Satan.

Aux Indes, le P. Boucher lui consacra une chapelle, d'où jaillit bientôt comme une source inépuisable de grâces pour toute la mission[1].

Aux Indes encore, le célèbre pèlerinage de Notre-Dame Sengôl.

A treize milles de Calladitidel, centre de sa mission, sur le bord de la mer, le P. Jean-Baptiste Darrieutort (1833-1900) avait découvert une petite chapelle en terre et en chaume, anciennement dédiée à Notre-Dame du sceptre, *Sengôl Mâdâ;* elle était alors misérable et ruineuse, fréquentée seulement par une centaine de pêcheurs groupés autour d'elle. Le village lui-même, sans notoriété, se trouvait situé sur un estuaire à plage boueuse, par delà les sables, derrière une forêt d'arbres à épines, d'où son nom de *Karankadu* (bois épineux).

C'est là que le vaillant missionnaire résolut d'établir un foyer de dévotion à Marie. Tout paraissait contre lui dans un semblable projet, mais Notre-Dame lui donna raison.

Il commença par obtenir que l'on pût gagner l'indulgence de la Portiuncule dans la chapelle, et la fête de Notre-Dame du sceptre fut fixée au 2 août.

Ses désirs avaient d'abord été modestes; mais devant l'affluence des pèlerins, son ambition grandit. Les dimensions du sanctuaire furent plus que quadruplées, et l'on vit s'élever une église à trois nefs, avec tours et campaniles. Son aspect fleuri et très ornementé plaît beaucoup aux Indiens, amateurs du décor, voire même de la surcharge. Tout à côté, un vaste caravansérail voûté et porté sur des colonnes permet d'abriter jusqu'à 1,500 personnes.

(1) V. *Lettres édif.*, t. VI.

On peut dire que le P. Darrieutort avait fait de ce pèlerinage l'œuvre principale et comme le centre de sa vie d'apôtre. De 1882 à 1892 il y fit toutes ses retraites.

La fête du 2 août attire à Karankadu des pèlerins de tous les points du Marava et d'au-delà. Plusieurs fois, jusqu'à treize ou quatorze prêtres y ont entendu les confessions pendant trois jours; les communions dépassaient alors 4,000. Depuis les premières vêpres, le 1er août, jusqu'au coucher du soleil le lendemain, par les treize portes de l'église c'est un va-et-vient de fidèles qui gagnent l'indulgence du grand pardon. Le concours total n'est pas inférieur à 10,000 personnes; car les païens eux-mêmes accourent en masse des environs pour jouir de la procession de nuit de Notre-Dame *Sengôl*.

Depuis l'établissement de Karankadu, le nom de Notre-Dame du sceptre [*Sengôl*] donné aux enfants, résonne par tout le Marava. Grâce à cette pieuse industrie, la dévotion à Marie y est partout en très grand honneur.

Nous ne pouvons quitter la partie du territoire indien, défrichée par les fils de saint Ignace, sans signaler encore le pèlerinage de Notre-Dame de la Salette, dans les montagnes des Gathes. Sur une terrasse à arête vive, le sanctuaire domine, du côté nord, les plaines brûlantes du Maduré. Au bas s'ouvrent des précipices, grondent les torrents, bondissent les cascades, se déroule le dôme sans fin des forêts teintées de toutes les nuances du vert. Le sanctuaire se découpe dans sa blancheur immaculée sur l'azur du ciel. Quand les brouillards, qui montent des gorges profondes, ne s'accrochent pas aux flancs de son gigantesque piédestal, il est aperçu de la plaine à plus de vingt milles. Tout l'ouest du district de Madura et une bonne partie de celui de Coïmbatour visitent la pittoresque chapelle[1].

XI

En d'autres pays de missions, même zèle et même succès.

Près de Manille, le P. André Caro transportait l'image et le

(1) *Compte rendu du congrès marial de Fribourg*, t. II, p. 127.

culte de Notre-Dame de Montserrat; et cent cinquante ans après la mort du serviteur de Dieu, ce sanctuaire était encore un lieu de pèlerinage très vénéré des colons espagnols et des peuplades indiennes.

Admirables furent les grâces qu'obtint, par Marie, le P. Martin Tyrowski dans les missions de la Volhynie. Il entrait dans la carrière apostolique au moment où le bienheureux André Bobola en sortait avec la palme du martyre. Pour dérober aux fureurs schismatiques une vie nécessaire au troupeau de Jésus-Christ, il se construisit au milieu des forêts une cabane de branches et de feuillage : c'est de là que, pendant trente-trois ans, il rayonna dans tout le pays à la recherche des âmes. Une simple image de Notre-Dame ornait et protégeait seule cet humble asile; mais Dieu en fit un signe de salut. Elle devint le centre d'un pèlerinage que d'innombrables prodiges rendirent célèbre dans toute la contrée.

Le saint missionnaire devait expirer — aux pieds de sa Dame — comme il l'avait prédit. Il allait rendre le dernier soupir, quand on vit l'image miraculeuse de la Vierge prendre part, pour ainsi dire, à son agonie, comme autrefois le crucifix du château de Xavier à celle du grand apôtre des Indes. Il rendit enfin son âme vaillante entre les mains de Notre-Seigneur, qui descendit du ciel pour l'assister, en compagnie de sainte Catherine de Sienne et de saint François Xavier.

XII

Une plume amie, étrangère à la Compagnie de Jésus, a écrit, sous ce titre *Notre-Dame du Puy et les Pères jésuites*, une page des plus instructives. Nous citons en abrégeant :

« Sous l'épiscopat d'Antoine de Sennectère (1561-1593), la France était en proie au double fléau de la guerre civile et de l'hérésie protestante. La cité du Puy-Sainte-Marie était surtout le point de mire des attaques et l'objet des convoitises des hérétiques...; [leurs] doctrines commençaient à s'insinuer çà et là et à démoraliser les populations de certaines parties de nos montagnes.

» Pour remédier à ce danger, l'évêque du Puy ne trouva pas

de meilleur antidote à opposer au poison de l'hérésie protestante, que d'appeler à son aide l'institut des jésuites... Cet appel de l'évêque Anicien répondait justement aux ardentes aspirations et comblait à souhait les vœux des Pères de la Compagnie de Jésus. En effet, dès que ces religieux avaient pu s'établir en France, ils avaient vivement désiré avoir une maison au Puy. Ils avaient même écrit à leur général plusieurs lettres à ce sujet, dans lesquelles ils disaient que le Puy-Notre-Dame était pour la France ce que Lorette était pour l'Italie, et Montserrat pour l'Espagne, c'est-à-dire le sanctuaire national de la sainte Vierge.

» Aussi, grande fut leur joie lorsqu'en 1570, trente ans à peine après la fondation de leur institut, l'évêque Antoine de Sennectère, s'unissant aux consuls et à la population tout entière, offrit aux fils de saint Ignace la direction du collège du Puy.

» Leur maison compta bientôt de six à sept cents élèves; selon l'historien Arnaud, ce nombre atteignit même plus d'un millier... C'est ainsi que la Vierge du Mont-Anis avait fait jaillir, au pied de son célèbre sanctuaire, une source saine et abondante de science humaine et d'instruction religieuse, où l'on pouvait venir largement puiser.

» Les jésuites s'efforcèrent surtout d'élever leurs disciples dans l'amour de la sainte Vierge, et, pour exciter leur dévotion envers Notre-Dame du Puy, ils leur faisaient souvent « faire de belles processions par la ville, la tête et les pieds nus, en chantant et en priant, au grand contentement de tout le peuple, » dit le chroniqueur Burel.

» En 1590, les Pères jésuites fondèrent, en l'honneur de Notre-Dame, une congrégation qui s'étendit avec tant de rapidité, que bientôt il fallut la diviser en deux catégories, l'une pour les jeunes gens, l'autre pour les plus graves personnages, parmi lesquels on compta bientôt les membres du Chapitre, les magistrats et les citoyens les plus honorables.

» Aux États de 1617, la ville vota une somme annuelle de quatre cents livres pour l'entretien de cinq ou six missionnaires de la Compagnie, qui iraient réveiller dans les paroisses de la campagne l'esprit de ferveur et de catholicisme.

» Parmi les Pères qui s'adonnèrent le plus à ce difficile et laborieux ministère, il faut placer en première ligne saint François Régis... Pendant l'automne et l'hiver, le saint religieux ne cessait de parcourir en véritable apôtre les montagnes du Velay. Au printemps et en été, il venait continuer son ministère au Puy, où le sanctuaire de Notre-Dame l'attirait comme un doux et irrésistible aimant, et où il puisait, aux pieds de Marie, les grâces de conversion qu'il répandait partout autour de lui.

» En 1593, dès les commencements de l'installation des Pères jésuites au Puy, le P. Guyon composa, en l'honneur de Notre-Dame, un ouvrage, introuvable aujourd'hui, intitulé : *De laudibus Anicii, Des gloires du Mont-Anis.* Quelques années plus tard, le P. Odo de Gissey publia, en l'honneur de la Reine du Velay, sa très consciencieuse *Histoire de Notre-Dame du Puy,* un vrai monument, malgré ses imperfections et ses lacunes, et tel que peu de sanctuaires en possèdent de semblable. L'amour profond et l'ardente dévotion que le P. Odo de Gissey portait à la sainte Vierge lui firent composer cet ouvrage qu'il écrivit surtout avec son cœur. C'est là, en particulier, ce qui donne à ce livre cette naïveté, ce parfum religieux et mystique qu'on ne trouve plus dans les livres modernes. Grand honneur pour la Compagnie de Jésus d'avoir ainsi donné au sanctuaire de Notre-Dame du Puy son véritable annaliste et son meilleur historien !

» Il est tout naturel, après cela, que la Reine du Velay ait béni tout particulièrement la maison des jésuites établie à ses pieds.

» Parmi les saints religieux qui illustrèrent le collège du Puy et se distinguèrent par leur dévotion à Marie, il faut mentionner encore : le P. Dauphin, que ses contemporains surnommèrent le nouveau François Régis, et qui mourut, comme lui, victime de son zèle pour le salut des âmes, au milieu des exercices d'une mission qu'il prêchait à Blesle, le 17 avril 1754; le P. Médaille, qui fonda au Puy l'institut des sœurs de Saint-Joseph, actuellement répandu dans le monde entier; le P. Chauran enfin, dont les prédications contribuèrent en grande partie à la fondation de notre hôpital général, sur le plan duquel il fonda ensuite près

de quatre cents autres hôpitaux, soit en France, soit en Italie où le pape l'avait mandé à cet effet.

» On connaît les tristes manœuvres qui amenèrent, en 1773, la suppression complète de la Compagnie de Jésus; on sait également comment la Providence, en 1814, opéra sa résurrection dans toute la chrétienté, par un décret du pape Pie VII. A peine rétabli, l'institut des jésuites chercha de nouveau à se fixer aux pieds de Notre-Dame du Puy.

» Comme leurs devanciers, les nouveaux jésuites, établis à Vals, ont cherché à honorer tout spécialement la Reine du Mont-Anis. Le P. Cathary, très dévot envers la sainte Vierge, a défendu victorieusement les origines surnaturelles de notre église angélique. C'est un jésuite, le P. de Ravignan, qui, en 1846, étant venu au Puy, pour y préparer ses belles conférences de Notre-Dame de Paris, conçut, le premier, l'idée d'élever une statue colossale à Marie, sur le sommet du rocher de Corneille, dont le site l'émerveillait. C'est un savant jésuite, le P. Ducis, qui fit les premières études scientifiques que nécessitait le projet d'érection de la statue de Notre-Dame de France. Ces études sur la forme, la matière et l'orientation de la statue, sur le piédestal, les inscriptions, le meilleur mode d'illumination, etc., rempliraient des volumes entiers. Qui a plus fait aussi que le P. Nampon pour mener à bonne fin cette œuvre gigantesque, dont il a été, du reste, le digne et éloquent historien[1]? Enfin qui ne sait tout le

(1) Voici quelques détails sur cet admirable monument de foi et d'amour.

Un concours fut ouvert parmi les artistes : cinquante-trois y prirent part. M. Bonassieux, de Feurs, fut proclamé lauréat.

Le projet de la statue qu'il présentait était, en effet, un véritable chef-d'œuvre. On y voyait l'heureuse alliance de l'élégance antique et de l'idée chrétienne. L'Enfant-Dieu était d'une beauté ravissante. Son bras levé pour bénir, dessinait sur l'azur du ciel une silhouette des plus heureuses. L'autre bras enlaçait tendrement le cou de sa Mère, tandis que la main caressante de celle-ci supportait le pied de son Fils; ce qui exprimait, de la manière la plus gracieuse, leur mutuel amour. La figure de l'auguste Marie respirait à la fois la pureté de la Vierge et la dignité de la Mère de Dieu. Elle se montrait Mère des hommes et leur présentait son Fils. La couronne d'étoiles posée sur sa tête, le manteau royal parsemé de fleurs de lis et constellé de pierres précieuses proclamaient sa royauté; son pied

bien qu'ont fait parmi nous le vénérable P. de Bussy, le P. Gury, le P. Ramière, et tant d'autres qui se sont montrés les dignes continuateurs des François Régis, des Dauphin, des Médaille et des Chauran[1]? »

Au sanctuaire de Notre-Dame du Puy se rattache un autre souvenir cher à la Compagnie de Jésus et que nous ne saurions passer sous silence.

L'histoire a conservé la mémoire de la terrible peste qui, au XVI[e] siècle, ravagea la région lyonnaise. A elle seule, la ville

virginal enfin, qui écrasait la tête du serpent, rappelait son Immaculée Conception. Il y avait dans ce plan une telle perfection de détails et une telle harmonie d'ensemble, la grâce s'y alliait si bien à la dignité, que l'esquisse de M. Bonassieux fut adoptée par la commission à l'unanimité.

Sur la demande de Mgr de Morlhon, l'empereur Napoléon III promit pour la statue les canons que l'armée française devait prendre à Sébastopol. On était alors au 5 septembre 1855. Le 8, fête de la Nativité de la sainte Vierge, Sébastopol avec ses arsenaux, ses forteresses et son port remplis de pièces d'artillerie, tombait aux mains de nos valeureux soldats. A la suite de cette victoire, la paix ayant été signée (30 mars 1856), deux cent treize canons, représentant un poids de 150,000 kilogrammes de fonte de fer, furent mis par l'empereur à la disposition de Monseigneur l'évêque du Puy. Grâce à cela et aux ressources de la souscription nationale qui s'éleva à plus de 300,000 francs, la statue de Notre-Dame de France put être coulée à Givors. Grande et chrétienne pensée que celle d'avoir ainsi converti l'airain tonnant des batailles en un symbole de miséricorde et d'amour!

Le rocher sur lequel s'élève la statue est à cent trente-deux mètres au-dessus de la place de l'Hôtel-de-Ville. Le piédestal mesure sept mètres au-dessus du rocher, et la statue seize mètres au-dessus du piédestal. La longueur totale du serpent qui se tort et expire sous les pieds de Marie n'a pas moins de dix-sept mètres; le pied qui l'écrase a un mètre quatre-vingt-douze centimètres. La chevelure qui se déroule à longs plis sur le manteau constellé de la Vierge a une longueur de sept mètres; l'avant-bras a trois mètres soixante-quinze, et la main, de l'attache du poignet jusqu'au bout des doigts, mesure un mètre cinquante-six centimètres. Enfin, la statue, au point de son plus large développement, a dix-sept mètres de circonférence. Aucun monument religieux en métal fondu, existant jusqu'à ce jour, n a encore atteint de telles proportions. La statue de saint Charles Borromée, à Milan, qui a quelques mètres de plus, est simplement en plaques de cuivre repoussé.

(1) L'abbé Édouard Peyron, *Mois de Marie historique de Notre-Dame du Puy*, 1884.

de Lyon eut à porter le deuil de plus de soixante mille de ses habitants. Au milieu de la consternation générale, le P. Edmond Auger ne perdit pas courage : il eut l'heureuse pensée de confier à la très sainte Vierge tout ce peuple en détresse. A son instigation, un vœu solennel fut fait, au nom de la cité désolée, à Notre-Dame du Puy. La peste cessa, et le Père se vit officiellement chargé d'aller accomplir dans le vénérable sanctuaire du Velay les engagements pris par les magistrats lyonnais.

On ne saurait parler de Lyon et du culte de Marie sans évoquer comme nécessairement le souvenir de Notre-Dame de Fourvière. Disons donc, en passant, que plusieurs des écrivains et des orateurs de la Compagnie, en particulier les Ménestrier et les Colonia, tinrent à honneur de se faire les historiens et les chantres de la Vierge de Fourvière; et dans la première moitié du siècle dernier, un littérateur de renom, le P. Arsène Cahour, a écrit de ce célèbre pèlerinage lyonnais une histoire complète, qui est encore l'une des meilleures sur le sujet.

De Notre-Dame du Puy à Notre-Dame d'Ay, en Vivarais, la transition est facile, car, d'après une naïve tradition populaire, « les deux Vierges de Fourvière et du Puy étaient sœurs; celle d'Ay était leur cousine, et, chaque année, la Vierge d'Ay recevait la visite des deux premières, le 8 septembre. » — « C'est là une légende, remarque à ce sujet le P. de Curley, dont la forme est fréquente dans les vieilles poésies. Le peuple anime fréquemment les statues; facilement aussi il donne des personnalités multiples à des représentations dont le type est un. Mais la légende vient évidemment de l'origine similaire des trois statues. Or, les différents historiens de Notre-Dame du Puy, Odo de Gissey, Théodore Caillau, Hamon, admettent que cette statue a été apportée d'orient par saint Louis, en 1254. Notre-Dame d'Ay viendrait donc aussi d'orient [1]. »

Mais ce qu'il nous est particulièrement doux de rappeler,

(1) *Le tombeau de saint Régis à la Louvesc, appendice.* — J.-B. Domaine S. J., *Notre-Dame d'Ay*, 1897.

c'est que, dans la première moitié du XIX^e^ siècle, l'autorité diocésaine honora la Compagnie de Jésus en lui confiant la charge de ce pèlerinage. Dans une lettre pastorale annonçant le couronnement de l'antique Madone (20 juillet 1890), Mgr J. M. Frédéric Bonnet, évêque de Viviers, après avoir indiqué les premières origines du sanctuaire, continue ainsi : « En 1184, les fils de saint Benoît étaient là, desservant la chapelle, et nous les retrouvons, en 1506, remplissant le même office... Le [pieux sanctuaire] devient, en 1644, la propriété de Marguerite de Montmorency et, après des fortunes diverses, il échut à une femme de grande piété,qui unissait à la noblesse du sang l'élévation du caractère et la générosité des sentiments. M^me^ de Larochette comprit que son domaine était surtout le domaine de Marie, elle s'empressa de le lui rendre; elle le lui rendit restauré et embelli. La vieille chapelle fut relevée et agrandie. Mgr Bonnel la bénit solennellement en 1835, et, le 1^er^ juillet 1836, la noble châtelaine signait l'acte qui assurait aux Pères de la Compagnie de Jésus la possession indépendante du sanctuaire, de l'antique manoir et de ses dépendances.

» Les fils de saint Ignace donnaient ainsi la main, à travers plus de trois siècles, aux disciples de saint Benoît, et leur œuvre interrompue fut reprise avec ardeur par les nouveaux apôtres de Notre-Dame d'Ay. Cultivée par leur intelligente activité, arrosée de leurs sueurs, fécondée par leurs prières, la solitude s'est animée et le désert a refleuri. »

Au mois de juillet 1836 les PP. Clavel et Grasset prirent, en effet, le service du nouveau sanctuaire. D'autres souvenirs vinrent, dans la suite, le rendre encore plus cher aux jésuites. Le P. Roothaan, obligé de quitter Rome, en 1848, se retira à Notre-Dame d'Ay pour y trouver un refuge au moment de la tempête. C'est aussi dans cette austère solitude et sous le regard maternel de la « Vierge des croisades » que les PP. de Ravignan et Félix ont aimé à retremper leurs âmes. « Notre-Dame d'Ay, écrivait ce dernier, peu de temps avant sa mort, me rappelle un des plus doux souvenirs de ma vie religieuse. »

XIII

Comme Notre-Dame d'Ay, Notre-Dame du Mont-Roland avait appartenu aux fils de saint Benoît, et c'est également aux enfants de saint Ignace que Dieu réservait la douce tâche de relever de ses ruines ce sanctuaire, abattu, comme tant d'autres, par la révolution, et de remettre en honneur son pèlerinage autrefois si célèbre.

En 1843, les jésuites firent l'acquisition des ruines et du terrain de l'ancien temple. Une petite chapelle y fut consacrée à la Vierge et les pèlerins reprirent le chemin de la sainte montagne, désert depuis bien des années. Au mois de mai 1848, l'affluence devint extraordinaire : un des prédicateurs de l'ordre, il est vrai, attisait le feu sacré. Trois fois chaque semaine, dans la plus grande église de Dôle, il rappelait aux fidèles le culte qu'avaient professé leurs ancêtres pour Notre-Dame du Mont-Roland, et il les exhortait de toute son âme à se montrer dignes de leurs pères. Ce ne fut pas en vain. Le dernier jour de mai, clôture du mois de Marie, rappela, par le concours et l'ardente piété des pèlerins, les plus beaux temps d'autrefois.

Cependant le projet de remplacer la modeste chapelle par une vaste église était arrivé à maturité. La pose de la première pierre fut décidée pour le 24 juin 1851. Malheureusement le pasteur du diocèse, qui avait favorisé de tout son pouvoir la sainte entreprise, n'était plus là. Dieu l'avait appelé à lui. Mais, par un bonheur inespéré et tout providentiel, un autre évêque, enfant de la Franche-Comté, Mgr Canoz S. J., se trouvant de passage à Dôle, accepta volontiers de présider la cérémonie. Dans la première pierre fut enfermé un petit coffret scellé, renfermant un procès-verbal dont voici quelques lignes :

« L'an de grâce 1851, le 24 juin..., la cérémonie étant faite par le révérendissime et illustrissime Mgr Alexis Canoz, de la Compagnie de Jésus, évêque de Tamase, vicaire apostolique du Maduré, aux Indes; en la présence du R. P. Joseph Gloriot, de la Compagnie de Jésus, recteur du collège et de la résidence de

Dôle, ainsi que des hommes pieux et distingués de la même ville... sous les auspices de la Mère de Dieu, a été posée cette première pierre du temple dédié à la bienheureuse Marie toujours vierge, sous le titre de *Notre-Dame du Mont-Roland*. — En foi de quoi... »

Huit ans plus tard (1859), le nouveau sanctuaire fut consacré au milieu de l'allégresse générale.

Par une heureuse inspiration, l'auteur des vitraux y a représenté l'histoire du pèlerinage. Les restaurateurs du temple devaient y occuper une place d'honneur. A la gauche de Notre-Dame, en effet, s'échelonne la famille d'Ignace représentée par saint François Xavier, saint Louis de Gonzague et saint Stanislas Kostka qui font suite au saint patriarche, leur père.

XIV

Dans cet apostolat des pèlerinages de Marie, les jésuites belges se sont particulièrement distingués.

Qui ne connaît la Vierge de Sichem ou de Montaigu, que saint Berchmans, encore tout enfant, aimait d'un amour si tendre et si touchant?

La statue primitive, dont Juste Lipse a raconté les origines et le culte[1], vint à disparaître du chêne fameux où l'honorait la piété simple et naïve des populations environnantes. Un pieux habitant de Sichem lui en substitua une autre; et Marie ne cessa pas de se montrer singulièrement propice à ceux qui venaient solliciter à ses pieds sa maternelle protection.

A cette époque, Sichem était place de garnison. Un jésuite en était l'aumônier. Il aimait à gravir les pentes abruptes[2] de la montagne, en récitant les *Heures* canoniales; or, il ne pouvait s'empêcher de remarquer que, chaque fois, il se sentait rempli

(1) *Diva Sichemensis sive Aspricollis. Antuerp.*, 1606. — Il existe à la bibliothèque de Bourgogne, à Bruxelles, sous le n° 20,614, une collection de *manuscrits* relatifs à un certain nombre de Vierges miraculeuses, parmi lesquelles nous remarquons les suivantes : *Auxiliatrix Dunkerkae; Hallensis; Sichemensis.*

(2) De là le nom de Montaigu (*montis acuti*) donné à la Vierge de Sichem.

d'une très douce consolation. Un homme de la troupe venait-il à tomber malade, le Père lui conseillait de visiter ce lieu béni, et plus d'une fois les pauvres soldats revenaient guéris. D'autres merveilles suivirent. Le bruit s'en répandit au loin. Bientôt les foules accoururent plus nombreuses au sanctuaire de Montaigu. Une année, le jour de la fête de la Visitation, jusqu'à vingt mille pèlerins se trouvèrent réunis devant l'autel de Marie. Ce fut aux jésuites de Louvain que l'archevêque de Malines confia la pénitencerie du pèlerinage.

Une sacrilège cupidité allait hélas! désoler ce sanctuaire. Profitant de l'absence des troupes mandées à Ostende, une horde batave complota de piller, de nuit, le lieu saint. La Providence voulut que le P. Bernard Olivier, provincial, se trouvât alors de passage, avec deux compagnons. Averti du danger, il courut au sanctuaire, se saisit de la statue miraculeuse, et, trompant la vigilance des assaillants, parvint à la mettre en lieu sûr sous un toit hospitalier. De son côté, le P. Cornelius a Lapide, chargé des vases sacrés, avait pris la fuite. Serré de près par l'un des pillards, il se jeta dans une touffe de roseaux, après avoir fait un vœu à la Vierge de Sichem. Le bandit passa presque sur le fugitif sans l'apercevoir.

Cependant les portes du sanctuaire venaient d'être forcées. Furieux de n'y rencontrer ni la statue ni les vases précieux, les brigands tentèrent d'incendier la chapelle. Ils ne purent y réussir. La Reine du ciel voulait garder son domaine.

XV

Moins célèbre que Notre-Dame de Montaigu, la Vierge Auxiliatrice de Dunkerque, fut néanmoins l'objet d'une grande vénération dans la contrée. Son culte prit naissance dans l'église de la Compagnie de Jésus. Voici à quelle occasion.

En 1621, une flottille de huit navires portait d'Espagne en Belgique d'énormes quantités d'argent. Surprise par des corsaires bataves, elle fut capturée; seuls, deux vaisseaux échappèrent. C'étaient précisément ceux de deux capitaines dont les épouses

se trouvaient en prières, dans l'église de la Compagnie, aux pieds de la Madone, implorant son secours pour les combattants. L'intervention céleste fut manifeste. L'un de ces deux navires, — à vrai dire, simple embarcation : elle n'avait à bord que douze marins — soutint, pendant trois heures, l'attaque de trois vaisseaux ennemis fortement équipés et finit par leur infliger une éclatante défaite.

Depuis lors la statue fut regardée comme miraculeuse. Les marins se distinguèrent, entre tous, par leur piété envers celle que la confiance publique salua désormais du nom de Vierge Auxiliatrice. Des lampes d'argent, des *ex-voto* de toute sorte vinrent peu à peu embellir le sanctuaire. En 1639, pendant une neuvaine préparatoire à la fête de la Nativité de la bienheureuse Vierge, jusqu'à 2,563 cierges brûlèrent devant la statue. Les deux jours suivants, on n'en compta pas moins de 585; deux sacristains avaient peine à suffire au travail de les placer et de les allumer.

Des grâces sans nombre récompensèrent la dévotion des fidèles. Bornons-nous à rapporter une guérison merveilleuse, qui fut examinée d'office par l'autorité ecclésiastique et solennellement reconnue par l'évêque d'Ypres, dont la juridiction s'étendait alors sur la ville de Dunkerque.

Une femme, presque entièrement percluse des jambes, résolut d'aller, neuf jours consécutifs, demander sa guérison à la Vierge Auxiliatrice. On lui apporte des béquilles; mais, trop faible pour s'en servir, la pauvre femme roule à terre; on la relève. Sans perdre courage, elle essaie de nouveau de faire quelques pas, en implorant le secours de Marie. Et voici que ses forces renaissent dans la mesure de sa confiance. Elle parvient même à se traîner jusqu'à l'église, où elle se confesse et communie. Le lendemain, elle recommence son laborieux pèlerinage, mais moins péniblement que la veille. Le troisième jour, un seul bâton lui suffit pour assurer sa marche encore chancelante. La neuvaine n'était pas terminée que l'infirme des jours précédents marchait d'un pas alerte; plus d'ulcères, plus de contraction de nerfs, mais une santé de tous points parfaite.

XVI

Sans nous arrêter à d'autres statues de Notre-Dame, vénérées à Hal[1], à Bois-le-Duc, à Bruges, arrivons à celle que tout Bruxelles honora d'un culte particulier. Elle dut sa célébrité à un fait des plus surprenants, dont plusieurs témoignages hors de pair nous garantissent l'authenticité[2].

Avant d'être transportée à l'église de la Compagnie, cette statue se trouvait dans une antique chapelle dédiée à saint Cristophe. C'est là que le célèbre P. Coster avait son confessionnal. Or, un jour se présenta un pénitent tout en larmes, qui lui déclara, entre autres forfaits, s'être donné au démon par un pacte écrit de son sang. « Ayez confiance », reprit le confesseur; et lui montrant la statue de la Mère de miséricorde

(1) Saint Berchmans avait une dévotion particulière pour Notre-Dame de Hal. On lit, en effet, dans ses notes spirituelles : « A genoux sur le lit, dis trois *Ave*,... le troisième, à la bienheureuse Vierge de Hal, pour honorer l'instant où, après sa mort, elle fut unie à son Fils, et obtenir d'elle l'heureux succès de la méditation du lendemain et la joie spirituelle. »

Juste Lipse a écrit l'histoire de ce pèlerinage. Deux ans avant d'achever son livre, il avait offert à Marie, dans ce sanctuaire, une plume d'argent; une dédicace en vers accompagnait son *ex-voto* et en expliquait le symbolisme.

« O divine Marie, cette plume l'interprète de ma pensée... cette plume, ô divine Marie, moi, Juste Lipse, je vous la consacre maintenant à juste titre; car tout cela [l'histoire de Notre-Dame de Hal] a été commencé et terminé sous vos auspices. Oh! que toujours s'exhale le parfum de votre bonté! Et au lieu de l'éphémère renommée que cette plume m'a acquise, vous, ô divine Marie, daignez obtenir à votre Juste Lipse la joie et la vie éternelles. »

Cet illustre érudit avait aussi légué à l'église de Saint-Pierre, à Louvain, en témoignage de sa dévotion à la Mère de Dieu, *Sedes Sapientiae*, sa toge de professeur, qu'il avait lui-même reçue en présent.

Il mourut à Louvain, entre les bras du P. Léonard Lessius S. J. (24 mars 1606). Comme quelqu'un, pour le soutenir dans ses douleurs, lui parlait du courage et de la force d'âme qu'il avait célébrés dans un de ses ouvrages, il répondit : « *Vana sunt ista*, ce sont là choses vaines; » puis, montrant le crucifix, il ajouta : « *Haec est vera patientia*, voilà la vraie patience. »

(2) « *Vivunt testes domestici externique, exceptione majores, qui Costerum narrantem audiere.* » (*Imago primi saeculi*, p. 778.)

au-dessus de l'autel même où il allait célébrer la sainte messe : « Voici celle qui peut vous délivrer, ajouta-t-il; unissez vos prières aux miennes, afin qu'elle force le démon à vous rendre le malheureux acte de votre servitude. » Bientôt après, le P. Coster commença le saint sacrifice; et soudain, la consécration de l'hostie terminée, tomba, du haut de la voûte devant le calice, une énorme araignée, de la grosseur du doigt, qui, après avoir laissé le fatal billet, disparut. La messe achevée, le serviteur de Dieu brûla, en présence de son pénitent plein de joie, ce papier rapporté de l'enfer[1].

L'événement fit grand bruit. Il parvint même aux oreilles de leurs Altesses sérénissimes Albert et Isabelle, qui, après une sérieuse enquête sur la réalité des faits, se plurent à entourer la statue miraculeuse des témoignages de leur pieuse munificence. Une nouvelle chapelle lui fut consacrée. Le comte Jean de Nassau eut à cœur d'en payer les frais d'ornementation.

Transportée, en 1804, dans l'église de Notre-Dame de la Chapelle, elle reçut, en 1854, les honneurs du couronnement officiel, au nom du souverain pontife, au milieu des plus belles manifestations de la cour de Léopold II et de l'armée.

XVII

Mais nulle peut-être, parmi les statues miraculeuses, ne jouit d'une célébrité comparable à celle de Notre-Dame de Foy. Voici en deux mots son histoire[2].

C'était en juin 1609 : un charpentier du pays de Dinant (Belgique) avait abattu un chêne énorme qui se trouvait sur la route de Dinant à Foy. Quelle ne fut pas sa stupéfaction de trouver, au cœur de l'arbre vermoulu, une statuette en pierre de la très sainte Vierge portant l'Enfant Jésus, au milieu d'un

(1) *Imago primi saeculi*, p. 778; *Cartularium templi* S. J. et *Litter. annuae prov. belg. msc.* vol. IV.

(2) *Histoire de Notre-Dame de Foy*, notice par le P. Banneux S. J., Dinant, 1893.

fond de perles de toutes formes et de toutes couleurs[1]? Elle était protégée en avant par un treillis de trois barreaux de fer entièrement rouillés.

Informé de l'événement, le seigneur de Celle la fit placer dans une niche pratiquée sur un chêne voisin de celui que l'on venait d'abattre. La statuette y demeura quatre ans. On tenta plusieurs fois de l'enlever; le seigneur de Celle la fit alors transporter dans la chapelle de son château, et, quelque temps après, lui fit construire un sanctuaire à l'endroit jadis occupé par le premier chêne.

Ce dernier arbre n'avait pas entièrement péri; on s'en disputait avec avidité les parcelles; et avec des éclats plus considérables, quelques personnes fabriquèrent des statues imitant celle de la Vierge miraculeuse. Le second chêne servit au même pieux usage.

Le P. Bouille, originaire de Dinant (1576), vit naître et se développer la dévotion à Notre-Dame de Foy, à Celle et au village même de Foy. Plein de zèle pour le culte de Marie, il se fit l'historien du pèlerinage et recueillit avec soin le détail des guérisons opérées au sanctuaire de Foy. Mais comme le nombre en devenait par trop considérable, il choisit les faits les plus éclatants, les mieux avérés, les plus authentiques. L'auteur déclare cinq fois, dans la dernière édition de son histoire, qu'il ne publie aucun miracle qui ne soit parfaitement prouvé; il certifie, à plusieurs reprises, qu'il a refusé d'insérer dans son ouvrage plusieurs centaines de lettres relatant de nouvelles faveurs, soit qu'elles manquassent d'autorité, soit qu'il voulût restreindre son volume. Contentons-nous de reproduire quelques-uns des faits les plus touchants.

Un batelier de Dinant, âgé de quarante ans, fut le premier favorisé d'une grâce merveilleuse. Il lui était venu une enflure si démesurée à la jambe droite, qu'elle égalait la grosseur de son corps. Bientôt l'inflammation se déclara, et le chirurgien proposa l'amputation du membre malade. Cependant un autre

(1) Cette statue se vénère encore aujourd'hui à Notre-Dame de Foy.

médecin accepta la cure, ajoutant toutefois qu'il ne garantissait pas le succès de son traitement avant sept ou huit mois. Le batelier, ne pouvant se résigner à l'une ou à l'autre de ces alternatives, plaça toutes ses espérances en la puissante protection de Notre-Dame de Foy. Il portait sans cesse sur lui un débris du chêne primitif, pour être préservé de tout accident en voyage.

Il se mit à prier Notre-Dame et lui promit de se rendre à son béni sanctuaire, si elle daignait l'exaucer. Il trempa dans de l'eau le morceau du précieux bois qu'il portait, puis en humecta la jambe malade. Aussitôt il parut tomber en faiblesse et demeura deux heures comme endormi d'un profond sommeil. A son réveil, il était radicalement guéri; l'enflure de la jambe avait disparu, et le lendemain, 3 décembre 1618, il fit sans peine à pied le trajet qui sépare Dinant de Marchienne-au-Pont, c'est-à-dire près de 40 kilomètres; quelques jours après, il s'acquitta de sa promesse envers Notre-Dame; il accomplit son pèlerinage à Foy et fit rédiger le procès de sa guérison par les autorités religieuses et par les médecins de Dinant.

L'année suivante (1619), deux sœurs jumelles, mort-nées, à Maizeret, près d'Andenne, revinrent miraculeusement à la vie. L'une vécut sept heures et l'autre dix-huit heures, et toutes deux reçurent le baptême. Leur mère, en voyant les deux cadavres, avait promis d'aller à Foy, si Notre-Dame rendait la vie à ses pauvres enfants, afin que leurs âmes ne fussent pas privées de la grâce de la régénération. Le fait fut d'abord attesté sous la foi du serment par la mère et par la sage-femme, lors du pèlerinage qu'elles firent, la même année, à Foy-Notre-Dame. Mais pour mieux s'assurer de son authenticité, le P. Bouille demanda une attestation du curé et de trois témoins. Celui-ci fit une nouvelle enquête, et, le 4 décembre 1626, le recteur de l'église de Mozet envoya ladite enquête signée par lui et quatre témoins, parmi lesquels la sage-femme et le médecin qui avaient été présents au prodige.

Un fait à noter, c'est que Notre-Dame de Foy répandit ses

faveurs aussi bien dans les chapelles secondaires où elle était honorée, que dans son sanctuaire principal.

Les jésuites du collège de Dinant recueillaient avec le plus grand soin les débris des chênes dont nous avons parlé. Ils en fabriquèrent quantité de statuettes qu'ils envoyèrent à leurs frères des diverses villes de Belgique, de France et de l'étranger. C'était pour eux un devoir envers Marie de faire connaître partout les faveurs obtenues à Foy, et cette publicité fit bientôt naître une confiance sans limite en Notre-Dame. Marie semblait la récompenser et l'augmenter en multipliant les prodiges dans toutes les chapelles où étaient vénérées les statues faites en chêne de Foy. Le P. Bouille, qui en a publié un volume, déclare dans sa dernière édition qu'il avait encore en main les preuves irréfragables de 180 prodiges, guérisons ou miracles, obtenus devant les images diverses de Notre-Dame de Foy. Ces statues furent envoyées dans plusieurs villes de Belgique et de France, en Allemagne, en Hollande, en Hongrie, et jusqu'aux États-Unis.

Les villes de Vienne en Autriche, de Gratz en Styrie, de Hal en Tyrol, de Passau et d'Ingolstadt en Bavière, d'Osnabrück en Hanovre, de Bréda et de Maëstricht en Hollande, de Québec au Canada, etc., reçurent, avec des statues de Notre-Dame de Foy, les authentiques signés des supérieurs ecclésiastiques de Dinant.

Ypres, Alost, Bruges, Oudenbourg en Flandre, Lobbes et Dour en Hainaut, connurent aussi la salutaire dévotion à Notre-Dame de Foy.

Le culte de cette Madone si populaire se propagea rapidement dans le nord de la France, tandis que les fragments du vieux chêne multipliaient les merveilles. Citons spécialement l'église du collège de la Compagnie de Jésus, à Reims, où eut lieu un grand nombre de miracles racontés dans un ouvrage publié en 1621, avec l'approbation de S. G. Mgr F. Gabriel de Sainte-Marie, évêque d'Archidal, suffragant et vicaire général de l'archevêché de Reims. Dans l'église du collège des jésuites à Lille, des guérisons nombreuses furent aussi obtenues par les pieux fidèles qui imploraient Notre-Dame de Foy.

Sur son lit de mort, saint Jean Berchmans recourut à Notre-Dame de Foy.

Le P. Van Doorne, étant venu visiter son saint compatriote, lui proposa un vœu en l'honneur de la célèbre Madone. « Promettez-lui, dit-il, de visiter son sanctuaire, si la santé vous est rendue. » Il offrit, en même temps, au malade quelques petites pierres, recueillies sur le sol même où fut d'abord honorée la statue miraculeuse. « D'autres ont été miraculeusement guéris, » ajouta le Père. Pour le moment, Jean ne crut pas opportun d'accéder au désir du Père.

Un peu plus tard, comme il chantait doucement la strophe : *Maria, mater gratiae,* etc., la proposition du vœu de Notre-Dame de Foy lui revint à l'esprit. « Que sont devenues ces pierres? » demanda-t-il. On les lui remit aussitôt. « Bientôt, ajouta Berchmans, je ferai le vœu que m'a suggéré le P. Van Doorne; mais je le ferai sous condition. » Peu après, celui-ci entra. « Je vais, s'empressa de dire Berchmans en l'apercevant, je vais prononcer le vœu dont vous m'avez parlé. » Et faisant le signe de la croix, il dit : « Au nom de la très sainte Trinité et de la bienheureuse Vierge Marie, je promets de visiter cette chapelle... » Ici Berchmans s'arrêta. « Si je retourne guéri dans ma patrie, » poursuivit le Père. — « Non, reprit le malade, ce n'est pas bien dire, *ma patrie* », et il acheva en ces termes : « Si je retourne en Flandre. » — Mais Notre-Dame de Foy voulait son enfant, près d'elle, en paradis.

Plus tard, le malheur des temps affaiblit peu à peu la dévotion à la sainte Madone. Le siècle dernier devait la voir renaître.

En 1878, Mgr Bataille, de pieuse mémoire, célébra la messe devant Notre-Dame de Foy, et la restauration de son culte fut décidée.

Bientôt le vénérable Chapitre, appuyé par l'évêque, demanda au souverain pontife de daigner ouvrir le trésor des indulgences en faveur du pèlerinage; requête qui fut favorablement accueillie par S. S. Léon XIII. Depuis lors, la Vierge, plus connue, recueille sans cesse de nouveaux témoignages d'amour[1].

(1) Ces pieuses images ne sont pas les seules que la Compagnie de Jésus ait

XVIII

Ce que le Puy-Sainte-Marie fut pour nos aïeux, Lourdes le renouvelle de nos jours. On peut même dire que, dès ses débuts, le pèlerinage de l'Immaculée Conception a dépassé en gloire et en renommée celui de l'antique cité anicienne.

Pour répandre la dévotion à Notre-Dame de Lourdes, les jésuites se sont dévoués à l'œuvre des *sanctuaires annexes*. De la grotte pyrénéenne, une influence mystérieuse s'est répandue sur ces lieux qui rappellent aux yeux le béni coin de terre et le roc où la Vierge daigna poser son pied virginal.

Parmi ces sanctuaires annexes de Lourdes, le plus célèbre est celui d'Oostacker, en Belgique. Le P. Victor Van Tricht en a raconté les origines[2], et les jésuites belges en desservent le pèlerinage. En ce lieu, jadis inconnu, s'élève aujourd'hui une église gothique qui compte dix chapelles latérales; à coté, une résidence loge les missionnaires, occupés au saint ministère.

Voici ce que le P. Vanderhofstadt, supérieur des mission-

mises en honneur. L'*Atlas Marianus* nous en signale un grand nombre d'autres dont voici la liste. Nous y renvoyons le lecteur :

Vierge miraculeuse : au collège de Vienne, nº 221; à Forli (Italie), 222; à Haguenau (Haut-Rhin), 257; à Saint-Achas, de Cologne, 283; à Pinsk (Pologne), 412; à Obersdorf (Allemagne), 440; à Orsza (Lithuanie), 464; à Rava (Pologne), 480; à Troppau (Silésie), 523; à Neustifftana (Styrie), 542; à Sainte-Agathe, de Catane (Sicile), 628; au Tonkin, 913.

Notre-Dame du Monticule, à Olmutz (Bohême), 177; Notre-Dame de Sichem, à Prague, 438; La Vierge de Saint-Luc, à Brünn (Germanie), 442; Notre-Dame de Sichem, à Tournon (Savoie), 448; Notre-Dame de Lorette, à Vilna (Lithuanie), 519; Notre-Dame de Piété, à Iaroslaw (Pologne), 543; Notre-Dame du secours des affligés, à Béthune, 568; Notre-Dame de Consolation, à Aire-sur-la-Lys, 625; Notre-Dame de la Monnaie, à Smolensk (Moscovie), 638; Notre-Dame de la Paix, à Saint-Omer, 694; Notre-Dame de la Grotte, à Palerme (Sicile), 697; Notre-Dame du Miracle, à Madrid.

(1) *Les origines du pèlerinage de Notre-Dame d'Oostacker*, 1877. — Voir aussi *Notre-Dame de Lourdes en Belgique*, par C. de Kirwan. Compte rendu du congrès marial de Lyon en 1900, t. II, page 102.

NOTRE-DAME DE LOURDES

naires, écrivait, dès l'année 1883, au directeur des *Annales de Notre-Dame de Lourdes*[1] :

« Les pèlerinages organisés en 1880 étaient au nombre de 151 et avaient amené 16,374 pèlerins. En 1881, 168 pèlerinages amenaient 24,275 pèlerins. En 1882, nous eûmes 258 pèlerinages et 33,808 pèlerins. En 1883, jusqu'à ce jour, 21 octobre, nous avons compté 279 pèlerinages et 43,339 pèlerins.

» Les dons, les *ex-voto*, le nombre des intentions de messes, etc., ont suivi la même progression ascendante.

» Chaque jour, on voyait venir des pèlerins isolés ou par petits groupes. Certains dimanches et certains jours de fête, ils atteignaient les chiffres de dix, douze, quinze mille, et même ce dernier chiffre a été dépassé deux ou trois fois. Quelques jours ordinaires de la semaine avaient tout l'air de grands jours de fête par la multitude des fidèles accourus. »

Depuis lors l'affluence n'a pas diminué. Les pèlerinages collectifs, au nombre de quatre cents, amènent chaque année plus de 50,000 personnes; et les pèlerins isolés, par familles ou par petits groupes formés spontanément, atteignent un chiffre dix fois plus fort, soit 500,000.

C'est le propre de l'Ouvrier divin de faire de rien de grandes choses. Quoi de plus humble que Bernadette! Quoi de plus modeste que les commencements du pèlerinage d'Oostacker : quelques bons villageois venant visiter une Vierge de Lourdes, placée sur les rochers artificiels d'un aquarium, au château de Courtebourne!

L'origine de la dévotion à Notre-Dame de Lourdes dans l'église du *Gesù*, à Paris, est tout aussi simple.

« En 1872, raconte le P. Bouix, vers la fin de novembre, une fille du peuple suggère à une demoiselle hollandaise, qui revient de Lourdes, de placer une statue de Notre-Dame de Lourdes à la chapelle de Notre-Dame des Douleurs, dans une espèce de grotte, sous la *Mater Dolorosa*. Cette pensée sourit à la jeune

(1) T. XVII, pag. 22.

hollandaise, et, peu de jours après, la statue, avec l'autorisation du sacristain, est placée dans l'endroit où elle est aujourd'hui. Par cet acte, ces deux pieuses filles ne songent qu'à acquérir quelque modeste titre à la protection de la très sainte Vierge. Mais sans le savoir, elles inauguraient un pèlerinage.

» Le beau mois de l'Immaculée Conception allait s'ouvrir. A peine Notre-Dame de Lourdes a-t-elle pris possession de son nouveau mais modeste sanctuaire, qu'elle se voit entourée. Chose admirable! les personnes se succèdent toute la journée, invoquant cette divine Mère. Le concours augmente, et, dès les premiers jours du mois de décembre, la petite grotte de l'église du *Gesù* présente une image de la grotte de Lourdes. Du matin jusqu'à la nuit les cierges y brûlent; on l'orne de verdure et de fleurs; c'est une affluence constante, un élan admirable! On peut dire que, dès le 8 décembre 1872, fête de l'Immaculée Conception, le pèlerinage était fondé.

» En retour, la Vierge ouvre sans retard les trésors de ses grâces et fait sentir son tout-puissant crédit auprès de Dieu. Le jour même de la fête de son Immaculée Conception, elle rend miraculeusement la santé à une mère de famille, au moment où l'on attendait son dernier soupir. L'*ex-voto* est à la chapelle; le marbre porte cette inscription : Reconnaissance à Notre-Dame de Lourdes pour ma guérison, 8 décembre 1872. — L. B.

» Remarquons que Notre-Dame a choisi pour sa demeure une chapelle, où elle a, à sa droite, les corps de cinq magnanimes confesseurs de Jésus-Christ cruellement mis à mort, pendant la Commune, en haine du nom qu'ils portaient : Pierre Olivaint, Léon Ducoudray, Alexis Clerc, Anatole de Bengy, Jean Caubert. Ainsi Notre-Dame de Lourdes a son regard sur eux. Ils sont morts pour la cause de son divin Fils; elle veut leur donner un témoignage de son amour en plaçant à côté de leurs tombes ce nouveau trône de grâce, du haut duquel elle renouvelle les merveilles de la grotte de Lourdes.

» Depuis le miracle de la fête de l'Immaculée Conception que nous venons de rapporter, il s'en est opéré jusqu'à nos jours.

Les *ex-voto* sont là qui l'attestent; non seulement les marbres avec leurs inscriptions, mais tous ces cœurs qui étincellent dans la grotte, au-dessus de la grotte et sur les murs, sont des monuments de reconnaissance destinés à perpétuer le souvenir de guérisons miraculeuses[1]. »

Nous n'en rapporterons qu'une[2].

Une pauvre orpheline, de douze à treize ans, avait la jambe rongée par un mal effrayant. Cinq médecins consultés déclarèrent l'amputation nécessaire. Devant une si grave décision, la supérieure de l'orphelinat exigea que l'ordre des docteurs lui fût remis par écrit. Tout espoir humain était donc perdu.

La supérieure accourt alors à l'église du *Gesù*, se prosterne devant Notre-Dame de Lourdes, et la supplie avec larmes de lui épargner la douleur de faire exécuter la cruelle opération. De retour à l'hospice, elle met la maison en prière pour obtenir la guérison de la malade, et l'on commence une neuvaine. Le dernier jour était arrivé, et aucune amélioration ne s'était produite. L'amputation devenait plus urgente que jamais.

Pour mieux faire éclater sa puissance, Marie attendait.

Cependant on porta la sainte communion à l'infirme, comme elle l'avait demandé, pour clore la neuvaine. Et voici qu'à l'instant même où l'enfant recevait son Dieu, elle se trouva radicalement guérie, sans que la maladie laissât la moindre trace de ses ravages. Après l'action de grâces, notre orpheline, au comble de la joie, en compagnie d'une Sœur et de quelques amies, se rendit à l'église pour y remercier avec effusion Notre-Dame de Lourdes d'un si grand bienfait.

Avec les jésuites missionnaires, le culte de Notre-Dame de Lourdes a franchi les mers.

Du haut de la montagne d'Ambohibolema, un sanctuaire élevé à sa gloire protège Madagascar : « Depuis le mois de décembre, écrivait en mai 1881 l'un des plus intrépides mission-

(1) Bouix S. J., *Apparitions de Notre-Dame de Lourdes*, ch. 10.

(2) D'après le P. Bouix, *ibid.*

naires de la grande île africaine, je n'ai pas déposé le marteau, la pioche, la truelle ou le pinceau, et cela du matin au soir. J'ai fini mon église de Notre-Dame de Lourdes et elle a été consacrée. De l'aveu des Pères, aucune, si ce n'est à Tananarive, n'est aussi belle.

» Samedi soir, grand mouvement à Ambohibolema. J'avais à abriter cent six des réunions voisines. Tout annonçait un triomphe pour Marie, là même où il y avait eu tant d'entraves. Le soir, j'ai fait un mois de Marie solennel, où j'ai exalté la puissance de la Reine du ciel, et montré que les efforts des hommes n'ont d'autre résultat que de la faire rayonner...

» Voilà donc accompli un de mes vœux les plus ardents! Celui de voir une église bâtie en l'honneur de Notre-Dame de Lourdes[1]. »

A la Vierge pyrénéenne les missionnaires du Maduré ont également bâti une jolie chapelle, sur un massif élevé des Gathes, au milieu de plantations de café et de bananiers. « Influence merveilleuse de l'irrésistible attirance de Marie, écrit un missionnaire : à ses pieds, et là seulement, on a pu former une petite communauté chrétienne des sauvages de nos montagnes. Les Poliers, vagabonds enfants de la forêt, si jaloux de leur liberté primitive, se sont arrêtés là pour y recevoir le baptême, y vivre et y mourir sous le regard de Notre-Dame de Massabielle. »

Mais il lui fallait aussi un sanctuaire dans la plaine brûlante. L'immense collège des jésuites de Trichinopoly, fréquenté par plus de 1,500 élèves, s'est réservé cette douce tâche. C'est un bel édifice gothique, bâti d'après le plan et dans les proportions de la basilique de Notre-Dame de Lourdes.

La flèche, terminée par une croix dorée monumentale de deux mètres et demi, porte à 200 pieds au-dessus du sol le signe sacré de la rédemption, en face de la pagode qui occupe *le rocher* de Trichinopoly.

A l'île Maurice, nous retrouvons encore la Vierge de Massabielle. « Il y a vingt ans, écrit M. l'abbé J. Guyot, quelques rares

(1) Lettre du P. Laboucarie S. J.

maisons entouraient une petite chapelle à Rose-Hill; aujourd'hui, c'est une vaste église, avec une grotte, toutes deux dédiées à Notre-Dame de Lourdes, au milieu d'une ville de dix mille âmes. Je suis persuadé qu'à Maurice on ne songe nullement à faire un crime aux jésuites de cette transformation qu'ils ont opérée; soyez persuadés qu'on ne les expulsera pas de Rose-Hill, ville de Marie, où les pèlerinages se rendent maintenant nombreux et fréquents[1]. »

XIX

D'autres faits marquent bien quel intérêt les jésuites portent au grand pèlerinage de la Vierge immaculée.

Dès 1862, *le Messager du Cœur de Jésus*, organe de l'Apostolat de la Prière, dans un de ses premiers numéros, publiait un article intitulé : *Notre-Dame de Lourdes, messagère du Cœur de Jésus.*

« L'immaculée Vierge Marie, disait le rédacteur, est venue apporter un message de miséricorde à la société chrétienne tout entière dans l'apparition qui a eu lieu à Lourdes, il y quatre ans. Cette divine Vierge demande... un sanctuaire, au lieu même où elle s'est montrée; et nos lecteurs seront heureux d'y contribuer dans la mesure de leurs moyens.

» Elle vient encore nous inviter à l'apostolat de la prière. Elle nous exhorte, en effet, à prier pour les pécheurs, afin d'obtenir pour la société entière les grâces dont le divin Cœur désire la combler. A ce titre, le message qu'elle nous apporte intéresse plus particulièrement les associés de l'Apostolat.

» Si nous ne sommes pas entièrement dénués des biens de la fortune, nous tiendrons à honneur de contribuer à l'érection du sanctuaire destiné à glorifier sa Conception immaculée. Par là, nous exercerons déjà un véritable apostolat. Car, par sa situation au pied des montagnes qui attirent des milliers d'étrangers, le temple de la Vierge de Lourdes sera une prédication

(1) *La Vierge à l'Ile de France.* — Compte rendu du congrès de Fribourg, t. II, p. 320.

perpétuelle dont l'écho retentira jusqu'aux lieux les plus éloignés. Les peuples viendront y recueillir des germes de grâce qu'ils rapporteront dans leur pays. Ils viendront se convaincre que la parole de Marie donne à l'eau une vertu que les sels les plus salutaires ne lui donnèrent jamais, et plusieurs d'entre eux, venus aux Pyrénées pour chercher la santé du corps, en remporteront la santé bien plus précieuse de leurs âmes. »

« C'est de Vals, au pied du Mont-Anis, en face de Notre-Dame du Puy, que partaient cet appel et ces paroles d'espérance en faveur de Notre-Dame de Lourdes. Or, coïncidence touchante, la ville de Lourdes était depuis les temps anciens le fief de la Vierge d'Anis, de Notre-Dame du Puy; et chaque année, durant des siècles, elle lui avait payé tribut pour reconnaître sa protection. Sans le savoir alors, le *Messager du Cœur de Jésus* renouait la chaîne des âges, et par lui la Vierge d'Anis quêtait pour la Vierge de Lourdes et présageait ses futures grandeurs[1]. »

Dès les premières années du culte encore nouveau de Notre-Dame de Lourdes, les jésuites furent des plus empressés à le répandre de toute part.

Le P. Meurisse s'en fait le propagateur et comme l'initiateur à Liège, en Belgique; il écrit au directeur des *Annales de Notre-Dame de Lourdes*[2] :

« Il y a deux ans, j'exposai à la vénération des fidèles une image vulgaire, représentant la première apparition de la sainte Vierge à la petite Bernadette... Depuis ce temps, les fidèles n'ont pas cessé de prier devant cette image et de faire brûler des cierges.

» Cette image a été remplacée par un tableau... Je fis faire les instructions du mois de Marie (1871) sur les faits les plus remarquables tirés des *Annales*. Le tableau fut couvert d'*ex-voto*... Une personne qui avait éprouvé les effets de la protection de la sainte Vierge me demanda l'autorisation de remplacer le tableau par un monument et une statue de Notre-Dame de

(1) *Histoire du Messager du Cœur de Jésus*, p. 68.

(2) T. IV, 1871.

Lourdes. J'y consentis. En peu de temps, à l'aide de souscriptions volontaires, on réunit une somme assez considérable qui a servi à payer le monument et la statue, laquelle est de grandeur naturelle. Enfin, vendredi dernier, jour de la Purification, S. G. Mgr de Montpellier, évêque de Liège, a daigné bénir la statue de Notre-Dame de Lourdes et accorder 40 jours d'indulgence aux fidèles qui réciteront trois *Pater* et trois *Ave* devant cette statue. Le monument est couvert d'objets en or et en argent que la piété des fidèles y a déposés, comme gages d'amour, de confiance et de reconnaissance envers Notre-Dame de Lourdes. »

Dans la Grande-Bretagne, même initiative couronnée du même succès. « En reconnaissance des faveurs répandues sur le monde et sur l'Angleterre, écrit Sir Walmesley, on se propose de faire à Manresa, au noviciat des révérends Pères jésuites de Roehampton, la reproduction exacte de la célèbre grotte de Lourdes... La dévotion à Notre-Dame ne pourra que gagner, par la résurrection dans notre pays d'une ancienne pratique de faire un pèlerinage à un sanctuaire de la sainte Vierge[1]. » Le projet s'est réalisé. Une très belle grotte de Lourdes a été construite, dans le parc de Manresa, à l'intérieur d'un antique pavillon en pierre, construit par lord Besborough, et appelé par lui, d'un nom quelque peu fastueux : *Templum virtutis et honoris.* Mais ce vocable, le pavillon le mérite excellemment aujourd'hui qu'il est devenu le temple de la Vierge de Lourdes.

Aux Indes, le P. Batut est un des premiers missionnaires qui firent connaître la Vierge pyrénéenne; et voici, d'après les *Annales* de Lourdes, dans quelles circonstances merveilleuses[2].

Après quelque temps de séjour sous ce climat torride, le P. Batut tomba si gravement malade qu'il dut, sur l'ordre formel des médecins, revenir en France pour tâcher d'y refaire son tempérament complètement épuisé. Au moment où il allait s'embar-

(1) *Annales*, t. IV, p. 194.

(2) *Ibid.* T. VII, pp. 46 et suiv.

quer, un vénérable missionnaire, d'une sainteté reconnue, lui dit : « Allez, mon Père, la sainte Vierge veut que vous retourniez en Europe pour vous y occuper d'une église à élever ici sous le vocable de son Immaculée Conception. » Cette parole frappa peu le P. Batut sur le moment.

Le voyage fut très pénible; le missionnaire arriva à Toulouse dans un état de faiblesse absolue; si bien que tous dans son entourage, y compris les médecins, le jugèrent perdu.

Providentiellement, le malade se trouvait « dans une maison [de la Compagnie] où le culte de Notre-Dame de Lourdes était tout particulièrement en honneur. On l'engagea à mettre en elle toute sa confiance et à lui faire quelque grande promesse... Le P. Batut éprouvait une répugnance extrême à rien solliciter pour lui-même. Soudain ses dispositions changent et, sans que rien puisse humainement expliquer ce changement subit, il se sent pressé de demander sa guérison à Notre-Dame de Lourdes; et, de son côté, il fait par écrit à Marie immaculée cette triple promesse : 1° Faire un pèlerinage à la grotte; 2° S'employer de son mieux à faire élever une église à Négapatam sur le modèle de celle de Lourdes; 3° Faire connaître, dans un petit écrit en langue indienne, les merveilles opérées au rocher de Massabielle.

« La sainte Vierge ne se laisse jamais vaincre en générosité. Le P. Batut est parfaitement guéri et se dispose à retourner au Maduré; la petite histoire de Notre-Dame de Lourdes est à peu près composée; l'église en l'honneur de Marie immaculée, à Négapatam, sera bientôt en construction. La sainte Vierge semble le vouloir ainsi; qu'on en juge encore par les faits suivants.

» Mgr Canoz S. J., évêque de Trichinopoly, dont le passage à Lourdes a laissé un si précieux souvenir, écrivait au P. Batut il y a quelques jours : « Le docteur général de Trichinopoly et celui de Tanjore, qui vous ont si bien soigné, nous ayant demandé de vos nouvelles, ne veulent pas croire à votre guérison. Hâtez-vous de recueillir de généreuses offrandes pour l'église de l'Immaculée Conception de Notre-Dame de Lourdes, en reconnaissance de la guérison que vous devez à la sainte Vierge. »

» Alors que le P. Batut n'avait parlé à personne de son projet, un inconnu se présente à lui et lui remet une somme d'argent, avec cette simple note : « Pour faire connaître Notre-Dame de Lourdes parmi les Indiens. »

Les Indiens la connaissent, en effet, de nos jours; l'église s'est élevée, et, bien qu'elle soit encore inachevée, elle sert de paroisse, au sein de la populeuse ville de Négapatam.

XX

Revenant à l'Europe, voici l'Albanie où la confiance en Notre-Dame de Lourdes se répand par les soins de la Compagnie de Jésus. Le P. Dominique Pasi, recteur du collège pontifical de Scutari, écrit à la direction des *Annales*[1] (15 janvier 1888) :

« Deux années ont suffi pour rendre populaire, en Albanie, le nom de la Vierge des Pyrénées. Une grâce vraiment prodigieuse, accordée à un élève de notre collège, en a fourni l'occasion.

» En souvenir de ce bienfait, nous érigeâmes une grotte dans la cour de notre séminaire. Mgr Guérin, archevêque de Scutari, l'inaugura solennellement... A dater de ce jour, les visiteurs se succédèrent à la grotte. Tous réclamaient l'histoire des apparitions, ou des images de la célèbre Madone, de sorte que l'on aurait pu bientôt compter les maisons de Scutari où Notre-Dame de Lourdes ne se trouvait pas.

» Pour remercier la Reine du ciel des grâces obtenues et en solliciter de plus grandes encore, nous voudrions construire, à Scutari, une église dédiée à Notre-Dame de Lourdes. Ce serait la *première*, élevée ici sous ce vocable. Il faut noter qu'il y a vingt ans, nous étions réduits à célébrer les saints mystères dans des domiciles privés, et que les rares chrétiens disparaissaient au milieu des populations infidèles. Nous n'avons d'autre ressource que notre confiance en Notre-Dame de Lourdes. »

Sous la conduite du P. Reuser, « homme de foi et d'action »

(1) T. XX, p. 286.

disent les *Annales*, les catholiques hollandais accomplirent leur *premier* pèlerinage aux roches Massabielle (1883). Deux ans après, le même jésuite résolut de le renouveler, et de le transformer en institution permanente.

Malgré de nombreux obstacles, le P. Reuser assuma sur lui la responsabilité d'un train spécial, jusqu'à concurrence de 45,000 francs. Dieu bénit cette hardiesse; et les pèlerins répondirent à l'appel. De son côté, Notre-Dame voulut leur montrer combien elle agréait leurs hommages, en guérissant miraculeusement une pèlerine, nommée Cornélie Linders, de Nispen. Une circonstance providentielle ajouta à l'émotion générale. Parmi les pèlerins se trouvait M. Van Pelt, bandagiste renommé de Bréda, qui avait fait précisément l'appareil, devenu désormais inutile. Il examina la miraculée, et, en attendant les certificats médicaux, signa l'attestation suivante :

« Je déclare avoir vu M^elle^ Cornélie Linders le 6 avril 1884 : j'ai constaté qu'elle était atteinte d'une double hernie inguinale et je lui ai fait un appareil spécial. Je l'ai revue à Lourdes et examinée très soigneusement le 5 mai 1885, lorsqu'elle se fut plongée dans la piscine : je n'ai plus trouvé trace de son mal. — Donné à Lourdes, le 6 mai 1885. — J. Fr. Van Pelt. »

On devine la joie et la reconnaissance des pèlerins. Aussi leur départ fut particulièrement émouvant. « Tourné vers la blanche statue de la Vierge, racontent les *Annales*, le R. P. Reuser laissa parler son cœur. Sa mâle figure respirait l'émotion et la tendresse, et ses paroles semblaient une consécration à Notre-Dame de Lourdes. Les pèlerins de Hollande pleuraient à chaudes larmes. On ne vient pas de si loin, on ne reçoit pas tant de grâces, pour repartir le cœur léger, et les yeux secs[1] !... »

XXI

Dans les pays lointains, les missionnaires de la Compagnie de Jésus aiment à se servir de l'eau de Lourdes pour le bien

(1) T. XVIII, p. 38.

spirituel et temporel de leurs chrétiens, et ils en obtiennent parfois des grâces merveilleuses.

Tel, par exemple, le P. Jean-Marie Cybeo, missionnaire au Brésil, qui, dans une de ses courses apostoliques, guérit une chrétienne piquée au pied par le terrible serpent crotale. « Je trouvai, raconte-t-il, la pauvre femme presque mourante, le visage légèrement noirci, d'où coulait une sueur froide, les yeux fixes, et la voix mêlée de râle. Je réussis à la confesser et je lui administrai l'extrême-onction... il y avait beaucoup de monde du voisinage.

» La cérémonie terminée, je dis d'avoir confiance, car j'allais appliquer sur la blessure de l'eau miraculeuse de la sainte Vierge. On débanda alors le pied; il était tout enflé et noir, couvert de tumeurs, produites par les piqûres très venimeuses du reptile. Avec le doigt mouillé dans l'eau de la sainte grotte, je fis trois signes de croix sur les tumeurs.

» Comme j'étais très pressé, je dus quitter cette pauvre famille désolée... Quelques jours plus tard, je rencontrai une personne de l'endroit et je lui demandai des nouvelles de la malade. Elle me répondit sur-le-champ qu'elle se portait très bien; après mon départ, le danger avait aussitôt disparu, et, au bout de deux ou trois jours, elle s'était trouvée entièrement guérie. Après Pâques, j'eus l'occasion de passer de nouveau par ces forêts. Cette femme vint aussitôt me voir, elle se confessa et reçut la sainte eucharistie[1]. »

Autre exemple, plus remarquable encore. Un élève du collège de Négapatam, dirigé alors par les jésuites, était tombé dans un état fiévreux qui dégénéra bientôt en folie furieuse. « Je fus appelé chez lui, rapporte le P. Mecatti, et on me pria de lui donner ma bénédiction. Je m'agenouillai devant une statue de Notre-Dame de Lourdes; puis je conseillai de commencer en son honneur une neuvaine pour la guérison du cher enfant et de lui faire boire, tous les jours, de l'eau miraculeuse de l'apparition. » On le fit, mais d'abord sans aucun résultat, lorsque,

(1) *Annales*, t. X, p. 243.

un soir, le malade, après avoir reposé quelque temps, demande à boire. On lui présente de l'eau ordinaire; il la refuse et réclame de l'eau de Lourdes. Or, après en avoir bu « il recouvre et la raison et une santé parfaite. L'intervention de Notre-Dame de Lourdes était manifeste dans cette guérison instantanée, reconnue évidente par les nombreux témoins de cette merveille. Le médecin ne revenait pas de son étonnement.

» Cependant le jeune homme, ainsi guéri subitement, tombe à genoux devant la statue de Notre-Dame de Lourdes. Sa mère et tous les assistants suivent son exemple. On récite les litanies; on remarque alors que le miraculé tient les yeux fixés sur la statue. Les prières terminées, il dit d'un ton assuré : « Elle m'a dit d'aller à Vilnour. » — Vilnour est un nouveau sanctuaire de Notre-Dame de Lourdes, érigé non loin de Pondichéry. — La mère et l'enfant ont, en effet, accompli ce pèlerinage et sont revenus chez eux pleins de joie et de reconnaissance[1]. »

XXII

Parmi les premiers pèlerinages à la sainte grotte, un fit époque et donna un nouvel élan à la dévotion populaire envers la Vierge pyrénéenne.

« La ville de Lourdes, disent les *Annales*[2], attendait impatiemment pour le 1er juin (1869) un pèlerinage dont la seule annonce promettait un éclat encore inconnu. C'étaient les révérends Pères jésuites de Toulouse qui devaient conduire à la grotte leur collège Sainte-Marie et les parents d'un grand nombre d'élèves. » — Suit une longue description du brillant et pieux pèlerinage, que le chroniqueur termine par ces mots : « Notre-Dame de Lourdes ne peut oublier le triomphe qu'elle a reçu de la Compagnie de Jésus. Déjà la magnifique église de l'Immaculée Conception que les révérends Pères viennent d'élever à Pau avait été dédiée à Notre-Dame de la Grotte. La Compagnie

(1) *Annales*, t. XI, p. 272.

(2) T. II, pp. 50 et suiv.

compte au nombre de ses plus chères gloires la défense infatigable de la Conception immaculée de Marie, au temps où ce privilège était un sujet de débats théologiques. Après la victoire, la Vierge trouve encore les fils de saint Ignace parmi les apôtres les plus ardents à faire honorer par les peuples sa pureté sans tache. Elle devra aux jésuites de Toulouse le retentissement que leur pèlerinage donne à sa parole de la grotte : « Je suis l'Immaculée Conception. »

Parmi ces jésuites Toulousains, nous ne pouvons nous empêcher d'en signaler un, en passant, qui fut un apôtre zélé entre tous de la Vierge de Lourdes, le P. François Sécail.

Dès les commencements, il prêta souvent son concours aux missionnaires de la grotte, et prêcha plusieurs mois de Marie à la basilique. Dans l'église de la rue des Fleurs, à Toulouse, il avait établi la confrérie de la Félicitation, et le samedi il aimait à dire la messe sur un autel fait en pierres de Lourdes, dans une chapelle construite à l'instar de la grotte des apparitions. Il eut aussi une grande part dans la fondation de l'orphelinat de Marie immaculée, demandé par Bernadette et commencé sous l'impulsion du cardinal Langénieux, alors évêque de Tarbes.

En 1877, à la demande des Pères missionnaires de Lourdes et de l'évêché de Tarbes et avec l'approbation de Sa Sainteté Léon XIII, il fut décidé qu'on réunirait les documents en quelque sorte contemporains concernant les célèbres apparitions, afin d'en transmettre à la postérité un récit authentique et officiel. Cette œuvre fut confiée à un religieux de la Compagnie de Jésus, le P. Léonard Joseph Marie Cros. Déjà écrite, cette histoire n'attend qu'une heure favorable pour être livrée au public. Une partie en a déjà paru sous le titre de *Notre-Dame de Lourdes, récits et mystères*[1].

Enfin, lors de l'incomparable solennité du couronnement de Notre-Dame de Lourdes par Mgr Meglia, délégué à cette fin par le souverain pontife, après les orateurs représentant l'épiscopat, le

(1) Chez V. Retaux, Paris. — Dans l'Avant-Propos, l'auteur expose en détail la genèse de cet important ouvrage. — Voir à l'appendice.

cardinal Pie et Mgr Mermillod, c'est aux fils de saint Ignace que fut dévolue la douce et honorable tâche de fournir les panégyristes de la Vierge immaculée. Laissons ici la parole à un témoin de ces grandes scènes.

« *Veille de la consécration de la basilique*, samedi, 1er juillet. — Le soir, une foule déjà immense, réunie à la grotte, chanta bien avant dans la nuit les joyeux refrains de l'*Ave Maria* et les touchantes invocations des litanies de la Vierge.

» Un des Pères de la Compagnie de Jésus, si dévoués à Notre-Dame de Lourdes, et qui prêtent très cordialement aux missionnaires leur généreux concours, le R. P. Candeloup, expliqua la grande solennité qui venait de commencer et dont la dédicace du temple de Salomon n'était que l'image : « Seigneur, disait-il avec le prophète, souvenez-vous de David. Et nous aussi, nous devons, en ces fêtes, nous souvenir de David, du grand évêque de Tarbes, qui prépara les matériaux de ce temple de la Mère de Dieu, et qui, plus heureux que David, le vit s'élever et contempla les foules qui s'y pressaient déjà. Souvenons-nous aussi de notre David et de notre Salomon, de Pie IX, qui consacre ce temple par la main de son délégué. Souvenons-nous surtout de celle qui a demandé cette chapelle et qui la verra glorifiée demain par une splendeur inouïe. Souvenons-nous aussi du Christ qui va habiter le temple préparé pour sa Mère; préparons-lui nos cœurs pour qu'il y habite demain par une communion très sainte. »

» Les cris de « Vive la Vierge immaculée! Vive Pie IX! » éclatèrent spontanément de toutes les poitrines. Après les chants, la prière silencieuse reprit devant la grotte sa solennité mystérieuse.

» *La consécration de la basilique*, 2 juillet. — Les cérémonies de la consécration s'accomplirent avec un éclat incomparable... L'émotion s'empara de toutes les âmes au moment où les seize évêques consécrateurs, formant dans le chœur un cercle majestueux, présentèrent à la vénération de l'assistance les reliques des saints qu'ils allaient déposer dans les tombeaux des autels.

» Quand l'Épouse se trouva magnifiquement parée, l'Époux divin, le Dieu de l'eucharistie, fit son entrée solennelle au milieu

des splendeurs de la messe pontificale, célébrée par l'archevêque métropolitain.

» Pendant que ces grandes choses s'accomplissaient dans l'intérieur de la basilique, les foules, réunies autour de l'estrade, écoutaient le R. P. Candeloup, qui leur montrait, dans l'histoire d'Esther, les grandeurs de Notre-Dame de Lourdes, que le vicaire du Christ allait couronner le lendemain.

» Le soir, les imposantes manifestations du peuple fidèle reprirent leur cours. Les évêques se rendirent de nouveau en procession jusqu'à l'estrade, où les attendaient les foules encore plus pressées que le matin. Le R. P. Roux expliqua magnifiquement la solennité qui les réunissait : 1° Cette fête rappelle les voies admirables du Seigneur qui confond la prudence des sages en se révélant aux petits, à ceux qui sont semblables à l'humble bergère des Pyrénées. 2° Cette fête est l'expression de la double croyance qui a passionné notre siècle, de la foi aux dogmes proclamés de nos jours : l'Immaculée Conception de la Mère de Dieu et l'infaillibilité du vicaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 3° Cette fête affermit nos espérances : elle nous promet, elle nous montre le réveil de la foi par les pèlerinages, la réforme des mœurs par la pénitence, la conversion des pécheurs, que la Vierge recommande à nos prières; elle est le gage de la résurrection religieuse de la France et le triomphe de l'Église.

» Après un *Magnificat* triomphant, chanté par tout le peuple fidèle, le Dieu de l'eucharistie, reposant au milieu des splendeurs de l'ostensoir de l'Immaculée Conception, bénit la foule et la vallée, les espaces et le ciel.

» Quand le jour tombait, une autre fête commença... Le R. P. Roux enthousiasme encore les milliers et les milliers de pèlerins, que les alentours de la grotte ne contenaient plus depuis longtemps. L'amour de Marie immaculée et l'amour du vicaire du Christ éclatèrent de son cœur en un hymne que redirent au loin les échos des cœurs et des montagnes.

» *Le couronnement*, 3 juillet. — Voici la sanction suprême : Pie IX couronne Notre-Dame de Lourdes.

» En ce jour, Rome est à Lourdes et toute l'Église militante y est représentée.

» Trente-cinq archevêques ou évêques, parmi lesquels sept des pays étrangers; trois mille prêtres, des religieux de divers ordres, cent mille catholiques venus de l'ancien et du nouveau monde : voilà les témoins du couronnement de Notre-Dame de Lourdes.

» Après les magnificences de la journée, le soir, en présence de plusieurs évêques, la grande octave commençait, prêchée par un véritable apôtre, le R. P. Hubin, de la Compagnie de Jésus[1]. »

XXIII

Cependant, en remontant au ciel, la Vierge avait laissé dans la grotte miraculeuse une insigne relique : l'églantier sur lequel elle daigna poser son pied virginal.

On se rappelle en quelles circonstances. Le 11 février 1858, racontent les *Annales de Notre-Dame de Lourdes,* on pouvait voir, dans l'anfractuosité de la grotte, un magnifique églantier qui laissait pendre jusqu'à terre ses branches dépouillées. Bernadette remarqua qu'il s'agitait légèrement. Tout à coup la niche s'illumina, et, une Dame, d'une beauté ravissante, lui apparut, les pieds posés sur la « ronce », comme l'enfant appelait le rosier sauvage.

L'humble arbuste eut son rôle durant la quinzaine des apparitions. « Dans une de ces ondulations qu'imprimaient à la foule les efforts de ceux qui cherchaient à mieux voir, l'églantier fut ébranlé un instant. Bernadette étendit la main et se dirigea vivement de ce côté, les yeux baignés de larmes. « Qui a remué le rosier? s'écrie-t-elle. Oh! n'y touchez pas; » et elle regardait avec inquiétude dans la niche. L'arbuste redevint immobile, le visage de l'enfant se rasséréna et le bonheur y reparut avec le sourire. On s'étonna de lui entendre jeter ce cri au milieu de l'extase si profondément silencieuse. Dans la journée, la personne

(1) *Annales de Lourdes,* juillet 1876.

Communiqué par M. Armand Calliat.

LE RELIQUAIRE DES APPARITIONS

qui avait touché aux branches vint trouver Bernadette et lui adressa des excuses pour le chagrin dont elle avait été la cause. « Oh! vous m'avez fait bien de la peine, dit l'enfant. Quand j'ai vu la ronce agitée, j'ai eu peur que la Dame ne tombât; elle était dessus, et elle me faisait signe de la main qu'on devait laisser le rosier. »

Or, qu'advint-il de ce précieux églantier? Il fut en peu de temps victime de la foi des pèlerins; on lui coupa d'abord les branches, puis ce fut le tour du tronc; enfin la racine elle-même fut enlevée par un missionnaire de Notre-Dame de la Salette et par une dame de Toulouse.

En 1866, cette dame rapporta à Lourdes le fragment de racine qu'elle possédait et l'offrit aux missionnaires qui venaient de recevoir la garde de la grotte. Un religieux de la Compagnie de Jésus, sculpteur de mérite, André Besqueut, en fit une élégante statuette qui représente la Vierge telle qu'elle apparut à Bernadette : une rose sur chaque pied, la robe et la ceinture légèrement flottantes, le rosaire au bras, les mains jointes, et le regard au ciel. Restait à enchâsser ce joyau dans un reliquaire digne de lui : ce fut l'œuvre du célèbre orfèvre de Lyon, Armand Calliat[1]. Ce bijou artistique est en argent premier titre, doré à l'or moulu, émaillé au feu, du poids de seize cent vingt-cinq grammes. La statuette repose sur un socle de cristal encadré d'or. Ainsi seront conservés pour la postérité les derniers débris de l'églantier sanctifié par le contact de la Vierge Marie.

(1) *Annales*, t. XVI, page 337.

CHAPITRE XI.

COMMENT NOTRE-DAME ASSISTE A LA MORT

LES ENFANTS DE LA

COMPAGNIE DE JÉSUS.

APOTHÉOSE DE SAINT IGNACE

(Bottoni.)

CHAPITRE XI.

COMMENT NOTRE-DAME ASSISTE A LA MORT

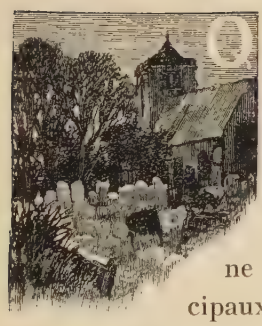
LES ENFANTS DE LA

COMPAGNIE DE JÉSUS.

« *Como esta Senora ha traido á muchos á la vida de la Compañia, asi ha querido mostrar en su muerte quanto se agradó de su vida.* (NIEREMBERG *ibid.*, cap. 34.)

De même que Notre-Dame a conduit un grand nombre de sujets dans la Compagnie, ainsi a-t-elle voulu montrer au moment de leur mort combien leur genre de vie lui avait été agréable.

I



QU'UN peintre n'ait-il reproduit sur la toile ces morts consolées par la présence sensible de l'aimable Mère de Dieu : ce serait là une galerie d'un intérêt incomparable. La plume des historiens a heureusement suppléé le pinceau des artistes. Nous ne pouvons leur emprunter ici que les principaux traits : simple nomenclature, il est vrai, mais éloquente dans sa brièveté, et débordante de douces espérances pour quiconque meurt fidèle à sa vocation religieuse.

Il fut donné, un jour, au P. Louis Lallemant, le Balthasar Alvarez de la France, d'assister à l'entrée triomphale en paradis de plusieurs religieux de la Compagnie. Il les vit conduits et

présentés par leur bienheureux Père saint Ignace à Notre-Dame et par Notre-Dame à son divin Fils : peut-être est-ce ainsi que sont admis au ciel tous les enfants de saint Ignace.

Commençons cette glorieuse et consolante liste par la mémoire du P. Bernardin Bonici, proposé par les historiens de la province de Sicile comme un parfait modèle des supérieurs. La Reine du ciel était son refuge assuré dans tous les périls. Il se préparait d'ordinaire à ses fêtes en jeûnant, au moins la veille, au pain et à l'eau; et ce fut par ses soins que la province de Sicile honora dans la suite d'un culte tout particulier l'Immaculée Conception de la Vierge. Peu de temps avant sa mort, Notre-Dame, apparaissant un jour à la célèbre Remigia Scamacca, l'une des plus saintes femmes de Catane, lui montra son serviteur dans une admirable vision et lui dit : « Vois celui-ci, Remigia; c'est l'un de mes plus chers clients, Bernardin Bonici, que j'appellerai très prochainement près de moi, et dont moi-même je descendrai chercher l'âme à sa dernière heure. » Peu de jours après, la courte maladie et la sainte mort du bon vieillard firent bien voir que cette promesse n'avait pas été une illusion[1].

Après de cruelles épreuves, mourut en odeur de sainteté, à Palerme, le P. François Raiato, dont Notre-Seigneur manifesta la gloire dans le ciel au vénérable P. Louis Lanuza. Jamais les deux principales congrégations de la sainte Vierge, établies dans cette ville, ne furent plus florissantes que sous sa direction. Sa piété filiale ne resta pas sans récompense : il lui fut donné d'entendre une fois les concerts des anges en l'honnenr de leur Reine. Cette tendre Mère vint enfin le visiter et le consoler sur son lit de mort, accompagnée d'une radieuse phalange de saints.

Le F. Stanislas-Marie Filo avait, ce semble, puisé dans sa dévotion à l'angélique patron dont il portait le nom une inexprimable tendresse pour la Vierge sans tache. Dès le premier usage de la raison, il s'était mis à réciter chaque jour le chapelet

(1) Aguilera, ouv. cité, pag. 778.

et à jeûner tous les samedis. Cueilli à la fleur de l'âge, il mérita, suivant l'attestation formelle d'un témoin oculaire, de voir l'Enfant Jésus, la Reine du ciel et saint Stanislas descendre visiblement pour recevoir son dernier soupir et porter son âme au trône de Dieu.

Modèle d'obéissance, de travail et de prière, le F. coadjuteur Roch Mannarra était sur le point d'expirer au collège de Mineo, quand on s'aperçut que la très sainte Vierge venait l'assister. On le vit tout-à-coup tressaillir de joie; et levant les yeux et les mains au ciel, il s'écria par deux fois : « Ma Mère! ma Mère! » Comme il rendait l'âme, tous les religieux du collège et le peuple de Messine purent contempler à loisir, au-dessus de sa pauvre cellule, une étoile du plus ravissant éclat[1]. Cette clarté miraculeuse ne disparut même qu'après avoir brillé huit jours et huit nuits à la même place, ainsi que le rapporte le P. Nadasi, d'après les plus graves témoignages.

Longtemps à l'avance, le P. Charles Vintimiglia fut averti du jour précis de sa mort par la très reconnaissante Mère de Dieu, en récompense de son amour filial. Il passait la veille de ses fêtes sans prendre aucune nourriture, et, autant que possible, sans proférer une seule parole, tout absorbé dans une perpétuelle oraison.

Notre-Dame eut à cœur de montrer au P. Jean Via combien lui était agréable le culte dont il honorait sainte Anne : sa bienheureuse mort, arrivée le jour même consacré par l'Église à la mémoire de sainte Anne, parut en être un gage assuré. Plusieurs témoins dignes de foi déclarèrent en outre qu'au moment où il allait rendre le dernier soupir, la bienheureuse Vierge était venue le remercier de l'amour et de l'honneur qu'il n'avait cessé de témoigner à sa sainte mère.

Non moins précieuse fut la mort du F. coadjuteur François Lacci, surnommé par les habitants de la ville de Naples le serviteur par excellence de la très sainte Mère de Dieu. Son visage rayonnait d'une piété céleste, dès qu'il parlait de la Reine du

(1) Aguilera (p. 278) cite ses autorités. — Au lieu de *Mannarra*, il écrit *Mandera*.

ciel. Malgré les efforts de son humilité pour dérober aux yeux des hommes les faveurs dont il était comblé, Dieu voulut qu'on le vît une fois couronné d'une lumière miraculeuse, tandis qu'il était en prière devant une statue de la Vierge. A l'heure même où il quittait ce monde, un saint religieux du collège de Salerne le vit, tout éclatant de gloire, partir pour le séjour des bienheureux, en compagnie de la Reine des anges, qui était venue le chercher sur son lit de douleurs.

Tel fut encore le départ du jeune F. Jean la Farina, d'une des plus nobles familles de Sicile, célèbre par son innocence et sa candeur. Durant sa dernière maladie, il reçut deux fois l'aimable visite des saints anges, que l'on entendit même chanter avec lui les louanges du Seigneur; et le matin du jour où le ciel et la terre célèbrent la naissance de leur auguste Souveraine, Marie descendait à son tour, un peu avant l'aurore, dans l'humble cellule de son serviteur pour le conduire dans la joie du paradis.

II

Consolante et douloureusement instructive tout à la fois fut la mort du F. Celse Finetti, suivi, peu de jours après, dans la tombe et dans les flammes du purgatoire par le F. Antoine Ridolfini, son condisciple et son émule dans toutes les vertus. Nous admirions ces deux jeunes serviteurs de Marie, écrit le P. Lancicius, témoin de leur vie et de leur mort, comme deux excellents modèles de perfection; et vraiment ils en étaient dignes par la ferveur et la pureté de leur vie. Le F. Finetti se distinguait en particulier par sa dévotion à la Reine des anges; aussi cette aimable Mère daigna-t-elle le visiter à ses derniers instants. Elle lui déclara néanmoins, continue Lancicius, que le moment de voir Dieu face à face n'était pas encore arrivé pour lui : il devait auparavant passer quatre longues années en purgatoire, tandis que le F. Ridolfini, après lui avoir survécu de quelques jours, ne serait condamné qu'à deux ans d'expiation.

Le P. Louis Messina, annoncé dès avant sa naissance à sa mère par saint François de Paule, avait toujours brûlé du désir

de verser son sang pour Jésus-Christ. Notre-Seigneur parut vouloir lui témoigner, à ses derniers moments, combien il avait eu pour agréable sa sainte ambition du martyre dans la mission des Indes. Car l'apôtre même des Indes, saint Thomas, vint dans la nuit du 21 décembre, huit jours avant sa mort, lui apporter la sainte eucharistie. Il l'avertit en même temps que la fête des saints Innocents serait aussi la fête de son entrée au ciel : promesse qui s'accomplit à la lettre, de la manière la plus admirable. La Reine du ciel, accompagnée de douze de ces bienheureux enfants, vint chercher elle-même, pour la présenter en ce jour à son divin Fils, l'âme de son fidèle serviteur.

Le P. Joseph Melchiorri fut l'objet d'une grâce non moins admirable. Après avoir célébré pour la dernière fois à l'autel la fête de Noël, ce saint religieux, averti par Notre-Seigneur, comme on eut tout lieu de le croire, déclara clairement au P. François Amico qu'il n'avait plus que quatre jours à vivre. Le quatrième jour, en effet, il entrait en agonie; et l'on put s'apercevoir à plusieurs reprises qu'il luttait vivement contre les démons, tant il invoquait avec ardeur le secours de la Reine des cieux et de son ange gardien. Or, le jour même de sa mort, une pieuse dame d'Aquila, qui ne pouvait être encore humainement instruite de l'événement, écrivait au P. Amico, demandant s'il ne serait pas arrivé quelque chose d'étrange au P. Melchiorri : « Car je l'ai vu cette nuit, ajoutait-elle, foulant aux pieds deux démons confus et chargés de chaînes, puis prenant son essor vers le ciel, guidé par son ange et par la très aimable Mère de Jésus. »

Elle vint encore, cette Mère de bonté, assister à sa dernière heure le P. Pierre Mojo, homme admirable dont le visage rayonnait d'une joie d'autant plus vive qu'il était en proie à de plus cruelles douleurs. On l'entendit, en effet, s'écrier subitement, comme autrefois la mère du saint Précurseur : « *Unde hoc mihi ut veniat Mater Domini mei ad me,* d'où me vient ce bonheur que la Mère de mon Dieu vienne me visiter? »

Comme les supérieurs offraient au F. Jérôme Gonzalvès d'essayer de l'air du pays natal, comme dernier remède à une

maladie de poitrine désespérée : « Que m'importe de vivre? répondit-il. Suis-je venu ici dans un autre espoir que d'y mourir, quand Notre-Seigneur le trouvera bon? » Puis, s'adressant à la Reine des anges, il la supplia humblement de l'appeler au ciel pour la prochaine fête de la Visitation. Cependant on put croire qu'au lieu des délices du paradis, la très sainte Vierge s'était contentée d'obtenir au malade un redoublement de ferveur et de patience. Le beau jour de la Visitation allait s'achever sans que la mort parût approcher. Onze heures et demie du soir venaient de sonner. « O ma bonne Mère, s'écria soudain le malade, permettrez-vous donc que ce jour finisse sans que je sois auprès de vous! » Puis serrant son crucifix d'une main, de l'autre le cierge bénit des mourants, il déclara ingénument à Notre-Seigneur qu'il lui remettait son âme; et tandis qu'un de ses frères, qui l'assistait durant cette nuit, l'invitait doucement à se résigner au bon plaisir de Dieu, plutôt que de se bercer encore d'une vaine et trompeuse espérance, le F. Gonzalvès rendit en souriant le dernier soupir, quelques minutes à peine avant minuit.

III

Le collège de Goa fut témoin de l'heureux trépas du P. Louis de Goès. Dans sa mission de Salsette, il était parvenu à détruire le culte de l'infâme déesse de Morgor, et il en avait consacré le temple et l'autel à la Conception immaculée de Marie. La bienheureuse Vierge voulut lui témoigner combien elle avait agréé les efforts de son zèle. Peu d'instants avant qu'il expirât, il fixa tout à coup vers un point précis ses yeux rayonnants d'une céleste joie; et comme ses frères le priaient de ramener sur eux ses derniers regards : « Laissez-moi, laissez-moi, leur répondit-il, avec la très douce Mère de mon Dieu. »

Dès sa plus tendre enfance, le F. Pierre Delgado s'était fait remarquer par un amour tout filial envers la Mère de Dieu; et dès lors il se levait bien souvent la nuit, pour lui offrir à genoux quelques *Ave Maria*. Vers l'âge de dix ans, il récitait déjà tous les jours le chapelet et le *Petit Office;* il jeûnait même en son

honneur chaque semaine. Dans sa dernière maladie, l'un de ses pieux désirs était de mourir un samedi. Tandis qu'il sollicitait cette grâce avec une nouvelle ferveur, Notre-Dame lui apparut et le couvrant maternellement de son manteau : « Ce sera, lui dit-elle, pour l'heureux jour où mon Fils est ressuscité. » Le dimanche suivant, en effet, après avoir fait part à son supérieur de cette promesse si douce, l'angélique jeune homme prit son vol vers la patrie.

L'héroïque dévouement pour les âmes, dont fit preuve dans les missions du Tonkin le P. François Pimentel, lui mérita d'être assisté sur son lit de mort par Jésus et par sa très sainte Mère. Quelque temps après, il se montra tout éclatant de gloire à l'un de ses néophytes; et l'huile miraculeuse qui découlait de ses ossements, opéra, encore vingt ans plus tard, de si étonnants prodiges qu'on en demandait pour la guérison des malades jusqu'à Macao.

Ce fut plein de la plus douce joie et dans toute la fraîcheur de son innocence que s'endormit, entre les bras de Marie, le jeune Frère Barthélemy Rodriguès. Il n'était que depuis vingt-deux mois dans la Compagnie, quand il tomba gravement malade. Les médecins déclarèrent que seul l'air natal pouvait le guérir. Malgré l'espérance d'un prompt retour, cet exil de la maison de Dieu fut pour son cœur le plus dur sacrifice que pouvait lui imposer l'obéissance. Mais au sein de sa famille, il se montra si fidèle à la sainteté de sa vocation, que le matin même de sa mort, la très sainte Vierge lui apparut et daigna lui dire : « Mon fils, je t'attends dans le ciel aujourd'hui à la neuvième heure; » et à neuf heures il expira.

La mort du F. Simon Alvrès, cueilli, lui aussi, à la fleur de l'âge, fut digne de son angélique vie. La nuit même où il rendait le dernier soupir à Évora, un de ses Frères en religion, alors fort éloigné de cette ville, eut une vision merveilleuse : « J'aperçus, dit-il, une nombreuse troupe d'esprits célestes qui montaient de la terre au ciel. Au milieu se trouvait la Reine des anges, tenant un jeune homme par la main. Je m'enhardis enfin à lui demander quel était cet élu qui recevait d'elle un

pareil honneur; et elle me répondit : « C'est un jeune Frère d'Évora, qui vient de traverser, comme un éclair, les flammes du purgatoire et que je vais présenter à mon divin Fils. »

Après vingt-cinq ans du plus laborieux apostolat en Éthiopie, le P. Emmanuel Fernandès connut par révélation que l'heure de sa récompense était arrivée. Adressant les plus touchants adieux à la chrétienté de Frémone, accourue tout entière pour célébrer avec son vieil apôtre la fête de Noël : « Mes chers enfants, ajouta-t-il, que chacun de vous retourne maintenant dans sa demeure; mais dans quelque temps, après avoir réparé vos forces, revenez ici. » Or, dès qu'il fut demeuré seul avec François Lopez son compagnon, levant soudain les yeux au ciel : « O ma sainte Reine! ma sainte Reine! » s'écria-t-il; comme Lopez lui demandait la cause de cet ineffable transport : « Voici Notre-Dame toute rayonnante de gloire! reprit le P. Fernandès. Elle m'appelle! Laissez-moi la suivre! » Et à l'instant même il rendit son âme entre ses mains.

Aussi dignes d'envie furent les derniers moments du F. Paul Ferreira. Durant ses cinq années de vie religieuse, il s'était fait remarquer par l'ardeur de sa dévotion envers l'auguste Vierge; et ce fut le jour de la semaine consacré par l'Église à la Reine des anges qu'il passa de l'exil à la patrie. La veille, peu de temps avant de perdre l'usage de la parole, on le vit entrer tout-à-coup dans une sorte d'extase. Se tournant vers quelques religieux qui l'assistaient : « Mes Frères, leur dit-il, comme autrefois saint Stanislas à son gouverneur, dans une circonstance à peu près semblable, mes Frères, mettez-vous à genoux pour vénérer la très aimable Mère de Dieu qui daigne venir me consoler et, malgré mon indignité, me promettre une place à ses côtés. »

Y eut-il jamais mort plus douce et plus consolée que celle du P. Emmanuel Miona? Saint Ignace ne l'appelait que « son père; » car c'est à lui qu'il avait autrefois confié le soin de son âme, durant son séjour à l'université d'Alcala. Au soir de sa sainte vie, l'épuisement complet de ses forces ne lui permit plus d'autre occupation que la prière. Chaque soir il consacrait plu-

sieurs heures à célébrer les louanges de Marie. La Vierge très fidèle ne se montra pas moins libérale envers lui : elle daigna le visiter et lui donner l'heureuse assurance qu'il jouirait bientôt de la gloire des saints. L'histoire de la Compagnie ajoute un détail touchant. Pour mettre le bon vieillard dans l'impossibilité de cacher par humilité cette insigne faveur, la Reine du ciel, en s'éloignant, laissa la cellule de son serviteur toute embaumée d'un parfum céleste, que respiraient à l'envi tous ceux qui venaient s'entretenir avec lui. Enfin quand arriva sa dernière heure, il la vit de nouveau descendre vers lui pour chercher son âme et la porter au milieu des anges jusqu'au trône de son divin Fils.

IV

Parvenu à l'âge de soixante-dix-huit ans, au milieu des plus rudes travaux dans la mission d'Éthiopie, le P. François Lopès se préparait à partir pour le ciel, quand, à la prière de ses néophytes, Dieu lui rendit soudain son ancienne vigueur. Remontant aussitôt au saint autel, où on l'avait vu plus d'une fois la figure rayonnante d'un éclat surnaturel, il y puisa une nouvelle jeunesse. Puis, il déclara à ses chers enfants dans la foi que le Seigneur lui accordait encore deux années de vie pour leur bien et leur consolation. Parvenu au terme de ce délai et entrant, en effet, en agonie : « O très sainte Mère de Dieu, s'écria-t-il, ô très sainte Reine du ciel, quel bonheur de vous voir enfin dans une pareille lumière! » Et il lui remit à l'instant son âme inondée de la plus douce joie.

Le F. Louis Craveiro n'avait pas encore achevé sa première année de vie religieuse, quand il fut moissonné pour le ciel. Le maître des novices ne parlait qu'avec admiration de la pureté merveilleuse de cet ange égaré sur la terre. Quelques minutes avant de rendre le dernier soupir, le saint enfant appela soudain l'un des novices qui se tenaient à son chevet, et le pria de lui soulever doucement la tête, pour qu'il pût, dit-il, contempler plus à son aise Notre-Dame qui descendait

vers lui; et après un moment d'extase : « Voici qu'elle part! » s'écria-t-il, et il expira.

Guéri par Notre-Dame des Ardillers, à Saumur, d'une maladie qui lui fermait les portes de la Compagnie, le F. François Falloux compte parmi les enfants les plus privilégiés de la très sainte Vierge. Étant jeune professeur au collège de Saintes, on le vit, un jour de fête de Notre-Dame, comme hors de lui dans l'excès de sa joie. Vivement pressé par un de ses Frères de lui découvrir la cause d'une pareille allégresse, il lui avoua qu'il venait de recevoir la douce assurance de son éternelle prédestination. Quelques années plus tard, un simple mot de la lettre qui, de Naples où il se trouvait alors, apporta en France la nouvelle de la mort de ce saint jeune homme, montre combien elle avait été précieuse : une heure avant qu'il expirât, la Reine du ciel était descendue vers lui et l'avait invité maternellement à la suivre au royaume des bienheureux.

Peu d'heures avant d'expirer, s'entretenant avec son Père spirituel, le P. Chaumonot lui témoigna « qu'ayant tâché durant sa vie d'imiter saint Joseph, » il sentait un ardent désir « de lui ressembler en sa mort et d'être comme lui assisté de Jésus et de Marie. » Or, nous avons sujet de croire, raconte l'un des témoins de sa bienheureuse mort, que son désir fut exaucé. Le matin de son dernier jour, son visage prit une expression de sérénité extraordinaire; bientôt se soulevant, étendant les bras et prononçant avec une très douce joie les saints noms de Jésus, de Marie et de Joseph, il fit le mouvement d'embrasser « quelques personnes bien chères, » et rendit l'âme peu après « dans l'exercice actuel du saint amour. »

Le P. Claude Ponceot fut magnifiquement récompensé, à ses derniers moments, d'une vie toute de zèle et de dévouement. Au milieu des plus cruelles douleurs de l'agonie, il vit apparaître deux anges d'une éblouissante blancheur. Les deux esprits célestes lui présentèrent un calice rempli d'un amer breuvage qu'il devait épuiser jusqu'à la lie; ils l'exhortaient en même temps de la manière la plus suave à souffrir avec patience. Mais bientôt un troisième ange se présenta au nom de la Reine du ciel, et

lui annonça que cette tendre Mère venait de lui obtenir la fin prochaine de ses maux. Peu de temps après, il la vit entrer elle-même avec son divin Fils, accompagnée de saint Ignace, de saint Claude son patron, et de quelques Pères de la Compagnie déjà en possession de la gloire; et plein d'un ineffable bonheur, il rendit doucement le dernier soupir dans le baiser du Seigneur.

Le P. Jean Sangenot, en échange des brillantes espérances du siècle auxquelles il renonça généreusement, se vit comblé par le ciel des plus rares faveurs. A plusieurs reprises, la très sainte Vierge le favorisa de sa présence. Guéri subitement par elle d'une maladie mortelle, il apprit de sa bouche qu'il avait encore une année à vivre pour travailler au salut des âmes et à sa propre sanctification. Dans les premiers jours d'août, ayant reçu pour patron du mois le martyr saint Laurent, il conçut la douce espérance que la fête de ce grand saint serait l'heureux jour de son entrée dans le ciel. Peu de temps après, Jésus et sa sainte Mère lui apparurent ensemble pendant la nuit, et l'assurèrent que son pieux désir était exaucé. En effet, le 10 août, après une courte agonie qui parut n'être qu'une délicieuse extase, le serviteur de Marie, entendant chanter une dernière fois le cantique de saint Bernard, *Jesu, dulcis memoria*, expira paisiblement.

V

La Reine des apôtres n'oublie pas ceux qui, pour l'amour des âmes, meurent sur une terre barbare, privés de tout secours humain. Le P. Michel de Fuentès, premier missionnaire du Pérou, l'éprouva d'une manière admirable. Un jour qu'épuisé de forces il gisait à terre, incapable de continuer sa route, Notre-Dame vint le consoler et le ranimer : « Aie bon courage, lui dit-elle; et sache que tes fatigues te tiendront lieu de purgatoire. Je te promets que tu passeras immédiatement des douleurs de cette vie mortelle au repos de la bienheureuse éternité. » Les joies de sa mort vérifièrent la réalité de cette céleste vision. Dieu voulut même faire jouir plusieurs saintes âmes du glorieux

triomphe de son serviteur. Les historiens citent entre autres un religieux franciscain qui vit saint Pierre, saint Jean et saint Ignace descendre au-devant du nouvel élu, et la très sainte Vierge le couronner de ses propres mains.

Notre-Dame fit encore plus pour le P. Martin Guttierez : elle ne dédaigna pas de lui rendre en personne les derniers devoirs. Huit jours avant d'être poignardé par les hérétiques, et jeté dans un cachot où il ne tarda pas à expirer, le vaillant confesseur de Jésus-Christ avait été averti par cette divine Mère de son prochain combat. « La très sainte Vierge, raconte le vénérable P. du Pont, n'abandonna pas le saint martyr après sa mort. Il avait rendu le dernier soupir le samedi à deux heures du matin; or, voici que vers les dix heures, une dame d'un extérieur plein de majesté, après avoir traversé les gardes hérétiques, se présente et demande au P. Jean Suarez si quelqu'un de ses compagnons n'est pas mort. Sur sa réponse affirmative, elle s'approche du défunt, déplie un linceul blanc, en enveloppe elle-même le corps du martyr et lui donne sa bénédiction. Au moment où le P. Suarez et son compagnon veulent lui exprimer leur reconnaissance, l'inconnue les salue avec bonté, et, laissant briller un rayon de lumière, disparaît à leurs yeux[1]. »

Qui aime l'enfant gagne infailliblement le cœur de la mère. Admirables, en effet, furent les faveurs que reçut de Marie le vénérable P. Emmanuel Padial, si célèbre dans toute l'Espagne par son amour extatique pour les mystères de la crèche. On a tout lieu de croire que la bienheureuse Vierge déposa plus d'une fois entre ses bras le divin Enfant et que, dans sa dernière maladie, il fut communié de la main des anges. Plusieurs personnes de haute vertu furent témoins des merveilles de sa mort. L'une d'elles le vit assisté par saint Ignace et par la très sainte Vierge environnée d'une multitude d'anges; et au moment où il expirait, deux autres l'aperçurent qui montait au ciel, menant à sa suite une légion d'âmes du purgatoire délivrées par ses mérites.

(1) *Vie du P. Balthasar Alvarez*, ch. 27.

La mort révèle les cœurs. On ne sut avec quelle ardeur l'angélique F. Alphonse Guerra avait aimé la Reine du ciel que par son entrée triomphale au ciel le jour de l'Assomption. Au matin de cette belle fête, Notre-Dame descendit visiblement dans la cellule du nouveau Stanislas, entourée d'un cortège de vierges, et lui promit qu'avant la fin du jour il prendrait place pour l'éternité dans l'assemblée des saints.

Les *Lettres annuelles* de la province d'Aragon signalent le P. Martin Alberro, l'apôtre de Valence pendant quarante ans, comme l'un des plus grands serviteurs de Marie. Elle lui apparut, un jour, couronnée d'un étincelant diadème d'étoiles. Une autre fois que, selon sa coutume, l'humble religieux balayait la maison le samedi, en l'honneur de celle qu'il aimait, Notre-Dame se montra à ses regards et lui dit avec bonté : « O mon fils, que j'aime à te voir t'abaisser ainsi pour mon amour! » Elle l'avertit enfin qu'au bout de trente jours elle le recevrait parmi les élus : bienheureuse promesse qui s'accomplit à la lettre.

Un avertissement semblable fut donné au P. Jacques Mloczki pour prix de sa tendre dévotion envers la Reine des anges. Dix jours, en effet, avant sa mort, le jour de la Purification, elle lui apparut toute éclatante de gloire, accompagnée de deux saintes vierges; et après l'avoir exhorté à profiter des souffrances que lui réservait encore la fin de son pèlerinage ici-bas, elle lui laissa la promesse de le recevoir sans tarder dans le ciel.

Ce fut un an à l'avance que le F. Laurent Gorczin fut miraculeusement averti de l'heure de sa mort par une voix intérieure. La même voix lui commanda de réciter désormais tous les jours l'*Office* de Notre-Dame, pour mettre ses derniers moments sous la protection de la miséricordieuse Vierge. La nuit qui précéda son bienheureux trépas, les démons tentèrent de le perdre, mais en vain. Après quelques instants de lutte, on l'entendit s'écrier tout-à-coup : « Où étiez-vous, ô ma sainte Dame, quand mes ennemis m'assaillaient? » Puis il ajouta bientôt, plein de joie : « Soyez bénie; car c'est à vous que je dois de les avoir vaincus. »

Pour prix de son admirable dévotion à la Mère de Dieu, le F. coadjuteur Ferdinand Garrido, sur le point de mourir, se vit également assisté par elle d'une manière sensible (1837). Parmi les faveurs qu'il avait reçues, durant sa vie, de cette Mère de bonté, l'histoire manuscrite du collège de Loyola en rapporte une insigne, que nous aurions regret de ne pas consigner dans ces pages.

« Le P. Antoine Morey, provincial d'Espagne, y lisons-nous, avait ordonné des prières dans toutes les maisons de sa province pour implorer la miséricorde divine et conjurer la terrible tempête que la révolution, à la faveur de la maladie de Ferdinand VII, s'apprêtait à déchaîner sur l'Espagne. Le F. Garrido, qui aimait tendrement la Compagnie, était allé, le 29 septembre 1832, se prosterner, dans la *Santa Casa* de Loyola, devant le tableau qui représente la Reine du ciel avec l'Enfant Jésus dans ses bras, apparaissant en ce même lieu à notre bienheureux Père. Il la sollicita avec beaucoup d'instance de venir au secours de la malheureuse Espagne et de la Compagnie, dont elle est la Mère très aimante.

» Or, pendant qu'il priait avec le plus de ferveur, la bienheureuse Vierge se fit voir à ses yeux, versant des larmes abondantes et couvrant la province de son manteau. Effrayé de cette apparition, le F. Garrido conjura Notre-Seigneur de lui en donner l'intelligence. Il lui fut répondu que les larmes annonçaient de grandes calamités qui devaient fondre sur la Compagnie en Espagne, et, le manteau, la protection que la puissante Reine des anges étendrait sur elle au milieu des persécutions.

» Que les faits aient donné raison à cette prédiction, c'est une chose qui paraît hors de doute. Quel déluge de maux ne commença pas dès lors à inonder la province! Il suffit de rappeler l'horrible massacre du 17 juillet 1834, et l'expulsion totale des jésuites arrivée un an après. Mais, en même temps, ne vit-on pas se manifester avec éclat la protection de la Mère de Dieu? Dans cette funeste journée du 17 juillet, le provincial avait fait sonner la cloche de la communauté et convoqué tous les religieux à la chapelle, pour leur apprendre à la fois et les

tristes événements du jour et les promesses de Marie envers les siens. Or, aucun ne périt de tous ceux qui répondirent au signal donné et se rendirent à la chapelle devant le saint Sacrement et l'image de Marie immaculée qu'on y vénérait. »

VI

Le grand apôtre de l'Allemagne, Canisius, était sur le point d'expirer quand, se tournant vers une image de celle dont il avait si vaillamment défendu l'honneur, un doux sourire sur les lèvres, il inclina la tête en signe de respect et répéta plusieurs fois *Ave Maria, Ave Maria.* « Les assistants, ajoute l'historien de sa vie, ne doutèrent pas que la Mère de Dieu n'eût daigné l'honorer de sa présence et l'inviter au ciel en récompense de sa piété filiale[1]. »

L'heureux passage de saint François Régis est gravé dans toutes les mémoires. Peu de temps avant de mourir, vers minuit, il dit au F. Videau qui l'assistait : « Ah! mon Frère, que je meurs content! Je vois Notre-Seigneur et Notre-Dame qui m'ouvrent le paradis[2]. »

Rappelons enfin le dernier sommeil de l'angélique Stanislas entre les bras de sa divine Mère : « Au commencement du mois d'août, — dit la relation rédigée par le maître des novices lui-même et envoyée à toutes les provinces de la Compagnie, après la mort du saint, — le vénérable P. Canisius vint nous

(1) Séguin S. J., *Vie du B. Canisius.*

(2) Les annales de la Compagnie nous offrent bien d'autres exemples de ces morts consolées par la présence sensible de la Reine du ciel; qu'il nous suffise de renvoyer aux divers *Ménologes.* Signalons entre autres : Allemagne et Angleterre : Haywood (9 janvier); Victor (19 mars); Posarel (8 décembre). — Espagne : Martinez (29 avril); Martin (1er mai); Juste (30 mai); Mendoza (Sacchini, *Hist. Soc.*, p. IV, l. 6, n. 177); Sarmiento (8 août), Villavicente (10 août); Lonysa (4 septembre); Herrera (19 septembre). — Portugal : Pirès (27 septembre); Rodriguès (10 octobre); Ferraz (23 mars); Antoine de Andrade (19 mars). — France : Rigoleuc (27 février); Dablon (18 mai); Le Dérel (6 juillet); Houssin (26 août)... — Voir encore : J.-B. Martin (Aguilera, t. II, pag. 376); Charles Odescalchi (Bérengier, t. II, ch. 34).

faire visite; il adressa quelques paroles d'édification à la communauté. Après l'instruction, Stanislas se sentit enflammé du désir d'endurer le martyre, en échange de cette misérable vie : c'était la veille du jour de saint Laurent. Le cher novice prit pour sujet de la méditation du lendemain le supplice du célèbre diacre. Mais il lui survint tout-à-coup une défaillance si prolongée qu'on la crut mortelle; elle fut suivie d'un accès de fièvre brûlante. Vers le soir la fièvre tomba, mais le désir qu'avait Stanislas de mourir se révéla avec une nouvelle intensité.

» Comme la fête de l'Assomption approchait, « Ah! dit-il à un Père, que ce fut un heureux jour pour les saints, que celui auquel la sainte Vierge entra en paradis! Je suis persuadé qu'ils en renouvellent tous les ans la mémoire; j'espère être témoin de leur prochaine fête. »

» Transporté d'enthousiasme, il se mit à écrire une lettre à Notre-Dame, la suppliant de lui obtenir la grâce de célébrer avec elle le triomphe de son Assomption.

» Il reçut la sainte communion dans la matinée. Au coucher du soleil, la fièvre le ressaisit; il nous dit : « Je n'en reviendrai point, et demain je mourrai. » Il demanda instamment à recevoir le saint viatique et l'extrême-onction; il les reçut à terre, agenouillé sur un grabat, ainsi qu'il l'avait demandé; puis il s'entretint longuement avec Dieu et les saints en des colloques amoureux.

» Un de ceux qui l'assistaient lui demanda pourquoi il avait son chapelet passé autour du bras : « Il me fait souvenir de ma bonne Mère! » répondit-il en souriant. Il tenait aussi à la main une image de Marie[1].

(1) On croit que cette image représentait Notre-Dame du Rosaire. Stanislas l'avait vénérée dès son enfance, et il l'apporta à Vienne et à Rome. Après sa mort, un ami de la famille Kostka, Bernard Maciejowski, évêque de Cracovie, et plus tard archevêque de Gnesen et cardinal, l'obtint des Pères jésuites pendant un voyage à Rome. Il la fit bénir et indulgencier par Clément VIII. De retour à Cracovie, il ordonna qu'elle fût exposée dans l'église des dominicains, où elle est encore vénérée de nos jours. (L. Michel. *Vie de S. Stanislas Kostka*, l. II, ch. 3.)

» Bientôt la sainte Vierge, accompagnée d'une troupe d'anges, rendit visite à notre cher Stanislas : elle venait pour l'assister. Enfin vers les trois heures du matin, en la fête de l'Assomption, le saint enfant rendit paisiblement sa belle âme entre les mains de son Créateur. »

« J'applaudis donc à ces favoris de Marie, conclurons-nous avec le P. Jacques Coret, et je leur dis ce que le P. Adolphe de Saint-Jacques dit à ceux qui environnaient son lit, lorsqu'il était sur le point d'expirer : « Que tous ceux qui sont ici se réjouissent : voilà les saints du paradis et la Reine du ciel qui me viennent quérir, et qui vous font espérer une même grâce. » Je rends ensuite mille actions de grâces à cette divine Mère pour une protection si signalée, et je m'écrie avec le grand apôtre d'Éthiopie, André Oviedo; « O très sainte Dame! O très sainte Dame! » — Ce sont les paroles qu'il répéta souvent avant qu'il expirât; après quoi, il se mit à crier : « Oh! qu'elle est belle! Oh! qu'elle est ravissante! Adieu, mes frères; je m'en vais avec elle; » et il rendit ainsi l'âme.

» Quelle consolation pour tous ceux qui l'ouïrent! Mais aussi quelle joie pour tous ceux qui, étant vrais soldats de la même Compagnie, ont sujet d'espérer de mourir de la sorte[1]! »

(1) Ouvr. cité, p. 156.

Saint Jean Berchmans
signe son vœu
de défendre l'Immaculée Conception.

ÉPILOGUE

ÉPILOGUE.

La plupart des sujets qui ont fait le fond de ce livre se trouvent énoncés, sous forme de pieuses prières, dans l'ouvrage *Societas Jesu Mariana* du P. Maggio, théatin, homme d'une vertu insigne et d'un zèle admirable. Les voici[1] :

« O bienheureuse Vierge Marie, qui *avez reçu avec tant de bonté sous votre tutelle, dès le moment de sa conversion, le saint P. Ignace et la Compagnie qu'il devait fonder un jour :* je vous en prie et vous en conjure très humblement, ô ma Souveraine, obtenez-moi par votre intercession, de votre très doux Fils Jésus, la grâce d'être entièrement purifié de tous les péchés et de tous les vices, de demeurer toujours dans la grâce et dans la crainte du Seigneur, et de m'avancer chaque jour sous votre protection, avec une ferveur croissante, vers la perfection à laquelle j'aspire. — *Ave Maria.*

» O bienheureuse Vierge Marie, qui *avez voulu que la Compagnie de Jésus fût instituée par le saint P. Ignace afin de proclamer partout votre Conception immaculée par ses livres et ses prédications :* je vous en prie et vous en conjure très humble-

(1) O B. V. Maria, quae S. Ignatium, et futuram ejus Societatem benignissime in tuam tutelam, ipso ejus conversionis initio suscepisti; te humillime oro et deprecor, o Domina mea, ut a dulcissimo Jesu, Filio tuo, mihi gratiam intercedas, qua culpis omnibus ac vitiis perpurgatus, continuo in Dei gratia et timore persistam, et ad perfectionem, quam cupio, ferventiori quotidie studio sub tua semper protectione progrediar. — Ave Maria.

O B. V. Maria, quae Jesu Societatem a S. P. Ignatio institui voluisti, ut te ab originis labe in tuo conceptu fuisse immunem, editis ubique libris, ostenderet ac ore depraedicaret : te humillime oro et deprecor, o Domina mea, ut a dulcissimo

ment, ô ma Souveraine, obtenez-moi, par votre intercession, de votre très doux Fils Jésus, la grâce d'honorer avec grand zèle votre Immaculée Conception, de l'imprimer dans mon cœur, et de la célébrer si bien en tous lieux, par mes paroles, mes actions, et même par mes écrits, que partout où je vivrai, je puisse inspirer à des milliers d'autres cœurs l'ardeur et le zèle pour ce même culte. — *Ave Maria.*

» O bienheureuse Vierge Marie, qui *avez enseigné au saint P. Ignace les Exercices spirituels* afin d'amener les âmes, d'une manière admirable, par quelques jours de retraite et de recueillement, à la réforme de leurs mœurs et à la rénovation de leur vie : je vous en prie et vous en conjure très humblement, ô ma Souveraine, obtenez-moi par votre intercession, de votre très doux Fils Jésus, la grâce d'aimer la retraite, de faire les Exercices et de garder le recueillement de telle sorte que j'obtienne ainsi toutes les vertus et la perfection de la vie religieuse. — *Ave Maria.*

» O bienheureuse Vierge Marie, qui *avez donné au saint P. Ignace ses Constitutions ou les avez sanctionnées,* je vous en prie et vous en conjure très humblement, ô ma Souveraine, obtenez-

Filio tuo Jesu mihi gratiam intercedas, qua tuam ipsam illibatam Conceptionem impense colere, ac cordi meo imprimere valeam, et ubique ita digne ore, vel opere, vel etiam calamo celebrare, ut ad eumdem cultum, ubi fuero, innumeros alios incendere et attrahere possim. — Ave Maria.

O B. V. Maria, quae S. P. Ignatium spiritualia Exercitia docuisti ut passim homines ad morum emendationem, vitaeque innovationem, per aliquot dierum secessum et recollectionem mirum in modum inducerentur; te humillime oro et deprecor, o Domina mea, ut a Filio tuo dulcissimo Jesu mihi gratiam intercedas, qua ita secessum amem, ac eadem quandoque sic obeam exercitia et recollectionem instituam, ut per eam virtutes omnes, religiosaeque disciplinae perfectionem adipiscar. — Ave Maria.

O B. V. Maria, quae Societatis Constitutiones S. P. Ignatio vel tribuisti vel confirmasti; te humillime oro et deprecor, o Domina mea, ut a Filio tuo dulcis-

moi par votre intercession, de votre très doux Fils Jésus, la grâce de graver en mon cœur sa loi divine, et d'accomplir avec ferveur et de garder avec une parfaite exactitude les règles et les *Constitutions* de mon institut. — *Ave Maria.*

» O bienheureuse Vierge Marie qui *appelez et attirez à la Compagnie de jeunes hommes d'élite, et qui retenez et fortifiez avec une incomparable bonté ceux qui chancellent dans cette vocation,* je vous en prie et vous en conjure très humblement, ô ma Souveraine, obtenez-moi par votre intercession, de votre très doux Fils Jésus, la grâce de persévérer avec constance et ferveur jusqu'à la mort dans ma vocation, dans votre service, et surtout dans la grâce et l'amitié de votre Fils. — *Ave Maria.*

» O bienheureuse Vierge Marie qui *abritez et protégez avec tant d'amour la Compagnie sous votre manteau,* que presque toujours vous gardez intacte la pureté de ses jeunes religieux, *et sauvez par votre intercession et conduisez au ciel les âmes de ceux qui meurent dans son sein,* je vous en prie et vous en conjure très humblement, ô ma Souveraine, obtenez-moi par votre intercession, de votre très doux Fils Jésus, la grâce de conserver

simo Jesu mihi gratiam impetres, qua cordi meo divinam ejus legem insculpere, ac status mei regulas et Constitutiones ferventer exequi et exactissime implere non praetermittam. — Ave Maria.

O B. V. Maria, quae lectissimos ad Societatem juvenes et vocas et trahis, vel nutantes in ea benignissime allicis et confirmas; te humillime oro et deprecor, o Domina mea, ut a Filio tuo dulcissimo Jesu mihi gratiam impetres, qua et in mea vocatione et in tuo patrocinio, ac in Filii tui præsertim gratia et amicitia usque ad mortem, continuo ac ferventissime perseverem. — Ave Maria.

O B. V. Maria, quae pallio tuo ita Societatem foves ac protegis, ut plerumque et juvenum pudicitiam tuearis, et eorum qui in Societate moriuntur tua intercessione animas salves et ad beata regna perducas; te humillime oro et deprecor, o Domina mea, ut a Filio tuo dulcissimo Jesu mihi gratiam impetres, qua et

intacte ma pureté, de sauver mon âme, et d'obtenir la gloire du ciel. — *Ave Maria.*

» O bienheureuse Vierge Marie qui *ne dédaignez pas de réjouir et de consoler par votre présence, surtout à l'heure de la mort, les enfants de la Compagnie,* je vous en prie et vous en conjure très humblement, ô ma Souveraine, obtenez-moi par votre intercession, de votre très doux Fils Jésus, la grâce et la consolation de l'avoir à mes côtés avec vous au moment de la mort, et de remettre entre vos mains mon âme purifiée de tout péché. » — *Ave Maria.*

* * *

Monsieur le recteur de la basilique de Fourvière, résumant dans un rapport général les travaux présentés au congrès marial de Lyon, en septembre 1900, apprécie comme il suit les traditions de la Compagnie de Jésus concernant le culte de Marie.

« Au XVI[e] siècle paraît le grand institut d'Ignace de Loyola. Or, la Compagnie de Jésus cultive la dévotion mariale, avec peut-être moins de naïveté, mais avec la même ferveur que les ordres fondés dans le haut moyen-âge. Ses théologiens, presque innombrables, l'expliquent, en même temps que ses saints et ses apôtres la propagent. Si la bibliothèque, composée des œuvres des seuls fils d'Ignace en l'honneur de la Vierge, est sans rivale pour le nombre, la science et la piété des écrits, quelle n'a pas été la propagande de leur zèle par la prédication et les institutions de tout genre! Citons au moins les congrégations, grâce auxquelles la dévotion envers Marie a pénétré profondément dans la société chrétienne, en passant premièrement par la jeunesse des écoles. »

puritatem meam non commaculem et salutem animae ac coeli gloriam non amittam. — Ave Maria.

O B. V. Maria, quae Societatis alumnos tua plerumque mulcere ac solari praesentia, praesertim in morte, non dedignaris; te humillime oro et deprecor, o Domina mea, ut a dulcissimo Filio tuo Jesu mihi gratiam impetres, ut ipsum et te laetus in morte praesentes habeam, et peccatis omnibus expiatam vestris in manibus exhalem animam meam. — Ave Maria.

APPENDICES

I

NOTRE-DAME DE LOURDES

RÉCITS ET MYSTÈRES[1].

AVANT-PROPOS

I

En avril 1864 et en octobre 1865, nous interrogeâmes Bernadette : ses réponses furent, chaque fois, écrites sans retard; plusieurs, la seconde fois, de la main même de la voyante. Plus tard, et jusqu'au mois qui précéda celui de sa mort, Bernadette a dicté ses réponses aux très nombreuses questions que nous lui adressâmes par écrit. Les réponses furent écrites, séance tenante, par des secrétaires de la Mère générale des Sœurs de la Charité de Nevers, et signées par la Mère générale elle-même, qui assistait aux interrogatoires.

Le 25 octobre 1865, à la fin de la retraite que nous donnions aux grands séminaristes de Tarbes, Mgr Laurence nous invita à recueillir les meilleurs matériaux d'une histoire ecclésiastique de l'événement de Lourdes, et il nous bénit pour l'exécution de ce dessein, si nos supérieurs l'agréaient. Nos supérieurs ne purent, alors, nous appliquer à ce travail.

De 1869 à 1872, à l'occasion de nos fréquents passages à Lourdes, le R. P. Sempé, supérieur des Pères missionnaires,

(1) Notre-Dame de Lourdes, *Récits et Mystères*, par le P. L.-Jos.-Marie Cros S. J. — Librairie Retaux, 82, rue Bonaparte, Paris.

nous pressa bien des fois de réaliser le projet de Mgr Laurence, et, en 1872, le T. R. P. Peydessus, supérieur général des Pères de Garaison et de Lourdes, joignit ses instances à celles du R. P. Sempé : ce fut à Garaison, le 4 novembre, à l'occasion de la retraite que nous donnions aux élèves du petit séminaire. Les supérieurs ne jugèrent pas à propos d'interrompre, pour cela, les recherches de documents pour l'histoire de la Compagnie de Jésus en France, auxquelles ils nous ont tenu appliqué pendant plus de dix ans.

A notre insu, dès 1876, le R. P. Sempé, secondé par un ancien missionnaire de Garaison, son ami, devenu religieux de la Compagnie de Jésus, et notre supérieur, obtint du provincial que nous interromprions nos autres travaux pour exécuter celui que désirait, en ce temps, avec les Pères de Lourdes, l'évêque de Tarbes, Mgr Jourdan; — et, de fait, à la fin de l'année suivante, le samedi 17 novembre 1877, à Toulouse, nos supérieurs et le R. P. Sempé — celui-ci avec mandat de Mgr Jourdan et du T. R. P. Peydessus — nous donnèrent charge de découvrir et recueillir les documents requis pour écrire l'histoire de l'événement de Lourdes, et d'écrire ensuite cette histoire.

II

Nous priâmes, dès lors (lettre et mémoire du 25 novembre 1877), les RR. PP. Peydessus et Sempé d'obtenir, par l'intervention de Monseigneur de Tarbes, qu'un bref de Pie IX autorisât et bénît l'œuvre projetée. Le R. P. Sempé répondit, le 1er janvier 1878 : « Que le bien rencontre d'obstacles! » et Pie IX, hélas! partit pour le ciel, au mois de février.

Aux archives de Lourdes nous ne trouvâmes guère que la liasse des documents confiés autrefois à M. H. Lasserre par Mgr Laurence : quasi rien (moins le procès-verbal des premiers commissaires) n'y pouvait servir à une véridique histoire des apparitions, et le procès-verbal lui-même, sous cet aspect, est d'une très regrettable insuffisance. A ce petit fonds, les PP. Sempé et Cazenavette, missionnaires de Lourdes, et le P. Marcel Bouix,

jésuite, avaient ajouté un commencement d'enquête; savoir, sept petites pages, renfermant les réponses sommaires de trois témoins.

Grâce à Notre-Dame et à la très paternelle bénédiction de Mgr Jourdan, nous pûmes, de novembre 1877 à novembre 1878, amasser un riche fonds de matériaux. Entre les plus importants, citons : 1° Les dépositions orales ou écrites de près de deux cents témoins de l'événement, choisis entre les plus sérieux et les mieux informés; — 2° le meilleur des papiers de l'évêché, relatifs à Lourdes, que, dès l'année 1866, on croyait perdus, et que nous retrouvâmes éparpillés, en deux galetas ou décharges; — 3° enfin, les rapports et correspondances des magistrats de tout ordre et de leurs agents.

Rien ne manquait : on pouvait écrire l'histoire; mais nous désirions, pour Monseigneur de Tarbes, et, en sa personne, pour nous-même, encouragement, bénédiction du pape; nous renouvelâmes donc, auprès du R. P. Sempé, nos suppliques de novembre 1877, et nous lui fournîmes le texte d'un projet de bref. Le révérend Père répondit, le 13 novembre 1878 :

Mille fois merci... Monseigneur de Reims et Monseigneur de Tarbes se sont entendus pour faire à Léon XIII la demande que vous désirez.

III

Le 8 décembre 1878, Mgr Langénieux annonçait au R. P. Sempé l'heureuse issue de ses démarches, et, peu de jours après, Mgr Jourdan daignait nous mettre en main l'original du bref, élégante traduction latine de notre pauvre texte français :

Le sanctuaire de Lourdes jouit d'une gloire si grande; il a plu à Notre-Dame de la propager si loin dans l'univers entier par d'insignes bienfaits spirituels et temporels, qu'il importe vraiment à l'Église de voir mis en pleine lumière les prodigieux commencements de ce grand œuvre, et le récit de l'événement de 1858 appuyé de telles preuves et de tels titres que la postérité n'en puisse mettre aucun détail en doute ou en question.

Le temps a dû faire tomber les passions qui, dès le principe, s'agitèrent autour de l'événement; les archives publiques renferment les procès-verbaux et la correspondance des magistrats; de nombreux témoins sont encore là, qui virent les choses de leurs yeux et les peuvent attester : tout, en un mot, persuade que l'heure est venue de procéder aux enquêtes et aux recherches qu'exige un tel travail.

Aussi, vénéré Frère, non content d'approuver le dessein que vous avez de l'exécuter, nous nous déclarons, d'avance, comme l'obligé de quiconque, sur votre invitation, s'empressera de vous aider à mener le projet à bonne fin et, pour cela, mettra en vos mains des documents écrits, ou déposera, à titre de témoin...

En signant le bref, le souverain pontife n'ignorait pas que le travail demandé et béni par lui était déjà très avancé, puisque Mgr Jourdan, à notre insu, lui écrivait : « J'ai fait recueillir les dépositions de *plusieurs centaines* de témoins; » et il est vrai que, si les principaux témoignages n'atteignent guère que le chiffre de deux cents, l'addition des témoignages d'importance moindre, également recueillis par nous, élève ce chiffre bien plus haut.

Mgr Jourdan n'avait pas, du reste, attendu le bref, pour nous donner témoignage ostensible de sa délégation et mission personnelle : l'acte est écrit de la main de l'évêque, signé, et muni du sceau épiscopal. Il nous vint, dès que nous le demandâmes, et nous le demandâmes, de Paris, au mois d'août 1878, pour un puissant, qui l'exigeait avant de nous ouvrir des archives.

IV

De la part de Mgr Jourdan, le R. P. Sempé adressa au provincial de Toulouse copie du bref pontifical; le R. P. Sempé disait :

Je prie et je fais prier, chaque jour, la Vierge immaculée de vous rendre, à vous et à votre Compagnie, le centuple de ce que vous faites pour son œuvre de la grotte. Monseigneur l'évêque de Tarbes me charge de vous témoigner aussi sa reconnaissance et de vous communiquer le bref ci-joint de Notre Saint-Père le Pape.

De son côté, le T. R. P. Peydessus nous avait déjà écrit de Garaison :

Voilà déjà bien des jours que vous n'êtes occupé, en quelque sorte, que de nous, et je ne vous ai pas encore adressé un seul mot de remerciement. J'en suis confus et bien confus, je vous assure. La tendre Mère du ciel, qui est toujours si miséricordieuse, voudra bien, j'en ai la douce confiance, réparer mes torts et acquitter envers vous la dette de reconnaissance qui vous est due.

Tous mes confrères me chargent de vous remercier, et ils vous promettent, avec leur supérieur, de beaucoup prier pour vous; vous les gagnez bien, ces prières.

Ces saintes prières aidant, nous achevâmes, au mois de juin 1879, l'histoire critique de l'événement de Lourdes, en trois volumes : *les apparitions; les luttes pour la grotte; les luttes pour la chapelle.* A quel point cette histoire différait des histoires connues, nous le soupçonnions à peine, car notre travail procédait de nos seuls documents et enquêtes, et nous n'avions lu aucun des livres précédemment écrits sur l'événement de Lourdes, pas même le plus fameux : nous n'avons lu et étudié ces livres qu'après avoir eu achevé le nôtre.

Mgr Jourdan, par son origine parisienne, était, en l'affaire de Lourdes, un tiers désintéressé : nous l'étions plus que lui; aussi l'évêque de Tarbes ne voulait-il pas, pour notre livre, d'autre revision que celle de la Compagnie de Jésus; mais le provincial, jugeant que la revision des Pères de Lourdes ne pouvait qu'être utile, et que les convenances lui faisaient comme un devoir de la demander, la demanda, en effet, le 12 octobre 1879, après que les reviseurs de la province de Toulouse eurent examiné et approuvé notre travail. Le provincial disait à la fin de sa lettre :

Il importe que cette revision se fasse le plus tôt possible : la récente *Notice* de Mgr l'archevêque d'Aix est, peut-être, un signe du ciel, qui nous avertit de l'opportunité d'une histoire véridique des apparitions de Lourdes.

Dès le 22 juin précédent, le R. P. Sempé nous avait écrit :

Dieu soit béni! Votre grande Histoire de Notre-Dame de Lourdes, écrite sur les témoignages et les documents authentiques (c'est le titre que je lui donnerais,) cette grande œuvre est achevée; que faire maintenant, pour arriver plus vite? Voici mon humble avis. Vous allez à Notre-Dame de Garaison, ou le cher P. Duboé va à Pau; vous relisez ensemble les trois volumes et, dans trois jours, votre œuvre est revue par l'homme le plus compétent, selon moi, pour en apprécier du moins l'exactitude complète, ce qui est l'essentiel; vos Pères et Dieu feront le reste.

Ce programme, ratifié par le R. P. Sempé, au mois d'octobre, fut accepté par nous; et nous acceptâmes également l'adjonction au P. Duboé de deux autres Pères de Garaison.

V

Du 14 au 23 octobre, à Garaison, nous donnâmes lecture aux trois reviseurs des deux premiers volumes, les seuls qui pussent faire difficulté, et le troisième fut laissé à Garaison. En de longues séances quotidiennes, nous fournîmes aux reviseurs, durant ces huit jours, tous les éclaircissements et documents qu'ils désirèrent, et, le 13 novembre, le provincial reçut les trois jugements, écrits et signés. Nous aurons probablement l'occasion d'en donner ailleurs le texte intégral; en voici les conclusions ou derniers mots :

R. P. Lahaille :

La *Chronique de Notre-Dame de Lourdes* (nous avions ainsi intitulé notre travail) dont j'ai entendu lire, avec un vif intérêt, les deux premiers volumes, est une œuvre solide, d'un style clair et précis... La méthode qui paraît inspirer l'auteur me semble réclamée par les circonstances. La lecture de ce livre sera attrayante, et elle portera la conviction dans tous les esprits sérieux...

R. P. Barrère :

La *Chronique de Notre-Dame de Lourdes* est une admirable mine de précieux documents; le cher Père a su les découvrir, les ordonner et les lier, de manière à faire une trame historique d'une très grande force : on voit bien l'œuvre céleste avec sa vérité divine, sa marche victorieuse et sa merveilleuse influence. Ce livre satisfera l'esprit et le cœur des hommes sérieux.

R. P. Duboé :

Le livre du P. Cros sera exactement et pleinement ce que demandent l'évêque de Tarbes et le bref du Saint-Père, savoir, l'ensemble des documents sincères, qui doivent établir sur la vérité pure l'histoire de Notre-Dame de Lourdes. Ce travail, ainsi considéré, ne peut que satisfaire entièrement. Les témoignages et les écrits surabondent sur chaque fait tant soit peu important...

La sincérité rayonne de toutes les lignes, et il règne dans l'ouvrage une paix et une sérénité qui pénètrent le lecteur du sentiment d'une absolue véracité : l'écrivain n'est qu'un travailleur qui se dérobe : on ne peut voir de lui qu'un rigide amour de la vérité, la seule ambition de retrouver ce qui fut et de le montrer comme il l'a découvert : cette impression est décisive sur l'esprit.

Quant à la facture du livre, l'ordonnance matérielle, souvent encombrée par la multitude des documents, est néanmoins d'une grande clarté et forme une histoire d'un charme étrange.

La *Chronique* change nécessairement quelques jugements reçus; mais les documents font tout : ce sont les événements et les hommes qui, en se montrant eux-mêmes, dictent au lecteur ses appréciations.

La *Chronique* sera le premier livre qui dévoile, en son entier, l'ordre divin dans le mouvement des choses de la grotte : elle jette une nouvelle et pleine lumière sur tous les faits à peu près. Sur les trois acteurs du divin drame, les recherches du P. Cros en découvrent un, presque inconnu et totalement méconnu, Satan. Ces recherches en établissent un autre, la puissance humaine, dans son vrai rôle...

Le premier volume est d'une édification pénétrante; le second, d'un très vivant intérêt...

VI

Les trois reviseurs désiraient la publication immédiate de ce travail. Le P. Barrère disait : « Je désire voir le volume

des *Apparitions* mis au jour avant le 11 février 1880. »

Mgr Jourdan et nos supérieurs n'y contredirent pas.

De son côté, le R. P. Sempé, à propos de ce même volume, dès qu'il eut été achevé, avait écrit :

Dieu soit béni! Votre premier volume est donc terminé; il sera bon de le livrer, le plus tôt possible, aux examinateurs de votre Compagnie... Votre livre pourrait être dédié à Léon XIII, qui l'a encouragé d'avance. Enfin, bon Père, consultez vos supérieurs, et nous approuvons d'avance ce qu'ils voudront.

Cependant, les années 1880, 1881, 1882 passèrent, et rien ne fut publié. Tout à coup, le 30 mars 1883, nous fûmes mandé de Saragosse à Lourdes. Le supérieur écrivait : « Je vous ai promis au R. P. Sempé, pour le 3 avril. » Notre voyage n'eut qu'un résultat utile : dix-huit témoins, choisis par le R. P. Sempé, entendirent, en présence de deux commissaires épiscopaux, la lecture que nous leur fîmes de leurs dépositions, ouïes et écrites par nous en 1878. Ils les reconnurent parfaitement exactes[1].

Au mois de mars de l'année suivante 1884, nous fûmes encore rappelé d'Espagne, — et, au mois de mai, à Lourdes, nous eûmes à lire, une fois de plus, notre premier volume : ce fut à six commissaires épiscopaux, deux desquels étaient des plus graves Pères de la Compagnie de Jésus[2]. Après lecture et discussion, en plusieurs séances, les six commissaires déclarèrent que le livre était « très intéressant et inattaquable, et qu'il fallait

(1) M. l'abbé Barrère, curé de Lourdes, et le P. Duboé étaient les commissaires de l'évêque. Les témoins, dont on vérifia les dépositions, furent : le R. P. Sempé, M. l'abbé Pomian, Fanny Nicolau, André Sajoux, Antoine Nicolau, Pierre Callet, Dominique Vignes, Dominiquette Cazenave, Antoinette Peyret, Antoinette Tardhivail, Elfria Lacrampe, Cyprine Gesta, Josèphe Ouros, Jeanne Abadie, Ursule Nicolau, Bernarde Casterot, Toinette Soubirous.

(2) Les six commissaires étaient : M. Lafforgue, vicaire-général et supérieur du grand séminaire de Tarbes, président; — M. l'abbé Barrère, curé de Lourdes; — le R. P. Sempé; — le R. P. Duboé; — le R. P. de Blacas, supérieur de la résidence des jésuites de Pau; — le R. P. Servières, ancien provincial.

le publier sans retard. » Peu de jours après, le 23 mai 1884, le R. P. Sempé, au nom de Mgr Billère, évêque de Tarbes, rédigea une longue et très louangeuse approbation, dont le dernier mot était :

Nous désirons que ce volume soit publié le plus tôt possible, heureux d'entrer ainsi dans les intentions de Sa Sainteté Léon XIII et d'établir en pleine lumière, au-dessus de tous doutes et contestations, ce grand-événement de Lourdes, qui remue le monde, depuis un quart de siècle, et réveille partout de si douces espérances.

Le nouveau provincial avait donné son *imprimatur* le 15 mai.

VII

Mais le lecteur se demande pourquoi la publication de ces travaux a été remise de l'année 1879 à l'année 1901...

Le *pourquoi*, nous ne le publierons jamais, à moins que de très graves intérêts de la vérité et de la justice ne nous contraignent de rompre un silence qui les compromettrait ; *mais un premier mot discret de ce mystère* se trouve dans les lignes suivantes, que le R. P. Duboé nous écrivit, de Garaison, le 21 décembre 1879 :

Mon révérend et bien cher Père, Dieu continue : d'un bout à l'autre, je le vois, il aura tout fait, à Lourdes, avec sa toute seule sagesse, sans les hommes ou malgré les hommes. X***, opposant, au commencement, sans influence, servira, à la fin, par son opposition influente, tournée contre ses pensées.

Comme il devient clair qu'il fallait un étranger pour ce travail d'entière vérité! Comme il apparaît nécessaire que cet étranger reste le serf opiniâtrément fidèle de la vérité trouvée, et se maintienne dans une fermeté inébranlable d'indépendance! Soyez historien : l'histoire est faite ; vous n'avez qu'un droit : celui de la montrer, comme Dieu, pour sa vraie gloire, vous a donné de la voir. On n'a, à côté de vous, qu'un devoir, celui de vous aider dans cette manifestation.

Du reste, ni dans l'ensemble, ni dans les détails des faits découverts, je ne puis trouver aucun grave danger pour qui que ce soit, sauf pour le *roman*...

Qu'on ne mutile pas ce grand ouvrage de Dieu; qu'on laisse voir et qu'on fasse voir; que l'on compte, un à un, tous les adversaires réels, surtout le plus redoutable de tous, son défenseur naturel, le clergé : qu'on le voie en train de perdre irrémédiablement ce que les autres ne faisaient que gêner.

Dieu a permis que tous les hommes fussent contre lui, sans le savoir : qu'on ne lui prête pas des auxiliaires dont il lui a plu de se passer.

Je serais désolé et irrité qu'on enlevât un fil utile de cette trame divine.

A la difficulté que le lecteur entrevoit s'en ajoutait une seconde : elle eût suffi pour nous empêcher de faire, de longtemps encore, ce que nous faisons aujourd'hui. La révéler ne nous embarrasserait pas, mais il pourrait y avoir embarras pour d'autres.

Ici encore, le mot du P. Duboé est lumineux, du moins pour nous :

Comme il devient clair qu'il fallait *un étranger* et que cet étranger se maintînt *dans une fermeté inébranlable d'indépendance!*

VIII

Dans le présent volume, on ne trouvera pas l'*Histoire critique* de l'événement de Lourdes. Ce qu'est (bien qu'un peu seulement) notre petit travail, quelques lignes du P. Duboé, reviseur dès 1879, le feront assez entendre. Il écrivait, à propos des volumes revisés à Garaison :

Il n'y aurait qu'à retrancher beaucoup, beaucoup fondre, un peu lier et rattacher, quelquefois par des rappels et des appréciations, et le livre pesant du bollandiste se trouverait devenir un livre populaire, candide, lumineux, fort, d'une irrésistible édification.

Récits et mystères sortirent de l'exécution de ce programme du P. Duboé. Nous en achevâmes la rédaction, le 21 novembre 1883, dans la sainte maison de Loyola, où nous l'avions commencée, et après examen et approbation des reviseurs, l'*imprimatur* du provincial était donné, le 7 avril 1884.

Il ne nous reste, pour aider le lecteur à mieux entendre le premier chapitre des *Mystères*, qu'à résumer, en quelques lignes, les faits et les pensées développés dans la préface du premier volume de l'*Histoire critique* de l'événement.

Nous y demandons quelles raisons ont pu, selon nos vues humaines, incliner Notre-Dame à choisir, pour s'y manifester, à titre d'*Immaculée Conception*, le sol de la France, et, en France, le sol de Lourdes; et nous répondons que la France semblait moins indigne de cette faveur, à cause de son zèle singulier pour la glorification du privilège de Marie. La terre de France une fois choisie, la ville du Puy-en-Velay pouvait, disons-nous, prétendre, plus que d'autres villes de France, à l'honneur de voir l'Immaculée Conception descendre dans son enceinte ou dans sa région, ou du moins sur une terre de laquelle on pût dire, avec vérité : « Elle appartient au Puy-en-Velay; elle est domaine de Notre-Dame du Puy » : or, la ville et les terres de Lourdes furent, dès le neuvième siècle, domaines de Notre-Dame du Puy : chaque année, une jonchée d'herbe de Massabielle dans l'église du Puy attestait ce glorieux vasselage de Lourdes : nous l'établissons, et nous concluons :

L'Immaculée Conception vint à Lourdes, parce qu'elle avait résolu d'honorer la France d'une faveur insigne : or, la France, pour elle, c'était le Puy-en-Velay, et le Puy, pour elle, c'était Lourdes.

Nous établissons, en même temps, que Lourdes, comme Le Puy, se signala, jusqu'à ces derniers temps, par sa dévotion au rosaire et à l'Immaculée Conception de Marie. La ville même avait autrefois fondé la récitation quotidienne, à l'église, du chapelet, et le Lourdais Soubies fondé, plus récemment, deux messes dominicales, en l'honneur de l'Immaculée Conception de Notre-Dame. Enfin, à la veille des apparitions, une congrégation de jeunes filles, nombreuse et fervente, maintenait pleines de vie, à Lourdes, les saintes traditions du passé : la congrégation avait à sa tête une présidente d'un tel mérite, qu'aux premiers récits de l'apparition d'une céleste jeune fille à la grotte, chacun disait :

« C'est, sans doute, la présidente défunte de la congrégation; c'est Élisa Latapie qui apparaît à Massabielle. »

IX

Lourdes a été souvent décrit, depuis 1858 : en quelques lignes, simples et exactes, M. Louis Veuillot[1] avait, dès lors, à peu près tout dit :

Lourdes, écrivait-il, au mois d'août 1858, Lourdes est une ville des Hautes-Pyrénées, très ancienne, plus traversée que connue. Elle est assise sur les premiers degrés d'un escalier de montagnes, au bord de la route de Tarbes à Pau, entre Bagnères et le sanctuaire renommé de Bétharram. On la traverse, pour aller de Bagnères à Cauterets. Le voyageur qui parcourt ces vallées, pleines de spectacles grandioses et charmants, remarque le vieux et pittoresque château fort de Lourdes, garnison successive des Romains, des Sarrasins, qui, dit-on, ne le voulurent rendre qu'à Notre-Dame du Puy; des Anglais qui le gardèrent longtemps; objet de convoitise souvent disputé dans les guerres civiles; berceau de légendes, théâtre de combats et de douleurs, aujourd'hui pacifiquement gardé par un peloton d'infanterie. Au pied de ce château, bâti sur le roc, passe en grondant le Gave. Tout proche, sur le bord du torrent, se trouve la grotte, de peu d'apparence et jusque-là fort peu visitée, où, depuis quelques mois, le témoignage d'une petite fille pauvre attire tant de curieux.

La bourgade n'est point endormie et privée de ce que l'on appelle, aujourd'hui, « les lumières. » C'est le siège d'un tribunal de première instance; il y a de grandes maisons, de belles auberges, des cafés, un cercle approvisionné de journaux. Les voyageurs, quoiqu'ils s'arrêtent peu à Lourdes, ne laissent pas d'y jeter les idées qui courent, parfois même celles qui ne courent pas : ils trouvent à qui parler, nous en avons fait l'épreuve... La population est vive, intelligente, encore chrétienne dans sa masse; plus sceptique dans ses sommités, sans passion pourtant, hâtons-nous de le dire, et sans parti pris... de fermer ses yeux à l'évidence des faits ou du raisonnement.

(1) *Mélanges*, 2e série, t. IV, p. 343.

X

Nous eûmes l'honneur, en décembre 1895, de mettre sous les yeux de Mgr Guillois, évêque du Puy-en-Velay, la préface historique dont nous parlions plus haut, et le présent volume de *Récits et Mystères*, où cette préface était alors insérée, en premiers chapitres. Sa Grandeur daigna nous honorer de la lettre suivante :

ÉVÊCHÉ DU PUY

—

Le Puy, le 23 décembre 1895.

Mon révérend Père,

Je manquerais à un devoir de reconnaissance si je ne vous remerciais, au nom de mon diocèse, autant et plus qu'en mon nom personnel, de vos savantes et magnifiques études sur Notre-Dame de Lourdes.

Dès les premiers chapitres, une chose m'a séduit : ces pages intéressantes, originales, pleines de fraîcheur et de science, d'érudition et de doctrine, que vous avez consacrées à l'antique sanctuaire de l'immaculée Vierge du Puy.

Nous connaissions ces faits, qu'établissent les précieux documents de nos archives, et sur lesquels nos vieilles traditions n'ont jamais varié; mais n'était-ce pas justice que la lumière fût faite en dehors du Velay et que, au regard de vos nombreux lecteurs, Le Puy reprît la place qui lui est due, la première, entre toutes les cités de France qui s'honorent de leur culte séculaire envers la Mère de Dieu? Nul, à ma connaissance, des écrivains qui ont parlé de Lourdes (et ils ne se comptent plus) n'avait envisagé ce côté de la question. Sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, votre livre est entièrement neuf.

Pardonnez à mon cœur d'évêque, d'évêque de Notre-Dame du Puy et de Notre-Dame de France, ce que ces observations ont de trop personnel, alors qu'il y aurait tant de belles qualités à signaler dans votre ouvrage, mérites à mettre en relief; mais votre livre est de ceux qui n'ont pas besoin de louanges; il est de ceux qui se recommandent d'eux-mêmes et s'imposent.

Agréez, mon révérend Père, avec mes félicitations, l'expression de mon religieux respect.

† CONSTANT, *évêque du Puy.*

Rien ne pouvait nous donner joie meilleure que cette bénédiction ou ce suffrage de l'évêque et de Notre-Dame du Puy.

Une dernière et insigne grâce, dont nous ne saurions trop remercier la très sainte Vierge, c'est que notre livre se publie muni de l'*imprimatur* de notre vénéré et bien-aimé archevêque, Mgr François-Désiré Mathieu, de qui le nom fait autorité, en matière d'études historiques, parmi ceux mêmes que les érudits et les savants appellent leurs maîtres.

Les assertions ou insinuations mentionnées, aux premières lignes de cet avant-propos[1], nous ont contraint d'exposer l'historique de nos travaux plus largement que nous n'avions fait dans l'avant-propos de 1898; mais ce que nous disons de plus, en 1901, est quasi intégralement extrait d'ouvrages, encore inédits, que Mgr Mathieu voulut bien munir de son *imprimatur*, le 7 mars, le 5 juin et le 2 novembre 1898.

Les documents par nous cités, dans le présent volume et dans nos autres écrits sur Lourdes, dérivèrent ou dérivent d'archives diverses et de nos enquêtes. Nous emploierons, pour indiquer les sources, les abréviations suivantes :

Archives de l'évêché de Tarbes	*Évêché, T.*
— de la préfecture de Tarbes	*Préfect., T.*
— de la ville de Lourdes	*Lourdes, V.*
— du tribunal civil de Lourdes . . .	*Lourdes, Tr. c.*
— du commissariat de Lourdes. . . .	*Lourdes, Comm.*
— des Pères missionnaires	*Lourdes, Miss.*
— de la cour d'appel de Pau	*Pau, Cour.*
— de la sous-préfecture d'Argelès. . .	*Argelès, S.-P.*
— du ministère des Cultes	*Min. Cult.*
— du ministère de la Justice	*Min. Just.*

Quant à nos enquêtes, elles comprennent deux fonds : le premier est celui des mémoires autographes fournis par des témoins, qui voulurent bien déposer ainsi; — le second, des

(1) Voir l'ouvrage *Récits et Mystères.*

dépositions orales d'autres témoins, écrites par nous, en leur présence.

Pour ces derniers témoignages, nous indiquerons, à la première rencontre seulement du témoin, la page du registre d'enquête où sa déposition commence. Là où il s'agira d'un mémoire autographe, nous le dirons, ou dans le texte ou en note, une fois pour toutes. Cela peut suffire, en attendant que, s'il y a lieu, enquêtes et mémoires soient publiés intégralement.

L. J.-M. CROS S, J.

II

LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS-ÉTRANGÈRES[1]

(Extrait d'un article du R. P. Brucker, paru dans les *Études* du 14 mars 1896.)

La société des Missions-Étrangères est une gloire de toute l'Église, mais une gloire spéciale de la France, où l'institution est née et où elle a trouvé presque toutes ses recrues et ses ressources jusqu'à ce jour. Aussi nous saluons avec joie la publication d'une histoire complète de ses travaux. Tout le monde lira avec intérêt les trois volumes que M. Adrien Launay a déjà consacrés à l'histoire *générale* de la société, et ceux qui doivent suivre pour retracer l'histoire *particulière* des diverses missions qu'elle dessert.

. . . . . .

Passons au fond de l'histoire. M. Launay commence par s'étendre assez longuement sur l'origine de la société et du séminaire qui en est comme le cœur. Les détails qu'il donne sont curieux et intéressants. Seulement on y remarquera la préoccupation visible de combattre une opinion assez répandue, relativement aux premières influences qui ont déterminé cette création. La question est un peu délicate pour nous; car il s'agit du P. de Rhodes et de la Compagnie de Jésus. M. Launay tient à établir « que le P. de Rhodes n'est pas, comme on l'a souvent écrit, le fondateur ou un des fondateurs de la société des Missions-Étrangères. »

En conclusion, d'après lui, « tout ce qu'on peut dire, c'est

(1) *Histoire générale de la société des Missions-Étrangères,* par Adrien Launay, de la même Société. Paris, 1894. 3 vol. in-8.

que les fondateurs et les premiers vicaires apostoliques de la société des Missions-Étrangères connurent par le P. de Rhodes les besoins des missions d'Extrême-Orient[1]. »

Bien certainement cette assertion ne rend pas à l'apôtre du Tonkin la justice qui lui est due. Pour le moins, il fallait ajouter, d'abord, qu'il a eu le mérite de révéler en quelque sorte leur vocation aux futurs membres de la société des Missions-Étrangères et de les entraîner, par ses exhortations enflammées, dans la carrière où Dieu les appelait. Ce n'est pas tout : l'action du P. de Rhodes ne s'est pas arrêtée à cette impulsion première, décisive. Après avoir embrasé tous ces jeunes gens de son zèle, il s'est encore particulièrement occupé de choisir parmi eux ceux qui étaient les plus aptes aux missions; de désigner et de faire agréer du Saint-Siège ceux qui devaient être les chefs des autres avec le caractère d'évêques; enfin, d'obtenir de la charité chrétienne les ressources matérielles nécessaires à l'expédition apostolique projetée. Ajoutons cependant qu'en tout cela le P. de Rhodes n'agissait pas seul, mais fut puissamment aidé par ses supérieurs et par ses confrères, surtout par le P. Bagot.

Je ne m'attarde pas à la preuve de ces faits; ils sont établis par des documents contemporains, que M. Launay avait sous la main ou qu'il pouvait du moins facilement connaître. Des allégations semblables à celles qu'il reproduit avaient déjà été réfutées par le P. Joseph Bertrand, missionnaire du Maduré, il y a près de cinquante ans[2]. Je me contente maintenant de renvoyer ceux qui désireraient plus de détails, sur la part prise à la fondation des Missions-Étrangères par le P. de Rhodes et la Compagnie de Jésus, au second volume de l'ouvrage du P. de Rochemonteix, dont je parlerai plus loin[3].

(1) *Histoire générale de la société des Missions-Étrangères*, t. I, pag. 21.

(2) *Histoire de la mission du Maduré*, d'après les lettres des missionnaires. Paris, 1847. Tome I^er^, Introduction, p. 191-200. Seconde édition de cette réponse dans *Mémoires historiques sur les missions des ordres religieux*, 1861.

(3) *Les jésuites et la Nouvelle-France au dix-septième siècle d'après beaucoup de documents inédits*. Paris, Letouzey et Ané, 1895, 3 vol. in-8. — Sur le P. de Rhodes et les Missions-Étrangères, voir t. II, p. 270-275.

Le principal argument de M. Launay, c'est que le P. de Rhodes partit pour la mission de Perse quatre ans avant que les négociations pour la nomination des vicaires apostoliques fussent terminées à Rome. Il est vrai que l'ancien missionnaire du Tonkin et de la Cochinchine alla, sur la fin de l'année 1654, fonder la mission de Perse, à laquelle il était depuis longtemps destiné par ses supérieurs; et que les vicaires apostoliques de l'Indo-Chine ne furent définitivement nommés que vers le milieu de 1658. Mais si le P. de Rhodes n'a pu voir avant son départ la conclusion de l'affaire qui l'avait amené en Europe, il l'avait tellement préparée et si fort avancée, que l'heureuse terminaison, retardée par l'opposition du Portugal, par la mort d'Innocent X et par les prudentes lenteurs de la cour de Rome, n'était plus qu'une question de temps et de patience. Aussi bien, le premier évêque nommé pour l'Extrême-Orient, Mgr Pallu, avait été proposé par le P. de Rhodes, de concert avec le P. Bagot. Les deux qui lui furent adjoints, Mgr Lambert de la Motte et Mgr de Cotolendy, étaient membres comme lui de la petite association *des bons amis*, fondée et dirigée par le même P. Bagot.

M. Launay aurait pu être moins laconique au sujet de cette dernière association. Elle était « semblable, dit-il, à un grand nombre d'autres de cette époque. » Je crois cependant qu'elle pouvait donner lieu à des observations curieuses et encore assez neuves. Le P. de Rochemonteix vient également ici suppléer aux omissions de M. Launay, en partie d'après les sources mêmes que possédait son prédécesseur. Celui-ci n'a pas été arrêté, je l'espère, par la crainte de montrer à ses lecteurs combien les premiers membres, les « vrais fondateurs, » selon lui, de la société des Missions-Étrangères ont été sous l'influence de la Compagnie de Jésus. Les documents contemporains, irrécusables, que cite le P. de Rochemonteix[1], prouveront, à qui voudra les parcourir, que c'est bien la Compagnie de Jésus qui a formé à la jeune société ses premières recrues et lui a donné

(1) *Id.*, t. II, p. 252-260.

pour ainsi dire ses premiers cadres. En effet, les membres qui la composaient au moment où elle a été définitivement fondée et reconnue officiellement (1663) étaient d'anciens élèves des jésuites et tous appartenaient à l'association *des bons amis*. Ces « bons amis » étaient tous de la congrégation de la sainte Vierge, établie parmi les externes du collège de Clermont [plus tard collège de Louis-le-Grand]. Par l'union spéciale qu'ils avaient entre eux, ils constituaient une sorte de congrégation plus étroite dans la congrégation, une élite dans une élite. Leur but était de s'exciter et de s'aider les uns les autres à pratiquer le plus parfaitement possible les vertus qui conviennent le mieux à un serviteur de Marie. C'est dans cette vue qu'ils s'étaient tracé un genre de vie presque aussi réglé que celui d'un noviciat de religieux; leur temps était partagé tout entier entre l'étude, les exercices de piété, les œuvres de charité et les essais de zèle apostolique. Le P. Bagot, directeur de la grande congrégation, donnait des soins particuliers à ce petit groupe, formé sous son inspiration et sur le modèle d'un autre, qu'il avait créé jadis dans la congrégation du collège de La Flèche.

Observons que, si la société des Missions-Étrangères a trouvé *tous* ses « fondateurs » dans la réunion des *bons amis*, cette dernière cependant ne lui a pas cédé tous ses membres et ne s'est pas perdue dans la nouvelle association. Tandis que celle-ci s'appliquait tout entière à l'œuvre des missions chez les infidèles, l'autre continuait à exercer sa salutaire influence parmi la jeunesse des écoles. Et à ce propos, je dirai encore que la petite congrégation du P. Bagot a été, en France, le premier type de ces *Aa* qui forment le thème d'une brochure récente, anonyme, distribuée en grand secret à quelques privilégiés[1].

(1) *Une société secrète d'ecclésiastiques aux dix-septième et dix-huitième siècles. L'Aa cléricale, son histoire, ses statuts, ses mystères* (avec cette épigraphe : *Mysterium prodere noli*). A Mystériopolis, chez Jean de l'Arcane, libraire de la société, rue des Trois-Cavernes, au Sigalion, dans l'arrière-boutique, MDCCCXCIII. Avec permission. (In-8 de 88 pages). — Voir la *Revue catholique de Bordeaux* du 25 mars 1893 (art. signé T. de L. et tiré à part); et l'*Université catholique de Lyon*, numéro du 15 juin 1893, pp. 306-308. L'anonyme (que ces comptes rendus ont

N'étant pas de ces derniers, je ne parle de la pièce que d'après les comptes rendus plus ou moins discrets que des amis de l'auteur ont bien voulu en donner au public. A juger d'ailleurs par ces communications, l'anonyme paraît avoir connu très imparfaitement et exposé peu exactement son sujet; notamment, il semble avoir confondu les véritables *Aa*, régulièrement dérivées de l'union des *bons amis*, avec certaines imitations ou contrefaçons moins bien inspirées. Si les « révélations » de la brochure de Mysteriopolis ont scandalisé, comme on le dit, quelques âmes simples et même « un illustre évêque, » je puis affirmer que les *Aa* dirigées par des jésuites, durant le dix-septième et dix-huitième siècles, ne prêtent, ni par leurs statuts ni par leurs pratiques, à aucun sentiment de cette nature, et offrent au contraire une riche matière d'édification. Je pourrai en fournir des preuves authentiques ici même quelque jour.

Nous aurions voulu laisser à d'autres à constater ce que nos prédécesseurs ont fait pour la société naissante des Missions-Étrangères; mais, du moment que la vérité, sur ce point, est compromise, quoique inconsciemment, nous devions la rétablir. Est-il besoin d'ajouter que nous sommes bien loin de nous attribuer, pour cela, le mérite des travaux de cette apostolique société? Ses premiers ouvriers, et beaucoup d'autres après eux, ont reçu la flamme du zèle dans les collèges et les congrégations dirigés par les jésuites; mais ce qu'ils ont fait comme missionnaires est leur œuvre et l'œuvre de la grâce. Au reste, la jeune société n'a guère tardé à s'émanciper de ses maîtres. Cela prouve, pour le dire en passant, combien est peu justifiée la réputation qu'ont les jésuites, chez leurs adversaires, de ne former que des disciples sans initiative, incapables de penser et d'agir par eux-mêmes.

passablement découvert) regarde le nom *Aa*, par lequel les initiés désignaient entre eux leur réunion, comme l'abréviation du mot *Association;* il se trompe : c'est *Assemblée* que les initiés sous-entendaient.

III

ORIGINE DE LA « PRIMA-PRIMARIA. »

Dans son *Histoire de la Compagnie de Jésus,* le P. François Sacchini donne quelques détails sur l'origine de la première congrégation de la sainte Vierge au collège romain. Mais cette histoire ne fut publiée qu'en 1620, et la fondation de la pieuse réunion remonte à l'année 1563. Les autres écrivains qui ont traité ce sujet sont tous postérieurs à Sacchini. On se trouvait donc sans document proprement contemporain de l'événement. De récentes découvertes ont heureusement comblé cette lacune historique.

Le P. Louis Kroess, dans un numéro de la pieuse revue autrichienne *Sodalen Correspondenz,* a le premier mis en lumière un texte important, tiré d'un manuscrit intitulé : *Origine del collegio romano e suoi progressi,* où se trouvent relatés les principaux faits de l'histoire du collège romain, depuis 1551 jusqu'à 1743. En voici la traduction :

« 1563. — Jean Léon [*Leonius*], flamand, professeur d'une des classes inférieures, désirant promouvoir la piété parmi ses élèves, fonda, cette année-là, une congrégation qui servît d'exemple et de modèle aux congrégations de la sainte Vierge instituées plus tard pour le plus grand bien des écoliers. Il avait dressé un autel dans une classe, où se rendaient spontanément quelques élèves d'humanités et des classes inférieures. Chaque soir, à la fin de la classe, ils se réunissaient dans ce local, et s'y occupaient partie à la prière, partie à une lecture spirituelle en commun. Il s'assemblaient aussi, le dimanche et les jours de

fêtes, et après le repas, pour psalmodier les vêpres à deux chœurs sur un ton simple et sévère.

« Année 1564. — La réunion, qui s'est formée l'année précédente (1563) pour les élèves des classes inférieures, a pris cette année plus de consistance. Car la réunion des dits écoliers a été constituée en congrégation, placée sous la protection et tutelle de la très sainte Vierge, et l'on a fixé quelques règles, dont le plus grand nombre a été, dans la suite, adopté par les congrégations. »

Quelles étaient ces règles *primitives*, véritable embryon des congrégations de Marie, un précieux document, découvert à Madrid par le P. Frédéric Cervos, en 1896, va nous l'apprendre. C'est une lettre que le F. Prosper Malavolta, scolastique, écrivit, le 14 juillet 1564, aux diverses provinces de la Compagnie de Jésus, par ordre du P. Jean de Polanco, secrétaire de la société sous le généralat du P. Jacques Lainez. On y lit[1] :

(1) « ... *Et quoniam de auditorum nostrorum pia et religiosa in Deum voluntate mentionem feci, adjungam plerosque inferiorum praesertim classium discipulos convenisse ut societatem instituerent, eamque beatissimae Virginis tutelae commendarent. His legibus tenentur : singulis hebdomadis confiteri, et, prima cujusque mensis dominica, sacram Eucharistiam sumere; rei divinae quotidie interesse; rosarium, vel Officium, ut aiunt, beatae Virginis recitare; et vespere, lectionibus absolutis, in sacello, quod intra collegium habent, per semihorae spatium, primo in genua provoluti boni aliquid meditari, deinde quid illo die fecerint exponere, et quid sequenti agere aut meditari debeant cognoscere.*

» *Ad haec in eodem, verum solito magnificentius, ornato sacello, sacrum et vesperas non insuavi munerorum et vocum moderatione, festis diebus, canere; nostro in templo conciones audire; pauperibus inservire; divorumque reliquias, veniae consequendae gratia, visitare solent.*

» *Et quo denique feliciter omnia, Deo favente, succedant, quanquam toti congregationi (in quam, iis initiis, ad septuaginta fere omnes pueri nomina dederunt) unus Patrum collegii moderetur, ipsi nihilominus ex prudentioribus et majoribus natu praefectum renuntiant, cujus in primis officium est duodecim veluti decuriones eligere, eorumque fidei divisam in totidem partes congregationem tradere; ne quid unquam, si vitari possit, vel indecore in vita, vel negligenter in studiis fiat.*

» *Haec, ut opinor, facile denotant quibus apud nos moribus juventus imbuatur...*

» *Romae, pridie idus julii MDLXIV, jussu R. P. Polanci,*

» *Societatis servus in X° indignus.* » Prosp. Malavolta.

« ... Et puisque je viens de parler des sentiments de piété et de religion de nos élèves à l'égard de Dieu, j'ajoute que la plupart des élèves, des classes inférieures en particulier, se sont constitués en association sous le patronage de la bienheureuse Vierge. Ils sont tenus aux pratiques suivantes : se confesser toutes les semaines et recevoir la sainte eucharistie le premier dimanche de chaque mois; assister chaque jour à la messe; réciter le rosaire ou l'*Office* de la bienheureuse Vierge; le soir, leurs classes achevées, se réunir dans une chapelle intérieure du collège, et là, faire d'abord à genoux une demi-heure de méditation, puis exposer ce qu'ils ont fait ce jour-là et apprendre ce qu'ils ont à accomplir le jour suivant ou à méditer.

» En outre, ils ont l'habitude, dans ce même oratoire, orné avec plus de soin pour la circonstance, de chanter en musique à la messe et aux vêpres les jours de fête, d'assister aux sermons dans notre église; de servir les pauvres, de visiter les reliques des saints pour gagner les indulgences.

» Afin qu'avec l'aide de Dieu tout se fasse le mieux possible, quoique la congrégation [dans laquelle, à ses débuts presque tous les enfants, au nombre de 70, se sont fait inscrire] soit dirigée par un Père du collège, néanmoins ils se choisissent eux-mêmes un préfet parmi les plus âgés et les plus sages de leurs condisciples; à ce dernier il appartient, en premier lieu, de nommer comme 12 décurions, à chacun desquels est confiée une des 12 sections de la congrégation, afin de prévenir, autant que possible, toute irrégularité dans la conduite ou toute négligence dans les études.

» Ce qui précède indique assez, me semble-t-il, dans quels sentiments on élève chez nous la jeunesse...

» Rome, la veille des ides de juillet MDLXIV. Par ordre du R. P. Polanco.

» De la Compagnie l'indigne serviteur en Jésus-Christ.

Prosp. Malavolta.

IV

UN LIVRE ILLUSTRÉ DU XVIIIe SIÈCLE

EN L'HONNEUR

DE LA TRÈS SAINTE VIERGE.

Parmi les monuments que l'art de la gravure a élevés à la gloire de la Vierge Marie, en voici un qui mérite, à plus d'un titre, d'être signalé.

C'est la collection des 56 planches gravées sur cuivre, réunies en un volume in-12, publié à Bruxelles, en 1760, en langue flamande, devenu assez rare, et dont voici le texte traduit en français : « Litanies en images — de Notre-Dame de Lorette — offertes aux fidèles pour — contribuer au développement — de la dévotion envers la — très sainte Vierge Marie — mère de Dieu. — A Bruxelles, chez Beaucherie, libraire. »

A la fin du volume est une approbation donnée par l'archidiacre de Malines, le 26 octobre 1760.

Chaque invocation des litanies de la sainte Vierge y est paraphrasée en un texte de seize vers et illustrée d'une gravure sur cuivre. Cette suite de 56 gravures est une œuvre remarquable par l'originalité de la composition, l'étonnante richesse d'imagination de l'auteur et la valeur artistique de l'exécution. Dans chacune, une image de la Vierge forme le sujet central, et sa figure est répétée un grand nombre de fois sans que jamais soit reproduite la même, et de façon à présenter, dans une infinie variété de traits, d'impressions et de costumes, autant de petits chef-d'œuvres de grâce, de bonté, de puissance, de joie ou de tristesse.

L'encadrement et les motifs de décoration qui entourent le sujet principal n'offrent pas moins de variété. Ce sont d'élégants médaillons dans le style Louis XV, avec des attributs se rapportant à l'invocation spéciale, tels que les instruments de la passion pour *Mater Salvatoris*, des armes de guerre pour *Virgo potens* et *Auxilium christianorum*, des objets se rapportant aux sciences pour *Virgo prudentissima* et *Sedes sapientiae*.

D'innombrables petits anges, d'un merveilleux dessin, soulèvent des tentures, soutiennent les encadrements à coquilles du médaillon central, ou bien portent des emblèmes.

Mais ce n'est là qu'une partie de la composition. Autour de l'image de la Vierge et des motifs de décoration qui l'accompagnent, l'auteur a disposé une multitude de petits tableaux, où s'agite une foule de personnages dont l'action, expliquée par des légendes tirées de la sainte Écriture, se rapporte au titre liturgique spécial sous lequel la sainte Vierge est invoquée. Cette partie de l'œuvre n'est pas moins remarquable que la première, et c'est là surtout que le génie inventif de l'auteur s'est donné carrière...

Parmi les 56 figures de la Vierge, toutes différentes, du livre des *Litanies*, il y en a trois qui offrent ceci d'original que Marie y est représentée sous les traits, avec la coiffure et le costume d'une grande dame du XVIII[e] siècle.

Quel a été l'auteur de cette œuvre d'imagination et de talent?

Chacune des 56 gravures que renferme le livre est signée : *Klauber Cath. sc. et exc.* — *A. V.* En outre, le frontispice porte une seconde signature : *R. P. Udal Probst S. J. invenit.*

Si le nom du P. Probst n'est pas reproduit sur les 55 planches qui font suite au frontispice, on doit croire néanmoins que le mérite de l'invention de l'œuvre tout entière revient à ce religieux. La multiplicité des textes et des faits tirés de l'ancien et du nouveau Testament, dont elle est composée; leur adaptation si bien appropriée à chacun des titres sous lesquels Marie est invoquée, supposent, chez l'auteur d'un pareil travail, une connaissance approfondie des saintes Écritures, qui n'est pas rare chez un jésuite, mais que ne possède pas d'habitude

un artiste graveur. Il n'y a pas de doute que le même esprit ingénieux, qui a rassemblé les textes et les symboles du frontispice, a choisi et groupé les éléments et les motifs des autres planches du volume. Le choix des uns et des autres, l'arrangement qui en a été fait, indiquent assez une commune origine. Quant au graveur, il garde pour sa part, et elle est assez belle, le mérite de la mise en œuvre et de l'exécution.

Alexandre Teillard,

(Extrait du *Compte rendu* du congrès marial de Fribourg, t. II, p. 477.)

V

DE QUELQUES DÉVOTS SERVITEURS DE MARIE

DE LA

COMPAGNIE DE JÉSUS.

Le P. Alexandre de Gusman consacre toute une partie de son livre *Rosa de Nazareth* à ceux de ses Frères en religion qui lui ont paru s'être le plus distingués dans la dévotion à la très sainte Vierge.

Parcourant les degrés de la Compagnie, il cite quelques noms choisis. Nous ne le suivrons pas dans l'exposé de ce sujet, qui déborderait le plan de notre ouvrage par les très amples développements qu'il exigerait, sous peine de paraître maigrement traité et par trop au-dessous de la réalité. Car — on peut l'affirmer sans crainte — il ne s'est rencontré aucun membre de la Compagnie éminent en vertu, qui ne se soit fait remarquer par un amour singulier envers la Reine du ciel.

Nous allons toutefois donner la série des noms signalés par le P. de Gusman, avec l'indication de quelques-unes des sources auxquelles le lecteur pourra se reporter. D'ailleurs nous avons eu l'occasion de relater nous-même, en différents endroits du présent recueil, la plupart des traits les plus édifiants.

CHAPITRES II et III. — Les neuf *premiers compagnons* de saint Ignace et les *généraux* de la Compagnie. V. les historiens de la Compagnie.

CHAP. IV. — Fils de saint Ignace *constitués en dignité :*

Jean Nunès Barreto, patriarche d'Éthiopie. — *Ménologe* de Portugal, 22 décembre.

N. B. Les *Ménologes* indiquant soigneusement les sources, nous nous dispenserons de les répéter ici.

V. André Oviedo, patriarche d'Ethiopie. — *Ménologe* d'Espagne, 29 juin.

Alphonse Mendès, patriarche d'Éthiopie. — *Ménologe* de Portugal, 29 juin.

François Tolet, cardinal. — *Ménologe* d'Espagne, 14 septembre.

Jean de Lugo, cardinal. — *Var. ill.* t. v, p. 675.

V. Robert Bellarmin, cardinal. — *Ménologe* d'Italie, 14 septembre.

Les cardinaux Pasmanera et Jean Everad Nithardi (Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie de Jésus*, t. iv, ch. 2. — Feller, t. iv, p. 603.)

CHAP. V. — Fils de saint Ignace, revêtus de la dignité *sacerdotale :*

V. Joseph Anchieta. — *Ménologe* de Portugal, 9 juin.

V. Jean d'Almeida. — *Ménologe* de Portugal, 24 septembre.

Eusèbe Nieremberg. — *Ménologe* d'Espagne, 7 avril.

V. Bernard Colnago. — *Ménologe* d'Italie, 22 avril.

Michel Lauretano. — *Ann. Mariani*, 304.

Jacques Cerruto. — *Ménologe* d'Italie, 28 avril.

B. Pierre Canisius.

Jérôme Ansaldo. — *Var. ill.*, t. vi.

V. Jean Cardim. — *Ménologe* de Portugal, 18 février.

Jean Rogel. — *Ménologe* d'Espagne, 22 décembre.

Thomas de Sito, *Ann. Mar.*, 370. — François Coster, *ibid.*, 193. — Jean-Paul de Fonte, *ibid.*, 612.

Crispin Lopez. — *Ménologe* d'Espagne, 21 octobre.

Côme Alamanni. — *Ménologe* d'Italie, 24 mai.

François de Lacroix, *Ann. Mar.*, 143.

Antoine Spinelli. — *Ménologe* d'Italie, 14 décembre.

François de Enzinas. — *Ménologe* d'Espagne, 2 janvier.

Jérôme de Florentia. — *Ménologe* d'Espagne, 13 mars.

Guillaume Batheus. — *Var. ill.*, t. i.

Sébastien del Campo. — *Ménologe* d'Espagne, 6 août.

Jean Sébastien. — *Var. ill.*, t. iv.

Arnould Cathio. — *Ibid.* — Cornelius Murgia, *ibid.*

André Manconi. — *Ménologe* d'Espagne, 23 octobre.

Jacques Rhem. — *Ménologe* d'Allemagne.

Balthasar Alvarez.

Jean de Castillo. — *Ménologe* d'Espagne, 4 mai.

CHAP. VI. — De *trois insignes* dévots à la très sainte Vierge, *prêtres* de la Compagnie de Jésus.

Jacques de Saura. — *Ménologe* d'Espagne, 9 juillet.

Jacques Martins. — *Var. ill.*, t. VI.

Jacques Salazar. — *Ménologe* d'Espagne, 24 août.

CHAP. VII. — De quelques *scolastiques* qui se sont signalés par leur amour envers Notre-Dame.

S. Jean Berchmans.

V. François Gaetano. — *Ménologe* d'Italie, 20 avril.

Mathias Wagner. — *Ann. Mar.*, 813.

Pierre Angelo. — *Ann. Mar.*, 864.

Jean Laverman. — *Ann. Mar.*, 640.

François de Andrade. — *Ménologe* de Portugal, 16 février.

Martin Beccaert. — *Ann. Mar.*, 643.

Joseph Matheo. — *Ménologe* d'Espagne, 20 janvier.

CHAP. VIII. — De quelques *Frères coadjuteurs* très dévots à N.-D.

S. Alphonse Rodriguez.

Jean de Brionès. — *Ménologe* d'Espagne, 27 janvier.

Augustin Salumbrino. — *Ménologe* d'Italie, 4 août.

Jacques Hurtado. — *Var. ill.*, t. V.

Barthélemy Sanchez. — *Ann. mar.*, 348.

Sébastien Garcia. — *Ann. Mar.*, 402.

François Hortolano. — *Ménologe* d'Espagne, 20 décembre.

François Moreno. — *Ménologe* d'Espagne, 25 octobre.

CHAP. IX. — De quelques *novices* d'une piété éminente envers Marie.

S. Stanislas Kostka. — Guillaume Elfinstonio. — *Ann. Mar.*, 283. — Alphonse Ovando. — *Ménologe* d'Espagne, 6 nov.

Et, en général, tous les noviciats; entre autres, celui de Messine (*Var. ill.*, t. II) — de Villarejo de Fuentes (*Var. ill.*, t. V) — de Naples (*Ann. Mar.*, 1213).

Il est bien évident que cette liste est fort incomplète. Le P. de Gusman semble n'avoir eu entre les mains que des documents concernant l'Italie, l'Espagne et le Portugal.

VI

LE SAINT CŒUR DE MARIE.[1]

I

La dévotion au sacré Cœur de Jésus une fois établie dans l'Église, c'était une suite naturelle, dans l'ordre de la Providence, que la dévotion au Cœur de Marie s'établît aussi. Pour montrer combien cette conséquence est conforme aux conseils divins, il faut prendre la chose dans son principe, qui est, d'une part, l'union inséparable que la Sagesse divine a mise entre Jésus et Marie; et de l'autre, l'amour immense de Jésus pour sa Mère, qui a porté ce Fils adorable à rendre sa divine Mère semblable à lui, et à partager avec elle tous ses biens et tous ses honneurs. Commençons ce chapitre par une réflexion si glorieuse à Marie, et si douce pour ceux qui l'aiment; quand nous l'aurons développée, on en verra sortir avec évidence cette conséquence : donc la dévotion au Cœur de Marie était véritablement une suite naturelle de la dévotion au sacré Cœur de Jésus-Christ.

Considérons d'abord que la Sagesse éternelle, en conséquence du choix qu'elle a fait de Marie pour être Mère de Jésus, a mis entre le Fils et la Mère une union très intime et continuelle; et nous considèrerons ensuite à quelle ressemblance avec lui-même le Fils a élevé sa Mère, et la part qu'il lui a donnée à tous les biens et à tous les honneurs qui lui sont propres. Ceci demande, pour être expliqué, que nous entrions dans quelques

(1) Par le P. de Galliffet S. J. — Voir plus haut, page 243.

détails; ne craignons pas de donner un peu d'étendue à un sujet si digne de l'attention et de l'admiration des anges et des hommes.

Et pour commencer par l'union que la Sagesse éternelle a mise entre Jésus et Marie, nous la trouvons dans l'éternité; nous la trouvons dans tous les temps, dans tous les lieux, et dans tous les états où l'on peut considérer le Fils et la Mère.

Portons d'abord nos pensées au delà des temps : nous découvrirons Marie unie à Jésus avant tous les siècles, dans les décrets éternels de la Providence. Le premier objet que la Sagesse divine s'est proposé dans ses ouvrages, c'est Jésus-Christ, et avec lui Marie, sa Mère; c'est pour cela que l'Église applique à Marie ce qui est dit du Fils de Dieu, ou de la Sagesse, qu'elle est sortie la première de ses idées éternelles, avant toute créature[1]; qu'elle a été conçue avant que les abîmes fussent[2]; que Dieu l'a possédée dès le commencement de ses voies[3]; qu'il l'a prédestinée de toute éternité[4]; qu'elle avait part à la formation des cieux[5]; qu'elle influait dans tous les ouvrages de la création, comme cause finale, parce que tout se faisait pour son Fils et pour elle[6].

C'est une chose digne d'admiration, que l'Église, la maîtresse de la vérité, et toujours dirigée par le Saint-Esprit, applique si souvent à Marie, dans les offices divins, ces expressions de la Sagesse, qui regardent proprement le Verbe éternel, et qu'elle se serve ainsi solennellement, pour faire le portrait de la Mère, des mêmes couleurs et des mêmes traits dont le Saint-Esprit s'est servi pour faire le portrait du Fils; mais l'admiration cesse, et le mystère se dévoile, lorsqu'on fait réflexion à l'union dont nous parlons; puisque, dans les desseins de la Providence, tout ce qui se faisait pour le Fils regardait aussi la divine Mère, et tout ce qui devait être l'effet des mérites du Fils, par rapport au reste des hommes, devait être aussi, en un vrai sens, l'effet

(1) *Prodivi primogenita ante omnem creaturam.* (Eccli. XXIV, 5.)

(2) *Nondum erant abyssi, et ego jam concepta eram.* (Prov. VIII, 24.)

(3) *Dominus possedit me in initio viarum suarum.* (*Ibid.*, 22.)

(4) *Ab aeterno ordinata sum.* (*Ibid.*, 23.)

(5) *Quando praeparabat coelos, aderam.* (*Ibid.*, 27.)

(6) *Cum eo eram cuncta componens.* (*Ibid.*, 30.)

des mérites de la Mère, unis inséparablement à ceux du Fils; Dieu ayant résolu, par un effet de sa sagesse infinie, que l'un et l'autre concourussent ensemble, chacun d'une manière proportionnée à sa nature, au grand ouvrage du salut du monde. Un homme et une femme avaient perdu le genre humain; la Sagesse éternelle a voulu qu'un homme et une femme le sauvassent. Voilà donc ce que le Saint-Esprit et ce que l'Église, fidèle interprète de ses oracles, veulent nous faire entendre par l'application qu'ils font à Marie des expressions dont nous parlons : c'est l'union admirable entre Jésus et Marie, soit par rapport aux ouvrages de la création, soit par rapport à ceux de la rédemption, attribuant au Fils et à la Mère conjointement, toute porportion gardée, un domaine universel sur toutes les créatures, et une influence commune en ce qui regarde la grâce et le salut; domaine et influence qui se trouvent marqués en cent autres endroits des Écritures appliqués également à Marie par l'Église : « Avec moi sont les richesses, la gloire, les trésors[1]; je les distribue et les répands abondamment sur ceux qui m'aiment[2]; heureux ceux qui me servent, qui m'obéissent, qui me font la cour avec assiduité[3]; celui qui me trouvera, trouvera la vie et le salut[4]; c'est en moi qu'est l'espérance de la vie et de la vertu[5]. » Tout cela a été dit de Jésus-Christ, tout cela est propre de Jésus-Christ; mais tout cela en même temps est dit de Marie, et justement appliqué à Marie par l'Église, à raison de cette union admirable dont nous parlons.

II

Maintenant, si de cette union éternelle de Marie avec son Fils nous descendons à la temporelle, et que nous contemplions Marie depuis la création du monde, nous la trouverons inséparа-

(1) *Mecum sunt divitiae, et gloria, opes superbae.* (Prov. VIII, 18.)

(2) *Ut ditem diligentes me, et thesauros eorum repleam.* (*Ibid.*, 21.)

(3) *Beatus qui audit me, et qui vigilat ad fores meas quotidie.* (Prov. VIII, 34.)

(4) *Qui me invenerit, inveniet vitam et hauriet salutem a Domino.* (Prov. VIII, 35.)

(5) *In me omnis spes vitae et virtutis.* (Eccl., XXIV, 25.)

blement unie à son Fils, dès le commencement et dans toute la suite des siècles. La première promesse que Dieu fit à nos premiers parents, dans le paradis terrestre, fut de Jésus, réparateur de leur péché; et Marie fut renfermée clairement dans cette même promesse : *Je mettrai une inimitié entre toi et la femme; elle t'écrasera la tête.* Qu'on parcoure les autres promesses faites aux patriarches, les oracles des prophètes, les symboles ou figures dont l'Ancien Testament est plein, on trouvera partout Marie promise, prophétisée, figurée avec son Fils. La première figure de Jésus-Christ fut Adam, et la première figure de Marie fut Ève; tous les hommes illustres de l'ancienne loi furent les figures de Jésus-Christ, et toutes les femmes illustres furent les figures de Marie; mille symboles mystérieux ont représenté Jésus-Christ, et mille symboles ont représenté Marie, comme tous les Pères et tous les interprètes l'ont remarqué.

Mais considérons cette union entre Jésus et Marie hors des ombres et des figures : dans la réalité, dans la loi nouvelle, depuis la venue de Jésus-Christ; c'est là qu'elle éclate d'une manière ravissante. Dans les mystères de la vie, de la mort et de la résurrection de Jésus, envisagez-y Marie unie avec son Fils de la manière la plus intime qu'il soit possible. Dans l'incarnation, le Verbe éternel, renfermé durant neuf mois dans les entrailles de Marie, ne fait avec elle, en quelque manière, qu'une même chose; de là, il passe entre ses bras durant toute son enfance, reposant sur son sein virginal, attaché à ses mamelles, se nourrissant de son lait, et la substance de la Mère devenant la substance du Fils. Il vit ensuite jusqu'à l'âge de trente ans avec sa Mère, seul avec elle, dans la même maison, à la même table : mêmes biens, même fortune, mêmes exercices, mêmes inclinations, mêmes sentiments; quelle union plus intime et plus continuelle peut-on imaginer? Le Saint-Esprit a voulu qu'on la remarquât, cette union, dans l'évangile, et ce n'est pas en vain, ni par hasard, que les évangélistes l'observent partout. Il est dit des pasteurs qu'ils trouvèrent Jésus *avec* Marie; il en est dit de même des rois Mages.[1]

(1) *Invenerunt puerum cum Maria.* (Matth. II, 11; Luc. II, 22. — 55.)

A la présentation de l'Enfant Jésus au temple, Marie est unie à son Fils en tout ce qui s'y passe; à sa fuite en Égypte, l'ordre donné à Joseph regarde Jésus et Marie[1]. Durant la vie cachée de Jésus, Marie fut toujours avec lui; elle l'accompagnait dans sa vie publique; elle était avec lui à Cana en Galilée[2]; elle descendit avec lui à Capharnaüm[3]. Le premier miracle qui regarde l'âme et les biens spirituels fut opéré en la personne de saint Jean-Baptiste, par l'entremise de Marie; et le premier miracle qui concerne le corps et les choses temporelles fut encore fait par l'intercession de Marie aux noces de Cana. On voit, par divers endroits du texte sacré, qu'elle suivait quelquefois son Fils dans ses courses apostoliques. Elle était à Jérusalem avec lui au temps de la passion; elle fut ainsi sa compagne inséparable durant toute sa vie; elle eut part à tous ses états, à tous ses travaux, à toutes ses douleurs, à tous ses opprobres, à toutes ses joies. Mais comme le mystère de la croix était le grand mystère de la rédemption et la consommation des autres, Dieu voulut, pour l'accomplissement de ses desseins, que l'union dont nous parlons éclatât singulièrement dans ce mystère. Voyez Marie au pied de la croix de son Fils, souffrant avec lui des douleurs immenses, et les souffrant dans le même esprit que lui; car, tandis que Jésus devenait, par ses souffrances et par sa mort, le Rédempteur et le Père des fidèles qu'il engendrait spirituellement à la véritable vie, Marie en devenait, par ses douleurs, unies à celles de son Fils, la médiatrice et la Mère.

III

De cette union perpétuelle de Marie avec Jésus, passons à la ressemblance qu'il y a entre eux par la communication que Jésus a faite à sa Mère de ce qui lui était propre : l'ornant de toutes ses beautés, l'enrichissant de tous ses trésors, la comblant de

(1) *Accipe puerum et Matrem.* (Matth. II, 13.)

(2) *Erat Mater Jesu ibi.* (Joan. II, 1.)

(3) *Descendit ipse, et Mater ejus.* (*Ibid.*, 12.

tous ses biens, la rendant en un mot, parmi les choses créées, sa plus parfaite image. Envisageons, dans le détail, cette admirable ressemblance, notre cœur en sera charmé. Je parle, au reste, à des lecteurs instruits, qui savent en quel sens on peut et on doit comparer Marie à Jésus, et la différence infinie qu'il y a toujours entre le Fils et la Mère. Le Fils est Dieu, la Mère est pure créature; le Fils a par lui-même tout ce qu'il a : il est riche et puissant de son fonds; Marie n'a rien par elle-même : elle reçoit tout, elle n'est riche que des biens de son Fils. Le Fils agit par sa propre vertu, et tout est dû à ses propres mérites; Marie n'a de vertu et de mérites que par la vertu et les mérites de son Fils. Cela étant remarqué, reprenons cette admirable ressemblance qu'il a plu à Jésus de mettre entre lui et sa sainte Mère : ressemblance dans les perfections, dans les vertus, dans les grâces, dans les titres, dans les qualités, dans les privilèges, dans les richesses, dans la puissance, dans la gloire, et enfin dans les honneurs que l'Église rend au Fils et à la Mère. Ah! que cette conformité, qui s'offre ici à nos yeux entre Jésus et Marie, est ravissante pour un cœur qui aime cette incomparable Reine! Ne nous refusons pas d'en goûter un peu au long la douceur.

Ressemblance dans les perfections. Voyez, d'un côté, Jésus possédant, dans un degré d'excellence infinie, toutes les perfections de bonté, de sagesse, de puissance, de miséricorde; et, de l'autre, considérez Marie ornée par son Fils de ces mêmes perfections dans un degré d'excellence ineffable et supérieur à toutes les perfections des anges et des hommes. Jésus est la bonté par essence, c'est-à-dire qu'en lui est l'assemblage de toutes les perfections divines et incréées; et il a voulu que Marie participât à cette bonté, en réunissant en elle toutes les perfections créées avec une profusion divine, qui élève si fort Marie au-dessus de toute autre créature, qu'elle les surpasse autant par sa bonté que par sa dignité de Mère de Dieu, c'est-à-dire que toute bonté créée disparaît devant elle. Jésus est la sagesse même, et il a rempli Marie de cette sagesse, à un tel point que l'Église a pu l'appeler à juste titre le siège et le trône de la sagesse. Jésus est

le Père de la miséricorde, et Marie a mérité d'être appelée la Mère de miséricorde; la puissance de Jésus est infinie, celle de Marie peut être dite la même que celle de son Fils, lequel a rendu sa Mère en quelque manière toute-puissante, en la rendant la maîtresse et la distributrice de ses grâces et de ses trésors.

Ressemblance dans les vertus les plus pures, les plus parfaites, les plus héroïques, les plus aimables, d'humilité, de patience, de douceur, d'obéissance, de charité, d'amour, de zèle. Considérez, d'une part, Jésus par lui-même le plus humble, le plus doux, le plus patient, le plus charitable, le plus saint de tous les hommes; et, de l'autre, Marie, qu'il a rendue la plus humble, la plus pure, la plus douce, la plus patiente, la plus sainte de toutes les femmes et de toutes les créatures; et ainsi des autres vertus.

Ressemblance dans les titres et les qualités. Voyez et admirez comment les qualités et les titres que l'Église attribue à Marie répondent exactement à tous ceux qui sont propres à son Fils. Jésus notre Roi, Marie notre Reine; Jésus notre Maître, Marie notre Maîtresse; Jésus notre Seigneur, Marie notre Dame; Jésus notre Père, Marie notre Mère; Jésus notre avocat, notre médiateur, Marie notre avocate, notre médiatrice; Jésus, notre espérance, notre secours, notre refuge, notre consolation, notre vie; Marie, l'espérance, le secours, la consolation, le refuge, la vie des chrétiens; Jésus la voie pour aller au ciel, Marie la porte du ciel; Jésus notre guide et notre lumière en cette vie, Marie l'étoile qui nous dirige et nous conduit au port du salut; Jésus l'auteur de la grâce, Marie la mère de la grâce; Jésus comparé au soleil, par l'abondance des vives lumières dont il est la source par lui-même, et qu'il répand sur tous les hommes; Marie, comparée à la lune, par la douceur de sa lumière et des influences qu'elle répand sur toute l'Église.

Ressemblance dans les privilèges. Jésus impeccable par sa nature, Marie impeccable par grâce; Jésus exempt, par le droit de sa personne divine, de tout péché originel et actuel, Marie exempte, de même, de tout péché originel et actuel, par un privilège spécial et unique pour elle; Jésus vierge, Marie vierge;

Jésus incorruptible dans le tombeau, Marie incorruptible de même; Jésus ressuscitant le troisième jour, Marie ressuscitant au même terme; Jésus montant au ciel en corps et en âme, Marie y montant après lui dans le même état; Jésus assis à la droite du Père, Marie assise à la droite du Fils.

Ressemblance dans les richesses, dans la puissance, dans la gloire. Jésus, le Maître de tous les biens, le Roi de l'univers, le Seigneur du ciel et de la terre; Marie, la Maîtresse du monde, la Reine des anges et des hommes, la distributrice de toutes les grâces. Toute puissance a été donnée au Fils par le Père (Math. xxviii, 18), et toute puissance a été donnée à la Mère par le Fils; tout fléchit le genou devant le Fils, dans le ciel, sur la terre et dans les enfers (Philip. ii, 10), et tout fléchit le genou devant Marie, les anges, les hommes et les démons.

Ressemblance, enfin, dans les honneurs que l'Église rend à Jésus et à Marie. Voici la dernière réflexion à laquelle la conséquence que nous cherchons est liée immédiatement.

IV

Le même amour qui a porté Jésus-Christ à associer sa Mère à toute la gloire dont il jouit dans l'Église triomphante l'a porté à se l'associer de même dans tous les honneurs qu'il reçoit de l'Église militante. Parcourez ici, en esprit, l'univers entier, et voyez cette société de culte en Jésus et Marie, avec les tendres sentiments d'admiration et d'amour qu'elle doit exciter dans un cœur tiède. Quelle est la nation où le nom de Jésus ait été annoncé, où, en même temps, celui de Marie ne l'ait été avec celui de son Fils? Quel est le peuple qui ait reconnu et adoré Jésus-Christ comme Dieu, qu'au même moment il n'ait reconnu et révéré Marie comme Mère de Dieu? Quel est le temple, dans le monde, élevé à la gloire de Jésus-Christ, où vous ne trouviez quelque monument particulier consacré à la gloire de Marie? Quel est le saint, qui se soit distingué par son zèle et par son amour pour Jésus-Christ, qui ne se soit également distingué par son zèle et son amour pour Marie? Qu'on lise l'histoire de

l'Église et de tous les royaumes catholiques; on y verra que Marie fut toujours, avec son Fils, le premier et le plus tendre objet de l'amour et de la vénération des fidèles, et que le même esprit de foi et de grâce qui inspire l'amour de Jésus inspira toujours, avec la même vivacité, l'amour de Marie.

Mais pour se bien convaincre de cette consolante vérité, il n'y a qu'à considérer la conduite de l'Église, règle assurée de nos jugements. Voyez donc le soin que l'Église prend que les fidèles ne séparent point Marie d'avec Jésus dans leur culte, dans leurs prières, dans leurs louanges, dans leur confiance, dans leur amour; elle en donne, la première, l'exemple, unissant inséparablement Marie à son Fils dans ses prières et ses plus augustes cérémonies. Elle emploie partout le nom et l'intercession de Marie auprès de son Fils.

Qu'on ouvre ces livres sacrés qui servent au sacrifice de nos autels; sur quelle page tombera-t-on où il ne soit fait mention de Marie?

Qu'on ouvre de même les rituels et les pontificaux qui servent pour les fonctions les plus sacrées : bénédictions, consécrations, administration des sacrements; on y trouvera partout le nom de Marie, l'invocation de Marie, l'intercession de Marie employés par l'Église. Il semble que, comme le Père éternel a voulu que l'Église ne lui demandât rien que par les mérites de son Fils, le Fils a voulu aussi que nos prières lui fussent offertes, en tous nos besoins, par les mains de sa Mère.

Dans l'office divin, chaque jour et à chaque heure, les prières et les louanges qui regardent Marie sont unies, mêlées avez les prières et les louanges qui regardent Jésus. On commence tous les offices, après l'oraison dominicale, par l'invocation de Marie, et on les finit tous par des antiennes qui renferment ce qu'il y a de plus glorieux et de plus tendre dans ses louanges. L'Église, non contente de cela, a consacré un office exprès à l'honneur de Marie, que ses ministres joignent à l'office divin.

Elle approuve que les prédicateurs interrompent la parole de Dieu pour invoquer Marie, afin de rendre cette divine parole plus efficace. Trois fois par jour, elle fait inviter les fidèles au

son de la cloche à invoquer Marie. Elle consacre chaque semaine un jour à son culte, outre ce grand nombre de fêtes qu'elle célèbre à sa gloire durant tout le cours de l'année.

Voyez maintenant le soin que l'Église prend d'inspirer ce même esprit à tous les fidèles, depuis le plus bas âge jusqu'au plus avancé. Les enfants ne sont pas plutôt en état de parler, qu'en leur apprenant à prononcer le nom de Jésus, on leur apprend à prononcer le nom de Marie, et à ne les séparer jamais. Ils ne sont pas plutôt en état de prier, qu'en leur apprenant à réciter le *Pater*, qu'on adresse au Père éternel, on leur apprend à réciter l'*Ave Maria*, qu'on adresse à Marie. Ils ne sont pas plutôt en âge de recevoir des instructions, qu'après leur avoir enseigné à connaître et adorer Jésus-Christ comme leur Dieu, leur Roi, leur Père, on leur enseigne à révérer Marie comme la Mère de leur Dieu, leur Reine, leur Maîtresse et leur bonne Mère, à laquelle ils doivent recourir dans tous leurs besoins comme ses enfants. On leur apprend à l'invoquer matin et soir; au logis, à l'église, à la messe, à la confession, à la communion; car, dans toutes les prières faites pour sanctifier ces actions, Marie s'y trouve pour être notre Avocate en tout auprès de son Fils. Cet esprit, qu'on puise dès le berceau, règne de même dans tous les âges et dans tous les pays. La dévotion envers Marie est celle de tous les peuples. Presque toutes les prières que récite le commun des fidèles regardent Marie : chapelet, rosaire, litanies, petits offices, hymnes, antiennes, oraisons de toute espèce. Les livres de prières qui sont entre les mains des catholiques ne sont presque remplis que de ses louanges.

V

Mais venons à un culte plus glorieux à Marie, lequel est renfermé, à la vérité, dans ce que nous venons de dire, mais qui mérite plus d'explication. Notre confiance et notre amour sont ce qu'il y a de principal dans le culte dû à Jésus-Christ, et dont il est le plus jaloux; or, ce culte, Jésus a voulu le partager encore, pour m'exprimer ainsi, avec sa sainte Mère, d'une

manière qu'on ne peut trop faire remarquer. En effet, rien n'est comparable, dans l'Église, à la confiance et à l'amour des peuples envers Marie : rien de si universel, rien de si ardent, rien de si tendre; dans tous les âges et dans toutes les conditions, parmi les hommes et les femmes, les grands et les petits, les justes et les pécheurs, les rois et les sujets, les prêtres et les laïques, les religieux et les séculiers, partout c'est la même ardeur. Quel est le fidèle, de quelque sexe, de quelque âge, de quelque condition qu'il soit, qui ne soit dévoué à Marie par quelque endroit; qui ne se fasse un devoir de porter sur soi quelque marque de sa dévotion et de son dévouement pour elle, scapulaire, rosaire, chapelet, image, médaille? Est-il un enfant de l'Église qui manque de quelqu'une de ces livrées de la sainte Vierge? Quel est le prêtre et le pasteur qui ne se fasse un devoir d'exhorter son troupeau à se mettre sous la protection de Marie? Quel est le corps religieux d'hommes ou de femmes qui ne regarde Marie comme sa Mère et sa fondatrice? Quel est le roi qui ne lui ait consacré ses États, sa personne, sa famille? A qui a-t-on recours, en toutes sortes de nécessités spirituelles et corporelles, plus qu'à Marie? A qui recourent les pécheurs, pour obtenir le pardon de leurs crimes, plus qu'à Marie? elle est leur refuge : *Refugium peccatorum.* A qui s'adressent les affligés dans leurs peines, plus qu'à Marie? elle est leur consolatrice : *Consolatrix afflictorum.* A qui recourent généralement les chrétiens dans toutes leurs nécessités, sinon à Marie? elle est leur secours : *Auxilium christianorum.* Dans les dangers, sur mer et sur terre, qui invoque-t-on avec plus d'affection que Marie? Dans les calamités publiques, pour détourner les fléaux de la justice divine, à qui a-t-on recours plus qu'à Marie? Quel est le royaume, la province ou la ville, qui, dans ces tristes occasions, ne se soient voués et consacrés solennellement à Marie?

Et on remarquera, à ce sujet, une conduite de Jésus-Christ, à l'égard de sa Mère, digne de notre attention : c'est qu'il n'est point de titre capable d'exciter la confiance, dans toutes sortes de besoins, qu'il ne lui ait fait donner dans les différents endroits

où elle est honorée, pour marquer, par là, au monde entier, le pouvoir universel qu'il lui a accordé de nous secourir dans tous ces besoins. Ainsi, on honore Marie, dans un lieu, sous le nom de Notre-Dame de Consolation, c'est pour ceux qui sont dans l'affliction et dans les larmes; on l'honore, dans un autre, sous le nom de Notre-Dame de Miséricorde, c'est pour tant de malheureux accablés de misères de corps et d'esprit. Ici, on l'invoque sous le nom de Notre-Dame d'Espérance, contre le désespoir; là, sous le nom de Notre-Dame de Grâces, contre les tentations et le péché; de Notre-Dame du Refuge, contre les persécutions de nos ennemis visibles et invisibles; de Notre-Dame de Paix, contre les troubles et les divisions; de Notre-Dame de Lumière, contre les ténèbres de l'ignorance et de l'erreur; de Notre-Dame de bon Secours, contre l'abandon des créatures; de Notre-Dame du Remède, contre les maladies corporelles et spirituelles; de Notre-Dame des Agonisants, pour la bonne mort; de Notre-Dame libératrice, contre la captivité du péché et la tyrannie des hommes; de Notre-Dame de la Victoire, pour les armées chrétiennes; et ainsi des autres titres donnés à Marie, que chacun peut rappeler dans son esprit avec une très douce consolation. On en trouvera de toutes les sortes, qui feront sentir, mieux que tous les discours, l'idée qu'on a, dans l'Église, du pouvoir sans bornes accordé à Marie par Jésus-Christ; et que c'est auprès d'elle, et par son intercession, qu'il faut chercher les biens attachés à tous les aimables noms qu'on lui donne.

La confiance en cette puissante Reine est tellement gravée dans tous les cœurs que, même dans les accidents qui préviennent la raison, dans les besoins pressants et subits où, par un mouvement indélibéré de la nature, on a coutume de recourir à Dieu, on recourt de même à Marie, et on l'appelle à son secours.

VI

L'amour de cette tendre Mère va de pair, dans l'Église, avec la confiance dont nous venons de parler; et sur cet article nous n'avons pas besoin de longs discours; il n'y a qu'à faire remar-

quer l'ardeur des peuples en tout ce qui regarde son culte. Quelles fêtes célèbre-t-on avec plus de concours, de dévotion et de ferveur que celles de Marie? Quelles églises plus fréquentées que celles qui lui sont dédiées? Quelles confréries plus multipliées et plus nombreuses que les siennes? Quelles louanges entend-on plus volontiers, dans les chaires sacrées, que celles de Marie? Quels sanctuaires plus célèbres, par la foule des pèlerins et des peuples, que ceux qui lui sont consacrés et qui se trouvent répandus dans toutes les provinces du monde chrétien? Quelle image de dévotion plus commune, plus honorée que celle de Marie, non seulement dans les églises, où elle est presque sur tous les autels; mais dans les maisons des particuliers, mais dans les places publiques, sur les grands chemins, à l'entrée des villes, sur la porte des édifices publics? Partout l'image de Marie, avec celle de son Fils entre ses bras, se présente aux yeux des fidèles, comme le plus tendre objet de leurs affections. Quel est le nom, après celui de Jésus, que les fidèles aient dans le cœur et sur les lèvres comme le nom de Marie, durant la vie et à la mort, dans l'adversité et la prospérité, dans les tentations et les dangers? Ce nom sacré est comme un baume précieux pour le soulagement de tous les maux; c'est un remède contre les tentations, c'est une arme redoutable contre les ennemis de notre salut.

Faisons maintenant cette réflexion : Jésus-Christ voit dans son Église cet amour si tendre et si vif pour sa Mère; il voit cette confiance si commune, si universelle, si constante; et, bien loin de la réprouver, non seulement il la souffre, mais c'est lui-même qui l'inspire, qui l'anime et qui l'enflamme tous les jours de plus en plus par les grâces continuelles, spirituelles et temporelles, qu'il accorde à ceux qui recourent à cette divine Mère. Il a rempli le monde de miracles par son intercession; c'est là son témoignage, c'est là sa voix, propre à lui seul; il l'a fait entendre cette voix, en faveur de sa Mère, dans toutes les parties de la terre. Qu'on parcoure tous les siècles depuis la naissance du christianisme; qu'on parcoure tous les lieux, tous les royaumes, toutes les provinces, toutes les villes où il y a eu, et où il y a des chrétiens : quel climat, ou si reculé, ou si sauvage, trouvera-t-on

qui ne soit marqué par quelque bienfait, par quelque miracle obtenu par l'invocation de Marie? En est-il un où il ne se trouve quelque église dédiée à Notre-Dame, fameuse par les miracles et les prodiges qui s'y sont opérés en faveur de ceux qui ont invoqué son nom? Que de malades guéris, que de possédés délivrés, que de morts ressuscités, que de tempêtes calmées, que de naufrages évités, que d'incendies éteints, que de pestes extirpées, que de victoires remportées, que de guerres assoupies, que de malheurs et de calamités détournés, que de fléaux de la justice divine arrêtés, que de pécheurs convertis, que de grâces spirituelles accordées à l'intercession de Marie! Les tableaux et les autres offrandes, dont la reconnaissance des peuples a rempli ces sanctuaires, sont de fidèles témoins des effets merveilleux de cette protection toute puissante. Il y a dix-huit siècles que Jésus-Christ ne cesse de faire des miracles, dans toutes les contrées de la terre, en faveur de ceux qui invoquent sa Mère, pour persuader à tous, par une voie si efficace, le plaisir qu'il a de la voir honorée, et de lui faire part de l'amour et de la confiance des peuples; il a fait quelque chose encore de plus intéressant pour nous, et de plus capable d'exciter notre confiance : il a attaché à la dévotion de Marie, à l'amour et à la confiance qu'on a pour elle, une marque de prédestination des plus certaines; il paraît même y avoir attaché le don précieux de la foi, ou, pour mieux dire, il a inséparablement attaché au don de la foi la dévotion à sa Mère. Car c'est une remarque constamment vraie, que partout où la dévotion à Marie se conserve, la foi se conserve, et partout où la foi périt, la dévotion à Marie y périt en même temps.

VII

Il nous reste à toucher un dernier trait de cette merveilleuse union entre Jésus et Marie, dans les honneurs qu'ils reçoivent tous deux de l'Église, principalement dans les fêtes qu'elle célèbre à leur honneur; nous finirons par ce trait, qui va nous conduire immédiatement à la conclusion que nous cherchons.

Remarquez donc qu'il n'y a point de fête établie, dans l'Église,

à l'honneur de Jésus qu'on n'en trouve une semblable établie à l'honneur de Marie. La preuve en est aisée : observez, en premier lieu, que, comme l'Église solennise, par des fêtes particulières, tous les mystères du Fils, depuis son incarnation jusqu'à son ascension, elle solennise de même tous les mystères de la Mère, depuis sa conception jusqu'à son assomption.

Observez, en second lieu, qu'on ne voit s'établir aucune fête, aucune dévotion, aucune pratique nouvelle à la gloire de Jésus-Christ, que le même esprit qui l'a enseignée à l'Église n'en inspire d'abord une toute semblable à la gloire de Marie. Les exemples en sont communs : la fête du nom de Jésus, du nom de Marie; des plaies de Jésus, des douleurs de Marie; des grandeurs de Jésus, des grandeurs de Marie; de l'intérieur de Jésus, de l'intérieur de Marie; et ainsi des autres. On peut dire que voilà l'ordre constant et invariable de la providence de Jésus-Christ sur son Église; d'où il est aisé enfin de conclure ce que nous avons prétendu dans ce chapitre : donc la dévotion au Cœur de Marie était une suite naturelle de la dévotion au Cœur de Jésus; donc, la dévotion au Cœur de Jésus une fois établie dans l'Église, la dévotion au Cœur de Marie ne pouvait manquer de s'établir aussi. Voilà la conséquence que nous avions d'abord promise, et qu'on voit suivre, avec évidence, des observations précédentes.

Aussi avons-nous la consolation de voir la chose heureusement accomplie; la fête du Cœur de Marie se trouve déjà établie en plusieurs endroits avec celle du Cœur de Jésus; et il est très remarquable que Notre-Seigneur a tellement disposé les choses, dès le commencement, que la première église dédiée au Cœur de Jésus (c'est celle du séminaire de Coutances, en Normandie) fut consacrée en même temps, et conjointement, au Cœur de Marie. On célébra dans ledit séminaire, en 1688, une fête solennelle, avec octave, en l'honneur de ces sacrés Cœurs; et, dès ce temps-là, on établit une confrérie sous ce titre des Cœurs de Jésus et de Marie, que le pape Clément X avait honorée d'un bref d'indulgences dès le 4 octobre 1674, la cinquième année de son pontificat.

Clément IX avait déjà accordé, le 8 avril 1668, une grâce semblable, en l'honneur du Cœur de Marie, à l'abbaye royale de Saint-Césaire, à Arles, où l'on célèbre, chaque année, la fête de ce Sacré Cœur, le troisième dimanche après la pentecôte.

A Dijon, dès l'an 1654, la maison du Refuge fut dédiée au sacré Cœur de Marie. Le vicaire-général du diocèse, dans la permission qu'il donne d'imprimer l'office de ce Sacré Cœur, parle ainsi : « Vu par nous, vicaire-général... les offices de la solennité du très saint Cœur de la bienheureuse Vierge, qui se célèbre le 8 février, et de la fête du très saint nom de Marie; vu aussi les attestations et permissions de plusieurs de nosseigneurs les évêques sur l'usage et célébration des susdits offices dans leurs diocèses, désirant de contribuer de tout notre pouvoir à l'augmentation de la gloire de cette même Vierge, dans laquelle il n'y a rien qui ne soit grand et admirable, nous avons procuré qu'ils soient imprimés, pour tâcher de répandre cette dévotion comme un baume sacré dans le cœur des fidèles, exhortant un chacun de s'en servir et d'en célébrer la mémoire, pour rendre l'honneur et la louange qui sont dus à deux choses si sacrées et si vénérables, comme sont le Cœur très divin et le nom très béni de la digne Mère de Dieu. — Donné à Dijon le 12 avril 1654. Signé : *Gontier*, vicaire-général. »

A Paris, la fête et l'office du Cœur de Marie se célèbre, de l'autorité des seigneurs archevêques, et d'un légat *a latere* du Saint-Siège[1], dans l'abbaye de Montmartre, et dans le monastère des dames du Saint-Sacrement, avec toutes les solennités des plus grandes fêtes.

L'ordre de saint Benoît, qui, depuis longues années, célèbre l'office du Cœur de Jésus, comme nous l'avons remarqué plus haut, a célébré, en même temps, l'office du Cœur de Marie, double de deuxième classe. L'un et l'autre se trouvent dans l'*Addition au bréviaire bénédictin*, imprimé à Paris.

Les Frères mineurs de la grande province de France, en 1668, obtinrent permission du légat du pape de célébrer l'office du

(1) Voyez le cérémonial de ladite abbaye.

Cœur de Marie, comme on le voit dans leurs offices propres.

Enfin on a les approbations authentiques de seize, tant archevêques qu'évêques de France, qui, dès l'année 1648 et suivantes, ont autorisé la dévotion au sacré Cœur de Marie.

Mais il faut avouer que, depuis l'établissement de la dévotion au sacré Cœur de Jésus, les progrès de la dévotion au Cœur de Marie ont été bien plus considérables; car elle s'est répandue, avec celle du Cœur de Jésus, dans la plupart des provinces du monde chrétien, comme il sera aisé de le remarquer dans le catalogue des confréries qui en a été publié.

VIII

Que si on cherche maintenant des raisons qui persuadent la solidité, l'utilité, la sainteté, la douceur de la dévotion au Cœur de Marie, nous n'en apporterons pas d'autres que celles que nous avons employées en parlant du Cœur de Jésus : car on peut et on doit faire sur le Cœur de Marie les mêmes considérations que nous avons faites sur le Cœur de Jésus, puisqu'il n'y eut jamais de cœur qui fut plus semblable à celui de Jésus-Christ, et qu'après le Cœur de Jésus il n'y en eut jamais de si digne de notre admiration, de notre culte, de notre amour, que le Cœur de Marie. On doit donc appliquer, avec une juste proportion, à ce Cœur sacré tout ce que nous avons dit de l'excellence du Cœur de Jésus, au livre II, chap. 1.

En effet, on peut considérer le Cœur de Marie en deux manières, comme nous avons considéré le Cœur de Jésus : ou en lui-même, par rapport à sa propre excellence; ou par rapport aux hommes.

Si vous le considérez en lui-même, son excellence se prend :

1° De ce que ce Cœur sacré est ce qu'il y a de plus noble dans le corps de la Mère de Dieu, corps le plus saint qui soit dans le monde, lequel, participant à la dignité de la personne, devient par là d'une dignité comme infinie.

2° De ce qu'il est le principe de la vie de la Mère d'un Dieu;

c'est-à-dire de la plus noble, de la plus belle, de la plus divine de toutes les vies, après celle de l'Homme-Dieu.

3° De ce qu'il est le principe du sang dont a été formé le corps de Jésus-Christ, et qui a été uni à la divinité.

4° De ce que c'est l'organe le plus noble de l'âme la plus grande et la plus sainte qui fut jamais, dans ses opérations sensibles les plus admirables, telles que sont celles de sa volonté.

5° De ce qu'il est l'instrument principal de la gloire que Dieu reçoit des affections sensibles de la sainte Vierge, et singulièrement de son amour, dont un seul acte est plus agréable à Dieu que tout ce qui part du reste des créatures.

6° De ce qu'il est le sanctuaire par excellence du Saint-Esprit, sanctifié d'une manière extraordinaire par les opérations de ce divin Esprit, et par l'infusion de ses grâces et de ses dons les plus excellents.

Il est évident, par tous ces endroits, qu'il n'est rien parmi les choses corporelles, ni dans le ciel ni sur la terre, après le Cœur de Jésus, de comparable en excellence au Cœur de Marie; rien de plus saint, rien de plus précieux, rien de plus noble, rien de plus grand, rien de plus aimable, rien de plus agréable à Dieu.

Si on vient ensuite à considérer ce Cœur admirable par rapport aux hommes, à qui on le présente pour objet de leur dévotion, où trouvera-t-on jamais un objet plus aimable, plus tendre, plus touchant que ce Cœur virginal? puisque c'est le Cœur de notre divine maîtresse, de notre bonne mère, de notre avocate, de notre consolation, de notre refuge; la source et le siège de la charité, de la compassion, de la miséricorde, de la tendresse de la sainte Vierge pour nous; le centre des douleurs immenses que cette divine Mère a souffertes à l'occasion de notre rédemption; enfin le modèle sur lequel nous devons former nos cœurs, modèle d'humilité, de pureté, de douceur, de charité, d'amour et de toutes les autres vertus.

Si ces motifs ne rendent pas ce Cœur sacré aimable aux hommes et digne de leur plus tendre dévotion, c'est qu'on n'y réfléchit pas ou qu'on a le cœur bien insensible.

IX

Nous finirons cet article par les paroles d'un des plus célèbres missionnaires de Normandie, insigne dévot du sacré Cœur de Marie, le Père Jean Eudes. Ce saint homme, dans un écrit sur l'excellence de ce sacré Cœur, qu'il imprima à Coutances en 1688, termine ainsi son instruction : « Donc quand nous honorons le Cœur sacré de la Mère de Dieu, nous honorons le Cœur le plus admirable après celui de son Fils, le plus parfait, le plus aimé de Dieu, le plus orné de toutes les vertus, le plus rempli de grâces et d'amour de tous les cœurs; le Cœur le plus tendre pour les pauvres pécheurs, le plus doux, le plus compatissant, le plus miséricordieux, le plus charitable, le plus bienfaisant, le plus aimable; enfin l'objet, après Jésus, le plus charmant du ciel et de la terre. C'est donc avec grande raison que nous devons faire de ce sacré Cœur le plus tendre objet de nos dévotions, et lui rendre tout le culte et tout le respect que son excellence particulière et les biens que nous avons reçus de lui exigent de notre reconnaissance et de notre amour. »

Toutes les fêtes qu'on célébrait dans l'ancien, et qu'on célèbre dans le nouveau Testament, ont été établies pour honorer quelque bienfait reçu de Dieu.

Quelle fête doit-on donc célébrer du sacré Cœur de Notre-Dame, d'où toutes les grâces que Jésus-Christ a faites et fera jamais aux hommes ont tiré leur origine?

Si l'Église célèbre une fête à l'honneur des liens de saint Pierre; si elle célèbre les fêtes d'une seule action de quelques saints, comme de la conversion de saint Paul, du supplice de saint Jean devant la porte latine; avec combien plus de raison doit-on célébrer la fête du sacré Cœur de Notre-Dame, qui a été la source d'une infinité d'actions si sublimes et si héroïques; d'un Cœur qui a été transpercé du glaive de douleur, qui a été le tabernacle du Saint des Saints, et qui, par le présent qu'il a fait aux hommes d'un Sauveur, en consentant au mystère de l'incarnation, a été le principe de toute la sainteté du ciel et de la terre?

Il ne faut donc pas s'étonner si cette dévotion a trouvé tant d'accès chez les personnes de grande piété, et spécialement dans nos deux dernières, très grandes, très pieuses et très vertueuses reines, Anne d'Autriche, la très digne mère du roi [Louis XIV], et Marie-Thérèse d'Autriche, sa fidèle épouse, lesquelles ne manquaient point, de leur vivant, lorsqu'elles étaient à Paris, de venir tous les ans, en l'église des religieuses du Saint-Sacrement, assister à la solennité que ces saintes filles ont coutume de faire à la fête de ce sacré Cœur. D'ailleurs cette fête est autorisée par plusieurs souverains pontifes, par quantité de cardinaux, et spécialement par Mgr le cardinal de Vendôme, légat *a latere*, par plusieurs des plus illustres archevêques et évêques de France, au nombre de plus de trente, et entre autres par Mgr François de Harlay, archevêque de Paris; archevêques et évêques qui tous ont permis d'en célébrer la fête et d'en faire l'office dans leurs diocèses[1]. »

Enfin on peut confirmer ce que nous avons dit jusqu'ici du Cœur de Marie, par des révélations divines et par l'exemple des saints. Dans les *Révélations* de sainte Mechtilde, dont nous avons parlé plus haut, on lit, au chapitre 65 du livre I, qu'il fut accordé à cette sainte d'honorer et de saluer le Cœur de la sainte Vierge pour sept motifs particuliers :

1° A cause des désirs enflammés qu'il a conçus de la venue de Jésus-Christ.

2° A cause de l'amour dont il a brûlé et de sa profonde humilité.

3° Pour sa tendresse envers l'Enfant Jésus.

4° Pour le soin qu'il a eu de conserver les paroles de Jésus-Christ.

5° Pour ses souffrances à la passion de Jésus-Christ.

(1) Le P. de Galliffet n'a pu constater que l'état existant du culte de la Mère de Dieu à son époque, où n'avaient encore été institués ni les exercices du *Mois de Marie*, ni l'office liturgique des quatre dimanches d'octobre, ni tant d'autres fêtes et dévotions consacrées à son honneur par la piété des générations contemporaines.

6° A raison des prières qu'il a faites et des désirs qu'il a formés pour l'Église.

7° Pour le soin qu'il a dans le ciel de nous rendre la très sainte Trinité favorable.

Dans les *Révélations* de sainte Gertrude (liv. IV, chap. 3), on trouve ce trait touchant le Cœur de Marie. Dans une vision, rapportée en cet endroit, il est dit que l'Enfant Jésus, plein de douceur et de beauté, apparut à la sainte, reposant doucement sur le Cœur de sa divine Mère; « par où il donnait à entendre que comme son humanité était nourrie du lait virginal de sa Mère, ainsi sa divinité prenait son repos et ses complaisances dans ce Cœur très aimable et très innocent. »

Le bienheureux Hermann honorait chaque jour le Cœur de Marie, comme il est remarqué dans sa *Vie*.

La bienheureuse Mère Marguerite de la Visitation, dont nous avons tant de fois fait mention, unissait encore à la dévotion au Cœur de Jésus la dévotion au Cœur de Marie; et c'est d'elle sans doute que le Père de la Colombière l'avait prise, car il unissait aussi ces deux Cœurs ensemble dans sa dévotion, comme il paraît par une aspiration très dévote qu'on trouve dans sa *Retraite*[1].

* * *

Invités par ces exemples, et convaincus par tant de raisons, ne séparons pas dans notre dévotion le Cœur de Marie du Cœur de Jésus; honorons-les, aimons-les tous deux du fond de nos cœurs; dévouons-nous, consacrons-nous tout entiers à ces aimables et divins Cœurs. Allons au Père éternel par le Cœur de Jésus; allons à Jésus par le Cœur de Marie. Rendons à Dieu le Père, par le Cœur de Jésus, ce que nous devons à sa majesté, à sa justice et à sa miséricorde infinie, et par le Cœur de Marie acquittons-nous envers le Fils de ce que nous devons à sa grandeur, à sa clémence, à sa bonté, à ses bienfaits et à son amour. Nous obtiendrons tout du Père par le Cœur du Fils; et nous obtiendrons tout du Fils par le Cœur de la Mère.

(1) Voyez à la page 46 du tome 7 de ses *Œuvres*.

INDEX ALPHABÉTIQUE DES NOMS PROPRES

A

Abel (Henri), 377.
Acquaviva (Claude), 39, 41, 46, 91. — Rodolphe, 85, 178.
Adam (Nicolas), 113.
Afrique (Notre-Dame d'), 164.
Aguilera (Emmanuel), 14, 44, 70, 85, 152, 183, 185, 290, 297.
Akbar, 178.
Alacoque (Bse Marguerite-Marie), 165.
Alavès (Louis de), 188.
Albani (Annibal), 183.
Alberro (Martin), 465.
Albert, 396.
Albert-le-Grand, 238.
Alcaraz (Ferdinand de), 125.
Alciati, 267, 275.
Alegambe, 123.
Alamanni (Côme), 506.
Alexandre II, 162.
Alexandre VII, 130, 153, 352, 411.
Alexandro (Jeanne de), 45.
Alloza (Jean de), 58.
Almeida (Jean d'), 506.
Alvarez (Balthazar), 30, 136, 387.
Alvarez (Manuel-Joseph), 113.
Alvarez (Rodrigue), 72.
Alvarez de Paz (Jacques), 154.
Alvrès (Simon), 459.
Ambohibolema (Sanctuaire de Notre-Dame à), 436.
Ambroise (Saint), 287.
Amherd, 409.
Amico (François), 457.
Amigant et Vives (Jean-Joseph), 28.
Anasco (Pierre de), 89.
Anchieta (Joseph), 59, 103, 401, 506.
Anderledy, 26, 290.
Andrade, 87, 219.
Angelo (Pierre), 507.
Ansaldo (Jean), 506.
Anreitter (Thomas), 392.
Aranzazu (Notre-Dame d'), 4.
Araoz (Antoine), 2.
Ariaga (Joseph de), 91, 223.
Armand, 340.
Arrubal, 121.
Astallis (Jules de), 14.
Astros, 352.
Attiret (Denis), 114.
Auger (Edmond), 293, 420.
Augustin (Saint), 232.
Auriemma, 289.
Ay (Notre-Dame d'), 420.
Ayala y Astorga, 122.
Azat, 405.
Azevedo (B. Ignace de), 175.

B

Bacci, 256.
Bachamer (Christophe), 396.
Bacon, 365.
Bagot, 310, 496.

Bailleul, 367.
Balbinus (Boleslas), 121, 221.
Baldinucci (Antoine), 180, 280, 358.
Balinghen (Antoine), 107.
Ballerini (Antoine), 134.
Barat, 376.
Barelle (Joseph), 314.
Baronius, 136.
Barradas (Sébatien), 68, 231.
Barrère, 485.
Barreto (Nunès), 67, 505.
Barros (André de), 91, 145.
Barry (Paul de), 236.
Bartoli, VIII, 2, 5, 13, 17, 57.
Bartynowski (Maryan de), 324.
Basto (Pierre de), 80, 112.
Bataille, 431.
Batheus (Guillaume), 506.
Batut, 439.
Baudrant (Barthélèmy), 245.
Baunard, 366.
Bausset, 313, 352.
Beauregard (Nicolas de), 154.
Bécan (Martin), 145.
Beccaert (François), 507.
Bellarmin, 109, 120, 158, 358, 506.
Benavides, 3.
Bengy (Anatole de), 434.
Benoît XIV, 38, 118, 120, 134, 169, 280, 281, 352.
Berchmans (S. Jean), VII, 58, 108, 213, 223, 227, 280, 357, 426, 431.
Beretta, 276.
Beringer, 295.
Bernard (Saint), 209, 232, 238.
Bertaut du Coin, 354.
Bertrand (Joseph), 495.
Bérulle, 358.
Beschi (Constant), 398.
Besqueut (André), 495.
Billière, 487.
Binet (Etienne), X, 234, 355.
Bisdomini, 109.
Blanc (Thomas le), 40, 67, 298.
Blanconio (Sylvestre), 41.
Blandi (Antoine), 151.
Bobadilla, 12.
Bobola (B. André), 358, 421.
Boero, 13, 119, 267.
Boislève (Charles), 342.
Bollandus (Jean), 352.
Bonald, 374.
Bonassieux, 418.
Bonici (Bernardin), 44, 454.
Bonnel, 421.
Bonnet (Frédéric), 421.
Bordes (Jean de), 194.
Bordier (Jacques), 294.
Borgia (S. François de), 15, 39, 46, 52, 102, 175, 280, 386.
Borosa, 215.
Borromée (S. Charles), 26, 87, 175, 286, 357.
Borromée (Frédéric), 347.
Boschet (Antoine), 191.
Bossaert, 196.
Bossuet, 141, 280, 352.
Bottero (Hugues), 398.
Boucher, 413.
Boudon (Henri), 311.
Boufflers, 352.
Bouhours, 211, 263, 397.
Bouille, 428.
Bouillerie (La), 370.
Bouix, 433, 480.
Bourbon (Antoine de), 349. — (Henri de), 349.
Bourdaloue, 352.
Bourghesius, VII, 10, 28.
Boym (Paul), 90.
Bratkowski (Etienne), 327.
Brébeuf, 342.
Bretesche (Jean de la), 89.
Breteuil (Charles de), 368.
Breuil de Pontbriand (François du), 306.

Brionès (Jean de), 78, 507.
Britto (B. Jean de), 180, 358.
Brocquardt (Jacques), 401.
Broer, 162.
Brousse, 355.
Budrioli, 134.
Buganza (Gaétan), 272.
Buisson (Régis), 360, 367.
Burgi (François), 113.
Bussy (Louis de), 313.
Busto (Bernardin de), 107.

C

Caballero, 275.
Cabarassio (Sébastien), 290.
Cachupin (François), 30, 104.
Cahour (Arsène), 420.
Caillau (Théodore), 420.
Calatayud, 89.
Calderon, 352.
Calliat (Armand), 449.
Calvi, 258.
Campion (B. Edmond), 179, 293, 358.
Campo (Jean-Sébastien del), 218, 506.
Candeloup, 446.
Canisius, 119, 169, 212, 231, 280, 293, 320, 398, 467.
Canoz, 422, 440.
Cappelli (Ottaviano), 293.
Caraffa (Vincent), 26, 65, 118, 153, 210, 298.
Caraffe (Charles), 358.
Carayon, 199, 305.
Cardaveraz (Augustin), 89.
Cardim (Jean), 65, 506.
Cardinia (Camille), 41.
Carel, 61, 145, 220.
Caro (André), 414.
Carvalho (Simon), 398.
Casanas (Salvador), 330.
Castelli (Antoine), 73.
Castillo (François), 389. — (Jean de), 506.
Cathary, 418.
Cathasul (Gaspar), 88.
Cathelineau (Jacques), 352.
Catherine de Portugal, 176.
Cathio (Arnould), 506.
Caubert (Jean), 434.
Cauchy (Augustin), 280, 363.
Cayron (Pierre-Jean), 358.
Cazenavette, 480.
Cellesi, 40.
Centamori, 285.
Cépari, 55, 109.
Cerruto (Jacques), 506.
Cervos (Frédéric), 500.
Champion, 193.
Chantal (S. Jeanne-Françoise), 234.
Charles IX, 305.
Charles IV, 348.
Charles de Lorraine, 305, 348.
Chartres (Notre-Dame de), 164.
Chaumonot (Pierre), 199, 336, 345, 462.
Chauran, 417.
Chazournes, 314.
Cheverus, 352.
Cienfuegos, 53, 387.
Clair, 3, 11.
Clavel, 421.
Claver (S. Pierre), 102, 216, 358.
Clément VIII, 120, 213, 281, 354, 468.
Clément IX, 118, 352, 523.
Clément X, 67.
Clément XI, 183, 352.
Clément XII, 114.
Clément XIII, 213.
Clerc (Alexis), 434.
Clermont, 352.
Clermont-Tonnerre (Amédée de), 355.

Clermont-Tonnerre, 352.
Clifford, 352.
Clorivière (Joseph de), 91, 248.
Codace (Pierre), 14.
Colin (François), 98, 107.
Colnago (Bernard), 71, 121, 186, 388, 506.
Coloma (Charles), 96.
Colombière (Claude de la), 165, 359, 528.
Condé (Louis de), 280, 349.
Canstanzo (B. Camille), 358.
Conti (Armand de), 349.
Copponeo, 109.
Cordara, 129, 141, 143.
Coret (Jacques), X, 16, 68, 469.
Corneille (Pierre), 308, 352.
Cornelius a Lapide, 239, 424.
Costanzi (Settino), 359.
Coster (François), 82, 293, 322, 333, 360, 426, 506.
Costurer (André), 107.
Coton, 146.
Cotolendy, 496.
Couderc, 160.
Cousin, 172.
Couto (Sébastien de), 112.
Crasset, 289, 302, 350.
Créqui, 352.
Cretoni, 330.
Crevier, 121.
Croiset (Jean), 371.
Cros (Léonard), 445, 479.
Croy, 352.
Croix (François de la), VII.
Curley, 420.
Cybeo (Jean-Marie), 443.
Czerniewicz, 41.

D

Dablon (Claude), 199.
Daniel (Jean), 404.
Damianus (Dominique), 36.
Daniel (Jean), 404.
Darbyshire (Thomas), 41.
Darde (Jean), 74.
Darrieutort (Jean-Baptiste), 413.
Dauphin, 417.
Delgado (Pierre), 458.
Delplace, 112, 292, 334.
Delvigne (Jean), 127.
Denis l'Aréopagite (Saint), 232.
Denis, 54.
Descartes, 352.
Desgenettes, 280, 352.
Despuits (Jean-Baptiste), 360.
Didiot, 67.
Dionisi (Annibal), 259.
Dominique (Saint), 193.
Dominique, 14.
Doré (Pierre), 271.
Doyotte, 320, 322, 347, 348.
Druillet, 376.
Druillettes (Gabriel), 209.
Duboé, 485, 486.
Dubosc de Pesquidoux, 111.
Dubourg, 352.
Ducis, 418.
Ducoudray (Léon), 434.
Duhr (Bernard), 378.
Dumoulin-Borie, 370.
Duplessis (Jean), 367.
Dupuch, 353.
Durey de Noinville, 355.

E

Eckersdorff (Jean de), 221, 227.
Eléonore, 371.
Elfinstonio (Guillaume), 507.
Eliçagaray, 352.
Elvang (Notre-Dame d'), 392.
Emery (Nicolas), 352, 367.
Emmanuel de Savoie, 349.
Enzinas (François de), 506.

Escobar (Marine de), 30.
Esparza, 130.
Estrée, 352.
Eudes (Jean), 206, 227, 280, 358, 526.
Eyro (Jean d'), 57.

F

Faber (Jean), 219.
Fajardo (Pedro), 334.
Falconieri, 252.
Falloux (François), 91, 462.
Farina (Jean la), 456.
Farnèse (cardinal Alexandre), 15.
Farnèse (Alexandre), 189.
Favre (François), 304.
Fazio (Jules), 85.
Félix, 421.
Fénelon, 351.
Ferdinand II, 145, 350.
Ferdinand III, 125, 265, 280, 351.
Ferdinand de Bavière, 350.
Ferdinand de Lorraine, 305.
Fermanel, 311.
Fernandès (Emmannel), 460.
Fernandès (François), 81.
Fernandez (Jean), 73.
Ferreira (Paul), 460.
Ferrusola, 102.
Fèvre, 310.
Feyerstein, 183.
Fidèle de Sigmaringen (Saint), 358.
Filipazzi (Antoine), 296.
Filo (Stanislas-Marie), 454.
Finetti (Celse), 456.
Fita, 9, 28.
Fiter (Louis), 329.
Fizeau (Louis), 367.
Fléchier, 352.
Florentia (Jérôme de), 129, 506.
Fonte (Jean-Paul de), 506.
Forbes (James), 221.
Forbin-Janson (Charles-Auguste de), 368.
Fortis (Louis), 276.
Fouqueray (Henri), 314.
Fourier (S. Pierre), 358.
Fourvière (Notre-Dame de), 420.
Foy (Notre-Dame de), 427.
Frain de la Villegontier (Charles), 367.
Franco, 72.
François II, 348.
François de Paule (Saint), 456.
Frank (Mathias), 148.
Frazzetta, 32.
Fuentès (Michel de), 463.

G

Gad (Louis de), 247.
Gaetano (Alphonse), 71. — (François), 507.
Galliffet, 241, 508.
Galuzzi (François-Marie), 114.
Gans (Jean), 125.
Garcia (François), 12, 21, 27, 101, 170, 210. — (Ignace), 113. — (Sébastien), 507.
Garnier (Charles), 113, 359.
Garnier (Jean), 89.
Garrido (Ferdinand), 466.
Genoude, 352.
Gerbet, 370.
Gertrude (Sainte), 528.
Gille (Pierre), 125.
Giobbi, 273.
Gissey (Odo de), 417.
Gloriot (Joseph), 422.
Goès (Benoît), 79.
Goès (Louis de), 458.
Goldie, 97.
Gombaud-Rasac, 355.
Gomez de Cervantès, 111.

Gonçalvès (Louis), 4, 35.
Gondret (Louis), 360.
Gontery (Jean), 146.
Gonzague (S. Louis de), 54, 87, 292. 357, 387, 423.
Gonzalvès (Raphaël), 330.
Gonzalvès (Jérôme), 457.
Gorczin (Laurent), 465.
Gosselet (Pierre), 335.
Gossin (Jules), 374.
Grammont, 352.
Grandmaison, 375.
Grasset, 421.
Grau, 29.
Graveiro (Louis), 461.
Gravita, 357.
Grégoire XIII, 281, 322, 325.
Grégoire XV, 110, 281.
Gretser, 352.
Grignion de Montfort (Bienheureux), 66, 280, 358.
Groeninghe, X.
Gromadzki, 162.
Guardi, 273.
Guéranger, 235.
Guérin, 441.
Guerra (Alphonse), 465.
Guesnier, 336.
Guilhermy (Elesban de), 60.
Guillaume III, 349.
Guillois (Constant), 491.
Guillois, 267.
Gunpperberg (Guillaume), 145, 148, 390, 396.
Gury, 419.
Gusman (Alexandre de), X, 41, 505.
Guttierez (Martin), 43, 136, 142, 464.
Guyon, 417.
Guyot, 436.

H

Hal (Notre-Dame de), 426.
Hamon, 420.
Haranguiers de Quincerot (Auguste), 368.
Haguays (Nicolas), 74.
Hefelin (Jean), 392.
Hélyot, 306.
Henri III, 305.
Henri IV, 146.
Hermann (Bienheureux), 264, 528.
Hernandez (François), 78.
Hieronymo (S. François de), 102, 180, 280, 357.
Holland (Thomas), 359.
Holubowicz, 162.
Hooghvorst, 195.
Hortolano (François), 507.
Hossius (Stanislas), 136.
Hoyos (Bernard de), 244.
Hrynkiewicz (André), 156.
Hubin, 448.
Huby (Vincent), 192.
Hurtado (Jacques), 507.

I

Innocent X, 310, 403, 496.
Innocent XI, 352, 405.
Innocent XII, 352.
Innocent XIII, 412.
Irrisarri (Firmin de), 58.

J

Jacolet (François-Xavier), 258.
Jacquinot (Barthélemy), 190.
Janssens, 196.
Jaricot (Pauline-Marie), 75.
Jean IV, 112, 332.
Jean d'Autriche, 352.
Jean d'Avila (Bienheureux), 136.
Jean-Baptiste, 83.
Jean-Rodolphe, 393.
Jeningen (Philippe), 394.

Jennesseaux, 356.
Jérôme de Palerme, 32.
Jogues (Isaac), 311, 359.
Joinville (Prince de), 348.
Joliet, 115.
Joly (Bénigne), 358.
Joly (Etienne), 306.
Joreto (Laurent), 112.
Joseph-Clément (Prince-archevêque), 349.
Jourdan, 480, 486.
Jouvency, 291.
Juan (Don), 352.
Juchereau, 208.
Jules III, 119.
Julien (Michel), 98.

K

Kenrick, 271.
Kircher (Athanase), 147, 410.
Klauber, 503.
Kostka (S. Stanislas), 57, 85, 158, 213, 223, 357, 423, 467.
Kreuser, 256.
Kroess (Louis), 499.
Krumlow (Sanctuaire de Notre-Dame à), 410.
Kuntgen, 404.

L

Laborde, 155.
Laboucarie, 435.
Lacci (François), 455.
Lacordaire, 368, 370.
Lacretelle (Charles), 375.
Lacroix (François de), 506.
Ladislas IV, 325, 349.
Ladislas-Sigismond, 325.
Laënnec, 280, 366.
Lahaille, 484.
Lainez (Jacques), 12, 13, 27, 39, 119, 157.
Lallemant (Louis), 453.
Lalomia (François), 258, 268.
Lambert de la Motte, 496.
Lambertini, 351.
Lambruschini, 352.
La Mennais, 359.
Lancicius (Nicolas), VIII, 28, 45, 53, 121, 161, 456.
Langénieux, 445, 481.
Lanuza (Louis), 183, 358, 454.
Lanzi (Louis), 245.
Lapa (Sanctuaire de Notre-Dame à), 81.
Lasserre (Henri), 480.
Laubrussel, 348.
Launay (Adrien), 310, 494.
Laurence, 479.
Laurentie, 352.
Lauretani (Jean-Thomas), 76.
Lauretano (Michel), 506.
Lauzon (Charles), 335.
Laval, 335.
Laverman (Jean), 507.
Ledesma (Jacques), 82.
Ledochowski, 162.
Le Fèvre, 12, 13, 68, 90.
Le Gonidec, 190.
Legris-Duval, 369, 373.
Leibnitz, 147.
Lellis (S. Camille de), 178, 273, 357.
Lenglois, 352.
Lenkiewicz (Gabriel), 41.
Léon XIII, 15, 60, 196, 281, 283, 352, 371, 445, 481.
Léonard de Port-Maurice (Saint), 26, 357.
Leonius (Jean), 290, 303, 499.
Léopold d'Autriche, 352, 411.
Léopold de Lorraine, 348.
Lessius (Léonard), 356, 426.
Lestonnac (Bᵉ Jeanne de), 194.
Letierce, 243, 247, 294, 298.
Leyte (Antoine), 124.

***

Leyva (Pierre), 303.
Lhuillier, 376.
Lidelle (Claude de), 307.
Liguori (S. Alphonse de), 26, 272, 285, 357.
Linders (Cornélie), 442.
Lima (Notre-Dame de), 389.
Lipse (Juste), 265, 352, 356, 423, 426.
Lisio (Antoine), 86.
Lombard (Pierre), 152.
Lopès (Crispin), 506.
Lopès (François), 461.
Lopès (Jean), 124.
Lorette (Maison de), 54, 74, 77, 384.
Lorin (Jean), 123.
Louis IX, 420.
Louis XIII, 310.
Louis de Blois, 26.
Louis de Grenade, 26.
Louise de France, 271.
Lourdes (Notre-Dame de), 95, 164, 432, 437, 479.
Loyola (S. Ignace de), 1, 25, 29, 36, 99, 193, 195, 210, 240, 383, 386, 423.
Ludewig (Charles), 378.
Ludovizio, 10.
Lugo (Jean de), 109, 506.
Luther, 159.
Luxembourg (Notre-Dame de), 401.
Luynes, 352.
Lyrée (Adrien), 27, 28.

M

Marc-Carthy, 370.
Macchi, 352.
Machado, 80.
Maciejowski (Bernard), 213, 418.
Maggio (Vincent), 85.
Maggio, X, 473.
Maillard (Pierre), 193.
Malavolta (Prosper), 500.
Maldonat, 121, 293.
Malou, 113, 131, 134.
Manare (Olivier), 384.
Mancinelli, 40.
Manconi (André), 219, 506.
Manganotti (Angelo), 256, 259.
Manille (Sanctuaire de Notre-Dame à), 414.
Mannarra (Roch), 455.
Maréchal (Antoine), 185.
Marie de l'Incarnation, 528.
Marimon (Jean), 98, 106.
Marguerite-Marie (Bienheureuse), 528.
Marquès (François), 69.
Marquette (Jacques), 115.
Marracci, 134.
Martinez (Antoine), 219.
Martins (Jacques), 507.
Mascarenhas (Pedro de), 170.
Mastrilli (François), 302, 359.
Matheo (Joseph), 507.
Mathieu (Claude), 40.
Mathieu (François-Désiré), 492.
Mathieu, 352, 376.
Maunoir (Julien), 190, 280, 358.
Maximilien de Bavière, 350.
Maynard, 256.
Mazenod, 370.
Mazzolari (Joseph-Marie), 266, 412.
Méaco (Notre-Dame de), 172.
Mecatti, 443.
Mechtilde (Sainte), 166, 236, 527.
Médaille, 417.
Medina (Louis de), 71, 150.
Meglia, 445.
Melchiorri (Joseph), 457.
Memmi (Jean-Baptiste), 114.
Mencinski (Albert), 69.
Mendès (Alphonse), 506.
Mercurian (Everard), 40, 41.
Mermillod, 280, 446.

Messina (Louis), 456.
Meurisse, 438.
Meurs, 311.
Michelet, 375.
Mignard, 29.
Milochau, 175.
Miona (Emmanuel), 460.
Miranda (Alphonse de), 91.
Mloczki (Jacques), 465.
Mojo (Pierre), 457.
Moniz (Antoine), 83.
Montaigu (Notre-Dame de), 423.
Montlosier, 374.
Montmartre (Notre-Dame de), 11, 523.
Montserrat (Notre-Dame de), 5, 7, 83.
Montalto (Michel), 88.
Montalto, 303.
Montalvo (Jean de), 218.
Montmorency (Eugène de), 352, 369.
Montmorency (François de), 311.
Montmorency (Florent de), VII. — (Mathieu de), 352.
Montmorency-Laval, 368.
Montpellier, 439.
Mont-Roland (Notre-Dame du), 422.
Morawski, 327.
Moreno (François), 507.
Morey (Antoine), 466.
Morlhon, 418.
Moroni, 268.
Mulet (François), 100.
Muratori (Louis-Antoine), 113.
Muzzarelli (Alphonse), 245, 274.

N

Nadasi (Giovanni), X, 84, 258, 455.
Nampon, 418.
Napoléon, 360, 369, 419.
Narbone, 271.
Nassau (Jean de), 427.
Natal (Antoine), 44.
Nateri (Marie), 17.
Navarro (B. Paul), 160.
Neri (S. Philippe de), 46, 255.
Neunheuser, 407.
Newman, 34.
Nicquet (Honoré), 238.
Nieremberg (Jean-Eusèbe), VIII, 1, 25, 28, 35, 40, 43, 51, 78, 89, 91, 95, 100, 119, 130, 135, 141, 154, 156, 212, 216, 219, 232, 384, 453, 506.
Nikel (Goswin), 390.
Nilles, 241.
Nithardi (Jean), 506.
Noailles (Alexis de), 369.
Nobrega (Michel de), 60, 401.
Nolarci, 3, 27, 28.
Notre-Dame d'Ajuda, 400.
» d'Andrié, 66.
» du Bon-Conseil, 56.
» des Champs, 11.
» de la Chapelle, 427.
» de Charité, 192.
» du Chêne, 181.
» de la Crypte, 14.
» de l'Échelle, 68.
» des Ermites, 398.
» de Grâce, 9. — *da Luz*, 65.
» de *la Guia*, 7, 8.
» de la Mentorella, 411.
» du Mont, 397.
» des Novices, 162.
» *del Pilar*, 73.
» *del Populo*, 219.
» des Saints-Fonts, 144.
» du Salut, 8.
» de Sengôl, 413.
» de *la Seo*, 5, 8.
» *della Strada*, 13, 70.
» *della Storta*, 12.
» de la Victoire, 80.

Noüe (Anne de), 117.
Nunez de Guzman (Jean), 90.
Nursino (Bernardin), 178.

O

Oachon (Jacques), 347.
Odescalchi, 3, 117.
Oetting (Notre-Dame de), 398.
Ogilvie (Jean), 221.
Olaz (Notre-Dame de), 3.
Olier (Jacques), 358.
Oliva (Jean-Paul), 118, 390.
Olivaint (Pierre), 196, 434.
Olivier (Bernard), 424.
O' Mahony, 355.
Oostacker (Sanctuaire de Notre-Dame à), 432.
Orlandini, 12.
Osorius (Jean), 229.
Osius, 119.
Ouendraca (Marie), 200.
Oultreman, 44, 82, 156, 173.
Ovalle (Alphonse de), 84.
Ovalle, 101.
Ovando (Alphonse), 507.
Oviedo (André), 85, 460, 506.

P

Pachonk (Jacques), 341.
Padial (Emmanuel), 464.
Pallavicini, 120.
Pallu, 496.
Parocchi, 273.
Pascual (Ines), 210.
Pasmanera, 506.
Passaglia, 135.
Passoke (Laurent), 209.
Pasi (Dominique), 441.
Patrizzi, 196.
Paul III, 7, 120.
Paul V, 96, 110, 120, 141, 186, 323.
Pavone (François), 295.
Pazuengos (Bernard), 114.
Pelletier (Jean), 193.
Pelletier, 303.
Perdreau (Joseph), 360.
Perger (Luc), 409.
Pergmayr (Joseph), 394.
Périod (Auguste), 360.
Perrin (Pierre), 75.
Perrone (Jean), 134.
Petit (Joseph), 46.
Petit, 196.
Petris (François de), 91.
Peydessus, 480.
Peyron (Edouard), 419.
Philippe II, 176.
Philippe III, 110, 119, 128.
Philippe IV, 119, 130.
Philippe-Frédéric, 126.
Pie IV, 126.
Pie V, 107, 136, 157, 175.
Pie VII, 274, 277, 326, 360, 412, 418.
Pie IX, 108, 116, 172, 352, 447, 480.
Pie (Rodolphe), 384.
Pie, 446.
Pignatelli (Marie-Joseph), 359.
Pimentel (François), 459.
Pimienta (Nicolas), 90.
Pimodan, 280.
Pinamonti (Jean-Pierre), 241.
Pineda (Jean), 112.
Pineiro (Manuel), 8.
Pinto (André), 101.
Pinto Ramirez (André), 30.
Pirès (François), 400.
Pizzicaria, 196.
Platus (Jérôme), 21.
Polanco, 27, 500.
Polizi (Thomas), 44.
Poiré (François), 235.
Poncet, 204, 335.
Ponceot (Claude), 462.

Pont (Louis du), 30, 103, 136, 388, 464.
Popoli, 347.
Potot (Dieudonné), 407.
Pouget (Firmin), 137, 401.
Pozzi, 284.
Prato (Alphonse), 111.
Probst (Udal), 503.
Prun, 408.
Pruvost, 409.
Pucci, 29.
Puell (Louis), 87.
Puy (Notre-Dame du), 417.

Q

Quen, 335.

R

Raczynski, 162.
Raiato (François), 302, 454.
Ramière (Henri), 164, 246, 419.
Ratisbonne (Sanctuaire de Notre-Dame à), 395.
Ratkaï (Nicolas), 108.
Ravignan, 280, 364, 418, 421.
Raymondi (Vincent), 70.
Realino (B. Bernardin), 58, 103, 161, 280, 358.
Récamier, 280, 352.
Régis (S. François), 280, 417, 467.
Regnier (François), 360.
Régnier Stratz, 76.
Rhem (Jacques), 293, 323, 507.
Reuser, 441.
Retz, 370.
Rho (Jean), 29, 144, 291.
Rhodes (Alexandre de), 69, 310, 494.
Ribadeneira, 2, 3, 4, 6, 10, 14, 119.
Ricard, 255.
Ricci (Laurent), 166.
Ricci (Mathieu), 91.
Ridolfini (Antoine), 456.
Rieira (Raphaël), 384.
Riela (Jacob), 291.
Robin, 172.
Roca, 107.
Roccafortia (Anne-Marie), 183.
Rochefoucauld (Olivier de la), 352.
Rochefoucault, 358.
Rochemonteix, 495.
Rodrigùes (Barthélemy), 459.
Rodriguez (S. Alphonse), 46, 96, 104, 214, 223, 280, 358.
Rodriguez (Alphonse), 142.
Rodriguez (Eléonore), 112.
Rodriguez (Simon), 83.
Roehampton (Notre-Dame de), 439.
Rogel (Jean), 506.
Roger, 354, 370.
Rohan, 370, 376.
Roig y Ialpi, 8.
Rojo (Ignace de), 121.
Ronsin, 370, 373.
Roothaan, 166, 249, 421.
Rose-Hill (Notre-Dame de), 437.
Rossi (S. Jean-Baptiste de), 280, 357.
Rossi, 208.
Rossignol de Vallouise, 102.
Rota (Antoine), 329.
Rothenflue, 322.
Roussy, 374.
Roux, 447.
Roy, 247.
Rubens, 280, 352.

S

Sa (Emmanuel de), 157.
Sacchini, 39, 76, 82, 291, 293, 295, 371, 499.
Sailli (Thomas), 189.
Saint-Cyr (Louis), 76.

Saint-Dominique (Martin de), 216.
Saint-Jacques (Adolphe), 460.
Saint-Jean (Laurent de), 28.
Saint-Jure (Jean-Baptiste), 234.
Saint-Michel, 285.
Saint-Victor (Jacques de), 56.
Sainte-Foi (Paul de), 171.
Sainte-Marie (Gabriel de), 430.
Sainte Geneviève (Nicolas de), 342.
Saint-Jacques de Compostelle, 83.
Saint-Laurent *in Damaso*, 7.
Saint-Paul-hors-les-Murs, 13.
Sainte-Marie-Majeure, 13, 158, 223.
Solano (S. François), 367.
Salazar (Gaspard de), XII. — (Jacques), 507.
Sales (S. François de), 26, 165, 280, 286, 304, 357.
Salez (Jacques), 359.
Salignac-Fénelon (Jean-Baptiste de), 306.
Salle (S. Jean-Baptiste de la), 115.
Saller (Jean), 70.
Salmeron (Alphonse), 58, 120, 158, 223.
Salumbrino (Augustin), 86, 507.
Sambasile (Antoine-Marie), 187.
Sambucy, 255.
Sanchez (Thomas), 144. — (Barthélemy), 507.
Sangenot (Jean), 463.
Sanguinetti, 285.
Saura (Jacques), 106, 506.
Savary des Brulons (Charles), 367.
Scamacca (Remigia), 454.
Scarisbrick (Edouard), 293.
Schiaffino, 284,
Schinosi, 45.
Schrader, 135.
Scouville (Philippe de), 408.
Sébastien (Jean), 506.
Sécail (François), 445.
Seghers, 29.
Segneri, 352.
Séguier, 352.
Séguier (Maximilien), 362.
Séguin, 398, 467.
Sempé, 479, 482.
Sennectère (Antoine de), 415.
Serpuli, 285.
Sibour, 352.
Sicca (Aloisius), 344.
Schmude, 378.
Sigismond III, 325, 348.
Silveira (Gonsalve), 173.
Sin (Mathieu), 344.
Sito (Thomas de), 506.
Sixte V, 281, 295.
Skarga (Pierre), 156.
Sparacino (François), 151, 183.
Spinelli (Pierre-Antoine), X, 22, 59, 160, 293, 506.
Sommervogel (Carlos), 163, 377.
Sommyèvre (Guillaume de), 91.
Sondouskon (Joseph), 347.
Soubirous (Bernadette), 448, 479.
Sourie (Jacques), 176.
Stanislas de Lorraine, 272.
Stillington (Thomas), 70.
Strada (François), 90.
Studer, 196.
Suarez (François), 69, 120, 136, 141, 229.
Suarez (Jean), 142, 464.
Suau (Pierre), 178.
Suffren, 236.
Suso (Henri), 256.

T

Taieron (Louis), 347.
Tanner, 30.
Tasse (Le), 351.
Teillard (Alexandre), 504.
Termanini, 258.
Terrien (Jacques), 248.

Tesseyre (Paul-Emile), 367.
Texeda (Jean de), 53.
Thang (Stanislas), 344.
Thérèse (Sainte), XII, 44, 46.
Tilly, 350, 352.
Tirou-Kâvel-Oûr (Notre-Dame de), 398.
Tolfa Orsini (Vittoria), 292.
Tolet, 111, 158, 506.
Tornamira, 185.
Torrès (François de), 136.
Torrès (Jacques de), 389.
Tracy, 335.
Tribaldo (Jean), 80.
Trichinopoly (Sanctuaire de Notre-Dame à), 436.
Trinkel, 125.
Truchsès (Othon), 292.
Turenne, 352.
Turgeon, 336.
Tyrie (Jacques), 41.
Tyrowski (Martin), 415.

U

Urbain VIII, 120, 352.

V

Valentia (Grégoire de), 143.
Valle (Jean del), 188.
Valleinstein, 352.
Vaudemont, 348.
Vaulabelle, 375.
Van Aelst (Guillaume), 108.
Vauderhofstadt, 432.
Van Doorne, 431.
Van Dyck, 352.
Van Hettwigh, VIII, 163.
Van Nieuwenhoff, 179.
Van Pelt, 442.
Van Tricht, 432.
Vasquez, 119.
Vasquez de Leca, 128.
Vega (Christophe de), 238.
Vega (Lope de), 352.
Veillet, 367.
Verdier, 206.
Vermeersch, 411.
Veuillot (Louis), 490.
Via (Jean), 455.
Victor (Ignace), 29.
Videau, 467.
Vieira (Antoine), 91, 145, 220.
Vierge Auxiliatrice à Dunkerque, 424.
Vierge de Saint-Luc (La), 175.
Villafane (Jean de), 56.
Villafrate (Pierre), 293.
Villars, 353.
Vilnour (Notre-Dame de), 444.
Vincent de Paul (Saint), 26.
Vischaven (Corneille), 90.
Visconti, 352.
Vitelleschi (Mutius), 29, 42, 66, 121, 183, 204, 289.
Vittène (Antoine), 359.
Voort (Notre-Dame de), 145.
Vintimiglia (Charles), 455.

W

Wagner (Mathias), 507.
Walmesley, 439.
Watrigant, 26, 29, 34.
Wipperman (Simon), 147.
Weld, 352.
Wibaux (Théodore), 280.

X

Xavier (S. François), 7, 51, 102, 170, 211, 397, 423.

Z

Zucchi, 153.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE VII

CHAPITRE PREMIER.

Marie et le fondateur de la Compagnie de Jésus 1

CHAPITRE II.

Marie et l'institut de la Compagnie de Jésus 25

CHAPITRE III.

Marie et la vocation à la Compagnie de Jésus 51

CHAPITRE IV.

L'Immaculée Conception et la Compagnie de Jésus . . . 95

CHAPITRE V.

Marie et les hommes doctes de la Compagnie de Jésus . . 141

CHAPITRE VI.

Marie et le missionnaire de la Compagnie de Jésus . . . 169

CHAPITRE VII.

Le saint Cœur de Marie et la Compagnie de Jésus . . . 227

CHAPITRE VIII.

Le mois de Marie et la Compagnie de Jésus 255

CHAPITRE IX.

Les Congrégations de la très sainte Vierge et la Compagnie de Jésus 281

CHAPITRE X.

Les pèlerinages de Marie et la Compagnie de Jésus . . . 383

CHAPITRE XI.

Comment Marie assiste à la mort les enfants de la Compagnie de Jésus 453

Épilogue 473

Appendices 479

Index alphabétique des noms propres 529

GRAVURES

Marie, reine et mère de la Compagnie de Jésus.

L'Immaculée Conception. — (Murillo : *Musée de Madrid.*)

Marie, reine de la Compagnie de Jésus. — (Bottoni.)

Les premiers vœux de saint Ignace et de ses compagnons. — (Gagliardi.)

Marie, mère de la Compagnie de Jésus. — (Pietro Gagliardi.)

Saint Ignace écrivant les *Exercices.* — (Francisco Morell S. J.)

Appel de saint Stanislas à la Compagnie de Jésus. — (Sebastian Vallés S. J.)

Saint Louis de Gonzague est appelé par la très sainte Vierge à la Compagnie de Jésus. — (Sebastian Vallés S. J.)

L'Immaculée Conception. — (Murillo : *Musée de Madrid.*)

Saint Ignace aux pieds de l'Immaculée Conception.

L'Immaculée Conception. — (Murillo : *Musée du Louvre.*)

Vision du bienheureux Canisius dans la basilique Vaticane.

Vision de la bienheureuse Marguerite-Marie, 2 juillet 1688. — (André Besqueut S. J.)

La Vierge-Mère. — (Murillo.)

La Vierge-Mère. — (Carlo Dolci.)

Le saint Cœur de Marie. — (Antonin Lanes.)

Saint Ignace et saint François de Borgia en prière devant Notre-Dame *della Strada.* — (Bottoni.)

Marie, reine des congréganistes. — (Grellet.)

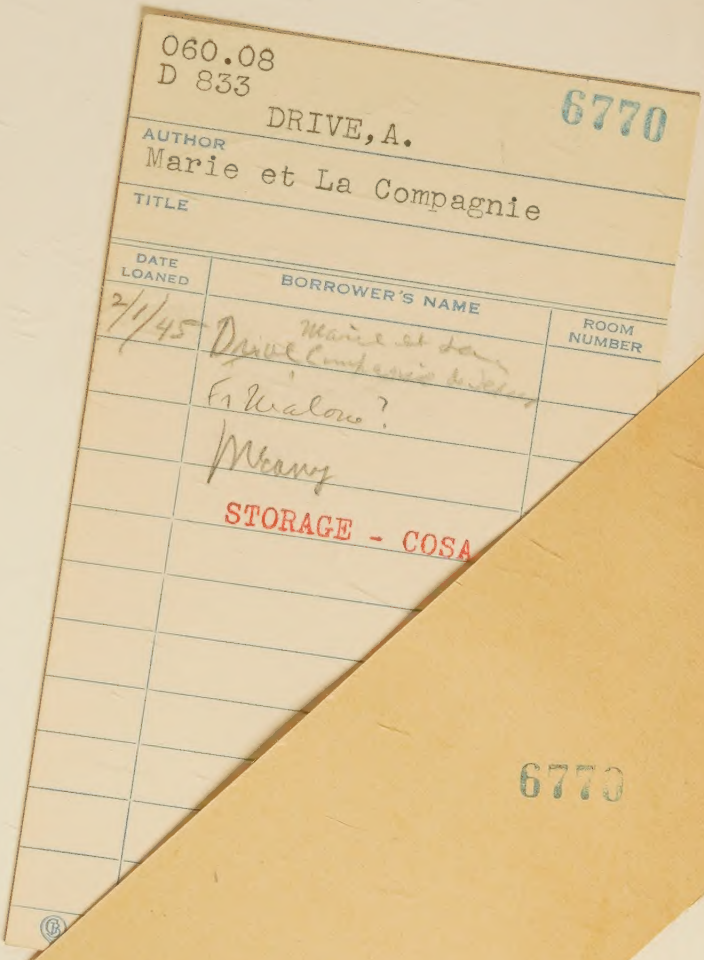
La Capilla del Rapto. — Notre-Dame de Grâce. — Collégiale de *la Seo.* — *Las Marsetas.* — *La santa Cueva.* — Notre-Dame de *la Guia.* — Notre-Dame de Viladordis.

Saint Ignace aux pieds de la Vierge de Montserrat. — (Gagliardi.)

Notre-Dame de Lourdes.

Le reliquaire des Apparitions.

Apothéose de saint Ignace. — (Bottoni.)


060.08
D 833
6770
DRIVE, A.
AUTHOR
Marie et La Compagnie
TITLE
DATE LOANED
BORROWER'S NAME
ROOM NUMBER
2/1/45
Marie et La Compagnie
Drive
Fr Malone?
Meany
STORAGE - COSA
6770